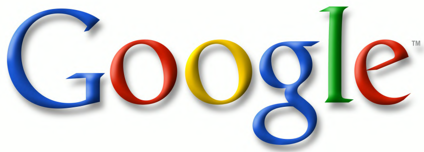
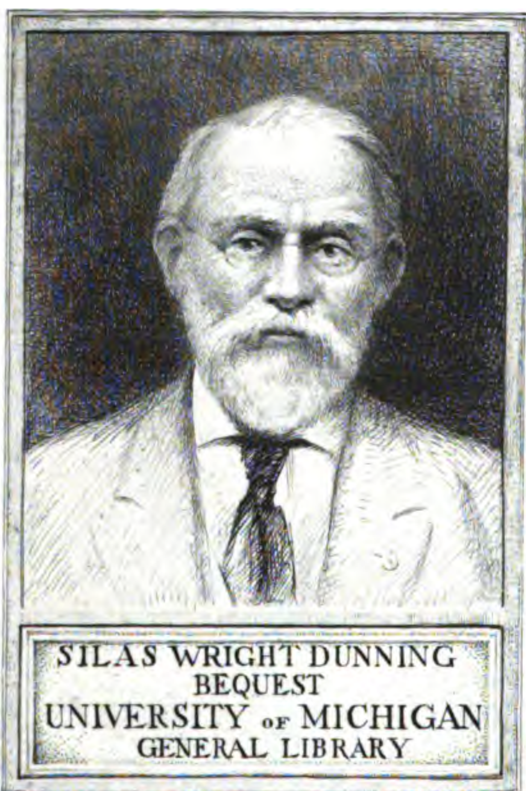



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME XVIII

111 — 1899

PREMIER SEMESTRE

PARIS
SOCIÉTÉ POSITIVISTE
10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1899

1er Moïse 111. 22e ANNÉE. — N° 1. 1er Janvier 1899.

LE POSITIVISME ET LA QUESTION SOCIALE

CONFÉRENCE

Donnée à Lyon, le 2 Juillet 1898, au Palais Saint-Pierre

Par le Dr Paul DUBUISSON

Sous la présidence de M. Alexis BERTRAND, professeur à la Faculté des Lettres.

(Extrait des *Archives d'Anthropologie criminelle.*)

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne suis ici que le délégué, le porte-parole d'un cercle de prolétaires positivistes parisiens.

Invités à venir exposer devant vous comment le Positivisme entend et résout la question sociale, ils n'ont pu, à leur très grand regret, faute de temps, répondre eux-mêmes à l'invitation, et ils m'ont prier de les représenter.

J'en suis fâché pour vous et pour moi.

Pour vous, parce que vous auriez certainement entendu un homme infiniment plus versé que moi dans la question, beaucoup mieux au courant que moi des maux dont souffre le prolétariat, et mieux en mesure, par conséquent, d'apprécier les remèdes qui lui conviennent.

Pour moi, parce que je me sens si peu à la hauteur de ma tâche, que si je ne comptais sur toute votre bienveillance, je n'oserais parler.

Ce qui me rassure cependant, c'est la pensée qu'il n'y a ici que des hommes de bonne volonté, désireux de se renseigner, cherchant le mieux, prêts à défendre leur propre doctrine, mais prêts aussi à accepter toute autre doctrine dont la supériorité leur semblerait démontrée.

Rien ne peut être plus honorable et plus fructueux, pour les uns comme pour les autres, que cet échange d'idées quand il est fait de part et d'autre avec un désir sincère d'amélioration et de progrès, et dans un sentiment désintéressé. Cela, tout au moins, vous pouvez l'attendre de moi.

Je dirai d'abord quelques mots du Positivisme.

Je sais, Messieurs, que beaucoup d'entre vous, grâce à l'enseignement qui se fait ici même par notre très cher et très honorable président, savent ce qu'est le Positivisme. Mais quelques-uns peuvent l'ignorer et c'est pour ceux-là qu'une explication préalable est nécessaire.

Sous ce nom un peu rébarbatif, et qui a fait pousser tant de clameurs, de *Positivisme*, il faut entendre quelque chose de très simple. Le nom date d'un demi-siècle, il est donc nouveau; mais, en réalité, la chose est ancienne et se perd presque dans la nuit des temps.

Le Positivisme n'est pas une de ces conceptions arbitraires sorties un jour du cerveau d'un homme, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Ce n'est, à proprement parler — et c'est là sa force — que l'achèvement de l'œuvre séculaire de l'esprit humain dans l'ordre de ses connaissances. Il débute avec les premières spéculations des théocraties primitives sur les nombres pour aboutir en ce siècle à la fondation d'une sociologie et d'une morale scientifiques.

Philosophiquement parlant, il consiste en une élimination graduelle de la théologie et de la métaphysique de toutes nos conceptions quelconques, en une substitu-

tion de plus en plus complète de la recherche des faits et des lois à la recherche des causes et à l'explication des phénomènes naturels par des volontés.

A la fin du siècle dernier, notre mentalité était positive jusqu'à la chimie inclusivement, elle demeurait métaphysique en biologie, métaphysique et théologique en matière sociale et morale. Si on n'en appelait plus aux puissances surnaturelles pour expliquer les faits cosmologiques, tels que le vent, la pluie, la foudre, on ne cessait de les faire intervenir dans la conduite des phénomènes sociaux et moraux.

Le XIXe siècle a vu s'achever cette évolution. Dès ses premières années, la biologie est devenue positive avec Bichat et avec Gall, et un peu plus tard, les phénomènes moraux et sociaux ont passé à leur tour sous le joug de la science avec le fondateur de la sociologie et de la morale positives, avec Auguste Comte.

Dès lors, le Positivisme était fondé. Toutes nos connaissances étaient passées à l'état positif, c'est-à-dire scientifique. La métaphysique et la théologie n'avaient plus rien à y voir.

Mais l'œuvre une fois achevée, il était impossible qu'il n'en résultât pas d'importantes conséquences, tant au point de vue philosophique qu'au point de vue pratique.

Au point de vue philosophique, l'homme embrassa enfin, dans une vue d'ensemble, des connaissances qui jusque-là ne lui étaient apparues que fragmentées; et, dès lors, il lui fut possible de les ériger en système, de les classifier, de les hiérarchiser, d'en faire un tout au lieu de les laisser à l'état de parties. La Science, en un mot, put se substituer aux sciences et devint ainsi la philosophie positive, œuvre fondamentale d Auguste Comte.

Mais cette œuvre a un complément pratique : elle réagit nécessairement sur la politique et sur la morale.

Il va de soi que si les phénomènes sociaux et moraux ont leurs lois comme les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, nous n'avons plus qu'à suivre, en matière sociale et morale, c'est-à-dire dans l'art suprême, les méthodes qui ont si merveilleusement réussi à l'esprit humain dans les domaines inférieurs. Au lieu d'imaginer, nous devons nous contenter d'observer, et dans nos constructions sociales, nous n'avons plus autre chose à faire qu'à tirer le meilleur parti possible des lois découvertes. L'ingénieur qui construit une locomotive ne fait qu'appliquer les lois de la mécanique et de la physique; le jardinier qui taille ou plante un arbre, celles de la physiologie végétale. Ni l'un ni l'autre n'a la prétention d'agir arbitrairement et suivant les caprices de son esprit. Il doit en être de même désormais en matière de politique et de morale pratique. Les faits sociaux ne sont pas plus à la merci des hommes que des dieux. Ils ont leurs lois, et ce sont ces lois qu'il faut d'abord découvrir, si nous voulons utilement réformer.

Tels sont les principes que nous allons mettre en œuvre dans l'exposition qui va suivre, aussi bien lorsque nous critiquerons que lorsque nous construirons à notre tour.

Il s'agit, Messieurs, de vous montrer le Positivisme en application. Et à ce point de vue, une question m'a semblé s'imposer à notre choix : *la question sociale*. La question sociale n'est certainement pas une question neuve, mais je n'en connais pas de plus brûlante et qui réclame davantage une solution.

De tout temps, certes, il y a eu des misérables, et les sociétés antiques n'en ont peut-être pas été plus dépourvues que les nôtres. Mais jamais les misérables n'ont au même point senti leur misère. Les motifs de

résignation qui existaient autrefois n'existent plus. Impossible d'offrir au pauvre ces compensations futures dont on le leurrait jadis : la foi s'en est allée. D'autre part, la richesse, à mesure qu'elle s'accumule en certaines mains, se fait plus arrogante et abuse avec plus de cynisme. Le mal est aujourd'hui à l'état aigu.

A cet état, il y a des causes nombreuses.

Et d'abord des causes morales : plus de croyance commune réglant et ralliant les hommes, et, par conséquent, relâchement de la morale, méconnaissance de plus en plus grande des devoirs personnels et domestiques, méconnaissance plus grande encore des devoirs sociaux, plus généraux et plus élevés.

Les liens qui autrefois unissaient le patron et l'ouvrier vont se dénouant chaque jour davantage. Chacun, jaloux de sa liberté, se refuse à tout engagement. Ce n'est plus à l'année, au mois, au jour qu'on se lie, c'est à l'heure ou à la minute, comme en Angleterre. Le travail est considéré comme une marchandise taxable à un juste prix, qui est le salaire, et, l'ouvrier une fois payé, le patron se tient pour quitte envers lui. Si on l'emploie, c'est parce qu'on ne peut encore se passer de lui; mais autant que l'occasion le permet, on lui substitue la machine ou les petites mains. Tout ce qui n'est pas de force : le chétif, l'infirme, le vieillard, est impitoyablement éliminé.

De son côté, l'ouvrier prend sa revanche : il en fait le moins possible, et s'il croit l'occasion propice pour arracher quelque avantage au patron, il se garde de la laisser échapper.

De part et d'autre, en un mot, on ne se reconnaît aucun devoir. Il y a guerre ouverte entre le prolétaire et le bourgeois, entre le salarié et le patron.

A côté des causes morales, il y a des causes économiques :

La concentration des capitaux qui, en rejetant quantité de petits patrons dans le prolétariat, augmente le nombre des pauvres et des mécontents; l'industrie anonyme qui, en supprimant les rapports directs entre l'employeur et l'ouvrier, ne laisse plus qu'une place insuffisante aux sentiments d'humanité; le développement prodigieux du machinisme qui diminue sans cesse le nombre des travailleurs. Joignons-y la disparition de l'apprentissage, l'instabilité du public, la mode, enfin et surtout cette complexité croissante du phénomène économique qui fait que personne, pas plus le patron que l'ouvrier, n'est absolument sûr de son lendemain, et qui amène tour à tour l'abondance et la pénurie du travail sans que les intéressés soient le plus souvent en état de saisir les causes des événements qui les frappent et par conséquent de les prévoir. Quantité d'hommes souffrent et réclament justement l'amélioration de leur sort.

On conçoit qu'après avoir rejeté comme insuffisantes les consolations que leur offrait l'Evangile, ils soient peu disposés à accepter celles que leur offre l'*Economisme.*

A des gens qu'écrase notre régime industriel, l'Economisme ne sait que proposer d'admirer et de respecter le jeu des lois naturelles qui le produisent, comme si une Providence avait établi dans le monde un équilibre tel qu'il suffise de laisser libre cours aux lois naturelles pour que tous les hommes soient heureux.

Oui, certes, il y a des lois, aussi bien dans la production des richesses que dans toute autre fonction sociale; mais nous ne sommes nullement tenus de nous croiser les bras en les contemplant. Là comme ailleurs, il s'agit de les faire tourner à notre avantage. Où en serions-nous si, dans la modification du monde matériel et de

l'homme physique, nous avions apporté les mêmes dispositions à l'inertie? Si nous avons observé les lois qui gouvernent la pluie et la foudre, c'était apparemment pour nous en préserver, et si nous avons voulu savoir comment mouraient les hommes, c'était pour tenter de les guérir. Pourquoi donc une résignation si étrange en matière de modification sociale et morale?

Les économistes n'ont peut-être pas tout à fait tort quand ils disent qu'une société, prise dans son ensemble, n'est pas en péril parce que les lois naturelles de la production jettent dans le chômage et par conséquent dans la misère telle ou telle classe de travailleurs. Il est certain que le reste n'en continue pas moins de vivre. Lorsqu'en pays de montagne quelque bloc énorme se détache d'un sommet et écrase les villages de la vallée, la vie ne cesse pas pour cela dans le monde entier et le soleil luit le lendemain sur la vallée dévastée comme il luisait la veille sur la vallée verdoyante. On conçoit cependant que les victimes protestent et ne se contentent pas de révérer les lois naturelles et de célébrer la science des économistes.

Rien n'est donc plus légitime que le cri qu'ils poussent et n'est en vérité plus compréhensible que l'empressement avec lequel ils ont accepté le remède qui leur a été offert sous le nom de *Socialisme*.

Je dis *Socialisme* sans préciser autrement, parce que, depuis le Communisme primitif jusqu'au Collectivisme actuel, tant de systèmes différents ont été proposés, que je ne saurais vraiment auquel m'arrêter, et bien que, dans ma pensée, ce soit surtout au Collectivisme de ces dernières années que s'appliquera ce que je vais dire, il me semble préférable de garder un nom qui exprime ce qu'il y a de commun dans tous les systèmes sans en désigner aucun.

Je serai aussi bref que possible dans cette appréciation. Mon but étant de vous exposer la solution positiviste de la question sociale, c'est à elle que je veux surtout m'attacher. Mais je serais trop incomplet vraiment, si je ne vous disais pas d'abord pourquoi le Positivisme repousse la solution socialiste. C'est encore, après tout, une façon de vous faire comprendre l'esprit du Positivisme.

Il y a trois points à considérer dans le Socialisme :

1° Une œuvre critique : la critique du régime social actuel;

2° Une œuvre toute positive et scientifique : la démonstration du principe sur lequel le Socialisme base sa réforme de la société;

3° Le plan de cette réforme.

Sur le premier point, nous n'avons rien à dire. Le Socialisme a fait du régime social actuel une critique qui ne sera pas dépassée.

Sur le second point, le Positivisme n'est pas moins d'accord avec lui. Le principe au nom duquel le Socialisme entend réformer le monde n'est pas en effet moins inébranlable que sa critique du régime présent. Il a dit : *La richesse est sociale dans sa source*, et il l'a surabondamment démontré.

Il n'est que trop vrai que dans la fortune la plus honnêtement acquise, celle où il entre le plus d'activité, d'intelligence et de moralité personnelles, la part de l'individu, comparée à celle des ancêtres ou des contemporains, est très peu de chose. Des ancêtres il tient, avec les traditions morales et les habitudes, la civilisation dont il jouit, la science, les inventions, les procédés de toute sorte dont il use, sans parler des capitaux qui sont en ses mains. Des contemporains il tient une assistance, un concours, sans lesquels il serait réduit à l'impuissance. Même jeté dans une île déserte et ne pouvant

compter que sur lui-même, l'homme de notre temps utiliserait encore les connaissances et les aptitudes léguées par les ancêtres et ne pourrait dire ce qu'osent dire certains contemporains, qu'ils sont les fils de leurs œuvres !

Et sous ce rapport, il ne faut pas que le philosophe, le savant ou l'artiste s'en croient plus que l'industriel. Les plus beaux génies ont d'abord hérité de ce qu'avaient fait leurs prédécesseurs, tant au point de vue des méthodes que des résultats, et l'on se demande ce qu'ils feraient de tout leur talent et de tout leur art s'ils n'avaient autour d'eux d'autres hommes pour les loger, les vêtir, les nourrir, leur procurer, en un mot, le loisir dont ils ont besoin.

En résumé, il est impossible d'estimer la part de chacun dans son prétendu produit, et sans difficulté nous reconnaissons avec les socialistes que, dans la création de toute richesse, quelle qu'elle soit, la part de la collectivité est infiniment supérieure à celle de l'individu.

Mais de ce principe découle une conséquence que le Socialisme n'a pas moins bien établie, et que nous acceptons avec non moins d'empressement. *Etant donné que la richesse est sociale dans sa source*, a-t-il proclamé, *elle doit l'être dans sa destination.*

Nous ne disons pas autre chose : venant de tous, la richesse est faite pour tous. Il ne s'agit plus que de passer à l'application. C'est ici que l'accord cesse entre le Socialisme et le Positivisme. Entre la manière de l'un et celle de l'autre de comprendre la solution du problème, il y a un monde.

Voyons brièvement ce que propose le Socialisme et examinons non moins brièvement par où il nous semble pécher. Nous exposerons ensuite ce que propose le Positivisme.

Je répète ici que je n'ai nullement l'intention de faire le procès à tel ou tel système en particulier. Je m'en tiendrai aux traits communs et généraux qui se retrouvent plus ou moins dans tous.

Etant donné que la richesse, sociale dans sa source, doit l'être également dans sa destination, le Socialisme s'est donné pour but de faire régner une égalité aussi complète que possible dans la répartition des biens et des avantages sociaux.

Les premiers socialistes, partisans d'un communisme absolu, n'admettaient de propriété individuelle à aucun degré et sous aucune forme. En dehors des produits alimentaires, tout ce dont l'individu avait la jouissance n'était qu'un prêt, qu'un dépôt.

Les socialistes ultérieurs ont fait des concessions. Mieux éclairés sans doute, ils accordent quelque chose à l'individu, mais à la condition qu'il ne puisse en résulter aucun dommage, aucun danger pour la société. Chacun jouira en toute liberté du produit de son travail ou de ce qu'il pourra échanger contre ce produit ; mais il ne pourra reconstituer aucun capital, foncier ou mobilier, il ne pourra se servir de la monnaie, qui se prête trop aisément à l'accumulation ; *a fortiori*, ne pourra-t-il hériter.

Et pour que l'égalité soit aussi parfaite que possible, pour empêcher qu'il n'y ait en quelque sorte des inégalités au point de départ, lesquelles se perpétueraient tout le long des existences, la collectivité se charge de l'individu et le prépare à la vie sociale par l'instruction intégrale. Chacun arrivant ainsi également armé à la vie pratique, choisira librement sa profession et fera alors son entrée dans l'atelier socialiste.

L'atelier socialiste ne saurait ressembler, comme bien on pense, à l'atelier capitaliste. L'égalité voudrait qu'il n'y eût pas de chef — et c'est ce que plus d'un théori-

cien du Socialisme a pensé mettre en pratique. — Malheureusement, les nécessités industrielles sont là, et on a été obligé d'admettre des chefs. A peine est-il besoin de dire que ces chefs seront nommés à l'élection, l'élection étant encore, au point de vue égalitaire, le mode le moins dangereux qui soit de les faire surgir.

Au delà de l'organisation de l'atelier, nous ne voyons plus rien de précis ou qui mérite d'être signalé. C'est le régime démocratique.

Il va de soi que, même parmi les plus ardents théoriciens, personne n'imagine que le système marchera tout seul et qu'une foule de difficultés imprévues n'apparaîtront pas dans l'application. Mais tous sont d'accord sur ce point capital que chacun, dans le nouveau régime, étant intéressé à ce que les choses aillent pour le mieux, il ne se trouvera personne qui ne s'évertue à bien faire et ne soit disposé à aplanir tous les obstacles.

Tel est, dans ce qu'il a d'essentiel, de fondamental, le système préconisé par le Socialisme. Voyons rapidement par où il pèche.

Et d'abord, n'a-t-on pas le droit de s'étonner un peu de son extraordinaire simplicité ? On dirait vraiment, à entendre les auteurs, que tout dans le monde social se réduit à créer de la richesse. La fonction industrielle tient dans leurs conceptions une telle place, qu'on en vient à se demander s'il en existe d'autres dans la société qu'ils préconisent. L'atelier une fois organisé, il semble que tout soit fait et que le monde reconstitué n'ait plus qu'à marcher.

On croit rêver. S'il n'est pas inexact de prétendre, en considérant le phénomène social dans son ensemble et de très haut, que la création de la richesse demeure toujours l'objet essentiel de toute société, il faut cependant convenir que les progrès de la civilisation ont

tellement compliqué notre organisation sociale, que la production proprement dite, c'est-à-dire le travail de l'atelier ou des champs, si important qu'il soit, n'est plus et ne peut plus être l'objet unique de nos préoccupations et de nos efforts.

Que dans les sociétés primitives, où chaque tribu vivait pour soi, la fonction industrielle absorbât plus ou moins toutes les autres, c'est chose aisée à comprendre; mais que, dans une société comme la nôtre, où le travail est divisé et disséminé au point que les pièces d'une même machine se fabriquent parfois en dix lieux différents, où les échanges internationaux ont pris une telle activité que, d'un bout à l'autre du monde, les hommes ne peuvent plus se passer les uns des autres et que le moindre trouble qui agite l'Amérique ou la Chine a sa répercussion en Europe; que dans une société ainsi faite on n'ait d'yeux que pour la fonction industrielle élémentaire, c'est-à-dire pour le travail de l'atelier, c'est à croire qu'on ne s'est pas donné la peine, avant de construire le système, d'ouvrir un journal ou même de regarder autour de soi. Comment ne pas reconnaître que cette fonction industrielle n'est plus aujourd'hui qu'une fonction sociale entre beaucoup d'autres, et qu'elle ne saurait par conséquent absorber à elle seule toute l'attention des penseurs ? Est-il possible de tenir pour nulles et non avenues toutes ces fonctions qui sont nées de la division du travail et de sa dissémination à travers le globe, fonctions qui ont pour objet de diriger, de coordonner, d'équilibrer la production, fonctions de plus en plus élevées et difficiles, et dont l'industrie peut de moins en moins se passer? Que deviennent-elles cependant dans le système socialiste ? Existent-elles même encore ?

Et à côté de ces fonctions plus directement rattachées au phénomène industriel, n'en est-il pas d'autres dont il ne serait pas moins intéressant de connaître le sort ?

Que devient la science, l'art, en un mot toute la production intellectuelle, dans le système socialiste? De la science, il faut bien reconnaître que les auteurs ne la passent pas tout à fait sous silence : elle exerce de nos jours un tel empire sur l'industrie, qu'il serait difficile de ne pas lui faire sa place dans l'organisation à venir (encore ne voit-on pas trop quelle sera cette place dans une société si égalitaire et si jalouse?). Mais de l'art, comment en serait-il même question? L'art réclame avant tout de l'indépendance et du loisir, c'est-à-dire des capitaux, et c'est là une condition qui est précisément proscrite du régime nouveau.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'on chercherait vainement dans les plans du Socialisme contemporain quelque indication ayant trait aux fonctions qui ont pour objet de maintenir l'ordre au sein de toute société, soit qu'elles usent de la force (pouvoir temporel), soit qu'elles usent de la persuasion (pouvoir spirituel). En ce qui concerne le gouvernement temporel, on peut cependant croire que le régime socialiste n'entend pas s'en passer absolument et que, faute de mieux, il compte mettre en pratique les principes démocratiques. Mais quant au gouvernement spirituel, il est bien évident qu'il n'en veut à aucun prix. Il épouse sur ce point tous les préjugés d'un certain matérialisme qui, par horreur du catholicisme et de la théocratie, ne reconnaît à qui que ce soit le droit de diriger les esprits et de former les sentiments. L'homme s'élèvera donc comme il voudra et comme il pourra dans la société nouvelle ; au moins ne s'y trouvera-t-il personne pour le pervertir. La société, cependant, se charge d'instruire l'enfant et de lui donner une instruction intégrale. Mais que contient exactement ce mot intégral? C'est ce qu'on ne nous dit pas et ce que nous serions cependant curieux de savoir. Jusqu'où ira cette instruction? Sera-t-elle poussée

jusqu'à la biologie ? jusqu'à la sociologie ? jusqu'à la morale ? Mais alors, quelle sociologie et quelle morale lui enseignera-t-on ?

Les socialistes diront sans doute que nous attachons trop d'importance à des points qu'ils tiennent, eux, pour très secondaires; que le principal est de réformer la fonction industrielle qui est la base de toutes les autres; qu'une fois l'égalité matérielle obtenue, il sera facile de s'entendre sur le reste... Soit, mais encore faudrait-il qu'on nous prouvât que le régime socialiste nous garantit au moins cette égalité matérielle à laquelle toute notre organisation sociale est si radicalement sacrifiée. Or, sur ce point, nous avons plus que des doutes. Il se peut qu'en théorie et sur le papier l'égalité soit assurée, mais en pratique, c'est une autre affaire. Pénétrons, pour nous en convaincre, dans l'atelier socialiste, cette clef de voûte du système.

Remarquons d'abord que l'atelier socialiste est un atelier abstrait, je veux dire un atelier idéal qui ne s'applique à aucune industrie en particulier. Il n'est pas plus agricole que manufacturier, il n'appartient pas plus à la petite industrie qu'à la grande, il n'est ni terrestre ni maritime. Toutefois, il n'est pas difficile de voir que les réformateurs se sont avant tout préoccupés de l'atelier de la grande industrie. Et cela se conçoit : c'est de lui surtout qu'est venu le mal, c'est à lui surtout qu'on a pensé en cherchant le remède. Il est permis toutefois de se demander si le régime préconisé est également propre à la fabrication des ponts de chemin de fer, à la production du blé ou à la pêche du hareng. Mais passons et entrons dans cet atelier.

Nous avons observé que tout en supprimant le patron capitaliste, le Socialisme, par plus d'une voix autorisée, avait reconnu la nécessité de chefs, de directeurs indus-

triels, préposés aux rapports entre l'atelier et les ateliers voisins, chargés de recevoir les commandes, de distribuer le travail, de le surveiller, de le rétribuer, etc., etc. La concession est énorme, étant donné qu'on recherche par-dessus tout l'égalité, et qu'il ne saurait y avoir d'égalité là où il y a des chefs. Aussi croit-on avoir paré dans la mesure du possible aux plus grands dangers d'une institution aussi rétrograde en soumettant les chefs à l'élection.

Malheureusement, tout porte à penser qu'on ruine ainsi ce qu'il y avait de sage et de pratique dans la concession faite, car il n'est guère possible d'admettre que l'atelier ainsi constitué puisse fonctionner à la satisfaction générale.

Que l'élection serve à nommer des mandataires chargés d'une mission spéciale ou des représentants chargés de porter à une autorité supérieure des doléances, des réclamations, des vœux, soit! Mais qu'elle serve à nommer des chefs chargés de commander, de contrôler, de surveiller, de réprimander, de punir même, non pas! Quelle autorité aurai-je, moi chef, sur des gens qui m'auront nommé, non pas, je suppose, pour leur être désagréable, mais pour leur être agréable, et que par ma fonction je serai obligé de gêner sans cesse? Quel respect obtiendrai-je de subordonnés auxquels je dois mon pouvoir? Quels seront mes rapports avec ceux qui, s'étant opposés à mon élection, ne chercheront très probablement qu'à me renverser et contre lesquels je serai constamment obligé de me défendre?

N'est-il pas évident que les qualités qu'on demandera aux chefs — surtout sous un régime où, toute concurrence étant abolie, il deviendra à peu près indifférent que l'atelier soit plus ou moins bien mené — ne seront pas précisément celles qu'on serait en droit d'en attendre. Ce qu'on exigera d'eux, ne sera-ce pas avant tout d'être des

orateurs éloquents, chargés de porter en haut lieu les réclamations de l'atelier?

Quel que soit le régime, il y a pour l'atelier comme pour toute organisation collective quelconque, petite ou grande, des conditions de gouvernement auxquelles il est impossible de toucher sans que tout s'effondre, et l'atelier socialiste s'y conformera ou il périra. Mais s'il s'y conforme, ce ne sera plus l'atelier socialiste, l'atelier égalitaire.

Supposons cependant que cet atelier ainsi constitué soit viable. Pouvons-nous croire que le but poursuivi par les théoriciens du Socialisme sera atteint et que nous aurons enfin assuré cette égalité sociale tant rêvée?

Il est convenu, avons-nous dit, que l'individu choisira sa profession; mais il va de soi qu'il ne pourra choisir que sur une liste déterminée, la collectivité ne pouvant admettre toutes les professions quelconques.

Laissons de côté la question de savoir qui établira pareille liste et de quelle façon il sera fait droit aux réclamations qu'elle ne peut manquer de susciter. Arrivons de suite aux difficultés d'application.

Il est de toute évidence que, libre de son choix, l'individu se portera de préférence vers les professions agréables : il fait meilleur, en effet, être bijoutier ou pâtissier que charretier ou mineur. Qui s'attellera donc aux professions désagréables?

Aujourd'hui, le classement est relativement facile : les circonstances influent plus que nos désirs sur le choix de la profession, et le sentiment de la fatalité qui pèse sur nous est si puissant, que les moins favorisés eux-mêmes se résignent sans trop de peine à la destinée que les hasards de la naissance, du milieu et de l'éducation leur ont faite. Mais sous un régime où il ne dépend que de notre choix d'être agréablement pourvu, croit-on que la

résignation sera facile et que l'on trouvera aisément des travailleurs pour les emplois rebutants ?

Nous connaissons la réponse. On dit : pour les professions agréables, nous instituerons le concours ; pour les rebutantes, il y aura le tirage au sort, le tour de rôle, l'obligation temporaire, la compensation matérielle, etc., etc.

Je conviens que ces moyens en valent d'autres et qu'à la rigueur ils ne seraient pas déplacés sous le régime actuel où tout est fait d'inégalité. Mais nous le demandons aux socialistes de bonne foi : sont-ils acceptables, sont-ils même compréhensibles sous un régime d'égalité absolue ?

Nous ne sommes là d'ailleurs qu'au commencement de nôs peines. Après la difficulté provenant du libre choix de la profession surgit celle provenant du libre choix du séjour ; car on ne suppose pas qu'au nom de l'égalité chacun acceptera n'importe quelle résidence. Pourquoi, puisqu'on m'assure l'égalité, me forcerait-on à habiter la campagne quand d'autres habitent la ville ? Pourquoi serais-je condamné aux plaines à betteraves et au ciel brumeux du Pas-de-Calais quand d'autres se prélasseront sous un ciel éternellement pur aux bords des flots bleus ? Pourquoi peinerais-je à tirer le blé ou extraire le charbon d'un sol ingrat quand d'autres auront si peu de mal à récolter l'orange ou l'olive ?

Et quand j'aurai choisi ma profession et mon ciel, de quel droit ne choisirai-je pas aussi telle maison plutôt que telle autre, tel coin de terre plutôt que tel autre ? Il est clair que plus on marche dans l'application du principe égalitaire, plus les obstacles qu'on rencontre se dressent nombreux et irréductibles. C'est que le besoin d'égalité n'est pas de ceux qu'on satisfait aisément, et quand une fois on l'a fait germer dans les cœurs, il ne suffit pas pour faire taire les convoitises de prononcer le

grand mot d'*intérêt général*, en rappelant aux intéressés qu'en travaillant pour tous, chacun travaille en réalité pour lui-même.

A cet égard, on ne sait que trop à quoi s'en tenir.

Où donc et quand les hommes, sauf en des circonstances exceptionnelles, ont-ils jamais fait passer l'intérêt général avant leur intérêt particulier? Les socialistes prétendent qu'il en sera ainsi dans la société réformée; ce qui est certain, c'est qu'il n'en est pas ainsi dans la société présente où, cependant, il y a comme en tout autre des intérêts généraux qu'il importe que chacun respecte et serve.

Tout le monde accorde qu'en l'état présent, il est de l'intérêt général que chacun soit soldat : est-il beaucoup de citoyens qui acceptent les obligations du service militaire autrement que contraints et forcés? On accorde encore qu'il est de l'intérêt général que chacun paie l'impôt : connaît-on beaucoup de gens qui devancent les appels du percepteur? Pour l'immense majorité des hommes, frauder l'Etat n'est pas frauder; tromper la douane, l'octroi, l'enregistrement est péché véniel. On se vante au besoin des tours qu'on leur joue. A s'en rapporter à ce qui se passe sous nos yeux, on se demande ce que pourra bien donner le futur impôt sur le revenu si l'on doit s'en fier à la simple déclaration des intéressés.

Nous voulons croire, puisqu'on nous l'assure, que les hommes de la société future ne ressembleront pas en cela aux hommes de la société présente; mais nous serions au moins curieux de connaître, à moins qu'on ne compte sur un miracle, comment des générations chez lesquelles on n'exalte que des sentiments inférieurs : la cupidité, l'instinct destructeur et l'orgueil, fourniront à point nommé des générations d'hommes vertueux.

Nous ne pouvons poursuivre davantage cette critique du régime égalitaire. Cependant, nous ne voudrions pas

l'abandonner sans demander à ses partisans comment ils comptent l'établir.

De quelque façon qu'on retourne le problème, on se convainct vite de l'impossibilité d'une application locale et partielle. Une telle solidarité existe aujourd'hui entre les membres d'une même nation qu'il n'est guère possible qu'une partie puisse vivre indépendamment des autres. Telle région fournit le blé, telle autre la vigne, telle autre les objets manufacturés. A moins donc de revenir à une sorte d'état primitif, il faut appliquer le régime à la totalité du territoire ou ne l'appliquer nulle part. C'est tout ou rien. Qui ne voit surgir aussitôt d'insurmontables obstacles ?

En admettant que le régime soit accueilli favorablement dans certaines parties — dans les régions industrielles par exemple — est-il sûr qu'il le soit également dans celles où dominent les producteurs de blé ou de vin? Que fera-t-on alors? L'imposera-t-on par la force? C'est en effet le moyen qui a été mis en avant, mais on se demande si ceux qui le proposent ont réfléchi avant de parler.

Dans le cas présent, la force, c'est le nombre. Or, s'est-on préoccupé seulement de savoir si en France la partie de la population qui pourrait avoir un intérêt sérieux à un changement total de régime — c'est-à-dire la population industrielle — est la plus nombreuse.

Je prends la dernière statistique, celle de 1892, et j'y trouve les chiffres suivants pour la population industrielle :

Patrons.	1,021,657
Ouvriers.	3,319,217
Employés	207,222
Familles.	4,814,985
Soit.	9,363,081

De ce chiffre, il faut déduire au moins deux millions

représentant les patrons et leurs familles. Restent sept millions d'ouvriers et employés.

Notre population industrielle ouvrière (chefs de famille, femmes et enfants) ne forme donc qu'un peu moins du cinquième de la population totale de la France, et encore y aurait-il à distinguer entre la grande industrie, qui a mille raisons de se plaindre, et la petite, où l'existence étant infiniment plus supportable, le besoin de changement est singulièrement moins accusé. Le Socialisme arriverait-il à conquérir dans sa totalité cette population industrielle qu'il ne serait encore qu'une faible, une très faible minorité dans le pays. Il n'est pas le nombre et il y a bien des chances pour qu'il ne le soit jamais. Comment, dès lors, peut-il parler d'employer les moyens violents?

A cela, on a trouvé une réponse et l'on a dit : « Mais nous n'espérons pas non plus être les plus nombreux. Nous ne comptons que sur une minorité pour livrer bataille. Une minorité nous suffit. Le monde n'a jamais été gouverné que par des minorités. Il n'est pas de parti qui n'ait commencé par être une minorité. Combien y avait-il en France de républicains au 22 septembre 1792? Ne se sont-ils pas cependant imposés à toute la nation? »

On oublie une chose : c'est que les républicains, si peu nombreux qu'ils fussent alors, représentaient en réalité toute la nation et faisaient les affaires de tous les Français, hormis celles d'une petite classe de privilégiés, tandis que les socialistes d'aujourd'hui, sciemment ou non, blessent la grande majorité des intérêts.

On va répétant partout, comme une sorte de vérité indiscutable, que la bourgeoisie de 1789 a fait la Révolution à son profit. Il se peut qu'elle ait plus profité en effet du nouveau régime que les autres classes de la nation; mais assurément, si une pensée était loin de l'esprit de ces révolutionnaires, c'était qu'ils ne travaillaient

que pour eux. Ils croyaient bel et bien, en fondant la liberté et l'égalité, travailler pour tous, et toute la France le croyait avec eux.

D'autre part, peut-on dire que cette révolution, en tant que sociale, ait été violente? On invoque la Terreur; mais la Terreur fut une réponse à l'Invasion, et quand elle s'établit, il y avait beau temps que la réforme sociale était accomplie. Quand s'ouvrirent les états généraux de 1789, les institutions du passé étaient tellement discréditées et avilies, et le nouvel état de choses était si bien prépare, qu'il suffit au tiers état, pour vaincre toutes les résistances, d'affirmer sa volonté. Suivant le mot de Mignet, les états généraux ne firent que décréter une révolution déjà faite.

Il n'est pas de préjugé plus enraciné peut-être et en même temps plus contraire aux faits que celui qui consiste à s'imaginer que toutes les révolutions sociales ont été et doivent être nécessairement violentes. C'est précisément l'inverse qui est vrai. Les plus grandes révolutions sociales que compte l'histoire de l'humanité se sont faites lentement, silencieusement, sans secousse. Le christianisme a mis quatre cents ans à s'implanter dans le monde romain. Le moyen âge a mis plusieurs siècles à transformer l'esclave en serf et le serf en homme libre, et le travail s'est fait d'une façon si insensible, qu'il a fallu des travaux d'érudition énormes pour le mettre au jour. Et cette lenteur et ce silence ont leur raison d'être si l'on songe qu'il n'existe pas, qu'il ne peut pas exister de progrès violent et surtout brusque. Le progrès ne peut être, suivant l'expression d'Auguste Comte, que le développement de l'ordre, ce qui veut dire qu'on ne peut rompre subitement avec le passé, et que toute réforme, pour réussir, doit tirer ses éléments et ses moyens de l'état de choses même qu'il s'agit de modifier. Il n'est pas de philtre qui puisse faire

passer subitement de l'enfance à l'âge mûr, ou même de la maladie à la santé. Il n'en est pas non plus pour réformer et faire progresser d'un seul coup une société.

Résumons ces critiques. J'ai reproché au régime socialiste :

1° D'être trop simple et de considérer trop exclusivement parmi les phénomènes sociaux ceux qui concernent la production et la répartition des richesses, comme s'il était possible de toucher à un point de l'organisme social sans toucher également aux autres ;

2° De ne pas tenir suffisamment compte des instincts les plus puissants de l'individu, et de faire trop beau jeu de la personnalité humaine en poursuivant une égalité chimérique ;

3° De prendre trop peu de souci des conditions nécessaires de toute organisation ;

4° Enfin, de s'en remettre naïvement à la force sans songer qu'il n'a pas encore et qu'il n'aura probablement jamais le nombre.

Il n'est que temps d'exposer maintenant la solution positiviste.

(*A suivre.*)

DE L'INFLUENCE DU SENTIMENT POPULAIRE

DANS LA DIVINISATION DE JÉSUS (1).

Fondation dogmatique du Christianisme.

Quand, après avoir exposé les luttes soutenues et le prodigieux triomphe remporté par le Martyr, Sulpice se met à raconter la vie du Christianisme devenu officiel au lieu de célébrer la victoire et de s'en réjouir, il s'écrie : « Voici venir un péril bien autrement terrible que la persécution, *longe atrocius periculum.* » Tel est le début de notre auteur comme hérésiologue. Cette première parole est caractéristique : l'hérésie constitue le plus atroce de tous les maux. C'est une phrase qui résume l'époque. A peu près au même moment, avec des mérites fort inégaux, mais avec une égale horreur pour les écarts de foi, Philastrius, évêque de Brescia, et Epiphane, évêque de Constance en Chypre, cataloguaient et stigmatisaient les diverses hérésies connues. Philastrius en compte cent cinquante-six ; Epiphane, quatre-vingts ; Sulpice, lui, — sauf le Gnosticisme qu'il nommera et maudira, mais sans l'apprécier, — ne s'occupe que de « l'Arrianisme » (pour adopter son orthographe), sur lequel, d'ailleurs, il ne jette pas de bien grandes lumières. Il a donné à propos du concile de Rimini des détails qu'on ne trouve que dans sa *Chronique* et qui sont infiniment curieux. Mais en dehors de ce tableau, surtout intéressant au point de vue politique et social, son récit fourmille d'erreurs et de bévues. La singulière indication relative

Hilaire, Martin, Sulpice et la haute théologie spéculative.

(1) Extrait du second volume (*inédit*) de LA CHRONIQUE DE SULPICE SÉVÈRE, éditée, traduite et commentée par André Lavertujon.
L'emploi de petits caractères pour le préambule de cet article s'explique simplement par le besoin de gagner de la place, tout en respectant l'enchaînement des idées de l'auteur. L. R.

aux « deux Arrius » résulte manifestement d'un passage des œuvres de saint Hilaire qu'il n'a pas su comprendre. La définition générale, empruntée à la même source, n'est pas non plus très satisfaisante. Noble, éloquent, savant, vertueux, Hilaire avait été le digne patron de Martin, et Sulpice dut naturellement tirer de lui toute sa théologie; autant qu'il le put du moins, car il n'était pas de force à lire avec grand fruit ces transcendantes élucubrations. On verra plus bas ce qui est dit de l'évêque de Poitiers et de sa vie militante. Ce n'est pas seulement pour Sulpice, mais pour tout l'Occident, qu'il joua le rôle d'initiateur en fait de hautes notions théologiques. Il fut surtout le meneur des orthodoxes dans leur lutte contre l'Arianisme gouvernemental, le sauveur et le docteur de l'orthodoxie. Ce qu'étaient la substance, les personnes ou hypostases, la consubstantialité, toute cette métaphysique du dogme de la divinité une et trine, il l'a, le premier, exposée en langage latin. Mais ne le comprenait pas qui voulait. Les simples n'auraient pu l'entendre : *a lectione simpliciorum procul est*, disait Jérôme (*Epist.* XLIX, *ad Paulinum*); et Martin aussi bien que Sulpice rentraient dans cette catégorie.

Où l'auteur s'excuse d'aborder un si difficile terrain.

Le mode de publication que j'ai adopté, en renonçant à faire de mes études sur Martin et sur Sulpice une composition régulière, a beaucoup d'inconvénients. Je m'efforce d'y parer au moyen de manchettes multipliées, formant une table analytique complète. Mais il n'est pas non plus sans quelques avantages. Il m'a notamment fait surmonter toute vanité littéraire en me décidant, ainsi que je vais le dire tout à l'heure, à donner *in extenso* des recherches qui, au début, avaient été uniquement destinées à m'éclairer et à me guider. Telle centaine de pages devait parfois ne représenter que le droit d'écrire un paragraphe de dix lignes avec sécurité. J'y gagnerai qu'on pensera que j'étais incapable de composer un livre. Mais le chiffre restreint et les dispositions probables des lecteurs qui ouvriront ces volumes étant donnés, je crois qu'il y aura profit pour eux à ren-

contrer, sous forme désintéressée et après tout coulante, bien qu'inesthétique, des matériaux dont le triage n'est d'ordinaire essayé que dans un but polémique ou avec des visées étroitement confessionnelles. Je n'y touche, moi, qu'en vue de projeter un peu de lumière sur deux êtres très honnêtes et très sympathiques, tels que j'en ai connu quelques-uns de mon temps, et sur l'époque, extraordinairement semblable à la nôtre, où ils vécurent. Ce désir de pénétrer le lointain passé, en le rattachant à des personnages réels et subjectivement bien vivants, était seul capable de me faire aborder avec intérêt certains travaux qui m'eussent paru insipides, s'il ne s'était agi que d'érudition. Présentés ainsi, au contraire, il y a chance qu'on y trouve un peu de bonne et de saine nourriture intellectuelle. La question arienne, expliquée à travers Martin et Sulpice, est très propre à faire toucher du doigt les motifs profondément vrais et humains qui présidèrent à la fondation du régime catholique. Elle pourra aussi nous montrer à quel point le sentiment profond des masses occidentales y tint une place prépondérante. Assurément, il ne saurait être question pour ce commentaire de toucher à un débat théologique qui remplit le IVe siècle et le passionna jusqu'à exclure toute autre préoccupation. Etre pour ou contre la divinité de Jésus, c'était alors toute la politique, toute la philosophie et toute la littérature. Ceci soit dit, veuillez le croire, sans aucune intention de recommencer les froides plaisanteries de Gibbon qui ont eu, d'ailleurs, tant de succès. Même l'intermède, très animé cependant et très émouvant, que provoqua Julien ne réussit pas à suspendre une minute les violentes disputes suscitées par cet absorbant sujet. Je ne l'aborderai, quant à moi, qu'à ce point de vue : pourquoi Martin et Sulpice furent-ils de passionnés Nicéens?

L'Arianisme expliqué à travers Martin et son biographe.

La manière dont l'auteur de la *Chronique* pose le pro-

Absorbante importance de cette question au IVe siècle.

blème arien, les détails dogmatiques dans lesquels il essaie d'entrer, montrent de façon assez claire que la théologie spéculative n'était pas son fort. Mais précisément parce qu'il comprend mal le fond théorique du débat, son ardeur antiarienne et sa chaude adhésion aux décisions de Nicée — sentiment qu'il tenait de Martin et que celui-ci poussa jusqu'à se laisser battre de verges plutôt que d'en contenir l'expression — me semblent indiquer, avec la dernière évidence, que la divinisation de Jésus fut l'œuvre de l'entraînement populaire. Tous les deux, ils restent indifférents aux côtés métaphysiques de la question, à ce point que l'acte constitutif du dogme de la Trinité, l'intronisation officielle du Saint-Esprit, troisième personne de Dieu, s'accomplit sous leurs yeux en 381, sans qu'ils prennent seulement la peine de le mentionner (1). Ils ne savent qu'une chose, c'est que Jésus, qu'ils aiment ardemment, qu'ils connaissent presque uniquement, dont la vie leur inspire une admiration sans bornes, — et sa mort plus encore, — cet être de chair et de sang, qui a souffert dans son sang et dans sa chair, ils ne veulent le voir inférieur à personne. Sans doute, il y a un Dieu autre que lui, mais ce Dieu n'est pas au-dessus de lui. Rien ne saurait être au-dessus de Jésus. On peut supporter qu'il ait des égaux, on s'arrangera de manière à ne pas faire grande attention à eux : l'idée qu'il aurait des supérieurs est absolument insupportable. Ainsi pensaient, ou plutôt ainsi sentaient Sulpice et Martin dans cette question arienne; et j'ajoute que c'est aussi de cette manière que sentait et pensait la foule chrétienne, en contradiction avec les lettrés et les philosophes. Ceci explique pourquoi l'Orient grec, où prédominait la cul-

Que la divinisation de Jésus fut l'œuvre de l'entraînement populaire.

Preuve de cette appréciation par les sentiments de Sulpice et de Martin,

qui furent aussi ceux de tous les Occidentaux.

(1) Non seulement Sulpice ne prononce jamais le nom de la Trinité, mais il emploie sans cesse le mot « esprit » dans un sens plutôt polythéiste, comme on le verra quand je commenterai les *Dialogues*.

ture littéraire et philosophique, fut arien (1), tandis que l'Occident, où le sens pratique et social était aussi abondant que l'humeur spéculative et le goût de la métaphysique disputeuse y étaient rares, fut antiarien. Les précautions très habiles prises par le chef de la secte pour écarter toute idée d'une humiliation infligée au Messie en le proclamant second Dieu, δεύτερος Θεός, n'eurent aucun succès auprès des Occidentaux, qui ne consentaient pas à ce que Jésus acceptât une inégalité, quelle qu'elle pût être. C'est leur inexpugnable principe, issu de la tendance immémoriale qui, depuis les premiers développements de l'hypothèse fétichiste, avait toujours poussé les cœurs vers l'association étroite de la divinité et de l'humanité. Il fallait donc absolument que des docteurs surgissent pour accommoder théoriquement cette exigence, devenue impérieuse depuis qu'elle s'était incarnée en Jésus, avec cet autre principe, plus puissant, lui aussi, de jour en jour, l'unité de Dieu. Tel est, selon moi, le vrai nœud historique de la question arienne.

La tendance à associer l'humain et le divin, nœud historique de la question arienne.

C'est à ce point de vue que, si j'en avais le temps et la capacité, je voudrais l'examiner en exposant avec netteté et simplicité ce que la lecture des principaux documents a pu m'apprendre. J'ai beau n'être pas théologien et ne pas viser à faire de la théologie, il ne m'était possible ni d'apprécier le IVe siècle ni de juger Sulpice et Martin sans m'être formé une opinion personnelle sur ce sujet. A mon sens, le mouvement dogmatique, qui reçut sa première et presque définitive solution à Nicée,

Caractère antique et traditionnel de l'opinion d'Arius.

(1) Je le dis sous réserve de mon incompétence quant aux détails. Ainsi Harnack, dont c'est le métier, — et il s'en acquitte très bien, — pense que les Origénistes, c'est-à-dire la fraction vraiment « scientifique » des orthodoxes, couvrirent de leur autorité la thèse consubstantielle, en lui faisant subir, il est vrai, des diminutions. J'aurai à parler de deux Origénistes qui semblent avoir été des théologiens éminents ; mais je ne m'occuperai du premier, Grégoire de Néo-Césarée, que comme le héros d'un conte des *Mille et une nuits*, et du second, Grégoire de Nysse, que comme l'auteur ou l'éditeur responsable de ce conte.

constitue une étonnante victoire, remportée par les forces instinctives et la filiation historique, contre ce que réclamaient la raison théorique, les textes reconnus pour sacrés et l'autorité des hommes versés dans la science de ces textes. Arius, en effet, n'est à aucun titre un de ces novateurs hardis qui se mettent en travers d'une tradition dès longtemps établie. Il est plutôt le contraire. Quand il dit que le Fils est Dieu par participation, non par substance; quand il lui refuse l'égalité et la contemporanéité; quand il ne lui concède les titres de λογος et de θεος que par suite d'un don paternel; quand il le proclame la créature la plus parfaite et la meilleure, créée de rien, avant le temps, créatrice à son tour, mais pourtant une créature, il ne fait que formuler systématiquement les opinions flottantes qui avaient cours avant lui sur la personne du Christ. Ce noble et clair esprit, l'Alexandrin Clément, avocat si persuasif et si écouté de la religion nouvelle, tout en mettant la nature de Jésus à part de celle des anges et des hommes, ne disait-il pas : « Elle est la plus simple, la plus divine, la plus royale, βασιλικωτάτη, la plus bienfaisante et avant tout la plus proche de la nature de Celui qui seul est Tout-Puissant. » (*Stromates*, VII, 2.) Origène, cet autre Alexandrin, le plus éminent de tous, qui croyait à « l'éternelle génération du fils », qui le proclamait digne de tout honneur après Dieu, μετὰ τοῦ Θεοῦ ὅλων, qui fut le premier à le qualifier de Dieu, ne l'appelait-il pas « second Dieu », — la formule δεύτερος Θεός est de lui, — et ne le déclarait-il pas inférieur par le rang et par l'essence? (*De Oratione*, 8.) Ces textes sont décisifs. Il en résulte qu'au IVe siècle, les novateurs, ce ne sont pas les Ariens, mais les partisans intransigeants de la divinité totale du Christ et de sa complète ressemblance avec le Père.

Ce n'est pas lui qui innove, ce sont les partisans de la divinité totale du Christ.

Au fond, essentiellement populaires, je le répète, de telles vues furent le premier indice bien manifeste d'une

Comme quoi Jésus a été fait Dieu par l'instinct populaire et la filiation historique.

rétrogression indispensable et qui, de longue main, se préparait. Jésus était homme; son humanité n'était point contestable, puisqu'on l'avait vue et touchée; on souhaitait que, malgré ou peut-être à cause de cette humanité, il possédât toutes les grandeurs, toutes les majestés. Quiconque essayait de le diminuer, si peu que ce fût, était considéré comme lui faisant injure. Au surplus, ne nous y trompons pas, la question de la divinité de Jésus est tout à fait au premier rang des problèmes que doit résoudre aujourd'hui encore quiconque souhaite se rendre compte, non pas seulement de ce qu'a été la religion dans notre long passé, mais aussi de ce qu'elle sera dans notre plus long avenir. Il faut bien que Sulpice, malgré son peu d'ouverture d'esprit sur les matières de cet ordre, ait plus ou moins soupçonné l'importance du sujet, puisqu'il lui a consacré dix chapitres de son second livre de la *Chronique*, c'est-à-dire autant de place qu'à l'histoire de tout le Christianisme pendant les trois siècles précédents. Au cours de cet exposé, qui souvent manque de précision et même d'exactitude, je donnerai dans mes notules quelques éclaircissements, soit sur le fond de la querelle, soit sur les principaux incidents qui la marquèrent. Mais ce ne sera que dans la stricte mesure indispensable à l'intelligence du texte. Mon point de vue n'est ni dogmatique ni philosophique; il est historique, et je viens d'en indiquer le sens général.

Sens profond et toujours actuel de cette conception religieuse;

L'évolution du théologisme atteignait alors à son apogée. Elle entrait dans une phase suprême après laquelle doit s'ouvrir la grande route conduisant vers la religion définitive de l'Humanité. Ceux qui ne sauraient être religieux sans le concours du principe divin ne trouveront jamais rien de supérieur au Catholicisme. C'est ce qui nous excuse, nous autres qui avons conquis l'émancipation positive, de laisser parfois échapper nos sentiments de dédaigneuse compassion, non pas pour

cime et perfection du système théologique.

les protestants et les déistes métaphysiciens, grand Dieu! — ils ont combattu le très bon combat, ils ont été, à leur heure, le sel de la terre! — mais pour leurs théories épuisées, dégonflées comme ces dragons couleur de pourpre qui servaient d'enseignes aux légions romaines du IVe siècle. En ce temps-là, l'effroi saisissait les barbares, dès que ces redoutables étendards flottaient et sifflaient dans le vent. Aujourd'hui, ils feraient rire nos conscrits.

Quoi qu'il en soit, cette combinaison admirable, où la majestueuse unité du Dieu unique allait se concilier avec la notion de la multiplicité et aussi celle de l'Humanité, constituait un degré qui devait être très sérieusement traversé pour qu'ensuite il devînt possible d'éliminer irrévocablement le concept théologique tout entier. A ce titre, l'Arianisme, précisément à cause de ses prétentions philosophiques et semi-rationnelles, fut une tentative certainement rétrograde. Il entravait notre marche normale vers la finale adéquation du divin et de l'humain, point de départ et point d'arrivée de l'évolution religieuse universelle. De braves gens qui croient parler en philosophes supérieurs, détachés des passions de secte, nous prient d'être cléments pour l'Arianisme, car, disent-ils, il ne fut qu'un protestantisme trop précoce. Il fut cela, c'est incontestable. Actuellement, les trois quarts des protestants d'Amérique sont des Ariens. Mais quel dessein bizarre de nous faire admirer une tentative qui visait à empêcher que rien fût construit! Qu'après la bâtisse élevée, et ensuite dégradée et souillée par le temps, il ait été utile de se liguer pour la démolir, on doit l'admettre. Mais cela signifie-t-il qu'il y aurait eu gain à ce qu'elle ne fût pas construite du tout, et encore moins qu'il y aurait actuellement profit à recourir à des matériaux usés et démodés pour la reprise d'un plan manqué il y a quatorze cents ans? Je suppose que les

Que l'Arianisme était une rétrogradation, et pourquoi.

Frivolité et ignorance de certains jugements sur le Christianisme et sur la Révolution.

trois ou quatre lecteurs qui feuilletteront mon livre avec plaisir sont, comme moi, de résolus partisans de la Révolution et qu'ils savent, tout comme moi, qu'elle consista virtuellement en la destruction totale de l'ancien régime politique et social. Ils n'ignorent pas non plus qu'elle a scrupuleusement rempli cette tâche, rendant par là possible l'érection d'une fabrique nouvelle. Vainement M. Taine vient leur montrer qu'elle a apporté dans son œuvre une absence totale de logique, de mesure et de retenue. Ils lui restent reconnaissants et ne commettent pas, comme cet écrivain, si éminemment dépourvu du sens de l'histoire, la bévue de lui demander des principes de stabilité et des méthodes de construction, comme si on priait la tempête de faire germer les plantes et de mûrir les moissons. La Révolution chrétienne, s'il est permis d'appliquer ce mot à une évolution aussi lentement accomplie, procéda absolument de la même manière. Sa ténacité dans le but à poursuivre ne fut égalée que par son incohérence dans les moyens employés pour l'obtenir, et cette incohérence alla parfois jusqu'à ressembler à un abandon. Nulle part on ne le voit mieux qu'en étudiant la question arienne. Commencé avec le dessein exclusif de remplacer par l'Unité l'antique pluralité divine, le mouvement chrétien avait à peine parcouru sa première étape, qu'il semble se mettre en travers de ce programme monothéiste. Les deux Testaments le portaient inscrit sur toutes leurs pages, les apologistes l'avaient proclamé avec emphase, les premiers docteurs en affirmaient hautement la valeur en des écrits où l'esprit de science se mêle encore à l'esprit de foi. Néanmoins, il semble qu'on l'oublie. A vrai dire, tel est bien le trait principal du conflit qui se dénoue à Nicée; et la difficulté pour en saisir le vrai sens se ramène à comprendre combien était superficielle l'apparente contradiction entre l'orthodoxie du Ier siècle et l'orthodoxie du IVe.

Caractère contradictoire des deux bases du Catholicisme : l'unité de Dieu et la divinité de Jésus.

Incompatibilité, en apparence insurmontable, entre l'orthodoxie du Ier siècle et celle du IVe.

Qu'en face de la vieille Ecriture, l'attribution à Jésus du rang divin soit radicalement insoutenable, c'est chose facile à démontrer. Il serait sans doute un peu ennuyeux de rentrer dans les sentiers battus de la vieille controverse ; mais les théologiens américains l'ont curieusement rajeunie en lui appliquant la méthode statistique, et nous pouvons bien leur emprunter un instant cette manière tout à fait moderne de faire de l'exégèse. Elle est, du reste, on va le voir, loin de manquer d'efficacité. D'après leurs travaux, les livres de l'Ancien Testament contiennent deux mille et quelques passages où l'existence d'un Dieu unique est exprimée avec assez de netteté pour qu'il soit impossible de signaler, dans un aussi énorme amas de textes, un seul mot insinuant, fût-ce de la plus lointaine façon, que ce Dieu ait jamais pu avoir un fils semblable à lui. En présence d'une masse à ce point compacte et serrée d'irréfragables témoignages, que devient l'effort des controversistes qui croient trouver la Trinité dans les passages de la Genèse où Jahveh parle de lui-même au pluriel : « Voilà qu'Adam est devenu l'un de nous : *ecce Adam unus ex nobis factus est.* » Evidemment, ce ne sont pas quelques formules polythéistes, débris des vieux poèmes dont l'œuvre, attribuée à Moïse, fut originairement composée, qui pourraient ébranler l'autorité des milliers d'hommages rendus par les grands hommes et les prophètes d'Israël, en termes calculés et réfléchis, à la stricte unité divine. Quant aux quatre Evangiles ou Testament Nouveau, on y a recueilli treize cents passages qui mentionnent le nom de Dieu sans aucune allusion à une pluralité de personnes ; trois cent vingt qui emploient le mot Dieu au sens absolu et pour marquer la pleine suprématie ; cent cinq qui ajoutent à ce mot des épithètes hautement révérencieuses ; quatre-vingt-dix qui parlent de Dieu pour déclarer que toute prière, tout hommage, toute supplique doivent être dirigés vers Lui, vers sa grandeur et sa

Comment les Ariens avaient pour eux les Ecritures et les docteurs.

gloire; dix-sept, enfin, qui lui décernent très intentionnellement les qualificatifs de *Un* et de *Seul*. Il est donc certain que les livres bibliques, ceux de la Nouvelle Loi aussi bien que ceux de l'Ancienne, se montrent exclusivement, énergiquement, passionnément unitaires chaque fois qu'ils ont à s'expliquer sur l'idée de l'Etre suprême. Mais ce résultat pourrait n'être pas suffisamment démonstratif si, par exemple, tel évangéliste, tout en exprimant sa foi en un Dieu unique, avait parlé de Jésus de façon à impliquer une similitude de nature entre le Souverain céleste dont Jésus se disait le fils et Jésus lui-même. C'est ce qu'il faut examiner. Nos statisticiens d'Amérique ont relevé trois cents passages où Jésus est dénommé « fils de Dieu ». Seulement, il n'est pas un de ces passages qui ne subordonne en tout le fils au père : il lui doit l'existence; il tient de lui les pouvoirs dont il dispose; il n'agit jamais qu'à titre de ministre de cette haute volonté. En d'autres termes, par leur teneur totale comme par leurs tendances de détail, les Evangiles attestent l'infériorité de Jésus vis-à-vis de Dieu, seul être éternel, suprême, infini; voilà l'évidence.

La Bible statistiquement consultée ou exégèse américaine.

Bien entendu qu'il y a ici des nuances à relever, lesquelles sont parfois assez marquées pour fournir de sérieux appuis à la thèse opposée. Ainsi, cette infériorité que nous venons de constater est toute comparative. On se tromperait absolument en pensant qu'elle aboutit à ramener le Christ, tel qu'il apparaît dans l'Ecriture étudiée de bonne foi, aux proportions d'un simple prophète comme Moïse, Isaïe ou Mahomet. Quand c'est à Jésus qu'il s'applique, le titre de « fils de Dieu », si volontiers utilisé dans la Bible pour désigner les magistrats et les rois, contracte un sens infiniment plus large et plus profond. Presque toujours, il dépasse alors de si loin ses autres emplois, qu'on pourrait, sans exagération, dire qu'il tend à assigner à Jésus un rang plus qu'humain,

aussi bien vis-à-vis de Dieu que vis-à-vis des hommes. Par exemple, on peut s'assurer que « l'Esprit » a été dispensé sans restriction aucune au Messie, et que celui-ci a reçu le pouvoir sur le ciel comme sur la terre, ainsi que l'annoncent Jean et Mathieu. Les *Actes des Apôtres* confirment le fait en disant : « Dieu l'a élevé avec sa droite pour être prince et souverain. » Il n'est pas jusqu'à la possibilité de ce qu'on a appelé sa « préexistence », à savoir qu'il aurait vécu longtemps avant de paraître sous une forme charnelle, qui ne puisse s'appuyer de ces paroles énigmatiques, recueillies par Jean : « En vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. » (17, 8.) Néanmoins, même à pousser très loin l'interprétation de semblables passages, elle ne réussira jamais à surmonter l'objection fondamentale d'Arius : Il est impossible qu'un fils soit coéternel à son père. La position de Jésus pourra être rehaussée de façon à faire de lui un être spécialement doué pour une mission éclatante ; mais à aucun moment on ne sera autorisé à dire que les témoignages évangéliques et apostoliques l'aient présenté comme une portion de l'unité divine, comme un fils de Dieu éternellement engendré par son père et égal à celui dont il a reçu la vie. Cela, c'est de la spéculation métaphysique, totalement étrangère aux rédacteurs des livres sacrés. A supposer qu'on souligne çà et là certaines phrases qui, mises sous haute pression, laisseraient transsuder quelque vestige de ce genre, la chose resterait sans valeur au point de vue rationnel. Il est, en effet, impossible d'admettre, quand c'est la raison et non l'intuition religieuse qui parle, qu'on ait voulu fonder une doctrine aussi capitale que la pleine divinité de Jésus sur deux ou trois groupes de mots équivoques, indéfiniment sujets à discussion. Il serait trop choquant d'avoir à supposer que les promoteurs primitifs du Christianisme auraient pu se donner pour but de tourmenter

Le fort et le faible de l'argument statistique.

les futurs adhérents de leur foi en leur donnant un logogriphe inextricablement compliqué à deviner.

Mais la théorie du caractère divin de Jésus n'est pas une affaire de textes.

Non, sur le terrain des textes, de leur sens et de leur nombre, la théorie du caractère divin de Jésus ne saurait se soutenir. Mais elle n'est pas une question de théologie ni un problème de statistique verbale. Son aspect est double : d'abord, elle constitue une œuvre de haute spéculation élaborée par de puissants cerveaux, pour qui les textes furent bien plutôt des occasions de déployer leur subtilité; je devrais dire des prétextes, n'était la peur d'avoir l'air de faire un jeu de mots. Mais il faut se hâter d'ajouter — et c'est notre second aspect — que ces cerveaux d'élite agirent, les uns le sachant, les autres l'ignorant, sous la pression d'un mouvement de l'âme populaire, laquelle, très pauvre en lumière mentale, était, d'autre part, très riche d'amour et d'affection. Immense, assurément, fut la part des docteurs dans la formulation officielle et définitive du dogme; mais très insignifiant avait été leur rôle dans sa construction primordiale et essentielle, car c'est à force de passion, et préalablement à toute dialectique et à tout argument, que les bases solides de l'édifice avaient été posées. En réduisant au silence d'abord Sabellius, puis Arius, ensuite Nestorius et enfin Eutychès, — qui tour à tour et plus ou moins ne consentaient à voir dans le Christ qu'une personne humaine ayant servi d'habitat au « logos », — les docteurs firent de Jésus une hypostase du Dieu unique, une incarnation de son verbe, un être vraiment suprême; seulement, ils le firent sur les injonctions réitérées et impérieuses que l'exaltation populaire ne cessait de leur adresser.

C'est une œuvre de haute spéculation, accomplie sous la pression populaire.

Il ne sert de rien de dire que Jésus ne s'est pas targué d'être Dieu.

On vient de voir quels obstacles énormes l'Ecriture et la tradition élevaient contre cette passion instinctive des foules. Je ne les ai pas tous indiqués. J'aurais dû, comme pour les miracles, invoquer le témoignage direct

de Jésus et celui de ses disciples, en me demandant : Le Christ s'est-il cru Dieu? s'est-il dit Dieu? Les « douze » ont-ils cru en sa divinité? L'ont-ils proclamée? A ces interrogations, le texte sacré répond négativement avec une constante unanimité. Ce n'est pas une fois par hasard, c'est sans cesse que Jésus atteste la suprématie de son père et sa propre dépendance. « Mon père est plus grand que moi, » lui fait dire Jean (14), formule qui, pour le remarquer en passant, prise au pied de la lettre selon la donnée orthodoxe, devrait se traduire : « Je suis moins grand que moi-même. » N'est-ce pas singulier? Un jour qu'il s'était laissé aller à dire : « Moi et mon père, nous ne sommes qu'un » (*Ibid.*, X, 36), comme cette assertion constituait bien positivement une revendication du titre divin, les Juifs, indignés, se préparèrent à le lapider. Interrogés par lui sur la cause de leur fureur : « C'est parce qu'étant homme, tu t'es fait Dieu, » répondirent-ils. L'occasion était pressante : si Jésus s'était cru Dieu, il aurait dû répondre : « Il n'y a pas de blasphème à constater ce qui est vrai. Je me suis dit Dieu parce que je le suis. » Il n'articula rien de pareil, il fit tout le contraire. Equivoquant sur d'anciens passages bibliques où Jahveh qualifie de Dieux les membres de son peuple choisi : « Si l'Ecriture a parlé ainsi, comment serai-je blasphémateur, s'écria-t-il, pour avoir dit que je suis le fils de Dieu, moi que Dieu a sanctifié. »

et que ses disciples n'ont pas cru à sa divinité.

Jésus ne s'est donc pas dit Dieu; il s'est au contraire formellement défendu d'aspirer à un tel titre. Les curieux versets 32-35 de Jean X ne laissent aucun doute sur ce point; et, en cette matière, les disciples pensent et parlent comme lui. Au surplus, quelle présomption eût été la leur, s'ils avaient osé manger, boire, dormir, converser familièrement, parfois disputer avec l'auteur des sept jours, et même contrecarrer le créateur du ciel

et de la terre? Dans quelle insondable stupidité ne faudrait-il pas les considérer comme plongés si, ayant une telle opinion, ils avaient admonesté Jésus ainsi que Pierre se le permet quelquefois, pour ensuite le renier; s'ils l'avaient trahi, comme fit Judas, ou taxé de mensonge comme Thomas? Donner des avis à l'Eternel; livrer à ses ennemis le Tout-Puissant; mettre en doute la véracité du Très-Haut, c'est un degré de sottise et de folie qui serait peu commode à mesurer. Mais les disciples ne tombèrent jamais dans cette aberration. Lorsque Pierre parle de son maître, certes, c'est toujours avec admiration et vénération. Il le nomme le fils chéri de Dieu, le premier né, le médiateur inspiré; mais, en même temps, il spécifie nettement que Jésus est un agent, un sujet, un délégué, et pour mieux marquer ce détail, il dit : « Dieu oignit Jésus de Nazareth avec le Saint-Esprit. » Appliquée à un Messie inspiré, cette phrase est des plus claires et tout à fait biblique. Appliquée à l'Etre consubstantiel à Dieu, au second membre de la Trinité divine conçue à la manière des Nicéens, elle devient aussitôt colossalement absurde. Pour la traduire avec exactitude, il faudrait dire que Dieu prit soin de oindre Dieu en employant Dieu comme matière d'onction. Jamais on ne fera admettre à un homme sensé que Pierre ait pu dire de telles étrangetés.

Il ne se connut et ils ne le connurent que comme un envoyé divin.

Mais laissons ce genre d'arguments pour lequel je n'éprouve ni goût ni estime. J'ai voulu faire leur part — peut-être l'ai-je faite trop large — aux difficultés scripturaires que les négateurs de la divinité de Jésus pouvaient soulever. Aujourd'hui, présentées selon la méthode américaine et à quinze siècles de distance, elles paraissent insurmontables. On n'imagine pas comment des croyants à l'autorité de la Bible purent refuser de se soumettre à d'aussi pressantes démonstrations. Ils ne s'y soumirent pourtant pas, et ils eurent raison, car,

dans la situation historique donnée, elles n'étaient que de pauvres et mesquines chicanes. Les deux points contradictoires, en effet, s'offraient avec un caractère de nécessité aussi impérieux chez l'un que chez l'autre. Une religion universellement souhaitée et attendue était en train de se fonder sur la foi en un Dieu unique, avec le but essentiel et urgent d'établir des règles morales communes à tous et auxquelles ce Dieu pouvait seul communiquer force et durée, à cause même de son unité.

C'était l'interprétation strictement monothéiste.

Le concept monothéiste formait ainsi la base solide de l'œuvre nouvelle ; il devait être inébranlablement maintenu. Mais, d'autre part, ce dogme naissant s'était appuyé dès son premier essor sur un système de rétributions et de punitions ultra-mondaines, avec Jésus pour garant et pour metteur en œuvre. Les mérites de sa vie, le sacrifice de sa mort étaient considérés comme ouvrant accès vers la grâce de Dieu à tous ceux qui croiraient en sa bonne parole. Sans doute, c'était la théorie messianique comprise à la manière du Judaïsme (1) et exposée par les philosophes : un envoyé humain supérieur aux hommes et aux anges. On put donc s'en tenir à cette interprétation aussi longtemps que le point de vue monothéiste prédomina exclusivement. Je viens de montrer que c'est bien sous cet aspect que les apôtres, les évangélistes et les premiers Pères conçurent le Christ; lui-même ne s'était jamais vu autrement.

Elle devint très vite insuffisante.

Mais cette conception n'était pas pour longtemps durer : elle tenait trop de la synagogue et trop de l'école. Acceptable pour les Juifs platonisants et pour des metaphysiciens judaïsants (2), elle ne laissait pas suf-

(1) Et aussi du Muslim ou mahométisme. Cf. notamment Surate II, où Abraham, Moïse, Jésus et les autres sont représentés comme n'étant ni juifs, ni chretiens, mais *musulmans*. Cf. Relandus, *De religione mohammedæa*, I, 5, 25 : *De legatis Dei*.

(2) Les critiques sont d'accord pour reconnaître que l'idée abstraite

fisamment entrevoir la certitude d'un concours réel, positif, immédiat, qui, tout en restant très divin, devait aussi être très humain. C'est pourquoi on vit surgir de bonne heure l'idée de l'incarnation familière, sous tant de formes, à la tradition polythéiste, où, fréquemment, la divinité s'était montrée confondue avec l'humanité. Chaque jour pénétraient dans l'Eglise des convertis nouveaux, qui ne supportaient pas sans souffrance la perte de leurs dieux visibles et tangibles. De là naquirent des exigences qui allèrent grandissant, le besoin d'un intermédiaire homogène et proche ne diminuant en rien, d'ailleurs, l'ardent désir que cet intermédiaire possédât la plénitude du pouvoir divin. Une telle prétention avait beau choquer l'autorité des Ecritures, l'esprit théorique et toutes les habitudes rationnelles, elle combinait les deux besoins fondamentaux, et, par là, répondait à tout. Elle prit donc peu à peu l'allure d'un courant dont l'énergie était extrême. Dédaigneux des règles intellectuelles convenues, mené par la logique du sentiment et par l'obscur instinct de la filiation historique, il se rua bientôt à travers la Bible, l'Ecole, les philosophes, pour, finalement, les subordonner tous à sa volonté. Quand je parle de logique du sentiment, je ne voudrais pas laisser croire qu'à mon estimation les forces de l'esprit et de la raison se soient trouvées de l'autre côté. Non, les deux thèses, celle du Dieu un et triple, celle du Dieu un avec un fils non égal à lui, mais très divin, rationnellement s'équivalent, étant aussi absurdes l'une que l'autre. Mais la première s'étayait de puissants motifs historiques et psychologiques qui faisaient complètement defaut à la seconde. Au surplus, elle trouva bientôt dans le prodi-

Retour à l'idée païenne d'incarnation.

Elle aide à concilier les prétentions opposées de la Divinité unique et du Dieu-homme.

Energie du mouvement d'opinion qui se forma en ce sens.

de Dieu qui caractérise la première phase chrétienne est surtout sensible dans Justin, dans Athenagore, dans Hippolyte : θεος εις ο προτος καὶ μονος. Ce Dieu un, premier, seul ressemble beaucoup au « moteur suprême » d'Aristote.

gieux Augustin un concours qui lui fournit toutes les apparences de la logique et de la science avec un incomparable éclat. Son écrit sur la Trinité me semble avoir joué, tout au moins en Occident, le rôle d'un phare resplendissant dressé tout à coup au milieu des ténèbres. Où l'on en était à ce point de vue dans les Eglises de langue latine peut être apprécié par la remarque faite plus haut que ni Martin ni Sulpice n'ont l'air de se douter de ce qui s'était passé au Concile œcuménique de 381. Le Saint-Esprit y avait été authentiquement élevé au rang de troisième personne divine, et ils ne le savent pas. Leurs coreligionnaires des pays occidentaux l'ignoraient aussi, lorsque l'évêque d'Hippone vint leur exposer le dogme, si obscur dans Hilaire, mais cette fois clair et complet, du Dieu en trois personnes. Il le fit avec une force, une profondeur, une émotion qui, aujourd'hui encore, saisissent et remuent, même le lecteur émancipé, la vigueur intellectuelle restant toujours admirable, quel que soit le sujet sur lequel elle s'est exercée, quand elle s'élève à tant de hauteur. C'est ainsi que se constitua comme une masse centrale inébranlable l'unité substantielle de Dieu avec, autour d'elle et l'enveloppant chaudement, la pluralité à titre de mystère. Ce qu'avait convoité avec une infatigable ardeur le sentiment populaire, la science théologique venait de l'adopter et de le systématiser. Le principe sociologique d'Auguste Comte qui veut que les inspirations affectives marquent la voie et prédominent à condition d'être éclairées et guidées par les facultés intellectuelles, — l'esprit doit être, non certes l'esclave, mais « le ministre du cœur », — avait reçu pleine satisfaction. Pratiquement supérieure grâce à son immense efficacité sociale et morale, la christologie dogmatique le devenait aussi spéculativement, car la supériorité théorique du système de la Trinité sur celui de la dualité ancienne n'était plus contestable. Jésus,

Puissance des motifs historiques et psychologiques qui contribuèrent à sa formation.

Comment la science théologique adopta, et en quels termes elle systématisa les aspirations de la foule.

parfait en divinité, dieu véritablement; homme véritablement, avec une âme raisonnable et un corps; consubstantiel au Père par la divinité; consubstantiel à nous par l'humanité; semblable à nous en tout, excepté dans le péché; — cette merveilleuse définition, que j'emprunte aux actes du Concile de Chalcédoine, s'empara graduellement des intelligences après avoir, sous des formes moins précises, tout d'abord enivré les âmes tendres. On dit parfois que la divinité de Jésus a toujours nettement signifié pour la foule des chrétiens l'existence d'un second Dieu, inférieur en majesté au Dieu suprême, d'autre part plus aimable et plus abordable. Une telle analyse contient sans doute des parties de vérité; mais, en tous cas, « nettement » est de trop. L'histoire religieuse de tous les temps surabonde de conceptions très peu rationnelles, accueillies néanmoins par l'opinion courante, qui, sans résistance, se laissait dominer. Le dogme trinitaire, dont l'élaboration fut complète juste à l'heure où se forma cette atmosphère *sui generis* qui suivit l'invasion, et dont j'ai signalé plus haut l'importance, en tira grandement profit. Le livre capital d'Augustin, commencé en l'an 400, ne fut fini qu'en 416. Prise en bloc, sans aucun ressouvenir des subtilités sur la substance, les hypostases, les personnes, la croyance en le Dieu triple et un passa, petit à petit, à l'état de notion usuelle, aussi familière à l'entendement que tant d'autres sans cesse répétées, bien qu'inexplicables pour ceux qui les redisent, par exemple le lever quotidien du soleil à l'orient et son coucher à l'occident.

Efficacité sociale et morale de cette solution.

Elle s'imprime au plus profond des esprits.

Il est vrai qu'un semblable résultat ne put être obtenu à ce degré que grâce à la méthode d'enseignement pratiquée par le sacerdoce catholique avec une si imperturbable uniformité, une assiduité si infatigable et sur un ton de commandement que, jusque-là, on n'avait jamais connu en de pareilles matières. Il nous est encore

possible de mesurer avec exactitude ses étonnants effets. J'ai pu les étudier sur moi-même. Je me revois dans ma première adolescence, la tête prématurément remplie par les livres du XVIIIe siècle qu'au temps des vacances un hasard mettait à ma disposition. Le Christianisme et le Catholicisme y étaient attaqués et raillés de cent façons différentes. Dans mon entourage d'ailleurs, si on croyait à la « Religion », si on en respectait les usages, on ne la pratiquait point; pas même la traditionnelle présence à la messe dominicale, pas même une prière; on n'avait pas le temps. J'avais cependant appris le catéchisme; en sorte qu'en ma quinzième année, comme encore aujourd'hui, du reste, je le savais dans ses points et dans ses virgules avec une absolue fidélité. Or, au milieu du fouillis de négations, de doutes, de sarcasmes, de moqueries dont ma mémoire était saturée, surnageaient les solutions apprises par cœur avant de savoir lire (1). Paisiblement, point du tout incommodées par le voisinage que je leur avais imposé, elles restaient intactes, me fournissant au besoin — en particulier sur cette abstruse question des modes d'existence de Dieu — une sécurité spontanée, parfaite, dont je compris seulement la douceur et la profondeur lorsqu'un pur accident, où le raisonnement n'entrait pour rien, me la fit perdre tout à coup. Oui, ces résultats si longuement convoités par l'ardente passion des masses, si péniblement élaborés en dogmes théologiques par la sagesse profonde des docteurs, tous ces problèmes d'un intérêt si immense tant que subsiste la foi monothéiste, je les portais dans les cases encore enfantines de mon cerveau, revêtues de formes admirablement plausibles et lapidaires. « *D.* Qu'est-ce « que Dieu? *R.* Dieu est le créateur du ciel et de la terre

Les procédés de l'éducation catholique expliqués par un souvenir personnel.

(1) *Abrégé du Christianisme en faveur des jeunes enfants*, à Périgueux, chez Lavertujou, imprimeur de Mgr l'Evêque. — Le tout occupait sept à huit petites pages.

« et le souverain Seigneur de toutes choses. — *D*. Com-
« bien y a-t-il de Dieux? *R*. Il n'y a qu'un seul Dieu. —
« *D*. Où est Dieu? *R*. Dieu est partout. — *D*. Dieu voit-
« il tout? *R*. Oui, Dieu voit tout et connaît tout, jusqu'aux
« plus secrètes pensées de nos cœurs. » Vous pouvez peser ces quatre lignes quand se présente à votre esprit le désir de comprendre comment le monothéisme était seul capable de fonder une moralité universelle. Maintenant, ce Dieu unique, puissant et omniscient, il faut le rapprocher de nous, sans toutefois qu'il abandonne une parcelle de son unité. Je récite encore : « *D*. Combien
« y a-t-il de personnes en Dieu? *R*. Il y en a trois, savoir :
« le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — *D*. Le Père est-il
« Dieu? *R*. Oui, le Père est Dieu. — *D*. Le Fils est-il
« Dieu? *R*. Oui, le Fils est Dieu. — *D*. Le Saint-Esprit
« est-il Dieu? *R*. Oui, le Saint-Esprit est Dieu. — *D*. Ce
« sont donc trois Dieux? *R*. Pardonnez-moi, ces trois
« personnes ne font qu'un seul et même Dieu. — *D*. Y
« a-t-il quelqu'une de ces trois personnes qui soit plus
« ancienne ou plus puissante que les autres? *R*. Non, ces
« trois personnes sont égales en toutes choses, parce
« qu'elles ont toutes trois la même nature et la même
« divinité. » Voilà les trois êtres divins constitués. Le second, Dieu le fils, pour entrer en contact étroit avec nous, doit se faire homme. Le mystère grandit et se complique; son exposition redouble de simplicité : « *D*.
« Qu'est-ce que se faire homme? *R*. C'est prendre un
« corps et une âme comme nous. — *D*. Où est-ce que le
« Fils de Dieu a pris son corps et son âme? *R*. Dans le
« sein de la bienheureuse Vierge Marie sa mère, par
« l'opération du Saint-Esprit. — *D*. Pourquoi le Fils de
« Dieu s'est-il fait homme? *R*. C'est pour nous racheter
« de l'esclavage du péché, des peines de l'enfer et pour
« nous mériter la vie éternelle. » Ainsi exprimé sans hésitation ni fissure, le problème du Dieu humanisé pour

Ténacité des croyances ainsi obtenues.

La formule « Dieu et homme tout ensemble » aussi couramment acceptée que le théorème « deux et deux sont quatre ».

le salut des hommes montre la « seconde personne » puisant une âme et un corps humains à la commune source physiologique et biologique. L'impression de réalité est telle qu'un retour vers le point de départ divin devient indispensable pour la contrepeser : « *D.* Com-« ment s'appelle le fils de Dieu fait homme? *R.* Il « s'appelle Jésus-Christ. — *D.* Jésus-Christ est-il Dieu? « *R.* Oui, Jésus-Christ est Dieu. — *D.* Jésus-Christ est-il « homme? *R.* Oui, Jésus-Christ est Dieu et homme tout « ensemble. »

Maintenant, comparez et mesurez. Evidemment, si ces formules rapides, impératives, martelées, ont pu prendre de notre temps, dans une intelligence mal préparée, déjà hostile, la valeur de théorèmes arithmétiques, comme, du reste, elles en ont l'allure; — s'il y a eu un moment où, bien que déjà gavé du *Dictionnaire philosophique* et de *Jacques le Fataliste*, je pouvais répondre : « Oui, Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, » à peu près comme j'aurais dit : « Oui, deux et deux sont quatre, quatre et quatre sont huit, » combien dut être plus vigoureuse, plus pénétrante, plus souveraine, la prise exercée par ces mêmes formules sur Martin, sur Sulpice, sur tous les esprits sans exception, pendant le premier moyen âge; — par suite, combien fut entier et absolu le calme intérieur, ce bien-être des bien-être, qu'elles surent procurer. A vrai dire, les racines qu'alors elles poussèrent, bien peu ont réussi de nos jours à les réellement arracher. Vers l'an 400, la majorité polythéiste en était à peu de chose près au même point. Je voudrais avoir réussi à mettre en relief une aussi capitale conclusion. C'est le propre de la foi — cette opération fondamentale et nécessaire de notre esprit, dont j'ai essayé (t. Ier, p. 202 et suiv.) d'analyser les procédés — que, ce qu'elle a planté, elle seule peut le déraciner en s'y employant sous des espèces nouvelles et supérieures.

Ce que la Foi a planté, elle seule peut le définitivement déraciner.

L'action négative, contraire de l'activité positive, est radicalement impropre à une semblable besogne. Pour venir à bout des dieux, il fallut croire en Dieu. Pour venir à bout de Dieu, il faut croire en la grande Providence Humaine dont les bienfaits réels se lisent partout inscrits couramment et peuvent se prouver sans illusion, hallucination, ni mensonge. On ne détruit pas les croyances : elles se remplacent. Sous ce rapport, le IVe siècle et le XIXe siècle se touchent. La seule différence, c'est que le cœur redevenant aujourd'hui le maître comme il le fut alors, ne peut rien fonder désormais sans l'adhésion réfléchie et le concours étudié et médité de l'intelligence. Le besoin de croire n'a pas cessé d'être fondamental et impérieux. Il crie famine au plus profond de nos entrailles. Son angoisse et sa souffrance sont la cause majeure de notre désordre. Seulement, la force intellectuelle ayant pris un essor pleinement positif (1), pour qu'elle accepte un dogme nouveau, il faut que ce dogme soit démontrable.

Indestructibilité du besoin de croire.

Mais, pour lui donner satisfaction, il faut que le dogme nouveau soit démontrable.

André LAVERTUJON.

(1) Positif égale : réel, utile, certain, précis, dans l'emploi vulgaire que les langues modernes font de ce terme. Régénéré et étendu par Comte, il représente le contraire de l'absolu, l'opposé de la négation, ce qui le rendant organique et sympathique, lui permet « de caractériser notre meilleure moralité sans perdre pour cela les avantages de sa matérialité ».

VALEUR HISTORIQUE

ET

SIGNIFICATION PHILOSOPHIQUE DU MIRACLE[1]

Le pluriel *Virtutes*, qui a été si souvent mal interprété, tient une place considérable dans la langue de Sulpice. Je me borne à rappeler qu'il est ici pris par lui au sens évangélique de δυνάμεις, lequel exprime tantôt la capacité d'opérer des miracles et tantôt désigne les actes miraculeux eux-mêmes. Des trois termes familiers aux évangélistes, *signa. miracula, virtutes*, σημεῖα, τέρατα, δυνάμεις, Sulpice préfère le dernier, qui a été finalement rejeté par la Congrégation des Rites. Au surplus, pour ce qui concerne le côté philologique de la question, je renvoie à l'*index* et aussi aux pages 206 et 236 de mon tome premier.

I

Quant à la théorie générale du miracle, on sait déjà ce que j'en pense ; même, quelques amis se sont scandalisés du ton absolu avec lequel j'ai affirmé : 1° que le miracle est essentiel à toute théologie ; 2° qu'il est une très sûre pierre de touche pour marquer le degré de notre émancipation intellectuelle, laquelle n'est complète que chez ceux qui ont réglé clairement et nettement ce compte-là. J'avoue ne pas comprendre comment

(1) Extrait du second volume (*inédit*) de LA CHRONIQUE DE SULPICE SÉVÈRE, éditée, traduite et commentée par André Lavertujon.

ces deux points pourraient être mis en doute. Dès que l'attention s'est portée sur eux, ils devraient constituer une évidence pour quiconque est au courant de notre progrès spéculatif. On s'accorde à reconnaître que tous nos travaux et toutes nos recherches visent, en somme et finalement, un but unique : construire l'histoire de l'esprit humain. Cette formule, employée, je crois, pour la première fois par l'éminent Fontenelle, à propos de certaines études de Leibnitz, est devenue classique. Elle va de pair avec une autre maxime, moins répandue, hélas! mais tout aussi vraie, celle qui déclare que la sympathie envers le sujet étudié est absolument nécessaire pour faire œuvre historique valable. Or, de tout temps, les hommes ont admis le miracle; il a aidé à leur activité intellectuelle et sentimentale, même pendant les périodes relativement très développées; et beaucoup d'entre eux persistent à l'admettre. A vrai dire, la plus haute forme de notre vie, la vie religieuse, ne s'est encore jamais produite sans lui. Il a, sans interruption, servi d'aliment à l'existence idéale en attestant la réalité de nos rapports avec des personnages supérieurs : fictifs, sans doute, mais en qui on croyait assez pour que leur influence s'exerçât avec pleine efficacité. Pas une règle de conduite privée ou publique, pas une loi de moralité, pas un principe d'hygiène qui n'aient été placés sous leur surnaturelle égide, qui n'aient obtenu le respect de tous grâce à leur miraculeuse protection. Dans ces conditions, comment pourrait-on, sans contradiction criante, viser à prendre une part valable dans les travaux qui concernent l'étude de l'esprit humain, en négligeant ou en dédaignant un des facteurs les plus actifs de son histoire, surtout considérée au point de vue religieux et principalement dans la période chrétienne? Il existe pourtant des philosophes théistes, déistes, même chrétiens, fort écoutés jusqu'à ces derniers temps, qui

Qu'il n'y a qu'une histoire : celle de l'esprit humain.

Place considérable que tient le miracle comme stimulant de la vie religieuse.

Et comme garant de la vie morale.

éprouvent une sensation de honte ou quelque chose d'approchant, lorsque, dans un récit religieux, ils rencontrent un événement surnaturel.

De ceux qui prétendent rester chrétiens et limiter les miracles dans le temps.

Cette disposition d'esprit ne s'est, à vrai dire, développée que graduellement. Pendant le moyen âge, peut-être dès le IVe siècle, elle avait donné quelques signes de vie. Jean Chrysostome, à en croire M. Puech (p. 201), plaça parfois les actes miraculeux au-dessous des actes vertueux, les vertus au-dessus des *virtutes* ou δυνάμεις, ces dernières ayant été utiles seulement tant que l'Evangile n'eut pas fait de progrès décisifs. Mais c'est là une opinion que Chrysostome lui-même a bien souvent contredite (1), et qui, d'ailleurs, en dépit de quelques adhésions exceptionnelles, n'obtint un succès appréciable qu'après la Réforme. Les protestants libéraux furent, en effet, les premiers à déclarer que le miracle, admissible, désirable, utile en un temps, devait être répudié comme

(1) Il ne l'avait, du reste, pas inventée, car je la relève chez les dévots polythéistes qui, aux Ier et IIe siècles de notre ère, vénéraient encore les anciens dieux et leurs légendes. Dans le voyage archéologique que le touriste Pausanias exécuta à travers l'Hellade sous le règne d'Adrien, ce critique d'art raconte sans nul embarras comment Lycaon fut changé en loup. « Le fait passe pour constant parmi les Arcadiens et n'a rien « contre la vraisemblance, » dit-il. C'est pour lui une pure question de date. Dans les temps reculés, il existait un commerce étroit entre hommes et dieux, ces derniers récompensant et punissant directement. Ainsi, ils placèrent Hercule au ciel et métamorphosèrent Niobé en rocher. Mais quand les hommes se corrompirent, la justice divine cessa de s'exercer d'aussi près, se réservant de glorifier les vertueux et de punir les coupables seulement après la mort. Il en résulta la disparition des événements extraordinaires et singuliers. C'est pourquoi on peut être sûr que tous ceux que l'on raconte comme contemporains sont des fables impudemment bâties sur les récits de jadis. Par là, la vérité est obscurcie et étouffée sous les mensonges que l'on y mêle. « On m'a fait, s'écrie Pansanias avec indignation, on m'a fait des contes d'animaux qui n'existèrent jamais ! » Or, ces animaux, c'étaient précisément des hommes-loups, des lycanthropes comme Lycaon (*Achaica*, 8, 2). Ce Pausanias est vraiment curieux à étudier sous ce rapport. Les histoires de date ancienne les plus absurdes, il se jugerait coupable de les mettre en doute; mais les contes récents sont traités par lui avec le dernier mépris. Il en parle sur le ton de Jean Leclerc raillant les miracles de saint Martin.

choquant et absurde en un autre temps. Jean Leclerc, par exemple, très sérieuse autorité critique au début du XVIIIe siècle, commentateur érudit et sagace de Sulpice Sévère, croyait et vénérait les faits miraculeux de l'époque évangélique, ne repoussait pas absolument ceux des temps apostoliques, tout en les accueillant avec assez de froideur; quant à ceux que raconte la *Vita Martini*, il les rejetait tout à plat, hésitant pour les qualifier entre la niaiserie et la fourberie. Avant Leclerc, il y avait eu des écrivains disposés à croire aux miracles de Martin, mais refusant d'admettre ceux de saint François. Après Leclerc vinrent les écrivains qui, ballottés entre leur instinct de critique et leur besoin de croire, pour maintenir les prodiges de Jésus, s'exténuaient à montrer qu'ils s'étaient faits naturellement. Strauss a exposé avec une verve merveilleuse leurs étranges efforts en vue d'établir que le Messie opéra des miracles qui n'avaient rien de miraculeux. Une telle position n'était évidemment pas tenable. On en vint très vite au système que Baur ou, comme on dit souvent, « l'école de Tubingue » représenta plus spécialement et qui peut s'appeler la théologie scientifique. On s'y débarrasse définitivement du surnaturel, mais en exprimant la certitude que le christianisme n'aura point à en souffrir; car, disent les écrivains de cette école : « Où serait la « valeur du sentiment religieux s'il était incapable de se « soutenir sans faits supérieurs aux lois naturelles? »

Et de ceux qui, plus radicaux, veulent les supprimer.

Le sentiment religieux en général, oui, certes, nous sommes de cet avis, n'a pas besoin du miracle ; et même, dans sa phase actuelle, pour renaître et se vivifier, il lui faut absolument adopter des bases réelles et positives. Il meurt de fictions. Quant au sentiment religieux théiste et chrétien, la question est bien différente. Le théologisme a été et est encore la forme universelle de la religion; le christianisme a porté à sa perfection le

dogme théologique; mais ni le théologisme, ni le catholicisme, car c'est lui que j'entends désigner, ne sont toute la religion. Ils pourront disparaître, le sentiment religieux subsistera toujours. C'est parce qu'on se méprend sur la vraie portée de ces termes qu'on a pu former la singulière entreprise qui consiste à continuer de croire en le Dieu révélé tout en niant les faits surnaturels dont l'histoire de ce Dieu est remplie. Il y a là un indice bien caractéristique de l'anarchie mentale où vit présentement le public chrétien; indice dont le pendant se peut retrouver dans l'illusion des philosophes déistes qui s'imaginent croire en Dieu créateur, tout en refusant à cet être suprême la puissance de modifier à sa guise les lois qu'il a posées (1). L'histoire ou faculté de se remémorer le passé et d'en tirer profit est un phénomène sociologique qui commence à se produire là seulement où il y a déjà eu religion, c'est-à-dire une doctrine telle quelle, dont le signalement principal est d'être com-

religion, phénomène universel et permanent dont le théologisme est une forme transitoire.

(1) C'est la question de la possibilité métaphysique du miracle. On dit parfois que supposer Dieu versatile à ce point qu'il pourrait changer capricieusement les conditions générales du monde qui sont son œuvre, c'est lui manquer de respect. Un croyant en la personnalité de Dieu qui s'exprime ainsi ne fait qu'une phrase creuse et frivole. Un spinoziste, partisan de l'unité et de l'identité de substance, a, au contraire, tout droit de tenir ce langage. Quand le grand penseur juif déclare que le miracle ou violation des lois naturelles est impossible, et que le croire possible, c'est « faire déshonneur à Dieu », il a raison. Dans la donnée panthéiste telle qu'il la conçoit, la nature et ses lois étant Dieu lui-même, *natura naturans*, parler de surnaturel, c'est prétendre que Dieu se pourrait mettre au-dessus de Dieu. Pour violer les lois naturelles, en effet, il faudrait que Dieu violât sa propre nature, ce qui est absurde, sa liberté et sa gloire consistant à être immuable. Mais cette argumentation, très solide dans un chapitre de l'*Ethique*, est absolument déplacée chez les partisans du Dieu personnel, extérieur au monde qu'il a créé. Rousseau, déiste résolu et conséquent, déclarait avec sa roideur habituelle que demander si l'Etre suprême peut déroger aux lois qu'il a établies, serait très impie si ce n'était tout à fait ridicule. Celui qui répondrait négativement à cette question, on devrait l'enfermer; le punir serait lui faire trop d'honneur. « Mais aussi, ajoutait Rous« seau, quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? » (*Lettres de la Montagne*, t. II, p. 423 de l'édit. Hachette.)

Que les spinozistes sont seuls en droit de refuser à Dieu de faire des miracles.

Leur Dieu n'étant que l'ensemble des lois naturelles.

mune à un groupe donné. C'est pour cela que la religion constitue une portion vraiment substantielle et fondamentale du matériel historique. D'autre part, ainsi que nous venons de le constater, toutes les théories religieuses, les plus simples comme les plus relevées, ont été jusqu'ici théologiques (1). Toutes elles attribuent la direction générale des choses à des êtres doués de volonté, et qui n'ont que cette volonté pour loi, le mot loi étant pris au sens d'une règle non susceptible de varier. Ces causes volontaires souveraines ne connaissant pas de loi, sans quoi elles ne seraient ni une cause, ni une volonté, ont, par cela même, le droit d'intervenir dans les phénomènes. La faculté de suspendre, de contrarier ou de subvertir le cours régulier de la nature leur est inhérente. Elle est constitutive du régime théologique, qu'il s'agisse du théologisme le plus avancé ou monothéisme, ou du polythéisme le plus arriéré. Un dieu, des dieux, maîtres de la nature, sont au-dessus de la nature. Le surnaturel est leur être même. Un maître dépouillé du droit d'exercer à son gré sa maîtrise, notion étrange! La négation du concept de miracle équivaudrait donc à la négation du concept de divinité. Les Pères du IVe siècle, au premier rang Augustin qui fut un dialecticien très délié, avaient bien compris que la science, précisément parce qu'elle suppose la régularité des phénomènes et l'existence de lois invariables, était peu compatible avec les exigences du dogme théologique. Le moindre théorème de géométrie, le plus simple théologoumène d'arithmétique — c'est Jamblique qui me fournit cette curieuse locution (2) — risque de dimi-

Impossibilité rationnelle de concevoir le théologisme ou régime des volontés sans la pratique du miracle.

Ce que devient l'idée de Dieu en face de la science abstraite.

(1) Aucun doute sur ce point; l'exception soulevée pour la Chine et l'Inde bouddhiste n'est qu'une logomachie résultant du concept de Dieu inexactement déterminé.

(2) Cf. *Vita Pythagoræ*, VI, sur les vues pythagoriciennes et néoplatoniciennes concernant les nombres.

nuer Dieu ; car, au fond, il l'atteint dans son omnipotence. Imaginez une parole divine visant à faire admettre que deux et deux sont cinq et non quatre, ou bien que la somme des angles d'un triangle est supérieure à deux angles droits, elle aurait peine à être obéie.

Comme quoi le sentiment populaire n'a jamais admis un Dieu sans miracles.

Or, Dieu n'est pas, s'il n'est tout-puissant (1). Un Dieu sans miracles est un personnage contradictoire. J'ai fait remarquer ailleurs qu'une des raisons du rapide succès du Dieu juif, c'est que sous ce rapport il avait été surabondamment doué. On peut se rapporter à mon tome I[er] (p. 254), où j'explique comment l'activité thaumaturgique de Jahveh et son énergique anthropomorphisme

(1) « Cette idée de l'être infiniment parfait renferme deux attributs « absolument nécessaires pour créer le monde : une sagesse qui n'a « point de bornes et une puissance à qui rien n'est capable de résister. » (Cf. *Traité de la nature et de la grâce*, un petit volume écrit par le père Malebranche pour se défendre d'avoir porté atteinte à la théorie de la prière et aux espérances de concours immédiat sur lesquelles elle est basée.) Nulle part on ne trouverait, simultanément attestées avec autant de rigueur, la nécessité de l'omnipotence comme condition du concept divin et l'impossibilité que Dieu puisse agir par des volontés particulières. Rien d'instructif comme les efforts de ce vigoureux esprit pour concilier l'idée de lois générales intangibles avec le pouvoir illimité de Dieu. Ainsi les miracles de la Bible se sont certainement produits, « mais par suite des lois universelles que Dieu s'est faites pour com- « muniquer sa puissance à Moïse ». Vous voyez d'ici la verge d'Aaron changée en serpent ou les flots du Nil devenus sanglants par l'effet de lois immuables. Cette étrangeté n'émeut pas Malebranche. Mais, lui disait-on, vos lois générales interdisent d'attendre du ciel des secours particuliers ; par conséquent, elles ôtent toute envie de prier. « Si cela « résultait de mon système, répondait-il, il serait faux, hérétique, impie ; » mais cette conséquence n'y est pas contenue. Et là-dessus il expliquait que l'eau de pluie, tombée sur un champ dont le maître a prié pour obtenir la fin de la sécheresse, doit bien être rapportée avec actions de grâces vers Dieu lui-même ; non que celui-ci ait changé l'ordre des choses, « mais parce qu'il a *vu* et *voulu* le bon effet de « cette pluie lorsqu'il constitua les lois générales dont elle a été une suite nécessaire ». Quant au cas où la pluie, au lieu d'être utile, serait nuisible, cela aussi Dieu l'avait prévu et il faut tout de même le remercier en adorant la sagesse de sa providence. « Car enfin, concluait Ma- « lebranche, ce n'est pas pour les rendre infructueuses que Dieu a éta- « bli les lois qui font pleuvoir. » Ces arguments sont singuliers. On n'en a pourtant jamais trouvé de meilleurs pour faire vivre la croyance en un Dieu omnipotent, côte à côte avec la négation du surnaturel. Renan les admirait très fort.

contribuèrent beaucoup à le pousser au rang de Dieu universel. Il est bon d'ajouter que ce précieux résultat fut principalement obtenu par l'intervention populaire. Les gens éclairés et les docteurs eussent évidemment préféré qu'on se rapprochât plutôt du monothéisme théorique. La foule, au contraire, se souciait peu du dieu des philosophes, comme l'appelle Tertullien.

II

De quelques chrétiens qui sont choqués que le Christ ait fait des miracles.

Aujourd'hui, des esprits affinés par plusieurs siècles de culture critique et aussi, peut-être, vidés de toute foi positive, nous viennent montrer un Christ qui, loin de faire du miracle le fondement de sa mission, ne la subit jamais qu'avec ennui, par concession pour « l'imagination orientale ». On ajoute qu'il le simplifia autant que possible, « son tact l'avertissant qu'il existait de meilleurs moyens de gagner les âmes ». Certes, littérairement, tout cela est fort agréable; belle matière à mettre en développements de haut esthétisme; mais, philosophiquement, c'est d'une lamentable vacuité, tandis que, historiquement, c'est archifaux (1). Les simples mortels comme vous et moi, ceux que ne tourmente point le désir autant distingué que contradictoire de maintenir intacte la figure de Jésus, tout en la

(1) Renan, on le verra plus loin, pense que Jésus eût été « mal venu » à heurter « l'imagination orientale » ; comme si, au Ier siècle, en fait de miracles, l'Occident s'était montré beaucoup plus sobre que l'Orient. Voir Tite-Live, Valère, Maxime, Pétrone, Suétone et spécialement Tacite (*Histoires*, V, 8), où sont racontés avec un grand sérieux les deux miracles de Vespasien. Selon Renan, les prodiges de l'Evangile sont « simples ». Pour s'en assurer, lire dans Jean (9, 6-11), la guérison de l'aveugle-né. Quant au manque de tact que décèle la thaumaturgie, je renvoie au très remarquable *Saint François d'Assise*, de M. A. Sabathier, dont le sentiment religieux est, d'ailleurs, infiniment plus sérieux que celui de Renan.

dépouillant de ses traits caractéristiques, reçoivent des récits traditionnels une impression absolument différente. C'était de même le cas de notre Sulpice. A coup sûr, sa valeur intellectuelle le place à mille coudées au-dessous des raffinés que je viens de citer. Mais, par le sens religieux, il leur est immensément supérieur, la façon dont ils envisagent le problème qui actuellement nous préoccupe étant une évidente marque de l'affaiblissement qu'a subi parmi nous l'esprit philosophique. Ces penseurs si subtils et si déliés ne s'aperçoivent pas que s'ils ne croient plus au miracle, c'est qu'au fond, très réellement ils ne croient plus en Dieu. Sulpice, lui, au contraire, est persuadé que ceux qui adoptaient le nouveau culte y étaient surtout poussés par les prodiges qu'ils voyaient opérer. Quand il représente la foule s'entassant à Rome autour de Pierre et de Paul, il constate que ce sont les *virtutes* des deux apôtres qui la convertissent. Or, qui aurait su, mieux que l'auteur de la *Vita Martini*, dire de quel poids pouvait peser dans l'acte de conquérir les âmes une manifestation miraculeuse ? Pour ma part, je suis pleinement d'accord avec lui quand il attribue au miracle la primauté parmi les moyens de propagande ; et je me propose de compléter le présent petit essai en interrogeant sur ce point, rapidement, mais sans rien omettre, les écrits évangéliques.

Que Sulpice sait, au contraire, que les miracles ont fait la force de Jésus.

Opinion de Jésus lui-même sur ce point.

Tout d'abord, je demanderai l'opinion de Jésus lui-même. Nos néo-chrétiens, dans les habiles sollicitations auxquelles ils soumettent les écrits sacrés, se sentent moins à l'aise quand il s'agit de paroles directement prononcées par le Messie. Il leur en coûterait de dire que cette auguste bouche s'est trompée ou qu'on l'a mal fait parler ; car aussitôt se dresse le dilemme de l'exégèse hostile : Jésus était donc ignorant et savait mal les choses, ou bien les livres qui le mettent en scène sont sujets à l'erreur. Quoi qu'il en soit, voici bien distincte-

ment ce qu'au début de sa carrière messianique Jésus pensait du miracle.

a) Jean le Baptiseur ayant envoyé vers lui deux de ses disciples pour apprendre, de sa bouche même, s'il était le Messie que les prophètes avaient annoncé : « Es-tu Celui qui doit venir ou en attendrons-nous un autre ? » lui dirent-ils. Pour toute réponse, Jésus se mit à guérir les malades qui l'entouraient ; puis, après avoir opéré des guérisons merveilleuses de toute sorte, sans aucune autre explication, il dit aux envoyés : « Allez, et annoncez à Jean ce que vous avez vu. » (Luc, 7, 19-22.) Cette réponse tacite était d'autant plus décisive qu'elle touchait un point où Jean connaissait bien sa propre infériorité. Le don des signes lui manquait. A cause de cela, plusieurs de ses adeptes l'avaient déjà abandonné. « Il ne fait jamais de miracles, disaient-ils : *Dicebant quia Joannes quidem signum fecit nullum.* » (Jean, 4, 41.)

Comme quoi il conquit les douze disciples par des miracles.

b) Quand Jésus conçoit le désir de s'attacher Philippe Nathanaël parce qu' « il est un vrai Israélite en qui il n'y a aucune fraude », comment s'y prend-il ? — Il lui révèle un fait particulier que Nathanaël seul pouvait connaître : « Je t'ai vu sous le figuier, » lui dit-il. Ces paroles, allusion à quelque circonstance secrète, et qui démontraient que la faculté de seconde vue appartenait à celui qui venait de les prononcer, remplirent Philippe Nathanaël d'étonnement et d'admiration. Jusque-là il avait cru « que rien de bon ne pouvait venir de Nazareth », le village natal de Jésus. Mais cette preuve de puissance surnaturelle l'amenant à changer totalement d'opinion, il s'écrie : « Rabbi, tu es le fils de Dieu ! » (Jean, 1, 47-49.) C'est donc par un tour de force de télépathie (1) que fut conquis ce disciple dont Jésus souhai-

(1) Jésus emploie ailleurs ce don de double vue et d'une façon non moins heureuse. La Samaritaine, après s'être entretenue avec lui, crie

tait vivement l'adhésion. On ne pourrait supposer d'ailleurs que ce moyen ait été employé par le Messie sans préméditation, car lui-même il constate : « Parce « que je t'ai dit que je t'avais vu sous un figuier, tu « crois ; mais tu verras de plus grandes choses ; » c'est-à-dire des prodiges bien plus extraordinaires.

Et même que les disciples se montrèrent très exigeants.

c) C'est à peu près ainsi que les autres disciples furent gagnés, avec cette différence qu'ils ne se rendirent pas aussi aisément. Marc raconte que la multiplication des pains les avait laissés presque tous dans le doute, leur cœur étant aveuglé : *Erat enim cor eorum obsecatum.* Toute une série de miracles a pour but de les impressionner : la marche sur les flots, la pêche merveilleuse, l'ordre de s'apaiser intimé à la tempête. Dans ce dernier cas, les disciples s'approchèrent de Jésus et l'adorèrent, disant : « Vous êtes vraiment fils de Dieu. » (Mathieu, 14, 33.) Il semblerait que cet état de foi hésitante ne cessa tout à fait pour Pierre lui-même qu'après la transfiguration, lorsqu'une voix, sortie du nuage, lui dit : « Celui-ci est mon fils chéri, écoutez-le. » (Mathieu, 17, 5.) Quant aux autres disciples, leurs hésitations durèrent beaucoup plus longtemps. C'est vers les dernières semaines de sa vie, qu'au moment de ressusciter Lazare, il disait : « Lazare est mort et je m'en réjouis afin que « vous croyiez. » (Jean, 11, 14-15.) A vrai dire, on chercherait vainement des textes indiquant que Jésus ait conquis l'un quelconque des disciples par la parole ou le raisonnement. Des preuves établissant sa domination sans limites sur la nature animée et inanimée, tel est toujours son principal mode d'argumentation.

à ses coreligionnaires : « Venez voir un homme *qui m'a dit tout ce que j'ai fait.* Ne serait-il point le Christ ?» (Jean, 2, 4-29. Au surplus, sur ce chapitre, les docteurs étaient d'accord avec les gens du peuple. Le savant scribe Nicodème dit à Jésus : « Personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si Dieu n'était avec toi. » (Jean, 3, 2.)

Accord des quatre évangélistes à voir dans le miracle la vraie méthode de gagner les âmes.

d) C'est naturellement de la même manière que la foule se laisse gagner : « Et une grande multitude le suivait parce qu'elle voyait les « signes qu'il accomplissait » : *Signa quæ faciebat.* » (Jean, 6 ; Cf. aussi 2, 23, 11, 45, etc.) Mais ici les citations sont superflues. Il est vrai qu'on ne pourrait pas dire des conversions opérées sur le vulgaire ce que je remarquais plus haut du rôle entièrement effacé de la parole. Plusieurs crurent « à cause de son langage, *propter sermonem ejus* », raconte Jean. Mais c'était une exception, et Jésus le savait bien : « Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, σημεῖα καὶ θαυμάτα » disait-il, « vous ne voulez rien croire. » Cela lui donnait même des accès d'humeur. Un jour que les Pharisiens le sommaient de faire un miracle, il les traita de « génération méchante et adultère ». C'est en général sur cette sortie que s'appuient ceux qui prétendent que Jésus accorda peu d'importance au miracle. Ils ne disent pas que le fait constitue, en réalité, une exception unique ou à peu près dans l'ensemble des écrits évangéliques.

La thaumaturgie dans le quatrième Evangile et le miracle par condescendance.

e) On devra remarquer que parmi ces écrits, celui duquel on a prétendu qu'il reflétait plus fidèlement l'intime manière de voir de Jésus, l'Evangile de Jean ne se prête guère au système qui représente la thaumaturgie messianique comme une pure concession aux débilités intellectuelles de l'époque et à l'ignorance du peuple palestinien. « L'imagination orientale devançait les faits « extraordinaires, Jésus eût été mal venu à ne pas se « prêter à de pareilles dispositions, » a dit Renan. C'est la théorie du miracle par condescendance. Elle pourrait être traitée sévèrement, car il n'apparaît guère en quoi un prophète qui « se prête à des dispositions » qu'il ne partage pas diffère d'un imposteur. L'exégèse transcendante, qui veut tout peser, tout dire, et en même temps tout ménager et tout raffiner, a de ces retours. Ce n'est

pas rarement qu'elle aboutit à des résultats assez grossiers alors qu'elle courait après la quintessence. En tous cas, bien plus encore que les récits des synoptiques, ceux du quatrième Evangile sont défavorables aux entreprises de ce genre. Je ne sais pas si la conviction que le miracle est le principal fondement de la foi en Jésus éclate nulle part avec autant de force que dans ces pages traditionnellement attribuées au disciple bien-aimé. Jean ouvre sa narration par un miracle plus biblique qu'évangélique qui rappelle les prodiges de Moïse, de Jamnès et de Mambrès. L'eau changée en vin est effectivement un acte de puissance sur la nature inanimée rentrant dans la catégorie des prodiges qui ne dépassaient pas la capacité du commun des magiciens. Les « Chaldéens » de Pharaon transforment l'eau du Nil en sang. Impossible, d'ailleurs, de voir dans le récit de Jean un symbole ou une figure. Les détails précis y sont prodigués. Le narrateur énumère les hydries : il y en avait six ; il marque minutieusement la quantité de liquide qu'elles contenaient ; leur capacité était de deux à trois métrates ; il insiste sur la haute qualité de ce liquide et sur l'étonnement qu'éprouve le maître d'hôtel ou architriclain après l'avoir goûté ; puis, en terminant, il s'écrie : « Tel fut le premier des miracles de Jésus ; il eut lieu à « Cana, en Galilée ; il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » (II, 4-11.) On dirait un son de fanfare qui proclame ouverte la carrière où le thaumaturge va marcher de prodige en prodige.

Les prodiges de Jésus, vrai fondement de la foi selon Jean.

III

Le protestantisme libéral et la question du surnaturel.

J'interromprai un instant mon analyse pour faire remarquer à quel étonnant degré d'hallucination peuvent atteindre les esprits les plus éclairés et les plus cultivés quand un parti pris les possède. Ce terme d'halluciné

qualifie, je pense, ceux qui ne savent pas voir les choses telles qu'elles sont ou qui les voient autrement qu'elles sont. Renan l'applique, d'un ton de compassion, à quiconque a pu croire jamais au miracle, fût-ce un savant tel que Gallien. Mais où trouver des hallucinés comparables à ces critiques de l'école scientifique chrétienne dont Renan a contribué à populariser chez nous les opinions? Sous l'influence d'un principe théorique, vrai sans doute, mais inapplicable au cas, ils n'hésitent point à nier des faits qui crèvent les yeux. Quand, il y a environ un siècle, la théologie scientifique entreprit de traiter le christianisme comme une question d'histoire, elle devait évidemment prendre pour point de départ l'exclusion du surnaturel. L'objet de l'histoire est d'étudier les événements en tant qu'ils se relient et s'engendrent dans des relations de causes à effets; ceux-ci, devenant à leur tour des causes comme celles-là, ont d'abord été des effets. Si une action, extérieure à la série et étrangère aux éléments qui la composent, pouvait y intervenir, le lien continu étant rompu, il n'y aurait plus d'histoire. L'emploi de la méthode historique écarte donc *a priori* la notion du surnaturel. Sous ce premier aspect, le plan des théologiens scientifiques est donc d'une correction irréprochable. Mais lorsqu'ils disent et qu'ils croient ne porter aucune atteinte au christianisme en refusant toute réalité aux faits miraculeux sur lesquels la tradition chrétienne s'appuie, surtout lorsqu'ils ajoutent que loin de nuire à la foi chrétienne, la suppression du surnaturel la grandit, la fortifie, n'est-ce pas là, en vérité, une prodigieuse hallucination (1)? Je ne parle pas, quoique ce soit bien pourtant quelque chose, de cette unanimité de toutes les grandes

Que l'idée d'exclure le surnaturel afin de maintenir et de consolider le christianisme est une hallucination.

(1) En exposant les vues de Baur sur les quatre premiers siècles de l'Eglise et en s'y associant, mon ami Nefftzer disait : « Loin d'avoir eu « pour but de déprécier la doctrine et le mérite du Christianisme, ce

voix qui, depuis le IIe siècle jusqu'au XVIe, ont fait écho à la décisive parole : *Cela doit être cru parce que c'est incroyable*. Pendant cette longue période, le miracle fut, de toutes les espèces de preuves, celle qui posséda plus de prise sur les intelligences. Mais, même après que le mouvement protestant eut mis un frein à la vieille passion pour l'incompréhensible et introduit des façons de juger plus rationnelles, l'opinion de l'utilité, de la nécessité des manifestations miraculeuses, comme procédé de démonstration et comme instrument de propagande, ne baissa pas sensiblement. Ce n'est que d'hier qu'on s'est mis quelque peu généralement à penser que, lorsque Jésus répond aux envoyés de Jean le Baptiseur : « Les « aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux « sont nettoyés, la bonne nouvelle est annoncée aux « pauvres; » de ces quatre allégations, la plus importante pour attester la mission divine de celui qui parlait ainsi, c'est la dernière, la prédication de l'Evangile. Au contraire, je trouve parmi les docteurs les plus éminents et les plus libres d'esprit de la théologie anglaise et américaine des hommes tels que Paley, qui considérait le miracle comme « l'unique certificat satisfaisant d'une religion ». Une autorité plus récente et tout aussi respectée, J. Martineau, déclare « ne pas comprendre que l'on puisse s'appeler chrétien quand on refuse son assentiment aux miracles ». Le fondateur de l'Unitarisme, Channing, à qui Mme de Rémusat a fait chez nous une célébrité, voyait en eux « la manifestation la plus naturelle du gouvernement du monde » ; et l'archevêque Watheley concluait : « Sans les miracles, les « apôtres n'auraient pu être crus, ni même écoutés. » (*Essays and Reviews ;* Cf. *Revue germanique*, t. X,

Que les manifestations miraculeuses ont été indispensables à la propagande.

Et que tel a été le sentiment des docteurs de la Réforme depuis Luther jusqu'à Channing.

« qui nous appartiendrait moins qu'à tout autre, nous pensons lui « rendre un véritable service, quand nous le tirons du surnaturel pour le replacer dans l'histoire. » (*Revue germanique*, XVI, p. 454.)

p. 70.) Je m'arrête sur cette dernière formule. Elle ressemble singulièrement au texte que j'ai entrepris ici de commenter. On dirait que le prélat anglican a copié les termes employés par Sulpice pour caractériser l'action propagandiste des disciples du Christ.

f) Effectivement, à la mort de Jésus, ses miracles furent considérés comme le principal souvenir laissé par lui. Pierre, s'adressant aux Juifs qui le raillaient : « Vous savez, dit-il, que Jésus de Nazareth a été un « homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par ses « miracles, ses prodiges et ses signes » (Act. Apost., 22), marquant ainsi avec une grande précision la triple forme de l'activité thaumaturgique de son maître. En même temps, désireux d'établir authentiquement devant tous la réalité de sa propre mission, Pierre se mit à guérir un homme « qui était boiteux de naissance, *claudus in « utero matris* ». Puis il constate que c'était « par la foi « en Jésus que cet homme venait de recevoir son entière « guérison ». C'est sur ce plan que se continua le travail de l'époque apostolique. Dans un des rarissimes documents authentiques de ce temps, Paul, expliquant aux Romains comment il a pu répandre l'Evangile « depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie », déclare que s'il a réussi c'a été par la puissance des signes et des prodiges : *in virtute signorum et prodigiorum* (Rom., 15, 19). Il écrit de même aux Corinthiens que son espoir en l'avenir se fonde sur la capacité miraculeuse concédée par Jésus à tous les fidèles sous forme de charismes divers : guérisons, signes, prophéties, dons des langues (I Corinth., 12, 9-10). Les Pères qui succédèrent à l'âge apostolique ne parlent pas autrement que n'avaient fait le Précurseur, le Messie lui-même et les apôtres directs. Irénée et Origène (1) se montrent convaincus que la

La question jugée par les apôtres.

Et par les Pères du IIIe et du IVe siècl.

(1) *Contra Celsum*, 8, 48 : « Il était nécessaire que la parole apostolique reçût la confirmation du signe et le sceau du prodige. »

prédication chrétienne avait eu un besoin absolu d'être confirmée par le miracle.

Ce qu'en disait Eusèbe.

g) Cette opinion se maintient et grandit à mesure que le christianisme approche du succès officiel. C'est la remarque que fait Arnobe dans son *Adversus gentes*, écrit à la veille de la persécution dioclétienne. Quand le triomphe fut acquis, celui qui l'a raconté et célébré avec des façons de dire extraordinairement historiques et scientifiques pour sa situation et son époque. Eusèbe, évêque de Césarée, n'hésite pas à affirmer que le miracle est le mode le plus rapide et le plus efficace pour opérer des conversions. Je veux rapporter ici une des anecdotes sur lesquelles le savant évêque appuyait cette thèse. Elle est très caractéristique du système de narration qu'il inaugurait.

Agbar, toparque ou dynaste d'Edesse, au delà de l'Euphrate, ayant été atteint d'un mal reconnu incurable, écrivit à Jésus pour lui demander protection. Jésus lui répondit à peu près : « Présentement, j'ai autre chose « à faire ; mais bientôt je t'enverrai un de mes disciples « qui te guérira ainsi que tous les tiens. » Eusèbe n'ignorait point que de tous les modes d'action de la faculté miraculeuse, celui qui influe plus énergiquement sur les esprits, c'est le don de guérir les infirmités et les maladies. Nos missionnaires contemporains le savent aussi ; c'est pourquoi ils apprennent tous un peu de médecine ; et nous verrons que le bon et naïf Martin, malgré sa simplicité, s'en rendait fort bien compte. Jésus tint parole. Avant de monter au ciel, il ordonna à Taddée, l'un des soixante-douze, de se rendre à Edesse. Celui-ci imposa les mains au dynaste moribond, lui rendit des forces et présida à son entrée dans la nouvelle Eglise (*Hist. ecclés.*, I, 13). Ce récit obtint une vogue prodigieuse. La lettre de Jésus fut considérée comme authentique. Une grande dame contemporaine

et compatriote de Sulpice, la bonne Sylvia, au cours de son pèlerinage en Orient, se fit montrer le manuscrit original par l'évêque d'Edesse, et, je crois, en prit copie. Dans sa *Peregrinatio*, Sylvia se moque doucement de la statue en sel de la femme de Loth qui, lui disait-on, avait ses menstrues; mais contre la correspondance d'Agbar avec le Christ, elle n'élève aucun soupçon (1).

Eusèbe remporta d'autres succès de ce genre et avec des éléments analogues. Je ne soulève pas la question de sa bonne foi. L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* n'en était pas, je le crains, à reculer devant un mensonge. Mais cela est hors de notre sujet actuel. Somme toute, Eusèbe étant un esprit dégagé, capable de critique, plutôt suspect de trop de finesse que de niaiserie, quand cet homme « avancé », comme on dirait aujourd'hui, affirme sans ambages que si Jésus s'était abstenu de faire des miracles on se serait moqué de lui, son opinion est très importante. Sans les prodiges, dit-il, les peuples païens habitués à honorer la force et la puissance n'auraient eu que des railleries pour un Dieu qui, en fin de compte, s'était laissé insulter et supplicier. Au contraire, les *virtutes* du Messie, ayant montré son pouvoir sous un haut relief, firent de la crucifixion un acte d'humilité voulue, préméditée, par cela même surnaturelle.

Ce qu'en disait Augustin.

h) Eusèbe écrivait dans le premier tiers du IVe siècle; au début du siècle suivant, Augustin, autrement instruit, intelligent et philosophe que l'évêque de Césarée, se déclare, lui aussi, convaincu que toute la bataille religieuse doit porter sur cette question du miracle. L'athéisme, le théisme, le philosophisme, le paganisme ne préoccupent point l'opinion. Ce qui est urgent, c'est d'établir devant elle que les prodiges opérés par le vrai

(1) *Sylviæ Peregrinatio*, etc., édit. Gamurrini.

Dieu l'emportent sur tous les prodiges connus, afin de démontrer la supériorité de la nouvelle foi. En conséquence, Augustin narre avec minutie et détail vingt et un miracles dont il a été le témoin ou qu'il a recueillis sur place (1). Son but est très précis : il veut établir par analogie la crédibilité des miracles évangéliques vis-à-vis des esprits hésitants; et voici à peu près comme il argumente : « Vous ne croyez pas que Jésus ait été en-« gendré par des organes virginaux restés intègres; il « vous en coûte d'admettre que Notre Sauveur ait pu « pénétrer jusqu'à ses disciples à travers une porte close; « mais, prenez au moins la peine de vérifier ce que je « viens de raconter » (N. B. qu'il fournit les noms et les adresses); « et si vous le trouvez vrai, ajoutez foi au « reste (2). » Le reste, c'est, en bloc, la totalité des actes thaumaturgiques du Christ et de ses apôtres. Je confesse que ce langage n'a rien de bien profond ni de bien relevé, mais c'est le ton que nous verrons prendre à l'humble auteur de la *Vita* et des *Dialogues*. J'ai précisément voulu faire toucher du doigt que le miracle, aspiration constante des âmes simples, avait le privilège d'amener les plus hauts esprits à des naïvetés de petit enfant. Le grand penseur de la *Cité de Dieu* proclamant du haut de sa philosophie la nécessité du miracle, conçu non comme cas exceptionnel, mais à titre de procédé normal et de méthode fondamentale; ce puissant créateur de dogmes reconnaissant que les thaumaturges ont plus entraîné et subjugué d'âmes que les dogmatistes et les docteurs n'en ont convaincu, quoi de plus décisif pour la thèse que je

(1) Cf. dans *Cité de Dieu*, X, 18, p. 244, de la traduction, le chapitre intitulé : *Contre ceux qui nient que l'on doive croire aux miracles de l'Ancien Testament.*

(2) Lire *ibidem*, le chapitre 22 intitulé : *Des miracles qui ont été opérés pour faire croire le monde en Jésus-Christ et qui ne cessent pas de s'opérer depuis qu'il y croit.*

soutiens (1)? Augustin semble bien n'avoir rien su de ce qui se passait de son temps dans le *Pagus Turonensis*. Cependant, à l'insistance qu'il met à établir que les anciens prodiges ont besoin d'être rafraîchis par des prodiges nouveaux, au ton de conviction qu'il adopte pour soutenir la supériorité du miracle directement perçu au regard du miracle lointain et raconté, on dirait qu'il devine qu'à l'heure même la grande région des Gaules est en train d'émerger rapidement des ténèbres païennes, secouée par la thaumaturgie de Martin; et aussi qu'il prévoit qu'une partie de l'Occident va bientôt, pour de longs siècles, tirer le meilleur de sa vie morale des petits livres où Sulpice racontait les miracles du vieil évêque de Tours.

Comme quoi les thaumaturges ont infiniment plus subjugué d'âmes que les dogmatistes n'en ont convaincu.

IV

Maintenant, cet exposé n'a pas pour unique but, je l'avoue, de revendiquer la justesse des appréciations de mon auteur sur la manière dont le christianisme fit son chemin dans le monde. La vérité, c'est que si j'avais réussi à rédiger le présent petit essai tel que je l'ai conçu, il en devrait ressortir certaines conclusions d'un intérêt bien plus direct. J'ai voulu, en effet, rappeler que l'intervention d'êtres supérieurs à l'homme dans les affaires humaines, avec capacité d'influer sur elles en bien et en mal, admise de tous dès le début, puis tout le long de l'évolution générale, y a occupé une telle place que le refus d'étudier les faits de cet ordre comme indignes d'attention ne tend à rien moins qu'à représenter l'immense série des prédécesseurs et des ancêtres comme un troupeau d'idiots menés par des aliénés ou des fourbes. Cette première observation d'ensemble est peut-être de nature

Et comment cette vérité a été puissamment illustrée par la vie de Martin.

Essai d'application de ces recherches à notre situation présente.

(1) « La puissance captive le peuple plus que l'intelligence, les faits éclatants plus que les paroles élégantes, les prodiges plus que les discours. » (*La Vie de Jésus*, par le père Didon, 1893.)

à nous faire méditer utilement sur la façon dont nous avons longtemps apprécié l'histoire. Je l'ai, en second lieu, étayée en constatant distinctement que l'hypothèse théologique — d'abord maîtresse spontanée et nécessaire de l'esprit humain, ensuite son guide indispensable dans les phases qu'il traverse avant d'atteindre à la connaissance positive — aurait failli à sa mission et serait restée stérile si on ne l'eût complétée en concédant aux dieux la faculté d'agir à tout instant, à toute date, sans obstacle constitutionnel quelconque, en vue d'aider, de récompenser et de punir. Ce deuxième point est, lui aussi, d'un grand intérêt immédiat. Il forme le fond solide du concept de Providence et fut toujours la justification de la pratique de la prière. Or, prière et providence représentent le plus net de notre bagage religieux, moral et philosophique circulant. On peut s'en assurer par les dramaturges et les romanciers de ce pays, qui aime passionnément le théâtre et ne lit que des romans. De ces constatations impartiales et difficilement discutables découle une conséquence non moins malaisée à contester : c'est que l'abandon de la foi au miracle, tendance quotidiennement grandissante, entraîne avec une rigueur inexorable l'abandon de la foi en Dieu. Thaumaturgie et théologisme sont termes liés de telle sorte que l'un ne saurait subsister sans l'autre. Il faut un Dieu pour faire des miracles. Un Dieu qui ne pourrait faire de miracles ne serait pas un Dieu.

Ce que deviennent Dieu et la Providence après la suppression du surnaturel.

Telle a été ma démonstration. Le goût de critiquer et de nier n'y entre pour rien. Ce n'est point par raillerie que je réclame une attitude plus respectueuse devant le miracle. Je ne ressens aucun plaisir à prouver que, sur ce terrain, le fétichiste primitif et Bossuet ont une doctrine identique; et aussi que Bossuet et le fétichiste primitif ont raisonné en cette matière plus correctement que Voltaire ou Renan, qui se moquent des miracles,

mais s'opiniâtrent à croire en Dieu. La critique négative uniquement préoccupée de démolir, triste besogne, si elle n'a pour excuse l'urgence et l'espoir de rebâtir. Je souhaiterais amener les gens à se rendre compte de ce qu'ils font quand ils touchent, d'un air plaisant et détaché, à ce problème du surnaturel. Il recouvre d'immenses intérêts moraux. On ne s'en débarrassera pas avec un haussement d'épaule. Le miracle a servi de base à la morale universelle. Partout où l'on a pu signaler une prescription destinée à diriger la conduite privée ou publique, que ce soit parmi des civilisés ou chez les sauvages, soyez sûr qu'elle a été suscitée par des motifs extra-humains et qu'elle ne s'est maintenue que grâce à la sanction de pouvoirs surhumains. Ce fait, non moins général que l'usage de manger et de boire, il vous est loisible de l'expliquer par la rouerie et l'imbécillité, selon une méthode très employée au XVIIIe siècle (1). Mais il y a aussi parfois bien de la niaiserie à vouloir être trop malin et spirituel. La chrétienté — ce mot, englobant les peuples qui ont cru, croient, ou s'imaginent croire en

Pourquoi il est très utile de s'en bien rendre compte.

(1) « Le premier devin fut le premier fripon qui rencontra un imbécile. » Voilà du Voltaire de vive et leste qualité! Cependant, quand on se remémore ce que fut la divination dans ses vingt formes différentes, avec, parfois, des organes tels que cette Pythie qui disait aux Sybarites homicides : « Eloignez-vous de mes trépieds, le meurtre est encore autour de vos mains; » quand on considère que l'acte de deviner ou de prévoir fut l'essor initial de la recherche scientifique et qu'il est resté l'objet essentiel de la science constituée; on est confondu de rencontrer tant d'esprit mêlé à tant d'inintelligence historique et à tant de pauvreté mentale. L'excuse, c'est qu'il y avait urgence à déshonorer sous tous leurs aspects les éléments divers de la Foi, afin de se débarrasser d'une certaine foi intolérablement oppressive. Tacite, pourtant, à une époque assez semblable au XVIIIe siècle, jugeait et méprisait les charlatans, lui aussi; mais il ne leur faisait pas la part large à ce point. Discernant avec profondeur le double aspect de la nature humaine, il disait des sorciers : *fingunt simul creduntque*, ils sont aussi crédules que menteurs, ce qui est autrement juste que la plaisanterie de Voltaire. J'ai rencontré dans ma vie un certain nombre de devineresses qui n'étaient pas précisément le dessus du panier social. Néanmoins, il m'a paru que, presque toutes, elles s'abusaient elles-mêmes, autant qu'elles abusaient leur clientèle.

Jésus, peut signifier l'élite de l'Humanité — la chrétienté, dis-je, a vécu et continue de vivre, sauf quelques exceptions, sous un régime moral impliquant la foi au miracle. Les hommes qui se guident à l'aide du fameux impératif catégorique de Kant, sont quelques milliers. C'est par centaines de millions que l'on compte ceux qui se règlent ou essaient de se régler d'après le Décalogue. Or, ce document législatif a été édicté dans des conditions exceptionnellement miraculeuses; et les corollaires divers qu'on y a successivement rattachés ont été, eux aussi, formulés au milieu des prodiges. Là est pourtant la source unique de la moralité chrétienne. En la transgression du Décalogue et de ses corollaires consiste exclusivement le péché (crime ou délit). C'était l'opinion de la Synagogue, c'est aussi celle de Paul et d'Augustin. Il n'y avait pas de péché avant la Loi; la coulpe n'est rien qu'une désobéissance; la vertu, rien qu'une soumission à la Loi. Ces prémisses posées, il est évident que douter, pour cause d'invraisemblance et d'absurdité, de la promulgation de dix articles au son des trompettes, parmi les éclairs et le tonnerre, c'est frapper la morale mosaïque de suspicion; de même, refuser de croire que Dieu ait fait engendrer son fils par une vierge, et ne pas admettre les prodiges au moyen desquels ce fils a préparé le monde à considérer le discours sur la montagne comme un développement de la parole sinaïtique, c'est décréter de déchéance la morale chrétienne comme née dans l'illusion et la fausseté. Tout au moins ne peut-on nier que la primitive Loi, les préceptes qu'y avaient ajoutés les prophètes, le couronnement glorieux que Jésus leur avait donné, sortent de cette aventure dangereusement compromis. Ne dites pas que ces belles maximes ne cesseront point de resplendir de leur beauté propre et de leur intrinsèque éclat; ceci est bon pour les esprits émancipés et pour les philosophes qui affirment l'exis-

Le miracle est à l'origine de tout notre édifice moral.

Le doute jeté sur lui ébranle la bâtisse entière

tence d'une morale spontanée, issue du développement de la sociabilité. C'est très humain, très positif; mais ce n'est ni chrétien ni théologique. Constater qu'en morale comme pour les autres sciences, l'homme a tout fait, alors que la donnée de la théologie chrétienne est qu'il n'existe rien dont Dieu ne soit l'auteur et que nos vertus elles-mêmes sont surnaturelles, c'est-à-dire qu'elles ne sauraient se produire sans son bon plaisir, quel plus grand échec à la théologie et au christianisme! C'est pourquoi, jeunes gens qui êtes actuellement dans les écoles, ô mes chers amis! —je vous donne ce nom comme les seuls par qui j'aie chance d'être lu — gardez-vous de l'erreur déplorable dont Renan fut le plus séduisant interprète. Vingt autres l'ont exposée et soutenue avec plus de science et d'autorité réelle que lui; mais ils n'avaient pas comme lui le charme pour se faire lire; le charme et aussi la sincérité, car cet esprit loyal ne se douta jamais qu'il nous poussait vers le très vilain vice anglais, le cant ou régime de l'hypocrisie religieuse. Tout fin qu'il fut, et certes il l'était beaucoup, il ne suspecta pas davantage que le Dieu prôné par lui ressemble à faire peur à celui que Voltaire se déclare prêt à « inventer », et à cet autre que Béranger appelle le « dieu des bonnes gens », ses deux antipathies les mieux prononcées et non les moins légitimes. Le concept religieux est avant tout social. Son aptitude la plus précieuse, le concours individuel qu'il prête à tout homme, ne saurait se produire que par voie de prédominance collective. On parle sans cesse d'une prétendue religion que les esprits honnêtes, sincères et élevés construiraient librement et à leur guise sous des formes variées à l'infini, la variété, l'originalité, la mobilité en représentant le meilleur mérite. Le nombre de lettrés qui se payent de cette prétentieuse logomachie, pour échapper à l'ennui de paraître irréligieux, chose mal portée, est, hélas! très

Incohérence, fausseté et danger des théories sur le Dieu sans réalité, sur les croyances sans dogme et sur la religion sans culte.

Que la religion individuelle est une égoïste moquerie.

grand. La foi partagée, une platitude! Etre d'accord avec plusieurs, quelle vulgarité! « Si j'étais chef d'école, je « n'aimerais que les disciples qui se sépareraient de « moi, » disait Renan; et il pensait être suprêmement libéral en présentant comme un idéal cette idolâtrie de la dispersion. C'est le fameux « culte intérieur », le seul qui compte, nous affirme-t-on, chaque âme un peu noble l'élaborant pour son usage privé et personnel. Quoi de plus délicieusement aristocratique! Seulement, un tel individualisme n'est rien que la négation insolente de la notion même de religion.

V

Ce qu'il faut, c'est posséder en commun des vérités dont nul ne doute et qui, par là, procurent à tous le contentement et la paix.

Un ensemble de vérités qu'on a cessé de contester, qui ne se discutent plus et dont le nombre, à mesure qu'il augmente, étend et garantit davantage la sécurité et le bonheur des hommes, voilà la religion. C'est la dernière des misères intellectuelles de faire de ce mot admirable un jouet pour les esthètes sans occupation, un tremplin pour les dilettantes de l'anarchisme mental et moral. Ce n'est pas de disputes que nous avons besoin, mais de convictions unanimes telles que les souhaitait le noble Spinoza. Toute divergence d'opinion qui s'efface est pour la religion un accroissement. Son progrès consiste en l'accord acquis sur des points chaque jour multipliés, car la profonde parole : « L'homme devient de plus en plus religieux, » n'a pas, je suppose, d'autre sens. La religion effectivement a pour objet essentiel, sinon unique, de régler les cœurs et de rallier les âmes; toutes les âmes, celles des ignorants et celles des instruits; les cœurs simples et les esprits d'élite, ceux-ci garantissant la rationalité du dogme, ceux-là le réchauffant de leurs robustes ardeurs et de leurs naïves tendresses, afin que, tous, nous puissions vivre dans le repos joyeux d'une solide et commune foi. André LAVERTUJON.

BULLETIN DU BRÉSIL

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE DANS L'ÉTAT DE RIO-GRANDE-DU-SUD.

Lettre de M. Julio de Castilhos.

La lettre que nous reproduisons est extraite des journaux de Rio de Janeiro, la *Tribuna* et le *Journal do Commercio*, du 6 et du 10 septembre, qui l'ont publiée sous ce titre : Contre l'enseignement officiel et les privilèges académiques.

Nous attachons une grande importance à ce document, parce qu'il se rapporte à une expérience sociologique de premier ordre, poursuivie dans l'un des Etats de la République brésilienne. Il mérite d'autant plus d'attirer l'attention des lecteurs de la *Revue occidentale*, qu'il émane d'un de nos hommes politiques les plus considérés, disciple avoué d'Auguste Comte.

La lettre de M. Julio de Castilhos est la réponse à une demande de concours et d'appui moral que lui avait adressée le docteur Protasio Alves, directeur de la nouvelle Ecole de médecine et de pharmacie de Porto-Alègre. Cette école est le quatrième établissement d'instruction supérieure fondé par l'initiative privée, dans la capitale de l'Etat de Rio-Grande-du-Sud, depuis 1891.

La constitution de cet état, basée sur la séparation positive des deux pouvoirs, consacre la pleine liberté spirituelle : ni religion, ni enseignement officiels. Elle n'a point pour préambule la formule théologique usuelle — au nom de l'Etre suprême — que l'Occident européen croit encore indispensable à la consécration de ses institutions politiques. Elle est, à notre connaissance, la première qui ait été proclamée au nom de la plus haute expression des êtres collectifs qui l'ont véritablement inspirée, et au service desquels elle est directement destinée, l'Humanité.

Ces quelques indications suffisent pour montrer l'origine positiviste de cette constitution. M. Julio de Castilhos, qui en a été

l'inspirateur et le formulateur, l'a d'ailleurs hautement confessée. Elle est issue, dit-il, « de la doctrine politique qui accéléra l'avè-« nement de la République dans la patrie brésilienne », et cette doctrine est celle « de l'incomparable philosophe Auguste « Comte », dont il recommande les œuvres immortelles à l'étude réfléchie de la jeunesse.

C'est M. Julio de Castilhos qui, pendant les six premières années de la mise en vigueur de cette constitution, a été appelé à en diriger l'application comme gouverneur de l'Etat. Bien qu'il ait cessé depuis de remplir ces hautes fonctions, il n'en est pas moins resté, pour la plupart des esprits actifs du Rio-Grande-du-Sud, un véritable directeur spirituel. La réputation que son gouvernement lui a si légitimement acquise s'est répandue dans tout le Brésil, et le grand nombre de milliers de suffrages qu'il a recueillis dans les divers Etats de l'Union, lors de la dernière élection à la présidence de la République, sans avoir posé sa candidature, témoigne assez de l'autorité morale que lui ont valu ses services civiques.

Cet exemple rappelle tout le prix qu'il faut attacher à la sage adhésion de ces véritables chefs qui, loin de faire du Positivisme une simple mode ou une source de satisfaction personnelle, l'étudient sérieusement pour y trouver non seulement un refuge moral contre l'anarchie, mais aussi une direction, pour fortifier les liens sociaux et utiliser les forces humaines, en les vouant au bien commun, dont la noble satisfaction constitue leur principale préoccupation.

Léon SIMON.

Rio, le 24 Shakespeare 110 (3 octobre 1898).

CITOYEN D[r] PROTASIO ALVES

J'ai reçu avec une sincère joie patriotique votre honorable communication par laquelle vous m'informez qu'en session des congrégations réunies de l'Ecole de pharmacie et du Cours d'accouchement, tenue le 25 juillet dernier, il a été procédé à l'installation de l'Ecole de médecine et de pharmacie de Porto-Alègre.

Par des empêchements imprévus, j'ai retardé bien involontairement cette réponse, que j'avais jugée de suite obligatoire.

A ma satisfaction civique s'est légitimement allié le juste orgueil que m'ont inspiré les expressions généreuses par lesquelles votre excessive amabilité me fait souvenir que mon humble nom « se trouve attaché à tout ce qui se rapporte au

progrès du Rio-Grande-du-Sud », rappelant l'action qu'il m'a été donné d'exercer en faveur de la liberté d'enseignement instituée dans ce glorieux berceau des conquêtes véritablement républicaines.

En vous remerciant vivement de votre obligeante lettre et de la touchante déférence dont vous avez bien voulu m'honorer, ainsi que vos compagnons d'armes, permettez-moi de vous faire remarquer, illustre citoyen, que la fondation de l'Ecole de médecine et de pharmacie n'est pas seulement, comme vous le dites, « une victoire de plus de l'enseignement libre », mais encore et surtout une irréfragable ratification de l'un des principes éminents et substantiels sur lesquels est basé le Code constitutionnel du Rio-Grande.

Auteur du projet voté plus tard, avec quelques modifications de détail, par l'Assemblée constituante du Rio-Grande-du-Sud dont vous avez fait dignement partie, je ne me crois pas incompétent pour affirmer que, parmi les vérités supérieures sur lesquelles s'est modelée notre Constitution, une les domine toutes : la complète séparation du pouvoir temporel du pouvoir spirituel, séparation dont l'efficacité pratique en fait une nécessité de plus en plus impérieuse.

Il ne suffisait pas de décréter la suppression du culte officiel, déjà consacrée par la Constitution fédérale, conformément au mémorable décret du gouvernement provisoire de la République sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il fallait éliminer aussi la science officielle et par suite affranchir l'enseignement supérieur de la dépense du Trésor public.

Si l'Etat n'a pas une religion propre, il ne doit pas davantage avoir une science à lui, ni une science privilégiée ; si l'Etat n'est pas religieux, il ne peut non plus être *scientiste* ; s'il proclame et maintient la pleine liberté des cultes, sans en subventionner ni protéger aucun, il ne peut logiquement se refuser à reconnaître et à maintenir la complète liberté spirituelle, s'abstenant de favoriser une doctrine donnée, quelle qu'en soit la nature.

Voilà en substance la leçon profitable offerte par les textes de notre Constitution.

Plus cohérente que la Constitution fédérale qui, tout en abolissant la religion officielle, tolère le maintien de cours d'enseignement supérieur, administrés au nom et pour le compte du gouvernement de l'Union, la loi primordiale du Rio-Grande-du-Sud autorise tout au plus le maintien de l'enseignement primaire, laïque et libre, laissant à l'initiative privée l'institution de l'ensei-

gnement supérieur pour ne conférer au gouvernement que des fonctions purement temporelles, les seules qui lui soient propres, facilitant ainsi la libre concurrence des doctrines débarrassées de la protection officielle, dénuées de préférences arbitraires et odieuses, soutenues seulement par leur valeur respective ou par l'action prosélytique particulière à chacune d'elles.

Il était à prévoir que le préjugé et la routine opposeraient une résistance obstinée à l'abolition de privilèges enracinés, dont l'usage suranné devenait insupportable autant qu'incompatible avec le régime franchement républicain, dont l'un des caractères essentiels est l'entière liberté spirituelle.

Il s'est en effet manifesté une certaine incrédulité publique relativement à l'efficacité bienfaisante des articles correspondants de notre Constitution.

On a même remarqué une certaine résistance parmi divers adhérents sincères et intègres de la République qui s'étaient persuadés à tort que, sans l'appui direct et permanent de l'Etat, sans les subventions budgétaires traditionnelles, les établissements d'enseignement ne seraient pas viables.

Mais, par sa persistance inaltérable et tenace, la foi robuste des gouvernants dans l'inéludable réussite des dispositions constitutionnelles, dont la prépondérance dans l'esprit public devait être l'œuvre du temps, aidée par la force irrésistible de l'expérience, amena enfin l'inévitable capitulation du préjugé rétrograde, cédant à l'évidence de la vérité, secondée par d'heureuses circonstances.

C'est ainsi qu'il a suffi de ces quelques années pour que l'initiative civique se déployât, exaltée par les leçons fécondes du vrai régime républicain, pour que les effets promis commençassent à surgir comme de dignes exemples défiant une noble imitation. L'Ecole de pharmacie, l'Ecole du génie, le Cours d'accouchement se sont fondés sous les heureux auspices de la liberté spirituelle, sans autre protection que le dévouement, l'abnégation des initiateurs et la juste confiance dans l'appui effectif du public bien orienté. Maintenant, grâce à vos efforts et à ceux de vos distingués collaborateurs, s'inaugure l'Ecole de médecine.

Voilà donc le haut et net point de vue de la Constitution du Rio-Grande qui porte ses fruits, en ce qui concerne la liberté d'enseignement, si intimement liée à la liberté des professions, débarrassée de tous anarchiques et iniques privilèges scolastiques.

Rien ne peut satisfaire davantage mon ardeur sociale que cette victoire obtenue par la force persuasive de principes essentiellement républicains, dont j'ai été un obscur propagateur dès mon initiation à la doctrine politique qui accéléra l'avènement de la République dans la patrie brésilienne.

Et ma joie est d'autant plus grande qu'il est certain que la leçon des faits enracine en moi la conviction qui m'animait lorsque, élaborant le projet de Constitution du Rio-Grande-du-Sud, je cherchai à éviter les illusions, les stériles concessions de doctrine, la désorientation et l'anarchie dans les institutions, sans porter la moindre atteinte aux bases fondamentales et aux caractères élémentaires de la Constitution fédérale.

La succession des événements, depuis 1891 jusqu'à ce jour, n'a cessé de confirmer la prévoyance de notre Assemblée constituante, qui n'a pas hésité à voter et à promulguer le Code suprême de notre Etat.

En même temps, je vois de plus en plus se confirmer mon intuition politique et sociale, puisée dans les solutions positivement démontrées, adoptables à l'époque actuelle, sans aucune application exagérée, conformes aux enseignements de l'incomparable philosophe Auguste Comte; et si je disposais de quelque autorité morale, je recommanderais la lecture attentive et la constante méditation de ses immortels ouvrages à la jeunesse studieuse de notre chère terre natale. Elle y trouverait la touchante conciliation du présent avec le passé humain et son admirable continuité avec l'avenir, parmi les justes, fervents et sublimes hommages rendus à la digne et toujours vénérable Eglise catholique et à tous les dignes prédécesseurs du puissant penseur qui, suivant l'expression de l'un de ses contradicteurs les plus réputés, est le Maître des maîtres.

Pour résumer ces simples et modestes considérations, il me reste à signaler l'exemple éloquent donné par le Rio-Grande-du-Sud aux autres Etats de l'Union.

A son avantageuse organisation politique et à ses lois, dont l'influence morale tend à s'étendre constamment, parce qu'elle réalise avec justesse l'harmonie permanente de l'autorité avec la liberté, de l'ordre normal avec les expansions du progrès sagement réglé; à son gouvernement tolérant et énergique, qui a su maintenir intacts les intérêts primordiaux de la communauté du Rio-Grande; à son administration d'une probité, d'une sollicitude et d'une prévoyance exemplaires, qui se reflète dans la prospérité continue de toutes les branches des affaires de l'Etat, s'ajoute

actuellement le bel ensemble d'instituts d'enseignement supérieur, si pleins d'avenir, qui ont surgi et qui fonctionneront librement, exempts des interventions perturbatrices de l'Etat, indépendants d'une vexatoire tutelle officielle, dégagés de la pression des subventions budgétaires, qui sont non seulement illégitimes, mais encore et surtout humiliantes.

L'œuvre qu'avec vos dignes confrères vous avez entreprise, Monsieur le Directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie, mérite du public du Rio-Grande l'appui le plus ferme et le plus systématique, et son concours, j'en suis convaincu, ne vous fera pas défaut, car il ne l'a jamais refusé aux initiatives généreuses destinées à développer la grandeur et la stabilité de notre pays.

Quant à moi, je prends la liberté de vous assurer que vous pouviez sans crainte invoquer mon faible appui moral, car vous savez bien que je ne me déroberai jamais au service du Rio-Grande-du-Sud et de la République, quelque limités que soient les moyens en mon pouvoir.

Quoique ma coopération individuelle n'ait qu'une valeur insignifiante ou nulle, l'Ecole de médecine et de pharmacie pourra toujours disposer de mon humble concours.

Salut et fraternité.

Porto-Alègre, 22 août 1898.

Julio DE CASTILHOS.

BULLETIN DE FRANCE

I. — INAUGURATION DU MONUMENT CHARLES SAURIA.

Dimanche 30 octobre 1898 a eu lieu à Saint-Lothain l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Charles Sauria, l'inventeur des allumettes chimiques.

A midi, un grand banquet avait lieu à la mairie, superbement décorée ; au dessert, plusieurs toasts ont été portés et ont été fortement applaudis.

A trois heures, le cortège, précédé de la fanfare de Saint-Lothain et des sapeurs-pompiers, se rend sur la place où est élevé le monument.

Sur la tribune, nous remarquons : MM. Dumont, député; Petit, conseiller de préfecture, représentant le préfet du Jura; le sous-préfet de Poligny; le docteur Chapuis, conseiller général; le docteur Pactet, de Mont-sous-Vaudrey; Melcot, chef de division à la préfecture; Mmes Gagneur et Syamour, ainsi qu'un grand nombre de notabilités.

La fanfare joue la *Marseillaise* et le voile tombe aux applaudissements de la foule. Le buste de Sauria est frappant de ressemblance et fait le plus grand honneur à l'artiste Syamour; il est supporté par un socle aux lignes élégantes dû à M. Schacre, architecte à Champagnole.

M. le docteur Pactet a retracé la vie de l'homme de bien qui fut son ami intime et dont le bronze perpétuera la mémoire dans son pays natal.

M. Dumont, après avoir excusé M. Trouillot, retenu à Paris, a, dans un discours éloquent, rendu un respectueux hommage à la mémoire de M. Sauria et a fait l'éloge bien mérité des deux artistes auteurs du monument : Mme Syamour et M. Schacre.

Puis M. le Maire a remercié tous ceux qui, par leurs souscriptions, avaient assuré le succès de l'œuvre, ainsi que toutes les notabilités qui avaient bien voulu honorer de leur présence cette fête d'inauguration.

Tous ces discours ont été vivement applaudis par toute la foule aux cris de : « Vive la République démocratique ! »

DISCOURS DE M. PACTET

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a trois ans environ que mon ami Sauria est descendu dans la tombe. Ils étaient rares ceux qui lui firent l'honneur de l'accompagner jusqu'au lieu sacré où son corps privé de vie devait passer du monde vital dans le monde physique, et restituer à celui-ci les éléments primordiaux qu'il lui avait empruntés temporairement.

Toutefois, à la dissolution du corps et à l'extinction de l'âme, fatalement liée à la mort du cerveau qui en est l'organe propre, survivaient des actes du plus haut mérite.

Ce vide fait alors avec préméditation autour de son cercueil a été la conséquence du désaccord profond qui régnait entre ses croyances religieuses personnelles et celles du milieu social où il s'est éteint.

En ce temps-là, nous assistions à un réveil atavique du fanatisme propre à toutes les doctrines religieuses conçues avec l'esprit métaphysique et absolu.

Ce retour offensif d'un état d'âme ancien ne pouvait avoir qu'une durée éphémère, en face de l'esprit scientifique dont les racines sont déjà assez profondes pour assurer bientôt son triomphe définitif.

Le nombre prodigieux de personnes accourues ici pour saluer l'image de Sauria nous est une preuve des succès déjà remportés par la raison moderne sur la superstition.

Charles Sauria, doué de la sympathie la plus étendue, avait abjuré depuis longtemps les dogmes artificiels qui firent partie de sa première éducation.

Son cœur généreux ne pouvait supporter les croyances qui mettent sans cesse en jeu les sentiments de la personnalité la plus étroite, et qui nient, contre l'observation la plus démonstrative, l'existence naturelle de fonctions essentiellement sympathiques qui interviennent seules dans la religiosité de nos actes en dehors de la grâce divine.

Sauria avait appris qu'au-dessus de la nature de conservation individuelle, il en existe une seconde, supérieure en dignité déjà ébauchée dans le règne animal, mais susceptible de recevoir dans l'espèce humaine son plus grand développement.

Cette nature faite d'attachement, de vénération et de bonté universelle, et que l'expression de sociabilité traduit si exactement, il la possédait à un très haut degré. Elle permit à son affection de franchir les limites ordinaires de la *Famille* et de la *Patrie*.

A l'aide d'une vue nette de la solidarité humaine, il parvint à étendre son amour à l'*Humanité* entière, sans distinction de temps et de lieux.

Avec une telle constitution morale, Sauria ne pouvait se sou-

mettre à la direction des doctrines politiques-religieuses courantes qui poussent à la division des hommes en groupes isolés, tous animés d'une hostilité profonde les uns à l'égard des autres.

Cette haine internationale est entretenue, disons-le bien haut, par la soumission servile des peuples envers les dieux que les doctrines théologiques ont placés au-dessus d'eux pour régler leur conduite.

Ces êtres créés à l'image de l'homme représentent surtout son orgueil naturel, dans ce qu'il y a de plus exclusif, de plus antisocial.

Cette passion violente nous explique la domination réciproque qu'ils tentent d'exercer les uns sur les autres et dont les peuples, demeurés leurs esclaves fidèles et copiant la conduite des maîtres, savent faire trop souvent des applications sanguinaires.

Ces doctrines barbares étaient incompatibles avec les sentiments de sympathie universelle qui prédominaient chez Sauria. Son cœur et son esprit en ressentirent de vives souffrances, jusqu'au jour où Auguste Comte parlant le langage de la science, vint offrir à l'adoration des hommes un être le plus grand de tous par sa puissance, et dont l'existence réelle, positive, est susceptible de la démonstration la plus rigoureuse.

A ce grand être, il a donné le nom d'*Humanité*, comprenant l'ensemble des morts et des vivants. En lui réside la seule providence qu'il nous soit possible de connaître. Il fait de tous les hommes une même communion, au sein de laquelle la solidarité et la continuité se manifestent avec la plus entière évidence.

Cette doctrine est essentiellement relative, ce qui lui permet de rendre justice à toute la série de nos aïeux, d'apprécier leurs services et de les confondre dans une commune reconnaissance.

Sauria accueillit avec empressement un tel enseignement religieux, si bien en rapport avec sa belle nature morale et avec son profond amour du vrai. Mon vieil ami devint positiviste, et fidèle à sa doctrine, il voulut être enterré sans appareil théologique.

Ses nombreux amis, tous ceux qui ont été à même de l'apprécier, ne voulurent point laisser dans l'oubli un homme qui, à peine adolescent, avait été l'auteur d'une des inventions les plus utiles au genre humain. Il était encore au collège de Dôle, lorsqu'il découvrit l'allumette chimique, instrument simple et merveilleux qui met instantanément à notre disposition l'un des éléments naturels les plus indispensables. Cette découverte eut lieu en 1830.

Son existence s'est écoulée ensuite dans la pratique de la médecine et la culture des lettres.

On lui doit *le Jura pittoresque*, avec la collaboration de M. Puffeney. Il cultiva aussi la science agricole, dans laquelle il était arrivé à posséder des connaissances très étendues qui le firent

solliciter une chaire officielle pour l'enseignement de cette matière. Mais le mauvais sort attaché à sa personne ne lui a pas permis d'utiliser dans ce sens ses capacités spéciales. La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny l'a eu pour président pendant de nombreuses années.

Ses amis ont voulu que son passage sur la terre fut marqué par un signe indestructible. A cet effet, ils firent appel à une souscription publique dont le résultat inespéré les met dans la possibilité de lui rendre l'hommage qu'il a si bien mérité.

Le père de Charles Sauria fut un grand citoyen aussi, mais dans la carrière des armes. Il fut général dans l'armée du Rhin, au temps de la première République. Après avoir vaillamment contribué à donner à la France ses limites naturelles du Rhin, il remit l'épée au fourreau et rentra dans la vie civile, ne voulant point suivre l'exemple funeste de celui qui, par ses orgies guerrières, compromettait l'intégrité du sol français et l'avenir de la République.

Bien que nos hommages s'adressent aujourd'hui particulièrement au fils, nous nous faisons un devoir de faire remonter notre reconnaissance jusqu'au père, en récompense de ses éminents services militaires et de son dévouement à la démocratie, et aussi par la bienfaisante action qu'il a exercée par la voie héréditaire sur les heureuses dispositions morales et intellectuelles de son fils.

Mesdames et Messieurs, dans ce bronze animé que nous contemplons aujourd'hui, j'éprouve un plaisir extrême à voir revivre le visage si plein de bonté de mon ancien ami.

Son intelligence supérieure, il la devait surtout à la prépondérance habituelle chez lui des plus nobles attributs du cœur, qui seuls ont le pouvoir d'entretenir une excitation permanente de nos fonctions spéculatives.

Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues.

Pénétré de cette vérité, Sauria s'attacha surtout à la culture de nos attributs moraux les plus élevés, et grâce à une éducation de tous les instants, il parvint à posséder cette bonté de cœur infinie que nous lui avons tous connue et qui a été la source intarissable de ses grandes pensées et de ses belles actions. Nul n'a été meilleur que lui, et vivre pour autrui a été la devise de toute sa vie. C'est à son perfectionnement moral qu'il faut attribuer la sérénité d'âme dont il a donné l'exemple jusqu'à son dernier soupir. Les approches de la mort ne l'ont point effrayé ; atteint d'une maladie grave qui devait l'emporter lentement, il n'a jamais maudit son destin. Il s'est éteint en sage, le sourire sur les lèvres, et avec de la gaieté même dans ses dernières paroles.

Je constate avec joie le contraste frappant qui existe entre ce jour et celui où il descendit dans la tombe. Autant étaient rares

ceux qui lui rendirent les derniers devoirs, autant sont nombreux ceux qui se sont réunis aujourd'hui pour lui rendre justice.

Les vivants ne sont jamais longtemps ingrats envers les morts qui se sont distingués dans le cours de leur vie par la pratique du bien. Tôt ou tard, ils accordent la récompense du souvenir à tous ceux qui ont été des serviteurs exemplaires de l'humanité.

Aujourd'hui, Sauria passe au nombre des morts dont la postérité conservera religieusement le nom.

Après avoir associé à la mémoire de Charles Sauria celle de son vénérable père, je ne puis résister à la tentation d'y joindre encore celle de son ami Hadery, décédé à Saint-Lothain en 1884 et enterré également sans l'appareil théologique.

La longue et inaltérable intimité qui a existé entre ces deux apôtres de la première heure du Positivisme a exercé l'action la plus heureuse sur leur perfectionnement réciproque et particulièrement sur celui de Sauria, qui reconnaissait dans son ami un parrain en spiritualité positive.

J'ajouterai à la gloire d'Hadery qu'il fut choisi par Auguste Comte pour un de ses treize exécuteurs testamentaires.

Je fais encore appel à la mémoire de Sauria, Edmond, qui a été un des bienfaiteurs de la commune, à laquelle il a légué la propriété où est érigée l'image vivante de son frère.

Merci à Madame Syamour, qui a bien voulu, avec le plus grand désintéressement, accorder à cet acte de reconnaissance publique le concours de ses éminents talents artistiques.

Merci à Monsieur l'architecte Schacre, pour la part artistique et également désintéressée qu'il a prise à l'édification du monument.

II. — CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DU VENDREDI 25 NOVEMBRE 1898.

Proposition de M. Vorbe, relative à l'érection d'une statue à Galilée sur l'une des places de Paris.

Messieurs, considérant que les nations sont toutes les bénéficiaires des inventions et des découvertes qui sont dues au génie, au talent, au labeur de nos prédécesseurs, quels que soient l'époque à laquelle ils ont vécu, le milieu social auquel ils ont appartenu, et que cet héritage commun crée à chacune d'elles des devoirs envers l'ensemble du passé humain ; estimant que les lois de continuité et de solidarité qui président à la conservation et au développement de l'ordre au sein des sociétés nous font une obligation impérieuse de transmettre, augmenté à nos descendants, le capital intellectuel et moral que nous avons reçu des générations éteintes, et que la reconnaissance des services rendus, en contribuant à notre amélio-

ration personnelle, fortifie notre amour du vrai, notre aptitude au bien, notre admiration du beau, et facilite aux individus et aux collectivités l'atteinte de ce but, l'obtention de ce résultat; considérant la direction rationnelle, l'énergique impulsion que la découverte du mouvement de la terre autour du soleil a imprimée aux idées, et les progrès scientifiques qui en sont résultés, j'ai l'honneur d'être auprès de vous l'interprète d'un grand nombre d'esprits distingués, appartenant à toutes les classes de la société, qui, pénétrés de gratitude et d'admiration pour tous les immortels libérateurs de la pensée, les découvreurs de vérités, les propagateurs de lumières, ont un culte particulier pour Galilée, et sont fermement convaincus qu'en élevant une statue à ce vaste génie sur l'une des places publiques, Paris agirait dans le plus large intérêt commun de la France et du monde, et se montrerait digne de son glorieux passé.

Convaincus que la science, en nous montrant l'accord qui existe entre nos conceptions et le monde extérieur dont l'observation des phénomènes nous révèle les lois, peut seule faire l'unité dans les esprits et créer une harmonie durable entre les nations, les personnes qui m'ont chargé de vous transmettre leur vœu n'ont pas eu seulement en vue de témoigner leur gratitude à l'une des gloires les plus hautes et les plus pures de l'universelle société de ceux qui ont grossi la somme des connaissances humaines, mais elles ont aussi obéi au besoin de justice réparative qui les domine. Car Galilée leur rappelle tous les martyrs qui ont perdu leur liberté, répandu leur sang, accepté les souffrances et la mort pour léguer à la succession illimitée des générations la confiance dans l'avenir humain, la dignité, la fierté, la liberté intellectuelle que peut seule donner la possession de l'immortelle vérité, dont la grandeur laisse bien loin derrière elle les splendeurs illusoires et éphémères de la fiction.

Nous voudrions, mes amis et moi, que cette statue fût érigée au moyen d'une souscription internationale.

Un comité, composé de représentants des sociétés savantes françaises et étrangères, et de délégués des établissements, des institutions d'enseignement libres et laïques, serait fondé pour mener à bien l'œuvre de glorification de la science, de concorde et de paix, qui est la base et le principe du projet que j'ai l'honneur de vous soumettre, et dont l'universel progrès est le but. Ce comité serait placé sous la présidence du président du Conseil municipal de Paris et sous la présidence d'honneur de savants français et étrangers.

Je demande le renvoi de ma proposition à la 4e Commission.

Signé : Vorbe, Louis Lucipia, Morel, Grébauval, Hénaffe, Arthur Rozier, Max Vincent, Navarre, Rebeillard, Alfred Moreau, Clairin, Thuillier, Paul Bernier, Blondeau, André Lefèvre, Gay, Chausse, Paul Viguier, John Labusquière, Ranson, Emile Beurdeley, Blachette, Adrien Veber, Brenot, Paul Brousse, Champoudry, Breuillé, Piperaud, Lampué, Achille, Berthaut, Parisse, V. Gelez, Charles Vaudet, Landrin, Le Grandais, Louis Mill, Sauton, Marsoulan, Opportun.

Renvoyée à la 4e Commission.

III. — COLLÈGE LIBRE
DES
SCIENCES SOCIALES

8, rue de Tournon.

Docteur E. Delbet, directeur.

La Sociologie d'après Auguste Comte.

M. le docteur E. Delbet, député.

Vue d'ensemble sur la statique sociale. — L'ordre humain et ses limites de variation. — Passage de la statique à la dynamique sociale. — Le problème de la dynamique. — Lois sociales. — Loi des trois états et ses applications à l'histoire. — Théorie du progrès continu. — La civilisation progressive et ses trois mouvements essentiels. — Culture intellectuelle de la Grèce. — Incorporation sociale de l'Europe occidentale par Rome. — Organisation catholico-féodale de l'Europe au moyen âge. Sa décadence et sa décomposition. — L'ère moderne et l'élimination progressive des tuteurs fictifs.

La Pédagogie scientifique (1).

M. Emile Rigolage.

I. Etat actuel de l'éducation. — II. Indépendance de l'éducation à l'égard de la politique. — III. Introduction de la notion de progrès dans l'école. L'évolution de l'école. — IV. Comment on doit enseigner, ou la méthode et les milieux. — V. Ce qu'on doit enseigner ou la doctrine. L'enseignement social. — VI. Les programmes et l'indépendance des études. — VII. L'éducation proprement dite. — VIII. Le stimulant et la sanction : punitions et récompenses, notes, compositions, places, prix, examens et diplômes. — IX. Les maîtres, les élèves et les parents. Recrutement du personnel enseignant. — X. Les bienfaiteurs de l'école. L'école est l'œuvre sociale par excellence. La rénovation pédagogique et sociale. Historique. Conclusion.

(1) Le cours de pédagogie scientifique, professé par M. Emile Rigolage au Collège libre des sciences sociales, 8, rue de Tournon, à Paris, a lieu tous les vendredis, de quatre heures et demie à cinq heures et demie.
« De même, dit le professeur, que la médecine n'a pu acquérir un « caractère véritablement scientifique qu'après la constitution de la « biologie à la suite des travaux de Bichat, de même l'éducation n'a pu « prétendre logiquement à devenir une science qu'après la constitution « scientifique de la sociologie.
« En effet, ni la biologie, ni la psychologie ne sauraient lui offrir une « base suffisante : la première, parce que l'éducation ne se propose pas « uniquement de former l'homme physique ; la seconde, parce que, si « elle se propose bien de former l'homme intellectuel et moral, ce n'est « pas l'individu isolé qu'elle a en vue, mais l'homme vivant en société.
« C'est donc à la sociologie, science encore très peu avancée sans « doute, mais enfin régulièrement constituée, que l'éducation peut et « doit demander son principe, sa méthode, son organisation et son déve- « loppement. »
Nous nous proposons de revenir sur cet intéressant cours de pédagogie scientifique.
(Extrait du *Rappel* du 24 décembre 1898.)

Le Travail industriel de la femme.

M. Keufer, membre du Conseil supérieur du travail.

La Politique sociale de la Turquie.

M. Ahmed-Riza, directeur du journal *le Mechveret.*

Intervention de l'Etat. — Les corporations. — La condition des esclaves et des salariés dans le monde musulman.

IV. — NÉCROLOGIE.

MADEMOISELLE MARIE BOBARD

Mlle Marie Bobard, l'une de nos plus dévouées coreligionnaires, est décédée dans sa 63e année, le 31 mai dernier, à la suite d'une longue et cruelle maladie dont la terminaison fatale ne pouvait être évitée en l'état actuel de la science. Tous ceux qui l'ont connue se seraient fait un devoir de l'accompagner à sa dernière demeure; malheureusement, comme elle avait vécu dans un milieu hostile à ses opinions positivistes, si son désir d'être enterrée civilement a été respecté, nous n'avons appris que trop tard son décès et son inhumation au cimetière de Palaiseau.

Mlle Marie Bobard fut la personnification vivante du dévouement et elle constitua spontanément l'un des types les plus purs de cette synthèse altruiste des sentiments, si fréquente chez les femmes, et si noblement exprimée par Comte, dans l'admirable formule positiviste : « *Vivre pour autrui.* »

Vivre pour les autres ! voilà comment pourrait être résumée en quelques mots la vie entière de Mlle Marie Bobard, car, si elle ne connaissait la formule positiviste que depuis une dizaine d'années, lors de son ralliement à notre religion, elle la pratiquait naturellement depuis l'enfance.

Née à Lyon, de parents saint-simoniens, elle fut élevée en dehors de toute théologie. L'aînée de six enfants, elle se trouva, par suite du décès prématuré de sa mère, appelée, encore jeune, à la remplacer auprès de ses frères et sœurs. Sa vaillante nature fut à la hauteur de cette lourde tâche et elle s'y voua tout entière. L'amour des enfants fut, du reste, la grande joie de son existence. Tout en élevant dignement sa famille, elle obtint ses brevets d'institutrice, et sa vie se passa à former le cœur et l'esprit de ceux qui lui furent confiés. Car l'enseignement ne consistait pas seulement pour elle à surcharger ces jeunes intelligences de notions plus ou moins comprises, plus ou moins coordonnées.

Spontanément, elle avait senti que dans l'éducation tout se tient et que son vrai but est d'améliorer les sentiments et le caractère par la culture de l'intelligence. Aussi présentait-elle un terrain tout préparé pour le Positivisme où ces questions tiennent une place si importante et ont été si magistralement étudiées par Auguste Comte et M. Laffitte. Cette synthèse lui donna une direction, un but social et coordonna ses efforts; à sa lumière, ses dispositions naturelles se développèrent, elle comprit toute l'importance sociale actuelle du rôle de l'institutrice et elle s'y appliqua avec une ardeur d'apôtre.

L'époque contemporaine est caractérisée par la coexistence de deux régimes sociaux dont l'un tend de plus en plus à remplacer l'autre.

L'organisation catholico-féodale disparaît progressivement, l'organisation scientifico-industrielle se développe chaque jour. Le grand problème de notre époque consiste à aider à ce mouvement, à y transformer, autant que possible, toute révolution en évolution et à organiser la civilisation de demain. Mais ce qui, dans ce mouvement, constitue le danger principal, c'est que, si les anciennes bases sont délaissées, les nouvelles ne sont pas encore suffisamment diffusées dans les couches profondes du peuple; si la coordination autour d'un Dieu n'a plus d'action sociale, la coordination autour de l'Humanité ne l'a pas encore remplacée.

Ceux qui ont abandonné les anciennes croyances et ne connaissent pas encore les nouvelles se trouvent dans un état de désarroi complet. Manquant de direction commune, ils restent livrés à leurs propres forces, c'est-à-dire, pour l'immense majorité d'entre eux, a une médiocrité complète; et cette médiocrité intellectuelle, par suite de sa faible action, laisse le champ libre aux instincts personnels dont le développement tend de plus en plus à détruire les bases nécessaires à toute vie sociale. Pour ceux-là, et par ceux-là, la décomposition de la société ne serait plus qu'une question de temps, si l'on ne pouvait les ramener au vrai point de vue social en leur faisant connaître l'ordre nouveau et les conditions de son établissement. Heureusement, ce n'est là qu'une phase transitoire dont les inconvénients s'atténueront graduellement à mesure que surgira et s'organisera le nouveau pouvoir spirituel.

C'est vers ce but que tendent tous les efforts des positivistes. Or, un des plus puissants moyens d'action dans ce sens est l'éducation des enfants et, par eux, la modification des parents. On modifie ainsi la génération actuelle et on prépare aux générations suivantes un terrain d'entente, terrain social, base méconnue de toute religion, qui a grandi constamment, alors que les déismes divers tombaient en désuétude, et qui a fini par embrasser la reli-

gion tout entière en fondant de nos jours, par la science, le dogme de l'Humanité.

L'action sur l'enfant doit être de deux ordres : intellectuelle et morale.

Nous ne devons pas oublier que, si Auguste Comte a créé tout le domaine supérieur des sciences, son action sur celles qu'il a coordonnées a été très profonde, quoique telles des lois qu'il y a mises en lumière soient encore profondément méconnues. C'est ainsi que les programmes scolaires sont actuellement surchargés et que l'on exige des enfants une étendue énorme de connaissances, évidemment peu solides, et au détriment de leur santé intellectuelle. Or, Auguste Comte, par quelques-unes des lois auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure, a clairement expliqué la marche suivie par le cerveau pour toute acquisition intellectuelle, ce qui nous permet d'apprécier le danger des erreurs actuelles. La multiplicité et l'étendue des choses enseignées exigeraient une rapidité d'assimilation impossible au cerveau humain, ce qui fait que les enfants n'acquièrent de tout qu'une idée confuse et insuffisante, au lieu des claires notions si nécessaires à la netteté de l'esprit; le peu de temps consacré à chaque sujet empêche l'enfant d'en garder ce solide souvenir si nécessaire aux progrès futurs, et l'accumulation de tant de choses non assimilées n'aboutit qu'à un amas de connaissances sans aucune coordination.

En fait, dans nos écoles actuelles, à part quelques élèves bien doués, le plus grand nombre d'entre eux perdent pied dès le début et n'acquièrent que le dégoût d'un travail au-dessus de leurs forces. Le rôle de l'instituteur doit être d'enrayer ce mouvement dans la mesure de ses forces et, par une juste compréhension du but social de l'instruction, de s'efforcer d'en faire profiter l'ensemble de ses élèves en glissant sur les matières et les développements qui surchargent inutilement les cours, et en appuyant fortement, au contraire, sur les bases fondamentales. Il ne s'agit pas pour lui de faire briller quelques intelligences exceptionnelles ; son devoir est tout autre, car il est chargé de faire profiter tous ceux qui lui sont confiés des acquisitions et des connaissances dues au labeur patient et obstiné des générations antérieures. Toute son activité doit être dominée par le sentiment profond, véritable loi de l'Intelligence, que la santé de l'esprit consiste dans la précision, la coordination et non dans l'étendue de nos connaissances.

Voilà pour la méthode. Si maintenant nous passons au côté moral de l'éducation, nous voyons que le rôle de l'instituteur est encore plus considérable. C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'enseigner, même de bien enseigner, mais encore de choisir ce qu'il faut enseigner. Or, à notre époque, le problème capital, celui qui

domine tous les autres, c'est le problème moral, c'est-à-dire l'adoption volontaire de règles de conduite basées sur la connaissance des conditions mêmes de la vie sociale. Or, c'est surtout à l'école que cette action peut et doit être efficace, car on a affaire là à des cerveaux neufs, où il n'y a qu'à imprimer de saines habitudes et de claires notions.

Alors que chez les adultes nous nous heurtons à tout un acquis de notions fausses et d'habitudes malsaines qu'il nous faut d'abord détruire ou tout au moins affaiblir avant de pouvoir les remplacer, chez les enfants, au contraire, le terrain est neuf et il ne dépend que de nos instituteurs, tout au moins dans une large mesure, de nous préparer une bonne génération de demain.

Pour cela, il faut qu'ils considèrent comme un devoir de faire pénétrer dans ces jeunes cerveaux une vue claire des conditions générales de la vie sociale et des règles morales qui en découlent, de façon à déterminer un terrain solide d'entente entre les individus, à quelque religion qu'ils appartiennent, base sociale d'activité et de progrès, patrimoine commun à toutes les fractions de l'Humanité. C'est à déterminer ces croyances communes, à faire prendre dès l'enfance les habitudes morales qu'elles imposent, et qui nous font tant défaut aujourd'hui, que doivent tendre les efforts de ceux auxquels nous confions nos enfants, car nous voulons qu'ils en fassent des êtres conscients de leurs devoirs et non les produits avortés d'une fausse instruction.

Cette action morale de l'instituteur est d'autant plus féconde que l'enfant, rentré dans sa famille, par le récit de ce qu'on lui a enseigné, par les livres qu'il y rapporte, réagit sur elle, peu, s'il s'agit de science abstraite, beaucoup, au contraire, s'il s'agit de science morale, toujours directement accessible.

Mlle Marie Bobard avait conçu d'une façon claire ce rôle élevé de l'institutrice et s'y était vouée avec une ferveur d'apôtre.

Qu'il nous soit permis de regretter qu'elle n'ait pu trouver auprès du haut personnel universitaire l'appui auquel la vigueur de son caractère et l'élévation de ses idées lui donnaient droit, et d'espérer que les considérations si humaines et si profondément sociales que nous venons d'exposer serviront de base, dans un avenir prochain, à une réorganisation de l'enseignement public.

Quoi qu'il en soit, l'action de Mlle Marie Bobard, bien que modeste, n'a pas laissé d'être considérable, et montre tout ce que peut faire une forte volonté jointe à un profond sentiment du devoir. Elle est morte sur la brèche, en plein travail, et tous ceux qui l'ont connue se rappelleront toujours sa vaillance et son dévouement, comme souvenir et comme exemple.

P. FROUMENT.

11 Frédéric 110.

VARIÉTÉS

I. — SUR LES BEAUX-ARTS EN GÉNÉRAL SUR L'ENSEIGNEMENT MUSICAL

Lors des fêtes méridionales qui, en 1894, eurent un si grand retentissement, mes amis, les félibres et les cigaliers, avaient eu l'aimable pensée de mettre à leur programme une *Invocation à Proserpine* dont j'étais l'auteur. Ce chœur, pour voix de femmes, accompagné par des harpes, devait être chanté sur le théâtre d'Orange et servir de prélude à l'une des représentations de la Comédie-Française.

Il eût été charmant de voir défiler une longue théorie de jeunes filles vêtues de blanc; leur gracieuse apparition eût rappelé les cérémonies religieuses du culte antique, leurs chants eussent évoqué les superstitions de l'ancien polythéisme hellénique; dans le merveilleux cadre du vieux théâtre romain, une pareille manifestation aurait eu l'ampleur nécessaire et une signification précise.

Mais, ce projet qui paraissait assez simple ne put être réalisé; aucune adhésion importante ne vint seconder les efforts des promoteurs, il fut impossible de former un chœur suffisant.

Conçoit-on qu'à notre époque où la musique est si répandue, et dans le midi de la France où les voix sont belles, où les imaginations sont vives, on n'ait pu grouper une centaine de personnes sachant lire la musique, un peu habiles en l'art du chant, ayant enfin assez de flamme artistique, assez d'enthousiasme pour apporter leur concours à une semblable exécution musicale !...

Eh bien, ce que le Midi n'a pas su faire, Paris vient de le réaliser. Grâce à des influences et des concours que je vais être heureux de signaler, j'ai pu réunir un chœur nombreux, formé de plus de soixante-dix voix de femmes, et faire entendre ma scène lyrique *Achille*, exécutée deux fois, aux concerts du Jardin d'acclimatation, le 27 mars et le 3 avril derniers. Ces deux auditions ont offert un côté très intéressant en ce qu'elles ont pu avoir lieu sans le secours d'aucune choriste salariée. Parmi les dames qui y ont pris part, aucune n'était musicienne de profession, c'est avec un dévouement admirable qu'elles ont appris mon œuvre et l'ont chantée en public ; leur concours, demeuré gracieux et désintéressé, prend dès lors un caractère artistique et social qu'il m'a semblé utile de mentionner et qui, je l'espère, fera mieux ressortir l'importance des conclusions que je désire présenter.

Je dois ajouter que ce résultat a été surtout dû à ce que la ville de Paris a organisé depuis longtemps un vaste enseignement du chant qui prend chaque jour plus d'extension et dont elle a le droit d'être fière.

On me pardonnera, sans doute, d'exprimer ici mes sentiments de chaleureuse reconnaissance à mes principaux collaborateurs : Mon vieil ami De Martini, inspecteur du chant dans les écoles de la ville de Paris, dont la parole entrainante a su déterminer les plus indécis ; — M. Jacques Lafitte et son vaillant orchestre du Jardin d'acclimatation, qui ont facilité ma tâche ; — enfin mes principales interprètes, Mme Archainbaud, Mlle Baldo et Mlle Jane Clément.

Tels sont les faits récents et personnels que j'ai cru nécessaire de retracer brièvement pour justifier ce qui va suivre.

Aussi habitué que l'on puisse être aux lumineux aperçus qu'Aug. Comte a répandus sur tous les sujets, on ne peut s'empêcher, ce me semble, d'être émerveillé quand on considère de quelle manière magistrale il a su apprécier les Beaux-Arts. Tandis que quelques théoriciens incomplets semblent les dédaigner, parce qu'ils ne peuvent les goûter et

qu'ils sont trop infatués d'eux-mêmes, Aug. Comte a profondément senti leur charme, leur influence et leur importance. Il nous a fait voir quelle place prépondérante ils doivent occuper dans l'économie de la vie personnelle et sociale, il ne laisse échapper aucune occasion de revenir sur les questions qui s'y rattachent, soit qu'il les envisage comme une simple préparation intellectuelle ou comme une source abondante de perfectionnement humain et moral. Sans offrir le même degré d'exactitude que les sciences et sans qu'il soit possible d'en tirer les mêmes conséquences logiques, il les considère cependant comme le premier essor de notre activité cérébrale, comme une sorte d'introduction aux spéculations plus difficiles qui forment l'objet des études supérieures, scientifiques et philosophiques.

Conformément à ses vues rationnelles, il a assigné une large place aux études esthétiques dans l'éducation générale de l'individu : après une première période qui va de la naissance à sept ans, où l'enfant apprend à agir, à parler, à aimer, vient une deuxième période surtout artistique, de sept à quatorze ans, consacrée à l'étude des divers Beaux-Arts, et enfin une troisième période, systématique, de quatorze à vingt-un ans, consacrée aux études scientifiques et philosophiques. L'étude des Beaux-Arts est donc considérée par Aug. Comte comme un lien nécessaire entre l'éducation initiale et l'éducation décisive ; elle constitue une sorte de préambule, de préparation indispensable à l'étude finale des fatalités scientifiques. L'autorité du maître est là pour montrer aux positivistes la nécessité de songer sérieusement à cette importante question de l'éducation artistique.

Du reste, si les Beaux-Arts ne peuvent développer l'esprit de certitude et de positivité au même degré que les sciences, ils peuvent cependant y contribuer pour une large part : leurs nécessités techniques les forcent fréquemment à faire appel aux sciences correspondantes ; — de même que toutes les conceptions humaines, ils ont dû passer, eux aussi, par les trois phases successives : théologique, métaphysique et positive, qui dominent l'ensemble de notre développement intellectuel, social et moral ; — enfin, je suis fermement persuadé

qu'ils doivent pouvoir être intimement rattachés aux lois de philosophie première, ainsi que j'essaierai de le démontrer.

POSITIVITÉ PROGRESSIVE DANS LE DÉVELOPPEMENT DES BEAUX-ARTS.

Cette question doit être assez familière, nous n'y jetterons qu'un coup d'œil rapide.

L'architecture a longtemps offert un aspect désordonné et confus, certains monuments de l'Inde ancienne et même du moyen âge en font encore foi; ce n'est guère qu'en Egypte, c'est-à-dire au moment où s'esquissent les premières notions de géométrie, qu'elle commence à prendre une allure symétrique et rationnelle; cette coïncidence ne saurait être fortuite.

Les grossières images taillées des premiers peuples fétichistes et sauvages nous offrent de curieux spécimens d'une période où la sculpture était de pure fantaisie; les émotions subjectives sont seules prépondérantes, l'observation réelle n'existe en aucune manière. De même que les bonshommes que tracent nos propres enfants (ces jeunes sauvages !...), ces images nous font sourire, malgré leur aspect terrible. Dans ces naïves œuvres d'art, toutes spontanées, les intentions et l'expression sont de beaucoup supérieures à la réalisation et à la forme, et il semble étrange que ces fétiches et ces dieux aient presque toujours des airs rébarbatifs, farouches et furieux. Peut être que, placés à l'entrée des huttes ou des villages, ils étaient destinés à glacer d'effroi, à faire frémir d'épouvante les ravisseurs et les ennemis; peut être aussi la *terreur*, qui joue un si grand rôle dans l'enfance, était-elle le seul moyen d'impressionner nos ancêtres, d'une nature à la fois enfantine et rudimentaire.

Quoi qu'il en soit, ces ébauches ne se perfectionnent guère jusqu'au jour où l'observation intervient pour modifier complètement cette conception primitive et inexacte du monde. Il est évident, par exemple, que les sculpteurs qui ont exécuté les grandes statues de Ramsès devaient avoir des notions

positives des proportions justes du corps humain. La fantaisie première a complètement disparu ici, ou du moins elle est extrêmement diminuée. Cette phase demeure encore statique, l'attitude est hiératique et de convention, mais l'exactitude des proportions est tout à fait saisissante et remarquable. Un peu plus tard, la sculpture grecque, en introduisant le mouvement, devient dynamique; elle atteint dès lors au dernier degré d'exactitude, de beauté et de positivité, à ce point que les principaux chefs-d'œuvre de cette école n'ont pour ainsi dire jamais été surpassés. Il a donc fallu que ces grands artistes aient attentivement contemplé leurs modèles, que leur observation ait été dirigée par des méthodes rationnelles, puissantes et certaines pour créer les œuvres d'une si grande perfection qu'ils nous ont léguées. Cet art, qui n'était d'abord que purement spontané et subjectif, est donc devenu systématique et positif en prenant pour base inébranlable l'observation directe du monde extérieur.

Semblable remarque peut être faite pour la peinture. Pendant longtemps, l'évolution des *primitifs* laisse voir des traces évidentes d'une subjectivité très intense et d'une observation incomplète dont la preuve irrécusable est dans l'absence ou l'imperfection de la *perspective*. Il est probable que les premiers peintres devaient voir mal ou du moins qu'ils ne voyaient pas les choses absolument comme elles sont dans la réalité, car, s'ils s'étaient rendu exactement compte des rapports des lignes entre elles et de la succession des divers plans, ils auraient certainement trouvé un moyen de reproduire fidèlement ce qu'ils voyaient avec précision. Ce n'est que lentement et après des efforts soutenus que ce progrès s'est introduit dans la peinture, et je suppose qu'il a dû coïncider avec de sérieuses études d'optique, être secondé par quelque découverte importante dans cette branche de la physique. Finalement, avec la Renaissance, cet art plus complexe est parvenu au dernier degré de la positivité, degré qui, cette fois encore, n'a pu être dépassé parce que les conceptions positives sont les plus élevées auxquelles nous ayons pu parvenir jusqu'ici. On voit donc que, dans les trois grandes évolutions esthétiques : architecture, sculpture, peinture, l'observation extérieure a joué

un rôle considérable de perfectionnement et déterminé enfin de véritables conceptions positives.

La musique arrive à son tour, et j'aurai, un peu plus loin, l'occasion de m'étendre plus longuement sur le développement de sa positivité; je me bornerai en ce moment à faire remarquer que, si, parmi les Beaux-Arts, elle est la dernière à atteindre à son apogée, c'est que l'opération devait présenter de plus grandes difficultés. Non seulement elle exigeait des connaissances acoustiques très étendues et un certain développement de la mécanique, pour la construction des grands instruments synthétiques, mais, plus qu'aucun autre des Beaux-Arts, elle est intimement liée à la grande évolution morale qui ne pouvait avoir son plein épanouissement qu'après une suffisante élaboration des sciences préliminaires, surtout biologiques et mentales, et après l'avènement d'une philosophie, ainsi que d'une religion finales.

Les Beaux-Arts forment donc un premier degré d'investigation extérieure, l'esthétique est la première étape de l'esprit positif.

LOGIQUE DES BEAUX-ARTS

Les artistes, oubliant que tout doit se tenir dans l'esprit humain, semblent peu disposés, en général, à admettre aucune corrélation entre l'art et la science; ils prétendent surtout qu'il ne saurait y avoir de règles précises pour leurs arts respectifs, ni pour le beau en général. On ne connaît pas encore, en effet, de recette assurée pour produire un chef-d'œuvre, et du reste, eût-on cette extraordinaire recette, il faudrait encore un tact tout particulier pour l'appliquer avec succès. Cependant, les Beaux-Arts ne peuvent être régis par le pur caprice; il faut qu'ils obéissent à certaines règles générales qui ne sauraient être, à mon sens, que les lois de philosophie première, lesdites lois, par leur caractère de grande généralité, s'adressant à l'ordre universel, pouvant s'appliquer à tous les phénomènes: scientifiques, sociaux, intellectuels, pratiques ou artistiques, devant enfin régler tout ce qui est objectif ou subjectif.

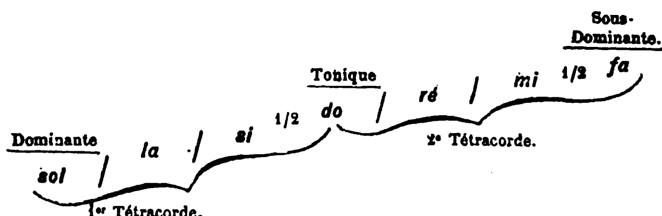
Je propose ici deux exemples auxquels les esprits compétents et disponibles pourront sans doute en ajouter bien d'autres :

1° Il s'agit de la troisième loi, « qui prescrit la prépondérance de l'image normale sur celles que l'agitation cérébrale fait simultanément surgir ». — Il est évident que toutes les productions artistiques se trouvent dominées par cette loi : — Il faut dans un tableau une figure principale autour de laquelle viennent se grouper les figures secondaires. — Il faut dans une œuvre poétique une idée ou un sentiment qui se dégage et domine l'ensemble. — Il faut dans un morceau de musique un chant plus important qui rayonne, qui absorbe l'attention, auquel les autres se trouvent subordonnés.

2° Le deuxième exemple, très intéressant, est dû à Alfred Sabatier ; c'est vers l'année 1870 qu'il avait eu l'idée de cette ingénieuse adaptation que je suis heureux d'offrir aujourd'hui aux positivistes. Il s'agit cette fois de la tonalité musicale qui se trouve appuyée, expliquée par une autre loi de philosophie première, celle qui complète le dernier groupe des lois universelles et « qui prescrit de subordonner tout intermédiaire aux extrêmes dont il opère la liaison ». Voici à ce sujet les explications nécessaires :

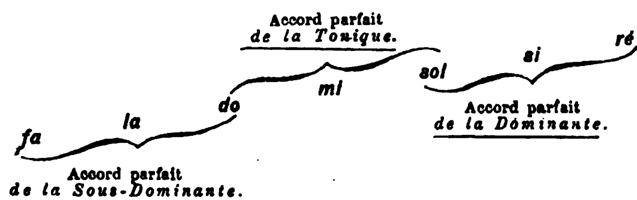
La gamme *majeure*, qui forme la base de tout notre système musical, et qui, seule, est naturelle et rationnelle, peut être établie de deux manières différentes et connexes :

Le premier moyen, primitif et mélodique, résulte de la musique vocale, où les sons se succèdent par mouvements conjoints ; il consiste à réunir à la suite l'un de l'autre deux tétracordes absolument identiques de construction :



Le second moyen, supérieur et harmonique, résulte de la

musique polyphonique ; il consiste à réunir les trois accords fondamentaux résultant de la résonnance naturelle des corps sonores :



Soit que l'on choisisse l'une ou l'autre de ces explications, on pourra constater que la *Tonique*, toujours placée au centre du système, forme un intermédiaire, subordonné aux deux extrêmes : la *Dominqnte* et la *Sous-Dominante*, par qui elle se trouve déterminée, dont elle forme le lien, dont elle résulte et d'où elle dépend.

Ces quelques aperçus seront peut-être capables de réhabiliter les Beaux-Arts avec les sciences, ces quelques indications pourront peut-être permettre de les rattacher aux grandes lois de philosophie première.

Il nous faut maintenant examiner quelles sont les branches de l'activité humaine :

Activité pratique	Action.
Activité intellectuelle . . .	Langage. Beaux-Arts. Sciences.

qui permettent d'acquérir le plus sûrement les notions objectives indispensables pour établir des mentalités pleinement positives.

Action.

Avec sa vigueur habituelle de persuasion et d'insistance, M. Laffitte est parvenu à faire entrer dans nos têtes cette idée que : *la guerre est positive*. Il n'est pas douteux, en effet, qu'elle ait contribué à notre perfectionnement ; c'est elle qui

nous a fait ce que nous sommes. Elle est la première école de l'homme, et une dure école, où l'on apprend bien des choses ; elle oblige l'esprit à s'ouvrir, à s'affiner ; elle nécessite des observations patientes et précises ; elle force à l'attention, exige des décisions rapides et sûres ; elle établit un premier groupement entre les hommes, développe notre courage et notre fermeté ; enfin, elle nous fait payer cher nos imprévoyances, nos négligences et nos fautes. En même temps qu'elle est un vif stimulant pour tirer notre intelligence de sa torpeur naturelle, elle forme nos caractères, trempe nos cœurs et développe jusqu'au sublime la grande notion de *dévouement*.

A ceux qui pourraient croire que nous marchons désormais vers une ère de paix et de stabilité, il faut recommander de ne pas se faire trop d'illusions à cet égard ; ils doivent prendre garde à ne pas trop s'abandonner à des sentiments naïfs, de vagues aspirations évangéliques, à ces doctrines fades qui ont contribué pour une part à nos défaites. En réalité, nous nous trouvons presque constamment dans l'obligation de lutter, soit pour nous défendre, soit pour attaquer nos ennemis ; cette guerre peut n'être pas toujours à main armée, mais pour avoir changé de caractère, elle n'en subsiste pas moins et constitue une fatalité qui est un des principaux éléments de notre activité, de la vigueur de nos efforts, de notre progrès. Si les sauvages fétichistes s'égorgent entre eux pour satisfaire les haines de leurs farouches divinités ; si les déistes poignardent ou guillotinent leurs contradicteurs pour les convaincre de la supériorité de leurs doctrines, nous autres, hommes civilisés, aurons toujours des motifs suffisants pour nous déchirer entre nous. Auguste Comte dit bien que la guerre devient de plus en plus défensive, mais il y aura toujours des natures à demi sauvages qui prendront l'offensive et contre lesquelles il faudra résister énergiquement pour conserver les positions acquises. Actuellement, la guerre devient aiguë, entre l'esprit théologico-métaphysique et l'esprit positif ; nous commettrions, je crois, une grosse erreur, si nous supposions nos adversaires capables de se rendre à la pure raison. Il faut bien nous convaincre que la lutte sera longue et acharnée, que nous devons y apporter tout notre sang-froid, y déployer tous nos talents et

toute notre valeur, si nous voulons finalement triompher. La guerre se trouve donc être la première école de la positivité, elle est la source de toutes nos connaissances ultérieures, la manifestation, un peu grossière, mais la plus intense, de notre activité générale ; elle est l'image saisissante de l'*action*, le résumé de toute la vie pratique à laquelle les Romains avaient assigné comme but et comme sanction la *victoire* et le *triomphe*.

Agir, est donc la grande affaire, parce qu'une action quelconque est un effort, une intervention de l'homme pour modifier ce qui l'entoure, soit dans le domaine de la nature, soit dans le domaine de la société et de la morale, parce qu'elle l'oblige à sortir de sa propre contemplation et le met en contact direct avec le monde extérieur qui le domine et qui le gêne, enfin parce que, pour arriver à modifier ce qui est en dehors de lui, il est obligé de l'étudier et de le bien connaître. Aussi quelle misère intellectuelle et morale chez ceux qui n'ont aucune activité quelconque, qui attendent tout de la bonté céleste et n'espèrent que dans la mansuétude de leur entourage !...

Les connaissances acquises ainsi deviendraient cependant iusuffisantes, si elles demeuraient purement spontanées et empiriques, ainsi qu'on peut le voir par quelques civilisations avortées ; il faut qu'elles soient fécondées par notre activité intellectuelle, développées par nos spéculations systématiques.

Langage.

L'intelligence humaine ne pourrait guère s'ouvrir ni se développer sans l'appui d'un langage quelconque, c'est-à-dire sans l'invention, la construction spontanée ou réfléchie d'un système de mots ou de signes, qui reflète la pensée, qui la précise, qui forme un moyen d'expression permettant aux hommes de communiquer entre eux, de se transmettre leurs émotions, leurs observations, leurs rêves et leurs volontés, de manière enfin à ce qu'ils puissent combiner une action commune. Tel est l'office du langage, mimique ou phonétique,

qui existe à divers degrés chez les animaux, mais dont le dernier surtout ne prend une extension décisive que chez l'homme.

Il faut ensuite un système correspondant, qui permette de fixer les résultats acquis, de les transmettre aux générations suivantes, de manière à ce que celles-ci puissent les apprécier, en profiter et les étendre à leur tour. Tel est l'office de l'écriture, d'abord hiéroglyphique, émanant de la mimique et du dessin, puis simplement phonétique, reproduisant fidèlement le son proféré. La création préalable du langage et de l'écriture est donc la condition essentielle de tout notre développement ultérieur.

Il faut lire, sur ce difficile sujet, le merveilleux chapitre d'Auguste Comte dans le deuxième volume de la *Politique positive*; on ne saurait trop méditer ces pages éloquentes, remplies de vues si neuves, si originales et en même temps si profondes. Tandis que la langue usuelle ou *prose* nous semble si naturelle et si commode, que, de même que M. Jourdain, nous en faisons sans le savoir, Auguste Comte nous montre, au contraire, comment elle est le produit d'une lente élaboration qui a dû exiger des milliers de siècles; comment, à l'origine, elle a dû être préparée par la déclamation, la poésie et même par la musique ou le simple cri, premier embryon de toute expression phonétique. Le rôle important du langage mimique, ou communication des impressions par des attitudes et de gestes appropriés, s'y trouve également mis en lumière et apprécié comme il convient. Le point de départ spontané, naturel et concret de tout langage, est donc le *geste* et le *cri*, auxquels il faut remonter forcément pour retrouver une origine évidente et indiscutable. Du *geste* découlent les arts de la forme : architecture, sculpture, peinture, danse, puis les langages familiers : dessin et mimique usuelle. Du *cri* découlent les arts du son : musique et poésie, puis le langage familier ou prose usuelle.

D'après cette théorie si ingénieuse, un premier essai d'expression esthétique ou poétique aurait donc précédé et préparé l'expression pratique, ce qui semble parfaitement plausible et probable. En effet, les langues cultivées, mais qui n'ont pu

atteindre cependant à l'ultime degré de précision, par exemple les langues orientales, montrent encore des traces très sensibles de la suprématie des *images*, même dans le langage courant; — l'écriture hiéroglyphique n'est en somme qu'une succession d'*images*; — et en remontant encore plus haut, les langues rudimentaires des peuples sauvages n'offrent guère qu'une succession de mots représentant de simples *images* et presque sans aucun lien entre eux (les monuments ont également précédé l'écriture); le mécanisme de la formation des langues serait donc à peu près celui-ci :

Nos sens sont d'abord mis en contact avec ce qui nous entoure, nous avons une première perception directe des *choses*; par exemple, nous voyons la mer, le soleil, nous entendons le tonnerre; ces *choses*, qui nous ont fortement impressionné, laissent dès lors dans notre esprit des *images* fixes et durables; — ces *images* arrivent à leur tour à être peu à peu représentées par un *signe* ou un mot approprié. De telle sorte qu'il s'établit une correspondance intime et instantanée entre la *chose* elle-même, son *image* cérébrale et le *mot* qui la représente.

Telle est la marche inévitable qu'il nous faut suivre en premier lieu pour arriver le plus rapidement possible à la précision, à la concision nécessaires du langage; mais une fois ce point acquis, lorsque nous possédons un nombre considérable de mots et que leur enchaînement est suffisamment réglé, nous pouvons dès lors, à loisir, et avec la lenteur qui nous convient, remonter la série en sens inverse, nous attarder à la culture des *images*, qui forme l'élément des *beaux-arts*, nous éclairer aux sources mêmes des *choses* et atteindre ainsi aux pures lumières de la *science*.

D'après ce qui vient d'être dit, c'est dans la contemplation du monde *extérieur* que nous puisons la connaissance des choses, tandis que c'est par une série d'efforts *intérieurs* que nous arrivons à forger les mots qui doivent les représenter. Les *choses* sont *extérieures* et demeurent les mêmes aux yeux de tous les individus; au contraire, les *mots* sont *intérieurs* et varient selon chaque peuple.

Le même objet se trouve donc représenté par un grand

nombre de mots différents et il est permis de se demander si la connaissance et la comparaison de tous ces mots divers, mais synonymes, pourront développer beaucoup nos facultés mentales, nous faire acquérir des notions importantes sur les choses elles-mêmes? En un mot, l'étude des langues peut-elle favoriser beaucoup notre culture cérébrale? Voilà une question à l'ordre du jour sur laquelle chacun doit dire sa manière de voir.

Pour être juste, il faut reconnaître que des mots dont le sens général correspond exactement présentent cependant certaines particularités de détail qui marquent les divers caractères des peuples qui les ont forgés. Ainsi le mot *maison* fait surgir l'image d'un édifice correct, régulier, élevé, tel que nous en voyons à Paris; tandis que le mot *oustaou* fait surgir l'image d'une bâtisse plutôt rustique, un peu primitive, telle qu'on les voit dans nos villages du Midi. De même le mot *sentier* donne l'idée d'un petit chemin étroit, serpentant dans l'herbe, sous la feuillée; tandis que le mot *draïoou* donne la même idée d'un petit chemin étroit, mais rocailleux, ensoleillé et grimpant sur nos collines provençales. Lorsque la comparaison a lieu entre deux langues maternelles, comme c'est le cas pour les félibres qui ont également vécu le français et le provençal, qui dès l'âge le plus tendre ont été fortement imprégnés de l'esprit de chacune d'elles, de semblables nuances deviennent précieuses et saisissantes; mais je me demande si elles peuvent exister au même degré lorsqu'on compare des langues étrangères ou mortes, apprises à l'âge de raison et méthodiquement?... En tout cas, cette étude indispensable pour les communications internationales ne saurait avoir, ce me semble, au point de vue intellectuel, qu'une valeur secondaire.

On peut aussi étudier les transformations successives que subissent les mots en traversant les âges, en passant d'un peuple à un autre, chacun d'entre eux y mettant son sceau particulier; cette étude peut à son tour suggérer quelques remarques judicieuses, mais sans grande portée et sans qu'elle puisse nous revéler rien de bien important ni sur le monde, ni sur l'homme.

Enfin la comparaison des diverses grammaires pourra présenter un intérêt un peu supérieur, parce qu'elle nous révélera des procédés logiques différents, des méthodes analogues, mais comportant une certaine variété, capable de nous montrer l'esprit général et les caractères principaux des diverses époques et des divers peuples.

Le langage est donc la condition première de toute opération intellectuelle; en établissant une première distinction caractéristique entre le *sujet* et l'*objet*, entre le moi et le non-moi, il devient notre premier instrument logique, il est indispensable pour fixer notre esprit, pour le former et l'exercer, pour lui donner les premières habitudes du raisonnement, pour faire saisir l'analogie et l'enchaînement des idées. Il est aussi le résumé, l'aboutissant de notre évolution tout entière, en ce sens que chacune de nos acquisitions s'y trouve aussitôt inscrustée; il est le coffret ouvragé et précieux où nous avons entassé tous les trésors que nous avons pu atteindre et conquérir; mais, si ces richesses nous sont venues du dehors, si c'est autour de nous que nous les avons pillées, si nous avons su découvrir le mystère de la nature, c'est au contraire nous seuls qui avons forgé le coffret dans lequel nous avons enfoui tout ce butin, c'est au fond de nous-mêmes que nous le tenons jalousement caché à tous les yeux; en un mot, si nos connaissances sont objectives et concrètes, au contraire, notre langage est forcément subjectif et abstrait. La prose est une création purement humaine et on peut dire que, sous l'influence des grammairiens, il s'y est introduit certaines subtilités vraiment puériles qui ne se rattachent plus à rien de réel et d'intelligible. En tout état de cause, la langue parlée, créée par nous, est un reflet direct de notre mécanisme cérébral; elle est avant tout logique et subjective. La comparaison de deux langues peut nous montrer le perfectionnement, la simplification graduelle des procédés; mais, si le langage, au lieu d'être un *moyen* de fixer nos conquêtes extérieures, devient l'unique *but* d'une puérile activité machinale et incònsciente; si, dédaignant d'abreuver nos esprits aux sources mêmes du monde, nous nous renfermons dans une agitation purement intérieure, stérile et *verbale*, nous

faisons fausse route, et l'exagération, l'abus du langage, vulgairement nommé verbiage, devient néfaste et dangereux. Aristophane est plein d'épigrammes mordantes contre ce travers très féminin. Les femmes bavardes sont pour lui l'objet de moqueries incessantes et les personnes affligées de ce malheureux défaut sont vraiment fatigantes par la persistance, la constance de leur vanité, qui leur fait absorber l'attention pour dire des riens. En réalité, le langage est très intimement lié à la personnalité, et en développant des facultés purement oratoires, on court grand risque de développer en même temps nos dispositions égoïstes. On aperçoit un des côtés personnels du langage dans ce fait que, tandis que les œuvres d'art ou les lois scientifiques répandent leur influence sur l'humanité entière, l'utilité d'une langue demeure jusqu'à présent restreinte à une seule nationalité.

Dans la lutte engagée en ce moment entre l'enseignement classique et moderne, autrement dit entre le subjectif et l'objectif, les partisans des études latines ne craignent pas de dire qu'ils veulent former des hommes *intérieurs*. C'est aussi le but des études théologiques et on conçoit fort bien que le catholicisme ait propagé l'étude des langues, surtout du latin, représentant la civilisation romaine d'où il était issu, par la raison que c'était un procédé de culture intérieure des plus puissants, pouvant seconder fort bien l'entraînement subjectif indispensable pour raffermir des convictions évidemment indémontrables. Mais aujourd'hui, après la grande évolution scientifique que nous venons de parcourir, cette extension, cette exagération donnée au domaine purement subjectif, peut sembler déplacée, si elle n'est pas contrebalancée par une culture objective équivalente. Au fond, l'homme intérieur n'est fait que d'impressions, d'impulsions incohérentes, de caprices, et la grande difficulté est de le régler, de le discipliner, de le dompter sous l'implacable loi des grandes fatalités extérieures. *Parler* et *penser* sont des choses tout à fait différentes; l'entraînement verbal ne peut développer que l'homme intérieur; développer l'homme intérieur et subjectif, c'est développer en même temps l'homme personnel et égoïste. Cette besogne ne doit pas être la nôtre.

Le langage demeurera toujours le point de départ de notre premier développement logique, abstrait, intellectuel; mais il ne semble pas renfermer en lui-même ces éléments extérieurs que nous recherchons et qui, seuls, peuvent contribuer à édifier de fortes mentalités positives. C'est un outil, un système de signes et une base logique.

Beaux-Arts.

Ce qui a déjà été dit des Beaux-Arts démontre que, mieux que le simple langage, ceux-ci renferment quelques éléments extérieurs caractéristiques et précieux. Il suffira de rappeler que c'est par l'intermédiaire des images cérébrales que le langage a pu être institué; ces images prennent leur origine dans la contemplation du monde et déterminent ensuite l'invention de signes correspondants. L'*imagination* proprement dite forme le domaine des Beaux-Arts; elle est liée d'un côté à la nature extérieure qui fournit l'aliment cérébral, et de l'autre à notre nature intime, qui parvient à se l'assimiler. Les Beaux-Arts sont une construction humaine dans laquelle il entre une part égale d'objectivité par ses attaches avec le monde, et de subjectivité par ses attaches profondes avec le langage humain. Ils constituent un lien très puissant entre le monde subjectif et le monde objectif, entre la spéculation et l'action, entre l'homme et la nature. Chez les mystiques, l'élément intérieur domine; chez les matérialistes, c'est au contraire l'élément extérieur.

Sciences.

Après avoir montré que le langage est surtout subjectif, tandis que l'art présente une intime combinaison des deux éléments opposés, il semble superflu de montrer que les sciences constituent à leur tour un vaste système d'investigation directe du monde extérieur, dans lequel l'objectivité atteint sa plénitude d'extension, au lieu que la subjectivité se trouve réduite au minimum.

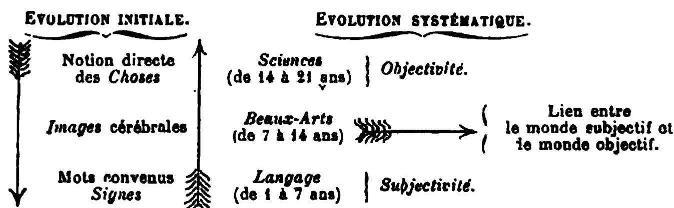
Ce n'est que par de fortes études scientifiques et philoso-

phiques qu'il sera possible d'instituer ces mentalités positives qui, désormais, deviennent indispensables pour former des hommes à la hauteur des circonstances actuelles.

Si l'on revient un peu sur le chemin parcouru, on verra que la vaste éducation humaine, comme celle de l'individu, qu'il nous est plus facile de suivre, s'établit de la manière suivante :

1° Education pratique, ayant pour base l'*action* et absorbant l'ensemble de la vie;

2° Education intellectuelle, théorique et spéculative, comprenant trois degrés successifs, correspondant aux trois premiers âges de notre développement individuel et formant une série où la subjectivité devient de plus en plus décroissante :



SUBJECTIVISME. — OBJECTIVISME.

Cette question devient si importante qu'il est utile d'y revenir. — Ainsi qu'Auguste Comte l'a longuement démontré, nos premières impulsions, nos aspirations spontanées sont purement subjectives, nous ne connaissons d'abord que nous-mêmes avant de soupçonner le monde qui nous entoure. Encore aujourd'hui, on ne saurait croire à quel point certains enfants demeurent plongés dans ce premier état mental, combien il est difficile de leur faire voir quoi que ce soit en dehors de ce qu'ils ont en eux-mêmes. Cette disposition invincible à prendre nos désirs pour des réalités, à instituer une prédominance constante de nos impulsions sur nos observations, est une des principales causes de la persistance, de la ténacité des notions théologiques.

La théologie, qu'elle soit naturelle ou doctrinale, repose sur l'intensité supérieure de nos sentiments intimes, sur la prépondérance de notre personnalité vis-à-vis de ce qui nous entoure, qui pourrait éclairer notre raison, nous forcer à sortir de notre propre contemplation et restreindre un peu nos folles prétentions. On a quelque raison de dire que l'idée de Dieu est innée, en ce sens qu'elle est facilement accessible; qu'elle n'exige pas un très grand effort cérébral et moral, et que, par suite, elle se trouve à la portée d'un plus grand nombre d'intelligences. Il faut aussi songer combien cette facile et agréable conviction se trouve étayée et maintenue par le concours de nos impulsions les plus énergiques et les plus violentes, l'orgueil et la vanité. Songer qu'un être tout-puissant a pris la peine de créer les admirables merveilles du monde pour notre satisfaction et notre usage; songer qu'il daigne attacher sur nous ses regards et ses vastes pensées, qu'il nous contemple, qu'il nous guide et nous protège, enfin qu'il nous fait triompher, car c'est lui qui donne la victoire à ses élus, l'encens des vainqueurs a constamment brûlé sur ses autels!

De telles considérations sont certainement enivrantes, elles touchent la nature humaine à l'endroit sensible et sont capables de gonfler d'orgueil notre pauvre cœur; elles permettent aussi de sentir moins lourdement le poids énorme de notre *responsabilité* personnelle. Ces conceptions naïves et enfantines ne sont pas, dès lors, bien difficiles à maintenir dans l'ensemble du public et il n'y a pas là de quoi se décerner tant d'éloges. Ce qui fait le principal succès de l'enseignement religieux, c'est qu'il est extrêmement flatteur, qu'il n'exige pas ce grand effort moral qui consiste à renoncer à tout protecteur quelconque, à ne plus compter sur aucun tuteur et à se rendre pleinement maître de soi-même et de ses actes. En développant la culture et l'admiration intérieures, en exagérant la croyance dans un être suprême, l'entraînement mystique permet de se croire directement issu d'un monde surnaturel; il donne toute l'exagération possible au moi, il oblige à se considérer comme une créature supérieure et privilégiée, car, ne l'oublions pas, Dieu n'aime que

les forts, il fait briller les rayons de sa gloire sur les victorieux, mais il détourne sa face des vaincus.

La suprématie de certaines castes privilégiées et triomphantes se trouve dès lors dogmatiquement sanctionnée; c'est pourquoi notre haute bourgeoisie, qui fut voltairienne et révolutionnaire lorsqu'elle voulait conquérir le pouvoir, devient subitement religieuse et aristocratique, revenant aux anciennes doctrines qu'elle a renversées, mais qui désormais ont pour elle des côtés extrêmement séduisants. Essayez, par exemple, de faire comprendre à certaines notabilités que l'enseignement général doit être le même pour tous et que leurs enfants devraient se rencontrer sur les bancs de l'école avec ceux de leurs subordonnés. Vous verrez aussitôt à quel point est parvenue dans leur esprit la conviction qu'ils sont pétris d'une autre chair, à quel point, selon l'antique locution qui est vraiment admirable et bien théologique, ils se croient sortis de la cuisse de Jupiter !

Celui qui n'agit que d'après ses impulsions personnelles, qui n'écoute que ses caprices, ne saurait apporter dans l'harmonie générale que discordance et perturbation. Ces premiers mouvements désordonnés, intempestifs, ayant en outre une extrême violence, pourraient faire croire qu'ils constituent ce qu'on appelle un beau caractère, tandis qu'ils ne sont en réalité qu'une preuve d'inconscience et de faiblesse. Il est du reste curieux d'observer autour de soi les natures qui se trouvent plongées dans un état théologique très aigu ; il s'en rencontre encore pas mal, on pourra bientôt constater combien leurs actions sont incohérentes, irréfléchies, sans suite apparente, sans coordination, jusqu'au jour où l'on découvre tout à coup qu'elles sont au contraire reliées entre elles par un lien très puissant, qu'elles sont uniformément personnelles et égoïstes.

Trois choses surtout sont remarquables : 1° L'opinion qu'elles ont d'elles-mêmes, qui dépasse toute mesure, quoique n'étant justifiée par aucune supériorité réelle; 2° Une inertie invincible résultant de la conviction qu'une divinité supérieure veille sur elles :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

d'où le mépris des besognes subalternes et l'obligation de s'entourer d'esclaves dévoués et soumis; 3° L'impossibilité absolue de vivre en bonne intelligence avec qui que ce soit, par suite de la suprématie constante de leur personne, et aussi par l'absence des justes notions de *famille* et de *patrie*, qui seules pourraient contenir un peu le débordement de leur vertigineuse considération personnelle.

A ceux qui croiraient que le tableau est exagéré, je pourrais citer quelques exemples d'aberration théologique et personnelle véritablement déconcertants, mais je préfère les garder en réserve; peut-être cependant ne sera-t-il pas mauvais de rappeler qu'il n'y a pas encore bien longtemps, des gens prétendus sérieux, qui voulaient s'emparer du pouvoir gouvernemental, n'avaient pas craint de proclamer un général de leur choix, vainqueur de la *prochaine* guerre ; ceci est déjà joli et montre dans toute sa candeur cet esprit visionnaire, cette disposition à prendre pour des géants de simples moulins à vent.

Aussi n'est-ce pas sans raison qu'Auguste Comte avait qualifié la théologie de rétrograde et perturbatrice. C'est-à-dire que lorsqu'on envisage les résultats de ces doctrines d'un autre âge, on demeure effrayé, on est obligé de reconnaître qu'il y a quelque danger social à laisser subsister chez un grand nombre d'individus une semblable orientation mentale. On peut constater du reste à quel point le retour à ces doctrines coïncide avec certaines tendances au caprice individuel, au bon plaisir gouvernemental. En tout cas, cette crise théologique et subjective décrite et constatée, il devient évident que tous nos efforts doivent tendre à la conjurer, il nous faut éliminer ces aspirations vagues et funestes, conduire les esprits à une conception du monde plus réelle, plus noble et plus virile. Il faut éclairer notre moi intérieur par toutes les lumières que nous pouvons apercevoir autour de nous, régler et discipliner nos impulsions personnelles par les nécessités de tous genres dans lesquelles nous nous trouvons englobés, subordonner notre chétive personne aux fatalités extérieures, cosmologiques, sociologiques et morales ; et cependant, il ne faut pas nous laisser abattre, nous laisser annihiler par toutes

ces forces conjurées contre nous; nous devons relever fièrement la tête, les regarder face à face, les combattre et nous défendre, arriver enfin à les modifier dans la mesure du possible.

Après bien des secousses, la France est parvenue à vivre sans *roi*, ce qui est déjà quelque chose ; cette rénovation politique et sociale est à coup sûr d'un très grand prix. Mais il reste encore à accomplir une rénovation morale bien autrement importante, qui consiste à vivre résolument sans *Dieu*. Cette seconde partie du grand problème moderne est certainement plus difficile, elle exigera des efforts bien autrement considérables.

La grande loi morale qui, à notre époque, surgit plus intense que jamais, consiste en ce que, en toute occasion, il faut renoncer à ses caprices pour faire constamment son devoir : *Vivre pour autrui;* il faut en toutes circonstances subordonner sa propre personne aux intérêts supérieurs de la collectivité : *Famille, Patrie, Humanité;* il faut qu'à tout instant l'homme ait devant lui la claire notion de sa propre responsabilité, qu'il envisage nettement les conséquences du moindre de ses actes, et tout cela sans aucune vaine espérance de secours, ni de récompense présente ou future.

Certes, cette loi est plus facile à énoncer qu'à suivre; si les croyances caduques offrent un attrait irrésistible en ce que l'homme n'y relève que de Dieu seul et qu'il peut espérer dans son appui bienveillant, les convictions positives sont moins souriantes, elles sont autrement difficiles à déterminer à cause des obligations strictes qu'elles entraînent avec elles. Il est très dur de se maintenir constamment à ces hauteurs radieuses; notre médiocrité générale nous entraîne à quitter le chemin escarpé, à revenir aux sentiers fleuris de la douce insouciance des peuples primitifs. Comme les Hébreux revenaient sans cesse à leurs idoles grossières, nous recherchons un Dieu plus accommodant, avec qui on puisse transiger; mais il faut réagir contre cet entraînement et le surmonter, laissant à d'autres le vieil axiome : « Que celui qui n'a jamais failli jette la première pierre. »

L'esprit théologique est donc forcément opposé à toute

éducation objective, et pour lutter contre cette tendance dangereuse, nous devons au contraire instituer un vaste système d'investigation extérieure dont le terme le plus élevé et le plus intense sera l'étude directement scientifique. Mais ici encore cette ascension pénible offre de très grandes difficultés, ce n'est pas d'un seul bond que l'intellectualité positive a pu atteindre au vaste génie d'Auguste Comte; avant d'aboutir à ce résultat incomparable, l'intelligence humaine a dû passer par bien des étapes successives, par lesquelles il sera toujours plus ou moins indispensable que passe chaque individu. Pour nous élever graduellement et sûrement vers cette positivité finale, il nous faudra toujours suivre modestement les sentiers qui y conduisent. Il nous faut donc rechercher avec le plus grand soin quels seront les moyens les plus propres à développer une objectivité suffisante dans l'ensemble des esprits, et il est urgent de nous atteler sans retard à cette besogne qui presse. Tenant fermement dans nos mains le lumineux flambeau transmis par Auguste Comte, nous poursuivrons ainsi un double but :

1° Un but *intellectuel* consistant à former des cerveaux fortement trempés par l'étude des réalités;

2° Un but *moral* consistant à développer la notion de *responsabilité* humaine, à déterminer des *actions* décisives, personnelles et communes, à préparer des *concours* futurs.

But intellectuel des Etudes musicales.

Grâce aux lumières de notre doctrine, j'ai pu faire dans l'enseignement musical quelques remarques qui me semblent intéressantes; j'ai pu surtout me convaincre que l'étude de la musique est extrêmement propre à développer en nous d'excellentes dispositions positives.

Cet enseignement comprend trois branches distinctes : 1° *Notation;* 2° *Rythme;* 3° *Tonalités.*

Notation. — L'écriture musicale est un de ces chefs-d'œuvre que l'Humanité a mis des siècles à construire et qui est parvenu à un degré de perfection vraiment inouï. Il faut

toute l'infatuation des jeunes métaphysiciens qui n'ont jamais pu arriver à déchiffrer ces signes pour déclarer avec aplomb qu'ils sont trop compliqués, qu'ils n'ont pas le sens commun et que l'écriture en chiffres est bien supérieure. Le brave Rousseau, qui fut un des premiers à propager ce système *abstrait*, avoue lui-même que c'est parce qu'il ne pouvait pas lire la musique habituelle qu'il avait imaginé de construire un système plus simple.

On voit bien là l'esprit métaphysique dans sa naïve candeur. Une chose est gênante, elle oblige à un effort, il faut s'incliner devant elle, aussitôt de déclarer nos prédécesseurs de vulgaires maladroits; — mais on va daigner rectifier leurs erreurs!... C'est ce fameux système d'écriture musicale qui avait déterminé Rousseau à venir à Paris, et dès qu'il en eut dit un mot à Rameau, celui-ci lui fit observer tout de suite que son système ne disait rien à l'œil, tandis que la merveille du système habituel était de constituer un véritable dessin, reproduisant fidèlement toutes les sinuosités du discours musical et que l'œil peut suivre sans peine. Cette notation est *concrète*, ce qui n'est pas un mince avantage; elle est basée sur l'analogie évidente qui existe entre des sons qui deviennent de plus en plus aigus ou de plus en plus graves, et l'idée de quelque chose qui s'élève ou qui s'abaisse. Il y a certainement corrélation naturelle entre ces divers groupes d'opérations, et c'est sur ce fait très simple et très réel que s'est échafaudé tout le système de la notation musicale.

Cette écriture si parfaite avait été préparée par les *neumes* qui n'étaient qu'un simple dessin reproduisant le contour mélodique, mais n'ayant pas une fixité suffisante par suite de l'absence d'un point d'appui déterminé. L'introduction des lignes horizontales, dont le nombre a d'abord varié, mais qui s'est définitivement fixé aux cinq lignes parallèles de la portée moderne, combinées avec l'ingénieuse ébauche des *neumes*, a conduit à notre écriture actuelle qui permet, à l'aide de deux portées et de deux clés, d'écrire tous les sons possibles contenus dans les sept octaves qui forment notre trésor harmonique et qui se trouvent renfermés dans le clavier de nos pianos actuels.

Les moindres détails de la mélodie, de l'harmonie et du rythme, s'y trouvent fixés d'une manière saisissante pour l'œil, de telle sorte qu'après un exercice suffisant, on peut arriver à supprimer tout raisonnement intermédiaire entre la vision et l'exécution.

L'opération qui consiste à mettre quelqu'un devant un piano et à lui faire exécuter, à première vue, un morceau qui lui est absolument inconnu, est véritablement une chose surprenante, quand on veut bien y réfléchir un instant. Une opération analogue, non moins étonnante, est de voir un orchestre complet et son chef exécuter en public, imperturbablement, avec l'ensemble le plus parfait, un morceau qu'aucun d'entre eux n'avait jamais vu auparavant. Ceci est le point culminant de la lecture musicale; mais pour y atteindre, il faut avoir passé par un entraînement qui exige de grands efforts. Par exemple, au début des études musicales, on ne saurait croire combien les enfants ont de peine à lire exactement un texte écrit ; ils aiment bien mieux imaginer, improviser n'importe quoi, suivre uniquement ce qui leur passe par la tête, plutôt que de s'astreindre à regarder, à se conformer à une chose arrêtée à l'avance ; — ou bien, alors, ils s'efforcent au premier coup de graver dans leur mémoire ce qu'ils n'ont lu qu'une seule fois, de manière à pouvoir ensuite l'exécuter de routine, sans être obligés de le relire de nouveau. — C'est ici que l'entraînement irrésistible de l'intuition, la spontanéité subjective, font des leurs, au point que l'enfant se trouve littéralement dans l'impossibilité de voir avec son *œil*, de se plier à une pensée qui n'est pas la sienne, de suivre ce qui est tracé devant lui ; ses dispositions naturelles l'incitent à n'écouter que son caprice, à n'obéir qu'à sa fantaisie, ce qui est bien plus facile et bien plus amusant. L'exacte éducation de l'*œil* et la subordination de la pensée à la vision sont tout ce qu'il y a de plus difficile à obtenir chez les débutants ; c'est même là une des principales causes de l'avortement complet d'un si grand nombre d'éducations musicales (1). Il faut se conformer absolument à un texte déterminé, tracé à l'avance

(1) C'est surtout en étudiant l'*écriture* qu'on pénétrera le *sens* des signes de la notation.

par nos devanciers et nos supérieurs; c'est une manière de nous incliner devant eux, de les respecter, et il y a malheureusement beaucoup de gens chez lesquels ces dispositions sont loin d'être naturelles. En tout cas, l'obligation de voir une réalité, de nous plier à ses exigences, est un exercice des plus salutaires, l'étude de la notation musicale constitue un moyen très spécial de refréner notre nature impétueuse, de dompter nos penchants, de discipliner notre propension habituelle à ne faire que ce qui nous plaît.

Voilà donc un procédé d'éducation objective et positive nullement à dédaigner et que nous aurions grand tort de négliger.

Rythme. — Aussi bien en musique que dans les autres arts, le rythme est une application concrète de l'arithmétique et de la géométrie. La colonnade du Louvre représente un rythme particulier; il en est de même des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, d'une pièce de vers quelconque, d'un morceau de musique. L'élément fondamental du rythme, c'est l'idée naturelle de *symétrie*, de justes *proportions*. Les arts plastiques : architecture, sculpture, peinture, sont des formes géométriques *immuablement* fixées dans l'*espace;* les arts phonétiques : poésie, musique, sont des formes géométriques qui se *déroulent* dans le *temps;* les premiers sont *statiques*, les derniers sont *dynamiques*.

Je voudrais bien faire saisir la distinction que j'entrevois et qu'il est utile d'établir, entre ce qu'on appelle l'étude de la *mesure* et celle du *rythme musical*. Les deux choses sont connexes, mais nullement identiques. J'appellerai étude de la mesure toute la partie théorique et abstraite du rythme, c'est-à-dire ce qui n'est, à proprement parler, que de l'arithmétique pure. Ainsi, par exemple, lorsqu'on fait répéter aux enfants cette série de formules : La ronde vaut deux blanches, quatre noires, etc., on leur fait faire simplement la théorie des fractions :

$$1 = \frac{2}{2} = \frac{4}{4} = \frac{8}{8}, \text{ etc.,}$$

ce n'est à proprement parler qu'une opération numérique et

l'on se fait une grande illusion quand on suppose qu'il y entre la moindre parcelle de musique ; en réalité, c'est un simple raisonnement logique et rien de plus. Les professeurs qui croient ainsi enseigner la *musique* n'enseignent, en réalité, qu'un peu d'arithmétique élémentaire, et voici alors ce qui arrive : certains élèves intelligents, qui ont une aptitude particulière à la spéculation abstraite, arrivent à exécuter avec succès tous les raisonnements imaginables relatifs à cette partie *théorique* ou étude de la mesure ; on peut, dès lors, les supposer très d'aplomb et absolument sûrs d'eux-mêmes, et si on essaye ensuite de leur faire exécuter la moindre page de musique, on n'est pas peu surpris de constater qu'il leur est impossible d'arriver à mettre exactement en place des valeurs de notes, même très simples, par exemple, si l'on veut deux noires par mesure. C'est qu'on s'est borné à développer en eux le raisonnement *abstrait*, alors qu'il était indispensable d'instituer d'abord une étude de la *réalité*, de faire avant tout de la *pratique concrète ;* — c'est qu'on n'a pas fait une distinction suffisante entre le véritable *rythme* musical et sa représentation *graphique*, on a étudié le *signe*, alors qu'il fallait étudier la *chose* elle-même. Auguste Comte a démontré que les phénomènes supérieurs sont irréductibles, c'est-à-dire, que s'ils s'appuient sur les inférieurs , ils ne peuvent cependant pas être confondus avec eux. Les phénomèmes sociaux et moraux ont pour base directe les diverses observations biologiques, chimiques, physiques, mais ils conservent certains caractères propres et indépendants, qui font qu'on est obligé de les étudier à part et qu'on ne saurait les retrouver dans les sciences précédentes. Cette belle remarque peut s'appliquer au rythme musical, qui s'appuie sur une base arithmétique, mais qui renferme certaines particularités propres et irréductibles, dont il faut faire une étude spéciale. La réalité rythmique, en ce qui concerne la musique, c'est qu'un morceau quelconque se trouve naturellement divisé en périodes ou phrases, établissant ses *proportions* générales ; que ces périodes se trouvent naturellement divisées en une série de mesures absolument *symétriques ;* que celles-ci se trouvent enfin divisées en un certain nombre de temps parfaitement

égaux comme durée, quoique très différents comme accentuation. Les *temps* se trouvent donc être la base fondamentale de toutes les divisions rythmiques, et la première *notion* indispensable, qu'il faudra vigoureusement faire pénétrer dans l'esprit de l'élève, c'est cette *notion de temps*, avec sa régularité absolue comme durée et, au contraire, sa grande différence d'accent qui donne au rythme l'élasticité, le balancement nécessaires.

Ce serait encore une grande erreur de croire que les *temps*, cette *chose* réelle et tangible, puissent être racontés, décrits, qu'ils puissent être révélés ou expliqués par des dissertations et des discours; il faut que l'élève arrive à les *voir* nettement, à les distinguer les uns des autres, et comme il ne saurait les découvrir tout seul, il faut que le professeur prenne la peine de les lui *montrer*.

Ce n'est que par une longue pratique, par l'exemple, l'entraînement et l'habitude que ce difficile résultat pourra être obtenu. Pour cela, il n'y a qu'un seul et unique moyen qui consiste à s'exercer beaucoup en *battant la mesure*; je vais essayer de faire comprendre pourquoi ce moyen est le seul véritablement infaillible.

Wagner qui, au fond, est un peu l'ennemi du rythme, a voulu justifier sa froideur à son égard, par ce fait que le rythme musical est primitivement issu de la danse. Il est vraisemblable, en effet, qu'au début, la musique a dû avoir pour principale mission de seconder les évolutions d'une danse cabalistique ou passionnelle; nous voyons encore aujourd'hui les danseurs primitifs, Peaux-Rouges, Africains, Espagnols, accompagner leurs ébats de simples bruits rythmiques, tels que tambours, tamtams, castagnettes. Il semble donc que ce soit la répétition, la régularité et la symétrie des mouvements d'une danse initiale qui aient déterminé dans la musique la même répétition, la même régularité et la même symétrie; ceci est de toute évidence, par exemple, pour les *marches*, militaires ou solennelles. En tout cas, il y a encore ici corrélation naturelle et spontanée entre ces deux ordres de phénomènes, et si nous nous souvenons que la mimique est parmi nos langages un des plus énergiques et des plus expressifs, si

nous sommes bien pénétrés de cette idée, que l'expression musicale est intimement liée à l'expression mimique, nous comprendrons, dès lors, comment l'*action* extérieure de *battre la mesure*, qui constitue un geste mimique, une impulsion entraînante, peut devenir précieuse pour instituer, pour développer en nous les notions fondamentales de *rythme* musical et de *temps*.

L'école Galin-Paris-Chevé a essayé de propager un système mnémonique ou *langue des durées*, pour faciliter l'étude du rythme musical, moi-même j'ai dressé un tableau pour le représenter d'une manière *graphique* et *visuelle* ; ces diverses tentatives peuvent sembler ingénieuses à ceux qui possèdent déjà la notion de rythme, mais elles ne peuvent servir de rien à ceux qui doivent l'acquérir. Seule l'énergique impulsion de la danse pourra déterminer une exacte conception subjective du rythme musical, seule l'action mimique de battre la mesure pourra déterminer une exacte conception subjective des *temps* et permettre de distribuer ensuite les valeurs secondaires des notes.

Mais il faut, pour cela, avoir le bras et la main libres, ce qui n'a pas lieu lorsqu'on joue d'un instrument tel que le violon ou le piano. Comment faire alors?

On est réduit en ce cas à *compter* ses temps intérieurement, ce qui est beaucoup plus difficile, même pour des musiciens un peu exercés, et ce qui est absolument *impossible* pour les débutants. Tout le monde a plus ou moins assisté à cette scène, vraiment comique, où le professeur s'impatiente après son élève qui ne compte pas et qui ne veut pas compter, si bien que le professeur en est finalement réduit à compter lui-même. Les parents s'en mêlent à leur tour et crient à l'enfant qu'il doit compter ses temps, mais celui-ci demeure immuable et persiste à ne compter en aucune façon.

D'où vient donc que l'élève éprouve tant de peine à accomplir cette chose qui paraît si simple ?...

C'est qu'il y a une très grande différence entre *battre la mesure* et *compter ses temps*. La première opération est *extérieure*, au lieu que la seconde est *intérieure;* il s'agit d'opérer le passage entre le monde et l'homme, entre l'objectif

et le subjectif; il faut faire pénétrer, dans notre *subjectivité*, cette notion de régularité absolue primitivement émanée de l'ordre *objectif;* il faut enfin régler le *dedans* par le *dehors*.

Il est donc indispensable d'exercer d'abord l'élève en battant la mesure; et si l'on veut, ensuite, aborder la musique instrumentale, il faut de nouveau recommencer un deuxième apprentissage pour *apprendre* à compter; la régularité, la *périodicité* des temps, deviennent insaisissables sans le secours de la mimique, et si on joint à cela la difficulté de lire la musique, d'exécuter quelque chose sur un instrument que l'on ne connaît encore que très imparfaitement, il n'y a plus moyen d'en sortir, ce qui, du reste, arrive très souvent.

On peut comprendre, dès lors, combien il est insuffisant de faire réciter aux élèves de simples raisonnements arithmétiques; il faut, avant tout, les mettre en contact direct avec cette importante *notion de temps*, sur laquelle je viens de m'étendre, et qui constitue une fatalité musicale, qu'il faut apercevoir et à laquelle il faut se soumettre.

En somme, ceci revient à dire que la *pratique* doit toujours précéder la *théorie*, la *leçon de chose* est indispensable en toutes matières. Cette idée a certainement fait de grands progrès, et cependant, on ne saurait croire à quel point elle est encore méconnue et négligée par certains esprits superficiels et trop purement empiriques. J'en ai fait moi-même l'expérience lorsque j'ai publié, il y a quelques années, un ouvrage dans lequel j'attirais d'abord l'attention sur les *procédés* les plus décisifs d'une première éducation *concrète* et *pratique*, et où j'indiquais seulement ensuite les notions abstraites et théoriques indispensables. J'ose dire que pas un seul professeur n'a compris l'esprit général de cet ouvrage, soit qu'il n'ait pas présenté une clarté suffisante, soit que l'idée fondamentale sur laquelle il était établi n'ait pas encore pénétré assez dans l'ensemble du public.

Il convient d'ajouter aussi que certains professeurs se sentent peu disposés à introduire dans leur enseignement cette suprématie de la pratique sur la théorie; c'est une réforme qui ne les séduit qu'à demi.

En effet, on peut réunir à la fois un grand nombre d'élèves

et se livrer devant cet auditoire à de simples spéculations abstraites; les questions et les réponses exigent peu de temps, et chacun est obligé d'écouter, dans la crainte d'avoir à répondre. Des devoirs écrits peuvent être faits et corrigés en dehors de la réunion, et ce système a cela d'excellent, qu'il est très rémunérateur pour le professeur. A la vérité, les élèves n'apprennent absolument rien, en ce qui concerne la *musique* proprement dite; mais ceci est leur affaire, et il ne manquerait plus que les professeurs soient vraiment tenus d'apprendre quelque chose à leurs élèves!...

Il est, au contraire, matériellement impossible de faire faire de l'entraînement pratique à plusieurs élèves à la fois; lorsque, par exemple, on fait chanter ensemble un grand nombre d'enfants réunis, on peut être assuré qu'il y en a deux ou trois qui savent à peu près ce qu'ils font et que les autres suivent aveuglément. De véritables résultats pratiques ne peuvent être obtenus que par l'action directe du professeur sur un seul élève à la fois; c'est le seul moyen d'obtenir de l'élève *l'effort* indispensable, et ces conditions nouvelles font que le maître est obligé, lui aussi, de se donner plus de peine pour être moins rétribué, ce qui n'est pas très engageant, on en conviendra.

On voit donc que l'étude concrète et objective du rythme musical peut constituer, à son tour, un entraînement intellectuel d'une très grande valeur.

Tonalités. — J'ai publié, dans la *Revue occidentale*, un important travail sur ce sujet; il suffira de résumer ses conclusions principales (1).

Les gammes primitives étaient de pure fantaisie, semblables aux images taillées de nos ancêtres fétichistes; le système des modes constituait un ensemble mieux coordonné, dans lequel les différences des diverses gammes étaient plutôt fictives que réelles; enfin, après avoir établi une gamme rationnelle, d'après le phénomène naturel de la résonance

(1) Voir *la Revue occidentale.* — 8e année. — N° 2. — 4 Aristote 97 (1er mars 1885).

des corps sonores, on est parvenu à répercuter cette gamme-type sur tous les degrés de l'échelle des sons, de telle sorte qu'une vaste série de tonalités a été créée, formée de quinze tons majeurs et de quinze tons mineurs; ce système moderne des tonalités comprend donc trente tons, formant deux groupes distincts, et différant entre eux par le degré d'élévation de leur diapason.

C'est surtout au moyen des instruments qu'on est parvenu à édifier et à fixer cette vaste série qui, cette fois, est pleinement objective; ce n'est que par la pratique des instruments que l'on pourra se familiariser avec cet ensemble de tonalités. Voici encore une étude, qui présente un haut degré de difficulté, qui nécessite de nombreux efforts et qui sera très propre à éveiller l'attention, à extérioriser notre esprit, à le préparer à de plus fortes conceptions positives.

Pour terminer, je rappellerai la fameuse définition, presque scientifique, du *chant*, donnée par Diderot, dans son extraordinaire *Neveu de Rameau :* « Qu'est-ce qu'un chant?... Il faut considérer la déclamation comme une ligne, et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant, qui s'y conformera, la coupera en plus grand nombre de points; plus le chant sera vrai, et plus il sera beau. »

Ceci est merveilleusement dit, vu la difficulté du sujet, et cette admirable explication complétée, agrandie par les souveraines théories d'Auguste Comte à l'égard du langage, permettent, ce me semble, d'avancer enfin cette formule définitive : « *La musique donne à la parole humaine le plus haut degré d'objectivité dont elle est susceptible.* »

Et si l'on prolonge encore le domaine musical au delà du simple *chant* vocal, on verra que l'ensemble du langage phonétique comprend finalement les degrés suivants :

LANGAGE PHONÉTIQUE.

Parole :	*Musique :*
Prose.	Récitatif.
Poésie.	Chant.
Déclamation.	Symphonie.

Les trois éléments fondamentaux qui forment l'ensemble de la musique : *Notation*, *Rythme*, *Tonalités*, en même temps qu'ils constituent un entraînement esthétique des plus puissants, constituent donc, à n'en pas douter, un ensemble d'études positives de la plus haute importance. Aussi l'enseignement religieux qui, par sa nature, est forcément opposé à toute énergique éducation objective, est, au fond, plutôt hostile à un véritable enseignement musical. Le catholicisme actuel veut bien se servir de la musique comme d'un moyen d'union, et pour donner de l'éclat et du charme à ses cérémonies, mais il voudrait jalousement conserver cette force entre ses mains, il craindrait d'offrir à la pensée générale un aliment aussi substantiel, il redoute les lumières que cet enseignement répandrait indubitablement dans des esprits qu'il serait, dès lors, beaucoup plus difficile de maintenir sous le joug. Un peu comme Moïse, du haut du mont Sinaï, faisait usage de la pyrotechnie, pour impressionner le dur peuple hébreu, de même, la religion catholique se sert de la musique pour impressionner les fidèles, pour agir sur eux. La souveraine puissance de cet art céleste est un de ses principaux moyens de séduction, soit pour ravir les âmes et les plonger dans une douce extase, soit, au contraire, pour les exalter et les exciter à une action militante. Mais elle ne veut pas dévoiler les secrets de cette puissance, révéler le mystère de sa force.

Secondés par les lumières de la science, les pères jésuites avaient fait aux empereurs chinois des prédictions astronomiques, qui, forcément, avaient dû leur paraître miraculeuses. Les sciences et les arts constituent donc une supériorité intellectuelle indéniable. On peut s'en servir pour dominer et soumettre les innocents, on peut, au contraire, en faire un instrument d'émancipation générale. On ne saurait contester, je pense, que nos artistes de tant de talent, et en si grand nombre, forment une phalange intellectuelle d'une valeur inappréciable. Ce sont d'énergiques pionniers du progrès et de la pensée, ils représentent un effort mental extrêmement intense; en contact intime avec la vie pratique, ils sont un reflet vivant des entraînements, des impulsions qui nous agitent

et nous secouent. Une seule chose pourrait, peut-être, leur être reprochée, c'est de n'avoir pas toujours une notion suffisante des difficultés de l'heure présente, une orientation assez lumineuse, assez organique, capables de diriger leurs tentatives, de faire converger leurs efforts vers un but commun. Mais la situation présente est si inextricable, formée d'éléments anciens, qui tombent en poudre, et d'éléments nouveaux, difficilement perceptibles, qu'on ne sait vraiment plus comment s'y reconnaître. Seules, les conceptions positives peuvent nous aider à nous diriger au milieu de ce chaos; seules, elles peuvent y introduire un peu d'ordre et d'harmonie. Actuellement encore, le nombre des cerveaux est considérable dans lesquels il n'entre pas la moindre parcelle de positivité; on peut voir, par exemple, l'état intellectuel de la plupart de nos femmes, qui demeurent immuablement à l'état de charmants petits sauvages. Il est évident qu'une semblable situation ne peut se prolonger outre mesure, sous peine de devenir dangereuse. Si les sciences sont peut-être difficilement accessibles à l'ensemble des cerveaux féminins, et encore faut-il faire le nécessaire pour les conduire le plus près possible de ce dernier degré de positivité, il n'en est certes pas de même des Beaux-Arts, qui forment un champ d'activité intellectuelle tout à fait à leur portée, où elles peuvent s'exercer avec grand succès. Les précieux éléments positifs renfermés dans les Beaux-Arts sont susceptibles d'être utilisés, ils sont capables de former de bons esprits, ils peuvent servir d'acheminement vers des conceptions plus fermes encore et plus hautes. En ce qui concerne la musique, le fait n'est certainement pas douteux, et je ne crains pas de considérer notre Conservatoire de musique comme une véritable école positive. On peut être assuré que les jeunes filles qui en sortent, ayant triomphé de toutes les épreuves imposées, ont une mentalité autrement solide et cultivée que celles de leurs compagnes qui sont restées étrangères à cette haute culture esthétique et pratique.

Auguste Comte espérait, paraît-il, beaucoup des Beaux-Arts et de l'enthousiasme des artistes pour donner la vie à ses doctrines, pour les faire pénétrer sous une forme plus acces-

sible dans la majorité des esprits. D'aussi précieux concours ne sauraient être négligés et je crois que les positivistes doivent y attacher un très grand prix, encouragés en cela par la parole du maître.

D'autre part, le Positivisme donne aux Beaux-Arts une telle importance et un si beau rôle, les manifestations esthétiques y prennent une destination si large et si brillante, que les véritables artistes se sentiront de plus en plus attirés vers lui.

But moral des Etudes musicales.

La musique possède une propriété particulière, cause principale de ses difficultés matérielles et pratiques, mais en même temps source profonde de sa grandeur et de sa puissance. Cette propriété consiste en ce que, s'il est possible de faire de la musique intime et solitaire, il est également possible de faire de la musique collective, de se réunir en nombre considérable pour donner l'envergure et l'éclat désirable à une exécution musicale; elle fournit une occasion de poursuivre un but commun. Ceux qui aiment la musique savent combien elle est capable d'émouvoir, de charmer profondément, d'éveiller l'imagination. Mais seuls, ceux qui peuvent en faire eux-mêmes savent quelle joie on éprouve à faire revivre la pensée d'un auteur, à mettre dans la récitation d'une phrase expressive toute son âme et tout son cœur. Rien n'est plus capable de faire converger les sentiments bienveillants, d'exalter l'enthousiasme, que la participation à une grande exécution musicale. On peut dire que les cœurs s'y trouvent véritablement unis, qu'ils vibrent à l'unisson; les personnalités isolées et divergentes s'y trouvent fondues, absorbées, épanouies dans un ensemble enchanteur, dans une harmonie sublime résultant du concours de tous les altruismes. Cette heureuse aptitude à réunir dans le même effort ceux que la nature semble avoir quelquefois divisés fait de la musique un art très spécial et l'unit à la morale par des liens plus étroits encore.

Lorsque Palestrina fit ses premières tentatives harmoniques, réunissant dans un ensemble plusieurs sons différents, mais

solidaires les uns des autres, lorsqu'il réunit plusieurs voix différentes dans un majestueux accord parfait, il n'est certes pas douteux qu'il poursuivait des recherches musicales; mais je demeure convaincu qu'il devait être inspiré, soutenu par une plus haute idée, celle d'élargir l'expression cultuelle, de chanter Dieu plus dignement, de réunir dans le même élan mystique un plus grand nombre de fidèles.

Son œuvre marque une étape; elle a permis de développer les chants du chœur, de les introduire dans le service religieux; elle a conduit à la production des *motets*, des *messes*, que l'on peut considérer comme les premières œuvres musicales importantes. De hautes aspirations religieuses et morales ont certainement dû provoquer cet essor musical; à coup sûr, elles ont coïncidé avec lui, l'ont encouragé, l'ont fait aboutir.

A son tour, le grand mouvement protestant a eu sur le développement musical une action nouvelle et puissante. Ce sont d'abord les *chorals*, d'une allure si noble et si imposante, sortes de bannières déployées dans les grands jours et sous lesquelles venaient se ranger pieusement les adeptes des diverses communions. Le plus fameux d'entre eux est le célèbre choral de Luther que l'opéra de Meyerbeer, *les Huguenots*, a rendu populaire en France. La Réforme, qui semble être plus encore une grande impulsion sociologique qu'une simple rénovation dogmatique, a senti, elle aussi, la puissance grandiose de la musique; elle a compris quelle influence irrésistible elle pouvait avoir sur les masses, quel parti on pouvait en tirer en agrandissant son champ d'action. Ces aspirations, ces tendances vers les magnificences de la musique collective ont enfanté les *oratorios*, qui sont à proprement parler les cérémonies cultuelles de cette religion qui dédaigne les images et qui a banni de ses temples tout luxe extérieur, ainsi que toutes manifestations décoratives. Entre les mains de gens tels que Bach et Hændel, ces *oratorios* sont devenus des créations musicales véritablement gigantesques dont le type le plus étonnant est l'*Alleluia* du Messie, d'une construction cyclopéenne, d'une puissance d'expression vraiment entraînante. L'exécution de semblables œuvres nécessite une véritable armée de musiciens: choristes,

solistes, instrumentistes, orgue, tout ce monde uni dans la même foi, dans la même ardeur et la même envolée.

En Angleterre, où la religion protestante est très vivace, il n'est pas rare, paraît-il, de voir plusieurs milliers de chanteurs réunis dans des salles de dimensions absolument inconnues en France. Soutenus par leur ardente conviction, ces chanteurs se prêtent docilement à toutes les exigences d'une discipline de fer, chacun arrive à son poste, y fait son office, satisfait d'avoir contribué pour sa modeste part à l'œuvre commune, au triomphe de son église. Il y a là un singulier pressentiment et presque une réalisation de ce que pourra être un jour la grande musique sociologique et religieuse.

Les révolutions intellectuelles qui ont succédé au mouvement protestant ont plutôt porté leur influence sur le développement de la musique instrumentale et symphonique ; c'est aussi à ce moment que l'*opéra* fait une apparition décisive. Haydn, Mozart, Beethoven, Berlioz, tels sont les grands musiciens de cette période sur lesquels j'espère avoir un jour l'occasion de présenter des études plus complètes. Le plus révolutionnaire d'entre eux, Beethoven, est aussi le plus symphoniste ; de même que notre Rabelais cachait sous une forme obscure la substantifique moelle de son esprit pleinement émancipé, de même, il semble que Beethoven ait enfermé dans les mystères de la symphonie les pensées altières qui le hantaient et qu'il eût été peut-être dangereux d'exprimer plus clairement à l'époque où il vivait et dans le milieu aristocratique où il était obligé de se mouvoir. Sa neuvième symphonie, terminée par cet hymne majestueux à l'union, à la fraternité des peuples, appartient à la religion de demain ; c'est le cri d'enthousiasme d'un positiviste spontané.

Nous arrivons alors à l'époque actuelle où, certes, la musique est extrêmement répandue, où elle est largement enseignée, mais où l'on a sur son rôle des idées qui paraissent bien singulières.

A force de rapetisser les esprits et les cœurs, les doctrines critiques en sont arrivées à ranger toutes les manifestations esthétiques sous cette belle dénomination d'*arts d'agrément !*... *Arts d'agrément !*... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Suppose-

rait-on par hasard que les études artistiques puissent être une source intarissable des satisfactions les plus délicieuses?... Ceux qui se font de semblables illusions feront bien d'en rabattre. En réalité, les Beaux-Arts présentent tout autant de difficultés, sinon plus, que n'importe laquelle des connaissances humaines; pour arriver à un certain talent, il faut accomplir des efforts énormes, et si on veut le conserver, il faut persister dans un entraînement constant, se plier à des exigences incessantes; pour y exceller, il faut un concours des facultés les plus rares.

Non, cela veut dire tout simplement que les Beaux-Arts ne sauraient être considérés que comme un moyen de pure satisfaction personnelle, comme une chose futile et mondaine, un prétexte pour s'exhiber, pour étaler son incommensurable vanité, une occasion d'avoir du succès. Notre bourgeoisie s'est avisée de faire de l'art, espérant en tirer honneur et profit. On voit tout de suite ce que peuvent être des œuvres inspirées par de semblables impulsions et quelle large envergure elles peuvent revêtir; on voit aussi quels peuvent être les beaux résultats d'une semblable culture esthétique. Que de gens qui ont appris la musique et qui sont incapables de lire, de chanter, de jouer, d'accompagner! Que de déceptions et de déboires!...

A quoi cela tient-il?... A ce qu'on est parti d'un principe impuissant; à ce que l'intérêt et le succès sont des facteurs trop personnels, trop mesquins pour nous élever à la hauteur voulue, pour nous donner l'envolée nécessaire; à ce qu'on n'a étudié que pour son *agrément* à soi, avec l'intention de ne tirer aucun parti de son talent, de ne le mettre au service d'aucune cause, parfaitement convaincu à l'avance que les connaissances acquises sont destinées à ne jamais servir à quoi que ce soit. Pas de but, pas de destination, voilà les écueils où viennent se briser toutes nos tentatives artistiques.

Dans le profond désarroi où se trouve plongée la personnalité humaine recroquevillée sur elle-même, elle se retourne, éperdue, vers cette sorte de mysticisme que nous voyons grandir autour de nous et qui vient encore agrandir, compliquer les difficultés de notre heure. L'Humanité semble re-

tourner vers la pleine subjectivité à une allure vertigineuse. Cette tendance rétrograde a été singulièrement encouragée, précipitée par l'œuvre musicale et dramatique de R. Wagner, dont l'influence n'est pas douteuse. La bourgeoisie, d'abord effrayée par cette œuvre transcendante, s'y est ensuite plongée à corps perdu, sentant bien qu'au fond, elle sanctionnait son idéal aristocratique par son exaltation des êtres d'exception, et son apologie des entraînements de la passion; qu'elle appuyait ses vagues espérances à secouer le joug de toute responsabilité véritable par sa représentation de types abstraits constamment dominés par des forces théologiques (1). Si ces personnages n'étaient pas des demi-dieux; si l'esprit wagnérien, au lieu d'être mystique, aristocratique et rétrograde, avait été franchement sociologique et moral; si, au lieu de célébrer la personnalité, il eût montré le devoir inéluctable, il n'aurait certes pas rencontré le puissant appui d'une ambassadrice d'abord, et d'un souverain ensuite. Cette œuvre inespérée, énorme et séduisante, pouvait dès lors aider la réaction dans ses revendications, dans ses ambitions dominatrices; elle pouvait entraîner les esprits vers une mentalité obscure et ténébreuse favorable à ses projets. Il n'est pas jusqu'à la sculpture, cet art de la forme par excellence, qui n'ait été atteint par ces tendances mystiques et subjectives, ainsi qu'on a pu le voir par la récente statue de Balzac; enfin, nos déclamateurs semblent avoir pris pour tâche de déprécier la *Famille* et la *Patrie*, de jeter la défaveur sur ces réalités tangibles et fortes, qui seules sont capables de réprimer un peu le débordement de la personnalité et de l'égoïsme; ils prétendent que ce sont des intermédiaires négligeables et surannés, et que l'on doit s'élever d'un seul bond à la notion d'humanité qui est, si l'on veut, plus large, mais qui ne saurait avoir sur nous une action aussi directe ni aussi puissante.

Certes, à côté de ces tendances fâcheuses, on est heureux de constater qu'il y en a de tout à fait différentes. Des hommes de cœur surgissent et se lèvent de toute part, les noms d'Aug. Comte et de P. Laffitte rayonnent au-dessus de nos esprits

(1) Il n'y a pas dans la *Walkyrie* un seul personnage qui ait son libre arbitre et qui ne soit le jouet du destin ou d'une force quelconque.

les plus distingués, leur action triomphante rend désormais notre tâche plus facile, un grand travail de rénovation s'accomplit. Après les luttes finalement impuissantes des divers monothéismes demeurés inexpugnables sur leurs positions respectives, un Positivisme grandissant vient tenter de rallier l'Humanité tout entière sous une seule bannière, une religion universelle apparaît. Comme ses devancières, celle-ci doit régler les esprits par des conceptions générales et sûres, unir les cœurs dans des émotions communes, diriger les énergies en leur offrant un but et un idéal. Dans tout ce qui touche à cette union des âmes et des cœurs, les Beaux-Arts peuvent apporter leur influence convergente et salutaire. Le catholicisme nous avait fait entrevoir un paradis où les archanges et les séraphins, dans une extase éternelle, répandraient des flots d'harmonie ; ce rêve, irréalisable dans les sphères éthérées, ne saurait être réalisé que par l'homme, qui seul a pu le concevoir. La musique, cet art des émotions, voit s'ouvrir des horizons illimités :

Quoi de plus charmant que ces réunions intimes et familiales où des auteurs, tels que Schumann, le délicieux poète du foyer, Haydn, toujours si spirituel, Beethoven, si profond, viennent répandre les trésors de leurs pièces les plus délicates et les plus attendries?...

Qui n'a éprouvé au fond de lui-même cette secousse violente et triomphante, lorsque éclate tout à coup l'hymne national de son propre pays?... Quel Français peut demeurer indifférent aux accents de la *Marseillaise?* Quel cœur anglais ne tressaille quand retentit le *God save the Queen?*

Ces divers cultes privés et nationaux ne sont pas à créer, ce ne sont pas des inventions factices ; ils existent de toutes pièces, ils sont énergiquement liés à nos fibres les plus intimes ; le culte universel lui-même est déjà esquissé à grands traits : La *Symphonie pastorale*, ce chef-d'œuvre si radieux, n'a-t-elle pas répandu partout son influence paisible, champêtre et bienfaisante? Qui pourrait dire combien de cœurs ont été émus lorsque, après l'orage, se fait entendre le doux chant du pâtre?... La *Marche hongroise*, de Berlioz, n'a-t-elle pas à son tour secoué des énergies sans nombre?...

La musique est à n'en pas douter un des principaux organes du culte universel; on peut s'imaginer ce que serait une cérémonie qui aurait lieu au même instant sur tous les points de la planète, et où toute l'Humanité entonnerait un chant d'allégresse et d'amour !...

Voici cette fois, pour les Beaux-Arts et pour la musique, un but assez large, une destination assez élevée!... Voici un idéal capable de soutenir nos efforts, susceptible de mettre un peu de flamme dans les cœurs les plus tièdes.

Et l'on aperçoit aussitôt tout ce qu'entraîneraient avec elles de semblables exécutions musicales :

D'abord la nécessité de former un personnel nombreux, exercé, discipliné. — Il est évident que tout le monde devrait y apporter son concours dans la mesure des moyens dont il dispose, soit pour les parties de soli, de chœurs ou d'instruments, — ne serait-ce même que pour reprendre dans un ensemble général certaines parties concluantes et imposantes! De là, naîtrait pour chacun l'obligation absolue de savoir lire la musique et chanter; enfin, pour ceux qui ont des loisirs, l'obligation de cultiver un instrument. Pouvoir prendre part à une exécution : privée, nationale ou universelle, tel serait désormais le but des études musicales, telle serait la sanction finale qui leur manque encore et qui pourrait peut-être les rendre plus fécondes, leur donner plus d'élan. L'obligation de se préparer dignement à ces solennités, de s'y montrer à la hauteur de sa tâche, les dispositions d'abnégation et de dévouement qu'entraîneraient d'aussi nombreux concours constitueraient un effort moral considérable et ne manqueraient certainement pas d'avoir une influence sur l'ensemble des mœurs.

Il faudrait songer, d'autre part, à créer des vaisseaux tout à fait spéciaux pour ces sortes de manifestations grandioses et étudier à nouveau la question de l'acoustique en plein air que les anciens avaient si bien résolue dans leurs théâtres, notamment dans celui d'Orange, et qui est très loin d'avoir dit son dernier mot, à mon avis.

Voilà des questions intéressantes, difficiles à résoudre et qui peuvent passionner les esprits compétents; voilà une série

d'objets où peuvent tendre bien des efforts; l'activité humaine peut y trouver un but constant, une destination élevée, une source des satisfactions les plus vives et les plus profondes.

Les Beaux-Arts peuvent donc contribuer beaucoup à former de bons *esprits*; ils peuvent aussi, en développant dans l'ensemble du public la notion de *concours*, contribuer à former de nobles *cœurs*. L'organisation de grandes manifestations esthétiques nécessiterait de la part des chefs les plus hautes qualités du *caractère* : la prévoyance, le sang-froid et l'énergie.

A.-M. AUZENDE.

BIBLIOGRAPHIE

COLLÈGE DE FRANCE

COURS DE PHILOSOPHIE SOCIALE

Par M. Jean IZOULET.

Ce cours, créé l'année dernière sur la demande de MM. Poincaré et Bourgeois, a été confié à M. Izoulet, qui l'a professé avec un réel talent et a obtenu beaucoup de succès. Ce professeur a la voix forte, bien timbrée, s'exprime avec facilité, ne consultant ses notes que pour faire des citations; jeune encore, il peut parler debout tout le temps, en sorte que sa voix porte bien dans toutes les parties de l'amphithéâtre qui est toujours plein.

De jeunes étudiants ont fait du bruit à plusieurs de ses leçons, dans le but de les interrompre, ne les considérant pas comme suffisamment orthodoxes au point de vue chrétien, et ce tapage, loin de lui nuire, lui a donné une certaine popularité.

M. Izoulet est l'auteur d'un volumineux traité de sociologie intitulé : la *Cité Moderne*, qui lui a valu sa nomination au Collège de France, et a publié la première leçon de son cours.

Il se dit élève de MM. Ravaisson, Fouillée, Lachelier, Paul Janet, vogue par conséquent en pleine métaphysique; cependant, pendant la durée de son cours, il a développé beaucoup d'idées empruntées à Auguste Comte, dont il n'a pas indiqué la source pour la plupart et dont il a attribué, à tort, quelques-unes à Herbert Spencer.

Il préfère le nom de philosophie sociale à celui de sociologie, parce que les phénomènes sociaux ne sont pas, dit-il,

suffisamment élucidés pour constituer une science réelle, qu'ils ont besoin d'être éclairés à la lumière de la conscience.

Il a le mérite de ne pas voir, comme la plupart des socialistes actuels, une seule question sociale, la question économique et gouvernementale, et d'envisager aussi les questions religieuse et familiale, qu'il ne considère pas comme moins importantes.

De même que l'homme est formé d'un agrégat de cellules, ayant chacune une vie propre, constituant, par un consensus commun, un tout unique qui se développe suivant certaines lois spéciales, de même la société est composée d'individualités humaines qui dépendent comme les cellules du milieu où elles se trouvent et évoluent comme elles en convergeant vers un même but.

La Révolution française de 1789 n'est qu'un aspect saillant et un épisode violent de l'évolution européenne et moderne. Cette évolution qui s'accentue depuis plus de 150 ans, considérée dans son ampleur et sa profondeur, ne tend à rien moins qu'à une transformation totale de la société dans toutes ses parties.

Ces idées sont bien empruntées, il me semble, au Positivisme; il n'en est pas de même de celles qui suivent et qui ne sont que des abstractions purement métaphysiques.

Sa religion est le panthéisme le plus vague qu'on puisse concevoir et il réduit son Dieu à l'idée de justice qui animerait l'univers. Il blâme la théologie d'avoir annihilé complètement l'homme, d'en avoir fait une créature sans être réel, sans substance, sans vraie dignité devant son Créateur, comme, dit-il, Auguste Comte l'a bien compris quand il a cité le vers suivant de l'*Imitation :*

Je te suis nécessaire et tu m'es inutile...

Il importe de rectifier cette conception boiteuse, de relever la dignité de l'homme en face de Dieu, à qui il commence à se sentir nécessaire à son tour.

« De nos jours, en effet, la créature a entendu ce mot « d'un philosophe anglais : Le moindre grain de sable pèse « son poids dans le système solaire et contribue à l'équi-

« libre du monde. Et elle s'est demandé si la plus chétive « pensée ne devait pas avoir son retentissement dans la « pensée infinie; et dans un mouvement d'humble orgueil, « elle s'est conçue désormais elle-même comme

« Une claire étincelle
« D'âme distincte au sein de l'âme universelle.

« Cette révolution spirituelle qui serait en train de s'accom- « plir dans les intimités de la conscience moderne et qui au- « rait déjà une grande répercussion dans les mœurs reli- « gieuses de l'Europe ne pourrait qu'avoir une répercus- « sion bienfaisante dans les institutions ecclésiastiques. » Je crois que son collègue du Collège de France, M. Albert Reville, aux lumières duquel il fait appel, aura bien du mal à modifier le christianisme actuel avec ce panthéisme vague qui ne consiste que dans des mots sonores, vides d'idées.

En revanche, l'on ne peut que le féliciter de rejeter le collectivisme et de considérer la propriété comme la forteresse de la personnalité qui, au lieu, d'être détruite devrait être étendue à tous comme un inexprimable bienfait. « La Société « moderne est un composé d'assis et d'errants, de flottants « et de fixes, de propriétaires et de déshérités, de privilé- « giés et de parias. Ne fût-ce que dans son propre intérêt, « dans son intérêt immédiat et étroit, la société ne doit-elle « pas s'efforcer d'enraciner les déracinés, de fixer l'errant « par la propriété, comme sur le littoral de l'Atlantique on « fixe les sables par des plantations de sapins. Et n'est-ce « pas le moyen de transformer subitement en conservateurs « ces révoltés? Pour un homme sans terre et sans foyer, « qu'est-ce que la société et qu'est-ce que la patrie? Des « mots vides, des mots dérisoires. Et pour être conservateur « enfin, ne faut-il pas avoir quelque chose à conserver. »

Auguste Comte a démontré que pour résoudre la question si importante du prolétariat, la répartition de la richesse sous toutes ses formes était beaucoup moins importante que sa moralisation, qui devait être combinée avec sa gestion la plus économique, tout en souhaitant que le plus grand nombre pût parvenir à être propriétaire de son mobilier et de son

appartement. La gestion des petites propriétés entraîne beaucoup plus de frais que les grandes, parce que l'on ne peut y employer comme dans celles-ci les moyens mécaniques qui tendent à se généraliser de plus en plus.

Comme système gouvernemental, Izoulet préconise le régime parlementaire dont les défauts sont trop évidents pour qu'il puisse être considéré comme définitif. Quoi qu'on fasse, quelles que soient les modifications qu'on apporte à ce régime, il restera toujours trop instable et les élus du suffrage universel, uniquement préoccupés de leur réélection, subordonneront toujours l'intérêt général à leurs intérêts personnels. Son maintien provisoire ne peut être défendu que par l'impossibilité actuelle d'avoir une dictature réellement progressive après la douloureuse expérience que nous avons faite de celle de Napoléon III.

Quant à la société domestique, aux rapports de l'homme et de la femme, M. Izoulet demande le développement de l'instruction de la femme. Celle-ci serait de nature différente et même inverse, mais de valeur équivalente à celle de l'homme, et cette différenciation psychique irait s'accusant de plus en plus dans les civilisations futures. L'âme féminine, en se développant, contractera une union de plus en plus intime avec l'âme masculine et de cette communion intime résulteront les jouissances les plus élevées. Les droits juridiques et politiques de la femme devront être augmentés en même temps que croîtra son intelligence.

Le dogme positiviste concernant la femme est beaucoup plus clair, beaucoup plus précis; au lieu d'en faire une rivale de l'homme, de l'envoyer lutter pour la politique au *forum* où elle ne doit pas trouver sa place, de l'envoyer disputer les salaires du travail dans les ateliers où abondent toutes les sources de la corruption auxquelles elle ne peut pas ne pas succomber, il la maintiendra au foyer domestique qu'elle dirigera et embellira; compagne dévouée et affectueuse de son mari qui subviendra à tous ses besoins, elle sera la première éducatrice de ses enfants, d'abord jusqu'à l'âge de sept ans, et plus tard jusqu'à celui de quatorze ans, lorsqu'elle aura acquis des connaissances suffisamment étendues.

M. Izoulet a commencé cette année l'étude des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, dont il exagère la valeur sociologique, bien qu'il admette la fausseté de ses opinions sur beaucoup de points; il n'a pas vu en lui un simple révolutionnaire, un pur démolisseur de l'ordre ancien comme le sont tous les métaphysiciens, incapables de rien construire. L'action de Rousseau n'a servi qu'à déblayer le terrain social pour permettre la création d'un ordre nouveau, basé uniquement sur la science, qui a été préparé par les encyclopédistes du XVIII[e] siècle, par Turgot et Condorcet, complété, systématisé par Auguste Comte.

D[r] Daniel BRUNET.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

CORRESPONDANCE D'AUG. COMTE AVEC Mme AUSTIN

(*Suite*).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 3

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Ce lundi soir.

Je ne peux pas me repentir, Monsieur, de vous avoir fait assez légèrement un reproche que vous ne méritiez pas, puisque mon accusation injuste m'a procuré une telle réponse. En effet, je ne vous ai jamais cru capable de l'indigne égoïsme de tant d'hommes, qui désirent, par des raisons assez intelligibles, suffoquer l'intelligence des femmes, mais je croyais que vous estimiez assez peu le développement actuel de cette intelligence. — Et en cela je vous donnerais pleinement raison. Je n'ose pas vous dire tout ce que je pense sur les différences nationales à cet égard. — Ou je suis partiale, ou je le paraîtrais. Mais je crois qu'en Angleterre, vous trouveriez assez d'exemples d'une grande culture intellectuelle, combinée avec la plus rigoureuse et la plus modeste attention aux

devoirs domestiques, pour vous détromper sur la supériorité que vous voulez bien me donner.

« I trust I have within my realm
« Five hundred as good as he, »

dit notre roi, dans la ballade de Chevy chace. — Je vous dis en toute sincérité et sans la moindre affectation d'humilité que cette union de qualités, que vous croyiez presque incompatibles, n'est pas rare chez mes compatriotes. Si vous connaissiez la vie de la *mathématicienne,* M[rs] Somesville! son dévouement d'épouse et de mère, son inimitable simplicité et modestie, ses talents de ménagère, la bonté de son cœur, la pureté de son âme! C'est alors que vous verriez ce qui aurait le droit de commander votre admiration. — La grande, mais innocente liberté dont jouissent nos jeunes filles, et la constitution de notre vie domestique, me paraissent les deux causes, d'abord d'une certaine énergie et gravité d'esprit, et puis d'une plus grande résignation à la vie dépendante et laborieuse de *mère de famille,* comme on l'entend chez nous. Jusqu'ici, je n'ai rien vu sur le continent qui me satisfait autant que cette vie pour mon sexe, quoique j'y reconnais beaucoup de défauts. Aussi les idées extravagantes dont vous parliez ont fait peu de progrès chez nous, et n'en feront pas.

Assez de cela. Quant à votre visite, Monsieur, elle ne peut que nous rendre très heureux. Vous nous trouverez prêts et joyeux de vous recevoir, et vous ne troublerez rien. Ne croyez pas que j'ai besoin d'être prévenue *pour moi.* On me trouve toujours telle que je suis habituellement, au coin de mon feu et occupée à mon travail journalier. Mais comme il n'y a que les pauvres qui sachent le prix de l'argent, ainsi il n'y a que les travailleurs qui sachent la valeur du temps. Celui des hommes qui travaillent pour le public, dans le sens étendu du mot, m'a toujours paru sacré, et je ne me permets pas de le gaspiller. Si vous étiez fainéant je vous laisserais prendre la chance de nous trouver. Ce n'est par aucune cérémonie que j'agis autrement, mais par un scrupule très raisonnable envers vous, et pour nous épargner d'inutiles regrets.

Si seulement j'avais su que vous vouliez envoyer à Londres! Un de mes amis part demain matin. Mais apportez-moi votre paquet, je ne manquerai pas de trouver une occasion, ou bien M. Guizot est toujours disposé à me rendre de ces services-là. Mais pénétrez-vous bien de l'idée que l'homme d'affaires, ici, *c'est moi,* et que mon bon et cher mari ne se mêle pas des choses terrestres, auxquelles, du reste, je ne voudrais pas le voir occupé.

Je ne sais à quel gouvernement est cette abominable faute; pro-

bablement au nôtre. Si au lieu de lui reprocher des projets machiavéliques, on lui reprochait une incurie absolue de toute chose externe, on serait bien plus près de la vérité.

Mon mari vous salue de cœur, sa sœur vous présente ses respects ; je vous remercie de votre jugement, beaucoup trop indulgent, mais que j'accepte comme preuve de vos dispositions amicales à mon égard, et seulement à ce titre. Avec le plus profond respect.

S. Austin.

Au dos de l'enveloppe, *de la main d'Auguste Comte :*
(*Reçu le mardi soir* 5 *mars* 1844.)

N° 4.

Madame Austin a Auguste Comte.

Ce mercredi soir.

Monsieur,

Il est arrivé un contretemps qui me contrarie beaucoup. M. de Tocqueville, à qui j'avais témoigné quelque curiosité d'assister à une séance de la Chambre des députés, vient de m'envoyer un billet d'entrée pour demain, qu'il a obtenu à ce qu'il paraît avec quelque difficulté. Comme je n'aime pas demander des faveurs, il est probable que ce sera la seule occasion qui se présentera. Aussi, ai-je quelque scrupule à paraître indifférente à la peine que M. de Tocqueville a bien voulu se donner. Pourriez-vous donc nous accorder quelques heures vendredi ou samedi matin ?

Je n'aime pas vous laisser venir, et puis avoir la mortification de vous quitter dans une demi-heure. Pourtant, si vous le voulez ainsi, mon mari vous restera, car Mlle Austin m'accompagne, et nous n'irons qu'à une heure.

Veuillez bien pardonner ce changement involontaire, et me dédommager le plus tôt possible. Je n'ai pas d'autre engagement.

Mon mari vous salue cordialement. Je vous prie d'accepter aussi mes respectueuses et cordiales salutations.

S. Austin.

Au dos de l'enveloppe, *de la main d'Auguste Comte :*
(*Reçu le jeudi matin* 7 *mars* 1844.)
(*Répondu immédiatement.*)

N° 5.

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Ce mercredi nuit.

Vous me traitez mal, cher Monsieur Comte, prenez garde que je ne vous gronde un peu! Je vous ai dit que le vendredi n'était pas du tout de mon choix. M. Grote m'a dit que c'était le seul jour qui lui était possible, et me rappelant que c'était un vendredi, jour que partout j'ai trouvé jour de vacance, je l'ai prié de voir si cela pouvait vous convenir. Et pour celà vous me lancez des reproches bien incisifs sur mon peu d'attention, à ce que vous me dites. C'est vrai que je n'ai point de mémoire pour les dates, les jours, les heures et les chiffres; — et que je me ressouviendrai toujours beaucoup mieux de vos arguments lucides et de vos remarques caustiques, que de jour et d'heure quelconque; — pourtant je n'oubliai pas celà, et je ne mérite pas du tout vos traits. Pazienza. — Mon mari est encore indisposé, mais aussitôt qu'il sera bien je vous citerai de comparaître — et nous n'aurons personne.

Dans ce moment je ne pourrais pas même vous écouter. Une chère et précieuse enfant, la fille aînée de M. Guizot est, je ne le crois que trop, mourante de pleurésie. Je vais et viens. Je reste là; quand on veut m'avoir, je pleure, et je prie Dieu, deux choses qui vous paraîtront également bêtes.

Comme vous voulez. Vous penserez un peu moins bien de mon esprit, — mais je vous défie de me mépriser, — et vous savez si je vous ai en horreur pour votre antireligiosité.

Le malheur de M. Guizot me déchire le cœur, — le meilleur et le plus aimant des pères. Et comme je le trouve vraiment grand, dans ses tendres soins pour tous, — dans le calme et le courage qu'il trouve dans son cœur saignant pour tous! sa vénérable mère, ses enfants, ses domestiques. — Ah! qu'il est admirable là, dans son intérieur! Grand Dieu! quelle peine!

Adieu, cher Monsieur Comte.

Bien sincèrement à vous.

S. AUSTIN.

Au dos de l'enveloppe, *de la main d'Auguste Comte :*
(*Reçu le jeudi* 4 *avril* 1844.)
(*Répondu immédiatement.*)

RÉPONSE D'AUGUSTE COMTE.

A Madame,

Madame Austin,

23, avenue Marbeuf,
aux Champs-Elysées.

Je regrette, ma chère Dame, de m'être assez mal exprimé avant-hier pour vous donner lieu de m'accuser de critique, quand je ne le méritais réellement en aucune manière. L'oubli d'une date aussi peu importante me semblait fort naturel, et je n'ai pas voulu dire autre chose. Quant au chômage spécial de ce vendredi-là, nous sommes ici tellement habitués au peu de religiosité de notre régime polytechnique, que je n'ai pas même songé à vous faire remarquer que je ne me trouve alors nullement dispensé de mon office accoutumé : mais j'aurais dû réfléchir à la nécessité de vous signaler une telle anomalie, que vous ne pouviez guère deviner.

Je suis bien fâché que la santé de M. Austin se soit de nouveau dérangée, et je m'attends par conséquent à ne jouir aujourd'hui, chez M. Grote, de la société d'aucun de vous trois. Quant à vous, Madame, je sympathise profondément avec la mélancolique situation où vous êtes maintenant placée, et je sens combien vous devez être absorbée par les soins affectueux qu'elle vous a imposés et qui vous conviennent si bien. Vous savez que les douces tendances de votre âme ne sont pas moins appréciées par moi que les rares qualités de votre intelligence. Mais permettez-moi, Madame, de me plaindre un peu de l'injustice qui vient d'échapper de votre plume au sujet des émotions qui vous agitent, et que vous me taxez d'ignorer ou de dédaigner. Je sais pleurer aussi, croyez-le bien, non seulement d'admiration, mais aussi de douleur, surtout sympathique. Quant à la prière, ce n'est réellement qu'une forme spéciale, dans le régime ancien, d'émotions extatiques ou d'inspirations générales dont le fond indestructible appartiendra toujours à la nature humaine, quelles que deviennent ses habitudes mentales. Plus je vis, Madame, et plus j'ai lieu de sentir que les philosophes positifs, obligés de concevoir l'homme tel qu'il est, et sous tous les modes quelconques propres à son existence totale, sont les seuls qui puissent rendre une pleine

justice à leurs adversaires ou à leurs concurrents, dont ils ne doivent pas s'attendre à être aussi équitablement appréciés. Les étroites habitudes résultées de la religiosité portent à croire que les émotions, et même les conceptions de notre nature ne peuvent exister sans le costume qu'elles ont dû affecter pendant l'enfance de la raison humaine. Une autre injuste prévention de même source dispose à regarder la saine philosophie comme incapable d'embrasser jamais ce que son développement à peine naissant ne lui a pas encore permis de formuler, surtout quand le défaut d'assistance des institutions correspondantes se joint aux inconvénients d'une telle insuffisance d'essor. Mais je sens très bien, par moi-même, que tous les nobles sentiments d'amour et d'élévation que dirigeait à sa manière la philosophie théologique pourront retrouver sous d'autres formes une alimentation au moins équivalente dans le nouveau régime spéculatif. Ce n'est point exclusivement aux idées vagues, arbitraires et nébuleuses qu'appartient l'excitation systématique des sentiments tendres et généreux. L'élaboration austère et méthodique à laquelle j'ai voué ma vie, pour organiser un ensemble de conceptions sans lequel aucune régénération ne peut plus trouver de base solide, ne m'a jamais empêché de ressentir des élans réguliers d'amour universel et de contemplation désintéressée, aussi bien en vivant familièrement parmi mes semblables que dans la silencieuse concentration de mes nuits philosophiques. Or, c'est là, sans doute, ce qu'offre de réel la situation morale et mentale que représente ou qu'entretient la prière proprement dite, quand on en écarte les enveloppes religieuses qui ne lui sont nullement indispensables. Permettez-moi donc, ma chère dame, en protestant tendrement contre vos préventions à ce sujet, de vous annoncer que, quand le temps sera venu de développer convenablement le caractère sentimental de la philosophie nouvelle, les juges aussi consciencieux que vous l'êtes ne tarderont pas à reconnaître qu'elle ne craint pas plus sous ce rapport, que sous l'aspect spéculatif, la comparaison réelle avec l'ancienne manière de philosopher. Dieu n'est pas plus nécessaire au fond pour aimer et pour pleurer que pour juger et pour penser.

Jeudi 4 avril 1844. Tout à vous,

Auguste COMTE.

Excusez, je vous prie, ce rapide bavardage suscité par une accusation que je devais tenir à rejeter.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que je suis à votre entière disposition pour la soirée quelconque (autre que le vendredi) qu'il vous conviendra de m'indiquer. Toutefois je me souviens d'une invitation, acceptée depuis longtemps, pour le dimanche 14 avril; mais je présume bien que vous n'auriez pas naturellement choisi ce jour-là, il vaut pourtant mieux en avertir.

COMITÉ DE LA STATUE D'AUGUSTE COMTE

Nous avons reçu les nouvelles adhésions qui suivent :

Dr Joseph BOKOR, Docent à l'Université de Budapest.
E. BRICKA, Négociant, Conseiller municipal au Havre.
P. CANTILLI, Secrétaire de la Présidence du Conseil des Ministres, Bucharest.
Dr CAZALAS, Conseiller d'arrondissement, Bagnères-de-Bigorre.
L. DORISON, Professeur à l'Université de Dijon.
R. FAURE, Pharmacien, ancien Maire de Briançon.
Joseph HAYEK. Commerçant à Budapest.
Joseph KARINTHI, Employé, Budapest.
Albert KRAUSE, Négociant, Président du Cercle Auguste Comte, au Havre.
Adolfo DE MAGLIA, Gr. Secr. del Gran Oriente Espanol, Madrid.
Dr Miguel MORAYTA, Gr. Maître del Gran Oriente Espanol, Madrid.
Dr Bela REVESZ, Médecin à Budapest.
Beno SPITZ, Employé d'administration à Budapest.

SOUSCRIPTIONS

4e LISTE.

Rousselle	20
Urda (Jean)	4.15
Melcher (Charles)	4.15
Tinière	20
Union fraternelle des Employés de commerce de Lyon	12.40
Lataste (F.)	5
Bardoulet	5
Marc-Lorin	10
Mercier (A.)	10
Féter	2
Brettenac	1
Michault (Jules)	5
Auzende (A.-M.)	5
Windesheim (E.)	40
A reporter	143.70

Report. 143.70

SOUSCRIPTIONS REÇUES PAR LE COMITÉ ANGLAIS

	L.	S.	d.	
Harrison (Fréd.), Président du Comité anglais.	4	0	6	
Vernon Lushington, Q. C., Juge au County Court	4	0	0	
S. *D. Williams*, Colonel	5	5	0	
E.-S. Beesly, Professeur d'histoire	3	3	0	
Sir Godfrey Lushington, K. C. B., London. .	1	0	0	
Dr *Joseph Kaines*, Docteur ès sciences	1	1	0	
Mme *F. Hertz* (London)	1	1	0	
J.-W. *Bettie*, Conseiller municipal de Londres.	1	1	0	
S.-*H. Swinny* d° M.A. du Comité angl.		10	0	
J. Jeevers . . . . d°		10	0	
H. Thatcher. . d°		2	6	
George Fox. . d°	1	1	0	
James Odgers Manchester, ...	1	0	0	
Handscombe Rodd Croindale, Ecosse. . . .		5	0	
Percy Harling (Tanng	1	0	0	
T. *Widtones* (London).		10	6	
	L. 25	10	0	630

Faure (René)	100
Dupuy (Charles).	20
Mme *Ferry* (Jules).	50
Ferry (Charles)	50
Segond (L.-A.	20
Vinciguerra.	5
Ritter (Charles)	100
Dorison (L.)	25
Boell (Paul)	20
Jabely (A.).	100
Grimanelli (G.)	10
Mlle *Grimanelli* (A.)	5
Mlle *Grimanelli* (H.)	5
Meynard (L.-S.) (2e versement	15
Arezac-Lavigne (Ch.)	15
Bricka (E.).	10
Escande (G.)	100
De Massy (Robert)	10
Boulle	10
Dufour.	5
Rayneau	5
Cazalas	20

A reporter. 1.473.70

	Report	1.473.70
Dévot		5
Krause (A.)		10
Piquet (H.)		10
Monier (C.)		50
Vernizy		1
Mignoneau (E.)		5
56 souscriptions nouvelles, ensemble.		1.554.70
110 *id.* montant des listes précédentes . .		2.989.75
166 souscriptions.	Total	4.544.45

Paris, le 31 décembre 1898. *Le Trésorier,*

Emile ANTOINE.

La demande de concours adressée à la ville de Paris, par le Comité de la statue d'Auguste Comte, ne pouvant être mise à l'ordre du jour des délibérations du Conseil municipal que lorsque les sommes recueillies auront atteint un minimum déterminé, la Commission, présidée par M. Pierre LAFFITTE, a l'honneur de faire appel, dès à présent, à tous les admirateurs d'Auguste Comte désireux de coopérer à cet hommage public.

On souscrit :

A Paris : 10, rue Monsieur-le-Prince.

N. B. — Les mandats ou bons de poste doivent être faits au nom du trésorier, M. Emile ANTOINE.

A Londres : Chez M. Frédéric HARRISON, 38, Westbourne Terrace, Hyde Park W.

A Rio de Janeiro : Chez M. A.-G. D'AZEVEDA, Sampair, 55, rue d'Alfaudega.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Versailles. — Imp. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

LA PÉDAGOGIE SCIENTIFIQUE

Cours professé au Collège libre des Sciences sociales

10e et dernière leçon (inédite).

Paris, le 20 Janvier 1899.

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans notre dernière leçon, nous avons anticipé sur la leçon actuelle en faisant l'historique de l'œuvre conçue et réalisée par la Convention sous le nom d'*Écoles centrales*, œuvre pédagogique la plus grande du siècle, à laquelle tous les novateurs en matière d'éducation et d'enseignement devront toujours se reporter pour agir utilement, afin de préparer la rénovation sociale que chacun pressent, bien que personne ne puisse encore l'entrevoir.

Tant qu'on n'aura pas modifié tout notre système d'enseignement, les novateurs sociaux continueront à s'abattre sur notre pays, ravageant tout sur leur passage dans le domaine des idées, et proclamant qu'il faut détruire ce monde *trop vieux pour avoir trop duré*. Chacun d'eux traitera des questions sociales comme on traitait des questions astronomiques au temps de l'astrologie, et des questions chimiques au temps de l'alchimie.

La société croit se protéger en exigeant des médecins des études préparatoires qu'elle juge nécessaires à l'exercice et même à l'étude de la médecine. Elle ne songe pas encore à exiger la moindre préparation des

hommes politiques, persuadés eux-mêmes qu'un mandat électoral est un certificat de science très suffisant. Cependant, il serait bien plus nécessaire pour la société de se protéger contre ceux qui, dans leur orgueilleuse ignorance, peuvent faire du mal à tout le pays, tandis que les erreurs des médecins sont individuelles. Et puis, si malade qu'on soit, on n'est jamais obligé de recourir à l'intervention médicale, dont on se passe d'ailleurs absolument lorsqu'on est ou lorsqu'on croit être en bonne santé. La société tout entière, et non pas seulement tel ou tel individu, est soumise au traitement continu, ininterrompu, sauf pendant la durée des vacances parlementaires, de tous ceux qui ont reçu de leurs électeurs le droit de nous imposer leurs décisions sous forme de lois, et de nous imposer de tant de manières différentes, que la qualité de matière imposable est devenue la caractéristique de tout citoyen français, puisqu'on paye plus d'impôt chez nous que dans tout autre pays.

L'ignorance publique est la cause d'une pareille situation, aussi dangereuse pour l'ordre que pour le progrès, et surtout pour les finances nationales. Mais comme c'est là un mal irrémédiable, il serait urgent de mettre en garde les praticiens de la politique contre l'ingérence des théoriciens, si logiques que puissent paraître leurs constructions sociales, forcément déductives.

Depuis un siècle, l'intervention des théoriciens dans les questions sociales proprement dites et dans toutes celles qui s'y rapportent a causé à la France un mal incalculable. Les prévisions sociologiques sont les plus difficiles et, semblables en cela aux prévisions météorologiques, elles ne peuvent s'appliquer qu'à un avenir très rapproché. Cette simple notion, si elle était seulement familière à l'esprit de nos gouvernants, les met-

trait en garde contre le séduisant mirage de toutes les perspectives à longue portée, et même contre les conséquences d'une simple loi, votée parfois à main levée.

Qui aurait pu prévoir, par exemple, que la suppression de la liberté de tester deviendrait l'une des causes de la dépopulation de la France ?

La sagesse médicale consiste dans l'usage très modéré des remèdes, à l'égard d'organismes troublés chez lesquels le besoin de calme est surtout nécessaire. Ne serait-ce pas en cela que devrait consister aussi, à notre époque, la sagesse politique, c'est-à-dire dans l'usage très modéré du pouvoir législatif ?

Certains esprits ont pu regretter que la France ne fût pas suffisamment gouvernée. On ne peut pas se plaindre qu'elle ne soit pas suffisamment légiférée et réglementée. Une législation et une réglementation excessives pèsent sur nous et gênent l'activité nationale dans toutes ses manifestations spontanées.

Un fait divers, un simple accident se produit-il, qu'un peu d'attention eût suffi pour éviter, aussitôt les amateurs de la réglementation à outrance réclament de nouveaux règlements. C'est plutôt cette manie de réglementation qu'il faudrait réglementer, afin d'éviter de gêner et de retarder la croissance nationale, comme on retarde, par les mêmes moyens, la croissance intellectuelle de l'individu, ainsi que nous l'avons prouvé dans notre dernière leçon.

L'éducation et la politique ont bien des points communs, ce qui justifie toute excursion de l'un de ces domaines dans l'autre. Auguste Comte, en préconisant la division des pouvoirs, caractérisait leur relation par la réciprocité des conseils s'exerçant au profit de chacun d'eux, mais sans obligation d'aucune sorte.

Presque personne ne semble avoir compris la nécessité de cette séparation. Elle s'impose de plus en plus

et se manifeste spontanément en dehors de toute organisation systématique, que la spontanéité précède toujours dans la production de chaque phénomène social.

La récente manifestation des *Intellectuels*, suivie de celle des académiciens, est un indice pour tout sociologue soucieux de l'observation des faits indépendamment des contingences qui les amènent. La cause apparente est seule manifeste, et l'on aurait tort de s'y attacher exclusivement; tandis qu'il existe un enchaînement de causes plus ou moins caché qui échappe à l'œil des foules et n'est visible qu'à quelques penseurs.

Nous sommes dans une période de transformation sociale qui s'est manifestée par l'explosion de 1789, et dont les premiers indices remontent au XVIe siècle, comme Auguste Comte l'a si bien montré dans ses magistrales leçons de sociologie.

Malgré toutes les manifestations de l'agitation révolutionnaire, malgré l'importance croissante des questions sociales qui tendront de plus en plus à se substituer aux questions politiques, il ne faut pas perdre de vue que la grande révolution à laquelle nous assistons, non seulement en spectateurs, mais aussi en acteurs plus ou moins conscients, et avec des rôles bien différents sans doute d'après leur importance, il ne faut pas perdre de vue, disons-nous, que cette révolution est, avant tout, intellectuelle.

Le monde, au dire des idéalistes comme Renan, est la réalisation de l'idée.

Pour les hommes de science, qui se bornent à considérer l'immanence de l'intelligence humaine, nous disons avec Comte que les phénomènes intellectuels sont les plus importants, et que l'intelligence a guidé l'homme dans l'exercice le plus rudimentaire de son activité, employée d'abord à la satisfaction des besoins les plus grossiers, et ensuite dans ses différentes ma-

nifestations et créations industrielles, morales, esthétiques et scientifiques.

Dès les temps historiques les plus lointains, un certain accord s'est établi entre les observations et les conceptions relatives au monde et à l'homme.

Quand, par suite de nouvelles observations, cet accord a cessé d'exister, comme il n'était plus possible de mettre en doute des résultats devenus vulgaires à la longue et parvenus à la connaissance de tous, il a bien fallu modifier les conceptions invérifiables à l'égard du monde et de l'homme, de leur origine, de leur but, de leur fin ou destination. De là, les grandes révolutions et transformations religieuses qui marquent et délimitent les principales étapes de l'humanité dans sa marche à l'étoile, c'est-à-dire vers la lumière.

Nous approchons du terme d'une de ces longues étapes sans que personne puisse encore préciser le temps qui nous en sépare; mais nous avons lieu de penser que nous sommes plus rapprochés de la fin que du commencement, puisque ce commencement remonte, non pas à dix-huit siècles en arrière, mais à l'âge des peuples les plus anciennement connus, les Égyptiens et les Chaldéens.

« L'initiative, dit Auguste Comte dans sa 8e leçon « de sociologie, devait appartenir à la partie de l'em- « pire romain qui, d'une part, était mieux préparée « au monothéisme, ainsi qu'à l'existence d'un pouvoir « spirituel indépendant, et qui, d'autre part, en vertu « d'une nationalité plus intense et plus opiniâtre, « éprouvait plus vivement, depuis sa réunion, les in- « convénients de l'isolement. Car elle devait sentir la « nécessité de le faire cesser sans renoncer à sa foi, et « en cherchant, au contraire, à la propager. Or, à tous « ces attributs, on ne peut méconnaître la vocation « de la petite théocratie juive, dérivation accessoire

« de la théocratie égyptienne et peut-être même chal-
« déenne. Elle en émanait probablement par une sorte
« de colonisation de la caste sacerdotale, dont les
« classes supérieures, étant déjà parvenues au mono-
« théisme, avaient pu être conduites à instituer, à titre
« d'asile ou d'essai, une colonie pleinement mono-
« théiste. Malgré l'antipathie de la population infé-
« rieure pour un établissement aussi prématuré, le
« monothéisme y avait conservé une existence pénible,
« mais pure et avouée, du moins depuis l'époque de la
« séparation des dix tribus, jusqu'au temps de l'assi-
« milation romaine. Cette population s'était isolée en
« raison du vain orgueil qu'y exaltait davantage l'es-
« prit superstitieux de nationalité propre à toutes les
« théocraties.

« J'ai cru, ajoute Comte, pour mieux manifester la
« portée de ma théorie, devoir ainsi caractériser une
« telle initiative. Cette appréciation secondaire, fût-
« elle aussi douteuse qu'elle me paraît évidente, n'af-
« fecte pas le fond du sujet. L'ensemble des causes
« intellectuelles et sociales qui a dominé ce mouve-
« ment montre qu'à défaut de l'initiative hébraïque,
« l'évolution n'aurait pas manqué d'autres organes,
« qui lui auraient imprimé une direction identique en
« transportant seulement à certains livres, perdus peut-
« être, la consécration qui s'est appliquée à d'autres. »

Le monothéisme des Hébreux, quoi qu'en disent leurs livres sacrés, avait été certainement précédé du polythéisme, et d'abord du fétichisme, qui avait persisté dans la population inférieure, comme en témoignent ces mêmes livres sacrés dans leurs relations au sujet de l'adoration du veau d'or et d'autres idoles.

L'une des remarques les plus importantes à faire au sujet de ces grandes transformations de la mentalité, c'est l'existence de différences mentales considérables

entre les parties d'une même population, comme nous le voyons chez les Hébreux dans ces temps reculés, et encore en France, de nos jours, ainsi qu'entre les divers peuples contemporains. C'est ainsi que le monothéisme juif est contemporain du culte des dieux de l'Olympe dans toute sa splendeur au temps du polythéisme grec et romain.

Les Grecs, et non les Romains, sont nos ancêtres intellectuels. Ce sont eux qui, grâce à une poignée de libres penseurs, ont posé les bases de la science moderne, ont généralisé, dans le monde civilisé d'alors, la transformation du polythéisme en monothéisme, et préparé la nouvelle transformation intellectuelle qui s'opère lentement, par un mouvement ininterrompu, depuis le XVIe siècle.

Cette transformation sera-t-elle la dernière, suivant le pronostic d'Auguste Comte? Chacun est libre de s'abandonner, à cet égard, aux conjectures relatives à un avenir aussi lointain que l'imagination peut le rêver.

Quoi qu'on en ait dit, Comte n'est pas un despote intellectuel se proposant de réglementer la pensée humaine. Son autoritarisme se traduit, non par des sanctions, mais par des conseils.

Un professeur de mécanique, et ce fut jadis notre cas, ferait preuve du même autoritarisme en interdisant, au nom de la science, à un chercheur du mouvement perpétuel de poursuivre son entreprise.

Toutes les interdictions de Comte au sujet de la recherche des causes premières et des causes finales n'empêchent pas les métaphysiciens de chercher encore, à la suite d'Herbert Spencer, à ramener le monde extérieur au mécanisme et à rendre rationnelle la loi empirique de la gravitation.

La condamnation par Comte de l'astronomie stellaire n'a pas empêché les progrès de cette partie de la

science, surtout depuis l'invention du spectroscope, qu'il ne pouvait pas prévoir.

Les recherches réelles et les recherches vaines forment un domaine illimité à la portée de toutes les activités et de toutes les intelligences. L'essentiel, à chaque époque, c'est que les hommes les plus éminents donnent des conseils à la masse des travailleurs aussi bien qu'aux esprits les plus actifs, en appelant leur attention sur les questions les plus urgentes, sur celles qu'il faut résoudre à leur heure et à leur place, dans leur ordre hiérarchique. La solution de l'une amène nécessairement la solution de la suivante ; tandis que la non-résolution d'un problème empêche la solution des problèmes qui dépendent de celui-là.

Le problème fondamental de notre époque, c'est la transformation du monothéisme, juif, catholique, protestant, musulman, spiritualiste, en une mentalité dont toute croyance au surnaturel sera exclue.

Aujourd'hui, comme autrefois dans les temps anciens que nous avons précédemment envisagés, l'accord n'existe plus entre les observations et les conceptions relatives au monde et à l'homme. Quand, à la longue, les résultats de ces observations seront devenus vulgaires, c'est-à-dire lorsqu'ils seront parvenus à la connaissance de tous ou du moins du plus grand nombre, il faudra bien que la transformation mentale s'opère, malgré la résistance de toutes les forces rétrogrades organisées pour s'y opposer.

Car, ce qu'il y a de remarquable et aussi d'inquiétant aux époques de transformation, c'est l'organisation des éléments rétrogrades et la dispersion des éléments révolutionnaires. Les uns et les autres emploient les armes les plus perfectionnées, et ce perfectionnement de l'armement doit nécessairement rendre la lutte plus dangereuse. Il ne s'agit pas ici des armes matérielles,

mais surtout des armes intellectuelles, qui sont autrement redoutables. C'est par la connaissance des différentes puissances sociales que les partis rétrogrades ont pu, depuis la restauration bonapartiste, empêcher notre grande Révolution de donner les résultats qui en devaient être la conséquence.

L'obtention immédiate de ces résultats n'était pas possible il y a un siècle. Elle se serait produite peu à peu par l'usage de la liberté. La confiscation de toutes les libertés par Bonaparte, sa désastreuse équipée militaire, sa restauration sacerdotale au moyen du Concordat, ont produit notre état politique actuel, si bien caractérisé par Comte dans sa première leçon de sociologie, écrite en 1838, il y a soixante ans, et qu'on croirait, en la lisant, réellement écrite de nos jours.

Cela prouve notre état d'immobilité, de piétinement sur place, malgré les traverses et les aventures, malgré le changement d'étiquette. Car l'étiquette seule a changé ; les institutions sont restées les mêmes. La République s'est installée dans les immeubles de la Royauté et de l'Empire sans en modifier la destination, comme l'Université s'est installée dans les anciens collèges des jésuites, sans changer leur méthode et leur doctrine pédagogiques, sauf en de simples questions de détail.

C'est pourquoi la réaction, temporelle et spirituelle, est toujours possible ; tandis que, au moyen d'institutions républicaines fondées sur la liberté et d'une éducation basée sur la science, on eût rendu toute restauration, même momentanée, absolument impossible, par la force des choses.

Nous avons dit que la profonde connaissance des différentes puissances sociales a permis aux éléments rétrogrades de se préparer silencieusement avec une ténacité et une persévérance extraordinaires.

Quels sont ceux qui ont préparé la Révolution de 1789? Ce sont les philosophes du XVIIIe siècle qui ont sapé les bases de l'ancien régime. Deux noms suffisent pour rappeler cette pléiade d'hommes éminents. Voltaire s'est attaqué au pouvoir spirituel, tandis que Rousseau s'est appliqué à détruire le pouvoir temporel. Les hautes classes de la société devinrent alors incrédules et révolutionnaires, et ce même esprit se propagea de haut en bas. Mais si la métaphysique révolutionnaire fut toute-puissante pour détruire, elle se montra impuissante pour édifier. Le temps surtout lui manqua. Elle a laissé la moitié de la tâche à ses successeurs.

Depuis cette époque, le parti rétrograde s'est réorganisé. Les hautes classes avaient donné, au XVIIIe siècle, l'exemple de l'incrédulité. Elles avaient échappé au joug de l'Église. Celle-ci, au XIXe siècle, les a ressaisies. Les habitudes pieuses font partie intégrante de la vie de la haute bourgeoisie. Il est devenu de mauvais ton de railler la religion, considérée comme la sauvegarde de la société. Les miracles fleurissent de nouveau, les institutions des jésuites et celles des autres congrégations religieuses sont remplies d'élèves. La religion est sortie des Églises pour entrer dans le champ de la politique; le parti clérical s'est constitué; ses ramifications s'étendent dans toutes les administrations civiles et militaires. Cette situation est trop connue pour que nous insistions davantage.

Le problème à résoudre est celui-ci : substituer à l'ancienne mentalité catholique ainsi restaurée, au moins en apparence, dans les hautes classes de la société, la mentalité nouvelle qui résulte de l'état actuel des connaissances scientifiques. Puisque c'est à la science que sont dues les transformations successives de la mentalité humaine, c'est à la science qu'on

devra également la nouvelle mentalité individuelle. De là, tous les efforts tentés jusqu'ici par la réaction, et couronnés d'un plein succès, pour retarder dans l'enseignement l'introduction de la science ; de là, le peu de place qu'on lui accorde, et seulement dans les dernières années d'études, lorsque l'intelligence de l'enfant s'est développée en dehors de toute notion scientifique. Alors l'introduction de la science, trop tardive et de trop courte durée, n'exerce plus aucune influence, ou du moins cette influence se réduit-elle à fort peu de chose.

L'Université est une compagnie de métaphysiciens et de lettrés, dans laquelle l'élément scientifique est en minorité. Chaque savant reste confiné dans sa spécialité, sans songer à s'élever à la conception de la science éducatrice, si bien définie par M. Berthelot.

Au lieu de réclamer une place dans l'enseignement du jeune âge, les professeurs de sciences, suivant l'exemple du professeur de philosophie, se contentent d'avoir leur place dans l'enseignement des hautes classes. Ils font à leurs collègues des lettres une concession très regrettable en déclarant que ce sont les meilleurs élèves de lettres qui réussissent le mieux dans l'étude des sciences. Ils ne remarquent pas que, l'enseignement n'étant organisé qu'au point de vue littéraire, tous ceux que cette étude exclusive a rebutés ont perdu leur temps, ont laissé leur esprit s'atrophier dans la paresse, et qu'ils se trouvent alors dans un état d'infériorité intellectuelle par rapport à leurs condisciples littéraires.

Au contraire, lorsqu'on mènera de front l'enseignement des lettres et celui des sciences pendant toute la durée des études, les différentes aptitudes trouvant à s'exercer, la paresse d'esprit disparaîtra chez la grande majorité des élèves. Ce résultat avait été obtenu par

l'enseignement secondaire spécial. Aussi, les métaphysiciens et les lettrés, complices inconscients des théologiens, se sont-ils attachés à le détruire. Ils l'ont remplacé par l'enseignement moderne, dans lequel la culture scientifique est aussi tardive que dans l'enseignement classique. En résumé, c'est un autre enseignement littéraire sous une forme différente, et rien de plus. Encore ce nouvel enseignement est-il destiné aux intelligences inférieures, tandis que l'enseignement classique est réservé à l'élite.

Les littérateurs sont-ils supérieurs aux autres hommes? Qu'ils le croient, c'est possible. Encore cette croyance ne saurait-elle être générale, même parmi eux. Toute discussion à cet égard serait oiseuse.

La grande erreur, la superstition qu'il importe de détruire, c'est la superstition du latin, c'est l'idée qui fait attacher une supériorité quelconque, intellectuelle ou morale, à ceux qui ont fait leurs études classiques. C'est méconnaître la loi du progrès que d'envisager une institution comme tellement parfaite qu'on ne puisse la remplacer par une autre institution qui lui soit supérieure.

C'est, non pas pour les enfants les moins intelligents, mais pour l'élite de la jeunesse, qu'il convient et qu'il importe surtout d'instituer un nouvel enseignement. C'est ce qu'a si bien compris la Convention en décrétant la fondation des écoles centrales. C'est à des fondations du même genre que nous devons recourir aujourd'hui en nous inspirant du nouvel état social et de tous les progrès réalisés depuis un siècle. L'esquisse que nous avons présentée à ce sujet dans notre dernière leçon nous dispense d'y revenir.

L'œuvre de M. Duruy, qui se rapproche le plus de celle de la Convention, était entachée de ce vice originel, d'être présentée comme s'adressant aux élèves trop peu intelligents pour suivre l'enseignement classique.

Les lettrés ont provoqué et obtenu, en 1891, la suppression de l'enseignement spécial, à cause de sa partie utilitaire, et la suppression de l'École de Cluny, parce que cette école permettait de recruter les professeurs en dehors de l'École normale supérieure et des Facultés des lettres et des sciences. Un simple instituteur pouvait parvenir au professorat des lycées, même des lycées de Paris, sans avoir appris le latin; être agrégé, sans connaître le latin; enseigner le français, la littérature française, les langues vivantes, sans savoir le latin. Voilà la vraie raison de la suppression de l'École de Cluny et de l'agrégation de l'enseignement spécial, raison qu'on n'a jamais donnée au public. Et cette suppression a été faite par les hommes politiques qui témoignent la plus grande bienveillance aux instituteurs, auxquels ils ont ainsi ôté le moyen de sortir de leur sphère et de s'élever, ce qui est absolument contraire aux principes républicains!

Quelle contradiction de vouloir faire de l'instituteur une sorte de pasteur protestant ou de conseiller du peuple, du moins des enfants du peuple, en opposition avec le curé de la commune, et de continuer à attribuer une supériorité intellectuelle et morale à ceux qui ont étudié le latin! N'est-ce pas proclamer ainsi la supériorité du curé sur l'instituteur?

Les instituteurs ont demandé qu'on leur enseignât le latin dans leurs écoles normales; on s'y est refusé. Pourquoi? Est-ce par crainte d'une concurrence nouvelle? Ou bien par crainte d'une nouvelle démonstration de la possibilité d'apprendre le latin en deux ou trois ans, au lieu d'y consacrer toute la durée des études? Il y a de tout cela. Il en est de même de la suppression du baccalauréat ès sciences. La classe de rhétorique obligatoire pour tous, tel a été le grand triomphe des lettrés, au Parlement de 1891.

La question religieuse et l'enseignement classique sont intimement liés. « Si l'on supprimait l'enseignement du latin, nous disait, il y a vingt ans, un prêtre breton, il ne nous serait plus possible de recruter notre clergé. »

Et il ne s'agit pas de supprimer. La demande est plus modeste. Qu'on ait seulement l'accès de toutes les carrières sans connaître le latin, nous nous déclarerons satisfaits. La question, paraît-il, sera résolue prochainement. Nous avons peine à le croire. M. le vice-recteur de l'Académie de Paris vient d'émettre à cet égard un avis favorable devant la Commission de l'enseignement organisée par la Chambre des députés. Certains lettrés, comprenant le danger, demandent maintenant la suppression de l'enseignement moderne et le rétablissement de l'enseignement spécial. Il est trop tard. Tous s'accordent à constater l'affaiblissement des études classiques, qu'ils considèrent comme un indice de l'abaissement intellectuel et moral de la France. Les théologiens en disent autant de la décadence théologique et religieuse. Il en a été ainsi à toutes les époques de transformation.

Contrairement à l'opinion de M. Fouillée, nous affirmons que ceux qui combattent l'enseignement du latin travaillent pour la France, et non pas contre la France.

Lorsque le latin aura cessé d'être obligatoire, en France d'abord, et ensuite dans les autres pays européens, c'est l'enseignement du français qui le remplacera dans toutes les écoles de l'Europe, de même que le français a remplacé le latin comme langue diplomatique. La langue française est une des plus belles œuvres artistiques; elle s'impose à la connaissance et à l'admiration de tous les peuples modernes, comme autrefois le grec s'imposait à tout le monde civilisé. Quand on aura remplacé, dans la plupart des lycées et des collèges, le latin par les lettres françaises et par les beaux-arts, une renais-

sance artistique et littéraire se fera sentir non seulement à Paris, mais dans toutes les parties de la France. Trouvant un gagne-pain assuré dans les établissements d'instruction, un certain nombre d'artistes parisiens émigreront en province, et se feront, suivant une expression célèbre, les commis voyageurs de l'art.

Les villes peuvent beaucoup pour hâter cette transformation; elles n'ont qu'à ne pas renouveler l'engagement décennal qui les lie avec l'État et qui doit expirer, dans toute la France, en 1901. C'est à la ville de Paris qu'il appartient de donner l'exemple en remplaçant par une *école centrale* son collège Rollin, dont le nom seul caractérise le système des études classiques.

Le portrait de Rollin a peut-être été un peu chargé par Bastiat, quand il écrivait : « A quel degré d'abjec-« tion intellectuelle et morale la longue fréquentation « de l'antiquité n'avait-elle pas réduit ce bonhomme « Rollin? On ne peut lire ses livres sans se sentir saisi « de tristesse et de pitié. On ne sait s'il est chrétien ou « païen, tant il se montre impartial entre Dieu et les « dieux. Sur sa physionomie placide, on voit toujours « errer l'ombre des passions guerrières : il ne parle que « de javelots, d'épées, de catapultes. »

Si nous avons tant insisté sur la question du latin, c'est parce qu'elle domine tout notre enseignement. Les lettrés le comprennent bien. De là, leur résistance. Que le latin cesse d'être obligatoire, que toutes les fonctions soient accessibles aux bacheliers de l'enseignement moderne, la désuétude et le temps feront le reste ; la Russie elle-même finira par suivre notre exemple. Actuellement, on impose l'étude du latin à la jeunesse russe sous le prétexte d'imiter la France, mais, en réalité, pour l'empêcher de penser et de s'émanciper. C'était, d'ailleurs, le but des jésuites qui ont été les organisateurs de l'enseignement classique en France.

Voici, à ce sujet, l'opinion émise par un écrivain russe, M. Novicow, dans son livre sur les luttes entre sociétés humaines :

« Quand on impose l'étude d'une langue, en attachant « certaines punitions à son ignorance ou certaines fa- « veurs à sa connaissance, c'est que les populations, « soumises à ce régime, n'ont pas le désir de faire cette « étude de plein gré.

« Quels sont les résultats de cette contrainte? Du « temps perdu souvent, de la haine toujours. Dans ces « derniers temps, en Russie, les programmes scolaires « font une part immense au grec et au latin. L'opinion « publique en Russie est absolument convaincue de « l'inutilité, nous dirons même de la barbarie de cette « étude. L'enfant, avant de raisonner, s'imprègne déjà, « dans sa famille, d'hostilité contre le grec et le latin. « Quand il peut penser par lui-même, aux environs de « 16 à 18 ans, il comprend, lui aussi, que cette étude « est absolument inutile. Que fait-il donc? Il apprend « le latin, mais il tâche de ne pas le savoir. La plupart « des jeunes gens ayant terminé leurs humanités, en « Russie, sont absolument incapables de lire trente « lignes de Virgile ou d'Horace, en dehors des textes « qu'ils ont piochés avec leurs professeurs.

« Quel est le but du gouvernement russe? La con- « naissance du latin. On voit que le but n'est pas atteint. « Mais il y en a un autre, non poursuivi, qui est atteint « positivement : c'est le gaspillage inutile des forces « vitales de plusieurs générations. Ces jeunes gens qui « ont la haine du latin auraient eu peut-être la passion « des sciences naturelles. Mais le latin les dégoûte de « tout le reste et, sortis de l'école, ils considèrent sou- « vent toute lecture, tout travail intellectuel, comme « les plus odieuses des corvées.

« Voilà pour le temps perdu. Quant à la haine, il y

« a, naturellement, une masse de jeunes gens qui « gardent, pendant toute leur vie, la plus sainte hor- « reur d'Horace, de Démosthène et d'Homère. Les Ro- « mains et les Grecs sont morts depuis longtemps. Si « on les hait, cela leur est bien égal. Mais il n'en est « pas de même des sociétés vivantes; la haine leur fait « le tort le plus positif. »

Après la question du latin, la plus importante, au point de vue moral et social, c'est la question de l'internat. L'internat devrait être supprimé, purement et simplement, comme immoral et antisocial. On répète à satiété, en sociologie comme en biologie, que le besoin crée l'organe, et l'on craint que la suppression de l'internat ne soit une impossibilité.

Que la ville de Paris donne l'exemple en supprimant l'internat au collège Rollin, au collège Chaptal, à l'école Jean-Baptiste-Say. Les autres villes l'imiteront peu à peu, et le Parlement finira par voter une loi interdisant partout l'internat. Les familles cesseront-elles, pour cela, de faire instruire leurs enfants? Pas le moins du monde. Les nouveaux besoins créeront de nouveaux organes. Combien de familles des grandes villes seraient heureuses de recevoir et d'héberger un ou deux écoliers, comme cela se passe en Allemagne! On s'organiserait en conséquence, comme on s'est organisé pour avoir des locataires.

Lorsque nous aurons cessé de mettre nos enfants en prison et de les y laisser, sous le prétexte de les instruire, pendant sept ou huit ans, quelquefois même davantage, nous formerons de nouvelles générations plus actives, plus vivantes, prêtes à agir et à s'expatrier.

L'enseignement du latin et l'internat sont les deux œuvres pédagogiques des jésuites. Ce sont ces œuvres-là qu'il faut attaquer tout d'abord.

Des célibataires sont incapables d'élever les enfants.

La qualité de prêtre ou de congréganiste ne peut pas suppléer à cette incapacité-là. L'influence du milieu est prédominante au temps de la jeunesse. Expliquée scientifiquement, la vocation religieuse n'est que le résultat de l'influence du milieu.

Ces deux réformes réalisées, les autres s'ensuivront nécessairement. En attendant, il serait désirable que, pour sauvegarder l'unité de l'âme française, le Parlement adoptât une mesure transitoire. De même que, pour obtenir le titre d'ingénieur des arts et manufactures, il faut avoir suivi les cours de lE'cole centrale; de même, quant aux autres écoles spéciales, civiles ou militaires, pour posséder les titres et les privilèges qui y sont attachés, il faut également avoir passé par ces différentes écoles; de même, pour le diplôme de bachelier, donnant accès aux écoles supérieures et aux fonctions publiques, tous les candidats devraient passer l'année de leur examen dans un établissement de l'Etat. Cette mesure a été appliquée, pendant la première moitié de ce siècle, sous la royauté, jusqu'en 1850. Il serait bon de la rétablir.

Ce ne serait nullement un attentat contre la liberté; car, en définitive, personne n'est obligé d'être bachelier. Et si l'adoption de cette mesure diminue, comme il y a lieu de le présumer, le nombre des aspirants au baccalauréat, aux professions dites libérales et aux fonctions publiques, on aura fait une œuvre éminemment libérale et émancipatrice, favorable au développement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, des beaux-arts, des sciences et de toutes les initiatives individuelles.

Qu'on joigne à cette mesure transitoire cette autre qui consisterait à faire subir l'examen du baccalauréat dans les lycées et dans les collèges, on libérerait ainsi les établissements d'enseignement supérieur d'une énorme perte de temps. Le baccalauréat n'étant plus

qu'un certificat d'études, ce serait un acheminement, lent mais sûr, à sa suppression.

La suppression de cette sanction, dont nous avons démontré la nécessité dans notre avant-dernière leçon, amènerait la suppression des programmes et l'indépendance des études. Alors l'enseignement cesserait enfin d'être fictif ou abstrait, théologique ou métaphysique, pour devenir réel, positif et social. L'école s'organiserait à l'image de la société; les éléments scolaires seraient ces mêmes éléments sociaux qui constituent le fond de toute civilisation, c'est-à-dire les arts techniques, la morale, les beaux-arts et les sciences.

La question de la méthode, qui prime pourtant toutes les autres, et qui caractérise la pédagogie scientifique, sera résolue la dernière. Il faudra encore bien du temps pour que le professeur se décide à renoncer à l'usage des leçons, qui favorise également la paresse de l'élève et celle du maître. La coutume très ancienne de faire réciter des leçons apprises par cœur doit remonter jusqu'à l'époque de la tradition orale, avant l'invention de l'écriture, et s'être développée aux époques suivantes, où l'on a craint de perdre les écrits si précieux des chants et des poèmes antiques. C'est une crainte analogue qui a fait entretenir, pendant des siècles et bien inutilement, le feu sacré chez les Anciens.

L'élève qui récite une leçon est dans un état de passivité complète, aussi bien que le maître qui la fait réciter. Nul effort intellectuel ne se manifeste ni d'un côté, ni de l'autre, mais un simple effort de mémoire chez l'élève et un peu d'attention chez le maître. Il est vrai que, si l'élève ne récite plus de leçons, il ne voudra peut-être plus réciter de catéchisme. Cela n'est pas notre affaire. Cette dernière récitation a été supprimée dans l'école, tandis que la première subsiste, jugée indispensable à l'enseignement et à la préparation des examens.

Ce sont les professeurs de sciences qui imposeront, par leur exemple, la suppression des leçons, lorsque, libérés des programmes, ils songeront enfin à appliquer leur méthode, la méthode scientifique ou pratique, à l'enseignement des sciences, en les faisant pratiquer à leurs élèves, au lieu de leur faire réciter des livres.

La science n'est pas une bible qu'on doive épeler, lire ou apprendre par cœur, pour la réciter ensuite; c'est un immense champ expérimental dans lequel l'expérience seule péut produire la récolte, c'est-à-dire le savoir scientifique.

Le progrès pédagogique s'accomplira lentement, comme tous les autres progrès. L'essentiel, c'est de montrer le but et d'écarter les obstacles qui empêchent de l'apercevoir. Le plus grand obstacle, c'est la recherche anticipée du progrès politique et social, qui doit suivre et non précéder l'accomplissement du progrès pédagogique.

« Les sociétés, a écrit Littré, sont stationnaires quand « la somme de ce qui doit être appris reste la même; « elles rétrogradent quand cette somme diminue; elles « avancent quand cette somme grossit. »

Certains esprits supérieurs ont quitté l'enseignement auquel ils s'étaient destinés par une longue préparation, où ils avaient déjà fait leurs preuves, pour se lancer, en purs théoriciens, dans les aventures politiques et sociales, auxquelles ils n'étaient nullement préparés.

Cette désertion est regrettable à tous égards. Elle s'explique par le peu d'initiative et de liberté intellectuelle qu'on laisse aux membres du corps enseignant, et par leur assujettissement au pouvoir politique.

On songera sans doute un jour à exiger une préparation des hommes politiques qui reçoivent de la foule ignorante le mandat de représenter la France, de disposer de ses finances et de toutes ses richesses matérielles, intellectuelles et morales.

En attendant, il serait urgent de faire cesser la subordination du corps enseignant et de proclamer sa complète indépendance, sous la seule garantie des lois de droit commun.

L'institution d'un nouveau pouvoir spirituel, à la fois intellectuel et moral, s'impose, pour remplacer l'ancien pouvoir théologique qui s'écroule.

Cette nécessité sociale, la plus urgente de toutes, étant devenue évidente, il faudra que chacun se mette à l'œuvre, qui par son intelligence et son talent, qui par ses capitaux, qui par son activité et son travail, pour renouveler notre outillage intellectuel, c'est-à-dire, le système d'enseignement que le passé nous a légué.

Les œuvres d'éducation et d'enseignement peuvent être aussi nombreuses que variées. L'important, à cet égard, c'est précisément la variété, dans laquelle se retrouvera l'unité française, et non dans l'uniformité, absolument contraire au génie français, véritable protée par sa souplesse et la multiplicité de ses formes.

Les sociétés d'enseignement de tout ordre ont déjà commencé à faire de bonne besogne. A Paris, les sociétés polytechnique et philotechnique et d'autres associations du même genre rivalisent de zèle et de dévouement. Il en est de même en province sous l'heureux patronage de la ligue de l'enseignement. La ligue doit se garder de deux écueils : son absorption par les hommes politiques et par l'administration universitaire.

C'est surtout à cette admirable fondation de Jean Macé qu'on doit les nouvelles lois scolaires. Nous savons que la ligue entreprend actuellement la réforme de l'enseignement secondaire. Cette réforme s'opérera surtout par la transformation des collèges communaux en écoles primaires supérieures et en écoles pratiques d'agriculture, de commerce et d'industrie. Ce sont là les élé-

ments spéciaux d'un nouvel enseignement général, qui prendra peu à peu conscience de tous les besoins sociaux et de la nécessité de ne pas sacrifier l'homme au spécialiste.

Il faut que tous les efforts se concentrent sur ce point : faire de l'école une personne morale, lui donner l'autonomie et la personnalité civile. Alors la bienfaisance privée trouvera à s'exercer plus utilement qu'à grossir le trésor de l'Institut, destiné à récompenser des œuvres qui ne sont pas toujours de premier ordre.

« Sociale dans sa source, a dit Comte, la richesse doit « devenir sociale dans sa destination. » S'adressant aux écoles, les legs et les donations auront réellement un caractère social, parce qu'ils rétribueront un service actif et continu d'enseignement, au lieu de récompenser les auteurs d'ouvrages qu'on ne lit pas.

Une active propagande à cet égard doit s'exercer par écrit et verbalement, par la conférence et par la presse, incessante, de tous les jours.

Le siècle qui finit a renouvelé l'outillage industriel, malheureusement aussi l'outillage militaire. Le siècle qui va commencer devra renouveler l'outillage intellectuel dans toutes les parties du monde.

Les luttes entre les sociétés humaines continueront, ainsi que l'annonce l'écrivain russe, M. Novicow ; car la lutte c'est la vie ; mais elles se présenteront sous leur forme supérieure : elles deviendront intellectuelles. La lutte des idées remplacera la lutte aux frontières ou dans la rue. La première place appartiendra à qui saura la prendre. Elle reviendrait de droit à la France. Ce serait l'aboutissement final de notre grande Révolution.

Emile RIGOLAGE.

LE POSITIVISME ET LA QUESTION SOCIALE

(Suite et fin.)

CONFÉRENCE

Donnée à Lyon, le 2 Juillet 1898, au Palais Saint-Pierre

Par le Dr Paul DUBUISSON

Sous la présidence de M. Alexis BERTRAND, professeur à la Faculté des Lettres.

Rappelons d'abord le principe qui la domine, principe qui lui est commun avec la solution socialiste : *La richesse est sociale dans sa source et doit l'être dans sa destination.*

Le Socialisme a cru résoudre le problème en assurant aussi complètement que possible l'égalité matérielle. Et nous venons de voir à quels obstacles il se heurtait dans l'établissement de cette égalité.

Le Positivisme cherche sa solution dans une voie toute différente. Au lieu de tendre à assurer l'égalité, il tend plutôt à développer les inégalités existantes. Pour lui, l'égalité est un rêve, une chimère. Elle n'existe nulle part, pas plus dans la société que dans la nature ; et il

considère que, parmi les inégalités sociales, l'inégalité matérielle est peut-être la moins grave de toutes.

En réalité — c'est là un fait d'expérience — rien n'est moins stable que la fortune. De génération en génération, elle change de mains. Le père était pauvre, le fils est riche, et le petit-fils retombera peut-être dans la pauvreté. Il n'est guère de famille où il n'y ait tout à la fois des pauvres et des riches. Le même homme, dans le cours de son existence, passe souvent de la misère à l'opulence et de l'opulence à la misère. Il est donc permis de dire qu'il n'est pas d'inégalité moins immodifiable, moins fatale que l'inégalité matérielle.

Il n'en va pas de même des autres, fatales celles-là et auxquelles nous sommes bien obligés de nous résigner : je veux parler des inégalités physiques, intellectuelles et morales. Il n'est pas indifférent à coup sûr de venir au monde avec la beauté d'un Apollon ou la laideur d'un Quasimodo; de naître robuste ou chétif, intelligent ou faible d'esprit, bon ou méchant; et cependant, qu'y pouvons-nous? Bien peu de chose, et il n'est pas au monde de compensations matérielles qui puissent rétablir ici l'égalité. En fait, on naît inégal, de plus en plus inégal, et nous n'y pouvons rien.

Pourquoi, dès lors, s'attacher si exclusivement à faire disparaître, parmi tant d'inégalités, celle-là seule qui disparaît si souvent d'elle-même? N'est-il pas plus raisonnable de nous résigner à cette inégalité-là comme nous nous résignons aux autres, et, au lieu de chercher à la détruire, d'appliquer nos efforts à la faire concourir au bien général, à la rendre utile à la collectivité, d'inutile ou dangereuse qu'elle est aujourd'hui?

C'est dans ce sens, c'est dans cet esprit que le Positivisme a cherché sa solution du problème social.

De là une première conséquence : loin de se révolter contre les lois naturelles qui créent l'inégalité matérielle

et de vouloir les entraver — ce qui serait temps perdu — il les respecte. La propriété va depuis l'origine des sociétés, s'individualisant de plus en plus : il respecte la propriété individuelle (nous verrons bientôt sous quelles conditions) et, médiocrement ému de l'argument des services publics ou de celui de la collectivisation primitive, il n'a garde de se mettre en travers de la plus énergique peut-être de toutes les tendances humaines.

Il respecte de même toutes les conditions qui ont fait l'industrie moderne si puissante et si prospère, la concentration des capitaux, le développement du machinisme, la division du travail, la hiérarchisation des fonctions, etc. Toutes ces lois, toutes ces tendances, si l'on préfère, n'offrent en elles-mêmes aucun danger pour la société. Considérée dans son ensemble, comme l'ont si souvent remarqué les économistes, la société n'a que profit à en tirer, puisqu'en somme elles allègent le travail tout en multipliant les produits. Si elles entraînent à certains égards des conséquences si pénibles, ce n'est point leur faute, mais celle des hommes, qui par cupidité, font tourner à leur avantage personnel des résultats qui devraient être à l'avantage de tous. D'où cette conclusion : ce n'est pas aux lois qu'il faut s'en prendre, mais aux hommes ; ce ne sont pas les lois qu'il faut chercher à modifier, ce qui serait parfaitement inutile d'ailleurs, ce sont les hommes qu'il faut améliorer dans la mesure où ils sont susceptibles de l'être et rendre plus aptes à remplir leurs fonctions dans la société.

Personne, je suppose, ne prétendra — et les socialistes moins que personne — que nous demandons là l'impossible. Si vouloir améliorer les hommes est une utopie, le régime socialiste serait alors encore plus irréalisable que nous ne l'avons supposé, car la première condition qui s'impose à lui, avant tout essai d'applica-

tion pratique, c'est bien évidemment la réforme morale des individus. Les égoïstes, les cupides d'aujourd'hui, nous ne cesserons de le répéter, ne deviendront pas des hommes vertueux sans préparation d'aucune sorte. Le régime socialiste a besoin d'anges, et il devra commencer par en faire !

Le Positivisme n'est pas à beaucoup près aussi exigeant. Il ne croit pas avoir besoin d'anges pour arriver au but désirable. Il serait satisfait si, du haut en bas de l'échelle, chacun consentait à *faire son devoir,* convaincu qu'il est que le jour où pareil progrès serait accompli, la question sociale serait résolue.

Nous convenons volontiers qu'au premier abord une pareille solution peut paraître insuffisante et même chimérique. La belle affaire que chacun fasse son devoir! Cela tient à ce que, dans l'état actuel des opinions et des mœurs, la notion de *devoir*, en dehors d'un petit nombre d'obligations très élémentaires, est ce qu'il y a au monde de plus vague, de plus douteux, de plus discuté. On se reconnaît encore quelques devoirs de famille : il existe par tradition une morale domestique. De morale sociale, il n'y a en vérité que des rudiments. Toutes nos obligations envers la société se bornent à peu près à ces deux préceptes tout négatifs : « Tu ne voleras pas, tu ne tueras pas! » Nous en sommes encore sur ce point au Décalogue de Moïse, auquel le catholicisme n'a fait qu'ajouter une vague recommandation de charité.

Il est certain que s'il en devait être toujours ainsi, si notre conception de la morale ne devait jamais dépasser pareil niveau, il serait inutile d'attendre d'elle, quoi qu'en ait pensé M. Le Play, une solution de la question sociale. S'il en est autrement, c'est que depuis un demi-siècle au moins le monde a marché. Avec l'avènement d'une sociologie scientifique, une nouvelle morale est née — celle-là étroite, précise, imposant des devoirs

nettement définis, ne se contentant pas de prêcher aux hommes un vague amour de leurs semblables.

Voyons, par exemple, quelles conséquences découlent de ce seul principe que la richesse, sociale dans sa source, doit l'être dans sa destination.

La première de toutes est que la propriété, tout en demeurant individuelle, perd le caractère absolu qu'elle avait autrefois. Si nous croyons à la nécessité de conserver la propriété individuelle, à l'impossibilité même de la supprimer, c'est bien moins dans l'intérêt de l'individu que dans celui de la collectivité. Nous y voyons assurément une satisfaction donnée au plus puissant des instincts de l'homme, de même qu'une garantie pour l'indépendance personnelle; mais nous y voyons surtout une garantie pour le développement de l'industrie, de la science, de l'art, pour l'essor, en un mot, de la civilisation et du bien-être général. La propriété individuelle n'est à nos yeux qu'un dépôt placé par la collectivité entre les mains de l'individu — dépôt dont il doit user surtout dans l'intérêt de tous, mais dont il n'a pas le droit d'abuser. Nous avons si peu de fétichisme pour elle, que nous admettons sans difficulté des restrictions considérables à la transmission héréditaire et que nous considérons la confiscation en certains cas déterminés comme une mesure des plus légitimes. On confisque bien la vie, pourquoi ne confisquerait-on pas la fortune?

Il va de soi que si la richesse a une destination sociale, le travail qui la produit ne saurait avoir une autre destination. L'employeur comme l'employé, le patron comme l'ouvrier, doivent comprendre qu'ils ne travaillent plus pour eux seuls, mais pour tous, et agir en conséquence. Ce sont l'un et l'autre, en réalité, des fonctionnaires publics — d'un degré différent, voilà tout. Ils gagnent, à cette façon nouvelle d'envisager le travail, une dignité et une sécurité qu'ils n'avaient pas; mais en revanche,

de part et d'autre, le gain (revenus ou salaire) n'est plus le paiement plus ou moins discuté du travail fourni et dont il est censé représenter la valeur; il n'est plus que l'indemnité nécessaire à l'existence des travailleurs et de leurs familles, suivant leur emploi, leurs services et leur rang.

De là des devoirs nouveaux et parfaitement clairs, aussi bien pour l'ouvrier que pour le patron.

N'ayant plus à peiner dans l'unique intérêt d'un patron, qu'il considère aujourd'hui comme son ennemi, l'ouvrier doit respecter son chef, et mettre à remplir sa tâche le même soin, la même ardeur, la même perfection que s'il la remplissait pour lui-même, ce qui exige de lui un effort constant pour s'améliorer, au triple point de vue physique, intellectuel et moral.

Les devoirs du patron sont naturellement d'autant plus nombreux et plus graves que ses fonctions sont plus importantes. Et en cela le régime nouveau ne fait que rétablir ce qui a existé jadis. Les sociétés théocratiques avaient en effet une conception des devoirs que nos sociétés modernes pourraient reprendre avec avantage. C'est la conception d'après laquelle les devoirs se multiplient et se précisent à mesure que la fonction devient plus haute. Quand on ouvre le code de Manou, on demeure stupéfait du nombre d'obligations auxquelles sont assujettis les Brahmanes et les Kchatrias, c'est-à-dire les classes supérieures, en comparaison de celles qui incombent aux Soudras ou aux Parias. La société hindoue compensait de cette façon l'inégalité de naissance ou de fortune. C'est bien le moins, en effet, que le riche et le puissant soient assujettis à plus de devoirs que d'autres envers une société à laquelle ils doivent honneur et fortune. C'est là une notion qui nous paraît bonne à rétablir. Il faut faire entendre aux riches qu'ils ont, de par leur position sociale, des devoirs infi-

niment plus nombreux et plus graves que ceux qui incombent aux pauvres.

A peine est-il besoin de parler de ce devoir général qui consiste à ne pas abuser de la richesse mise en dépôt entre leurs mains, et à agir comme des tuteurs à qui, tôt ou tard, on demande un compte ; non plus que de ces devoirs spéciaux attachés à la direction même de toute industrie : achat des matériaux, recherche des débouchés, surveillance et répartition du travail, etc. Sur ce dernier point, beaucoup de patrons n'auraient en vérité autre chose à faire que ce qu'ils font aujourd'hui.

Ce qui exigera d'eux plus d'efforts, ce sera de se reconnaître des obligations envers leurs subordonnés, moins comme travailleurs que comme hommes. D'abord ils devront les respecter, comme étant, eux aussi, des fonctionnaires sociaux qui ne diffèrent d'eux que par le rang. Puis ils auront à se préoccuper de leur sort et du sort de leurs familles, à veiller sur leur existence, à se considérer comme ayant charge d'âmes. Si dans notre société actuelle, si critiquée et si critiquable à tant d'égards, on rencontre bien des patrons qui en usent ainsi, qui nous empêche de penser qu'un pareil exemple puisse être suivi, surtout si l'on envisage que ce qui est tenu pour une exception doit devenir la règle, et que le facultatif d'aujourd'hui sera sans doute l'obligatoire de demain?

N'oublions pas que si, par nature, l'homme est surtout égoïste, il est aussi, par nature, doué de sentiments désintéressés qui, souvent, ne restent rudimentaires et inactifs que parce que nous ne prenons pas la peine de les développer. Pourquoi le patronat ne sentirait-il pas quelque jour la grandeur et la douceur du rôle qui l'attend, surtout lorsque, mis par la concentration croissante des capitaux en possession de plus de ressources, il sera mieux en position de veiller sur le sort des popu-

lations confiées à sa garde. Si toute la morale sociale se résume dans cette belle formule d'Auguste Comte : *Vivre pour autrui*, tous les devoirs qui incombent au travailleur ou au patron trouvent leur expression dans cet autre précepte du même maître : *Dévouement du fort pour le faible, respect du faible pour le fort.*

Croit-on que si de tels principes entraient avec le temps dans la pratique, la question sociale n'aurait pas fait un grand pas vers sa solution?

Le prolétariat, qui n'est jusqu'ici, suivant le mot de Comte, que campé dans notre société, y serait définitivement incorporé, en ce sens qu'il serait appelé enfin à jouir de tous les avantages qu'elle comporte. Il n'aurait pas — cela va de soi — l'égalité matérielle, qui n'est qu'une chimère comme toutes les autres, mais, avec le nécessaire, il aurait, ce qui est le principal, la sécurité du lendemain. Et il recouvrerait enfin ce foyer dont il a été odieusement privé depuis le jour où, à l'éternelle honte de notre temps, la femme et l'enfant lui-même en ont été arrachés pour devenir des machines à fabriquer; comme si la femme n'était pas chargée par nature de la première des industries, celle qui consiste à faire et à élever l'enfant; comme si l'enfant, de son côté, avait trop de toute sa jeunesse pour devenir un homme et un citoyen.

Et quand, suffisamment assuré du nécessaire et du lendemain, l'homme aura reconquis son foyer, que lui faudra-t-il encore pour atteindre à cette somme de bonheur à laquelle la masse humaine peut légitimement prétendre? Une seule chose : le loisir nécessaire pour pouvoir puiser aux trésors intellectuels et moraux de l'humanité, à la science, à l'art, à la poésie — trésors inépuisables ceux-là, et qui sont à la portée de chacun. Eh bien! pour réaliser cet idéal, il suffit d'une chose : que chacun en ce monde fasse son devoir.

Nous connaissons l'objection, les prolétaires l'ont faite mille fois. Ils disent : De notre côté, la chose est possible, elle est même facile. Quel est le prolétaire qui ne se reconnaîtrait des devoirs — et des devoirs aussi simples — en échange d'une sécurité, d'une dignité et d'un bonheur qu'il n'a pas. Mais les patrons? mais les riches? N'est-ce pas plaisanterie de venir demander à des hommes qui, actuellement, usent et abusent de la richesse sans que personne ait le droit d'y rien voir, qui jouissent de toutes les douceurs, de tous les raffinements d'une civilisation faite en quelque sorte pour eux, qui, une fois le salaire ou les gages payés, se déclarent quittes envers tout le monde, n'est-ce pas plaisanterie que de leur demander de changer tout cela contre la situation gênante de dépositaires qui ont à rendre compte de leur dépôt?

Dans l'état d'anarchie morale où nous vivons aujourd'hui, toute croyance commune ayant disparu, rien ne ralliant les hommes, on ne voit guère, en effet, comment on pourrait obliger à se modifier ceux qui ont intérêt à ne pas se modifier et qui ignorent jusqu'aux devoirs qui leur incombent; mais c'est là un état de choses qui n'a pas toujours été et qu'il dépend de nous de modifier.

Reportons-nous un instant vers ce moyen âge si calomnié. Pour nous, positivistes, il n'est rien de plus digne d'admiration que le spectacle que présenta, à un certain moment de l'histoire, l'Occident chrétien. A une époque où le pouvoir temporel, c'est-à-dire la force, était dispersé entre mille mains, où le moindre hobereau féodal était maître chez lui et se moquait de l'empereur ou du roi, on obtint de tous ces seigneurs en révolte de respecter des règles morales gênantes, d'accepter des obligations coûteuses et difficiles, de pousser, en certaines circonstances, l'abnégation jusqu'au sacrifice, de placer l'honneur au-dessus de la vie... Et comment tout

cela fut-il obtenu? Par la seule force de l'opinion, mais d'une opinion organisée, c'est-à-dire éclairée et dirigée.

Une foi commune ralliait tous les hommes, leur indiquait leurs devoirs — tels, bien entendu, qu'ils pouvaient être conçus alors — et mettait ainsi chacun à même de juger la conduite des autres hommes. De plus, un sacerdoce, un pouvoir spirituel, dirigeait cette opinion, lui signalait les manquements et, par elle, faisait rentrer dans le devoir ceux qui la violaient.

Il ne tient qu'à nous de ressusciter les conditions qui ont si bien réussi il y a six siècles.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de refaire le catholicisme épuisé. Il s'étend lentement. Après avoir fait courber les têtes, il a courbé la tête à son tour. Son dogme n'est plus en état de le soutenir, il est au-dessous de sa fonction. Mais la doctrine qui l'a vaincu est prête à le remplacer et, dans un avenir plus ou moins proche, à remplir le même office. Par cela même qu'elle démontre, qu'elle prouve, au lieu d'affirmer, la science n'est-elle pas, bien mieux que la théologie, capable de rallier les hommes? Quelle n'est pas, depuis longtemps déjà, sa puissance sur les esprits en ce qui concerne la direction matérielle du monde? Discute-t-on dans la masse les arrêts de l'astronome, du physicien ou du chimiste? Nous savons bien qu'ils sont reçus plus pieusement que ne l'ont jamais été ceux de l'Evangile. Que lui manque-t-il donc pour obtenir le même respect en ce qui touche à la direction de l'homme? Rien que de conquérir l'adhésion de l'homme.

Il y a un siècle, elle était encore trop incomplète pour pouvoir aspirer à diriger l'humanité; elle n'avait pas encore pénétré dans le domaine humain. Mais aujourd'hui le pas décisif est fait. Elle s'est emparé de l'homme social et moral comme de l'homme physique, et elle est non moins apte à régler son activité et ses passions que son

hygiène et sa santé. Que cette foi nouvelle, que cette foi scientifique se fasse accepter dans ses parties supérieures comme elle l'est dans les autres ; que la sociologie et la morale positives, en se complétant, en s'affirmant, acquièrent sur l'opinion le crédit dont jouissent déjà les sciences inférieures; que, par elles, une conception nouvelle des devoirs s'introduise dans le monde, en sorte que chacun, sachant mieux qu'aujourd'hui ce qu'il doit faire, soit également mieux en mesure de l'exiger des autres, et ce jour-là rien n'empêchera la science, devenue la seule croyance universelle, de gouverner les relations des hommes tout aussi sûrement qu'elle gouverne leur industrie.

A une condition cependant. C'est qu'en sociologie et en morale, elle aura ses chefs tout comme en chimie ou en physique. Une science ne s'applique évidemment pas toute seule. C'est par ceux qui la servent qu'elle se propage d'abord, qu'elle dirige ensuite. Lorsque la science de l'homme aura fait son chemin dans le monde, pourquoi ne s'adresserait-on pas au sociologue ou au moraliste comme on s'adresse au chimiste ou au médecin? Mais que cette condition soit remplie, et, en vérité, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher l'opinion publique de devenir une puissance capable de défier tous les obstacles.

Un penseur du XVII[e] siècle disait de l'opinion qu'elle était la reine du monde. Et il n'avait pas tort; mais, pour cela, il est nécessaire qu'elle soit dirigée. Quand on voit ce que peut le journalisme sur les esprits, même dans l'état de désunion où il est, n'est-on pas effrayé de ce que serait sa puissance si tous ses membres s'entendaient entre eux? Qu'on juge donc de ce que serait l'influence d'une doctrine démontrée, dirigée par des conseillers compétents et responsables, pénétrant dans les esprits par l'enseignement, la presse, le livre, en un mot, par tous les procédés que la civilisation met

en nos mains. L'expérience du passé, tout aussi bien que celle du présent, est décisive. Il n'y a pas de pouvoir, il n'y a pas de richesse capable de lutter contre une opinion publique organisée. Quel serait le patron assez audacieux pour résister aux désirs, aux volontés de toute une population unie d'opinion et de sentiment, qui respecterait le même chef, qui suivrait la même impulsion?

Supposons cependant que pareille chose arrive : Croit-on que cette masse serait désarmée? Que non pas! Elle a en mains, cette masse, une arme plus terrible que toutes les armes inventées par les despotes. Ce que nos ancêtres appelaient *excommunication*, ce que les Irlandais contemporains ont appelé *boycottage* demeure toujours le moyen suprême. Le jour où un homme refuse de se reconnaître des devoirs envers les autres, les autres sont en droit de ne se reconnaître aucun devoir envers lui. Et si, ce jour-là, il en prend fantaisie à la masse unie et dirigée, cet homme peut être condamné à mourir de faim au sein même de l'opulence. A qui persuadera-t-on que l'Irlande n'eût pas depuis longtemps amené à résipiscence les lords qui l'oppriment si elle eût été maîtresse de ses destinées?

Je n'insisterai pas davantage. Pour moi comme pour tous mes confrères positivistes, il n'est pas douteux qu'il est au pouvoir du prolétariat de marcher dès aujourd'hui vers sa délivrance. Pour cela, il faut qu'il soit uni, et il ne peut être uni qu'en acceptant une doctrine qui ne sera pas seulement une doctrine de destruction et de combat, mais une doctrine de reconstruction. *On ne détruit que ce qu'on remplace*, a dit l'homme d'État de la Révolution.

Le Positivisme, c'est-à-dire la Science systématisée, peut-il être cette doctrine? Nous le croyons sincèrement, parce que seul, aujourd'hui, le Positivisme, en dehors des diverses fois théologistes, offre un système qui embrasse l'homme sous tous ses aspects, qui dirige à la fois

son intelligence, ses sentiments, son activité pratique, qui en toute situation est en état de lui indiquer où est le devoir.

Pas d'illusion cependant. La solution positiviste est une solution idéale qui demandera à ses partisans beaucoup de temps et d'efforts. Elle a ce désavantage sur la solution collectiviste, qu'elle ne prétend pas pouvoir s'opérer par quelques décrets à l'*Officiel*, puisqu'elle dépend d'une réformation nécessairement lente dans les opinions et les mœurs, dans les conceptions et dans les pratiques; mais elle a sur la solution collectiviste plusieurs avantages qui ne sont pas à dédaigner : d'abord elle ne saurait effrayer personne, car elle ne réclame pas de révolution violente, et prêche non le renversement total, mais le perfectionnement graduel de ce qui est; ensuite, et par cela seul qu'elle entend puiser ses éléments dans l'organisation sociale existante, elle permet à ses partisans de travailler sans retard à sa réalisation, et par conséquent, à l'amélioration immédiate de leur sort.

Le christianisme a mis quatre cents ans à s'imposer, mais bien avant qu'il fût le maître, il rendait mille services à ses adeptes. Le moyen âge n'a pas mis moins de temps à transformer l'esclave en homme libre, mais durant ces quatre cents ans, l'esclave n'a cessé de s'élever vers la liberté. Il en sera de même ici, avec cette différence que nous avons de nos jours, pour hâter les progrès espérés des moyens de propagande et d'action qui n'étaient pas à la portée de nos pères, et une liberté dont ils ne jouissaient pas. De plus, nous savons où nous allons et jusqu'où nous voulons aller.

Est-ce à dire qu'en attendant qu'une opinion organisée impose aux détenteurs de la richesse de nouveaux devoirs, il n'y a rien à faire qu'à répandre la doctrine qui les enseigne? Assurément non. La transition peut être

longue, et il importe de ne pas laisser sans protection ceux qui souffrent et se plaignent légitimement.

Le jour où l'opinion publique régénérée sera devenue une puissance, il sera évidemment inutile de demander secours au pouvoir temporel, car cette opinion publique saura faire ses affaires toute seule. Mais jusque-là, la protection du pouvoir temporel n'est nullement superflue. En l'absence d'un pouvoir spirituel, le rôle du temporel est de protéger les faibles contre les forts, de venir au secours des membres souffrants de la collectivité, de faire sentir à chacun la solidarité qui le lie aux autres, d'imposer la paix, d'aplanir les divisions. C'est ce rôle qui a fait la force et la grandeur de la royauté française dans sa période ascendante. Il est donc, à notre avis, du devoir de tout gouvernement d'empêcher certains abus et, au nom même de l'intérêt social, de ne pas laisser le pauvre sans défense contre le riche.

Tout ce qui a été fait en ce sens depuis trente ans et qui sera encore fait nous semble donc légitime et nécessaire : Réglementation du travail, aussi bien pour l'homme que pour la femme et l'enfant; fixation du nombre des heures de travail, lois d'hygiène pour les ateliers et les logements, protection contre les machines, assurances contre la vieillesse, les accidents, le chômage, etc. Toutes ces mesures, prises ou à prendre, ne constituent pas évidemment une solution; mais ce n'en sont pas moins des remèdes temporaires utiles, qui, joints au progrès des conceptions et des mœurs, permettent d'attendre plus patiemment la solution véritable.

Si nous voyons peut-être d'un œil moins favorable les tentatives faites par le prolétariat pour s'affranchir du capital au moyen des sociétés coopératives de production, ce n'est pas qu'elles ne puissent réussir et tourner même dans une certaine mesure à l'avantage de leurs fondateurs, pourvu bien entendu que les conditions de toute

entreprise industrielle soient remplies; c'est que le succès de pareilles tentatives — si succès il y a — ne nous paraît pas sans danger. Il ne faudrait pas qu'il fît oublier aux prolétaires que le but attendu est l'affranchissement de tous, et non l'affranchissement de quelques-uns. Il est à craindre aussi que, par les efforts mêmes qu'elles exigent, ces sociétés n'attirent dans leur sein toute la partie militante, hardie, généreuse du prolétariat, au risque de laisser la masse sans chefs et sans soutiens. Le plus grand service qu'on en puisse attendre, c'est d'obliger ceux qui les dirigent à se rendre compte par eux-mêmes de la complexité et de la difficulté du problème industriel et par là à abandonner un certain nombre de leurs illusions.

Je me résume et je conclus. Le Positivisme accepte complètement et fait sien le principe socialiste de la destination sociale de la richesse; mais, tandis que le Socialisme cherche sa solution dans un régime où la loi établira une égalité obligatoire, le Positivisme cherche la sienne dans la constitution d'un régime où les inégalités, de plus en plus développées, concourront librement au but proposé, sous la direction d'une doctrine commune qui ne peut être aujourd'hui que scientifique. Le Socialisme fait appel à la force, le Positivisme à l'opinion. Le Socialisme aborde le problème de front, le Positivisme tourne l'obstacle. Le Socialisme bouleverse de fond en comble notre organisation sociale et attend le progrès d'une révolution; le Positivisme ne bouleverse rien, mais, suivant cette loi démontrée par toute l'histoire que le progrès n'est que le développement de l'ordre, il veut que dès aujourd'hui on demande à l'ordre existant les moyens de réaliser le progrès.

Comme des deux côtés (Socialisme et Positivisme) tout repose en fin de compte sur une régénération préalable des opinions et des mœurs, il n'y a pas de raison

pour que positivistes et socialistes ne s'accordent pas au moins sur ce point.

Le plus grand danger que puisse courir le prolétariat est, suivant nous, de se laisser prendre à l'appât de réformes irréalisables, qu'on lui fera attendre éternellement sous prétexte que les progrès qu'elles contiennent ne vont pas les uns sans les autres, et qu'une révolution seule peut les donner. Persuadé qu'aucun autre procédé que la force n'est capable de lui procurer l'amélioration de son sort, le prolétariat attendra donc plus ou moins patiemment le moment prédit et ne fera jusque-là aucun effort pour sortir de sa position. A quoi bon, en effet, puisqu'on lui répète chaque jour que l'organisation actuelle est pourrie et bonne seulement à jeter bas ; que chercher à la modifier, c'est chercher à la faire durer, ce qui est un crime. N'est-il pas cependant déplorable que le prolétariat se croise les bras quand, par les seuls moyens qui sont en son pouvoir, il peut déjà tant pour améliorer l'état dont il souffre? Sous quel prétexte remettre toute réforme à l'époque où sera accomplie la révolution sociale? En admettant même que l'organisation présente ne se prête point à toutes les modifications désirables, ce qui n'est nullement démontré, nous ne voyons pas ce que perdrait le prolétariat à s'instruire, à se moraliser, à s'organiser, à s'unir?

Ne ferait-il que cela, que c'en serait déjà assez pour transformer profondément les rapports sociaux. C'est une grosse erreur de sa part qu'il n'existe en dehors de lui que des parasites et des jouisseurs. Entre les millionnaires et les pauvres, il y a, surtout en France, une masse énorme qui n'est ni pauvre ni riche, qui peine presque autant, sinon tout autant que le prolétariat, qui sympathise profondément avec sa misère, et qui ferait aisément cause commune avec lui si elle n'était arrêtée dans son bon vouloir par des théories qui la froissent dans sa

raison quand elles ne la menacent pas dans ses intérêts. C'est à faire la conquête de cette masse que le prolétariat, à notre sens, devrait travailler, et cela en cultivant chez lui à la fois l'intelligence et le cœur, en s'instruisant et en se moralisant, en n'acceptant dans les théories qu'on lui propose que ce qu'il y a de démontrable, de sensé, d'applicable, en rejetant de ses habitudes ce qui peut prêter à de faciles critiques, et qui sert trop souvent de motif à ses ennemis pour justifier leur éloignement et leur dédain. Quand, entre le prolétaire et le petit bourgeois, il n'y aura plus d'autre différence que la quantité des écus ou la diversité des habits, quand l'un et l'autre auront mêmes idées et mêmes mœurs, quand l'union, en un mot, sera faite entre eux et qu'ils auront enfin constitué cette opinion publique que les positivistes appellent si ardemment de leurs vœux, la partie sera bien près d'être gagnée, la question sociale d'être résolue.

BULLETIN D'ANGLETERRE

LE ROLE DES « SOLICITORS »

Les « Solicitors » qui remplissent en Angleterre des fonctions se rapprochant de celles des notaires et des avoués en France, mais plus importantes, ont coutume de se rassembler chaque année dans une des villes de la Grande-Bretagne pour discuter différents sujets intéressant leur corporation. Lorsqu'ils se réunirent à Liverpool, un des positivistes de cette ville, M. Sydney Style fit une communication sur le rôle des « Solicitors » dans le Gouvernement. Il prit pour épigraphe de sa communication une phrase d'A. Comte sur la nécessité de distinguer entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel.

Voici la communication de M. Style qui est très intéressante, surtout parce qu'elle démontre la manière dont le Positivisme embrasse tous les sujets humains et en même temps assigne à chaque individu ses devoirs.

Paul DESCOURS.

COMMUNICATION DE M. SYDNEY STYLE

Le mot « gouvernement », dans ma pensée, indique cette portion de la société, de la communauté ou de l'Etat qui gouverne ou dirige les vies de la grande masse de la société ; il correspond aux « classes dirigeantes », locution qui implicitement renferme une vérité toute scientifique. — Les règlements imposés par ces classes dirigeantes constituent le gouvernement de la Société.

Dans cette acception le gouvernement d'une communauté industrielle moderne est exercé principalement par les entrepreneurs qui décident quel travail sera entrepris par la masse de la population, quel sera le nombre d'heures de travail par jour, et les conditions dans lesquelles ce travail sera effectué.

Ces conditions à leur tour règlent les habitudes du reste de la communauté. Le vrai gouvernement de Liverpool est dirigé par les banquiers, les armateurs, les négociants et les industriels qui organisent le travail de la ville.

Mais ces capitaines de l'industrie ne peuvent pas régler le travail entièrement suivant leurs désirs arbitraires. Ils sont tenus, jusqu'à un certain point, de considérer les habitudes et les préjugés des ouvriers et des autres habitants. Les entrepreneurs et leurs employés ne laisssent pas que d'être responsables vis-à-vis de l'opinion publique dont l'action s'exerce par l'intermédiaire de chefs spirituels, qui sont soit des prêtres, soit des journalistes, soit des philosophes.

Mais outre la direction immédiate et la réglementation du travail, il y a une autre fonction du gouvernement qui consiste à restreindre l'action soit d'individus, soit de classes d'individus de la société lorsque cette action entrave le bien-être de toute la Société.

Cette fonction est le gouvernement dans le sens le plus étroit et le plus usuel du mot; et ce devoir est rempli en partie par les fonctionnaires de la ville ou les employés de l'Etat et, en partie, par les chefs spirituels de la Société.

La réglementation du travail et la répression exercée par les autorités publiques peuvent être appelés le gouvernement temporel pour les distinguer du gouvernement spirituel exercé par les chefs de l'opinion publique.

Les chefs temporels emploient des moyens matériels; ils sont payés pour les services qu'ils rendent et ils punissent ceux qui sont en faute. Les chefs spirituels emploient des moyens moraux, ils conseillent, ils montrent l'utilité supérieure et la beauté de la vertu et, de cette manière, ils la font pratiquer.

Le chef temporel ambitionne le pouvoir, le chef spirituel désire le respect de ses semblables.

Or, il est évident que dans une communauté industrielle moderne les Solicitors participent à la fois au gouvernement spirituel et au gouvernement temporel.

Car nous tous conseillons aux hommes ce qu'ils doivent faire dans toutes les circonstances de la vie.

Mais il est difficile de dire si les légistes s'occupent plus du pouvoir spirituel ou du pouvoir temporel. Il est aussi quelquefois difficile de dire dans quelle capacité un homme agit, quoiqu'il soit très important pour le Solicitor de bien se représenter la manière dont il agit.

Essayons d'analyser, de distinguer entre les fonctions temporelles et spirituelles d'un Solicitor, tout en nous rappelant que ces deux fonctions sont quelquefois difficiles à distinguer et que toute classification sera forcément imparfaite, tant que les fonctions spirituelles et temporelles ne seront pas nettement définies ni reconnues.

A. — D'abord le Solicitor remplit des fonctions temporelles :

I. Quand il agit comme officier de la Haute Cour de Justice et se sert des cours de justice et des autres moyens fournis par l'Etat pour obtenir ses droits légaux;

II. Quand il entreprend la direction d'une entreprise industrielle:

(a) Soit comme agent du propriétaire ou

(b) Soit comme délégué de pouvoirs, par exemple comme administrateur d'une Société industrielle, etc. ;

III. Lorsqu'il agit comme employé de l'Etat ou de la ville.

B. — Le légiste s'occupe du gouvernement moral ou spirituel de la communauté :

I. En arrangeant des procès sans l'intervention des Cours de justice;

II. En donnant des conseils sur les lois, etc., du gouvernement temporel;

III. En critiquant des projets de lois et d'autres règlements de l'Etat ou des autorités locales;

IV. En rédigeant des règlements pour les conseils municipaux, les conseils de comtés et d'autres autorités locales ;

V. En rédigeant des projets pour l'administration d'entreprises industrielles, par exemple :

(a) En faisant des règlements pour l'administration d'une propriété, d'une fabrique ou d'une mine de charbon;

(b) En rédigeant les statuts d'une compagnie ;

(c) En rédigeant les règlements d'un syndicat ou d'une association mutualiste ;

(d) En rédigeant le tarif d'une compagnie de chemin de fer ou d'une ligne de paquebots;

(e) En rédigeant les conditions d'une police d'assurance ;

VI. En rédigeant et conseillant :

(a) Des contrats, des hypothèques, des baux et d'autres documents règlementant la propriété ;

(b) Des testaments et d'autres documents se rapportant à la dis-

position de la propriété après la mort ou la retraite de son possesseur;

(c) Des contrats d'associés ou avec des agents, des commis ou des ouvriers, et d'autres documents se rapportant aux relations entre les individus;

VII. En donnant des conseils sur les droits légaux et moraux se rapportant aux relations de la vie, telles que celles du mari, de la femme, du père, du frère, du patron, de l'employé, de l'agent, du médecin, du négociant, du tuteur, de l'ami;

VIII. En donnant des conseils sur les droits légaux et moraux se rapportant à toute violation de contrat ou d'infraction à la loi criminelle ou à un droit légal;

IX. En donnant des conseils sur les meilleurs moyens d'éviter les conséquences de lois immorales.

Or, le bien-être de la Société dépend en grande partie du gouvernement de la Société, et de la bonne direction à donner à l'énergie des membres de cette société. Tout cela dépend plus du gouvernement spirituel que du gouvernement temporel. Il est de plus en plus difficile de faire faire aux hommes ce qu'ils ne veulent pas faire et, d'un autre côté, les hommes travaillent mieux ensemble lorsqu'ils savent que leur travail est pour le bien-être de tous.

Dans la Société idéale tous ses membres travaillent ensemble pour le bien-être de tous.

Je pense que les Solicitors devraient reconnaître, plus qu'ils ne le font, qu'ils ont un rôle à jouer dans le gouvernement de la Société et qu'ils devraient de préférence s'efforcer de participer au gouvernement spirituel.

S'ils veulent être de bons conseillers ils doivent bien comprendre l'organisme social dont ils font partie et saisir quels sont les effets indirects aussi bien que les effets directs de toute action humaine.

Comme un Solicitor voit beaucoup de monde et connaît beaucoup de secrets, il pourrait rendre bien des services à la Société dont il fait partie.

Il n'y a pas actuellement de pouvoir spirituel compétent organisé, et, sous bien des rapports, les Solicitors sont mieux préparés à diriger l'opinion publique que ses chefs actuels.

Ils comprennent mieux les conditions de la vie moderne industrielle que le clergé, les journalistes ou les professeurs et même que les médecins, car quoique l'éducation de ceux-ci soit scienti-

fique, elle est viciée par le système moderne de la spécialisation qui les empêche de se former des théories complètes et larges de la vie.

Je conseillerais donc aux Solicitors de bien employer leur temps afin de comprendre la vie industrielle de la Société et ses multiples relations internes et externes.

Ils pourront ainsi mieux remplir leurs fonctions spéciales et travailler efficacement à obtenir, entre les différents membres de la Société, une harmonie qui remplace les luttes actuelles.

S'ils emploient, en outre, leur influence pour le bien-être de la communauté, ils obtiendront la confiance des patrons et des ouvriers et ils prépareront ainsi l'avènement pacifique de la république industrielle de l'avenir.

Les légistes, dans le passé, ont utilement travaillé afin de concilier l'ordre avec le progrès, et ils ne failliront pas à leur tâche dans l'avenir.

Avant de résoudre un problème, il faut d'abord le poser et l'énoncer, et c'est pour cette raison que j'appelle l'attention de notre corporation sur cette question.

(Traduction par Paul DESCOURS.)

BULLETIN D'ITALIE

REVUES ITALIENNES.

Il se publie un très grand nombre de Revues en Italie, mais elles sont peu connues en dehors de la péninsule. Cela tient naturellement à plusieurs causes. D'abord les personnes qui lisent les Revues — en Angleterre ou en France par exemple — ont fort à faire rien qu'à lire celles de leur pays. On n'a guère le temps donc de lire les Revues étrangères et, en outre, il est assez difficile de se les procurer. Cependant les Revues, en général, et les Revues italiennes, en particulier, renferment souvent des choses très intéressantes. Il faut d'ailleurs avoir toujours présent à l'esprit, que bien des gens lisent une Revue qui n'ouvriraient pas un livre; celle-là représente, par suite, un moyen de propagande qui n'est pas à négliger.

Voyons donc ce qui se trouve d'essentiel dans quelques revues.

« **La Liberta e la Pace** » (La liberté et la paix) publiée à Palerme.

Cette Revue est l'organe de la Société de la paix et de l'arbitrage. Le numéro de mai-juin 1898 contient un article sur Nietzsche et la guerre dans lequel l'auteur remarque que l'utopie d'Auguste Comte est très supérieure à celle du philosophe allemand. Mais quoique cette Revue parle beaucoup des maux de la guerre, malheureusement ses écrivains ne semblent pas comprendre que le mal dont souffre l'Europe actuellement est dû à la spoliation de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne en 1871, et que, tant que ce crime n'aura pas été expié, aucune paix durable n'existera en Europe.

« **La Rivista Moderna di Cultura** » (juillet 1898) est une revue publiée à Florence, qui se propose surtout de répandre parmi le grand public les principes des sciences modernes sociologiques et de combattre ainsi la prétendue renaissance de l'idéalisme dont le véritable objectif est de nous ramener sous le joug de la théologie. Ce numéro contient un article très intéressant sur

l'Université nouvelle de Bruxelles, par M. Destrée. L'auteur fait voir que cette Université a une haute conception de son but et que, tout en permettant à ses étudiants de passer des examens, elle n'oublie pas que son devoir n'est pas de fabriquer des mandarins, mais de former des citoyens. Elle travaille aussi à l'enseignement supérieur du peuple en organisant des cours, le soir, pour les prolétaires et les employés. Parmi les professeurs et les conférenciers nous trouvons les noms de nos confrères MM. Petrucci et Paul Boëll.

« Revista de Storia e filosofia del diritto » (Revue de l'histoire et de la philosophie du droit).

Cette revue est publiée à Palerme par trois professeurs à l'Université de cette ville. Les articles sont surtout écrits pour les historiens et les légistes, mais un article de M. le Professeur Salvioli est très curieux. Parlant des théologiens espagnols et de leurs écrits, l'auteur fait voir que, malgré leurs principes absolus, ils ont cependant dû reconnaître l'influence et suivre les méthodes logiques d'Aristote.

« Rivista Politica e letteraria » (Revue politique et littéraire).

Cette revue dans son format ressemble un peu à *la Revue des Deux-Mondes*. Elle est publiée chaque mois à Rome et contient non seulement des articles scientifiques et politiques, mais des chroniques, des poémes et des romans. Ses articles politiques préconisent une politique rationnelle et montrent les dangers que la politique des aventures ferait courir à l'Italie.

« La Sociologia e scienze affini » est une Revue mensuelle de sociologie et des sciences qui s'y rapportent, rédigée par M. Groppali, et dans laquelle il est rendu compte des ouvrages qui ont paru sur les sujets sociologiques, ainsi que des divers périodiques consacrés aux questions sociales. Les articles de *la Revue Occidentale* et de *la Positivist Review* sont notamment très consciencieusement analysés.

Paul DESCOURS.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro l'appréciation, par M. Paul Descours, de plusieurs travaux de M. Groppali sur « *Le Mouvement positiviste en Italie* », sur « *l'Histoire de l'Evolution du Darwinisme et du Matérialisme*, etc.... »

BULLETIN DE FRANCE

I. — ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'AUG. COMTE (19 janvier 1899).

Comme les années précédentes, une fête intime réunissait les positivistes, dans les appartements de la rue Monsieur-le-Prince, décorés pour la circonstance, pour commémorer, sous la présidence de M. Pierre Laffitte, le cent-unième anniversaire de la naissance d'Auguste Comte.

Deux poésies ont été dites par M. Numa Raflin, l'*Humanité*, de M. Guimberteau, et l'*Ode à Auguste Comte*, de M. Yundzill. Un discours a été prononcé par M. Emile Antoine. C'est ce discours que nous reproduisons avec les notes que l'auteur a cru nécessaire d'y ajouter.

La statue d'Auguste Comte et M. Pierre Laffitte.

L'Humanité libre entre enfin dans la vie.
GUIMBERTEAU.

L'Humanité libre que chante le poète doit son émancipation définitive au Fondateur du Positivisme, que nous honorons aujourd'hui, à l'occasion du cent-unième anniversaire de sa naissance.

Ce titre suprême de Fondateur est la caractéristique d'Auguste Comte. En effet, bien que le Positivisme ait des origines aussi reculées et aussi étendues que le genre humain, bien que son capital soit formé de l'apport successif des générations qui nous ont précédés, la nouvelle doctrine universelle reconnaît pour Fondateur le puissant génie qui, le premier, a eu la triple conception : de l'ensemble de l'existence sociale, de l'Etre collectif qui en représente la perpétuité, de la religion qui en résume les lois.

En fêtant cet heureux jour, qui devait rendre Montpellier célèbre chez toutes les nations de la Terre, nous désirons lier

spécialement l'hommage rendu à notre Fondateur au projet dont M. Pierre Laffitte, au nom de la Société positiviste, a pris l'initiative : Elever la statue d'Auguste Comte sur l'une des places de la ville où, depuis sa seizième année, il vécut pour accomplir son grand œuvre, et où reposent ses restes sacrés.

Les titres d'Auguste Comte à cette glorification sont évidents. Beaucoup estiment même que cet hommage public est tardif et restera inférieur à sa gloire. Nous n'avons pas d'ailleurs le choix des moyens que cette publicité limite à ceux que notre temps a consacrés. D'ailleurs, quelque secondaire et insuffisant qu'il puisse être ou paraître, celui que nous avons adopté présente assez d'avantages pour nous engager à poursuivre l'entreprise, et à ne cesser d'y consacrer tous nos efforts que lorsque nous aurons vu la statue de notre Maître s'élever au cœur de Paris.

Les titres de M. Pierre Laffitte à en prendre l'initiative, au nom de ses disciples, ne sont pas moins évidents; mais, puisqu'il en est qui les contestent, en s'appuyant de l'autorité même du Fondateur du Positivisme, il n'est pas inutile de les remettre en lumière: comme ils se résument dans son dévouement continu à l'œuvre totale de notre Maître, en le faisant, nous ne nous écarterons pas de la grande mémoire que nous entendons spécialement honorer aujourd'hui.

Elever une statue à Auguste Comte est un projet qui semble, en principe, devoir réunir l'assentiment unanime de tous les positivistes; en fait, il n'en est pas ainsi. Parmi les chefs que le Positivisme a vu surgir, il en est deux, M. Richard Congreve et M. Lemos, qui, après avoir vécu sous la direction commune, s'en sont finalement séparés, se voyant impuissants à la dominer, l'un pour fonder l'Église de l'Humanité à Londres, en 1877, l'autre pour instituer l'Apostolat du Brésil à Rio de Janeiro, en 1883. Pour légitimer cette séparation, l'un et l'autre ont invoqué, à la fois la maxime : La soumission est la base du perfectionnement, et ces paroles d'Auguste Comte : « N'ayant pu jusqu'ici [juillet « 1854] trouver de successeur, ni même aucun collègue, je dé« clare que si je disparaissais avant d'y parvenir, le Positivisme « se développerait mieux d'après les libres efforts de mes disciples « que sous un chef insuffisant. » De la part de chefs de groupe, c'était créer un grave précédent, puisque, comme eux, tout subordonné peut, à son tour, invoquer cette formule et la leur appliquer; comme cela s'est fait d'ailleurs, d'abord en Angleterre, où la Société positiviste, qui forma, depuis, le Centre de Newton-Hall, refusa de suivre son fondateur dans sa réforme prétendue,

puis au Brésil, où le président du centre de Saint-Paul a rejeté le directeur de l'Apostolat, comme étant « un chef insuffisant ».

Le principal inconvénient de cette séparation a consisté à nous rendre étrangers aux nouveaux groupes, et par suite, à multiplier les divergences et les malentendus. Ces deux chefs, dans leurs temples et dans la presse, font une opposition irréconciliable au projet de statue. L'apôtre brésilien s'est borné à déclarer que ce projet doit être rejeté, par cela seul qu'il émane « d'une source impure » (1); il s'appuie d'ailleurs sur l'autorité de M. Richard Congreve, prêtre du catholicisme humain (2). Prenant pour texte cette déclaration, que M. Deullin aurait reçue de M. Laffitte : « J'ai préparé une nouvelle génération d'hommes qui n'ont pas « vu Auguste Comte et qui ne connaissent que moi », — M. Richard Congreve, dans un discours prononcé à Londres, à la fête du 5 septembre dernier, s'est exprimé en ces termes, en parlant des sectateurs avoués d'Auguste Comte : « Il en est qui n'acceptent « pas le nom de disciples; ils ne peuvent se soumettre à lui, ils « entendent pouvoir le critiquer et le juger. D'autres poussent la « révolte plus loin... C'est le cas du disciple dans lequel il avait « mis le plus de confiance, et qui, de ce fait, est encore regardé « par beaucoup comme son vrai représentant. Je parle de M. Laf- « fitte... Il a déclaré qu'il avait formé un corps de disciples, pour « lesquels Comte est un inconnu, et chez lesquels, par consé- « quent, il a pris la place de son Maître... Quels sentiments ce « Maître n'aurait-il pas éprouvés à l'aveu d'une telle désertion! »

Dans une brochure, qu'il a publiée contre le projet de statue (3), M. Congreve, se prévalant de ces mêmes paroles sans les citer, ose avancer que M. Pierre Laffitte avoue cette « trahison délibérée » (4), et qu'Auguste Comte se serait « détourné avec dou-

(1) *Jornal do Commercio*, 13 octobre 1898.

(2) M. Congreve substitue volontiers cette appellation de *Catholicisme humain* à celle de Religion de l'Humanité, qui est le nom qu'Auguste Comte a donné à la nouvelle organisation positiviste.

(3) *The statue of Auguste Comte*, by Richard Congreve, London, 4 septembre 1898. — Le projet y est repoussé en raison de l'indignité des initiateurs, de l'inconvenance des motifs, de l'incohérence du patronage, et du caractère hétérodoxe du monument : la statue d'Auguste Comte ne pouvant être érigée qu'avec celle de Mme de Vaux.

(4) « I hesitate the less to use this language because, if I construe « aright what M. Laffitte said to M. Deullin, he does not disclaim the « charge in substance. » *The statue of Auguste Comte*, p. 7.

leur », « indignation », « mépris », de cet hommage prétendu, qui est « un outrage à ses sentiments et à ses désirs ».

A ce pamphlet, qui s'adresse autant à nous-mêmes qu'à notre directeur, je ne ferai, mes chers confrères, aucun commentaire; ce que je vais dire en tiendra lieu.

S'associer à la Société positiviste de Paris pour élever une statue à Auguste Comte, est-ce le trahir et l'outrager, à la fois, comme le prétend M. Congreve? Sommes-nous coupables de ce double attentat ? C'est un examen de conscience à faire.

Les services d'Auguste Comte ne sont pas contestables; c'est le cas de les rappeler très sommairement, car ils sont la justification des titres de son successeur, à prendre l'initiative de cet hommage public de concert avec ceux qui se sont groupés autour de sa direction. Nous appelons successeur, d'après la définition même d'Auguste Comte, celui qui CONTINUE ou RÉALISE les entreprises antérieures. Sans dénier cette qualité à personne, puisque la carrière était et reste ouverte à tous, nous disons qu'elle appartient évidemment à M. Pierre Laffitte.

I

Auguste Comte consacra sa vie entière, d'abord, à fonder, sur l'ensemble des sciences, la saine philosophie, puis à constituer, sur cette base inébranlable et nécessaire, la vraie religion.

Prenant pour point de départ de ses travaux, comme état normal du régime humain, l'activité pacifique, d'après sa base industrielle, Auguste Comte appliqua tout son génie et tout son cœur à assurer la prépondérance des conceptions propres à diriger cette activité.

Il détermina d'abord la nature de ces conceptions — *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (1822), les organes les mieux aptes à les former — *Considérations sur les sciences et les savants* (1825), et l'appareil politique le plus efficace pour les propager et les faire prévaloir — *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1826); puis il traça le programme des conditions encyclopédiques que la situation occidentale prescrit à ce pouvoir spirituel — *Cours de Philosophie positive* (1830 à 1842); enfin il développa le champ et le mode d'activité que lui assigne la religion positive : « Régler, d'après l'ensemble « des antécédents, la vie humaine, tant privée que publique, en « subordonnant au sentiment social, systématiquement cultivé, la

« raison individuelle et l'activité industrielle, que la civilisation « moderne avait jusque-là exclusivement cultivées » : tel est le but du *Système de Politique positive* (1850 à 1854); telle est la tâche du nouveau pouvoir spirituel.

Auguste Comte atteignit ce but et assuma cette tâche; en lui, la révolution a été achevée; par lui, la réorganisation a commencé. Chacun de ses disciples a donc pour devoir de réaliser en lui-même une régénération équivalente à celle dont il a le premier donné l'exemple.

Auguste Comte est à la fois notre Maître et notre Modèle.

La fonction d'un pouvoir spirituel est de se faire croire. Auguste Comte y a satisfait : tous ses enseignements sont contenus dans trois grandes œuvres constructives, où se trouve coordonnée sa mission sociale.

Le Système de Philosophie positive est le livre fondamental : il institue la sociologie, il fait du Passé la base inébranlable de l'Avenir. Par ce traité, le Positivisme devint l'organe le plus avancé du progrès humain; il suffit, pour justifier cette assertion, de signaler : la réhabilitation du grand XVIIIe siècle, la consécration de la Révolution française, l'annonce de l'état normal, où la foi démontrable prévaudra irrévocablement sur les croyances chimériques. Auguste Comte, n'eût-il achevé que ce seul ouvrage, aurait assez fait pour assurer sa renommée et mériter la reconnaissance publique.

L'homme est né pour agir, voilà pourquoi *le Système de Philosophie positive*, qui réforme les conceptions, reste une œuvre préliminaire : il fonde le Positivisme intellectuel, il donne la foi; il ne règle pas la vie. De là, la nécessité du principal traité d'Auguste Comte, le *Système de Politique positive*, qui institue, d'après la sociologie, en vue de l'avenir, la religion et le sacerdoce de l'Humanité. Il règle la participation à l'économie générale de chacune des fonctions spéciales, suivant leurs lois naturelles, d'après l'universelle prépondérance de la morale; il fait en toutes choses dominer le sentiment social, la vénération, la continuité. Grâce à la *Politique*, ce n'est plus Dieu, c'est l'Humanité qui devient le but suprême de notre amour, de notre foi, de notre activité; désormais, c'est au nom du Progrès que l'Ordre est consacré.

Par cette transformation, que devront être la mentalité, la moralité, l'activité des générations futures? C'est ce qu'Auguste Comte se proposait de caractériser dans un dernier traité sur la *Synthèse subjective*, qui devait servir de prélude aux travaux

futurs du nouveau pouvoir spirituel, d'après trois types relatifs à l'enseignement, à l'éducation, au travail. La première partie de cette construction finale, consacrée à la Philosophie mathématique ou *Logique*, a seule été réalisée. La mort a privé l'Humanité des traités de morale et d'industrie positive.

Voilà l'éternel fondement de la gloire d'Auguste Comte! Voilà les éléments de la croyance positive qu'il a édifiée! Voilà le point de départ des travaux de ses successeurs, et la règle de leur action sociale!

Concurremment avec ces grandes constructions théoriques, destinées surtout aux maîtres des générations nouvelles, mais qu'il n'est interdit à personne de lire, Auguste Comte a institué l'Apostolat, c'est-à-dire la propagande populaire du Positivisme.

Auguste Comte a écrit des manuels destinés à propager la foi nouvelle, surtout chez les prolétaires et les femmes. Ces expositions sommaires sont au nombre de trois : 1° le *Discours* qui a pour but d'établir l'incomparable aptitude de l'*Esprit positif* à instituer la politique populaire et à systématiser la morale; 2° le *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, dans lequel l'Humanité est présentée comme dominant tous les aspects de l'existence de l'homme régénéré par le sentiment social; 3° le *Catéchisme positiviste*, guide usuel et systématique de la religion universelle, en tant qu'expression de l'état normal vers lequel tend la République occidentale; ce résumé a son complément, relatif à la transition, dans l'*Appel aux Conservateurs* assez émancipés de l'ancien régime pour être convertis au progrès.

L'exposition orale constitue le mode fondamental de cette propagande générale, que les compositions écrites ont pour but de compléter, et surtout de fixer. Auguste Comte n'a cessé de pourvoir à cet enseignement, qu'il a toujours utilisé, comme préparation à ses principaux écrits, et avec lequel il était très familier; car, dès l'âge de dix-huit ans, soit comme professeur libre, soit comme répétiteur et examinateur à l'Ecole polytechnique, il demanda ses moyens d'existence à l'enseignement mathématique; la *Géométrie analytique* et le *Système de logique positive* en ont été les produits.

Auguste Comte exposa d'abord son système de philosophie positive dans un cours fait à l'Athénée de Paris; le cours populaire qu'il professa à l'Association polytechnique, dix-sept années durant, prépara son *Traité d'astronomie*; ses deux *Discours* reproduisent le préambule philosophique de ses leçons de 1843 et de 1847; son cours sur l'Histoire générale de l'Huma-

nité précéda la publication de son *Système de Politique positive*. Enfin, il voulut faciliter l'interprétation de son *Catéchisme*, de son *Appel aux Conservateurs*, de son traité de l'éducation, par des cours publics, qui, d'ailleurs, ne purent avoir lieu, le régime dictatorial lui ayant invariablement refusé son concours.

Auguste Comte ne put ébaucher le culte public, faute de disciples assez nombreux et de l'appui du gouvernement, double condition jugée par lui indispensable, mais il inaugura le culte privé, par l'administration des sacrements du mariage, de la présentation et de la transformation.

Enfin, il dota la religion naissante de ces trois organes essentiels, société positiviste pour l'instruction positive du peuple, subside, fonds typographique, destinés à assurer, pendant la transition, l'existence et l'action du pouvoir spirituel qu'il avait fondé.

Tel est l'ensemble d'œuvres et d'actes qui ont entouré le nom d'Auguste Comte d'une impérissable auréole, dont l'éclat est déjà assez puissant pour attirer vers le projet de statue le concours occidental nécessaire à sa réalisation.

II

Auguste Comte n'a pas désigné de successeur; aucun des positivistes ne remplissant, de son vivant, l'ensemble des conditions requises.

Ses disciples jugèrent, sagement, que le Positivisme avait besoin d'une direction qui, sans entraver jamais les libres efforts de ses adeptes, pourvût à ses nécessités fondamentales : expliquer, appliquer, et au besoin développer, la doctrine universelle. Cette nécessité est tellement évidente que ceux-là même qui ont regardé la direction établie comme insuffisante l'ont immédiatement et directement remplacée par la leur, qui évidemment convenait mieux à leur activité.

La direction du Positivisme consiste, essentiellement, soit à perpétuer les enseignements de son Fondateur, soit à développer ses constructions. La première fonction, d'une utilité permanente, est accessible à un plus grand nombre d'esprits que la seconde, nécessairement limitée dans son objet et dans ses organes.

Quel qu'en soit le mode, cette direction suppose avant tout un esprit pénétré des œuvres d'Auguste Comte. Elle suppose également le respect des traditions, résultées de ses cours, de sa correspondance, de ses entretiens. La nécessité de cette tradition s'est manifestée souvent chez ceux qui, s'en remettant trop

exclusivement à leur jugement personnel, ont voulu s'en tenir strictement au texte d'Auguste Comte, ce qui les a conduits nécessairement à l'usage abusif de cette interprétation individuelle, qu'ils ont naïvement reprochée à ceux qui n'entendent pas le Maître à leur manière (1).

(1) En voici deux exemples caractéristiques :

I. — M. Miguel Lemos a prétendu — cela a été un des motifs de sa rupture avec M. Pierre Laffitte — que nul ne peut faire partie de la *Société positiviste* s'il occupe une fonction politique ou une chaire officielle d'enseignement secondaire ou supérieur. M. Lemos citait maints textes d'Auguste Comte, dénaturant des formules relatives en leur donnant un sens absolu. Pour écarter cette interprétation abusive, il eut suffi d'en appeler au bon sens, auquel le positivisme emprunte ses premiers principes. Car Auguste Comte n'a jamais varié sur ce point : la séparation des deux pouvoirs est la caractéristique du Positivisme ; mais elle ne saurait être absolue, même à l'état normal, et à plus forte raison durant une transition caractérisée par leur confusion. Puisqu'il est des esprits qui ne voient qu'avec des textes, il faut les demander à Auguste Comte lui-même. Dans le manifeste adressé, le 8 mars 1848, par le Fondateur de la *Société positiviste* à quiconque désire s'y incorporer, il s'exprime ainsi : « Tous les philosophes positivistes qui veulent désormais « vouer sérieusement leur vie entière au sacerdoce de l'Humanité doivent « systématiquement renoncer à toute position politique proprement dite, « même à celle qui leur serait proposée par la confiance de leurs con- « citoyens... Il est clair, néanmoins, qu'aucune renonciation semblable « *ne saurait jamais être imposée à la plupart des membres de la Société* « *positiviste*, puisqu'elle serait directement contraire au but général de « cette association, l'universel ascendant de cette philosophie... ces « membres émanant indifféremment de *tous* les rangs actuels. »

II. — M. Miguel Lemos ayant cru, d'après un texte mal interprété, qu'un membre du sacerdoce positiviste ne devait hériter dans aucun cas, invoqua ce motif contre M. Pierre Laffitte, comme la raison déterminante de sa séparation. Or, le patron spirituel de M. Lemos, M. Richard Congreve, qui se trouvait depuis longtemps dans le même cas, ayant découvert, six ans plus tard, un texte précis, s'empressa de le lui communiquer : Auguste Comte y disait expressément : « J'accepterais moi-même ma part de l'héritage paternel. »

Après avoir cité et commenté ce document, M. Lemos ajoute :

« Le Maître a parlé et il ne nous reste qu'à nous soumettre à sa pa- « role, qui est pour nous humainement infaillible.

« Il va sans dire que ceci ne change rien à la légitimité de l'en- « semble des motifs qui nous séparèrent du prétendu successeur d'Au- « guste Comte. Cette incompatibilité est même devenue de plus en plus « profonde... ». *Circulaire annuelle* pour 1890. — Cela rappelle la logique du magistrat temporel qui, ayant démontré la culpabilité d'un condamné d'après une pièce qu'il déclarait décisive, s'empressa, le jour où il lui fut prouvé que cette pièce n'était qu'un faux, de maintenir sa condamnation en disant : je suis plus convaincu que jamais de la culpabilité.

Parmi les disciples qui ont connu, suivi, sincèrement aimé Auguste Comte, aucun n'a été initié à son enseignement et à ses traditions au même degré d'intimité et de continuité que M. Pierre Laffitte, son « jeune ami », qui, de sa vingt et unième à sa trente-cinquième année, vécut de sa vie plus qu'aucun autre de ses contemporains. Il espérait voir son « principal disciple » devenir « son premier collègue dans le sacerdoce de l'Humanité », et le jugeait déjà digne de lui être, à ce titre, associé dans l'emploi du Subside positiviste. Ces déclarations, consignées dans son *Testament*, ont été confirmées et rendues publiques, de son vivant, dans ses deux dernières *Circulaires annuelles* (1).

Si donc, à la mort d'Auguste Comte, il en est d'autres qui crurent à leur capacité pour lui succéder, ou ils n'osèrent pas l'invoquer, ou leur croyance ne fut pas suffisamment partagée; ce qui est

(1) Nous croyons utile de rappeler ici l'ensemble des appréciations d'Auguste Comte sur M. Pierre Laffitte :

1. « Un jeune ami, dont l'affection et le mérite paraissent devoir « enfin me dédommager de tant de disciples avortés, m'annonçait na- « guère la plus digne récompense finale, par la tombe commune où nous « réunirait à jamais une noble intervention publique..., incomparable « espoir que j'osais à peine m'avouer ; aussi ai-je cru devoir... t'amener « ce précieux confident de mes chères visites hebdomadaires. » *Confession de* 1847. Dans cette visite au cimetière de l'Est, « je fis spécia- « lement connaître à M. Laffitte le lieu précis de ma sépulture. » *Testament*.

2. « Une heureuse correspondance m'a permis d'espérer enfin un vrai « successeur dans le plus éminent de mes jeunes disciples, honoré déjà « de ma confiance personnelle, et auquel je dus l'annonce spontanée « de notre sainte communauté de cercueil. Quoique son énergie soit « insuffisante, il réunit tellement les autres conditions essentielles, que « je compte sur sa digne substitution dans un milieu moins hostile. » *Confession de* 1850.

3. « J'ai dû finalement rétracter [novembre 1850], les espérances que « je t'exprimais sur la future transformation de mon jeune ami en mon « digne successeur. L'insuffisance que je t'annonçais dans son caractère « se trouve réellement assez profonde pour lui interdire un tel avenir, « malgré l'éminent concours de son cœur et de son esprit. Je crains « que cette seule lacune fondamentale ne le retienne toujours parmi « les apôtres vulgaires, quoiqu'il reconnaisse loyalement son manque « d'énergie et peut-être de persévérance. » *Confession de* 1851.

4. « Je ne dois pas craindre que tous deux [MM. Lefort et Foley], « avortent comme le jeune ami dont l'insuffisant caractère neutralise « profondément ses belles qualités de cœur et d'esprit. » *Confession de* 1852.

5. « Pendant ce mois, le départ annuel de mon principal disciple « s'est fait, des deux côtés, péniblement sentir, par suite de la mélan- « colique situation irrévocablement résultée de l'immense perte [d'une « excellente mère] qu'il fit en novembre. Une telle transformation a

certain, c'est que l'ensemble des intéressés demandèrent à M. Pierre Laffitte de prendre la direction du Positivisme.

Par l'usage qu'il en a fait, notre Directeur a justifié la confiance que notre Maître avait mise « dans les éminentes qualités de son esprit et de son cœur », et il a dépassé ses espérances par la persévérance, la prudence et l'audace qu'il a déployées dans sa fonction. Celui qui a, pour ainsi dire, assisté à la renaissance affective d'Auguste Comte, sous l'influence de Madame de

« spécialement développé l'attachement et la vénération de mon jeune « ami, dont la culture morale va dignement compléter la supériorité « mentale, unanimement reconnue parmi les vrais croyants. » *Confession de* 1855 (août).

6. « Parmi ces exécuteurs testamentaires, je choisis, pour représenter « leur ensemble et présider à leurs opérations collectives, M. Laffitte, « avec qui je suis, depuis l'année 1844, en intimité continue. Quoique « les éminentes qualités de son cœur et de son esprit se trouvent al-« térées par l'insuffisante énergie de son caractère, j'espère, d'après sa « digne préparation, qu'il sera le premier disciple auquel je conférerai « le sacerdoce de l'Humanité. La distinction que je viens de lui conférer « est tellement méritée qu'elle ne peut inspirer aucun ombrage à ses « collègues. » *Testament* (déc. 1855.)

7. Parlant des thèses à soutenir sur chacune des sept sciences pour devenir membre du sacerdoce, Auguste Comte ajoute : « Quoique « M. Laffitte et M. Papot soient aujourd'hui les seuls théoriciens que je « juge immédiatement aptes à cette candidature... » *loc. cit.*

8. « Si (le Subside positiviste) était au niveau de sa destination, je « pourrais maintenant ébaucher sa double attribution, en assignant à « MM. Laffitte et Florez deux annuités viagères, l'une sacerdotale, « l'autre apostolique, qui leur permettraient un digne essor. » *Loc. cit.*

9. « L'apostolat et même le sacerdoce, sont actuellement susceptibles « d'une ébauche décisive, puisque j'ai trouvé, pour chaque classe, un « fonctionnaire aujourd'hui digne d'être entretenu, sous ma responsa-« bilité, par le Subside positiviste. » *Circulaire* du 15 janvier 1856.

10. « La formation de notre sacerdoce est moins avancée... sans que « je révoque, à cet égard, les espérances propres à ma *Septième circulaire. Circulaire* du 15 janvier 1857.

11. — « Je vous souhaite, mon bien-aimé disciple, Fraternité, Véné-« ration et Dévouement. » Lettre d'Aug. Comte à M. Laffitte, du 30 août 1857 (six jours avant sa mort).

Nous compléterons ces notes par le témoignage de M. Fabien Magnin, que rapporte en ces termes M. le Dr Bridges :

— Un mois après la mort d'Auguste Comte, je me rendis à Saint-Denis pour faire la connaissance de M. Magnin... Il y avait alors une certaine hésitation quant au choix du chef. M. Magnin n'hésitait pas. « Je suis convaincu, me dit-il, qu'en invitant M. Laffitte à nous pré-« sider, on a fait le meilleur choix possible. Il possède comme nul « autre la doctrine du Maître; il a une très grande puissance intellec-« tuelle, ce qui est pour nous une chose essentielle; il a une sociabilité

Vaux, que M. Pierre Laffitte (1), seul de ses disciples, a vue dans cet appartement même : à l'élaboration de la politique positive : à la construction du culte des grands hommes (2), s'est trouvé nécessairement le plus apte à exposer et à développer le culte, le dogme, le régime, qui caractérisent la religion universelle.

Le propos attribué à M. Pierre Laffitte, et si étrangement traduit par M. Richard Congreve (3), ne veut et ne peut donc dire autre chose que ceci : Il y a eu une deuxième génération positiviste qui n'avait pas subi l'action personnelle du Maître, qui n'a connu, *de visu e de auditu*, que M. Pierre Laffitte, et à laquelle celui-ci a transmis les leçons et les traditions d'Auguste Comte. C'est, en effet, la réalité même.

M. Pierre Laffitte a eu le respect, digne et vrai, de son Maître et de ses œuvres.

Auguste Comte avait demandé que ses disciples servissent après sa mort des pensions à la famille qui, par son dévouement et en le dispensant des soucis matériels, lui avait permis d'accomplir des travaux que nul autre n'était capable de faire. Elles ont été fidèlement acquittées par M. Pierre Laffitte.

Auguste Comte avait demandé à ses disciples de conserver, pour son successeur, la demeure « dont les murailles sacrées ont, suivant sa propre expression, lié sa vie privée et sa vie publique. » M. Pierre Laffitte, dès le début de sa fonction, a rempli le vœu de son Maître : il a fait de cet appartement le siège de sa direction (4); et, plus tard, à son appel, les positivistes groupés

« attrayante et ralliante. Quant au caractère, c'est l'exercice seulement « qui lui manque. J'ai la ferme conviction qu'en lui la fonction déve- « loppera l'organe. Nous verrons. »

Messieurs, nous avons vu.

Discours de M. Bridges, sur la tombe de M. Fabien Magnin (5 septembre 1894.)

(1) « Le jeune ami qui seul pouvait alors apprécier assez ta réaction sur moi. » Aug. Comte, ma septième sainte Clotilde. *Testament.*

(2) « Quant aux types quotidiens [du nouveau Calendrier], j'ai déjà « puisé d'utiles rectifications dans les libres conférences de la Société « positiviste, particulièrement d'après les heureuses indications de « mon jeune ami M. Laffitte. » *Calendrier positiviste*, mai 1852, p. 22.

(3) *Traduttore, traditore.*

(4) M. Laffitte refusa d'occuper cet appartement à titre privé, contrairement à l'avis de M. Congreve : « Qui gardera l'appartement? « Ne serait-il pas temps que vous vous y placiez en prenant ouverte- « ment la succession d'Auguste Comte. Voilà dix ans qu'il est mort, et « pendant ce temps que de services vous avez rendus à la cause com- « mune. » Lettre de M. Congreve à M. Laffitte, du 5 juin 1867.

autour de lui ont fait l'acquisition de cette maison, arrachée ainsi au marteau des démolisseurs, et consacrée, sans retour, au Positivisme.

Auguste Comte avait émis le vœu que les Archives positivistes y fussent déposées. M. Pierre Laffitte a réalisé ce désir; il a racheté, avec les subsides fournis par ses coreligionnaires, son mobilier, ses bibliothèques, ses manuscrits ; et il n'a cessé d'augmenter ce trésor par de nombreuses et précieuses acquisitions.

L'œuvre principale de M. Pierre Laffitte a consisté à reprendre les constructions projetées par Auguste Comte, celles dont il avait tracé le plan et préparé les matériaux. Fallait-il considérer cette entreprise comme réservée à un génie égal à celui « qui n'aura peut-être pas son pareil dans mille ans », et, par suite, déclarer comme prématurés tous les travaux qu'il n'a pu achever? M. Pierre Laffitte ne l'a pas pensé, et il a estimé que son devoir était de les aborder (1). C'est ainsi que la Philosophie première, la Morale théorique et pratique, la Philosophie troisième (théorie de l'industrie), le Calendrier concret, le Calendrier abstrait, l'Histoire générale des sciences, ont été exposés dans des leçons à jamais mémorables, qui serviront de point de départ à de nouvelles élaborations.

Par ces travaux, M. Pierre Laffitte a donc accompli une première réalisation des projets d'Auguste Comte. Aussi, ne cesserons-nous de répéter, avec M. Fabien Magnin (2), ces paroles qui sont, pour nous, le jugement définitif : « De ces immenses « services rendus par Auguste Comte, il en est un que je dois « signaler, c'est de nous avoir donné M. Pierre Laffitte pour « remplir les lacunes de son beau programme, que sa mort pré- « maturée ne lui avait pas permis d'achever. »

Si le champ de la fondation du Positivisme, quoique n'étant pas limité à Auguste Comte, du moins pour les applications et les perfectionnements, comporte nécessairement un terme; celui de l'enseignement et des consécrations qui le complètent reste toujours plus universellement accessible.

(1) Auguste Comte, parlant de ces travaux, écrivait dans son *Testament*, p. 8 : « Si je disparaissais avant d'achever ce dernier tiers de « mon œuvre, mes successeurs pourraient mieux m'y suppléer qu'en- « vers les précédents. »

(2) Discours prononcé sur la tombe d'Auguste Comte, le 5 septembre 1878.

Le Directeur du Positivisme a pourvu à ces deux ordres de nécessités sociales, intellectuelles et morales.

Quant aux consécrations, M. Pierre Laffitte a procédé aux mêmes cérémonies qu'Auguste Comte, ainsi qu'à quelques autres qu'il n'avait pas été appelé à conférer : l'initiation, la destination, l'aspirance, l'incorporation. Il a pris l'initiative du nouveau culte public, par l'institution des fêtes annuelles, actuellement au nombre de trois, par des pèlerinages, par la célébration de centenaires.

Quant à la fonction d'enseignement, M. Pierre Laffitte y a satisfait avec une incomparable continuité. Comme son Maître, il a eu pour profession unique celle de professeur libre de mathématique. L'enseignement complet, tant de la philosophie première, de la mathématique, de la sociologie, de la morale, plusieurs fois renouvelé, que du Calendrier et de la Philosophie troisième, a été effectué dans des cours toujours libres et gratuits, pendant près de quarante années, par M. Pierre Laffitte, rue Monsieur-le-Prince, à la salle Gerson, au Collége de France.

Le Directeur du Positivisme a-t-il manqué aux préceptes de son Maître en faisant, douze années durant — de 1880 à 1892 — ces cours libres dans des locaux officiels? Auguste Comte a toujours regardé cet usage comme un droit civique. Sans pouvoir prétendre encore, comme le catholicisme, aux avantages budgétaires, que le temps seul permettra de lui procurer, le Positivisme, disait-il en 1843, ne demande aujourd'hui « qu'un simple droit d'asile régulier dans les locaux municipaux ». Sous la monarchie de Juillet, c'est à la mairie du III[e] arrondissement de Paris qu'il fit son cours d'astronomie, jusqu'à ce que la République de 1848 l'ait privé de sa salle. Plus tard, sous la première présidence de Louis-Napoléon, « j'ai pu, dit-il, exé« cuter ouvertement, chaque année, dans un local *officiel* du « Palais-Cardinal, *dépendant du ministère des travaux pu« blics*, une exposition libre et complète du Positivisme (1) ». Quand le coup d'Etat, par les entraves qu'il apporta à la liberté d'exposition, priva Auguste Comte de cet avantage qu'il se pro-

(1) Je cite les expressions mêmes d'Auguste Comte, en les soulignant. Quand M. Congreve raille le président du Comité anglais de la statue d'A. Comte d'avoir enregistré, avec une légitime satisfaction, les adhésions du monde « officiel » au Comité de patronage, il a oublié que sa critique s'adresserait aussi bien à Auguste Comte, qui a donné, à maintes reprises, l'exemple d'une satisfaction aussi motivée et dans des conditions analogues.

posait d'utiliser pour faire précéder la composition de son *Catéchisme* d'un quatrième cours, il « déplora l'aveugle tyrannie « qui empêche la doctrine régénératrice d'aller discipliner les « révolutionnaires noblement disposés » (1). Enfin, malgré l'appui de « son patron officiel », le gouvernement de Napoléon III s'étant refusé à lui prêter la salle qu'il demandait pour son cours préparatoire *à l'Appel aux conservateurs* (2), il déclara qu'il était contraire à sa dignité philosophique d'entreprendre une exposition publique « sans l'assistance du gouvernement ». Par la suite, il renonça à faire aucun cours public proprement dit. Finalement, il réclama le Panthéon comme le temple positiviste où il pourrait « dignement développer un enseignement public désormais inséparable du culte abstrait et concret ». Auguste Comte n'a donc cessé, c'est un fait, de prétendre à l'usage gratuit et libre de salles et d'édifices publics; ce qui équivaut, en réalité, à une contribution financière et à une véritable reconnaissance, tout au moins morale, d'utilité publique.

Cette concession du pouvoir politique n'engageait pas plus son indépendance, à ses yeux, que ne l'eût fait la possession de la chaire, essentiellement positiviste, de l'Histoire générale des sciences au Collège de France, dont Auguste Comte avait demandé la fondation. Il ne se serait pas regardé pour cela comme « un professeur de gouvernement ». Le titulaire d'une chaire au Collège de France, libre de toute ingérence universitaire et d'attribut académique (3), est indépendant du pouvoir lui-même, car il est inamovible. Cet établissement est d'ailleurs

(1) Lettre d'Aug. Comte à Barbès, 12 septembre 1852.

(2) « Mon cours annoncé n'a pas été permis. » Aug. Comte, *Confession*, août 1855. — « Afin de seconder l'exposition par la prédication, j'avais « promis, pour 1855, un cours propre à compléter celui que je fis trois « fois, avec l'assistance du gouvernement, en 1849, 1850 et 1851. Toutes « les démarches convenables ont été faites... par le civique patron du « Positivisme, M. le sénateur Vieillard. Je regrette d'être forcé d'an« noncer que le gouvernement n'a pas accordé le concours faute duquel « je dois ajourner cet enseignement jusqu'en... 1857. » A. Comte, *Appel aux conservateurs*, XV, 1855. — « Après avoir achevé la *Politique positive*, « je dus... préparer un cours que le gouvernement m'a forcé d'ajourner. » A. Comte, *Testament*, p. 6, décembre 1855.

(3) L'institution du Collège de France est radicalement indépendante de l'Université. L'admission ne suppose ni n'exige chez le titulaire aucun grade universitaire; chaque chaire y est autonome. Au point de vue de la nomination aux emplois, un professeur du Collège de France n'a aucune action sur la feuille des bénéfices, dont l'existence est un des plus pernicieux privilèges des académiciens. Enfin, la chaire d'His-

une des rares fondations de l'ancien régime que la Convention ait excepté de la suppression des collèges et académies; c'est aussi le seul, avec le Muséum, qui, malgré l'abolition du budget théorique, a été maintenu par Auguste Comte dans le gouvernement révolutionnaire de la transition. La création de cette chaire positiviste honore à la fois le gouvernement de la République et M. Pierre Laffitte.

En renonçant à l'enseignement proprement dit, il n'entrait pas dans la pensée d'Auguste Comte de le juger inutile, ni d'en détourner ses auxiliaires. « J'ai récemment déclaré, dit-il, que je ne « ferais plus aucun cours proprement dit... Mais, tous mes dignes « disciples peuvent et doivent faire des leçons publiques dont « je dois maintenant m'abstenir, et pour lesquelles je m'efforcerai de leur faire accorder la liberté suffisante. (1) » M. Pierre Laffitte qui avait, dès 1852, fait un cours d'arithmétique, a amplement satisfait, nous l'avons rappelé, à ce devoir depuis 1857. Depuis, il a groupé pour l'enseignement de la mathématique, de la biologie et de la sociologie, des collaborateurs, en petit nombre il est vrai, auxquels il n'a manqué pour se développer qu'une situation matérielle au niveau de cette haute destination.

L'apostolat est l'auxiliaire nécessaire de cet enseignement systématique; il embrasse tous les aspects du Positivisme avec une souplesse, une variété, une intermittence qui le rend plus accessible au public, dont il prépare ainsi la conversion finale. Auguste Comte l'avait institué sous son double mode.

Sous ce rapport encore, M. Pierre Laffitte a maintenu et développé la création du Maître. La propagande orale d'Auguste Comte s'était bornée à Paris. Son successeur, dans un nombre considérable d'expositions sommaires, l'a instituée à Puteaux, puis étendue aux diverses bibliothèques populaires de la capitale, à la province, au Havre, à Versailles, à Chartres, à Bordeaux, à Vitry-le-François, à Clermont-Ferrand, à Cadillac, à Bourg-la-Reine, et même à Londres.

Auguste Comte avait dit : mon successeur devra plus parler qu'écrire. M. Pierre Laffitte a, en effet, beaucoup plus parlé qu'écrit; et c'est ici le lieu d'exprimer notre reconnaissance à ses disciples dévoués dont le zèle nous a conservé la substance

toire générale des sciences n'a rien de commun avec la spécialité académique, puisqu'elle est destinée à faire prévaloir l'esprit d'ensemble, et à établir la continuité sociale.

(1) A. Comte, *Lettre à M. Congreve*, 12 juin 1856.

d'une partie de ses leçons, destinées à propager ou à développer les enseignements du Fondateur du Positivisme.

Dans cette fonction apostolique, la direction du Positivisme a trouvé une centaine d'auxiliaires qui, soit par des expositions écrites, soit par des lectures (1), des conférences, des cours spéciaux, des pèlerinages, des fêtes, ont participé à la vulgarisation de la doctrine d'Auguste Comte, tant à Paris qu'en province et jusque dans les campagnes. C'est à ce corps d'apôtres volontaires que M. Pierre Laffitte a donné la dénomination, inspirée de celle que son Maître avait employée au début, de SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR.

Une telle société, dont tout groupement positiviste constitue le noyau, a pour annexe nécessaire une BIBLIOTHÈQUE formée suivant le choix conseillé par Auguste Comte, afin de mettre les ouvrages dont elle se compose à la portée des prolétaires. La première collection publique de ce genre est due à M. Pierre Laffitte, qui, en 1861, ici même, en a réuni les éléments, avec le concours de ses coreligionnaires. Son exemple a été suivi depuis, dans tous les centres organisés.

Nous avons dit qu'Auguste Comte, pour assurer la fonction spirituelle et l'existence matérielle de la corporation philosophique, a établi trois fondations, destinées à assurer son indépendance respectivement envers la librairie, la presse et le gouvernement.

Pour l'immense majorité des hommes, la publication des travaux positivistes tient lieu, et tiendra lieu pour longtemps encore, de l'enseignement oral, qu'elle complète, étend, perpétue. C'est dire quelle est l'importance du FONDS TYPOGRAPHIQUE, établi, en 1850, par Auguste Comte. Cette institution repose sur ce moyen : ne retirer aucun profit personnel de la vente des ouvrages dont le produit est consacré à acquitter les frais de réimpression ou d'éditions nouvelles. Ce procédé, appliqué au XVIIe siècle, en Angleterre, à la vente d'un seul ouvrage de lord Clarendon, a suffi, en se développant, à doter l'Université d'Oxford d'une imprimerie célèbre dans le monde littéraire, la *Clarendon Press*. Ce mode de publication a servi de règle invariable

(1) « Le Positivisme doit finalement comporter des sommaires satis- « faisants, quand son ensemble sera mieux saisissable, chez les fils de « mes disciples actuels, j'en verrai peut-être d'heureux essais... « Jusque-là, la propagande générale doit uniquement s'alimenter, « d'après le commentaire oral, public ou privé, des résumés que j'ai « moi-même construits à divers degrés. » *Lettre* à M. Congreve, 9 juillet 1857.

au Directeur du Positivisme. Après avoir, grâce à des dons, reconstitué le Fonds typographique, détruit à la mort d'Auguste Comte, M. Pierre Laffitte a réédité tous les ouvrages épuissé de son Maître, et publié ce qui était resté inédit de ses travaux.

Le Positivisme a besoin d'un organe spécial. Il ne peut être indépendant du journalisme qu'avec un recueil particulier, sans quoi il est ou réduit au silence ou obligé d'avoir recours à la presse pour communiquer avec le public. « Sa haute importance intellectuelle et sociale », avait engagé Auguste Comte à fonder la *Revue occidentale*, mais après trois tentatives infructueuses, en 1845, en 1848, en 1852, il dut y renoncer définitivement (1). A une époque où la loi française mettait de grandes entraves à la discussion, le public positiviste comprit que le moment n'était pas favorable à la création d'un organe que, d'ailleurs, le régime impérial qui suivit aurait difficilement toléré (2). En 1878, mettant à profit la liberté républicaine pour répondre au vœu unanime de ses disciples, M. Pierre Laffitte, en étendant à cette fondation le principe du fonds typographique, c'est-à-dire l'entière gratuité, non seulement de la direction, comme l'avait fait Auguste Comte, mais aussi de la rédaction, a définitivement fondé la *Revue occidentale*. Sa durée, elle existe depuis vingt-deux ans, garantit à la fois sa légitimité et son opportunité.

(1) Le projet de *Revue positive* de 1845 est dû à M. Littré ; Comte espérait y associer comme collaboratrice M[me] de Vaux. Le projet de 1852 n'eut que quinze souscriptions.

On sait qu'Auguste Comte écrivit tous ses opuscules dans des revues et journaux; il en fut de même pour M. Littré, quant à ses expositions sommaires de la philosophie et de la religion positives dans le *National*. Jusqu'à la mort du Maître, ses disciples, français, britanniques, américain et espagnol, continuèrent à utiliser ce moyen. Son exécuteur testamentaire, M. Florez, propriétaire et directeur du journal *El eco hispano-americano*, y faisait une propagande qu'Auguste Comte se proposait de subventionner à l'aide du subside, dès qu'il serait suffisant. (Voir les *Circulaires* déjà citées de 1856 et 1857). Les justes critiques d'Auguste Comte relativement au journalisme n'avaient donc rien d'absolu ni quant à l'emploi ni quant à la possession.

(2) Auguste Comte avait le sentiment profond que le règlement des travaux des philosophes doit venir des praticiens, « plus rapprochés que les théoriciens de la réalité directe et spéciale ». C'est pour s'y subordonner qu'il renonça à fonder la *Revue occidentale*, après l'avortement total de la troisième tentative. Cette même considération l'amena, lui qui signait sa confession de 1850 : *professeur* de philosophie positive, à sentir, d'après le refus systématique d'un gouvernement « dont on ne pouvait soupçonner l'énergie », l'incompatibilité de sa mission religieuse avec le professorat d'alors.

Comme il l'avait fait, dans l'emploi du fonds typographique, M. Pierre Laffitte a utilisé la *Revue occidentale* pour publier les œuvres inédites d'Auguste Comte, travaux et correspondance. Ce fait seul, universellement connu et vérifiable, était suffisant pour ne pas même laisser concevoir l'opinion que M. Pierre Laffitte aurait laissé ignorer, à la génération qu'il a formée, Comte et son œuvre, dans le but de s'y substituer et de s'en attribuer les mérites.

Si les revenus des deux institutions typographiques connexes leur sont exclusivement appliquées, par quel mode le nouveau pouvoir spirituel peut-il se procurer les ressources matérielles qui lui permettent de pourvoir à son existence ? Cette destination est remplie par le SUBSIDE POSITIVISTE, institué par M. Littré, en 1848. Auguste Comte en a caractérisé l'importance en ces termes : « L'obligation de concourir, selon ses moyens, au sub« side est tellement irrécusable, pour quiconque se reconnait « positiviste, qu'elle doit être regardée comme la condition pré« liminaire d'une telle qualification » (1). Durant la vie d'Auguste Comte le nombre total des souscripteurs a atteint le chiffre de 73. Sous la direction de M. Pierre Laffitte, ce nombre, qui a débuté par 37, a successivement atteint, pour chacune des séries de treize années de sa direction, les chiffres de 54, 161, 195. Le subside positiviste n'a donc pas périclité. Ajoutons que du vivant d'Auguste Comte, le subside lui fut exclusivement affecté, tandis que M. Pierre Laffitte, qui ne préleva jamais rien qu'après avoir pourvu à tout le reste, n'en a fait d'application à sa personne qu'après avoir pourvu aux charges matérielles qu'il avait assumées : legs du Maître, frais relatifs à cet appartement, entretien des tombes sacrées, frais de publicité et de propagande (2). Qu'il nous soit permis de rappeler que la moyenne de son sub-

(1) Auguste Comte, *Circulaire* de 1853.

(2) M. Lemos, qui, à l'exemple de M. Congreve, exécuteur testamentaire d'Auguste Comte depuis 1860, a cessé, après sa séparation, de contribuer au Subside, écrivait, en parlant de l'emploi fait par M. Pierre Laffitte des contributions positivistes, et pour justifier son abstention : « D'après mes renseignements, voici comment il procède à la distri« bution du subside central : il paie d'abord tout ce qui est relatif à « l'exécution du testament d'Auguste Comte, et tout ce qui reste est « affecté aux frais divers de sa propagande et à son subside personnel. « D'après cette méthode, toute contribution quelconque, en gros« sissant le total à diviser, profitera nécessairement au détenteur de la « maison d'Auguste Comte. Nous attendrons donc la suite des événe« ments. » M. Lemos, *Rapport* pour 1885.

side durant les treize premières années de sa direction, a été d'environ 90 centimes par jour. Ce n'est pas, dans tous les cas, au point de vue financier que M. Pierre Laffitte a pris la place de son Maître.

La SOCIÉTÉ POSITIVISTE, destinée à grouper les citoyens de toute condition ayant donné leur adhésion définitive au Positivisme, a été instituée par Auguste Comte, dans le but de pourvoir à l'éducation du peuple en Occident; elle compte cinquante années d'existence. L'esprit constamment républicain de son fondateur n'a cessé de l'animer, tout en subissant, dans son expression, les modifications exigées par les circonstances. De 1848 à 1851, elle joua un certain rôle public, quoique très limité, puisque son intervention ne s'est dans aucun cas étendue aux pouvoirs publics; elle s'est bornée à un certain nombre de cours et de publications, sur le travail, le gouvernement révolutionnaire, l'école positive, le calendrier et la bibliothèque positivistes. Après le coup d'Etat, le nom de la Société disparut des publications; elle devint une réunion purement fraternelle. Avec la République de 1870, elle prit de nouveau un caractère public et s'adressa aussi bien aux gouvernants qu'à l'opinion. Par suite de la nature de ses interventions, elle revêtit dans le recrutement de son personnel un caractère de plus en plus national, transformation amenée aussi par la formation de sociétés analogues dans les autres centres occidentaux.

Depuis 1857, il a surgi un certain nombre de groupements, avec une organisation appropriée aux divers milieux et plus ou moins analogue à celle de Paris, ralliés, au moins à l'origine, à la Direction centrale, condition nécessaire de leur efficacité universelle. Le Comité de Londres est celui dont l'organisation est la plus complète : il possède un siège, un subside, un fonds typographique, une revue mensuelle, une bibliothèque et une Société positiviste. Le groupe britannique a apporté à Auguste Comte et à son successeur un appui moral et matériel aussi précieux que décisif; c'est pourquoi le drapeau positiviste qui nous domine est entouré des couleurs de la France et de l'Angleterre. Il y a dans ces groupements les éléments du COMITÉ POSITIF OCCIDENTAL, qui s'y trouve, pour ainsi dire, à l'état naissant, et qui, bien que l'une des premières conceptions politiques d'Auguste Comte (1842), reste encore à instituer.

Prise dans son acception générale, l'association universelle positiviste comprend toutes les personnes, de l'un et de l'autre sexe, qui, acceptant la direction de M. Pierre Laffitte et souscrivant au

Subside positiviste, adoptent les enseignements d'Auguste Comte pour les mettre en pratique. Elles assistent aux enseignements donnés; elles règlent leurs lectures d'après l'usage familier de la *Bibliothèque positiviste ;* elles se retrempent dans la méditation du passé, par la lecture quotidienne de la vie d'un grand homme, suivant l'ordre établi dans le *Calendrier positiviste*; elles témoignent de leur foi commune, en participant aux réunions familiales et aux pèlerinages, en assistant aux trois grandes fêtes de l'année: enfin, et c'est le signe qui les distingue le plus de la masse des émancipés, elles sanctionnent, dans la mesure du possible, les principaux événements de leur vie par des consécrations sociales, radicalement indépendantes de la théologie.

C'est à cet ensemble de nécessités que M. Pierre Laffitte, aussi bien que ses divers collaborateurs, dans leurs centres respectifs, n'a cessé de satisfaire, avec une élévation, une abnégation, un zèle, qui lui méritent l'approbation, la reconnaissance, la sympathie profonde de tous les véritables disciples d'Auguste Comte, à quelque patrie qu'ils appartiennent.

Notre attachement pour M. Pierre Laffitte est justifié; il est et restera pour nous la plus complète expression d'Auguste Comte. En nous appuyant sur l'ensemble des points examinés, nous pouvons dire : Oui, la succession mentale et sociale du Fondateur du Positivisme appartient bien à M. Pierre Laffitte, qui a continué et réalisé ses entreprises, et qui a ainsi acquis le droit d'invoquer son nom auprès de nos contemporains.

III

C'est donc sous la direction de M. Pierre Laffitte que nous agirons, et en toute légitimité. D'ailleurs, aucun parmi nous ne possède une égale notoriété occidentale.

« Auguste Comte peut attendre, » a-t-on dit. Nous ne l'avons pas pensé. Convenances, gratitude, utilité sociale, tout nous prescrit de faire attendre le moins possible un si grand homme. En vain, en faveur de l'abstention, on se prévaut d'une perfection qui se dérobe devant les difficultés de la tâche; en vain, on invoque un passé oublieux de ses gloires : ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un génie supérieur qu'on doit faire appel à la méconnaissance pour justifier l'ingratitude. S'il ne tient qu'a nous, Auguste Comte fera exception à la règle; le plus tôt sera le mieux.

Les hommages que nous rendrons au Fondateur du Positivisme

resteront bien inférieurs à ses mérites, nous le savons; mais nous les provoquerons quand même : pour nous, afin de témoigner, du mieux que nous l'aurons pu, toute l'étendue de la dette que nous avons contractée envers lui, sans croire jamais l'avoir suffisamment acquittée; pour nos neveux, auxquels nous devons des exemples plus encore que des conseils.

Nous disons à dessein : du mieux que nous l'aurons pu. Car, nous ne doutons pas que, par la suite, il ne doive se produire une manifestation plus parfaite dans son expression, appuyée sur une collectivité plus homogène et plus complète, avec un concours plus grand de l'élément populaire et féminin. Mais ce que fera la Postérité même prochaine ne saurait nous dispenser de notre propre tâche. D'ailleurs, n'est-il pas vrai que dans l'art, comme dans la science et dans la vie du cœur, une œuvre plus parfaite, comme une méditation ou une affection plus profonde, ne peut surgir que d'après la manifestation primitive? Si donc, un jour, l'opinion ayant reconnu qu'Auguste Comte méritait mieux, on remplace la statue élevée par une œuvre plus sublime, ce jour-là nous aurons atteint notre but et gagné notre cause.

L'érection d'une statue à Auguste Comte est-elle opportune? a-t-elle une destination sociale et morale? Voilà la question ; tout le reste est secondaire et négligeable.

C'est dans le milieu positiviste universel que nous trouverons l'appui fondamental qui permettra de mener à bien l'œuvre de la statue d'Auguste Comte. C'est lui aussi qui doit fournir les premiers souscripteurs; car pour entraîner autrui il faut d'abord s'engager soi-même. D'ailleurs, sa contribution est de première nécessité, puisque le Conseil municipal de la ville de Paris ne se prononcera sur la demande de concours du Comité que lorsqu'il aura réuni le minimum nécessaire, c'est-à-dire une dizaine de mille francs.

Mais, c'est bien au delà de ce milieu que s'étend le champ de notre action, grâce à la popularité qui s'est attachée au nom d'Auguste Comte, grâce aux sympathies que lui ont acquises ses œuvres. Ceux qui sont depuis longtemps dans le mouvement positiviste savent qu'il y a en Occident de nombreux éléments de coopération.

Pour se faire une idée de ce champ d'action, il suffit de songer que, depuis bientôt quatre-vingts ans, et avec une intensité croissante depuis un demi-siècle, les conceptions d'Auguste Comte ont été propagées dans toutes les nations occidentales. Cette propagande repose essentiellement, et sans aucune comparaison,

sur ses propres travaux : sa *Philosophie positive* en est arrivée à sa cinquième édition, ce qui représente au moins quatre mille exemplaires en circulation; des résumés en deux volumes de cette œuvre fondamentale, dus à Miss H. Martineau, à M. Rigolage, à M. Bastos, ont eu une et même deux éditions, en anglais, en français, en allemand, en tchèque, en portugais; sa *Politique positive*, traduite en anglais, en est à sa troisième édition française, ce qui représente plus de deux mille exemplaires; son premier *Discours* a été publié en français, en anglais, en portugais; le second, en français, en anglais, en allemand, en suédois; son *Catéchisme positiviste*, qui a eu cinq éditions francaises, a été traduit en anglais, en italien, en portugais, en allemand, en espagnol. Nous en oublions; mais voilà un minimum de quatre mille personnes ayant en mains au moins une œuvre du Maître, et combien plus de lecteurs !

Si nous ajoutons, à l'action exercée par Auguste Comte, celle que ses disciples avoués ont déployée depuis sa mort, en France, en Angleterre, en Hollande, en Italie, en Suède, en Hongrie, aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, dans l'Inde, etc., l'on acquiert la certitude, précise et motivée, que le projet de statue n'est pas prématuré; qu'il y a, dans toutes les nations civilisées, des citoyens qui ont le respect de notre Maître, qui apprécient sa méthode et louent son œuvre en connaissance de cause. Sans doute, ce public indépendant est beaucoup plus flottant que le noyau fondamental, et nous n'en connaissons pas individuellement tous les membres, mais, en agissant simultanément dans les diverses patries, pendant une série d'années consécutives, nous finirons par les découvrir, et, grâce aux relations que créera notre communauté de foi philosophique, nous finirons par rallier un nombre de souscripteurs assez grand pour atteindre le but projeté.

C'est de ce côté que nous devons diriger notre propagande. Quand même ces résultats devraient rester au-dessous de nos espérances, nous savons désormais que l'œuvre de la statue n'aura pas été inutile.

La confiance que nous avons eue dans son opportunité a déjà reçu un commencement de justification par la nature des adhésions obtenues. Aux disciples qui ont pris cette initiative sont venus s'associer un grand nombre de libres esprits, appartenant aux nationalités et aux conditions les plus diverses, qui, sous l'inspiration du sentiment social, ont accepté de patronner cet hommage collectif au Fondateur du Positivisme.

Sans doute, tous ne sont pas des positivistes complets au degré où Auguste Comte l'était lui-même. Nous n'avons jamais cru que celui qui n'accepte pas sans restriction ni réserve l'œuvre de notre Maître doive être rejeté comme étant nécessairement l'adversaire de notre foi. Nous faisons appel à tous ceux qui reconnaissent leur filiation envers Auguste Comte, ce lien fût-il partiel, fût-il contradictoire, car nous sommes assez fermes dans notre croyance pour qu'un tel concours n'ébranle pas notre foi et ne trouble pas nos sympathies. D'ailleurs, l'imperfection des adhérents, ni même celle des promoteurs, ne saurait être une raison suffisante pour quiconque subordonne les divergences théoriques au sentiment social; car, ce qui compte dans une œuvre de si haute destination, c'est la part qu'on y met de sa vie, de ses biens, de son esprit, de son cœur. Voilà pourquoi, lorsqu'il est question d'un témoignage public de reconnaissance, d'admiration et de respect, c'est-à-dire d'une œuvre organique au premier chef, tous ceux qui y participent deviennent autant d'associés à l'œuvre commune.

Si, pour abolir le budget des cultes, Auguste Comte pouvait se considérer comme autorisé à prendre la présidence d'une entente morale avec l'Eglise catholique, qui est le rival systématique du Positivisme, il n'est pas moins licite à son successeur, pour consolider l'ordre au nom du progrès, de s'associer, dans les mêmes conditions, avec les émancipés qui admirent, en partie il est vrai, l'œuvre d'Auguste Comte, mais qui, tout au moins à ce degré, le suivent et le proclament le « Maître de la pensée moderne »! Non, le philosophe sympathique, celui dont le cœur était aussi noble que généreux, n'aurait pas repoussé les hommages, sincèrement offerts, de ces adhérents « incomplets », qui donnent, par leur concours, un exemple de relativité qu'on serait heureux de voir toujours pratiquer!

Heureusement, pour le progrès de nos communes croyances, nous n'avons pas, pour les résultats partiels, ni les scrupules, ni le dédain, ni le mépris, auxquels certains esprits sont trop enclins. Cette sublimité nous échappe. Nous préférons, dans notre simplicité, nous trouver heureux de la pénétration des notions positives, quelque secondaire qu'en soit le degré, quelque partiels qu'en soient les progrès, quelque hétérogènes que soient les couches sociales où ils se manifestent. Nous sommes touchés à la pensée que nous nous lions par un signe sensible, avec tant de « braves gens » qui, sur des points multiples de la terre, soutiennent avec nous, comme nous, c'est-à-dire du mieux qu'ils le

peuvent, le bon combat pour la civilisation, par l'Ordre et le Progrès. Nous sommes convaincus qu'une statue élevée à Auguste Comte à la suite d'un tel concours restera, pour les contemporains qui y auront pris part, un souvenir honorable, et, pour nos neveux, un objet d'édification.

Et, si ce procédé des bras ouverts a ses inconvénients, si la doctrine dans ce qu'elle a de rigoureux peut perdre de son inflexibilité au milieu des concessions que la pratique impose, son application au cas actuel ne porte-t-elle pas en elle-même le remède? La statue d'Auguste Comte, élevée dans la ville de la Révolution, parlera au sentiment; elle inspirera le désir de connaître et sa vie et son œuvre. Ne savons-nous pas que ceux que notre Maître a une fois touchés sont modifiés pour jamais? Faire connaître son nom, attirer l'attention sur son œuvre, n'est-ce pas allumer le phare qui doit guider désormais les générations humaines? Quelle entreprise y contribuera plus puissamment que la statue d'Auguste Comte !

Agissons donc! dans cette direction, nous savons que rien ne sera perdu de notre action. Le « grand diocèse » de l'Humanité sortira de cette épreuve, mieux déterminé dans ses éléments, plus stable dans sa base, plus homogène dans ses vues, plus audacieux dans ses entreprises; la République occidentale y aura trouvé une noble expression de sa réalité, qui fera envisager son avenir avec plus de confiance et de fermeté; le Positivisme en sera mieux connu et le nombre de ses disciples accru. Quant aux ouvriers de l'œuvre, ils auront mis quelque chose de leur vie dans un acte commun de foi et de reconnaissance.

Voir la ville de Paris, par l'assentiment volontaire de ses représentants, donner droit de cité, un demi-siècle après sa mort, au Grand Homme, ignoré alors, dont elle a laissé passer le cercueil, inconsciente ou indifférente; permettre à un grand nombre de nos contemporains, politiques, publicistes, savants, philosophes, artistes, prolétaires, par leur patronage, de confesser publiquement leur admiration pour le Fondateur du Positivisme; donner à un nombre plus considérable encore de personnes des deux sexes, par leur participation à une souscription internationale, les moyens de témoigner la communauté de foi, plus ou moins intime, qui les lie aux nobles aspirations dont Auguste Comte a été le formulateur et l'interprète; rendre, par son image élevée sur ce double piédestal fait de matériaux terrestres et d'âmes humaines, l'ascendant de la croyance, de la morale, de la politique, qui constituent la religion de l'Humanité, plus visible et plus ac-

cessible à tous : voilà des résultats qui ont paru suffisants à M. Pierre Laffitte pour déterminer son initiative, et qui donneront à tous ceux qui répondront à son appel la certitude d'avoir coopéré à une œuvre honorable, digne de leur foi et digne du Maître qui, selon la définition de son successeur, est « le plus « grand du siècle, le plus grand de tous les siècles, parce qu'il « est le philosophe qui a été la plus complète expression de tous « ses antécédents ».

II. — UN ORDRE DU JOUR
DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS

Dans sa séance du 11 janvier 1899, la Société positiviste de Paris a adopté, à l'unanimité de ses membres présents, l'ordre du jour suivant qui fut reproduit dans la plupart des journaux du lendemain (*Aurore*, *Siècle*, *Temps*, *Radical*, *Droits de l'Homme*, etc...) :

« En présence des attaques injustifiables dont la Chambre criminelle de la Cour de cassation est l'objet de la part de tous ceux qui, dans un intérêt facile à comprendre, cherchent à entraver son action régulière, les positivistes déclarent hautement que leur confiance en son impartialité n'est en rien ébranlée et qu'ils s'en rapportent d'avance à sa souveraine décision.

« Ils saisissent une fois de plus l'occasion d'affirmer que la subordination de l'armée au pouvoir civil — c'est-à-dire de la force à la Loi — est la condition d'existence de la République.

« *Le Président de séance*,
« Camille MONIER.

Le Secrétaire,
Dr Constant HILLEMAND. »

III. — LE POSITIVISME ET L'OPINION

UNE MANIFESTATION DU COMITÉ RADICAL-SOCIALISTE DE SEINE-ET-OISE

« On ne détruit que ce qu'on remplace, » a dit Danton.

Cette parole mémorable qui, dans la pensée de l'homme d'Etat de la Révolution, avait trait surtout à l'ordre temporel, n'est pas moins vraie de l'ordre spirituel et ne saurait, notamment, mieux s'appliquer qu'aux religions.

Toutes offrent, en effet, ce caractère commun de remplir, au sein des sociétés humaines, un office *indispensable*, celui de rallier et de régler les individus au nom d'une foi commune, basée sur une certaine conception synthétique de l'homme et du monde qu'ont édifiée et qu'interprètent des organes spéciaux qui sont les sacerdoces. Sans doctrine de ralliement et de règlement, interprétée par un pouvoir spirituel qui organise et sanctionne le concours, aucune société ne pourrait durer.

Il s'ensuit qu'on ne peut détruire une religion qu'en la remplaçant par une autre. Et voilà pourquoi toutes les tentatives faites, jusqu'à ce jour, pour détruire le Catholicisme, ont misérablement avorté, sauf celles menées par les Réformateurs du XVIe siècle qui, précisément, se trouvèrent en mesure de substituer à sa foi une autre foi, de valeur moindre, d'ailleurs.

En vain, nos pères de la Révolution essayèrent-ils de détruire l'Eglise romaine en chassant ses ministres, en fermant ses temples. Ils échouèrent finalement dans leur entreprise parce qu'ils ne purent substituer aux anciennes croyances de nouvelles croyances aptes à rallier et surtout à régler les individus.

L'office social de ralliement et de règlement ne pouvait, en effet, être rempli à ce moment par la science qui se trouvait bornée au domaine inorganique et biologique et qui n'avait pas encore pris conscience de sa destination humaine. Tant que les phénomènes moraux et sociaux restaient soustraits à l'empire des lois scientifiques, le ralliement des esprits, sur le terrain positif, ne pouvait évidemment être que partiel. Et, d'autre part, tant que la science n'était pas rapportée à son vrai principe : l'Humanité, c'est-à-dire tant qu'elle n'était pas socialisée, elle restait impuissante à régler l'activité. Elle était donc incapable de remplir le rôle d'une religion. Pour qu'elle pût remplir ce rôle, il était nécessaire qu'elle fût complétée et, en même temps, socialisée par la fondation de la Sociologie et de la Morale positives, seules capables de fournir le point de vue supérieur qui coordonne tous les autres, en montrant : 1° que tous les phénomènes quelconques sont soumis à des lois scientifiques ; 2° que toutes les sciences sont des créations de l'Humanité et ont pour destination son service. Or, il était réservé seulement à la génération suivante d'accomplir cette œuvre par l'organe d'Auguste Comte.

Restait donc la Doctrine critique élaborée par les philosophes du XVIIIe siècle et, sous le drapeau de laquelle les forces modernes avaient monté à l'assaut de l'Ancien régime. Mais si cette Doctrine avait bien pu suffire à rallier temporairement des assaillants, elle demeurait impuissante à maintenir le ralliement et surtout à régler quoi que ce soit, en raison du caractère purement négatif et même anarchique de ses dogmes cardinaux. Ses principes de *liberté indéfinie*, *d'égalité absolue*, *d'infaillibilité et de souveraineté complète du peuple*, envisagés indépendamment de leur rôle transitoirement utile de protestation contre les abus du sacerdoce catholique, du pouvoir féodal et du pouvoir royal, ne tendaient à rien moins qu'à ruiner toute base d'organisation politique, bien loin de pouvoir aider à la reconstruction.

Aussi, en raison de cette impuissance de la Science et de la Métaphysique révolutionnaire à jouer le rôle d'une religion, la Société, qui ne pouvait se passer d'une doctrine de ralliement et de règlement, fut-elle facilement entraînée, sur l'incitation de Bonaparte, à recourir de nouveau à la religion proscrite pour en réexploiter les propriétés sociales, d'où la rétrogradation théologique de la première moitié du siècle.

Ce que n'avaient pu faire les Conventionnels aurait pu, au contraire, être aisément réalisé par les fondateurs de la troisième République qui possédaient sur leurs aînés l'avantage inappréciable d'avoir à leur disposition une incomparable doctrine de ralliement et de règlement : le Positivisme fondé par Comte — nouvelle synthèse religieuse reconnaissant

pour unique *dogme* la science condensée dans la notion du plus grand des Etres connus : l'Humanité, dont les destinées sociologiques se déroulent sous la prépondérance nécessaire de fatalités biologiques et cosmologiques qu'il faut connaître ; recommandant comme *culte* l'ensemble des procédés les plus propres à cultiver les sentiments altruistes et sociaux ; préconisant comme *régime* le service des Etres collectifs : Famille, Patrie, Humanité.

Mais au lieu d'employer leurs efforts à favoriser la substitution des doctrines pleinement rationnelles du Positivisme aux conceptions chimériques du Catholicisme, la plupart des républicains tinrent celui-là à l'écart, comme s'ils avaient peur de se compromettre en se réclamant de lui : les uns parce qu'ils l'ignoraient et qu'ils s'effrayaient à tort de ses similitudes verbales avec l'ancienne religion, les autres par haine de toute discipline mentale et morale. Ils crurent, méconnaissant les leçons du passé, qu'il leur suffirait de laïciser l'Ecole, de chasser Dieu de l'Enseignement primaire et de l'Enseignement supérieur, d'expulser les Jésuites, etc..., pour venir à bout d'une religion vingt fois séculaire.

Les événements n'ont pas tardé à les détromper et à leur montrer qu'une société ne vit point de négations.

C'est, en effet, faute par les républicains, d'avoir suffisamment tenu compte de la parole de Danton, que nous assistons présentement, à l'occasion de l'affaire Dreyfus, à une poussée réactionnaire dont la violence menace de balayer la République. Beaucoup d'entre eux se contentent de laisser voir naïvement leur ahurissement en présence de ce formidable mouvement de réaction qu'ils n'avaient point prévu et qu'ils ne s'expliquent pas encore. Mais heureusement, les plus intelligents ont enfin ouvert les yeux à l'évidence et, éclairés par l'expérience, ils semblent vouloir appeler le Positivisme à leur aide en reconnaissant implicitement que son triomphe peut seul préserver la société d'une désastreuse rétrogradation théologique.

Nous trouvons un indice de ces nouvelles dispositions d'esprit dans une manifestation caractéristique du *Comité radical-socialiste de Seine-et-Oise*, manifestation que nous reproduisons ci-dessous et dont il nous a paru intéressant de signaler l'importance à l'heure où le parti républicain commence à se ressaisir et à serrer ses rangs pour faire face au péril clérical, et au lendemain du jour où les radicaux et les socialistes, faisant patriotiquement abstraction de leurs préférences personnelles, ont donné l'exemple du civisme en portant à la Présidence de la République un républicain aussi modéré que l'honorable M. Loubet.

Const. HILLEMAND.

Extrait du *Bulletin du Comité radical-socialiste de Seine-et-Oise*, n° du 8 février 1899.

LA COMMISSION EXÉCUTIVE.

La Commission exécutive s'est réunie le 3 février, à 11 heures, chez Tavernier.

Elle a décidé la gravure artistique des Droits de l'Homme à 2,000 exemplaires.

Elle a décidé également, à l'unanimité, de verser 50 francs à l'érection d'une statue à Auguste Comte, sur la place de la Sorbonne, en donnant à cette souscription le caractère d'une adhésion complète à la doctrine positiviste.

Elle a enfin examiné les diverses questions à son ordre du jour.

LE DÉJEUNER RADICAL.

Plus de cent convives assistaient au déjeuner du 3 février. Autour du citoyen Hubbard, président, se groupaient les citoyens Aimond, Berteaux, Périllier, Maurice Vernes, Rameau, Gally, etc.

Le citoyen Maurice Vernes fait voir l'intervention de l'Eglise dans les événements qui préoccupent à un si haut point l'opinion des bons républicains. Maîtresse de l'armée et de la marine, pouvant compter sur l'appui de l'immense majorité des magistrats, l'Eglise est furieuse de l'opposition qu'elle rencontre dans la Chambre criminelle de la Cour de cassation, résolue à reviser intégralement le procès si légèrement conduit en 1894.

C'est l'Eglise qu'il faut briser si l'on veut que la France républicaine reprenne sa marche vers le progrès, vers l'idéal de justice sociale qu'elle a été la première à proclamer. Pour briser l'Eglise, il faut démontrer par l'enseignement public que ses affirmations sont mensongères et que la science les a convaincues de fausseté. Malheureusement, la cause de la science est trahie aujourd'hui par ceux-là mêmes qui en avaient reçu le dépôt, avec la connivence du gouvernement. Si l'opinion, si les Chambres ne prennent pas des mesures de salut décisives, nous retomberons, par notre faute, dans l'état de servitude intellectuelle et d'abaissement politique où agonise l'Espagne. Le moment est décisif : ou l'Eglise avec l'esclavage, ou la libre-pensée avec la justice et le droit.

Après le citoyen Maurice Vernes, dont l'allocution soulève à chaque instant les bravos de l'auditoire, les citoyens Aimond, Périllier et Berteaux exposent la situation politique. Ils font ressortir les dangers qui résultent pour la République de la division semée dans les rangs républicains ; ils flétrissent les manœuvres odieuses du parti clérical, ainsi que l'attitude équivoque du ministère, dont le projet de dessaisissement aura pour résultat de jeter la suspicion sur la plus haute magistrature de la République et de la déconsidérer ; constatent que ce sont là des procédés révolutionnaires qui amèneront la confusion des pouvoirs et l'anarchie gouvernementale.

Le citoyen Rameau constate également la faiblesse du gouvernement et fait des vœux pour que les brouillards qui obscurcissent momentanément l'horizon soient vite dissipés pour faire place à un ciel sans nuage.

L'assemblée vote ensuite, à l'unanimité, l'ordre du jour suivant :

« Les républicains radicaux et socialistes réunis au déjeuner mensuel du 3, au nombre de cent, chez Tavernier, remercient le citoyen Maurice Vernes de son admirable allocution philosophique.

« *Appellent tous les républicains à s'unir sur le large terrain de la justice sociale et de la vérité scientifique et positive, opposée aux absurdités et aux superstitions cléricales.*

« Félicitent chaleureusement les citoyens Aimond, Périllier et Berteaux, députés, de leurs déclarations énergiques contre les manœuvres césariennes et cléricales qui cherchent à arrêter arbitrairement le cours de la Justice.

« Flétrissent les procédés honteux et inavouables employés par l'Eglise pour essayer de déconsidérer les plus hauts magistrats de la République. »

IV. — LE POSITIVISME A LA COOPÉRATION DES IDÉES

(Rue Paul-Bert, 17.)

(*Extrait du Programme de février 1899.*)

Mardi 7. — M. P. Froument : *La Philosophie positive* (2e causerie : *Idées générales sur le Monde et l'Homme*).

Mercredi 22. — M. Paul Boell, ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes : *Un Explorateur au XIIe siècle :* Marco Polo.

Jeudi 23. — M. A. Keufer, secrétaire de la Fédération du Livre : *La Morale positive* (3e causerie).

VARIÉTÉS

I. — LE DOSSIER DE PRISCILLIEN (1)

Notre enquête sur Sulpice change ici de caractère.

Le lecteur est prié de se ressouvenir des motifs qui nous ont fait commencer notre publication par celui des opuscules de Sulpice Sévère qui, chronologiquement, aurait dû venir le dernier. L'étude de la *Chronique* a été par nous entreprise pour mesurer et apprécier les facultés mentales et l'étendue d'information du biographe de Martin de Tours. Or, la partie finale de ce petit livre, que les éditeurs ont divisée en six chapitres et qui nous reste à examiner, montrera comment Sulpice se laissait impressionner par les événements contemporains; quel contrôle il était capable de faire subir à son imagination ébranlée par la vue immédiate des choses; quelle critique il pouvait exercer sur ce qu'on

(1) Il est certainement regrettable, à un point de vue général, que le second volume du grand ouvrage de M. André Lavertujon tarde tant à être mis en vente. Mais, à un point de vue égoïste, nous nous félicitons presque qu'un nouveau retard nous permette d'offrir à nos lecteurs la primeur des pages qui suivent et qui tranchent, à plusieurs égards, sur le reste du volume. Elles sont tirées de la quatrième partie, consacrée exclusivement aux six derniers chapitres de la *Chronique* de Sulpice Sévère, ceux où le passionné écrivain raconte la curieuse et dramatique affaire de Priscillien, le prétendu premier procès pour hérésie. Sulpice Sévère ressemble alors, ainsi que le fait justement remarquer son commentateur, à ces mémorialistes français qui devaient plus tard déployer de si attrayants mérites et de si graves défauts. Nous avons cru devoir faire suivre le fragment intitulé « le dossier de Priscillien » par une étude qui le complète, sur *le Gnosticisme et les Gnostiques*.
On retrouvera dans ces morceaux les sentiments de profond respect pour l'histoire qui semblent être la préoccupation principale de M. A. L. et aussi les qualités de forme et de fonds que les précédentes publications du même auteur ont déjà mises en lumière : la clarté et le charme captivant du style, l'indépendance et l'originalité de la pensée.

L. R.

lui racontait, et dans quelle mesure il avait droit de se fier à sa mémoire. Notre enquête va donc devenir ici plus précise et plus fructueuse, en nous permettant de pénétrer à fond l'homme intérieur. Les événements que Sulpice va raconter ont été, en effet, la préoccupation majeure de sa vie. Non qu'il ait autant songé que le croit Bernays à lutter contre le priscillianisme et la propagande priscillianiste, mais parce que dans la personne de Priscillien fut frappé mortellement ce parti ascétique occidental, dont j'ai à plusieurs reprises déjà entretenu le lecteur. Ceci me suggère l'utilité de fournir tout d'abord une explication des mots « priscillianisme » et « priscillianistes », que la rapidité et la commodité du récit m'entraineront souvent à employer. Il est bon qu'on sache jusqu'à quel point ils sont exacts.

Le priscillianisme, tel qu'on a cru le connaître jusqu'à la publication de M. Georges Schepss (voir la note, p. 104), est un phénomène ultérieur, sans réalité aucune, au moment où Sulpice écrivait, et je prie qu'on se pénètre bien de cette vérité. Dans l'hérésie qui fit beaucoup de bruit vingt-cinq années plus tard, Priscillien n'entre guère que pour son nom, les Manichéens, qu'il haïssait, ayant pris ce nom très populaire, afin d'abriter leur prosélytisme. Le fond vrai de l'affaire, c'est, je le répète, l'écrasement de l'ascétisme par la tyrannie hiérarchique et orthodoxe. Voilà ce qui abattit l'âme courageuse de Martin; voilà ce que Sulpice ne peut ni oublier ni pardonner. Les fureurs mal contenues qu'il déverse en toute occasion contre les évêques, sans en oser directement articuler le vrai motif, ne viennent pas d'ailleurs. D'autres purent alors ne point se souvenir ou feindre de ne pas comprendre. Jérôme, champion du parti ascétique, après avoir ouvertement plaidé l'innocence de Priscillien *(Catalogus scriptorum)*, le couvrit ensuite de grossières injures. Ambroise, quand il exprime la compassion que les vaincus de Trèves lui inspirent, ajoute, en s'en lavant les mains, qu'ils avaient dévié de la foi : *devios licet a fide*. Mais la vérité, c'est que ce n'est pas contre la foi que Priscillien et ses amis avaient agi, mais contre la hiérarchie et la discipline. Leur libre ascétisme, en ce milieu très mondain et gâté, allait à ébranler l'autorité épiscopale et à donner aux initiatives individuelles, aux ins-

Ce qu'il va raconter, c'est la défaite du parti ascétique.

Et il la raconte de mémoire.

pirations non classées et non encadrées, une dangereuse importance. Dans la situation qu'occupaient Ambroise et Jérôme, peut-être ne pouvaient-ils se conduire autrement. Augustin, venu après eux, et qui moralement valait beaucoup plus qu'eux, les imita néanmoins.

Le priscillianisme, dangereux essai de lutte contre la hiérarchie.

La résolution des hommes éminents de cette génération était solidement fixée : ils visent à fonder coûte que coûte un inviolable gouvernement moral, et je crois qu'ils avaient raison. Quand cet intérêt entrait en jeu, tout le reste n'était rien. Augustin, par exemple, qui avait connu, aimé et pratiqué la liberté philosophique, n'hésita point à imposer silence à ce penchant devant les besoins impérieux de l'ordre et de l'unité. Seulement, Martin ni Sulpice n'étaient des hommes éminents, capables de comprendre et de diriger les affaires humaines : c'étaient des êtres impulsifs, des âmes tendres et ardentes; le cœur en eux était très grand, la tête de dimension médiocre. J'ai voulu dire cela tout de suite, parce que le récit de Sulpice contient des parties qui ont contribué à faire peser d'abominables accusations sur un innocent pendant de longs siècles. Je considère comme le devoir strict d'un éditeur honnête de signaler ce que son réquisitoire renferme d'inexact, et pour quelles causes il a pu se montrer injuste à ce point.

Ce fait méconnu par Sulpice et Martin a été très bien vu par les chefs catholiques.

Comment le qualificatif de « priscillianiste » fut inventé par Augustin.

Cette première rectification éclaire bien des détails obscurs. J'y ajouterai celle qui concerne le nom de « priscillianiste ». Ce qualificatif ne fut employé que fort tard. Orose, qui dénonça la secte à Augustin en 415, par une lettre *(commonitorium)* d'une rare stupidité, ne le connaît pas. Dans le Code théodosien, on lit au titre *de Hereticis* quatre lois où les Priscillianistes sont nommés (loi XL, en 407, loi XLIII en 410, loi LIX en 423, loi LXV en 428); mais aucun de ces textes ne désigne les hérétiques espagnols. Godefroy a bien soin de marquer qu'il s'agit des *Priskilianoi* d'Epiphane, ainsi nommés d'après leur prophétesse Priscilla. Même dans les lois rédigées au moment où l'agitation causée en Hispano-Gaule par le drame de Trèves était plus active, on ne trouve ce nom de Priscillianistes que pour désigner des hérétiques exclusivement syriens. Je tiens pour à peu près certain que la transcription adoptée par le législateur latin, *Priscillia-*

nistæ au lieu de *Priscilliani*, comme il eût dû transcrire le mot grec, a provoqué en grande partie la déplorable notoriété des disciples de l'évêque d'Avila. Il s'est produit, à cette époque, des erreurs du même genre qui ont eu des résultats tout aussi injustes. De fait, plus on étudie l'histoire de la fin de l'antiquité, plus on est frappé du rôle important joué par les mots. C'est donc Augustin qui a généralisé le nom de Priscillianistes. Il le place en tête de sa réponse à Orose. Il l'avait puisé dans les lois d'Honorius, car je crois qu'il avait peu lu Epiphane. Selon Godefroy, il existe un seul texte légal relatif, non pas aux Priscillianistes, mais à Priscillien. Il se trouverait au titre Ier, loi XX, *de Accusationibus*. Je parle ailleurs de cette loi, qui est de 383, pour montrer que le savant commentateur se trompe quand il affirme qu'elle concerne les crimes et les troubles que l'hérésie provoqua en Espagne à la même date. Elle est signée de Gratien, qui fut tué en septembre (1), et qui, au moment de sa mort, favorisait ouvertement les hérétiques espagnols, puisqu'on a pu dire que telle fut la cause de sa perte. Ce point réglé, j'ai encore, dans l'intérêt de mon exposition, à fournir rapidement quelques autres indications préliminaires d'un ordre quelque peu différent.

Et comment le « priscillianisme » est une création postérieure, ignorée du IVe siècle.

Le récit qui s'ouvre au chapitre XLVI par ces mots caractéristiques : « *Viennent ensuite les affaires de notre temps*, » ne ressemble ni par le style ni par les sentiments très émus et très personnels aux précédentes parties de la *Chronique*. C'est un excellent morceau écrit à la manière de Salluste, où le jeu des passions les plus hautes et les plus basses de l'âme humaine est retracé avec une sobriété vigoureuse : l'admirable altruisme de Martin, l'avidité et l'astuce de Maxime, la ténacité haineuse et sanguinaire des prélats espagnols, l'abjecte servilité de leurs collègues de l'épiscopat des deux côtés des Pyrénées. On est surtout frappé de la couleur singulièrement moderne de ce tableau. Les intérêts en lutte,

Nouveauté du ton qu'adopte ici Sulpice.

(1) Dans un catalogue de consuls, publié par Bucherius en même temps que le kalendrier de Philocalus, on lit : 383, *Merobaudo II et Saturnino his coss, Gratianus occisus est a Marimo Londuni*, VIII, *Kal. sept.*

les doctrines qui se contredisent, les personnages qui emplissent la scène de leur éloquence et de leurs fureurs, tout est marqué au coin d'une nouvelle manière de sentir et de penser, née de la concentration de tous les peuples méditerranéens sous un unique régime. Cette modernité, caractère pas assez remarqué du IVe siècle, principalement de la période qu'on avait vu s'ouvrir par l'éblouissante et tout à fait parisienne apparition de Julien; — je me moque de ceux qui se sont moqués de moi pour m'être exprimé ainsi; ils ne comprennent pas le moment historique dont présentement je m'occupe; — cette modernité, dis-je, fleur précoce d'une civilisation commune trop hâtive, destinée à être vite flétrie pour ne s'épanouir de nouveau que dix ou douze siècles plus tard, s'atteste mieux encore par la façon de conter de notre Aquitain. Pour la première fois s'exerçait, dans une région de la future France, cet art de narrer, *de visu et auditu*, des événements où l'écrivain a été mêlé, auxquels il a pris part avec ses passions et ses préjugés, et qu'il se remémore à titre d'impressions vécues et encore vivantes. En lisant les six chapitres qui embrassent dans leur série et dans leur détail des faits qu'on ne retrouve chez aucun des contemporains, on croit tenir en main un fragment de mémoires personnels. Or, les mémorialistes français sont célèbres pour la vivacité de leur narration et aussi pour la redoutable étourderie avec laquelle ils racontent les incidents et dépeignent les hommes. Sulpice, du premier coup, a donné un spécimen achevé de cette qualité et de ce défaut. Au milieu des intrigues politiques, des haines religieuses, des compétitions individuelles audacieusement déguisées sous le manteau de la Foi, il laisse entrevoir que les persécuteurs de Priscillien étaient de véritables scélérats; que les magistrats civils, à savoir l'empereur Maxime et son préfet du prétoire Evodius, ne songent qu'à gagner des partisans et surtout à remplir les caisses du fisc. Ces circonstances ajoutent encore à son irritation de voir la puissance politique intervenir sous prétexte de défendre les intérêts dogmatiques. Il exprime avec énergie sa réprobation. Au fond, Priscillien et les amis de Priscillien lui inspirent une sympathie qu'il ne réussit pas à dissimuler. Pour

Modernité des circonstances qu'il expose.

Il inaugure la série des mémorialistes français.

Avec leurs qualités et aussi leurs défauts.

leurs adversaires, il ne ressent que haine et mépris. Cela se discerne à merveille dans les vivants portraits qu'il a tracés des uns et des autres. Cependant, je ne saurais dire si jamais pages écrites en vue de témoigner pour la justice auront eu d'aussi cruels et de plus iniques effets. Grâce à elles, — car seules elles ont paru fournir une base à la calomnie, — Priscillien est resté accablé sous le poids, graduellement accru, des plus odieuses et des plus malpropres imputations, que de soi-disant historiens se sont transmises en y ajoutant, tour à tour, quelques ordures de plus. A l'exception de l'Allemand Walsch et du Danois Lubkert, personne n'a jamais songé à contrôler cet amas d'immondices (1). Bernays lui-même cite avec complaisance un ignoble passage de Jérôme, utilisant Virgile pour mieux faire croire aux prétendues débauches des hérétiques espagnols. Cette légèreté afflige, lorsqu'on songe que Bernays était juif, c'est-à-dire désintéressé en la question, et, je crois, philosophe. Je suppose qu'on m'objectera que c'est beaucoup s'échauffer pour quelques phrases malsonnantes écrites sur un homme mort il y a quinze cents ans. Mais ce sera faute d'avoir réfléchi que, sous cette espèce isolée, il s'agit d'un intérêt majeur et très général.

De la légèreté, de la paresse et de la malveillance dans la narration historique.

Qu'un cas semblable puisse paraître sans importance à de bons croyants, solidement catholiques, je n'en serais pas surpris. Ils se disent : Si Priscillien était vraiment tel que le représentent l'instruction d'Evodius et le jugement de Maxime, les duretés de l'histoire à son égard apparaissent insignifiantes à côté de l'épouvantable châtiment qu'il subit dans l'autre monde; une exagération de plus ou de moins ne mérite pas d'entrer en compte. Si, au contraire, l'évêque d'Avila était innocent, eh bien ! Dieu, à qui rien n'échappe et qui est toute justice, lui a, dès longtemps, procuré d'amples et ineffables compensations. Cela est parfait. Je n'ai jamais nié que la foi orthodoxe ne fût féconde en solutions satisfaisantes pour ses croyants. J'ai, au contraire, manifesté l'admiration qu'à ce sujet elle m'inspire. Mais les pauvres esprits qui l'ont

Importance et gravité de cette question.

(1) Walsch, *Ketzerhistorie*, vol. III, p. 399, § 3. Leipzig, 1766. — *De heresi Priscillianistarum ex fontibus denuo collatis*, T. H. B. Lubkert. Havniæ, 1840.

perdue, ceux que la positivité a démuni d'illusions ultra-mondaines ; — ils sont nombreux, et ce n'est pas leur faute ; — ceux aux yeux de qui l'unique guerdon réservé à la vertu et au courage consiste en cette immortalité subjective que de pieuses remembrances procurent aux bons cœurs, peuvent-ils aussi aisément prendre leur parti des iniquités de l'histoire? Vraiment, non ; ils s'en indignent beaucoup, au contraire, car, selon eux, il s'agit de véritables assassinats entraînant la suppression de la partie la plus longue et la plus précieuse de l'existence ; en sorte que quiconque contribue à les perpétuer ou à les aggraver leur semble impie au sens antique de ce mot. Ils ont besoin de faire appel à tous leurs sentiments de bienveillance systématique pour se retenir de fouailler jusqu'au sang les calomniateurs, surtout ces calomniateurs de troisième et quatrième main qui ont forfait au devoir de l'Ecriture publique par négligence et paresse. Pour mieux établir la légitimité de cette observation, tout en restant dans notre sujet, lisons ensemble, si vous le voulez bien, la sentence portée par M. Albert de Broglie (*Histoire de l'Eglise au IVe siècle*) sur les doctrines et les mœurs de Priscillien :

Forfaire au devoir de l'Ecriture publique, chose très coupable.

« C'était un ramassis confus de traditions gnostiques et mani-
« chéennes ; des interprétations rationnelles de la Trinité et de l'in-
« carnation s'y heurtaient avec les rêveries du dualisme oriental.
« Une morale d'une rigueur outrée et des dehors d'une austérité
« affectée couvraient mal chez l'hérétique lui-même et chez ses
« amis de secrets mais honteux désordres. » (T. VI, p. 202.)

C'est le cas de M. Albert de Broglie vis-à-vis de Priscillien.

Ces lignes, rédigées en style de pontife, se présentent comme le résumé attentif de pièces diverses, que l'auteur aurait certes dû étudier avec soin, puisqu'il y allait de l'honneur et de la renommée d'un groupe d'hommes considérables et aussi, on va le voir, de la réputation de très illustres dames françaises. La question d'hérésie, je ne la touche pas ici ; il est visible, d'ailleurs, que l'écrivain n'en sait pas le premier mot et qu'il enfile à la queue leu leu des termes qu'il ne comprend pas. Mais la question de mœurs, elle était à la portée de son intellect. S'il eût bien voulu regarder lui-même et ne pas copier son inséparable Baronius, il aurait vu sur quel appui fragile — des on-dit en désaccord avec les écrits

contemporains et des aveux arrachés à l'aide de la torture par un juge politique — s'étayait ce verdict, qui change en immondes hypocrites et en dégoûtantes coquines les membres les plus distingués du monde espagnol et aquitanique. Eh bien ! je dis que déshonorer ainsi de nobles mémoires en prenant des airs entendus, alors qu'on ne fait que répéter de vieilles erreurs et qu'on n'a su ni voulu lire les documents, c'est commettre un très gros péché.

Je vous en prie, ne me taxez pas d'hyperbole et d'affectation en haussant vos spirituelles épaules. Vous vous associerez au méfait, voilà tout. Je sais bien qu'on en commet tous les jours de semblables. M. de Broglie est un coupable entre cent coupables ; moins coupable que bien d'autres, par suite de l'ennui terrible qui s'exhale de ses écrits. Mais il nous est ici comme une leçon de choses appropriée à notre matière ; et cette leçon a pour but d'obtenir que l'histoire devienne, chez nous, ce qu'elle devrait être : une école de respect et de vénération, non une lice où chacun pénètre pour s'exercer — suivant ses préférences blanches, bleues ou rouges — à la critique hargneuse et au dénigrement. Je m'attaque ici, sans distinctions ni catégories, à une maladie française par excellence. Jeter la bave, l'invective ou le mépris aux prédécesseurs, c'est proprement le *morbus gallicus*. Un personnage en vedette nous apparaît invariablement comme une proie à déchirer, une réputation à salir, une gloire à déshonorer. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs que chez nous un fait analogue à celui-ci : l'un des plus grands fondateurs de l'unité française, Armand Duplessis Richelieu, travesti, à trois ou quatre reprises, en cinquante ans, par des Français aussi distingués que Vigny, Dumas, Hugo, l'aristocrate pontifiant, le nègre à verve endiablée, l'ultra-coloriste romantique :

Le penchant à dénigrer, à déchirer les gloires nationales, véritable *morbus gallicus*.

Regardez tous, voilà l'homme rouge qui passe !

se transmettant de main en main cette illustre figure pour la barbouiller à qui mieux mieux de vices et de crimes, en lui attribuant l'assassinat et l'empoisonnement comme des pratiques régulières et quotidiennes. Cet intolérable sacrilège, nous le recommençons tous les jours, soit pour Richelieu,

soit pour d'autres, Louis XI, par exemple, dans nos romans, nos pièces de théâtre, nos journaux, et cela, le plus souvent, sans motif appréciable et par automatique malfaisance. Les Anglais ont un mot de souche française qui exprime plus fortement cette idée : *mischievousness*. Je voudrais pouvoir le leur reprendre. M. de Broglie, lui, du moins, s'excuserait à la rigueur en disant que son bizarre arrêt, qui fait de Priscillien un gnostique, un manichéen, un rationaliste, un dualiste, un ascète outré, un débauché honteux, le tout d'une seule et même coulée, avait pour but de défendre l'Eglise. Ce salmigondis de termes se réfutant les uns les autres a longtemps été à la mode, en effet, chez les polémistes religieux de toute nuance, et je serais disposé à l'indulgence s'il s'agissait d'un discours ou d'un article de journal improvisés. Mais l'excuse n'est plus valable pour un ouvrage de poids, de beaucoup de poids, six volumes avec notes et citations, visant à la dignité de l'histoire. J'aime la Révolution au moins autant que M. de Broglie aime l'Eglise. Or, que dirait-il, si, pour déshonorer en la personne d'un de ses représentants le régime que la Révolution a renversé, j'avançais que le maréchal de Broglie, celui qui joue un rôle dans le *Secret du Roi*, tout en ayant l'air de s'occuper de l'indépendance de la Pologne, au fond ne songeait qu'à recruter pour le Parc aux Cerfs?

Essai d'une imitation des procédés critiques de M. de Broglie.

La proposition semble, certes, aussi hétéroclite qu'inconvenante. Remarquez pourtant, en premier lieu, que le maréchal de Broglie était le confident et le favori de Louis XV. C'est un fait établi par le *Secret du Roi*, je suppose. Je l'ai, en tous cas, entendu dire, n'ayant point lu ce remarquable ouvrage. Mais quoi de plus correct que de s'autoriser de livres qu'on n'a pas même ouverts? Un second point incontestable, c'est que Louis XV fut un monomane de débauche, qui ne se laissa guère approcher que par ceux qui partageaient ses goûts et pouvaient les servir. Un autre point tout à fait certain, c'est que les agissements prétendus diplomatiques de Louis XV en faveur de la Pologne n'ont abouti à aucun résultat et eurent si peu d'importance, qu'hier encore ils n'existaient qu'à l'état de secret, — indice assez clair qu'ils servi-

Comme quoi un grand-oncle de cet écrivain se distingua sous Louis XV en recrutant le Parc aux Cerfs.

rent de prétexte à une toute autre besogne. Une quatrième considération, difficile à contester, c'est que, autant les sympathies que le sultan du Parc aux Cerfs éprouvait pour les Polonais sont problématiques, autant son goût pour les Polonaises est notoire et avéré, témoin son mariage avec la fille de Stanislas Leczinski. Qui a bu boira ; et nous tenons ici le véritable « secret du roi ». Cette thèse a une base critiquement très solide, beaucoup plus solide, en tout cas, que celle sur laquelle s'est appuyé l'auteur de *l'Eglise au IVe siècle* pour traîner une dernière fois les Priscillianistes aux gémonies. J'y puis, d'ailleurs, ajouter mon témoignage personnel. J'ai vu, il y a dix ou douze ans, à Varsovie, de très jolies filles; et tout permet de croire que leurs bisaïeules ou trisaïeules de l'an 1770 n'étaient pas moins jolies qu'elles ; d'où j'infère qu'à cette date les envoyés de Louis XV eurent de quoi choisir. Je crois que je raisonne assez serré. C'est ce que nous appellerions, nous autres gens de critique et d'étude, l'argument personnel. M. de Broglie ne pourrait pas dire, lui, qu'il ait jamais rencontré telle ou telle parente, même très éloignée, des femmes de mauvaise vie au milieu desquelles il fait paraître Priscillien tout nu (1).

Démonstration rigoureuse de ce fait par la méthode employée pour établir que Priscillien priait tout nu;

et qu'avec ses amis et ses amies il se livrait à de honteux désordres.

Quid multa? comme dit saint Ambroise, quand il narre quelque anecdote difficile à faire admettre. Que voulez-vous de plus? Est-ce que les éléments de mon réquisitoire ne sont pas corrects et complets ? Ai-je besoin d'attendre davantage pour affirmer que les promenades mystérieuses du maréchal de Broglie en Pologne, à une époque où il n'y avait que faire, eurent pour but réel et pratique de renouveler la population féminine du Parc aux Cerfs? Sans doute, la conclusion est pénible. Mais si le maréchal en pouvait prendre connaissance et s'il comparait ma manière d'argumenter avec celle de son arrière-petit-fils ou petit-neveu, il reconnaîtrait que

(1) « Priscillien fut déclaré convaincu *(sic)* de s'être adonné à des « doctrines *(sic)* et à des pratiques contraires aux bonnes mœurs, de « s'être livré à tous les excès (ceci a été tiré par M. de Broglie *ex ingenio suo*) dans des réunions de femmes de mauvaise vie et d'avoir « affecté dans la prière même une tenue et des postures *(ex ingenio suo)* indécentes. » (*Histoire de l'Eglise au IVe siècle,* p. 206.)

les analogies, les probabilités, les rapprochements dont je me suis servi sont infiniment mieux fondés que les allégations vagues, brouillées et suspectes qui ont suffi à l'auteur de *l'Eglise au IVe siècle* pour décréter « que Priscillien et ses amis se livraient à de secrets et honteux désordres ».

De la vénération et du respect qu'on doit aux braves gens du temps passé ;

Cessons ce jeu, un très vilain jeu, qui serait inexcusable si le sot penchant de persifler l'avait inspiré. Il s'explique, Dieu merci, plus loyalement et plus légitimement. Je suis pénétré de respect pour les familles, gloire de la France ancienne, et qui ont eu la rarissime destinée de durer jusqu'au temps de la France nouvelle. Les de Broglie sont l'une des plus glorieuses. Après avoir tenu une honorable place parmi les hommes éminents du vieux régime, ils ont pris une part non moins honorable parmi ceux du régime nouveau. Loin de pousser personne à manquer de vénération pour les braves gens du temps passé, je la prêche à tout le monde. C'est, à vrai dire, ma principale préoccupation. Le motif unique des sentiments défavorables que m'inspire le de Broglie d'aujourd'hui, c'est que je l'ai pris — non pas seulement pour Priscillien, mais pour plusieurs autres, non pas une fois, mais dix fois — en flagrant délit de manque de respect et de conscience historique. C'est pour nous, croyants de la foi nouvelle, ce que les théologiens entendaient par « le péché contre l'Esprit ». On a déjà vu, on verra encore, au cours de ces notes, M. de Broglie citant à faux, lisant les sources de travers, quand, par hasard, il les lit, attribuant aux textes un sens qu'ils n'ont pas. Je ne sais ce que valent les publications de cet écrivain sur la diplomatie du XVIIIe siècle. On en dit beaucoup de bien. Mais quand je songe qu'il n'utilise que des matériaux inédits, dont le contrôle par les autres ne saurait beaucoup l'inquiéter, le sachant à peu près impossible, je me sens pris de défiance. La façon dont je l'ai vu manier des documents, vingt fois édités, critiqués et commentés, me contraint de dire à ceux que les problèmes historiques du siècle précédent intéressent : Toutes les fois que l'affaire paraîtra un peu compliquée et douteuse, courez aux Archives et regardez de vos propres yeux. M. de Broglie lit très mal

Et comment cette règle ne fut jamais plus outrageusement violée que par ceux qui ont étudié le dossier de Priscillien.

ce qu'il lit, et, dans ce qu'il lit, il voit plus volontiers ce qu'il y a dans sa propre cervelle que ce qu'il y a dans l'écriture (1). Mais il faut revenir au dossier de Priscillien.

Les pièces authentiques et réellement contemporaines dont il se compose, si on le dresse avec honnêteté et correction, constituent plutôt — y compris le témoignage de Sulpice — une chaîne de probabilités tellement fortes qu'elles équivalent à une certitude en faveur de la complète innocence du malheureux évêque d'Avila. Ce sont ces pièces que je vais maintenant énumérer, pour ensuite les apprécier sommairement. **Les sept pièces de ce dossier, seules réellement contemporaines.**

La première en date se lit dans le *de Heresibus liber*, rédigé par un évêque de Brescia, contemporain de Martin et d'Ambroise, Philastrius, de falote mémoire, vers l'an 375. La seconde consiste en les huit considérants ou « canons » qui nous ont été conservés comme exprimant les décisions de ce concile de Saragosse dont Sulpice parle et qui fut tenu en 380. La troisième se limite à quelques lignes citées plus haut et tirées de l'*Epistula* XXIV d'Ambroise, très curieux spécimen de dépêche diplomatique, car Ambroise représentait alors l'impératrice Justine à Trèves, auprès de Magnus Maximus, en 386. La quatrième est une épître impériale que le même Maxime adressait à Sirice, évêque de Rome en 387. La cinquième n'est autre chose que l'article CXXI d'un dictionnaire de biographie ecclésiastique, publié par Jérôme en 392. La sixième est empruntée au panégyrique de Théodose, que Drepanius Pacatus, rhéteur gaulois, puis grand fonctionnaire, composa et *peut-être* prononça en 393. Viennent enfin les informations mutilées, brouillées, remaniées, mais, pour une partie, authentiques, du synode réuni à Tolède, en l'an 400, en vue de réconciliation des Priscillianistes.

(1) Au reproche de manquer de conscience et d'attention, je n'ai pas voulu ajouter l'absence — déplorable chez un catholique « libéral » — de ce genre précieux de libéralisme qui consiste à adopter l'hypothèse la plus bienveillante lorsque les questions sont douteuses. Et quel cas fut jamais plus douteux que celui qui nous occupe? Il ne faudrait pas croire que les écrivains orthodoxes aient tous suivi la trace de l'obtus Baronius. L'abbé Fleury, par exemple, de nos jours le célèbre Néander, hier Georges Schepss et plusieurs autres n'ont pas craint de déclarer que les griefs contre les mœurs des Priscillianistes laissaient voir des « altérations odieuses et de grossières exagérations ».

Toutes ces dates sont sûres, à quelques mois près, et j'ai voulu les réunir en une chaîne serrée et raccourcie afin de tracer plus graphiquement les limites de la contemporanéité. Sulpice aurait pu lire ces documents, cent ou deux cents lignes ; je ne crois pourtant pas qu'il les ait connus autrement que par ouï-dire. C'est aussi ce que je pense des écrits de Priscillien, ces *multa opuscula* dont parle Jérôme ; ou plutôt, sur ce dernier point, le ton dubitatif ne saurait être de mise. Sulpice n'était pas un Jérôme. De la crédulité, de la passion, des préventions, il en avait autant que personne ; mais sa probité, sa loyauté, sa véridicité furent absolument exceptionnelles dans le milieu où il vécut ; et, s'il eût pris connaissance de l'*Apologeticus*, du traité *ad Damasum* et de la *Benedictio super fideles*, jamais il n'aurait écrit les lignes terribles dont, plus tard, il a été fait un si abominable usage, sans le moindre égard pour les autres parties de son récit qui les contrebalançaient. Ces documents donc, avec les six chapitres ultimes de la *Chronique*, bien entendu, forment le vrai dossier du procès de Priscillien, celui que la critique honnête aurait dû seul consulter. Tous les autres sont à jeter au panier comme un fatras en dehors du moment et du sujet. Je les ai étudiés, néanmoins, en les divisant en deux catégories : l'une, où Orose et Augustin, entre 415 et 430, tiennent toute la place ; l'autre, qui part du milieu du ve siècle et va jusqu'au milieu du vi^e^, laps de temps pendant lequel on a le plus écrit sur ces « Priscillianistes » dont j'ai parlé plus haut, et qui ne touchent à Priscillien que pour lui avoir volé son nom. C'est dans les pièces fournies par cette dernière période, — un fouillis de fragments de tout genre, dépourvus d'autorité, de valeur et de précision, — que, pendant quatorze cents ans, les ramasseurs d'ordures ont puisé sans critique, bon sens ni bonne foi, jusqu'au moment où M. Schepss de Wurtzbourg, ayant découvert quelques écrits de Priscillien, il fut démontré que si l'évêque d'Avila professa — peut-être, et encore inconsciemment — des opinions hétérodoxes sur tels points de subtile doctrine, il poussa, au contraire, très loin, trop loin, la haine du manichéisme et mena une vie admirablement pure, son austérité ayant été, de toute évi-

Du fatras des pièces non contemporaines et de l'usage qu'en ont fait les ramasseurs d'ordures.

dence, le principal motif des persécutions dont il fut la victime. Ces écrits, je ne les utiliserai que très sobrement, pour ramener le récit de Sulpice à plus de cohérence et d'exactitude. Faire la lumière complète sur l'épisode priscillianiste, c'est une entreprise qui exigerait plus de temps et de place que je n'en ai présentement à ma disposition. Une telle tâche viendra à son heure, si Dieu me prête vie. Je me borne à avertir ceux qu'attirent de semblables sujets que j'ai traduit et commenté les *tractatus* de Priscillien en mettant à profit les travaux, déjà considérables, de la critique allemande, ainsi que le constatent deux articles publiés par moi en 1893, dans le journal *le Temps*. Je prends des précautions pour que, le cas échéant, mon manuscrit soit mis à la disposition de qui saurait l'utiliser. Translater en français passable le latin de Priscillien, ce n'est pas une partie de plaisir à recommencer tous les jours. Cela dit, j'aborde l'appréciation des sept pièces complètement contemporaines.

Qu'il ne s'agit pas ici de faire la lumière complète, mais de poser honnêtement le problème.

a) La première me permet de vous présenter Philastrius, homme d'une grande gloire, *vir magnæ gloriæ*, disent les connaisseurs, qui le classent parmi les plus brillantes lumières du siècle, *inter illius sæculi clarissima lumina* (1). C'est un avant-goût que je vous donne du personnel hérésiologique. L'histoire des hérésies, en effet, était devenue un genre à part, et Philastrius peut être pris pour type de ceux qui le cultivèrent. Une de mes données les plus sûres en cette matière, c'est que la question entraînait à sa suite je ne sais quelle vertu d'affoler et de faire divaguer quiconque l'approchait. Le grand Augustin lui-même n'échappe pas à cette fatalité ; il rêve tout éveillé de systèmes fantastiques, et je vous montrerai, de nos jours, un professeur de l'Académie de Madrid, M. Melendez Pelayo, et un inspecteur général de l'Université de France, plusieurs fois couronné par l'Institut, M. Matter, construisant de toutes pièces une sous-secte de priscillianistes adonnée à la débauche transcendentale, laquelle secte n'eut jamais l'ombre d'existence (cf. *infra*, ce

Philastrius, hérésiologue de falote mémoire et les abstinentes.

(1) *Patrologie* de Migne, XII, p. 1103, sqq.

qui est dit sur les Agapètes). Épiphane, évêque de Constance, en Chypre, avait une faculté imaginative si extraordinairement puissante qu'il discernait des hérétiques même avant le déluge. J'ai précédemment constaté le fait. Néanmoins, c'est très péniblement qu'il arrive à compter 80 hérésies. Plus ingénieux et plus perspicace, Philastrius lui dame le pion : c'est 128 hérésies qu'il dénonce, ce dont Augustin s'étonne ; car enfin, dit-il, Épiphane était bien plus savant que Philastrius, *longe Philastrio doctiorem*. Augustin ne s'était pas rendu compte que la science n'avait rien à voir en cette affaire, mais uniquement le don d'invention. Philastrius commence par s'approprier le plus grand nombre des hérétiques que son rival d'Orient avait décrits ; puis il y ajoute des sectes, telles que les adorateurs de grenouilles, *Ranarum cultores* (hérésie XI) ; les *puteorites*, qui creusent des puits pour en faire l'objet de leur culte (hérésie XX) ; les admirateurs du traître Judas (hérésie XXXIV) ; ceux qui nient que l'eau ait été créée par Dieu (hérésie XLVI) ; ceux qui soutiennent que les tremblements de terre ne résultent point de la volonté et de l'indignation de Dieu (CII), et ainsi de suite, y compris l'hérésie CVIII qui consistait à prétendre que les anges de la Genèse avaient copulé avec les filles des hommes, et dont j'ai parlé (t. Ier, p. 144) pour indiquer que Sulpice était tombé dans cette erreur. C'est au milieu de l'étonnante variété de ces groupes criminels, tous imperturbablement frappés d'anathème par notre bon évêque, qu'on remarque la catégorie que voici :

Il existe dans les Gaules, les Espagnes et l'Aquitaine de soi-disant *abstinents*, qui, suivant tout à la fois la très pernicieuse doctrine des gnostiques et des manichéens, ne craignent pas de la prêcher, poussant aussi à renoncer au mariage et conseillant l'abstention de la viande (1).

L'opinion générale est que Philastrius a voulu désigner

(1) LXXXIV *Abstinentes. Sunt in Galliis et Hispaniis et Aquitania veluti abstinentes qui et gnosticorum et manicheorum particulam perniocissimam æque sequuntur ; eamdemque non dubitant predicare separantes persuasionibus conjugia hominum et escarum abstinentiam promittentes.* (Migne, t. XVI, p. 1182 de sa *Patrologie.*)

les « priscillianistes », bien connus de lui, a-t-on dit, car il était leur compatriote. Cette conséquence, la nationalité de l'évêque de Brescia ne soulevât-elle aucun doute, n'est pas rigoureuse. Je la crois, pour ma part, en contradiction avec les dates. Seulement, il est permis d'admettre qu'à une époque plus ou moins antérieure — Philastrius mourut en 380, au début de l'affaire de Priscillien, et doit avoir écrit quelques années plus tôt — on avait constaté, en Espagne, l'existence d'hérétiques dualistes. Cette interprétation est confirmée par ce que dit Philastrius en son paragraphe LI consacré aux Manichéens, « lesquels, dit-il, passent pour être cachés en Espagne et dans les cinq provinces (1) ». Des Manichéens, en effet, à cette date, il y en avait, ou du moins, on en voyait partout.

b) Le second de nos documents est beaucoup plus sérieux et intéressant que le premier. Sulpice raconte que les évêques d'Espagne et d'Aquitaine, réunis en concile à Cesaraugusta, condamnèrent deux évêques et un laïque, partisans de Priscillien, ainsi que Priscillien lui-même. Cette assertion est contredite par le second des onze traités découverts par Schepss *(ad Damasum)*, dans lequel Priscillien affirme, à plusieurs reprises, qu'à Saragosse personne ne fut cité, ni accusé, ni jugé, ni condamné. On y entendit seulement un *Commonitorium* d'Hydace, évêque de Mérida, sur la nécessité de veiller à la discipline (2). C'est là un des nœuds les plus compliqués de l'affaire. Sulpice et Priscillien se heurtent ouvertement. Nous examinerons plus tard cette difficulté. Présentement, les actes du concile — ou plutôt du *convent* — nous occupent seuls. Nous possédons le texte des ana-

Les canons de Cesaraugusta ou Saragosse.

(1) *Qui et in Hispaniis et quinque provinciis latere dicuntur*; *multosque hæc fallacia captivare* (Heresis LI, *ibid.*, p. 1176). Les « cinq provinces », ce n'est pas une région espagnole, comme le croit l'éditeur de Philastrius; c'est l'Aquitaine seconde. (*Cf. Cod. Théod.*, t. III, p. 313, et Desjardins.)

(2) *In conventu Episcopali qui Cæsaraugustæ fuit nemo e nostris reus factus est*, *nemo accusatus*, *nemo convictus*, *nemo damnatus. Nullum nomini nostro vel proposito vel vitæ crimen objectum est... Datum nescio quod ab Hydatio commonitorium...* (Cf. Schepss, p. 35.)

thèmes lus le 4 octobre dans le *secretarium* de la basilique de Saragosse (Mansi, III, 663 sqq.). Garcias de Loyasa et le père Mansi contestent absolument que ces huit canons s'appliquent aux Priscillianistes. L'Allemand Fuchs considère le point comme douteux. Selon Tillemont, au contraire, « ils s'y rapportent visiblement ». Moi, je leur donne raison à tous, chacun dans le point de vue où il s'est placé. Loyasa et Mansi ont évidemment dans l'esprit les Priscillianistes chimériques qui furent inventés au ve siècle ; et certes, de ces êtres imaginaires, nul ne s'occupa au convent de Saragosse. Il serait tout à fait absurde d'essayer d'établir un rapport quelconque entre ces criminels, souillés de toutes les impuretés, et les prescriptions du concile, qui ne concernent que d'insignifiantes déviations rituelles et disciplinaires. En revanche, si on se représente Priscillien et les amis qui l'entouraient sous leur véritable physionomie, il est certain que ce groupe d'ascètes, plaçant l'austérité des mœurs et l'exaltation de la piété au-dessus de tout, même des règles hiérarchiques, tombe très directement sous le coup des inhibitions, des admonitions et des blâmes prononcés à Saragosse. Le canon I laisse deviner l'existence de communautés pieuses qui tenaient des réunions consacrées à la « lecture », *lectio*, mot qui pouvait signifier des pratiques fort diverses d'édification. Des *alieni viri*, c'est-à-dire des non-clercs, y assistaient ainsi que des personnes du sexe féminin. C'était là un double grief. Le canon II condamne l'habitude de jeûner le dimanche et aussi l'excès des exercices religieux en temps de carême. Le canon V parle de prêtres qui négligent leurs fonctions pour vivre comme des moines, ce qui est une idée commune à Priscillien et à Martin. On entrevoit dans le canon V qu'il existait un mouvement assez prononcé de résistance contre les évêques mondains et dissipés, et ce mouvement s'étendait bien au delà du foyer ascétique espagnol que le concile a l'intention de détruire. Personne, autant que Sulpice, ne s'en fit l'organe emporté et passionné. Dans le canon III, le fait de ne participer qu'en apparence au repas Eucharistique et de rapporter chez soi sa part de la Cène, n'a guère d'autre explication que le dégoût éprouvé par les ascètes d'avoir à com-

munier avec des hommes légers et adonnés au monde. Un seul détail s'écarte quelque peu des prescriptions disciplinaires. Je le relève dans le canon VIII, dirigé « contre ceux qui cherchent à retenir les hommes dans le célibat ». Au surplus, le texte complet des prescriptions de Saragosse sera reproduit. Je viens d'en dire tout ce qui était nécessaire pour fournir la preuve que dans ce concile il ne fut pas un instant question, soit de gnosticisme, soit de manichéisme, soit de mœurs condamnables, soit de magie.

Une lettre d'Ambroise, évêque de Milan, alors ambassadeur de Justine auprès de Maxime.

c) En 385, Magnus Maximus, devenu maître de la préfecture des Gaules et menaçant d'envahir l'Italie, la mère de Valentinien II, Justine, envoya Ambroise, évêque de Milan, auprès de l'usurpateur pour obtenir la remise des restes mortels de Gratien. Cette ambassade fut brusquement terminée par un ordre brutal de départ ; et Ambroise prenait ses mesures pour regagner l'Italie, quand il rencontra le vieil évêque de Cordoue, Hyginus, premier dénonciateur des Priscillianistes, puis devenu ensuite leur ami. Des gardes le conduisaient en exil. C'était un vieillard malade, mourant, et à ce point maltraité, qu'Ambroise essaya d'obtenir pour lui quelques adoucissements, — un manteau et un matelas. Mais les gardes, qui n'ignoraient point les sentiments de haine de leur maître pour l'évêque de Milan, poussèrent grossièrement Hyginus devant eux, après avoir écarté Ambroise avec tout aussi peu de cérémonie. *Ne paterentur extrudi senem, extrusus ipse sum*, dit Ambroise dans son récit, et c'est là l'intérêt du document (1). Il parle, en effet, des condamnés sur un ton qui exclut absolument l'idée qu'il aurait pu les croire coupables de maléfices et de débauche. Il se fût exprimé tout autrement s'il avait accordé quelque autorité à la sentence de Maxime. Mais personne ne l'avait prise au sérieux ; Ambroise, moins que personne, parce qu'il était mieux renseigné. Il n'aurait pas, non plus, en ce cas, ressenti une si vive compassion pour les souffrances d'Hyginus. La tendresse n'était point son fort ; et, très certainement, un évêque, ami et complice de Mani-

(1) Cf. *Patrologie* de Migne, t. XVI, epistula 24.

chéens perdus de sorcelleries et d'impuretés, n'aurait à aucun degré éveillé sa pitié, eût-il été cent fois plus malheureux.

Une autre lettre adressée à Sirice, évêque de Rome, par ce maître tartufe, l'empereur Magnus Maximus.

d) Peu de temps après l'exécution des Priscillianistes, Maxime crut devoir communiquer à Sirice, évêque de Rome, les actes du procès en lui adressant une lettre par laquelle il se faisait gloire d'avoir mis un terme aux crimes des Manichéens. Ces crimes, disait-il, ont été démontrés « non par des arguments et sur des soupçons douteux ou incertains, mais par des aveux recueillis juridiquement (1) ». Cette lettre de Maxime est en pitoyable style, les phrases s'y tiennent mal, mais elle n'a été contestée par personne. Quelques-uns pourtant ont mis en doute qu'elle s'appliquât directement à l'affaire de Priscillien. Ce sont, en vérité, des excès de scepticisme historique qu'il n'y a aucun intérêt à discuter. Le mérite de l'épître impériale consiste en ceci : que c'est le juge même qui marque avec précision les motifs juridiques de l'arrêt. Sulpice parle des opinions gnostiques des accusés comme ayant été le grief principal, la magie et les pratiques déshonnêtes n'étant mentionnées par là que surérogatoirement. Aussi, soutient-il avec énergie que l'affaire eût dû rester une cause purement ecclésiastique. Son blâme contre les évêques, c'est que leur lâcheté *(inconstantia)* a laissé l'usurpation du pouvoir civil changer une *causa fidei et morum* en une poursuite criminelle. Or, Maxime, dans sa lettre, ne parle pas de Gnosticisme, mais de Manichéisme ; et l'on verra plus loin la différence considérable qui séparait ces deux imputations sur le terrain du droit pénal romain. Pour le pape, la distinction était encore plus sensible. Sirice, comme tous les grands chefs du catholicisme de ce temps, se souciait fort peu du gnosticisme, à peu près disparu ; au contraire, il nourrissait une animosité spéciale contre les Manichéens qui pullulaient à

(1) « *Ceterum, quod adhuc proxime proditum sit, Manichæos sceleris admittere, non argumentis neque suspicionibus dubiis vel incertis, sed ipsorum confessione inter judicia probatus, malo quod ex gestis ipsis tua sanctitas quam ex nostro ore cognoscat, quia hujusmodi non modo facta turpia, verum etiam fœda dictu, proloqui sine rubore nos possumus* ; » puis, on lit ces mots écrits de la main de l'empereur : *Divinitas te servet.* (Cf. Coustelier, *Epistulæ summorum pontificum*, t. Ier, p. 641.)

Rome et comptaient dans leurs rangs saint Augustin. Maxime s'était, dès le début, posé en défenseur de l'orthodoxie menacée. Il ne faisait donc que continuer son plan d'homme dévoué à la cause de la vraie religion et des bonnes mœurs en se vantant d'avoir écrasé les sectateurs de Manès, « lesquels mettaient la croyance catholique en danger de perdition ». J'ai su, ajoutait-il, refrénér ce pestilentiel fléau ; les coupables, au surplus, ont avoué des crimes « aussi honteux à exprimer qu'à commettre ». La rougeur empêchait le pudibond empereur d'en dire davantage. Il est à remarquer que ce curieux échantillon de tartuferie fut rédigé au moment précis où Maxime, de tyran qu'il était, venait de passer empereur légitime (1). L'effroi qu'il inspirait à Théodose lui ayant valu l'authentication de son augustat de contrebande et l'érection de ses statues dans les grandes cités de l'*Orbis Romanus*, il est bien visible que le but qu'il poursuivait en écrivant au pape, c'était de gagner les sympathies catholiques en vue de ses projets d'ambition. Lorsque, en 383, il engagea une vaste série de procès contre les hérétiques d'Espagne et de Gaule, il ne songeait manifestement qu'à ravitailler son trésor. Seulement, la pièce que nous venons d'analyser le montre tirant de cette combinaison une seconde mouture, non plus au profit de ses finances, mais pour recruter des forces morales et compléter son programme d'homme à mission.

e) Notre cinquième document se compose des articles consacrés à Priscillien et à deux de ses amis dans le petit dictionnaire biographique que Jérôme rédigea en 392 (2). Son but était d'exposer brièvement l'histoire de tous les écrivains

Le *Catalogus scriptorum* de Jérôme.

(1) Cf. *Prolégomène* IV, et sa lettre à Valentinien, qui est dans Baronius et dans Tillemont. Voir aussi Rufin, *Hist. Ecclés.*, II, 6, qui dit en termes très vifs que Maxime avait compté sur son zèle pour l'orthodoxie comme moyen d'écarter de lui l'infamie du nom de tyran et gagner le titre de prince légitime : *qui se excusare tyranni infamia, et legitimum principem gestavit, ostendere*, II, 16.

(2) L'auteur dit lui-même, au dernier chapitre, qu'il a poussé son travail « *usque in præsentem annum, id est Theodosii principis decimum quartum* », c'est-à-dire six années après la mort de Priscillien.

religieux depuis la mort du Christ. Jérôme, détail fort important, avait été le secrétaire favori de l'évêque Damase, et il résidait encore auprès de lui quand celui-ci refusa de recevoir les Priscillianistes (cf. *infra* la note sur le voyage à Rome). Il n'est pas douteux que Jérôme dût connaître à fond toute cette affaire, les vrais motifs de la réserve de Damase n'ayant pu lui échapper. Aussi parle-t-il de l'accusation de gnosticisme — mise en avant par « quelques-uns », déniée par les autres — comme d'une chose toute en l'air. Quand il dit que Priscillien avait publié un grand nombre d'opuscules, *multa opuscula*, il le qualifie respectueusement d'évêque d'Avila, titre que les gens hostiles lui déniaient. Quant aux opuscules, il les avait lus presque tous, et ils ne semblent point l'avoir scandalisé. En ce qui concerne le procès de Trèves, Jérôme raconte que Priscillien fut tué (*cæsus*, indiquant, je crois, par ce mot plutôt le meurtre qu'une exécution juridique) par le « tyran » Maxime et par la « faction » d'Ithace, dont le nom est transcrit tout court, bien que celui-ci fût évêque de Mérida. Sur la magie, le maléfice, l'immoralité, pas un mot. Ces petits détails, réunis, sont très significatifs. Rien qu'au ton méprisant que Jérôme emploie vis-à-vis de Maxime, on comprend comment il jugeait cette affaire de Trèves, dont il avait pénétré tous les dessous (1). Un jour viendra où il parlera tout autrement ; lorsque, lancé à plein cœur dans cette carrière corruptrice du journalisme, en proie aux suggestions mauvaises dont ce métier entoure ceux qui le

Et les variations de cet ancêtre des journalistes.

(1) Voici l'article du *Catalogus* sur Priscillien (CXXI). Ceux qui concernent Latronianus et Tiberianus (CXXV et CXXIII) sont cités un peu plus bas : « *Priscillianus, Abilæ episcopus, qui factione Hidacii et Ithacii Treveris a Maximo tyranno cæsus est, edidit multa opuscula, de quibus aliqua ad nos pervenerunt. Hic usque hodie, a nonnullis gnosticæ, id est Basilidis et Marcionis, de quibus Ireneus scripsit, hæreseos accusatur; defendentibus aliis, non ita eum sensisse ut arguitur.* » Fleury, qui n'a guère rien approfondi, mais dont le sens est très net, a bien vu que Jérôme « croyait Priscillien innocent ». Seulement, en le constatant, il cite la lettre *ad Ctesiphontem* qui, très postérieure au *Catologus*, contient, au contraire, de grossières attaques. Baronius, lui, s'indigne qu'on ait pu songer à innocenter un homme « dont toutes les eaux de la Baetis et du Tage ne laveraient pas les puantes impuretés. » Il a inspiré M. de Broglie.

pratiquent, redoutant, en outre, pour lui-même, l'accusation d'hérésie qu'il prodigue contre les autres, il se fera l'adversaire passionné de Priscillien, sans prendre d'ailleurs la peine d'alléguer une seule raison pour expliquer son changement. Le lecteur a peut-être remarqué que je ne professais pas une estime bien vive pour le caractère de Jérôme, alors que sa valeur intellectuelle, son talent littéraire et sa science philologique me paraissent de premier ordre. Je n'ai pas pris charge d'apprécier à fond et d'ensemble les hommes du IVe siècle. Je ne les juge que dans la mesure de ce que je leur vois faire, sur le terrain circonscrit étudié par moi. Or, j'ai constamment trouvé Jérôme du mauvais côté. Sulpice était né auteur dramatique; Jérôme, lui, est comédien de naissance, charlatan jusqu'au bout des ongles, « gendelettre » s'il en fut. Il n'y a pas plus à lui nier qu'à tant d'autres, Voltaire et Rousseau par exemple, la sincérité de ses idées; mais, comme chez eux — car, lui aussi, il est bien moderne — la préoccupation essentielle, c'est l'importance de sa personne; c'est d'obtenir qu'on le regarde et qu'on parle de lui. Là est la clef de ses emportements, de ses violences, de sa promptitude à changer d'avis, de son cynisme à l'avouer, de son penchant à l'injure, à l'invective, à la calomnie. La légèreté avec laquelle il porte des accusations nous paraît peut-être plus coupable à distance, parce que nous voyons mieux les terribles suites qu'elle eut parfois. Mais, de toute façon, elle est abominable. Tel mot irréfléchi, lancé dans un moment de colère, a eu des effets qui durent encore. J'ai dit avec quelle impudence il dressa un venimeux réquisitoire contre ce grand et noble Origène, dont il avait été le thuriféraire enthousiaste et même excessif. Quand je le vois s'unir à Théophile d'Alexandrie, un vrai coquin, et à Épiphane, un dangereux étourneau, pour déshonorer le grand écrivain qu'il avait tout au plus le droit de réfuter, sa personne me devient odieuse. On verra au dialogue I, où ce sujet sera abordé de plus près, que Sulpice ménageait évidemment Jérôme. On sent bien qu'il le juge, au fond, car il sait lire ; la versatilité, la légèreté, l'injuste dureté du cénobite de Bethléem ne lui ont point échappé; mais, j'ai regret de le répéter, il avait, je crois, un

peu peur de ce redoutable polémiste. Il l'appelle *vir maxime catholicus;* il déclare que sa doctrine est saine, que sa science est catholique (dialogue 1, 8 et 9). Tels, certains évêques de notre temps, devant Louis Veuillot. Cette crainte a jeté un peu d'obscurité sur ses vrais sentiments.

Le panégyrique de Théodore par Drepanius Pacatus

f) Du rhéteur chrétien, — car, au fond, le dernier mot de Jérôme, c'est la rhétorique, — passons au rhéteur payen, le Gaulois Latinus Drepanius Pacatus. On a vu que son panégyrique en l'honneur de Théodose contenait le tableau singulièrement animé de ce qui se passa dans les Gaules après la chute violente de Gratien. Drepanius était patriote, il adorait son pays natal; on le sent par de nombreux détails et surtout au ton qu'il prend pour parler de l'exécution d'Euchrotia, dans les veines de laquelle coulait le sang le plus pur de la vieille Gaule druidique. Pacatus, quand il recherche les vraies causes du procès de Trèves, — c'est uniquement le point qui nous intéresse, — affirme qu'on ne reprochait aux accusés qu'une dévotion trop ardente *nimia religio*, et des pratiques religieuses trop exaltées, *diligentius culta divinitas* (1). Nous avons ici, il n'en faut pas douter, l'écho de ce que disait la haute société aquitanique. Dans ce monde, où il y avait beaucoup plus de payens que de chrétiens; parmi les chrétiens, un très grand nombre de paganisants; et où régnait une parfaite indifférence dogmatique, on ne s'échauffait guère sur les querelles de foi et de discipline. Surtout on n'éprouvait aucune sympathie pour les ascètes et leur profession d'austérité. A Rome, ils étaient abhorrés, et les grandes villes de la Gaule ressemblaient à Rome. Mais il n'est rien de tel que les indifférents pour pénétrer les bas dessous des questions de cet ordre. Le public « dis-

(1) Il est à noter que Drepanius, en réduisant les accusations à un excès d'austérité exprime par là-même, avec le dernier dédain, son incrédulité absolue à l'égard du jugement d'Evodius. Or, c'est presque au lendemain du procès qu'il parlait ainsi devant Théodose, qui toujours affecta d'être le sévère gardien des mœurs. Se fût-il ainsi exprimé en public si l'opinion, adoptant les vues de Maxime, avait considéré les condamnés de Trèves comme une troupe de sorciers sinistres et d'impurs scélérats?

tingué » avait très bien vu qu'au fond de toute cette agitation, c'était le clergé mondain, relaché, viveur, qui voulait se débarrasser de trop incommodes prédicants de macération et d'abstinence. Les paroles de Pacatus, étant donnée sa situation et en tenant compte des circonstances où il les prononça, sont extrêmement remarquables. Elles reproduisent l'opinion sceptique et dédaigneuse qui régnait au regard de la tentative des ascètes pour résister aux allures un peu débraillées du christianisme devenu officiel. Or, Priscillien s'était passionément associé à cette tentative, que le grand clergé urbain envisageait d'un fort mauvais œil. Il en avait même beaucoup accentué le caractère et la vivacité.

Les canons du concile de Tolède.

g) Le témoignage de Pacatus date de l'année 393. Jusqu'en 400, époque où Sulpice a placé idéalement son récit, aucune voix ne s'élève pour nous apprendre ce qui se disait ou se pensait sur le drame de Trèves et sur les incidents qui le suivirent. Mais, aux premiers jours du nouveau siècle, nous rencontrons les actes du concile de Tolède, actes malheureusement très douteux, quant à leur forme et quant à leur date; seulement très authentiques, quant à leur fond essentiel. Il n'est pas sûr que l'assemblée réunie à Tolède pour « réconcilier » les priscillianistes n'ait pas été tenue en 396 et non en 400. Il n'est pas sûr non plus que la rédaction des actes de cette assemblée, tels que nous les possédons, présente quelque garantie d'authenticité, ou plutôt il est indubitable qu'elle provient de remaniements très postérieurs, opérés par une main suspecte à plusieurs titres. Mais que cette rédaction contienne des faits authentiques dont la réalité et la contemporanéité sont évidentes, il n'y a pas à en douter un seul instant. Néanmoins, le danger que présente toute admission sommaire de résultats contestés, et l'impossibilité d'engager présentement une suffisante discussion de ces résultats, me contraignent d'en renvoyer l'examen à mon étude spéciale sur Priscillien. Je me bornerai à déclarer que nulle part, autant que dans les vingt canons de Tolède, je n'ai trouvé de preuves de l'existence de ce parti ascétique dans l'histoire duquel le priscillia-

nisme tient le rang d'épisode principal. A vrai dire, pour se faire une idée précise de la nécessité et de la légitimité d'une réaction de ce genre, rien n'est comparable à la lecture de nos canons. Le septième, par exemple, décide que « si la « femme d'un clerc a commis adultère, celui-ci pourra la « frapper, sans néanmoins attenter à sa vie. » Ce simple détail jette un jour extrêmement vif sur ce que devaient être les ménages des prêtres espagnols. Le commentateur orthodoxe (*Patrologie* de Migne, t. XLVI) remarque, à titre affirmatif, que c'était alors la coutume en Espagne que les maris fissent mourir leurs femmes adultères. Le 17[e] canon est peut-être plus caractéristique encore : « Tout clerc qui, « ayant une femme fidèle, prend une concubine, sera ex- « communié; mais si la concubine lui sert d'épouse, en « sorte qu'il se contente de la compagnie d'une seule « femme, il ne sera point rejeté de la communion. » Le commentateur remarque que le cas dont il s'agit est celui d'Abraham avec Agar et Cethura (ressouviens-toi, lecteur, de ce que je t'ai dit, t. I, du danger des modèles bibliques); et il s'engage dans une dissertation de laquelle, avec le concours d'autorités respectables, il ressort que le fait du concubinat d'Abraham et des clercs espagnols doit être assimilé à un mariage morganatique. Quand nous en serons à étudier le plan de vie que Priscillien s'était tracé à lui-même, qu'il imposait à tous ceux qui l'entouraient, et dont il visait à faire la norme régulière de la vie ecclésiastique, on comprendra quelles animosités il dut soulever au sein d'un clergé tel que celui dont les canons de Tolède offrent la portraiture. Quant à la confession de foi, donnée par le concile, et que certains canonistes considèrent comme un vingt et unième canon, elle est dirigée contre toutes les hérésies *in genere* et spécialement contre le « priscillianisme. » Mais il s'agit de ce priscillianisme de fabrication postérieure qu'Orose, Augustin et enfin le pape Léon le Grand avaient ingénieusement élaboré. La chose ne souffre aucun doute pour notre présent texte, puisqu'on y lit en termes exprès qu'il a été dirigé par l'ordre de saint Léon, c'est-à-dire en 447, un demi-siècle après le concile.

Accablant témoignage qu'ils portent contre la moralité du clergé espagnol.

Mais il n'y eut pas que des délibérations portant sur des points de discipline et de dogme à Tolède. La question des évêques priscillianistes y fut réglée. Le plus notoire d'entre eux, que Sulpice ne nomme pas, qui avait pourtant joué un rôle à Saragosse, et qu'on voit partout entouré d'une profonde vénération, Symphosius déclara que si Priscillien avait fait de méchants livres, il les condamnait (1). Cette formule hypothétique peut être considérée comme ayant donné le ton à tout ce qui suivit. On voit très clairement qu'il s'agit d'erreurs subtiles, découvertes à grand peine dans les *multa opuscula :* telle, par exemple, celle-ci, que le Christ était *innascibilis*, qu'on pourrait rapprocher de la doctrine des docètes. Mais de gnosticisme, ou de manichéisme, ou de maléfice, ou de relâchement de mœurs, il ne fut point question un seul instant. Au contraire, en lisant les actes du concile, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la grande respectabilité dont jouissaient les amis de Priscillien et de la situation considérable qu'ils occupaient dans l'Église espagnole. Manifestement, Symphosius et tous les autres ne se présentent pas comme d'humbles accusés, mais bien comme des gens qui, accordant et recevant des concessions, font de la conciliation sur un pied de parfaite égalité. Aussi furent-ils « reçus à la paix », et cette solution était celle qu'Ambroise et Sirice avaient recommandée. Le pape de Rome et le pape de Milan savaient bien que le fond du conflit — la question hiérarchique mise à part — était sans importance. Ils avaient pu apprécier l'immense popularité qui s'attachait aux priscillianistes ; et, en les faisant rentrer dans le giron de l'Église, c'est le principe hiérarchique qu'ils entendaient préserver. Mais ils ne lui auraient pas fait ce sacrifice si les disciples de Priscillien eussent été des hommes flétris et déshonorés. Ces observations acquièrent encore plus de poids quand on constate que, malgré toute son influence, et quoique les concessions faites par lui à l'autorité fussent très minimes, puisqu'elles restaient dubitatives, Sym-

Hommage décisif qu'ils rendent à la sincérité de Priscillien et à la respectabilité de ses amis.

(1) *Symphosius episcopus dixit : Si quos male condidit libros, eum ipso auctore condemno.*

phosius ne réussit point à entraîner tous ses coreligionnaires. Le concile se ferma sur une scène dramatique et émouvante au cours de laquelle plusieurs épiscopes galiciens, énergiquement soutenus par leurs clergés, refusèrent de plier et furent déposés. Ils sortirent alors en criant que Priscillien était catholique, qu'il était un saint martyr persécuté et mis à mort par les évêques, mais resté catholique jusqu'à la fin (1). Ces détails, même ainsi abrégés, en disent bien long sur les prétendus crimes dont la torture avait arraché l'aveu aux accusés de Trèves.

Appréciation de la manière dont le dossier a été jusqu'ici utilisé.

Tel est le dossier de l'affaire de Priscillien. C'est sur ces pièces qu'aurait dû se concentrer l'attention. Elles forment un terrain solide garanti par la contemporanéité et par la certitude que ceux qui les ont fournies ne se sont pas copiés les uns les autres. La critique aurait pu alors examiner les contradictions, peser exactement les autorités et poser quelques conclusions sérieuses. Mais nul n'a songé à essayer le bien simple triage que je viens d'opérer sommairement. Même, dans ces derniers temps, Lubkert et Bernays (2), si bien préparés et si sincères, n'ont pas songé à prendre cette précaution. On s'est jeté dans une furie de recherches à côté, où les doctrines et les systèmes très antérieurs et très postérieurs à Priscillien se sont vu traiter comme élément essentiel du « priscillianisme », un mot, qui, lui-même, je l'ai dit, n'a été inventé que pour couvrir cet ingénieux travail.

Pourquoi le principal intéressé ne put prendre la parole.

Et les livres de l'évêque d'Avila, demandera-t-on, les *multa opuscula* dont parle Jérôme, qui les avait lus, comment ne les a-t-on pas consultés? Les principaux créateurs du priscillianisme chimérique, Orose, Augustin, le pape Léon le Grand et son collaborateur Turribus, les avaient assurément lus eux aussi?

(1) « *Herenas clericos suos sequi maluerunt qui, sponte nec interrogati « Priscillianum catholicum, sanctum martyrem clamassent; atque ipse « usque ad finem catholicum hunc esse dixisset, persecutionem ab epis- « copis passum.* »

(2) Le titre des écrits de Lubkert et de Bernays, a été donné précédemment. Au surplus, une bibliographie plus précise et plus complète accompagnera le travail spécial consacré à l'affaire de Priscillien.

Non, la chose n'est pas aussi certaine que cela. C'était une règle de plus en plus pratiquée par l'administration romaine de détruire, autant qu'elle le pouvait, tout manuscrit suspect à un titre quelconque. Sous ce rapport, juges païens et juges chrétiens professaient un même sentiment. Pour les chrétiens, le point de départ se trouve dans l'autodafé raconté au chapitre 19 des *Actes des apôtres*. On y assiste à la crémation de livres apportés à Éphèse « par ceux qui avaient exercé les arts curieux. » On en brûla pour une valeur de 50,000 livres d'argent. C'est sur ce fait que s'institua, plus tard, le droit de censurer et de supprimer (cf, Zacharia *Storia polemica della prohibizione de Libri*, Rome, 1777, p. 1-4). Dès le début de l'empire chrétien, Constantin, jugeant dangereuses les doctrines d'Arius qu'il avait, tout d'abord, adoptées, ordonna la destruction des écrits de l'hérésiarque, avec menace de mort pour qui oserait en conserver copie. Ce précédent, une fois créé, ne fut plus jamais abandonné, même quand l'imprimerie l'eût rendu illusoire et ridicule. Encore, à la fin du siècle dernier, le Parlement de Paris ne connaissait pas de plus efficace méthode de controverse que de brûler les livres qui heurtaient ses sentiments. Autant que la guerre, les barbares, la fragilité des matériaux et l'ignorance monacale, cette singulière coutume explique les incommensurables pertes que la civilisation a subies. Au IVᵉ siècle, dans les heures de panique, — j'en ai compté quatre ou cinq, je vous les narrerai peut-être, la crise priscillianiste ayant été la dernière et non la moins violente de ces épidémies de procès, — ce n'était plus tel ou tel livre qu'il devenait dangereux de posséder, c'était un livre quelconque; et il s'en détruisait des bibliothèques entières. Il faut entendre Jean Bouche d'or, peu timoré pourtant, raconter ses angoisses de jeune homme en face d'un certain codex qu'il voulait cacher au cours de la terreur suscitée à Antioche par le stupide Gallus, le frère de Julien. Maxime savait qu'il aurait à se défendre contre l'indignation que provoquaient le procès de Trèves et tous les autres procès qui le suivirent. Il n'eut donc garde de négliger un usage aussi commode et expéditif. La défense écrite des

De l'usage de brûler les livres resté en vigueur jusqu'à la fin du XVIIIᵉ siècle.

priscillianistes ayant été ainsi supprimée, les reproches de divagation, qu'il faudrait adresser à tant d'écrivains, s'en trouvent quelque peu atténués. Rien ne les guidait dans l'étude de documents mal concordants et difficiles à dater. Leur manque de probité historique, ou leur paresse, acheva le mal. Les obscurités et les contradictions, au lieu de diminuer, allèrent grossissant à mesure qu'on surajoutait au débat des pièces qui lui étaient étrangères. A un moment donné, Priscillien passa définitivement pour le chef d'une certaine catégorie de manichéens plus criminelle que toutes les autres, lui qui avait consacré le meilleur de son énergie à combattre le manichéisme. Personne, pendant le moyen-âge, ne paraît avoir lu les écrits de l'évêque d'Avila. C'est tout récemment que M. Georges Schepss en a retrouvé quelques débris à Wurtzbourg dans un manuscrit en belles lettres onciales du VI[e] siècle (Cf. le volume in-8°, *Priscilliani quæ supersunt*). Je ne fais ici que mentionner la publication de M. Schepss, qui est un éditeur versé dans tous les rites de la paléographie régénérée. Le volume du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* reproduit avec une scrupuleuse fidélité le manuscrit original. Pas une rature n'est oubliée, pas une adjonction d'écriture plus récente n'est omise, et des tables spéciales classant les noms, les lieux, les mots et les locutions, complètent cet appareil critique, capable de satisfaire les plus exigeants. Les deux premiers *tractatus* sont des écrits apologétiques dans lesquels Priscillien défend ses actes, sa personne et ses amis, en s'adressant d'abord aux évêques d'Espagne, *beatissimi sacerdotes*, ensuite au seul évêque de Rome, Damase, qu'il traite en chef prééminent. Un troisième opuscule a pour objet d'établir pour les fidèles le droit de se servir de livres non canoniques, et de tirer un profit spirituel de cette lecture. Évidemment, Priscillien nourrissait sur ce sujet des opinions peu orthodoxes, et qui lui ont coûté cher. Non seulement il a passé pour avoir fait son étude quotidienne des apocryphes les plus absurdes, mais même on lui en a attribué la rédaction. Quant aux huit traités restants, ils contiennent très peu de renseignements dont l'histoire puisse tirer directement parti. Nous utilise-

Priscilliani quæ supersunt ou Priscillien tiré de son mutisme par M. Schepss, de Wurtzbourg.

rons les uns et les autres avec beaucoup de réserve, de façon cependant à ne négliger aucun détail capable de projeter quelque lumière sur les faits racontés par Sulpice. Malheureusement, les onze *tractatus* ayant tous été rédigés avant le procès de Trèves, ils font prévoir la crise, ils indiquent quel en sera le caractère ; mais au moment où elle passe à l'état aigu, ils cessent de nous renseigner.

André LAVERTUJON.

LA GNOSE ET LES GNOSTIQUES.

J'ai fait remarquer que des opinions, très diverses et incompatibles entre elles, furent attribuées à Priscillien. Jérôme raconte qu'on l'avait cru disciple du gnostique Basilide. C'est à peu près ce que dit Sulpice sous une forme plus vague et avec cette différence qu'il admet pleinement l'imputation de gnosticisme, *exitiabilem doctrinam*, alors que Jérôme l'avait déclarée fort douteuse.

Des diverses accusations d'hérésie portées contre Priscillien, et comment il s'en défendait.

Il ne sera pas inutile, avant d'aller plus loin, d'interroger brièvement les *tractatus* pour savoir comment l'évêque d'Avila se défendait contre ses accusateurs. Rien que par le nombre exorbitant d'hérésies qu'il énumère dans son *Apologeticus* pour les réfuter et les répudier, on se rend compte qu'aucune incrimination absolument précise n'avait été dirigée contre lui. Un grand désordre régnait dans l'esprit de tous vis-à-vis de ces matières. Sulpice, par exemple, parle du gnosticisme, déjà vieux de deux siècles et à peu près mort, comme d'un mal « inusité ». Priscillien n'échappait pas, pour son compte, à l'ignorance commune, malgré sa réputation de savant; et il n'y a qu'à lire le *tractatus primus* pour voir quelle bouteille à l'encre c'était que l'hérésiologie, même parmi les théologiens instruits. Notre ascète, cela est manifeste, se complaît à étaler sur ce terrain une certaine érudition; il y montre même des connaissances exceptionnelles, fruit de lectures, sans méthode et sans règle, il est vrai, mais dont il était évidemment très fier. Rien de plus confus et de plus incohérent, en tout cas, que la série des « doctrines » passées par lui en revue. Les Ariens et les Basilidiens viennent en tête, suivis aussitôt des Binionites et des Borborites. Les Cataphryges sont bizarrement accompagnés par les Photiniens; puis par les Homuncionites, les Manichéens et les Marcionites. Pour quels motifs ces indications disparates s'offrent ainsi rangées, c'est ce qu'il serait bien difficile de deviner. Les Nicolaïtes (1) et les Novatiens, — c'est-à-dire une secte tout à fait primitive, d'ailleurs chimérique, et une hérésie très réelle et très récente, — sont ensuite accompagnés des Ophites, des Patripassiens et des Saturniens. Finalement, ce sont les païens

(1) Voir *infra* la note de la page 608.

hellénistes, *quibus idolicæ formæ coluntur*, qui ferment la liste avec cette autre catégorie de païens, les adorateurs de Saclas, de Nébroel, de Samael, de Nasbodée, etc., etc. Il nous faudrait de longues pages pour rendre une telle liste intelligible. Par bonheur, la dernière de ces sectes est seule à nous intéresser directement (1). Il s'agit des Gnostiques. Priscillien ne prononce pas leur nom; mais il les caractérise fort clairement et d'un style plus ferme et plus net que toutes les autres hérésies. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire textuellement ce passage rendu plus curieux par la forme de malédiction que l'évêque d'Avila lui a donnée : « Anathème, s'écrie-t-il, contre ceux qui, par les misérables cérémonies d'une prétendue sainteté, adorent ou prétendent qu'il faut adorer Saclas, Nebroel, Samuel, Belzébuth, Nasbodée, Bélial et autres (lesquels ne sont que des démons). Quant à moi, appliquant ce qu'on lit dans les Saintes Ecritures, je les condamne tous avec le mépris que mérite leur prétendue sagesse démoniaque. Le diable n'est jamais, et ne peut jamais être que le diable, quels que soient l'apparence, la forme ou le nom qu'il lui plaise de prendre » (2). Cette dernière phrase, pour le remarquer en passant, ne permet guère d'adopter l'opinion (ailleurs citée) de M. Paret, d'après laquelle Priscillien n'aurait vu dans Satan qu'une simple forme de langage (Cf. *supra*, p. 361.) On aurait tort, au surplus, de tenir ce détail pour oiseux, étant donnés les problèmes qui nous restent à examiner. Le diable Zabolus, comme les traités l'appellent dans leur patois ibero-latin, est chose capitale, manichéennement et gnostiquement autant que catholiquement parlant.

Son anathème contre les Gnostiques.

Priscillien donc ayant été accusé de gnosticisme et de manichéisme, il nous a paru opportun de fournir quelques informations sur le rôle joué par ces doctrines à l'époque où Sulpice écrivait.

(1) Les Manichéens exceptés, bien entendu, auxquels d'ailleurs, on le verra plus bas, nous refusons le qualificatif d'hérétiques. La répudiation passionnée dont Priscillien les frappe montre assez l'énergique attitude qu'il avait prise sur ce terrain.

(2) « *Anathema sit qui Saclam, Nebroel, Samuel, Belzebuth, Nasbodeum, Belian omnesque tales quia dæmones sunt, infelici cærimoniarum sanctificatione venerantur aut dicunt esse venerandos; quos omnes sicut in scripturis dei legimus contempta dæmoniacæ sapientiæ adseveratione damnamus; in quas libet enim se species, formas, nuncupationes Zabolus inmutet, scimus quia nihil aliud potest esse quam Zabolus.* »

En ce qui concerne le gnosticisme, dont nous allons tout d'abord nous occuper, la besogne n'est vraiment pas commode. Elle nécessiterait l'exploration préliminaire d'un domaine très étendu et très compliqué; où la métaphysique, la théologie et la théosophie se disputent à qui produira plus d'ombre et assemblera plus de nuages; où l'érudition philosophique et la critique historique font assaut à qui posera plus de problèmes insolubles et étalera plus d'énigmes et de mystères. Rien que la question de savoir si le mouvement spéculatif qui prit ou reçut le nom de « gnose », — en grec, la connaissance ou la science; c'est pourquoi Irénée, dans le premier exposé méthodique dont ce mouvement ait été l'objet, l'appelle la « Gnose pseudonyme », la fausse science; — rien que l'effort, dis-je, pour rechercher si les origines du gnosticisme sont plus spécialement indiennes, égyptiennes, syriennes ou helléniques et comment il se rattache aux dogmes chrétiens, risquerait de nous précipiter dans une mer de conjectures, avec grande chance d'y rester noyés. J'essaierai pourtant de m'en tirer à moindres frais, au moyen d'une formule générale assez simple pour être saisie par les esprits les moins exercés et assez lumineuse pour éclairer suffisamment les parois de la caverne.

I

Coup d'œil général sur les origines de la Gnose.

Le gnosticisme et le manichéisme ont une base commune, en ce sens qu'ils présupposent la croyance en un dieu unique, auteur de tout, maître de tout, par conséquent responsable de tout. Ce dernier trait donne aussitôt et inévitablement naissance au problème si tourmentant qu'ignora toujours le polythéisme : d'où vient le mal? On conçoit pourquoi la question ne s'offre pas à l'esprit quand des êtres divins multiples, assumant chacun quelques-unes des responsabilités morales et matérielles impliquées par l'existence de l'homme et du monde, représentent les biens et les maux, tant physiques que spirituels. Comme ces personnages surnaturels ne visent ni à l'omnipotence, ni à l'excellence, ils n'ont à répondre que pour leur département particulier. Mais, en face d'un maître suprême de la nature, qui l'a créée par sa

toute-puissance et la protège dans son infinie bonté, cette difficulté, un peu plus tôt, un peu plus tard assiège impérieusement la pensée. Ne vous laissez pas dire que le Mosaïsme y échappe. Cela n'est point exact. Nous avons vu que Sulpice, par cela seul qu'il lisait sans critique et sans parti pris les plus vieux documents juifs, s'était laissé aller à une philosophie purement terrestre et plaçant ici-bas les récompenses et les punitions. Telle est effectivement la doctrine de l'ancienne Ecriture : il n'y a d'autre mal que le péché, et les mauvaises actions comme les bonnes sont un compte qui se règle tout de suite. Mais cette appréciation de l'existence générale, née sans doute de circonstances bien exceptionnelles et dans un milieu très étroit, est tellement fausse, tellement en contradiction avec l'expérience quotidienne, qu'il fallut très vite la rectifier. C'est à quoi s'attachèrent les prophètes de l'exil, s'éclairant des leçons du monothéisme plus intellectuel et plus réfléchi qu'ils avaient rencontré en Perse. Lorsque le rustique et provincial Jahveh devint le grand dieu d'Isaïe, il ne fut pas longtemps à se vanter d'être l'auteur du bien et du mal, *creans malum*. On le contraignit à fournir des explications sur sa manière d'entendre et de pratiquer la justice. Et c'est alors que naquit le diable (cf. t. I, p. 181, sqq.) et que s'élaborèrent les idées de résurrection.

Du problème de l'existence du mal.

Que ce problème est une conséquence de la théorie monothéiste.

Il est donc certain que tout dieu unique, étant nécessairement puissant, juste et bon, a toujours dû s'attendre à ce que ses croyants finiraient par lui demander comment le mal a surgi et pourquoi il les torture dans leur chair et les corrompt dans leur esprit. Or, il ne peut se dispenser de répondre, car ils appuient leur interrogation de ce coupant dilemne : « Si la chose s'est faite de ton plein gré, que penser de ta bonté? si elle a eu lieu malgré toi, que croire de ta puissance? » Eh bien! ce dilemne auquel jamais théologien n'a répondu que par des évasions ou des à peu près, est le fond du gnosticisme comme du manichéisme. Ces deux doctrines ne sont rien qu'une tentative très énergique pour le résoudre, et je ne suis pas fâché de remarquer en passant — car sans cesse, c'est le « jour d'aujourd'hui » qui m'inquiète et me tenaille — que la question est présentement aussi actuelle qu'elle

l'était au IVe siècle, pour ceux, bien entendu, qui ont conservé à un degré et sous une forme quelconque la foi théologique. Peut être même n'est-ce pas assez dire qu'elle est aussi pressante qu'autrefois. Elle l'est infiniment plus, les difficultés qui déjà la hérissaient s'étant considérablement accrues au cours des trois derniers siècles et surtout pendant les cinquante dernières années. J'ai déjà précédemment allégué ce fait (t. I, p. 265), qui ne paraît pas être saisi dans toute sa portée par ceux que le problème religieux préoccupe le plus. L'un d'eux, m'ayant prié en termes assez secs de m'expliquer plus nettement, je l'essaierai, bien que cela soit malaisé sans prendre une attitude polémique qui n'est absolument pas la mienne. De nos jours, quand on veut faire de la polémique, on n'écrit pas des volumes in-quarto de 500 pages. Mais, après tout, avec de la sincérité et de la loyauté, qu'est-ce qui ne peut pas se dire, sans froisser ceux qui pensent autrement que vous? Ma note sur le manichéisme présentera donc les objections que l'astronomie, la géologie, la paléontologie, et principalement la préhistoire, me semblent avoir récemment suscitées contre le concept d'une divinité providentielle. Pour le moment, je ne puis que reproduire ma précédente allégation en me hâtant d'ajouter qu'au IVe siècle, non seulement ces objections n'existaient pas; — mais même qu'il y avait accord général parmi les penseurs pour reconnaître, dans la concentration des pouvoirs célestes récemment opérée, un inestimable progrès, et qu'elle était aussi bien théoriquement que socialement très supérieure à l'excessive spécialisation des fonctions divines qui avait caractérisé le régime précédent. Seulement, je le répète, plus l'idée d'unité se voyait pleinement accueillie et acceptée plus — étant données les habitudes disputueuses de l'Ecole en métaphysique — se posait nettement le problème de l'origine du mal.

Comme quoi il n'a rien perdu de sa gravité et de son urgence.

Difficultés croissantes que présente la défense de l'idée de Dieu.

La spéculation gnostique, effort pour écarter de Dieu la responsabilité des imperfections de la création.

Devant la pensée cultivée et civilisée, le premier effet ne fut guère favorable au dieu de la Bible, celui des candidats historiques à l'universalité qui, pourtant, réunissait le plus de chances (cf. t. I, *Biographie de Dieu*). Parmi les gens éclairés, ceux qui, tout en souhaitant garder leur rang intellectuel,

s'étaient pris de sympathie pour la personne et la prédication de Jésus, le succès de Jahveh fut plus médiocre encore. La tendresse qu'ils ressentaient pour le Christ était en raison inverse de l'aversion que leur inspirait la divinité juive. Plusieurs d'entre eux lui attribuèrent un rôle très rapproché de celui du diable. Marcion, dans ses *Antithèses*, établissait, par une série d'énergiques contrastes, que rien au monde ne fut moins chrétien que le dieu de l'Ancien Testament, qui se vantait d'être l'auteur du mal, et souvent le conseillait, ou même l'ordonnait. Avec des degrés et des nuances, c'est une tendance commune à tous les gnostiques d'insister fortement sur les oppositions entre le judaïsme et le christianisme. La Gnose, en effet, avait pour but essentiel d'écarter du dieu suprême toute responsabilité dans les imperfections de la création, et cette thèse est la plus anti-juive qui se puisse concevoir.

Voilà bien, je crois, le premier et décisif signalement que j'avais promis de rechercher en vue de rendre la spéculation gnostique aisément reconnaissable et intelligible pour tous. En voici maintenant un second presque aussi général. C'est que la gnose, sortie des écoles syriennes et alexandrines, fut une mise en œuvre spéciale — avec quelques détails *sui generis* — de la métaphysique et de la dialectique platoniciennes, appliquées aux problèmes religieux. Ce qui lui est vraiment propre, c'est un emploi audacieux, exubérant, des « entités » ou propriétés abstraites, subtilement classifiées et mythologiquement personnifiées. Certes, les disciples orientaux de Platon ne se gênaient guère pour donner aux idées archétypes de leur maître des apparences de personnes réelles. Ils y mettent cependant quelque modération. La nature, si elle est un tout à part, n'apparaît jamais comme être individuel. Le Logos conserve toujours son caractère ontologique. Les Gnostiques, au contraire, forcent le procédé en sens opposé. Chacun de leurs Eons, au fond, simple représentant d'un aspect de la puissance divine, adopte une allure nettement et hardiment anthropomorphique. Cette tendance se trouve encore accentuée par la mise en œuvre des idées de couple et de génération empruntées à ces

La Gnose, mise en œuvre *sui generis* de la métaphysique platonicienne,

vieilles théogonies où l'on voyait le monde divin se former d'agents étranges, mâles et femelles tout en même temps, ἀρρενόθηλυς, ainsi que les appelle Irénée. Sous cette bizarrerie, propre à caresser l'imagination voluptueuse, se cachait une simple formule de grammaire, le substantif masculin s'accompagnant d'un qualificatif féminin comme d'un inséparable attribut. C'est ainsi que nous trouverons plus loin l'accouplement de l'Abîme et du Silence, c'est-à-dire la profondeur silencieuse. N'importe, ces façons mystérieuses de parler étaient tenues pour de la science. D'autre part, dans ces conjonctions multipliées, semblait renaître la foule des dieux qui survivaient, dans la pensée courante, à titre d'images familières. A vrai dire, le plus net de la philosophie orientale ou théosophie se résume dans ce double aspect tout à la fois « scientifique » et mythologique ; et ce fut là, il est juste de l'ajouter, une des raisons qui permirent à la gnose de se rendre utile au culte nouveau lorsqu'elle lui fit l'honneur de l'adopter. En voyant Jésus évoluer dans un tel milieu, beaucoup de gens s'accoutumèrent à lui, qui, sans cela, n'auraient jamais voulu en entendre parler.

combinée avec la théosophie orientale.

Toute la civilisation européenne avait été construite sur la croyance en la multiplicité des dieux. Même là où cette croyance s'affaissait, subsistait toujours le besoin d'êtres intermédiaires entre l'homme et l'être suprême. C'est à ce paganisme atavique, inconscient, que j'ai précédemment fait allusion pour expliquer le succès obtenu par la *Chronique*. Ces observations seraient applicables au cas actuel. Il n'est point du tout exact, bien qu'on l'ait souvent affirmé, que le gnosticisme fût un essai de restauration du paganisme doctrinal. J'y vois, au contraire, le dessein, souvent admirable, de rehausser, raffiner et déjudaïser le dogme chrétien, dont les disciples de la gnose se faisaient une très haute et très noble idée. Leur antisémitisme et leur mépris pour Jahveh ne visaient point à faire injure à Jésus, mais à l'exalter. Ce qui est vrai, c'est que souvent ils exposent les nouvelles doctrines sur le ton de l'ancienne mythologie, avec le style de l'école, et qu'ils leur donnent par là d'assez suspectes apparences. Il se trouvaient ainsi plus en accord que les prédicants juifs

Comment elle avait conçu le dessein de déjudaïser le christianisme.

avec les classes éclairées, toujours imbues de routine polythéiste. Adoptant leurs habitudes de langage et de pensée, ils purent gagner les gens « comme il faut ». Mais en fin de compte, le gain fut assez maigre; il exigea toujours plus de peine qu'il n'apportait de profit. Tout supputé, rien de plus vague et de plus mince que l'influence exercée par la gnose avec son vocabulaire polythéiste et les transcendantes spéculations dont elle enveloppait le trop simple dogme venu de Judée. En Occident, surtout, elle resta parfaitement nulle. Sulpice ne la connut pas. S'il l'avait connue, il ne l'aurait point goûtée : *exitiabilis superstitio*, voilà ce qu'il en dit; ce sont des mystères infâmes, voilà tout ce qu'il en sait. Mais ces qualificatifs malveillants ne peuvent nous rien apprendre. Il faut même ici se mettre tout spécialement en garde contre eux. Les écrivains gnostiques furent assez nombreux et de catégories très diverses. Quelques-uns, qu'on pourrait classer dans « l'extrême gauche », se montrèrent fort compromettants. Nous ne les connaissons que par leurs ennemis qui, souvent, en parlant d'eux, s'expriment comme des aliénés, tant est furieuse la haine qui leur obstrue le cerveau. Et cependant, de cet ensemble d'informations ainsi hostilement recueillies, il résulte que, s'ils furent des esprits trop subtils, les intentions qui les animaient étaient pures et qu'ils avaient de nobles cœurs. Je n'ai jamais rien lu de plus élevé, de plus généreux et de plus touchant que la lettre à Flora du basilidien Ptolémée. Mais quittons ce point de vue pour examiner le gnosticisme sous son seul aspect intellectuel.

Cependant son influence sur le nouveau dogme, très médiocre en Orient, reste nulle en Occident.

Dans un livre à allure singulièrement scientifique pour l'époque, — nul des Pères du IVe siècle n'aurait écrit l'*Adversus hereses*, qui date de l'an 200 environ, — Irénée émettant une appréciation générale sur la présomption, la jactance, le fol orgueil de la gnose et de ses adhérents, finit par dire que « tout l'ellébore de la terre n'eût pas réussi à leur faire revomir tant de sottise, *ut evomerent tantam stultitiam* » (II, 30, 1). Cela me paraît bien exagéré. Vaniteux, infatués, ce sont vices inhérents à toute « gnose ». Présentement encore, ceux de nos savants qui se croient en possession de vérités de difficile accès, n'échappent guère à ce reproche. L'autre jour (février

Irénée, premier historien de la Gnose, la juge plus folle qu'elle ne l'était.

1897), j'en écoutais un qui, enflé à crever de la géométrie et de l'astronomie dont il possède une plus forte dose que le commun des mortels, distribuait des brevets de « génie » et rendait des arrêts de « médiocrité » en des matières où il n'entend goutte. Chacun trouvait, d'ailleurs, parfaite cette surprenante bouffonnerie. Car, enfin, vous savez, la science a bien ses droits, et l'auteur ne soupçonnait guère les pénibles rétributions que lui réserve l'avenir. Mais si les gnostiques se montrèrent, selon l'usage, glorieux et fanfarons, je prétends qu'ils ne méritèrent ni le nom de sots, ni le nom de fous; car *stultitia*, dans Irénée, peut prendre l'une ou l'autre de ces significations.

Les gnostiques furent des métaphysiciens,

Il fut un temps où mon opinion en faveur de ces métaphysiciens — car tel est leur vrai titre — aurait pu sembler suspecte. Les sentiments que je professe sur la vacuité de la métaphysique et sa stérilité finale n'ont pas toujours été aussi nets. A une époque, toutes mes amours allaient plutôt vers cette direction. Mon ami Louis Goudall, poète mort à la fleur de l'âge, — et à cause de cela inconnu de tous, si ce n'est de Ferdinand Fabre et de moi, — pour se moquer de mon habitude de « dégager des dogmes » et de mon teint peu coloré, disait que j'étais descendu dans l'antre de la métaphysique et que j'en étais remonté tout pâle. Le Père Malebranche et Spinoza faisaient effectivement mes délices, Spinoza surtout, à qui je reste fidèle, bien que n'écoutant plus la messe à son autel. Mais, aussi longtemps que le principe de causalité, ce tyran des intelligences insuffisamment émancipées, m'a maintenu sous son joug, je me suis délecté à penser que la Liberté et la Nécessité, comme aussi le Temps et l'Éternité, sont identiques, attendu que tout ce qui existe dans la nature, soit naturante, soit naturée, enveloppe et exprime le concept de Dieu. « A mesure que nous connaissons davantage les choses « naturelles, dit l'Ethique, nous connaissons d'une façon plus « parfaite l'œuvre de Dieu, laquelle est cause de tout. » Or, vous allez voir — c'est l'excuse de ces impertinentes confidences — comment la doctrine de l'identité universelle me plaça tout de suite en pays ami, quand, par le hasard de mes études, je rencontrai les disciples de la Gnose. Sans doute, ils

tout aussi creux que les autres, mais plus amusants.

avaient en moins la forte liaison logique, la haute préoccupation morale et sociale de mon grand ami juif, le plus grand des juifs. En revanche, ils possédaient en plus la souplesse gracieuse, l'abondance d'imagination, la pittoresquement enfantine mythologie du platonisme orientalisé. Si on me demandait lequel d'entre les gnostismes m'a laissé plus d'impressions durables, je nommerai Valentin. Son idéalisme panthéistique atteint souvent à de très poétiques profondeurs. Bien entendu qu'il peut sans beaucoup de peine se ramener, lui aussi, comme le transcendant Hegel, à de pures combinaisons de grammaire générale, je n'ose dire des calembours. Mais, à cela près, que de saveur et de charme! Jamais je n'ai ouvert l'excellente édition que Stieren a donnée d'Irénée (exemplaire de l'Institut), sans me perdre avec volupté dans les chapitres VI à VIII du second livre, dûment commentés et éclaircis par le Père René Massuet. C'est quelque chose comme de fumer du haschisch; même béatitude paresseuse, avec des sentations de langueur épuisée quand on s'arrête. Je vais, sans référence au texte et en utilisant des bouts de notes, rapporter de mémoire le gros de mes impressions. Cela suffira, je pense, à l'objet que je poursuis : indiquer l'attitude du gnosticisme vis-à-vis de ce chancre rongeur de toute théologie métaphysique, la difficulté que soulève l'existence du mal.

Essai d'une exposition de l'idéalisme panthéistique de Valentin comme type supérieur de la spéculation gnostique.

Peut-être aussi pourrai-je en même temps marquer le caractère radicalement contradictoire des deux griefs simultanément invoqués contre Priscillien, d'être manichéen et d'être gnostique. Le manichéisme affirmait l'opposition absolue d'un dieu du bien et d'un dieu du mal, également suprêmes, la matière étant complètement soumise au dieu mauvais, comme l'esprit au dieu bon ; tandis que le gnosticisme n'admit jamais ni la répudiation totale de la matière, ni l'égalité des deux dieux. C'est du moins ce que je compte établir; et cette constatation a pour moi beaucoup d'importance. Ma thèse, en effet, c'est que les gnostiques étaient *dans* le christianisme et que les manichéens en étaient *hors*. Si j'ai raison, comme d'autre part la preuve est facile à faire que Priscillien fut condamné pour manichéisme, nous serons débarrassés de

Comme quoi les Gnostiques furent moins dualistes que les Manichéens;

qu'ils voulurent toujours être chrétiens;

cette absurdité qui traîne partout et qui présente la tragédie de Trèves comme le premier procès en hérésie. Très certainement issus du Zoroastrisme, les Manichéens remontent traditionnellement au Zend-Avesta, plus ou moins modifié. Leur christianisme est une question d'opportunité. La critique a solidement établi qu'ils revêtaient de plus en plus cette apparence à mesure qu'ils se rapprochaient de l'Occident, où le christianisme avait la vogue. Les gnostiques, au contraire, veulent être et sont réellement chrétiens. Les livres qu'ils invoquent ont, invariablement, la vie et les paroles du Christ pour objet. La plupart du temps, ils s'appuient sur tel livre canonique, seulement plus ou moins interpolé, comme l'évangile selon Mathieu, auquel se rattachait Basilide, le prétendu maître de Priscillien, d'après Jérôme. Valentin aimait à citer les lettres d'un certain Théodas, suivant de l'apôtre Paul ; et nous allons retrouver d'ailleurs de semblables affinités au seuil même de la spéculation gnostique.

alors que les Manichéens ne l'étaient qu'en apparence et par politique.

II

Qu'on se remémore le récit de la Genèse où il est dit que « au commencement, les ténèbres régnaient sur l'abîme » et que « l'esprit d'Elohin flottait sur les eaux » ; ou bien qu'on se reporte au verset initial du quatrième évangile, où Jean annonce que « au commencement était le Verbe ; que le Verbe « était Dieu ; que le Verbe était à côté de Dieu, qu'il était la « lumière, et que les ténèbres ne l'ont point comprise. » Ces formules mystérieuses ne diffèrent pas très sensiblement du grand arcane que décrivent, à leur début, tous les systèmes gnostiques et qui s'appelle « le plérôme ». Sous ce nom plus savant, on peut aisément reconnaître l'état primordial exposé par Jean et par la Genèse. Le plérôme est l'ensemble des choses supérieures et divines, *plenitudo rerum divinarum.* Seulement, la Gnose en donne une description plus étendue et plus systématique. Hors de ce centre infini, dit-elle, des existences peuvent se produire ; mais, si elles sont exté-

Le plérôme ou plénitude des choses divines.

rieures à lui, c'est uniquement de lui quelles émanent. Ainsi, l'une prendra la forme basse et infime du monde corporel et matériel; l'autre, sous des apparences plus relevées, se composera des éléments intermédiaires destinés à servir de liens entre la sublimité pléromatique et l'infériorité matérielle. C'est dans ces conditions que se trouve élevé un édifice à trois étage, le premier haut et pur, le dernier bas et souillé, avec, au milieu, un groupe participant un peu des deux autres situations. Cette triple combinaison est commune à tous les systèmes. Les divergences ne se produisent que sur la manière d'aménager et de peupler chacun des compartiments. Voici, d'après Valentin, comment le plus haut étage était habité.

Description qu'en donne Valentin.

Tout d'abord, il n'y avait que *Bythos*, l'abîme, le père de tout, le premier principe, *Abyssus* ou *Profunditas*; je lui laisse son nom grec, comme je ferai pour les autres, afin de rendre plus sensible le mode de génération par groupes sexuels. C'est ainsi que *Bythos* a pour épouse *Sigé*, mot féminin en grec, mais masculin en français (σιγη égale silence); ce qui fait que l'emploi du terme français dérangerait la combinaison. Donc, l'Abyme et la Pensée silencieuse, sa compagne, sont seuls à occuper le Plérôme pendant une très longue durée; et, comme ils ne parlent ni n'agissent, ils n'existent guère. Dieu, c'est le néant qui n'a pas encore pris connaissance de lui-même. Cependant l'envie vient à *Bythos* de se manifester; ce désir qui l'échauffe, il le communique conjugalement à *Sigé*; et celle-ci ne tarde pas à donner naissance à deux jumeaux, *Nous* et *Aletheia*, — une zizigie, disait-on en grec. *Nous*, c'est l'esprit, ou mieux, l'intelligence, n'était la question de sexe; *Aletheia*, c'est la vérité, ce qui revient à dire que la pensée intérieure et non formulée de Dieu s'anime par l'esprit du vrai et forme la tétrade primitive, représentation quaternaire des qualités ou moments de l'Être divin. Le mouvement ne s'arrête pas là : *Nous* et sa sœur *Aletheia* brûlent d'y prendre part, comme il fallait s'y attendre. Le scrupule d'inceste ne les trouble point; le Plérôme a cette ressemblance de plus avec l'état primordial biblique, qu'il ne saurait se perpétuer sans recourir à des

Bythos ou l'Abyme et Sigé ou la pensée silencieuse.

Des êtres masculo-féminins ou Eons émanés du couple primordial.

amours incestueuses. En conséquence, nos deux Éons se conjoignent et, de leur embrassement, on voit sortir la Parole et la Vie; ou plutôt, pour conserver l'ordre zizigiaque, *Logos* et *Zoé*, qui, à leur tour, engendrent *Anthropos*, l'être humain individuel, et *Ecclesia*, l'être humain collectif. C'est la seconde tétrade; et cette deuxième quaternité, additionnée avec les deux couples précédents, fait du Plérôme une ogdoade, ou huitaine fondamentale.

Comment ils s'engendrent, de frère à sœur, les uns les autres.

Pour les gnostiques antérieurs à Valentin, cette huitaine n'était pas seulement fondamentale : elle était finale; et cela explique la si rapide apparition de l'homme et de l'humanité. Mais, quand on tient en main le fil conducteur et qu'on se souvient que les spéculations gnostiques ont pour thème le passage de l'Infini, ou bien absolu, au Fini, ou mal métaphysique, avec l'intention d'innocenter l'être suprême en écartant de lui l'accusation d'avoir permis que le mal ait pu naître, il n'est pas difficile de se rendre compte qu'un Plérôme, une « plénitude » ainsi hâtivement construite, ne justifiait pas son nom. Le déroulement entre la perfection et l'imperfection destinée à redevenir parfaite, s'y montre insuffisant, faute de clarté et d'ampleur. Ce fut l'œuvre spéciale de Valentin de reprendre cette conception anémique, courte d'haleine, pour l'enrichir, la parfaire et lui communiquer le drame et le rythme.

Valentin en les portant au chiffre de trente les divise en quatre groupes

D'un élan nouveau, l'activité pléromatique recommence à fonctionner. C'est un membre de la première tétrade, le Verbe, *Logos*, qui donne le signal. Entourant de ses embrassements son épouse-sœur, Zoé, il lui fait produire une décade d'Éons, dont l'aîné est *Bythios*, *profundus*, — qu'il faut se garder de confondre avec *Bythos*, *profunditas*, car alors la série des cinq couples resterait inintelligible. Elle n'est déjà pas trop facile à comprendre. Les abstractions dont elle se compose manquent de personnalité et de relief. Leurs noms s'en ressentent. Il n'y aurait utilité à les reproduire qu'à condition de les commenter longuement. Tout ce que j'en dirai, c'est qu'il était permis d'attendre mieux du chaud contact de *Logos* et de *Zoé*, un couple qui représente la parole vivante. Je ne ferai pas le même reproche aux douze Éons

qu'engendre Anthropos en s'accouplant avec *Ecclesia*. Ce n'est pas pour rien que ces deux derniers membres de la huitaine fondamentale représentent l'Homme et l'Humanité. De cette souche, que ses prédécesseurs avaient laissée stérile, Valentin fait jaillir une lignée où s'incarnent les plus nobles sentiments de l'âme humaine, et où brillent des personnages dont le rôle sera immense dans le développement théologique chrétien, le Consolateur et la Foi : *Paracletos* et *Pistis*, que l'hérésie montaniste va bientôt rendre célèbres ; ce Paraclet, qui, finalement, deviendra la troisième personne de la Trinité des conciles de Nicée et de Constantinople. Quant à *Pistis*, qui déjà s'empare des âmes, apaise les esprits, adoucit les cœurs, elle ne cessa jamais de remplir de son éclat les annales humaines (cf. t. I. p. 202 sqq., ma note sur *Fides*). Viennent ensuite *Patrikos*, qui tient du père, avec *Elpis*, l'inépuisable Espérance, — à moins qu'on ne renverse la zizigie pour faire Elpidius et la Paternité. *Métrikos*, qui tient de la mère, est accompagné d'*Agapé*, la charité, ou mieux, l'amour universel. Il faut citer encore *Theletos*, celui qui sait vouloir et qui s'appuie sur *Sophia*, la sagesse, car la volonté n'est jamais féconde que si elle est sage. J'enregistre ces noms avec soin. Ils vont se retrouver en des circonstances curieuses de notre étude sur Priscillien, et aussi dans nos recherches sur la sainteté. Quoi qu'il en soit, cette dernière dodécade ou douzaine, ainsi que la dizaine issue de *Logos* et de *Zoé*, appartiennent en propre à Valentin. Réunis aux deux tétrades de la huitaine primitive, ils composent le Plérôme total, qui marche ainsi formé de trente Éons divisés en quatre groupes. Vous pensez bien que ces chiffres ne sont pas sans recéler un sens mystérieux, la Gnose ayant fait de forts emprunts à la Kabbale, la philosophie arithmétique qu'avaient inventée les juifs d'Alexandrie. Mais éloignons de tels détails qui furent toujours l'écueil de cette étude. Au lieu d'attirer le lecteur vers un terrain nouveau où nous nous perdrions de conserve, il sera plus utile de résumer ce qui vient d'être dit, puisque aussi bien nous sommes au bout de notre première étape.

Sophia, Pistis, Elpis, Agapé, personnifications des plus nobles sentiments de l'âme humaine,

qu'Ambroise prenait pour des divinités,

III

et qui sont le déploiement de Bythos dans ses forces éternelles.

Le dieu infini, innommé, inconnu, puisqu'il reste caché en lui-même, l'Abyme sans fond, — notez que le mot abyme implique une négation de la matière, — *Abyssus*, dis-je, ou plutôt *Bythos*, s'est déployé dans ses forces éternelles, ses Éons, comme on les qualifiait, parce que, eux aussi, ils n'ont pas eu de commencement et qu'ils n'auront pas de fin ; ἀεί, toujours, εἶναι, être. Les Éons, c'est l'ensemble des choses supérieures, la plénitude divine vue, non plus en masse, mais analytiquement. Elle s'offre à nous désormais avec ses distinctions et ses oppositions. Le Plérôme parfait, le plus haut étage de l'édifice gnostique, nous est complètement connu. Il faut voir maintenant comment il sortira hors de lui-même : on sait que c'est là tout le problème à résoudre.

N'oublions pas, en effet, qu'il s'agit d'opérer toute la transition entre Dieu, d'une part, qui est tout perfection et tout esprit, et, d'autre part, le monde et l'homme, qui sont l'imperfection et la matière. Lors donc que, dans ses déploiements et ses repliements gradués, l'Être infini contenu dans le Plérôme s'est dédoublé en trente Éons représentatifs de son essence, que ces Éternités soient de simples qualités de l'être souverain, comme je crois que le pensait Valentin, ou bien de véritables dieux, réunis par rangs comme dans l'Olympe, le résultat reste le même au point de vue qui nous occupe. Naturellement, sur cette question de programme, les orthodoxes n'hésitaient pas. Ambroise dit nettement : « ils adorent « trente Éons qu'ils nomment des dieux, *triginta Eones* « *colunt quos deos appellant*. » Épiphane n'éprouve aucun doute à cet égard. Dans l'état d'esprit où se trouvaient Épiphane et Ambroise, les gnostiques ne pouvaient être que des païens. Aucun des Pères n'aurait consenti à confesser que les Éons valentiniens étaient infiniment moins accentués, dans le sens anthropomorphique, que les trois « hypostases » de la Trinité de Nicée et de Constantinople : le Père, l'Esprit et le Fils, ce dernier aussi vrai-homme que vrai-dieu. Mais notre recherche n'est pas là. Peuplé d'entités ou de réalités, le

Plérôme, tel quel, se tient toujours enfermé en lui-même, ou plutôt, il continue à tout contenir. Rien n'existe qui ne soit lui ; et, s'il s'est intimement modifié, ç'a été sans quitter son propre sein. Il semblerait donc qu'aucun pas n'ait été encore fait vers l'évolution souhaitée. Grosse erreur. La métaphysique, — car, sache-le, ô mon lecteur, si tu existes, toi qu'ébaubissent les gros vocables qu'on s'abstient soigneusement de t'expliquer, de peur de manquer quelque bel effet, ce que je t'expose ici, c'est la plus pure spéculation ontologique, à cela près que, d'ordinaire, elle vous donne le mal de tête, tandis que les gnostiques la rendaient amusante ; — la métaphysique donc a toujours été impuissante à expliquer le passage du fini à l'infini, que dis-je? à l'expliquer, à lui donner l'ombre la plus fugitive de plausibilité. Ce serait, par conséquent, une énorme injustice de ne pas reconnaître à la Gnose ce mérite, très relatif sans doute mais fort appréciable, d'avoir imaginé une solution approximative, un « à peu près », dans ce fantastique domaine où la Chimère de Rabelais se balance au souffle du vide avec le dessein de dévorer les secondes intentions.

Après ce qui vient d'être raconté, Bythos, remarquez-le bien, n'est plus l'Abyme immobile que seule emplissait *Sigé*, la pensée silencieuse. Il a surgi des distinctions ; sa morne immutabilité s'est émaillée de contrastes. Les divisions, les subdivisions, les différentiations, les groupements que nous avons décrits, ont rendu possible une action dramatique ; et cette action, pareille au bouillonnement d'une cuve qui fermente, va faire extravaser le Plérôme hors de lui-même. Ainsi naîtra plausiblement le monde intermédiaire, second étage de la Cité métaphysique. Ce processus n'est pas d'une clarté ni d'une évidence extraordinaires ; mais ça a l'air d'être quelque chose. Combien de systèmes anciens et modernes ne pourraient pas en dire autant? Ici, en effet, apparaît le mérite esthétique de la Gnose gréco-égyptienne, son art d'échapper à l'ennui des divagations transcendantes en leur donnant la forme du roman.

Les Eons s'agitent ; ils entrent en révolution.

On a vu que *Nous (mens*, le pouvoir intellectuel) était le premier-né de *Bythos*. Il jouissait aussi de l'honneur d'être

C'est le plérôme ou Infini qui veut sortir de lui-même.

son favori. Lui seul pouvait approcher du redoutable Abyme ; et ce privilège excitait au plus haut point la jalousie des autres Éons, particulièrement celle de *Sophia*, l'hypostase féminine du sixième couple de la série issue d'*Anthropos* et d'*Ecclesia*. Il était dans l'ordre secret de la spéculation gnostique qu'un Éon ayant déjà quelque chose d'humain, prit l'initiative de la curiosité révolutionnaire. *Sophia* brûle d'entrer en communication avec *Bythos*. Intrépide jusqu'à la folie, elle se hasarde à l'aborder. Voici qu'elle va périr, absorbée par l'Abyme sans fond, l'insondable Infini, quand surgit un personnage nouveau, *Horos*, qui l'arrêtant dans sa téméraire entreprise, la sauve de l'anéantissement. *Horos*, *Terminus*, le terme ou la frontière, le but ou la mesure, est un être masculo-féminin, un androgyne, en quoi il diffère des habitants du Plérôme. Dans la symbolique égyptienne des derniers temps, *Horos* joue un rôle considérable, et ses représentations plastiques ont beaucoup intrigué les anciens égyptologues. Inutile de remarquer qu'il ne faisait point partie du Plérôme, où tout est illimité. On se demande même comment ce représentant métaphysique du Fini a pu pénétrer au sein de l'Infini sans bornes. En tout cas, son contact avec les fils de *Bythos* marque le premier moment décisif de ce déroulement qui, par une pente graduée, amènera l'Esprit absolu jusque dans le milieu des réalités et des contingences. Par malheur, Valentin raconte mais n'explique par cette évolution nécessaire de toute spéculation panthéistique. Il ne nous apprend rien quant à la naissance d'*Horos*. Sur ce sujet, pierre d'achoppement de la théorie théologique, il ne pouvait rien nous apprendre; nul ne l'a jamais pu, pas même Augustin, le catholique de génie, qui pourtant avait su tirer des récits de la Genèse la notion métaphysique de création dont assurément les narrateurs juifs ne s'étaient jamais doutés. Jahveh, tout comme *Bythos* ou le Plérôme, est théoriquement obligé d'être infini, s'il ne veut mourir. L'un et l'autre, dès qu'*Horos*, ou la borne surgit, dès que la limite apparaît, ils se heurtent contre elle; et leur infinité, c'est-à-dire leur pure essence, s'évanouit en fumée. Il faut alors en revenir à la vieille hypothèse païenne, concernant la préexistence et la pérennité de

Le fait se marque par l'arrivée d'*Horos* représentant de la limite.

Inconcevable apparition de ce personnage au sein de l'Illimité.

la matière. Mais enfin, ainsi que je le disais plus haut, en métaphysique aussi, et surtout en métaphysique, il faut savoir se contenter de résultats approximatifs. Celui du penseur gnostique n'avait certes pas la valeur morale et sociale de celui du docteur catholique, — où serions-nous si le monde avait préféré la Gnose à l'Orthodoxie? — mais, philosophiquement, il lui est très supérieur.

Grossesse de Sophia, hypostase féminine de l'humanité.

Cependant *Sophia*, personne impressionnable et passionnée en dépit de son nom, était restée grosse du désir impossible qu'elle avait conçu. Longtemps tourmentée, elle entre enfin en gésine pour accoucher — incomplètement, avortivement — d'un être embryonnaire et inachevé que d'abord Valentin appelle en grec *Enthumésis*, le désir, l'intention et aussi l'inquiétude; puis à qui, se ravisant, il donna le nom hébreu d'*Achamoth*, la Sagesse, plus exactement la Sapience. Il s'agit, bien entendu, d'une sagesse inférieure, *Achamoth* n'étant qu'un avorton, né hors du Plérôme ou précipité de l'Infini dans le Fini. Sa naissance, avec plus de précision que l'arrivée d'*Horos*, marque le moment où l'Absolu commence à se déterminer, et il importe qu'elle soit bien datée. A partir de là, en effet, toutes les créations qui vont suivre, bien qu'émanant, elles aussi, du principe divin, porteront le sceau de l'infériorité et de l'impureté. *Sophia* a été apaisée par son enfantement; les conseils d'*Horos* ont aussi contribué à la calmer; la voici assez maîtresse d'elle-même pour regagner le Plérôme; il lui suffit d'ailleurs d'avoir installé *Achamoth* comme première manifestation du monde intermédiaire. Le grand passage est définitivement franchi. La nouvelle situation est créée; et cette situation existe si authentiquement, que *Bythos* est contraint de s'occuper d'elle.

Naissance d'*Achamoth*, la Sapience ou sagesse inférieure.

Elle est conseillée par *Christos*, un lointain archétype de Jésus, qui avait ramené l'ordre dans le Plérôme.

Bien que difficile à émouvoir, *Bythos*, père primordial, — *propator*, c'est un de ses noms, — se rend compte que la folle tentative de *Sophia* aurait chance de se renouveler. Ce que l'un des Éons a fait, les autres, qui sont aussi ses enfants, peuvent le vouloir faire. C'est pourquoi, en vue d'éviter de nouveaux troubles, — et en même temps pour veiller sur le monde intermédiaire commençant, dont il est un peu responsable, puisque, bon gré mal gré, ce monde est issu de lui, —

Bythos fait appel à son favori, *Nous*, le pouvoir intellectuel. En collaboration avec lui, il engendre *Christos* et *Spiritus Sanctus*. Je n'ai pas besoin d'insister pour qu'on remarque que l'intervention de ces nouveaux venus est un fait capital. *Nous* les instruit et les éclaire en vue du rôle rédempteur qu'ils vont accomplir. Leur premier travail consiste à assurer l'harmonie du Plérôme en enseignant aux Éons quelle est la vraie nature du principe éternel, et en leur rappelant qu'ils ne sont tous, les uns et les autres, que des déploiements de la Substance divine. *Christos* et *Spiritus Sanctus* commencent donc par sauver les membres de ce Plérôme — qu'ils ne quitteront jamais, constatons-le bien, car on les a pris quelquefois pour le Christ et le Saint-Esprit des Évangiles, alors qu'ils n'en sont que les très lointains archétypes. Mais cela sera dit plus loin. Pour le moment, le Plérôme remis en bon ordre, il était urgent de s'occuper d'*Achamoth*.

Christos préside à l'engendrement de Démiurge,

Maladivement conçue, imparfaitement conformée, la *Sophia* inférieure vivait dans le trouble et avait à subir des épreuves pénibles et compliquées. Pour y mettre fin, elle a recours à *Christos*, comme si elle eût deviné que le *propator* l'avait créé surtout à son intention. En effet, avec l'aide de *Spiritus Sanctus*, tout d'abord en lui donnant la science, *Christos* lui procure un certain repos. Néanmoins, elle conserve dans ses veines le germe d'exaltation qui avait tant tourmenté sa mère. Toujours très excitable, elle reste en proie à un éréthisme persistant. C'est avec emportement et passion qu'elle contemple la beauté des anges dont *Christos* est entouré. Même cette passion l'échauffe et l'enflamme au point qu'elle finit par s'en trouver fécondée. Ainsi naquit le Démiurge, l'ouvrier, le fabricateur futur de toutes les choses non pléromatiques. Il ne faudrait pas croire que l'idée d'un démiurge spécialement chargé de créer le monde soit étrangère à la théologie orthodoxe. Certains Pères voyaient dans l'emploi par la Genèse du mot Elohim, qui est un pluriel, l'intention obscure de marquer l'existence primordiale de la Trinité. Cette locution : « les dieux créa », ou cette autre « faisons l'homme », leur paraissait attester confusément la pluralité dans l'unité. C'est à quoi Sulpice fait allusion quand il dit (*Chr.* II, 35.) que

fabricateur futur de toutes les choses non plérômatiques.

Dieu avait engendré un fils pour organiser l'univers, *instituendi orbis causa.* Quoi qu'il en soit, l'apparition du démiurge est un incident décisif, qui marque la fin de notre seconde étape. Avec lui, l'organisation du monde intermédiaire a atteint son point culminant. La série descendante des Émanations de *Bythos* nous a conduit sur le seuil de ce troisième compartiment de l'existence totale où nous ne rencontrerons que des choses finies, purement phénoménales et transitoires, et nous allons maintenant regarder ce qui s'y passe.

IV

Le passage de l'Infini au Fini vient de s'effectuer.

Car vous avez bien saisi, n'est-ce pas, le sens réel de la pièce que jouent, pour notre édification, les Éons valentiniens? Je dis le sens réel et non le sens caché, comme on fait souvent. Quoi de plus clair, au contraire, que la pensée du Gnostique? Dieu seul existe véritablement. Il est tout, il contient tout. De lui, tout sort. Nous allons voir qu'en lui tout rentre. Valentin répète à mainte reprise, en son langage particulier, qu'il n'y a rien de réel que l'Esprit absolu. C'est ce qu'ont toujours dit les Panthéistes; c'est ce qu'a redit un jour Renan, sans avoir conscience du plagiat et sans songer à se proclamer panthéiste, mais parce que la phrase sonnait bien. Elle fut effectivement admirée et citée comme un chef-d'œuvre d'originalité et de profondeur par un critique que je ne nommerai pas. La voici : « L'idéal seul est la réalité véritable; le reste n'a de l'être que l'apparence. » C'est du Valentin tout pur; et bien d'autres que Renan ont été et sont des Valentiniens inconscients. Si je recueillais en mon souvenir ce que je n'ai jamaïs pu comprendre d'Hégel dans les traductions italiennes, où je l'ai lu, j'y trouverais un tableau des évolutions de l'être et du non-être qui présente de singulières ressemblances avec l'histoire de Bythos. Ce non-être qui, après avoir longtemps sommeillé, s'aperçoit qu'il est néant, et, par cet acte de sa pensée, commence à devenir l'Etre, a un air prononcé de famille avec *Abyssus* et *Sigé Ennoia.* N'être pas et être, c'est simplement le double aspect, le côté négatif et positif d'une même chose, disait Hégel. Dieu, c'est le rien jus-

Des rapports du gnosticisme valentinien avec le panthéisme moderne.

qu'à l'heure où il se demande comment il existe. Il s'aperçoit alors non seulement qu'il est, mais aussi qu'il est un Infini avec des qualités et des catégories, lesquelles, en se multipliant, le conduiront dans le fini, où il acquerra la pleine notion de soi-même. Naturellement, un professeur officiel de l'État prussien ne pouvait dire, comme notre gnostique, que le contact de l'Infini avec le Fini constitue une chute et que la vie matérielle n'est qu'un rêve malsain. On doit respecter les autorités civiles et militaires. Hégel s'arrangeait donc pour démontrer que le plus grand succès est obtenu par l'Être absolu quand il se mire dans l'homme, spécialement dans un Allemand de Berlin. Mais ce sont là de faibles nuances. Pour mon compte, je trouve le philosophe de la Gnose bien plus original et profond quand il dit que l'univers existe en Dieu comme un point au centre de l'étendue inénarrable ou comme une tache sur une tunique (1). Il ajoutait que cet imperceptible univers était destiné à disparaître aussitôt que l'Esprit absolu, las de s'être déployé trop amplement voudrait se ramasser sur lui-même et recouvrer son identité. Voilà qui est beau, hardi et pas du tout berlinois. C'est de la haute spéculation. Ni l'Inde védique, ni même la Germanie d'après Kant et d'avant Sadowa, n'ont rien jamais trouvé de mieux; sans compter que les Allemands, comme les Indous (2) traitèrent toujours ces matières sur un ton à porter le diable en terre; tandis que Valentin abonde en traits qui rendent les « entités » divertissantes. Mais coutinuons.

Ressemblance des déploiements et des reploiements de Bythos avec les évolutions de l'Etre et du Non-Etre d'Hégel.

Le démiurge ou souverain du monde intermédiaire entre en fonction.

Le démiurge se met à l'œuvre. C'est un assez triste sire. Très certainement Valentin, sans pousser l'anti-judaïsme aussi loin que Marcion, avait, en traçant ce portrait, le Jahveh mosaïque dans son souvenir. Le fils d'Achamoth est aveugle; il

(1) *Contineri ab inenarrabili magnitudine velut in circulo centrum, aut velut in tunica maculam*, Irénée, II, 4, 2.

(2) Je ne prétends point dire que la France ait délaissé complètement ce genre de spéculation. M. Ravaisson, à la page 109 de son remarquable *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle*, dit : « L'objet de la « métaphysique est le parfait, l'absolu, l'idéal, c'est quelque chose d'où « dépend toute réalité, et qui pourtant n'est rien de réel. » *Bythos, Abyssus, Profunditas!*

agit sans savoir ce qu'il fait; son ignorance est telle qu'il ne connaît pas même sa mère. Impossible d'imaginer un plus déplorable mécanicien; et, pour comble, il est fabuleusement orgueilleux et infatué. Il se croit seul grand, seul puissant, et il le crie par la voix de ses prophètes : *Ego deus et præter me non est alter!* Néanmoins, c'est lui qui va créer le monde et l'homme. Nous voici bien loin de *Bythos* et de sa silencieuse et judicieuse moitié. C'est bien, il est vrai, à la suite et en conséquence de leur accouplement primordial, que nous avons atteint le bas troisième étage, j'entends le rez-de-chaussée, qui vient d'être décrit. Mais tant de choses se sont passées depuis, qu'on l'a oublié. En sorte que la matière, avec toutes ses impuretés et ses périls, peut apparaître : ce ne sera ni à *Bythos*, ni à *Sigé* qu'on songera à s'en prendre. Tel est précisément le but poursuivi, la Gnose, il faut le redire, ayant pour objet essentiel de conserver blanc comme neige le pouvoir divin, en dépit de l'existence du mal qui, pourtant, ne peut provenir que de lui.

Déplaisantes similitudes qui rapprochent le Jahveh des juifs de ce déplorable mécanicien.

La première besogne du Démiurge consista en la création de sept cieux. Immédiatement au-dessus du plus élevé de ces cieux, *Achamoth* établit sa résidence. On comprend pourquoi. De cette haute place, elle a chance de communiquer avec le Plérôme, reliant ainsi le monde intermédiaire avec le séjour de l'Esprit absolu. D'autre part, elle va pouvoir surveiller son fils et le guider dans ses œuvres. Il en a grand besoin. Aussi ne le perd-elle pas de vue; et, éclairée par *Christos*, elle lui imprime clandestinement une tendance vers l'imitation des choses supérieures. Son désir serait que le monde auquel l'aveugle Démiurge travaille fut construit sur le modèle du Plérôme divin. De fait, elle y a déjà réussi, puisque la conception des sept cieux, avec le siège éminent qu'elle s'est réservé au-dessus d'eux, reproduit la huitaine primordiale ou l'ogdoade pléromatique. Néanmoins, la pauvre *Achamoth* aura beau faire. Ce n'est point impunément que le Démiurge est né d'elle. Les passions et les tourments qui la dévoraient quand elle l'enfanta, subsistent en lui, et, comme une contagion, il les communique à tout ce qu'il crée. C'est de la stupeur et des terreurs d'Achamoth que proviennent les

Né de la stupeur d'*Achamoth*, il tend obstinément vers les choses animales.

Sa mère s'efforce de spiritualiser les œuvres sorties de ses mains.

passions animales, — nous dirions les instincts égoïstes, — qui s'incarnent bientôt dans les mauvais anges. C'est de son chagrin et de sa crainte que vont naître les éléments corporels du monde qui, pour cette raison, seront ruineux et sujets à la mort, *exitiosi et mortiferi*. D'autre part, il est vrai, l'influence d'*Achamoth* n'est pas sans bienfait non plus que sans poésie. Son sourire fait éclore la lumière; ses larmes produisent tout ce qui est fluide; enfin, c'est elle qui communique à la créature humaine l'élément à l'aide duquel elle pourra se relever et remonter vers les sommets. Voici comment :

Comment le sourire d'*Achamoth* fait éclore la lumière et comment ses larmes communiquent une étincelle « spirituelle » à l'être humain.

Le Démiurge forme l'homme dans des conditions analogues à toutes ses autres créations. Il le fait de matière fluide et le dote d'un souffle « animal », tel qu'il pouvait le donner, n'en ayant pas d'autre en lui, *anima*, *psyché;* ce mot signifiant l'activité vitale et matérielle, que la Genèse place dans le sang. Par bonheur, *Achamoth* intervient, et, à son tour, dote l'être humain d'une parcelle spirituelle, *pneuma*, représentation terrestre de l'Esprit divin. Il en résulte que l'homme se trouve partagé entre deux tendances qui, selon qu'il cédera à l'une ou à l'autre, détermineront sa destinée finale. En tant qu'animal, il est décomposable et corruptible : l'âme vitale doit périr. Mais en tant qu'être spirituel, « pneumatique », il a des chances d'immortalité. Si, par une lutte courageuse, il brise ses liens matériels, s'il réussit à se débarrasser de sa native bassesse, un glorieux avenir s'ouvrira devant lui. Remontant peu à peu les degrés que l'Infini a dû descendre pour choir dans le Fini, se ressouvenant de plus en plus de Bythos, l'être absolu, et de *Nous*, la suprême intelligence, il finira par rentrer en participation de l'existence pléromatique, en acquérant la conscience de son identité avec Dieu. Cette lutte entre la matière, ὕλη, et l'esprit, πνεῦμα, — de là les noms d'hyliques et de pneumatiques donnés aux hommes selon leur degré de gnose ou de culture — n'a rien qui détonne avec le dogme chrétien. Vous y pouvez, au contraire, reconnaître la théorie paulinienne de la grâce et de la nature. Voici, d'ailleurs, deux acteurs nouveaux dont l'entrée en scène vient accentuer cette similitude.

On a vu tout à l'heure qu'il existait des anges méchants en qui s'étaient incarnées les dispositions grossières et basses issues de la stupeur d'*Achamoth*. Ces anges, qui, tout comme l'être humain, ont reçu le souffle matériel, sont commandés par un chef à qui Valentin donne le titre de *Kosmocrator*, souverain du monde. C'est à peu près ainsi que Jean et Paul désignent le diable, en y ajoutant ce grave détail : « Il a existé dès le commencement, » ce que Dante exprime en sa langue de bronze : Naissance du Diable ou *Kosmocrator*, chef des anges mauvais.

Dinanzi a me non fur' cose create
Se non eterne ; ed io eterno duro (1).

Si ce n'est pas là du dualisme absolu, c'est très certainement du dualisme moins mitigé que celui de notre gnostique. En revanche, selon Valentin, le *Kosmocrator*, bien qu'assis au-dessous du Démiurge qui l'a créé, dispose d'une puissance plus grande que celle de son créateur, en ce sens que sa méchanceté est « spirituelle » ou pneumatique. Le Démiurge, au contraire, par le fait que son essence est parfaitement « animale » ou psychique, n'est capable d'apprécier que les éléments matériels, — à ce point de ne pouvoir pas même connaître, nous l'avons dit, la Sagesse inférieure dont il est issu. Ici, la Démonologie de Valentin prendrait un aspect un peu plus dualiste, si on ne se rappelait que, tout comme le Démiurge et aussi comme l'âme humaine, le *Kosmocrator*, émanation éloignée, certes, mais indubitable, de l'Abîme primitif, reste toujours rattachée à sa source première, et qui retournera vers elle, quand il plaira au principe divin de se replier. En attendant, ce maître du monde matériel a reçu ou s'est donné la mission d'attraire les hommes vers les choses basses et avilissantes. Aussi est-ce pour le contre-battre que le Démiurge, cédant inconsciemment aux inspirations de sa mère, donne le jour au Christ terrestre, imitation imparfaite de ce *Christos* que nous avons

Caractère mitigé du dualisme de Valentin.

Au Kosmocrator *Achamoth* oppose le néo-Christ ;

(1) *Inferno, canto terzo*, v. 11-12. L'enfer est de création immédiate et par conséquent éternel, dit le commentateur. Il fut formé avant l'homme et pour les anges. C'est ce qu'exprime l'Evangile par ce mot : « *Paratus est diabolo et angelis ejus*. »

vu enseignant la vérité aux Éons et rétablissant l'harmonie dans le Plérôme. Mais pour être capable d'agir efficacement sur les hommes, le néo-Christ a besoin de revêtir une forme qui le rapproche d'eux. Or, le Démiurge a fait de lui une créature exclusivement psychique, possédant la vie sans la matière ; c'est pourquoi, dans le but de devenir visible et de « paraître » humain, *Christos* passe à travers la vierge Marie — « comme de l'eau qui coulerait le long d'un tube » — et il en sort, non pas en un corps matériel, mais habillé d'humanité apparente, bien qu'irréelle. Sous ce fluide déguisement, il pourra fonder un dogme, une foi, une discipline propre à amener la prédominance de l'Esprit, sans que toutefois sa vie extérieure, ses actes, sa passion, acquièrent jamais un caractère de vraie réalité. Au point de vue populaire, qui est le bon, cela est évidemment peu chrétien; je ne le conteste pas. Cependant, prenons garde d'oublier que le « docétisme », la doctrine selon laquelle Jésus a « paru » être homme sans l'être, se répandit et se reproduisit obstinément en des milieux tout à fait étrangers au gnosticisme. Au fond, ce sera la difficulté majeure du nouveau dogme, qui oscillera longtemps entre ceux qui veulent que Jésus soit dieu et ne soit pas homme et ceux qui veulent qu'il soit homme et ne soit pas dieu (cf. *supra*, p. 470). Seulement, il est exact de reconnaître que, dès le début, tous les gnostiques sans exception furent « docètes ». C'est là ce qui les séparera évidemment du christianisme, quand l'orthodoxie aura proclamé de façon irrévocable le Christ vrai dieu et vrai homme, sans que son humanité diminue sa divinité et sans que sa divinité diminue son humanité. Mais ce résultat final de ce que Harnack appelle l'alchimie biblique et théologique était loin d'être acquis du temps de Valentin ; il ne l'était même pas du temps de Sulpice, puisque Nestorius et Eutychès sont sensiblement postérieurs à la rédaction de la *Chronique*.

Lequel naît à travers Marie comme de l'eau coulerait le long d'un tube.

C'est le « docétisme » ou doctrine de l'humanité apparente de Jésus.

V

Je viens de m'apercevoir à mes dépens combien il est difficile de rendre claire et intelligible cette question du « docé-

Digression sur l'idée de « pur esprit ».

tisme », premier effort systématique pour formuler scientifiquement la fameuse distinction entre l'esprit et la matière. Tous les anciens dieux avaient franchement possédé des corps d'hommes, d'animaux ou d'objets inorganiques quelconques. Jahveh lui-même n'échappe pas à cette règle universelle (cf. t. I[er], p. 259 sqq.). Ces formes diverses pouvaient être douées de plus de subtilité dans leur composition, de plus de rapidité pour se locomouvoir, de plus de puissance et de finesse dans les organes; mais, somme toute, elles restaient sous les lois de la biologie générale (1). Aussi ne soulève-t-on aucune objection quand on voyait Zeus, la grandeur suprême, — Κυδιστε, μεγιστε, — se déplacer, manger, boire, dormir et le reste. Mais, dès longtemps, la critique philosophique avait démontré l'absurdité de ces conceptions; et alors les dieux s'étaient vu doter de je ne sais quelle immatérialité, qui, tout en leur maintenant les moyens de se faire voir, ouïr et sentir, les débarrassait du joug de la corporéité auquel les autres êtres sont assujettis. Mais cela restait indécis, vague, contradictoire. Aussi, quand les gnostiques se trouvèrent en présence de ce Jésus, qu'ils admiraient trop pour ne pas le combler des plus sublimes facultés, sans néanmoins effacer la série des actes au moyen desquels il avait influé sur les hommes, ils élaborèrent cette conception d'un Christ « ayant l'air » d'être en chair et en os, d'accomplir toutes les actions propres à l'humanité; de se faire entendre en formant des sons comme s'il avait une bouche; de se nourrir comme s'il avait un estomac; de souffrir physiquement comme s'il avait des nerfs et des muscles; enfin, de se décomposer et de mourir comme s'il était formé de matière et d'esprit, alors qu'il n'avait ni chair, ni os, ni bouche, ni estomac, ni nerfs, ni muscles, mais seulement les apparences de toutes ces choses. Cette singulière entreprise est, je le

Que cette notion resta absolument étrangère à l'Antiquité.

Les gnostiques l'élaborent par la conception d'un Christ « ayant l'air » d'être en chair et en os.

(1) C'est ainsi que pour lutter contre la tyrannie dont nous accablent les lois de la pesanteur, l'imagination religieuse emprunta l'aile des oiseaux et en munit Hermès, puis les anges. Les procédés industriels les plus parfaits sont aussi employés pour faciliter la rapidité des mouvements de Junon et d'Iris. Homère a recours à une voiture perfectionnée, comme aujourd'hui il utiliserait les ballons ou la bicyclette.

répète, le premier effort accompli pour rendre saisissable aux intelligences communes l'inaccessible problème des relations de la matière, dont l'essence est l'étendue, avec l'esprit, dont l'essence est la pensée. Descartes, ayant formé son anthropologie sur l'union d'une âme et d'un corps, radicalement distincts, d'ailleurs, l'un de l'autre, Spinoza, lui, demanda « quelle idée claire et discernable il pouvait avoir d'une « pensée étroitement unie à une portion de l'étendue »? A cette interrogation captieuse, mon ancien ami Malebranche répondit que la rencontre se faisait en Dieu, en qui nous voyons tout, parce qu'il est le « lieu » de toutes les choses de l'esprit, comme l'espace est le « lieu » de tous les corps. Mais les gnostiques n'en étaient pas encore à savoir mélanger ainsi la géométrie avec l'imagination. Leurs habitudes mentales, toutes polythéistes, les poussaient plutôt à combiner poétiquement l'abstrait et le concret; et l'on peut dire que l' « à peu près » qu'ils exposèrent sous le nom de docétisme fait d'eux les premiers ancêtres et les véritables pères intellectuels du « spiritisme » de nos jours. Les spirites, en effet, — je ne parle pas du vulgaire fretin, mais de ceux qui, à l'Académie, à l'École Polytechnique, au théâtre ou dans le roman, se mettent la tête à l'envers pour résoudre une insoluble problème, — ne font guère que reproduire les illusions et les expériences des gnostiques. Ces tables qui se meuvent, ces plumes qui forment spontanément des lettres, ces voix qui résonnent sans l'aide d'un appareil capable d'agir sur l'air ambiant, ces mains qui se montrent dans une mystérieuse buée, ces contacts vagues et frôlants qui se font obscurément sentir dans la pénombre, la Gnose en a eu l'étrenne; son chef-d'œuvre en ce genre, c'est la vie fantasmagorique de Jésus. Et c'est précisément parce que le traitement expérimental du problème des relations de l'esprit et de la matière est extrêmement ancien, c'est parce qu'il a été spécialement traité à deux époques très éclairées, — la première fois au IIe siècle, à Alexandrie; la seconde fois au XVe siècle, en Italie, — que je me suis permis de dire qu'il est insoluble. Aujourd'hui encore, nous ne savons ce que c'est que matière et ce que c'est qu'esprit. Nous ne le sau-

Descartes fonde sur elle son anthropologie.

Le spiritisme contemporain, bizarre retour vers ces tentatives avortées.

rons jamais. Le lecteur voudra bien se rappeler ce que je lui ai dit ailleurs du mal infini que saint Augustin dut se donner pour concevoir la divinité comme incorporelle, sans y réussir bien complètement. J'ai montré aussi que pendant que Philastrius frappait d'anathème ceux qui attribuaient aux anges des actes nécessitant un organisme matériel, Sulpice, lui, n'éprouvait aucune hésitation à leur faire engendrer des enfants, en quoi il était d'accord avec Ambroise et le plus grand nombre des Pères. L'Église elle-même, arrivée à sa pleine maturité doctrinale, n'a jamais vidé nettement la question. Et vraiment, en recueillant ces divers détails historiques, il est difficile de ne pas s'attrister quand on voit ce qui se passe sous nos yeux. Jamais le dédain du passé ne fut poussé aussi loin. On parle d'esprits qui apparaissent, et dont les manifestations sont constatées comme s'il s'agissait de phénomènes nouveaux, soumis à une investigation elle-même toute nouvelle, alors que les faits de cet ordre et leur étude méthodique ont rempli des bibliothèques entières. Le progrès scientifique n'est rien, s'il n'aboutit pas tout au moins à marquer peu à peu les limites de ce qui est connaissable et de ce qui ne l'est pas. A ce compte, on pourra demain mettre de côté la chimie, qui s'est solidement constituée depuis cent ans environ, et se livrer de nouveau à ce que Balzac appelait, sans se trop bien comprendre lui-même, la recherche de l'absolu ; — ou bien encore, on n'a qu'à jeter au panier les notions certaines acquises sur notre système solaire et sur son rang d'imperceptible paquet de poussière sidérale au milieu des astres innombrables qui composent l'Univers visible, pour s'adonner avec une ardeur renouvelée à l'étude des influences que les planètes exercent sur la destinée humaine. C'est là ce qui est humiliant. Pas plus que les problèmes objets de l'alchimie et de l'astrologie judiciaire, ceux qui touchent aux rapports de la matière et de l'esprit n'ont obtenu, après de longs siècles de recherche, aucune solution, ou plutôt ils en ont obtenu deux ou trois douzaines, qui toutes se contredisent et, d'ailleurs, se valent au point de vue de leur manque commun de positivité. Il reste simplement que ces deux notions, la matière, l'esprit,

De ce qui est connaissable et de ce qui ne l'est pas.

nous sont intellectuellement indispensables. Nous ne les pouvons connaître qu'à titre phénoménal et relatif, mais elles restent fort utiles et gardent tout leur prix quand il est question de raisonner. Voilà ce qu'il serait souhaitable de voir mieux compris et plus répandu. Il est sans importance que le public dénué de culture écoute les spirites et s'adonne au spiritisme ; mais que des critiques éclairés et préparés viennent nous dire, d'un ton réfléchi, qu'il faut suivre « l'expérience entamée et en attendre les résultats », voilà qui n'est pas tolérable. Autant vaudrait écouter avec attention un homme qui se remettrait à discuter, sur le plan de Lactance ou de saint Augustin, la rotondité de la terre et l'impossibilité des antipodes.

Ces remarques, bien entendu, sont purement digressives. Je ne veux pas dire que les Gnostiques étaient en situation de dégager sur ce sujet les conclusions pratiques qui sont aujourd'hui les nôtres. Avec toute la philosophie de leur temps, ils couraient après la substance et le pourquoi des choses. Leur élaboration constitue même un des moments curieux de l'expérimentation séculaire qui se poursuivait, et il serait intéressant de constater dans quelle mesure ils aidèrent à préparer la théorie de l'âme conçue à notre manière moderne. Cette théorie était partie de l'hypothèse fétichique de l'inamissibilité du souffle vital *(animus* ou *anima) ;* puis elle avait évolué, très longuement, autour de l'idée du « double », — tour à tour égyptienne, homérique, platonicienne et proto-chrétienne ; — enfin, elle devait aboutir à la notion de pur esprit, telle que les scolastiques la formulèrent et la popularisèrent. Or, cette âme, — immatérielle, incorruptible, intangible, à l'abri de la mort, néanmoins capable de goûter les jouissances du paradis et de souffrir les tortures de l'enfer, — dont l'École du moyen âge a fourni le type définitif, ce sont les Gnostiques qui en avaient élaboré les éléments essentiels. La conception scolastique, en effet, a été puisée dans Denys l'Aréopagite, ainsi que dans Scot Erigène, deux écrivains profondément imprégnés de gnosticisme; et, sous cette forme dernière, elle est pleinement entrée dans la circulation

Les scolastiques la complètent et la popularisent.

générale. Aujourd'hui encore, — même en dehors des chrétiens catholiques et protestants, pour qui elle est la base de toute religion et de toute morale, — elle règne parmi nous en maîtresse. Le nombre des gens qui, en se croyant émancipés des fictions théologiques et métaphysiques, emploient le mot « âme » sans s'être jamais aperçus qu'ils sont impuissants à s'en rendre compte, est incalculable. Avec les notions précises par lesquelles leur intelligence est dirigée et gouvernée, s'ils essayaient de concevoir une action quelconque accomplie sans le secours d'organes matériels, ils échoueraient radicalement. Mais ils ne font pas cet essai. Tous les jours, on les voit mettre en scène des « esprits » qui se font entendre, sentir, voir même parfois, c'est-à-dire qui tombent sous toutes les conditions de la matière, puisqu'ils sont situés quelque part. Matière, c'est uniquement la capacité d'entrer en rapport de tact, de vue, d'odorat avec les autres phénomènes. Ces prétendus esprits ne sont donc rien autre chose que des corps. Dès lors, la difficulté de concevoir, selon les termes de Spinoza, une portion de pensée s'unissant étroitement à une portion d'étendue, subsiste tout entière; et de l'ambition de se tirer de cette difficulté par les soi-disant expériences « spirites », il ne reste qu'une vaine logomachie. De grâce, si vous voulez absolument que ce problème insoluble soit résolu, ayez le sens commun de vous en tenir à la solution catholique, le catholicisme étant, en toutes choses, l'aboutissement le plus parfait de l'élaboration théologico-métaphysique. Il a recueilli ce que l'antiquité avait produit de meilleur dans cet ordre de recherches. Il l'a ensuite enrichi, analysé, classifié, systématisé pendant dix ou douze siècles, par l'entremise des plus puissants cerveaux de notre race. A quoi bon vos élucubrations où éclatent l'ignorance, l'inexpérience et aussi l'inévitable médiocrité de notre temps en face de ces questions qui lui sont si complètement étrangères. Je vous inviterai même à prendre la psychologie catholique sous ses formes les plus naïves et les plus populaires. Vous les trouverez dans un petit livre intitulé : *le Miroir des âmes*, dont je possède un exemplaire tout usé et en lambeaux à force d'avoir servi.

Comme quoi ceux qui ont un absolu besoin de ces vacuités ne sauraient mieux faire que de revenir à la psychologie catholique.

Immense supériorité sociale du réalisme des « pères » de l'Eglise sur le docétisme gnostique.

Il me vient de ma sœur aînée, aimable fille, sourde-muette de naissance, qui l'avait rapporté du couvent où elle apprit à lire, à écrire, à parler par signes, à compter et plus encore à prier. Dans ce volume, illustré de gravures les plus simples du monde, on voit les âmes, sous la forme d'un cœur que surmonte une tête humaine, et qui est occupé, dans son intérieur, tantôt par des anges, tantôt par des démons, selon qu'il s'agit de représenter le moi psychologique d'une personne menacée de damnation ou en possession de la grâce. Je dis que cela est intelligible, pratique et positif, trois qualités précieuses qui font absolument défaut à « l'âme » dont parlent nos métaphysiciens plus raffinés, sans que, d'ailleurs, tout leur raffinement diminue d'un iota le caractère fictif et indémontrable de leur conception. En fait de créations imaginaires, les plus vieilles sont les plus poétiques et les meilleures. Avec elles, on sait ce qu'on fait; on se reconnaît; leur immémorialité constitue, pour l'avenir, une garantie de stabilité et de durée; et c'est là, je ne me lasserai pas de le redire, le besoin fondamental de toute religion. Je puis bien m'amuser à analyser les spéculations gnostiques ou métaphysiques; je suis capable d'en admirer l'ingéniosité et l'élévation; ce n'est pas moi qui refuserai de rendre l'hommage qu'ils méritent à des exercices intellectuels dont l'utilité fut si grande pendant les époques où la pensée humaine n'avait pas mieux à faire. Mais il faut toujours prendre soin de leur dénier toute valeur morale et sociale, ainsi que je l'ai expliqué à propos de la Christologie de Valentin. Ceci me ramène à notre comparaison entre gnostiques et catholiques. La ferme ténacité avec laquelle les « pères » surent écarter l'indécise et nuageuse doctrine du dokétisme, pour faire prévaloir ouvertement le dogme qui interdisait de mettre en doute aussi bien l'humanité que la divinité de Jésus, ne saurait être trop louée. Elle nous a valu huit cents ans de tranquillité morale et religieuse, et ses effets conservateurs ne semblent pas entièrement épuisés.

Retour à la Christologie de Valentin.

VI

Maintenant, sous le bénéfice de ces réserves, que j'ai peut-être un peu ressassées, je soutiens que peu de penseurs proto-chrétiens comprirent plus profondément que Valentin la signification transcendante de l'idée de rédemption. Manifestement, il estimait très haut le concept du Christ, Jésus étant venu sur terre pour délivrer de leur basse prison toutes les parcelles de divinité égarées à travers le monde matériel. Aussi, est-ce bien au nom de Jésus qu'il essaya d'ériger une arche de salut d'après le type fourni par le troisième couple de l'ogdoade fondamentale, *Anthropos* et *Ecclesia*. La mission de *Christos* ainsi entendue, fait beaucoup penser aux théories christologiques des théologiens spéculatifs d'Allemagne, spécialement de ceux qui entreprirent de rester chrétiens tout en étant hégéliens. Je ne sais ce qu'ils ont emprunté au juste à Valentin; en tout cas, ils eurent ceci de commun avec lui, que le Christ de l'histoire est, pour eux aussi, une pâle et évanescente image, pareille à ces vieux dessins dont les lignes, à demi effacées, se devinent plutôt qu'elles se voient. Au contraire, le Christ idéal, celui qui résulte de la pensée intuitive, a quelque chose de saisissant et d'attirant. Son origine subjective ne le dépouille pas autant qu'on le croirait de vie et d'énergie; — une vie et une énergie à portée restreinte, il est vrai, ceux qui en ont tiré ou en tirent quelque profit moral seront toujours en nombre minuscule; — mais, pour eux du moins, ce Christ, dépourvu d'historicité et né de l'intelligence, prend un aspect profondément sympathique. C'est, pour parler comme Valentin, Anthropos s'unissant à Ecclesia afin de représenter l'Humanité, la hausser de degré en degré et, finalement, la faire parvenir au sommet de la Gnose (1).

Elle fut un effort transcendant pour élever l'humanité aux sommets de la Gnose.

J'ai assimilé la spéculation de Valentin à une composition dramatique. Il me semble qu'Edgar Quinet en aurait pu tirer un mystère en plusieurs journées, avec, pour prologue,

La spéculation valentinienne, mystère en cinq journées à la manière de Quinet.

(1) Cf. *Vie de Jésus*, spécialement la dissertation finale où Strauss expose sur ce sujet les vues de quelques contemporains et les siennes propres.

la description de l'Abyme infini, *Bythos*, sommeillant dans sa colossale immobilité et emplissant le Plérôme de son silence; tandis que la première journée exposerait le réveil de cette Entité primordiale et insondable. On la verrait, passant du non-être à l'être, par le déploiement majestueux de ses émanations successives. Bientôt, les Éons, ainsi surgis de son activité et de son énergie, animeraient le Plérôme, devenu le théâtre d'une effroyable crise, celle où le personnage le plus important de la troupe céleste, la Sagesse éternelle, menacerait de s'anéantir. Ce serait le second acte. Puis, de journée en journée, nous assisterions à la naissance d'Achamoth, aux épouvantables agitations de cet agent équivoque, né dans le Plérôme et pourtant placé hors de lui; — à l'avènement du Démiurge, chef du monde intermédiaire; — à la création, par ce fabricateur aveugle, du Kosmos matériel qu'aussitôt se disputeraient la perverse maîtrise d'un Kosmocrator rempli de malice et l'influence bénie d'un Christ rédempteur; — enfin, et en dernier lieu sur la scène de notre monde ainsi disposée, la Matière, la Vitalité, l'Esprit, entameraient leur grand combat, vrai sujet de la cinquième journée dont je n'ai encore rien dit. C'est ici que se déroule le tableau général de la destinée humaine.

Tableau général de la destinée humaine.

Les trois protagonistes, l'élément hylique ou animal, l'élément psychique ou vital, l'élément pneumatique ou spirituel ou divin, engagent une lutte inégale, à deux contre un, la Matière et la Vie ayant juré de ruiner l'Esprit. Dans cet objet, les complices s'évertuent à détourner l'âme humaine de tout effort pour remonter vers les hauts lieux. Au contraire, l'Esprit n'a pas d'autre préoccupation que de la ramener un jour au sein du Plérôme. Infatigable est son courage, qui néanmoins ne servirait pas à grand'chose, si le Christ ne lui venait en aide. Même, ajoutons-le tout de suite, ce précieux concours n'empêchera pas de très fréquents échecs. Pour la majorité des humains, la descente de l'Infini dans le Fini, au lieu d'être un déploiement et un reploiement, restera une irrémédiable déchéance; et, remarquons-le en passant, autant cela est malaisé à comprendre dans la donnée panthéistique, autant on peut affirmer que c'est chrétien et très chrétien, ou

plutôt très orthodoxe. Ainsi, bien avant Augustin, l'attristante théorie du petit nombre des élus avait été inaugurée par le plus éminent représentant de la Gnose. Au surplus, voici comment Valentin s'y prenait pour évaluer les succès et les défaites de la force spirituelle.

Les hommes, disait-il, se divisent en trois groupes : ceux en qui prédomine la matière pure, qui ne connaissent que la vie animale ; ceux chez qui la vie animale tend à se dégager de son cachot matériel et qui ressentent quelque peu les effets de la semence divine ; ceux enfin qui, foulant aux pieds la bassesse corporelle, maîtrisent aussi leur nature vitale et permettent par là au principe divin de pleinement régner en eux. Ces derniers sont les gnostiques ; ils possèdent la Gnose ou science spirituelle, *spiritalis agnitio*. Le salut leur appartient de droit. En eux, la grâce du Christ existant par essence, peut sans doute s'accroître, mais ne saurait ni disparaître ni diminuer. Aussi Valentin les appelle-t-il les parfaits élus. Il donne, au contraire, le nom d'hyliques aux païens compris dans la première catégorie, esclaves de la matière (ὑλη), dont l'âme, foncièrement méchante, est, par avance, vouée à la perdition. Quant aux âmes de la catégorie mitoyenne, celles qui, envahies par le mal, ne sont pourtant pas tout à fait étrangères au bien, elles restent susceptibles d'être rédimées moyennant la grâce du Christ, pourvu qu'elles sachent la mériter. Ces êtres, capables de salut, quoique nullement certains de l'obtenir, Valentin les désignent par le nom de « catholiques », expression singulière qu'il est curieux de voir employer au IIe siècle par un hérétique pour désigner la masse des disciples de Jésus.

Comme Augustin plus tard, Valentin proclame le petit nombre des élus.

Au surplus, sur le terrain des applications concrètes, Valentin ne s'éloigne jamais bien sensiblement de l'orthodoxie. La condamnation irrévocable des Gentils, c'est de l'Augustinisme ; la grâce dispensée aux catholiques dans des conditions assez mal déterminées, c'est du Paulinisme ou à peu près ; quant à la pureté inamissible des parfaits, elle offre plus de difficultés en ce sens qu'elle contient en germe le Quiétisme avec les conséquences immorales qui peuvent en découler. Mais, après tout, est-elle donc si différente de tant

Du quiétisme et de ses dangers par excès de mépris pour la matière.

de revendications semblables qui se rencontrent sous les plumes les moins suspectes? Athanase attribuait un privilège fort analogue aux chrétiens assez « sublimes » pour embrasser la vie monacale (1). Pontius Meriopius Paulinus, plus hardi, mais, il faut le reconnaître, moins autorisé, se montrait persuadé qu'après le baptême reçu, il suffisait de conserver la foi pour n'être pas damné, quelque péché qu'on pût commettre (2). Cette opinion, Paulin ne l'avait certainement pas inventée, et elle devait maintes fois se reproduire. Les exaltés de la vie spirituelle — depuis les gnostiques jusqu'à Mme Guyon et Molinos — ont toujours couru le danger de pécher par excès de mépris pour la matière. L'un des derniers quiétistes en date, le Barnabite Dom François La Combe, après s'être perfectionné dans les exercices de piété, se mit à croire « que les actions les plus impures, commises par lui, étaient « sans péché, soit parce que la partie supérieure n'avait « aucune part à tout ce que faisait la partie inférieure, soit « parce que Dieu désirait par là procurer à l'âme une violente « épreuve pour la faire mourir à tout appui qu'elle prendrait « en elle-même » (3). C'est une loi logique que le piétisme, à toute époque, ait frôlé le quiétisme et, par suite, ait toujours été accusé de mettre à profit sa spiritualité transcendante pour lâcher la bride aux appétits matériels, jugés d'ordre si infime qu'il n'y avait pas à se préoccuper d'eux. On a vu qu'Épiphane, dans son *Panarium*, le reprochait à Simon de Gitta. Les évêques espagnols, défenseurs de la hiérarchie, ne manquèrent pas de l'insinuer contre l'austérité de Priscillien. Au fond, l'argumentation du père Lacombe — car il faut bien montrer un peu le côté comique des choses — est ingénieusement traduite en acte par le moine italien dont Rabe-

Partout où il y a des piétistes, il peut surgir des quiétistes.

Le moine de Rabelais et sa manière de dompter la chair.

(1) Voir dans *Vita Antonii*, 62, une controverse entre démons et anges, de laquelle il résulte que la profession de monachisme efface tous les péchés : *agnita fideli vita sublimium christianorum et monachorum.*

(2) *Et si negarit debitam legi fidem*
Per multa sæpe devolutus crimina.
Carmen, VII, v. 240 sqq.

(3) *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du quiétisme répandu en France*, avec plusieurs anecdotes curieuses, MDCCXXXII, sans nom d'auteur, de ville, ni d'imprimeur, p. 1-3.

lais (*Gargantua*, II, 26) nous raconte les édifiantes prouesses. Couché avec une fille, à chaque nouvel assaut, cet ascète d'un singulier genre s'écriait : « Je te dompterai, misérable chair ! *doma ti, carne cativella !* » Il paraît que le bouddhisme n'est pas étranger, lui non plus, à ces méthodes de macération, si l'on en croit un article, non signé, mais fort curieux, que le *Journal des Débats* publiait récemment, concernant les piétistes de Kioto.

Le diable valentinien moins dualiste que le diable orthodoxe.

Ce qui serait plus important à examiner que cette accusation contre les mœurs, c'est de savoir si Épiphane a raison quand il classe Valentin avec Basilide, Saturminus et plusieurs autres chefs d'écoles gnostiques, parmi les dualistes. Mais le lecteur qui aura suivi les évolutions sériées de *Bythos* telles que je les ai exposées, ne manquera pas de se rendre compte qu'à aucun moment elles ne donnent place à un dieu du mal, séparé et indépendant. L'Infini se laisse choir dans le Fini ; seulement, après comme avant sa chute, la substance divine reste l'élément essentiel des choses. Le Kosmocrator, le diable valentinien, n'est lui-même qu'une émanation très lointaine et très souillée, venue néanmoins du Plérôme et destinée sans doute à y rentrer. Cette alchimie gnostique est moins dualiste, ce me semble, que l'alchimie biblique d'Augustin. Évidemment, le tort de la Gnose, telle du moins que Valentin la représente, n'est pas là. La vérité, c'est qu'alors qu'il était urgent de régénérer la vie religieuse par la culture du cœur et des sentiments, les Gnostiques voulurent y employer la « science », — c'est-à-dire la spéculation métaphysique, on n'admettait pas d'autre science en ce temps-là, — et leur effort manqua totalement d'opportunité. La religion de Jésus était une réalité vivante et agissante. A ce mérite, elle doit tous ses succès. Ni Aristote, ni Platon, ni Philon, ni les Kabbalistes ne lui pouvaient servir de rien à ce point de vue. Qu'on disserte à plume perdue sur le Dieu des juifs ; qu'on cherche dans la Bible ce que Spinoza a su y trouver, c'est parfait spéculativement. Mais, entre l'Élohim ou le Jahveh si personnel de l'œuvre des six jours et le *propator* automatique qui produit sériellement, d'abord le monde des entités, puis celui des réalités, comme autant d'écoulements

L'Infini se laisse choir dans le Fini, mais il fait retour au Plérôme.

Mérites incontestables et vice fondamental du gnosticisme.

de sa puissance divine, il existe une distance incommensurable, — l'espace qui sépare la foi en un dieu vivant de l'opinion logique qui établit que tout est Dieu. Or, si la métaphysique renferme les mêmes problèmes que la religion, elle n'a pourtant jamais été, elle ne sera jamais une religion. Cette Gnose orgueilleuse, qui se disait seule capable de discerner le bien et le mal confondus depuis la chute de l'Esprit absolu dans le Fini, pouvait intéresser les lettrés; elle n'aurait, à aucun moment, conquis le peuple. Le culte, nouvellement né, sur lequel elle essaya de se greffer avec la très sincère et très généreuse ambition de l'élever et de l'ennoblir, était surtout un moralisme religieux et social à tendances très universalistes (1). Le Gnosticisme en aurait fait une école à portes étroites, jalousement interdites à la foule par le petit groupe de ses Parfaits.

VII

Il n'est qu'un système alors que le christianisme était une vivante réalité.

Véritablement, si le Christianisme n'avait été représenté que par Valentin, l'ancien culte d'État aurait pu considérer ce rival sans grande inquiétude et ne pas perdre son temps à le persécuter. Une théorie de plus parmi toutes celles qui, déjà, avaient tenté d'exposer les rapports entre l'infini dans la nature et l'infini dans l'homme, et aussi l'union de l'âme avec Dieu, fût-elle encore plus intéressante, n'était pas pour émouvoir le calme d'un Trajan ou d'un Marc-Aurèle. Ils l'eussent plutôt suivie d'un œil sympathique et attentif; car, à leurs heures de loisir, ils aimaient, eux aussi, à contempler la Chimère se balançant dans le vide, *chymera bombynans*. C'est régal de politiques et de capitaines quand ils ont quelque capacité méditative. Maintenant, écarté ce défaut de la Gnose, à

(1) Moralisme : « C'est une opinion d'après laquelle la moralité conçue « comme ayant seule une valeur absolue, est l'objet essentiel de « l'homme et le but dernier du monde. » *Lexique de philosophie* de Bertrand, cité par Harnack dans *Abrégé de l'histoire des dogmes*, p. 17 de la traduction, et que je reproduis ici à titre d'axiome fondamental du positivisme religieux.

savoir : son impuissance sociale et populaire, — défaut capital, il est vrai : il rappelle la jument de Roland, comblée de toutes les qualités, sauf qu'elle était morte ; — vous pourriez analyser, fouiller, remuer, trier, vous ne trouveriez pas dans le système de Valentin de quoi fouetter une puce, comme disait l'abbé qui m'a appris l'arithmétique. Incapable de supporter la comparaison avec le catholicisme comme efficacité morale et sociale, il pourrait lutter avantageusement avec toutes les tentatives philosophico-religieuses qui le précédèrent ou le suivirent. Les questions d'origine et de fin, les problèmes concernant la nature de l'homme et sa destinée, l'interrogation anxieuse : d'où venons-nous? où allons-nous? tous ces points sont abordés successivement, puis synthétiquement embrassés dans un ensemble qui a les plus satisfaisantes apparences d'être complet et définitif. Quant aux mystères qu'il prétendait recéler, j'ai fait de mon mieux pour les mettre à jour, et ils ne m'ont paru ni bien profonds ni bien méchants. J'y ai trouvé beaucoup plus de motifs d'éloge que de blâme. Ce que je dis du système de Valentin pourrait se dire de presque tous les autres ; et quant aux disciples, avec les exceptions qu'il faut toujours faire et auxquelles les orthodoxes n'échapperaient certes point, les pratiquants gnostiques furent, en général, de très braves gens.

Néanmoins son impuissance pratique ne diminue ni sa noblesse spéculative, ni la probité de ses adhérents.

Cependant Sulpice, qui n'était ni sot, ni ignorant, ni porté à dénigrer sans motif, sur la simple supposition que les dogmes du gnosticisme avaient été accueillis par quelques membres du clergé espagnol, — pour lesquels, d'autre part, il se sentait de la sympathie à cause de certaines vues communes, — se jette sur eux d'un air furibond, sa chère benoîte bouche pleine d'anathèmes. Lui, d'habitude doux et tolérant, il multiplie les malédictions. Il y a là un dernier mystère que je dois scruter de près avant de finir, car la valeur morale et intellectuelle du biographe de Martin y est grandement intéressée.

Sulpice pourtant se jette sur eux avec une véritable fureur.

Pour expliquer ce fait, si j'étais protestant, je dirais qu'on peut y reconnaître le penchant natif de l'Eglise catholique à la tyrannie, et je regretterais le temps où Paul et Origène considéraient la libre dispute comme un des privilèges du

Cause profonde de cette colère.

christianisme, et le fait de se diviser en sectes comme un titre de noblesse intellectuelle. Si j'étais philosophe négatif à la manière du XVIIIe siècle, je remarquerais que le dogme chrétien portait en soi une férocité spontanée, qui poussa dès le début ses adhérents à se dévorer entre eux. On a même cru que c'était là ce que j'avais voulu dire par ma revendication des sentiments religieux et moraux de l'Hellénisme (cf. t. Ier, p. 270). Mais je fais de l'histoire positive, et elle ne me permet pas de rendre des sentences aussi absolues. Le mystère des emportements antignostiques de Sulpice a deux clefs : la première, c'est le renom d'affreuse immoralité attaché à ce mot de gnostique et dont j'ai déjà un peu expliqué la cause immédiate ; la seconde se rencontre dans un des traits les plus accusés de l'état mental qui régna pendant la fin du IVe siècle. Rappelez-vous cette situation telle que je l'ai déjà plusieurs fois décrite, et voyez bien ce qui se passe. L'œuvre immense entreprise depuis près de trois cents ans vient de conquérir son rang officiel. La phase belliqueuse et destructive, celle où le gros de l'effort se portait contre l'ancien régime à supprimer, a pris fin. La phase constructive est commencée. On peut déjà mesurer le travail accompli, en apprécier le bienfait, et aussi se rendre compte de l'étendue des difficultés vaincues. Comme toujours, les chances heureuses ont joué un plus grand rôle que le mérite, et chacun le comprend. L'expérience est venue, même aux plus exaltés. Ceux-là qui contribuèrent le plus à la victoire ont, du même coup, perdu de précieuses illusions. La foi en les doctrines subsiste cependant, mais on s'est aperçu qu'elles n'étaient guère capables de supporter la discussion. Il leur faut l'autorité. L'interminable débat, que quelques-uns voudraient voir durer toujours, amènerait, à coup sûr, l'épuisement et la ruine. La liberté indéfinie, très bonne pour maintenir les académies prospères, empêche de donner à la masse, affamée de certitude et de stabilité, une règle, une foi, une discipline. De toutes les fausses maximes que mon très aimable et très léger compatriote, le Périgourdin Montaigne, a pu émettre, aucune n'est plus contraire à la vérité que celle où il représente le doute comme un oreiller commode. Pour la foule des

Il attribuait aux gnostiques une importance qui désormais ne leur appartient plus.

mortels qui n'a cure des gentillesses littéraires, le doute est une couche hérissée de vénéneux aiguillons. Or, il y avait de longues années que les anciennes croyances étaient frappées de discrédit et qu'on cherchait à les remplacer. Après Nicée, le chrétien eut le sentiment délicieux de la certitude reconquise et de l'ordre moral rétabli. C'est pourquoi les contestations suscitées par les Ariens, puis par les semi-Ariens, parurent si intolérables qu'on s'habitua très vite à l'idée d'imposer violemment silence à ceux qui les fomentaient. En ce temps-là, l'Europe chrétienne ressemble à un homme longtemps battu du froid, du vent et de la tempête. Au prix de souffrances infinies, il s'est dressé enfin un abri passable. Et voici qu'on vient dire : « Ces piliers sont mal plantés, cette poutre-« maîtresse est mal ajustée : nous allons tout recommencer. » Tel était, ou peu s'en faut, le sens des tentatives ariennes ou semi-ariennes. L'exaspération qu'elles soulevèrent n'est point malaisée à comprendre. Sans doute, cent cinquante ans plus tôt, les gnostiques avaient, comme on vient de le voir, entrepris une œuvre infiniment plus dangereuse que celle d'Arius, et avec considérablement plus de talent, sans néanmoins susciter de bien grandes colères. On s'était borné à les réfuter. Irénée se serait cru très ridicule de mêler la menace et l'intimidation à sa polémique. Mais à l'heure où nous sommes, tout est bien changé. Le mot hérésie ne soulève plus les mêmes impressions. Vis-à-vis de ce monstre, le libre débat ne paraît plus de mise. Epiphane, entré en colloque avec un certain Hiérax et ne sachant que lui répondre, le frappait miraculeusement de mutisme et s'en vantait, à l'applaudissement universel. Sulpice ne sait pas un traître mot de la Gnose ; mais l'eût-il connue telle que nous venons de l'exposer, c'est-à-dire comme un noble effort pour faire du christianisme la plus haute des philosophies, il l'eût maudite tout de même, par cela seul qu'elle se mettait en travers de l'ordre établi. Ces gnostiques du second siècle furent, en général, des âmes d'élite, des ascètes austères, pratiquant la lutte contre les penchants matériels, plaçant l'esprit au-dessus de tout. Sulpice et Martin, s'ils eussent vécu cent cinquante ans plus tôt, auraient été avec eux, car, par ses côtés pratiques,

Au IIe siècle et au IIIe ils avaient pu être de dangereux perturbateurs.

Au IVe, ils n'étaient que des rêveurs inoffensifs.

ce programme était leur programme. Mais à la fin du IVe siècle, il suffit de constater que, sous ces belles apparences, s'abrite l'esprit de dispute et de contradiction, pour que tant de mérites s'évanouissent, ou plutôt se transforment en vices odieux. Jean Chrysostome, qu'on pourrait rapprocher de Sulpice pour la douceur et la tolérance, déclarait que l'hérésie était pire que l'homicide, le vol et l'adultère, puisqu'elle rendait capable de tous les crimes. C'est ainsi que va raisonner Sulpice, tant le besoin d'unité et de discipline était devenu impérieux et prépondérant. Les rapprochements que je viens de faire entre les deux manières si profondément différentes de juger une même chose à deux époques relativement peu éloignées l'une de l'autre, pourraient être l'objet d'une profitable méditation. Ils nous enseignent la folie d'introduire l'absolu dans nos appréciations historiques. Au temps où je vivais dans une étroite intimité avec Léon Gambetta, il aimait à répéter qu'en politique il faut avoir une bonne montre. Cette judicieuse maxime, dont il attribuait la paternité à M. de Bismarck, est plus vraie encore en histoire; surtout quand il s'agit de l'histoire des origines religieuses.

Ce qui prouve qu'en histoire religieuse, ainsi qu'en politique, il faut avoir une bonne montre.

André LAVERTUJON.

BIBLIOGRAPHIE

L'ENSEIGNEMENT INTÉGRAL ET L'ÉDUCATION POSITIVE

L'enseignement intégral est une expression de date récente qui ne paraît pas remonter au-delà d'une cinquantaine d'années. En 1848, Jules Simon, qu'on priait de demander cet enseignement, répondit qu'il ne le pouvait pas, ne sachant pas ce que c'était, et, en 1891, il prétendait encore ne pas le savoir davantage, à moins que cet enseignement ne fût la réunion de toutes les sciences humaines, distribuées entre tous les hommes et toutes les femmes, sans exception, chose manifestement impossible, et qui serait, d'ailleurs, peu utile et même dangereuse, si elle était réalisable.

L'expression d'enseignement intégral a été employée dans différents sens, ce qui lui donne beaucoup d'obscurité.

On a appelé ainsi l'instruction dans les grandes écoles d'une pépinière de savants, recrutés par la voie du concours, entretenus aux frais de l'Etat, destinés à se substituer peu à peu dans toutes les carrières à la médiocrité diplômée, par la grâce de l'argent, qui permet les longues études et dissimule l'ordinaire étiolement.

L'enseignement intégral a servi aussi pour désigner l'éducation positive, l'union de l'éducation psychique avec l'éducation physique, la coéducation des filles et des garçons (1), la réunion de cette coéducation avec l'enseignement populaire supérieur. M. A. Bertrand, professeur de philosophie de l'Université de Lyon, le définit : le développement méthodique de toutes les facultés ou puissances de l'âme par le moyen de l'universalité des sciences humaines hiérarchisées

(1) Stuys, directeur de l'Ecole normale de Bruxelles, 1893.

en vue de ce rôle didactique. Cette définition a le tort de n'envisager que le rôle subjectif de l'encyclopédie scientifique, de négliger son côté objectif (1).

Comménius, dont le nom est presque complètement ignoré aujourd'hui, a préconisé, dès le XVIIe siècle, l'enseignement de toutes choses pour tous. « Le but de l'instruction est de former de vrais citoyens, de vrais savants. Les matières enseignées pendant les quatre périodes que comprend l'éducation, doivent toujours être les mêmes. La science est comme un arbre de bonne venue qui jette tous ses rameaux à la fois. L'enseignement sera donc concentrique, simultané et intégral. »

Condorcet, dans son rapport sur l'organisation générale de l'instruction publique, adressé en 1792 à l'Assemblée législative, reconnaît l'importance de l'instruction populaire supérieure. « Plusieurs motifs ont déterminé l'espèce de préférence accordée aux sciences mathématiques et physiques... Nous avons pensé que dans notre plan d'organisation générale, notre premier soin devait être de rendre, d'un côté, l'éducation aussi égale, aussi universelle, de l'autre, aussi complète que les circonstances peuvent le permettre... Nous avons regardé les sciences morales et politiques comme une partie essentielle de l'instruction commune... Il viendra sans doute un temps où les lumières seront répandues avec égalité et sur tous les lieux d'un même territoire et dans toutes les classes de la société. »

Auguste Comte a toujours considéré Condorcet comme son prédécesseur immédiat, au point de vue sociologique, et il lui appartenait de systématiser l'enseignement populaire supérieur, en le fondant sur les sept sciences abstraites, la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, la sociologie et la morale, qu'il hiérarchise d'une manière remarquable, de manière qu'elles forment un tout continu, que celles qui suivent dépendent de celles qui précèdent, hiérarchie que M. A. Bertrand regarde, avec raison, comme le plus grand effort de la philosophie du XIXe siècle.

(1) *L'Enseignement intégral*, par Alexis Bertrand, F. Alcan, édit., Paris, 1898.

Auguste Comte considérait l'éducation positive comme la base de la reconstruction de l'ordre social, et l'a décrite particulièrement dans sa politique positive et dans son catéchisme positiviste. Elle a été l'objet également de nombreux travaux de la part de ses disciples et a été bien résumée dans un petit opuscule de notre ancien ami, le Dr E. Sémérie (1).

Il nous semble utile d'indiquer en quoi consiste cette éducation, pour la comparer plus facilement aux travaux assez nombreux où il en a été question en 1897 et 1898.

Elle se divise en trois périodes, la première s'étendant de la conception à l'âge de sept ans, la seconde de sept ans à quatorze ans, la troisième de quatorze ans à vingt et un ans, qui peuvent être désignées sous les noms de première enfance, seconde enfance, adolescence. Les exigences du service militaire obligent de terminer cette éducation à vingt ans, et, pour cela, il suffit de finir la première période à six ans et la seconde à treize ans.

Elles ont lieu toutes les trois au sein de la famille, pour permettre plus facilement le développement des sentiments altruistes et échapper aux dangers d'immoralité de l'internat. Auguste Comte a toujours regretté les sept années qu'il a passées au lycée de Montpellier, de neuf ans à seize ans, loin de sa mère, qui était très heureusement douée.

La première période est entièrement confiée à la mère ; elle doit allaiter son enfant, à moins d'empêchement matériel, et veiller avec le plus grand soin sur tout ce qui concerne sa santé et sa constitution, pour en faire un serviteur capable de consacrer des forces suffisantes au service de l'Humanité. Elle lui inculque, sous formes d'habitudes et de préjugés, les premières bases de la morale, dont il connaîtra la raison plus tard. Cette éducation est entièrement spontanée, sans

(1) *Politique positive*, 1851, tome I, discours sur l'ensemble du Positivisme, 3e partie ; tome IV, pages 161-270 ; *Catéchisme positiviste*, 1852, 2e partie ; Dr E. Sémérie, *Positivistes et catholiques*, 1870, 2e partie ; Alfred Sabatier, *Programme d'éducation positive*, 1872 ; P. Laffitte, *Philosophie première*, 2 vol. 1889-1894, cours de morale pratique, *Revue occidentale*, 1886 ; Ch. Jeannolle, Programme d'instruction intégrale, l'enseignement secondaire des jeunes filles, suppression du baccalauréat, *Revue occidentale*, 1880, 1881, 1885. Voir dans la même revue, divers articles d'E. Antoine, Cora, H. Edger, de Paëpe, Rigolage, etc.

lecture, ni écriture. A peine né, l'enfant, avide de curiosité, cherche à tout connaître, et la mère n'a qu'à répondre à ses observations concrètes, qui sont incessantes, à développer ses sens, son adresse. Les croyances répètent chez l'individu la même marche qu'elles ont suivie dans l'Humanité. Fétichiques pendant la première enfance, polythéiques pendant la seconde, elles deviennent monothéiques, puis positives pendant l'adolescence. Leur évolution est d'autant plus rapide, qu'elles sont plus simples, plus générales, en sorte qu'on peut être arrivé à l'état positif pour les sciences inorganiques, rester métaphysicien pour la biologie, et théologien pour la morale.

La seconde période de l'éducation sera, comme la première, confiée à la mère, quand celle-ci aura acquis les connaissances nécessaires; maintenant, elle ne peut être que dirigée par l'instituteur. Elle est littéraire, esthétique, comprend le calcul, une ou plusieurs langues occidentales, le dessin, la musique, au moins vocale. L'étude de langues vivantes deviendra plus facile, lorsque l'usage en sera généralement répandu, que l'enfant les entendra parler, d'une manière usuelle, autour de lui.

La troisième période ne saurait être purement domestique et exigera toujours des leçons publiques. Elle est surtout scientifique; cependant les études esthétiques doivent continuer, et les deux dernières années sont réservées aux langues gréco-latines. L'instruction de cette période se fait, en même temps, que l'apprentissage industriel, qu'il n'est pas nécessaire d'interrompre à aucun moment. Elle exige 338 leçons, ainsi réparties : première année, 80 leçons de mathématique, précédées d'une leçon qui instituera l'abstraction théorique, de 2 leçons qui organiseront la hiérarchie encyclopédique, et de 15 leçons consacrées aux lois universelles, communes aux divers ordres de phénomènes. Ces 15 lois constituent la philosophie première, l'encyclopédie scientifique étant appelée philosophie seconde. Deuxième année, 40 leçons de mathématique et 40 leçons d'astronomie. Les cinq autres années comprennent seulement 40 leçons destinées à la physique, à la chimie, à la biologie, à la socio-

logie et à la morale. Les cours de l'encyclopédie scientifique sont condensés, de telle manière, que les premières sciences ne contiennent que les éléments nécessaires à la préparation de celles qui suivent. Nous croyons que quelques lois de la philosophie première, en raison de leur difficulté à être bien comprises, ne pourront être développées complètement qu'après l'achèvement des études scientifiques. On ne peut guère, par exemple, approfondir les trois lois statiques de l'entendement, sans connaître l'organisation cérébrale, sans que notre intelligence ait acquis tout son développement. Auguste Comte, en faisant précéder la philosophie seconde de la philosophie première, ce qui est logique, avait en vue l'époque de l'avènement du positivisme, dont le milieu intellectuel sera plus élevé que celui d'aujourd'hui, puisqu'alors la majorité du prolétariat aura reçu une culture scientifique encyclopédique et, que dans ce milieu, l'instruction sera plus facile, trouvera plus de conseils éclairés.

Quatre semaines sont consacrées aux examens et à la revision des cours, huit aux vacances.

Le même programme est appliqué aux deux sexes, avec cette différence que les leçons de mathématique sont diminuées de moitié pour les femmes, qui n'ont pas besoin de connaître cette science d'une manière aussi étendue que les hommes. Les deux sexes ont chacun des cours spéciaux pour prévenir l'immoralité qui pourrait résulter de cours communs, mais toutes les sciences sont enseignées par le même professeur, ce qui établira entre lui et ses élèves des liens plus intimes, plus affectueux, qui persisteront toute la vie.

L'apprentissage professionnel doit surtout résulter de l'exercice, sans comporter aucun enseignement véritable, et n'a besoin que de quelques lectures spéciales. Il peut être complété avec beaucoup d'avantages par des voyages aussi utiles pour développer les facultés intellectuelles que les sentiments de sociabilité, ce que rendra facile l'universalité des mêmes cours.

L'éducation que nous venons de résumer sera toujours facultative, et constitue l'éducation idéale vers laquelle nous devons tendre, mais elle ne sera complètement réalisable

qu'avec la prédominance de la philosophie positive, l'Etat n'ayant pas le droit d'imposer aux enfants des croyances que ne partagent pas les parents.

Cette éducation est sortie [du domaine de la théorie pour entrer dans celui de la pratique. Une école encyclopédique a été fondée à Mexico en 1867, par Barreda, et elle persiste encore aujourd'hui avec quelques modifications, il est vrai, malgré les nombreuses attaques auxquelles elle a été en butte de la part des cléricaux et des métaphysiciens. Elle a formé beaucoup d'hommes éminents qui occupent des situations élevées dans l'administration de la république mexicaine (1).

La prééminence des sciences sur les lettres recrute chaque jour de nouveaux adhérents. Elle a été défendue avec beaucoup de force par M. A. Bertrand dans son ouvrage important sur l'enseignement intégral, qui est un plaidoyer éloquent en faveur de cet enseignement; elle a été même exagérée par quelques auteurs, entre autres par M. Jules Lemaître, qui lui sacrifient trop les études littéraires.

Herbert Spencer défend depuis longtemps la même opinion dans son Traité sur l'éducation intellectuelle, morale et physique, rempli d'observations judicieuses et intéressantes qui lui ont valu d'être arrivé à la dixième édition (2). Il se préoccupe peu de l'éducation morale dans cet ouvrage, se borne à indiquer que les relations des parents avec les enfants doivent être douces, affectueuses, réfléchies, insistant sur l'utilité de laisser ceux-ci s'instruire par leur propre expérience, guidés seulement par quelques conseils. Il regarde comme étant de la plus haute importance l'éducation physique qu'il trouve trop négligée partout. Les sciences sont absolument nécessaires pour tout ce qui concerne la conservation personnelle, l'entretien de la vie, le développement de la raison, du jugement, la discipline morale et religieuse. « Dans la famille des idées, la science est la Cendrillon qui cache dans l'obscurité ses perfections inconnues.

(1) *Revue occidentale*, juillet 1898.
(2) Félix Alcan, 1897.

Tout le travail de la maison lui incombe. C'est par son adresse, son intelligence, son dévouement que l'on obtient toutes les commodités de la vie et, tandis qu'elle s'occupe incessamment de servir les autres, on la tient à l'écart afin que ses orgueilleuses sœurs puissent étaler leurs oripeaux aux yeux de tout le monde. Elles tomberont dans un abandon mérité, tandis que la science, proclamée la meilleure et la plus belle, régnera en souveraine. » Il ne s'en suit pas, dit-i justement avec Auguste Comte, que la culture esthétique doive être négligée, qu'on doive se priver des plaisirs qui en découlent; loin de là, elle occupera une plus grande place dans l'éducation, quand celle-ci sera mieux organisée, que le travail humain sera mieux aménagé.

Il reconnaît, avec le positivisme, que l'intelligence doit se développer librement, spontanément, et que l'on ne doit pas hâter son évolution par des moyens artificiels. « L'éducation des enfants s'accorde dans l'ordre et le mode de son évolution suivis avec l'éducation de l'Humanité considérée au point de vue historique. En d'autres termes, la genèse de la science chez les individus suit la même marche que dans la race. » Il croit que la société est redevable de ce principe à Auguste Comte, comme si un seul doute pouvait exister à cet égard. Il l'accepte sans s'engager pour le reste de sa philosophie, à laquelle il ne cesse cependant de faire de nombreux emprunts, sans en indiquer l'origine. On lit en France beaucoup plus ses œuvres que celles d'Auguste Comte dont la lecture est moins facile, et la réputation du philosophe anglais gagne de cette manière au détriment du philosophe français.

L'enseignement intégral de M. A. Bertrand diffère de l'éducation positive par un point capital; sa psychologie n'est pas complètement débarrassée des langes de la métaphysique et il ne saurait admettre que l'âme ne soit que l'ensemble des fonctions cérébrales. Sa morale est la morale kantienne, la morale du devoir pour le devoir, du bien pour le bien, de l'impératif catégorique inscrit d'une manière immanente dans la conscience. Malgré ses quelques idées métaphysiques, il est bien près du positivisme, pour lequel

il montre la plus grande déférence et il rend pleine justice au génie d'Auguste Comte, ce qu'on ne rencontre guère chez les philosophes de son opinion. Il considère avec Stuart Mill la loi des trois états comme étant hors de toute contestation, comme l'épine dorsale de la doctrine et cherche à la concilier avec ses propres idées de la manière suivante : Cette loi n'est pas exclusive de recherches métaphysiques, puisque au delà, des lois, il peut bien y avoir des volontés et que les lois scientifiques peuvent se résoudre en d'autres lois de plus en plus générales. Auguste Comte aurait eu le tort de fermer par une barrière toutes les avenues de l'esprit, de ne laisser aucune porte ouverte. Nous croyons, au contraire, avec lui, que la recherche des causes premières et des causes finales, vainement agitée depuis la plus haute antiquité, restera toujours stérile, toujours inaccessible aux efforts de notre intelligence, que nous ne pouvons connaître que les faits relatifs, que les causes secondes. La poursuite de l'absolu est un jouet de notre adolescence, indigne de notre maturité.

M. A. Bertrand adopte les principales idées de l'éducation positive, ses trois périodes, son programme encyclopédique auquel il ajoute à tort des cours professionnels, qui la compliquerait trop, lui ferait perdre son caractère de généralité. En admettant l'utilité de quelques-uns de ses cours, il sera facile d'y consacrer deux ou trois heures par semaine, pendant les années de service militaire, sans nuire en rien à ce service.

Il ne parle pas de la philosophie première qu'il doit rattacher à sa psychologie.

Il supprime l'internat, rejette les baccalauréats qu'il remplace par des examens de passage annuels, dont le dernier donne droit à un diplôme.

Les établissements qu'il préconise sont de deux sortes, des instituts et des collèges, mais les maîtres et les programmes sont les mêmes dans les instituts et les collèges. L'enseignement portera successivement sur les sept sciences abstraites dans les uns comme dans les autres ; la seule différence consiste en ce que les cours d'adultes s'adressent

dans les instituts à des jeunes gens qui, occupés par l'apprentissage et le métier, ne suivent que les cours du soir, et dans les collèges, à des jeunes gens qui consacrent à l'étude tout leur temps, sont professionnels de l'étude. Sept années sont nécessaires pour les premiers et quatre années seulement pour les seconds. Nous ne saurions approuver, pour ceux-ci, cette diminution de temps, dont nous ne voyons pas les avantages et qui pourrait produire le surmenage cérébral qu'il importe toujours d'éviter. Quiconque a fait de bonnes études primaires pourra s'inscrire comme étudiant ou comme élève. La seule garantie exigée est une présentation aux professeurs qui s'assureront, par quelques interrogatoires sommaires, que le nouvel arrivant présente des aptitudes mentales suffisantes. Les professeurs forment, dans chaque collège, une sorte de république gouvernée par un président élu pour une année. Pour aider au maintien de la discipline, les élèves d'un même cours choisissent parmi eux des commissaires, dans la proportion d'un commissaire pour dix élèves; ils assurent l'ordre des cours, tiennent les registres, reçoivent les droits d'inscription. Cela se passe ainsi, avec beaucoup de succès, dans les écoles professionnelles d'Alsace et du Rhône. Point de gratuité; une rétribution modérée engage à l'exactitude et crée des ressources, condition qui ne nous paraît point admissible pour le prolétariat dont les ressources sont trop bornées. Des auditeurs libres seront admis à suivre un cours de leur choix. Les professeurs de lettres, sachant assez de sciences pour les enseigner, seraient la perfection; ils devront donc avoir fait de bonnes études grecque et latine. Un seul professeur ne pourra pas suffire pour toute l'encyclopédie scientifique, qui en exige au moins trois.

Les élèves qui voudront apprendre les deux langues anciennes, en auront la faculté, à la condition de se livrer avec zèle à leur étude. Si on continue d'en exiger la connaissance des étudiants, en droit et en médecine, deux années suffiront amplement, pour qu'ils en sachent plus, en vue de ce but spécial, que nos bacheliers d'aujourd'hui, et il ne sera nullement nécessaire, pour cela, d'interdire les autres études.

L'étude d'une langue vivante est obligatoire; commencée à l'école primaire, elle sera continuée pendant l'enseignement encyclopédique. Il rattache la géographie à l'astronomie, l'histoire à la sociologie. Les femmes seront admises au professorat et il ne voit pas grand inconvénient à la coéducation des filles et des garçons, si elle devient nécessaire.

Il critique, avec beaucoup de verve humoristique, les défauts de l'enseignement actuel privé et public. Les conférences, les cours du soir sont très nombreux, mais sont mal coordonnés; ils n'ont aucun lien qui les lie entre eux et sont plutôt un objet de distraction que d'instruction réelle. L'enseignement secondaire tombe en langueur, dépérit par suite de la multiplicité, de l'instabilité, de l'incohérence des programmes, par la tendance à faire du diplôme l'unique but des études. C'est plus que jamais le cas de répéter avec Bersot : « On fait son baccalauréat pour en finir avec elles, comme on fait sa première communion pour en finir avec la religion, comme on se marie pour en finir avec l'amour. » On admet maintenant aux examens de licence des compositions latines dont on n'aurait pas voulu jadis au baccalauréat et au baccalauréat des versions latines, qui ne seraient pas dignes d'une classe de troisième. Tout est livré au hasard, à la routine; on fait cela, parce que d'autres l'ont fait. Le professeur même, bien souvent, ignore les vraies causes de ce qu'il enseigne. Il enseigne la grammaire, parce qu'il est agrégé de la grammaire; il enseigne la littérature, parce qu'il est agrégé des lettres. Quant à en expliquer la coutume, l'usage, il en est incapable.

M. A. Bertrand supprime tous les collèges d'enseignement secondaire parce qu'ils manquent d'élèves, toutes les écoles primaires supérieures dont le programme est mal défini, la moitié des écoles normales qui sont trop nombreuses, le tiers des lycées. En revanche, il installe des établissements d'enseignement intégral dans tous les chefs-lieux d'arrondissement et affecte à cet enseignement les professeurs des établissements supprimés, ceux des lycées, des conférences. Cette réorganisation ne peut se faire que progressivement, mais il ne doute pas qu'elle ne soit terminée d'ici vingt ans,

que l'enseignement intégral, qui est le corrélatif du suffrage universel, ne soit alors notre enseignement national, et que, dans cinquante ans, il ne soit l'enseignement universel européen. Puisse-t-il ne pas se faire de trop grandes illusions !

Il regarde comme les deux patrons de l'enseignement intégral Auguste Comte et Descartes; pour le premier, le fait n'est pas contestable, mais il n'en est pas de même pour le second, qui n'a guère étudié que le monde inorganique, abandonnant à l'ancienne méthode le monde moral et social. Quelque temps avant sa mort, cet illustre philosophe avait pensé, avec les libéralités d'Alibert, trésorier de France, son grand admirateur, construire à Paris quelques cours destinés à perfectionner les artisans dans la connaissance et la pratique de leurs métiers, en leur fournissant des connaissances théoriques appropriées. Rien ne prouve qu'il ait eu l'intention d'aller au-delà de ces cours professionnels, de vouloir la science pour tout le peuple. Le passage suivant ferait plutôt croire le contraire : « La science est comme une femme : si elle est chaste auprès de son mari, elle est honorée; si elle se donne à tous, elle s'avilit. » C'est à peu près ce qu'a dit, de nos jours, Renan qui aurait voulu ne la confier qu'à un petit nombre d'individus, entre les mains desquels il craignait cependant qu'elle ne devint un puissant moyen de despotisme, en leur dévoilant les redoutables secrets de la réalité, dont ils pouvaient abuser.

M. G. Compayré, dans un article très documenté, publié dans *la Revue philosophique* (1), loue beaucoup le talent d'exposition de M. Bertrand, qui est incontestable, ce qui ne l'empêche pas de n'adopter aucune de ses idées. Il critique l'expression d'enseignement intégral, qui manque de clarté et de précision, et adresse de nombreux reproches à cet enseignement, considéré en tant qu'instruction encyclopédique, auxquels nous allons tâcher de répondre.

Il se demande pourquoi, si l'éducation positive est l'idéal, le rêve, elle est surtout destinée au peuple, pourquoi la bour-

(1) *L'Enseignement intégral d'après un livre récent*, Revue philosophique, numéro de juillet 1898.

geoisie peut en être privée. Auguste Comte lui a affecté cette destination parce que l'Etat n'est tenu, à la rigueur, de ne pourvoir qu'à l'éducation du prolétariat; que, d'ailleurs, l'excellence de l'éducation positive finira par la généraliser; que les autres modes de l'instruction ne seront qu'un développement partiel ou une application de l'instruction générale; que les classes aisées ont les ressources nécessaires pour faire donner à leurs enfants l'éducation qu'elles désirent (1).

M. G. Compayré craint que la différence des opinions, fétichiques et polythéiques chez l'enfant, avec celles des parents, parvenue à l'état monothéique ou positif, n'établisse une désunion philosophique et religieuse dans la famille, ne lui fasse perdre toute intimité qui ne peut être basée que sur les mêmes croyances. Cette désunion est bien plus grave, bien plus complète aujourd'hui qu'elle ne le sera avec le positivisme. Elle existe non seulement entre les enfants et les parents, mais aussi entre la femme et le mari. Chez les catholiques, par exemple, où la religion a dégénéré en une espèce de polythéisme grossier, la femme pratique le culte du sacré cœur de Jésus, de saint Joseph, de Notre-Dame de Lourdes, etc., tandis que le mari est déiste, athée ou positiviste. Il est impossible qu'un enfant, dont la plupart des idées sont concrètes, puisse s'élever aux idées abstraites des parents, mais quand il s'apercevra de la discordance des croyances religieuses et philosophiques existant entre eux et lui, il suffira de lui dire qu'il a les opinions de son âge, et qu'elles se modifieront comme se sont modifiées les leurs propres. Cette discordance n'aura d'ailleurs une certaine durée que dans la période transitoire où nous vivons. Auguste Comte a reconnu que lorsque le positivisme aurait acquis une prépondérance générale, l'évolution des idées, au lieu de suivre une marche spontanée, pourrait être accélérée, que le fétichisme pourrait être prolongé pendant la seconde enfance et être remplacé alors directement par le positivisme, sans passer par les phases intermédiaires du polythéisme et du monothéisme (2).

(1) *Politique positive*, tome IV.
(2) *Politique positive*, tome IV.

M. G. Compayré reproche surtout à l'éducation positive de ne pas être assez spéciale, assez professionnelle. Or, c'est précisément son caractère de généralité, qu'il considère comme un défaut, qui en constitue le principal mérite. Elle est générale parce qu'elle a pour but d'établir une communion d'idées entre les membres d'une même famille, entre les familles d'une même patrie, entre tous les pays qui constituent l'Humanité, but que s'était proposé le christianisme, et qui a avorté parce qu'il reposait sur un dogme fictif.

Cette éducation nous fait connaître les lois qui régissent tous les phénomènes, afin que nous puissions y adapter notre conduite, et, nous apprend la logique qui, telle qu'elle est professée dans la classe de Philosophie, ne peut avoir aucune efficacité réelle, ne peut aboutir à aucun résultat. De même qu'on n'apprend à forger qu'en forgeant, comme le dit le vieux proverbe, si vrai et si souvent répété, de même on apprend à raisonner qu'en raisonnant. La mathématique seule peut nous faire bien connaître la méthode déductive, et ce n'est qu'en étudiant les autres sciences abstraites qu'on parvient à apprendre l'induction avec ses différents procédés, l'observation directe qui, toute simple qu'elle paraît, est difficile à bien pratiquer, l'expérimentation, la comparaison, la filiation historique et la méthode subjective dont fait usage surtout la science de l'homme répartie entre la biologie, la sociologie et la morale. Les sciences produisent donc la rectitude du jugement, la saine raison, tandis que les lettres développent surtout la mémoire, l'imagination, la faculté d'expression écrite, dont l'utilité est incontestable, mais beaucoup moins grande, ce que personne ne saurait nier. La morale, qui est le but principal de l'encyclopédie abstraite, repose sur les six sciences qui la précèdent et lui forment une assise inébranlable.

M. G. Compayré ne croit pas à la possibilité de faire disparaître l'anarchie intellectuelle et morale par une même communion d'idées et de sentiments. La diversité des opinions humaines dépend de la liberté de penser, et qui oserait toucher à cette liberté? C'est là un argument souvent réfuté, qui tient à ce qu'on confond les sciences avec la métaphy-

sique, dont les divagations oiseuses ne sont pas susceptibles, en effet, de cesser parce qu'elles ne sont appuyées sur aucune preuve certaine. Les vérités scientifiques s'imposent, au contraire, d'elles-mêmes à notre raison par cela seul qu'elles sont démontrables, vérifiables. La sociologie et la morale donnent lieu sans doute à beaucoup de discussions, mais cela tient à ce que ces sciences, nouvellement créées, n'ont pas encore acquis le degré de précision, de certitude, de celles qui les précèdent, beaucoup plus simples, beaucoup moins compliquées. Elles progressent elles-mêmes chaque jour et elles finiront par approcher du degré de perfection de leurs aînées; déjà elles sont suffisamment constituées pour permettre de faire reposer sur elles l'ordre social.

Il ne croit pas à la possibilité de faire commencer l'étude de l'encyclopédie scientifique par celle de la mathématique, dont l'abstraction serait beaucoup trop grande pour l'intelligence d'un enfant de 12 à 13 ans. Pour lui prouver qu'il se trompe, il suffit de lui citer le succès de l'école positive de Mexico. M. A. Bertrand, dans une lettre qu'il adresse au directeur de *la Revue Philosophique* (1), lui rappelle, pour montrer qu'il exagère la difficulté de la mathématique, le passage suivant de la *Mathématique, Philosophie, Enseignement*, de M. Laissant, dont personne ne niera la compétence en pareille matière : « Dans le milieu actuel, des notions mathémathiques sont nécessaires à tous; chaque intelligence est apte à acquérir ces notions, restreintes à certaines limites; se demander si un enfant a des dispositions pour la mathématique, équivaut à se demander s'il en a pour la lecture et l'écriture. Quelques-uns restent tolalement illettrés par faiblesse d'esprit; quelques-uns pourront aussi se refuser à recevoir aucune notion mathématique. C'est une infirmité individuelle, qui ne porte aucune atteinte à la proposition générale. » Ce passage de M. Laissant, relatif à la mathématique, s'applique à tout l'enseignement encyclopédique pour lequel il existera toujours, à plus forte raison,

(1) *L'Enseignement intégral*, octobre 1898.

un nombre plus ou moins grand d'individus réfractaires, manquant des aptitudes mentales nécessaires, intelligence ou volonté. C'est une grande erreur de croire encore avec Helvétius que nous naissons tous avec les mêmes dispositions psychiques et que l'éducation seule établit entre nous des différences. Nous apportons tous, au contraire, en naissant une organisation cérébrale particulière qui ne peut être modifiée que dans certaines limites, assez étroites, et ce fait, qui tend de plus en plus à être généralement admis, est incompatible avec la liberté morale absolue telle que l'entend la métaphysique.

M. G. Compayré blâme vivement le zèle destructeur de M. A. Bertrand et prétend que l'enseignement universitaire, au lieu d'être renouvelé entièrement, n'a besoin que de quelques améliorations, parmi lesquelles il cite les suivantes: durée plus longue de la scolarité primaire, augmentation du nombre des écoles primaires supérieures, consolidation des cours d'adultes et des conférences populaires, spécialisation de plus en plus grande des programmes.

M. A. Fouillée s'est occupé, lui aussi, de l'enseignement intégral et lui a consacré un article dans *la Revue Bleue*, article beaucoup moins important que celui de M. G. Compayré que nous venons d'examiner, dont les idées sont d'ailleurs peu différentes (1). Il croit également, avec Jules Simon, que cet enseignement est irréalisable, et que, s'il l'était, il serait dangereux. Il admet la nécessité de spécialiser de plus en plus l'instruction pour mieux l'adapter à chaque métier, à chaque profession, ne voyant pas que l'instruction générale est indispensable à toutes les spécialités qui ne peuvent se développer avec succès qu'en s'appuyant sur elle. L'enseignement intégral serait l'éveil d'appétits impossibles à satisfaire, le dégoût de la profession humble et utile, l'aspiration à des places de l'Etat auxquelles il ne pourrait satisfaire. Il partage les travailleurs en deux classes : les travailleurs manuels, qui ont besoin de force et

(1) *L'Idéal socialiste et l'Enseignement intégral, Revue Bleue*, numéro du 5 novembre 1898.

d'adresse, et les travailleurs intellectuels, qui doivent exercer la force et la souplesse cérébrales. Les qualités qui conviennent à ces deux classes de travailleurs se développent par l'exercice, l'éducation, le milieu spécial où elles vivent, et, comme elles sont transmissibles par l'hérédité, elles s'accroîtront de manière à accentuer de plus en plus les différences qui les séparent. Ainsi, les métaphysiciens ne voient rien de mieux pour hâter le progrès de la civilisation que de nous faire reculer au temps des théocraties antiques basées sur des castes, isolées complètement les unes des autres! M. A. Fouillée consent à laisser entre-bâillée la porte de la classe intellectuelle, parce qu'il ne peut faire autrement, parce que cette classe s'épuise par l'intensité du travail cérébral, par les conditions fatigantes de la vie urbaine, la stérilité voulue ou non voulue, et qu'elle doit se renouveler par le meilleur contingent des classes inférieures. C'est bien mal connaître le prolétariat de s'imaginer qu'ayant dans ses mains l'arme puissante du suffrage universel, au moyen de laquelle il peut imposer sa volonté à ses gouvernants, il se laissera ainsi abêtir pour former une machine industrielle, souple et habile, se laissera confiner dans un groupe cérébral inférieur qui le rapprocherait de l'animalité, alors qu'il a la conscience de pouvoir acquérir des facultés intellectuelles aussi élevées que la bourgeoisie.

La transmission, par l'hérédité, des qualités acquises est plus complexe que ne paraît le supposer M. A. Fouillée, surtout pour celles du cerveau qu'il ne suffit pas de surmener pour la procréation d'enfants d'une intelligence supérieure. La culture des facultés psychiques des parents ne produit d'heureux résultats, pour leur descendance, qu'autant qu'elle s'accompagne d'une constitution physique vigoureuse, et l'on sait que ce n'est pas le cas ordinaire, cette culture étant très nuisible à l'organisme, quand elle est exagérée. C'est pour cette raison que le génie, au lieu de se perpétuer, aboutit si souvent à la dégénérescence mentale et qu'il y a plus de chances de rencontrer le talent chez le fils du prolétaire, qui à une intelligence moyenne joint une complexion robuste, indemne de toute tare morbide,

que chez celui de la classe intellectuelle, dont la constitution est plus ou moins affaiblie, plus ou moins anémiée.

Au lieu de vouloir accentuer la séparation du prolétariat de la bourgeoisie, on doit, au contraire, employer tous nos efforts à rapprocher ces deux classes, à faire disparaître les causes d'animosité qui existent entre elles. C'est, du reste, ce qui tend à se produire spontanément, et la diffusion de l'enseignement supérieur, en faisant disparaître les différences cérébrales qui existent entre tous les individus, contribuera beaucoup à accélérer ce résultat. Les classes aisées voient leur position pécuniaire s'amoindrir chaque jour, par la diminution de leurs valeurs mobilières et immobilières, par celle de leurs bénéfices agricoles et industriels, tandis que les gages des artisans vont toujours en augmentant. Déjà les ouvriers actifs et intelligents, chefs de chantier, de section, ont une position égale, sinon supérieure, à celle des petits employés, des petits fonctionnaires, voire même des officiers de l'armée qui n'ont pas atteint les grades supérieurs. Ils gagnent davantage, jouissent d'une liberté, d'une indépendance plus grandes, en sorte que leur situation, qui ira certainement encore en s'améliorant, finira par être moins dédaignée que ne le suppose M. A. Fouillée.

La diffusion de l'enseignement supérieur doit être favorisée par tous les moyens possibles. L'Etat est déjà entré dans cette voie, comme le prouve une circulaire récente de M. Gréard, et on doit l'engager à y persévérer. Il demande à ce qu'on recherche dans les établissements d'enseignement primaire les enfants que leur intelligence et leur assiduité au travail, ainsi que la situation de fortune, les titres et les intentions des parents semblent désigner plus spécialement à l'octroi d'une bourse dans les établissements d'enseignement secondaire. Il prie les proviseurs et les principaux, les directrices de collèges et lycées de jeunes filles de se mettre en rapport avec les instituteurs et institutrices des écoles rurales, et les directeurs et directrices des écoles urbaines, de s'enquérir auprès d'eux des candidats qui auraient le plus de chances de réussir, et de leur donner au besoin les indications nécessaires pour assurer une préparation effi-

cace. Le Vice-Recteur ajoute : « Il vous appartient, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, d'appeler l'attention du personnel primaire et secondaire placé sous vos ordres sur les avantages qu'une action commune, ainsi comprise, présenterait pour une sélection rationnelle des intelligences et pour le bon recrutement de l'enseignement secondaire. »

La morale seule paraît à M. A. Fouillée susceptible de devenir universelle et elle devrait ne contenir que des principes pouvant être admis par tous, sans contredire aucune opinion, sans froisser aucune croyance. Malheureusement, il n'est pas conséquent avec lui-même, car la morale, qu'il préconise, est une morale métaphysique, aussi antipathique aux diverses religions qu'à la libre-pensée et au positivisme.

Il craint que le socialisme ne vienne à porter atteinte à la liberté de conscience, que son inquisition ne ressemble fort à l'inquisition catholique. Aucune inquisition n'est désirable et le positivisme, confiant dans l'excellence de sa doctrine, a toujours réclamé et réclamera toujours la liberté complète d'exposition orale et écrite ; ce qu'il demande, c'est la neutralité de l'Etat pour toutes les religions, pour toutes les philosophies, en raison de leurs idées contradictoires ; c'est la suppression de l'enseignement métaphysique universitaire, qui n'a pas plus de raison d'être que l'enseignement religieux, qui est aussi nuisible que lui au progrès de l'esprit humain, fait important que ne comprend pas encore le parti démocratique.

Si nous étions chargés d'émettre des propositions sur l'enseignement secondaire, nous émettrions les suivantes : Il doit comprendre le programme de l'enseignement qui a été si bien élaboré par Auguste Comte et qui n'a pas vieilli, bien qu'il soit très ancien.

Il conviendrait de retrancher de l'encyclopédie scientifique la sociologie et la morale, parce que ces sciences pourraient donner lieu à des discussions religieuses et philosophiques dans lesquelles l'Etat n'a pas à intervenir, pour lesquelles il doit rester neutre et qui doivent avoir lieu en

dehors des établissements publics. La loi des trois états, quoi qu'en dise M. A. Bertrand, est incompatible avec la théologie et la métaphysique, et elle est le plus puissant argument qu'on puisse invoquer contre elles, le plus terrible coup qui leur ait été porté.

Les deux sciences supprimées seront remplacées par des notions de physiologie cérébrale, d'hygiène, de morale vraiment universelle, consistant à développer les sentiments de sociabilité qui existent en nous, sentiments qu'on ne peut pas nier puisque, sans eux, aucune société n'aurait pu se former, ne pourrait exister. Ces sentiments, méconnus par le christianisme qui n'a vu que le côté purement égoïste de la nature humaine, que ses sentiments pervers, avaient été entrevus par les moralistes de l'antiquité romaine, comme le prouve la belle maxime suivante de Cicéron, aussi courte qu'explicite, et qui devrait être inscrite en lettres d'or dans tous les établissements scolaires : *Il y a dans notre âme des semences de vertu qui nous sont innées, et qui conduiraient au bonheur, si nous suivions notre nature* (1). Si l'on ajoute que pour faire fructifier ces semences, il suffit de développer, par l'exercice, les sentiments sociaux auxquels elles se rattachent, on aura la base d'une morale vraiment réelle, bien plus simple, bien plus facile à comprendre, bien plus pratique que celle de l'impératif catégorique, enseignée aujourd'hui par l'Université, qui est trop abstraite pour pouvoir être vulgarisée, pour avoir quelque efficacité sociale. L'enseignement scientifique est suffisamment condensé pour permettre les études des langues vivantes et anciennes que n'a jamais proscrites Auguste Comte et qui a seulement conseillé de les débarrasser de toutes les inutilités qui les encombrent.

L'internat, qu'on doit restreindre le plus possible, en raison des nombreux inconvénients moraux qu'il présente, ne peut être supprimé entièrement sans favoriser les établissements religieux, qui prennent déjà une trop grande extension, sans nuire à l'instruction des enfants du prolétariat qui,

(1) *Tusculanes III*, page 83, édition Panckoucke.

éloignés de leurs familles, ne pourraient se procurer des moyens d'existence.

Les baccalauréats doivent être remplacés par des examens de passage annuels, très sévères, dont le dernier donnera droit à un diplôme qui sera très considéré. Les élèves des établissements privés qui désireront l'obtention de ce diplôme seront astreints aux mêmes examens de passage, devant les mêmes professeurs de l'enseignement secondaire, ou les subiront devant un jury spécial.

Les exigences de la vie matérielle ne laissent pas assez de loisirs au prolétariat pour lui permettre de suivre l'enseignement encyclopédique et il est forcé de se borner à des cours professionnels, à une instruction spéciale, restreinte, grave défaut résultant de l'état social actuel, qu'on doit chercher à faire disparaître, au lieu de l'aggraver comme le veulent MM. G. Compayré et A. Fouillée.

La socialisation de la propriété, qui constitue le collectivisme, doit être combattue par tous les moyens dont nous disposons, parce qu'elle est contraire à l'indépendance et à la liberté individuelles, tandis que nous devons défendre, avec une énergie non moins grande, la socialisation du capital intellectuel, auquel tout le monde a droit, et qui seule peut faire disparaître l'anarchie mentale, consolider l'ordre gouvernemental et assurer le progrès.

Dr Daniel BRUNET.

COMITÉ DE LA STATUE D'AUGUSTE COMTE

Nous avons reçu les nouvelles adhésions qui suivent :

L. Brentano, Professeur d'Economie politique, à l'Université de Munich.

Dr Carrière, à Uzès (Gard).

Paul Deyret, papetier, à Amiens.

P. Donay, typographe, à Amiens.

J. Flan, typographe, à Amiens.

G. Hémart, typographe, à Amiens.

G. Hubbard, Avocat, ancien Député au Parlement français.

Prof. Dr D. Joseph, Directeur de « *l'Internationale Revue* », à Berlin.

K. Kautsky, Directeur du « *Neue Zeit* », à Stuttgart.

H. Van Kol, Membre du Parlement hollandais.

Dr G. Korosy, Professeur au Gymnase d'Eperies, Hongrie.

Lecointe, typographe, à Amiens.

A. Lefebvre, typographe, à Amiens.

G. Lelou, Conseiller Prud'homme, Secrétaire de la Fédération des Syndicats ouvriers de Lille.

Dr Franz Von Lizt, Professeur de Droit à l'Université de Halle.

J. Malbranque, ébéniste, à Amiens.

Dr Urbano Marcondés, Membre du Parlement brésilien, à Rio de Janeiro.

Périllier, Député de Seine-et-Oise au Parlement français.

Perquenz, fondeur, à Amiens.

G. Racine, typographe, à Amiens.

Dr F. Texo, Professeur à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres.

Thiesset, conducteur-typographe, à Amiens.

Dr Adolphe Wagner, Professeur d'Economie politique à l'Université de Berlin.

O. Wartel, typographe, à Amiens.

SOUSCRIPTIONS

5e liste.

MM.		
Stéphan (A.)		5
Darnanville (Eug.)		5
Pocheron (T.)		15
Pocheron (Mme)		5
Roussy		30
Hillemand (C.), 2e versement		100
Carrière		5
Velly (F.)		10
Chabot		5
Paulalion (M.)		20
Gouge (A.)		25
Widdows (Th.), London, 2e versement	10 s. 6 d.	13.20
A reporter		238.20

Report	238.20
Rondorf (G.)	25
Gimot	25
Roussy (J.-B.)	2
Roussy (Mlle)	2
Ajam (Maurice)	20
Ligier (H.)	50
Delamarche (H.)	10
Grippom (Mme)	5
Trochu (Mme)	5
Froument	10
Lhuria (Enrique F.)	20
Echevarria (Firmin)	10
Hubbard (G.)	5
Vorbe	10
Houin	20
D'Assis	30
Falcao (Annibal)	50
C. S. (Mme)	20
Autran	20
Deroisin	20

3e ENVOI DU COMITÉ DE BUDAPEST :

Bokor (Joseph)	3 florins	14.65
Hayek (Joseph)	3 »	
Spitz (Benoë)	1 »	

34 souscriptions nouvelles, ensemble		611.85
166 *id.*	montant des listes précédentes	4.544.45
200 souscriptions.	Total	5.156.30

Paris, le 15 février 1899.

Le Trésorier,
Emile Antoine.

La demande de concours adressée à la ville de Paris, par le Comité de la statue d'Auguste Comte, ne pouvant être mise à l'ordre du jour des délibérations du Conseil municipal que lorsque les sommes recueillies auront atteint un minimum déterminé, la Commission, présidée par M. Pierre Laffitte, a l'honneur de faire appel, dès à présent, à tous les admirateurs d'Auguste Comte désireux de coopérer à cet hommage public.

On souscrit :

A Paris : 10, rue Monsieur-le-Prince.

N. B. — Les mandats ou bons de poste doivent être faits au nom du trésorier, M. Emile Antoine.

A Londres : Chez M. Frédéric Harrison, 38, Westbourne Terrace, Hyde Park W.

A Rio de Janeiro : Chez M. A.-G. d'Azevedo Sampaio, 55, rue d'Alfandega.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

Versailles. — Imp. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

A PROPOS DE DANIEL

Au printemps de 1898, ayant eu à écrire à M. André Lavertujon, à l'occasion du projet de la statue d'Auguste Comte, quelques lettres furent échangées entre nous, et M. A. L... me fit don du premier volume de son grand ouvrage sur Sulpice Sévère, publié déjà depuis plus d'un an. Je rencontrai dans ce livre tant de vues chères à l'Ecole positiviste que je demandai à l'auteur la permission, sur-le-champ accordée de fort bonne grâce, d'en insérer certains morceaux dans la *Revue occidentale :* c'est ainsi que les *Prolégomènes sur Sulpice, sur ses écrits et sur son maître Martin de Tours*, parurent dans nos numéros de mai et juillet 98. L'impression fut assez vive parmi nos amis, qui, comme nous-mêmes, ne connaissaient M. André Lavertujon — s'ils le connaissaient ; on oublie vite chez nous ! — que comme un journaliste et un candidat ayant eu quelque notoriété sous le Second Empire. Sur ces entrefaites, j'appris que le tome II de la *Chronique de Sulpice Sévère* était terminé ou à peu près, son achèvement total dépendant uniquement de circonstances inutiles à relater ici. L'auteur, sollicité par moi, m'envoya ses bonnes feuilles avec autorisation d'y puiser autant et comme il me plairait, et depuis six mois nos lecteurs ont vu passer sous leurs yeux des morceaux inédits portant sur des sujets variés, et assez nombreux pour former un raisonnable volume. Seulement, par suite des procédés en apparence très dispersifs de l'auteur, ces morceaux n'ont probablement pas suffi à donner une idée exacte du véritable but poursuivi par lui. J'en peux juger sur ce que m'ont écrit des hommes de premier ordre pour exprimer le regret que M. A. L... n'ait pas traité des sujets historiques plus rapprochés de nous. Or, il a la prétention que l'entreprise qu'il poursuit est d'une actualité brûlante; et, pour ma part, je crois cette prétention justifiée. En conséquence, je pratique aujourd'hui un dernier emprunt inédit à la

Chronique de Sulpice Sévère, avec le dessein de faire saisir, autant qu'il est en moi, la vraie portée de ces recherches.

M. A. L... me paraît avoir eu une double intention : — en premier lieu, donner une théorie complète de la *Sainteté*, idéalement conçue, en prenant pour point de repère la biographie de Martin de Tours, où il croit voir le type initial et parfait de la sainteté catholique ; — en second lieu, présenter, sous la forme de cent petits essais divers, mais appartenant à un même bloc, comme les fragments d'un miroir brisé, un tableau réel et fidèle de la vie politique, sociale et religieuse du IVe siècle, lequel est, d'après lui, la préfiguration du siècle XIXe qui va finir ; c'est cette vue aussi actuelle que possible qui nous a guidé dans le choix de notre ultime emprunt. On y verra, spectacle non moins actuel, quelles sont les opinions de M. A. L... sur les martyrs — ou plutôt, ainsi qu'il dit, sur le Martyr, — vrai point de jonction des deux premières formes de la Sainteté, puisqu'il rattache l'héroïsme antique à l'héroïsme du moyen âge : par suite, vénérable et précieuse ébauche du grand homme que vénérera la religion de l'avenir. Malheureusement, nous n'avons pas assez d'espace pour insérer dans son ensemble — c'est-à-dire cinq essais successifs, occupant un peu plus de 200 pages — ce travail destiné, selon nous, à faire trouée dans la manière d'étudier nos origines nationales. Les présents extraits n'en sont guère que le prologue, et ils risquent même, reproduits ainsi sans développement et sans conclusion, de laisser à ceux qui les liront une impression assez peu fidèle; mais, d'autre part, nous avons confiance qu'ils inspireront à plus d'un l'envie de tenir le volume entier entre ses mains. A vrai dire, tel est bien le but que nous poursuivons : amener à M. André Lavertujon une certaine partie du public sérieux. Au surplus, la même préoccupation nous a fait reproduire à notre partie bibliographique (voir plus loin) un petit Essai du tome Ier, exposant en langage mi-partie mélancolique et railleur, comment et pourquoi l'ouvrage originairement projeté par l'auteur n'est pas du tout celui qu'il a finalement exécuté. A l'entendre, il rêvait une œuvre très savante et très scrupuleuse, paléographiquement et philologiquement; très composée et très classique, littérairement; et, en fin de compte, il n'aurait fait qu'une besogne de journaliste. Ce point de vue est à revoir. En tout cas, il servira, comme le reste, à éclairer provisoi-

rement les appréciations de nos amis sur un ouvrage qui, de fait, ne pourra être bien jugé qu'après la publication du tome III, consacré à la *Vie de Martin de Tours*; au fond, les deux volumes de la *Chronique* ne sont qu'une introduction à cette partie culminante et maîtresse du travail total.

Le Secrétaire de la Rédaction.

5 avril 1899.

I

COMMENT LA PENSÉE JUIVE PRIT RACINE EN TERRE OCCIDENTALE

Le plan de Sulpice et l'histoire juive.

Il faut bien se remettre en mémoire le but que poursuivait Sulpice quand il entreprit, lui premier, de présenter les livres juifs, que presque personne ne connaissait, comme un corps d'histoire contenant, sous forme suivie et cohérente, les annales générales du monde. Il était bien résolu, par avance, à recourir aux sources non sacrées quand cela serait nécessaire, pour entretenir l'enchaînement chronologique et assurer la pleine continuité (1). Mais comment remplir ce programme?

Au lendemain de la chute de Jérusalem, le peuple de Dieu n'est plus un peuple; c'est un troupeau dispersé çà et là, sans chef, sans organes communs d'aucune espèce. Il a disparu de la Palestine, berceau et théâtre de sa première existence nationale; et quant à ce qui a pu lui arriver dans les lieux où actuellement il réside, pas un seul renseignement ne se rencontre, ni dans les écrits sacrés, ni dans les écrits profanes. Le canon juif, celui que, dit-on, la grande synagogue déclara complet et clos, en l'an 290, après y avoir classé le *Pentateuque* et la série des historiens-prophètes jusqu'à Malachie, est muet

Il risque de devenir impraticable par solution de continuité.

(1) *Ad distinguenda tempora, continuandamque seriem supplementum cognitiones* (cf. t. Ier, p. 10).

et ne contient aucune référence aux événements accomplis pendant cette période, assez vaguement désignée, d'ordinaire, par le mot captivité. C'est à peine si l'on pourrait relever dans le très obscur et très interpolé Ezéchiel quelques lignes, autant dépourvues de sens pratique que de précision. Encore allons-nous voir tout à l'heure que Sulpice n'avait pas lu Ezéchiel. Il le place après Daniel, dans un rang chronologique tout à fait absurde. Pendant la moitié, peut-être pendant les trois quarts du VIe siècle, cette lacune se prolonge. Plus de patriarches, plus de juges, plus de rois pour communiquer un peu de vie aux dates et régulariser les événements. Ou plutôt, il n'y a plus ni événements, ni dates. Dans le naufrage absolu de l'histoire positive, à quoi se rattacher pour remplir le vide du temps? Cette question ne cause aucun embarras à l'école exégétique. Elle répond qu'au cours de la longue phase que je viens de décrire comme ressemblant au néant, s'est produite, en réalité, la portion la plus active et la plus féconde de l'histoire juive. C'est alors, en effet, que s'accomplit le programme exposé avec tant de sagacité par Spinoza, à savoir la rédaction définitive de la Loi ou Thora et la mise au point des écrits prophétiques. Puis, à ce travail capital, exécuté entre le siège de Jérusalem et ce qu'on appelle l'édit de Cyrus, succède la courte renaissance historique représentée par Esdras et Néhémie; et alors surgissent les grandes productions, la traduction des Septante, les vers Sibyllins, le livre des Jubilés, le pseudo-Salomon, le pseudo-Esdras, le pseudo-Baruch, le livre d'Hénoch et bien d'autres. Sulpice ne soupçonne pas la portée et les dimensions de cette prodigieuse activité de la littérature pseudépigraphique. Mais il en a sous la main un fragment capital, le livre de Daniel, tardivement inséré dans le canon; et, avec ce lambeau d'histoire chimérique, sa parfaite bonne foi et sa spon-

Disparition totale de la vie historique d'Israël.

Sulpice comble la lacune avec des romans.

tanéité narrative aidant, il va pouvoir faire face aux lacunes et tout arranger historiquement.

Il faut bien reconnaître, au surplus, que Daniel est un vrai chef-d'œuvre dans un genre où les Juifs n'ont pas connu de rivaux. Il est arrivé, de nos jours, que tel romancier a su faire accepter les fantaisies de son imagination comme un compte rendu exact d'événements réels, jusqu'à tromper des écrivains faisant profession d'historiographie (cf. *Chroniques de France*, éditées par Max Buchon, t. III, ce qui est dit du récit de la révolte des Gantois dans *Quentin Durward*). Mais ce fait est bien insignifiant comparé au succès qu'obtinrent, en leur temps, — et qui dure toujours, — les cinq ou six narrations rattachées au nom de Daniel, et aussi celles qui rappellent les noms d'Esther et de Judith. La différence est plus considérable encore, si l'on se place au point de vue, non plus de la réussite, mais de l'audace inventive des créateurs du roman juif. Quand le romancier écossais combine les incidents divers, déplace le personnel et provoque des péripéties dramatiques en mêlant adroitement les dates, il opère toujours dans un cadre qui reste réel par son ensemble. Mais ses prédécesseurs juifs, ceux surtout qui écrivirent après la captivité, n'obéissaient à aucune préoccupation de cet ordre. A la rigueur, au cours de la période hébraïque, dans Job, dans Ruth et dans certains épisodes des *Juges* et des *Rois*, qui sont, eux aussi, de vrais romans, on pourrait constater un certain effort accompli avec l'objet de rattacher la fable inventée au milieu où elle est censée prendre place. Mais, à partir de la période post-hébraïque, les précautions de ce genre sont dédaignées; le mépris de la vraisemblance devient une règle; toute convenance d'époque, de mœurs ou de géographie, est jugée inutile. C'est ainsi, par exemple, que l'histoire de Judith se passe dans une ville purement imaginaire, au milieu d'une

Originalité et supériorité des Juifs en ce genre de littérature.

contrée inconnue et parmi des personnages dont personne n'entendit jamais parler.

Prodigieuse fluence exercée ır ces créations.

L'influence exercée par ces productions n'en a pas moins été très forte et très profonde; à ce point que, de nos jours et en dehors du monde pratiquant juif ou catholique, on les entend citer comme des documents d'une sérieuse historicité.

Preuve par Daniel, levenu un type de l'histoire universelle.

Daniel, qui a vu son nom employé à toute époque et en toutes langues, est aujourd'hui encore mis en scène pour nous renseigner sur la fin prochaine de Paris (1). S'il en est ainsi en un temps où la critique peut passer pour chose courante et vulgaire, comment s'étonner qu'au Ier siècle chrétien, et surtout au IVe, l'esprit public, las de mythologie gréco-romaine et cherchant partout de nouveaux héros et un merveilleux nouveau, ait accueilli avec avidité ces créations du génie judéo-oriental. D'autant plus que Daniel se présentait sous un aspect fait pour séduire : dramatique et profond, mystérieux et précis tout à la fois, non seulement il inaugure comme système de vaticination l'emploi des chiffres qu'Ezéchiel avait déjà utilisé pour formuler des dogmes, mais il donne de la prophétie une idée absolument neuve.

Caractère dramatique et profond .e ce personnage.

Assurément, l'ancien canon juif n'avait pas eu tort de ne le point classer parmi les nabis authentiques. Bien qu'il leur fasse quelques emprunts, il ne leur ressemble en aucune façon. Sa carrière, remarque un commentateur, fut beaucoup moins prophétique que satrapique, car il rentre dans le magisme officiel (cf. *infrà*, p. 132). Mais, en revanche, il est prophète et très prophète, au sens que reçut ce mot à partir de l'ère chrétienne; prophète comme nul ne l'avait été avant lui, ses prédécesseurs n'ayant jamais connu l'exactitude, plutôt

(1) Cf. Macler, *Revue de l'histoire des religions*, XXXIII, p. 35. Cet écrivain a compté neuf apocalypses en persan, en copte, en arménien et en grec. Il en existe aussi en anglais et en français, où figurent Napoléon, la guerre de 1870 et le général Boulanger.

d'historiographe que de voyant, qui le caractérise. Sans doute, quand il se donne comme ayant eu ses visions (1) sous les derniers rois chaldéens et sous les premiers rois perses, il trouve trop rarement un mot juste pour parler de ces souverains auprès desquels il aurait passé sa vie plus que centenaire. Mais s'il entasse les erreurs et les contradictions à propos de Nabuchodonosor, de Darius et de Cyrus, c'est-à-dire en ce qui concerne les événements du VIe siècle, comme il se rattrape pour tout ce qui s'est passé vers l'an 150, et avec quels minutieux détails, toujours exacts, il raconte, sans le nommer, les faits et gestes d'Antiochus Epiphane, le quatrième Séleucide ! C'est à ce point de vue que son livre contient la plus étonnante des prophéties, pourvu que l'on prenne ce terme comme synonyme de prédiction, ou narration anticipée de faits encore enfoncés dans les ténèbres de l'avenir.

Il ouvre la liste d'une nouvelle série de prophètes.

Un autre trait caractéristique de cette prophétie nouvelle résulte des conditions spéciales dans lesquelles elle se produit. Ainsi les papyrus ou parchemins sur lesquels les visions de Daniel ont été inscrites n'ont pas, comme les anciens recueils, roulé de main en main au risque de se voir interpoler et falsifier. L'auteur a enfermé son livre sous pli scellé par l'ordre de Dieu même, et les cachets qui le protègent ne devront être rompus qu'au moment où les événements prédits commenceront à se réaliser (2). Il ne s'agit donc plus, comme autrefois, d'une vérité dès longtemps exposée devant tous et que le vulgaire n'a pas su comprendre, mais bien d'une révélation subite, instantanée, d'une « apocalypse », mot

Naissance de la prophétie apocalyptique.

(1) Il n'y a aucune espèce de doute que les chapitres VII à XII de Daniel ont été écrits du temps des Macchabées. Cf. notamment Reuss, *Histoire pol.*, p. 125.

(2) *Tu autem, Daniel, claude sermones et signa librum... usque ad tempus consummationis* (XII, 4, et plus bas 9).

qui marque en grec l'acte d'enlever tout à coup un couvercle cachant quelque grand foyer de lumière, jusque-là inaperçu et insoupçonné. Naturellement, cette façon de procéder exige que l'écrit ainsi produit soit l'œuvre d'un homme très anciennement connu et célèbre. En d'autres termes, la pseudépigraphie et la littérature apocalyptique se tiennent étroitement; la seconde commande la première, toute « révélation », pour paraître importante et obtenir l'influence, devant émaner d'une source dès longtemps vénérée. Cependant, c'est à tort que l'on dit parfois que le livre de Daniel a été le premier type de la méthode pseudépigraphique. A bien compter, l'ancien canon (1) est formé, d'un bout à l'autre, de compositions de cet ordre. Ni Moïse n'a écrit le *Pentateuque*; ni Josué, ni Samuel, ni David n'ont rédigé les recueils qui portent leurs noms (cf. t. 1er, p. 292). Sous ces enseignes respectées, de nobles cœurs, de hautes intelligences, de grands poètes ont rendu publiques leurs inspirations anonymes. Ce n'est pas le côté le moins original de cette singulière nation que son détachement de toute gloriole littéraire. Rien d'analogue en Grèce, en Italie ou en Gaule. Parmi nous, avec la vanité furieuse de quiconque tient une plume, qui pourrait imaginer un poète mettant sur le compte de Ronsard ou de Malherbe tel de ses meilleurs poèmes, afin d'en accroître la portée morale et patriotique? Chatterton avait essayé quelque chose de semblable, mais avec le dessein arrêté de tirer, plus tard, de sa supercherie un profit personnel. Non, la pseudépigraphie est une conception essentiellement, sinon exclusivement juive, et que les chrétiens et les néo-

Le roman historique complété par la pseudépigraphie.

Puissance que la prophétie apocalyptique tire du procédé pseudépigraphique.

(1) Je veux parler des deux premières séries des livres saints. Daniel ne figure pas dans la deuxième à côté des autres prophètes. Il est parmi les « hagiographes » dont la date ne remonte guère au delà de 150 avant notre ère. Jésus, fils de Sirach, duquel on sait avec certitude qu'il écrivait en 180, ne compte pas Daniel parmi les ouvrages canoniques.

platoniciens, très imbus d'esprit juif, imitèrent plus tard. Ce n'est donc pas par là que le livre de Daniel constitue une innovation. On pourrait plutôt dire que le faux nom sous lequel il s'abrite, bien que pleinement hébreu, n'avait rien de bien illustre, et, par conséquent, rentrait mal dans la donnée pseudépigraphique. C'est à peine si quelques passages des *Rois*, d'Ezéchiel et d'Esdras, donnent à supposer qu'un ancien, porteur de ce nom, avait jadis acquis une certaine notoriété que, d'ailleurs, on ne motive pas. Elle devait être réelle pourtant et même fort étendue; le nombre et la variété des petites pièces revêtues de cette marque en font foi. Les quatre visions, en effet, relatives à la persécution d'Antiochus et à l'insurrection qui suivit, et que, peut-être, elles suscitèrent, ne composent pas tout le livre. Plusieurs récits s'y ajoutent, qui diffèrent curieusement entre eux par le dialecte, le ton, le style, les idées. Rien de moins semblable à ce voyant inspiré que le narrateur voltairien des anecdotes de Bel et du Dragon. Aussi ces morceaux occupent-ils dans les différentes versions des places fort irrégulières. Je les relèverai successivement, afin qu'on se rende mieux compte de l'adroit usage que Sulpice a su faire d'un recueil aussi confus et brouillé. C'est ainsi que l'épisode de Suzanne, dont il a tiré parti pour servir de pivot central à tout le roman, ne se lit pas dans toutes les Bibles. L'anecdote des trois enfants, chantant au milieu d'une fournaise allumée, est partout très écourtée. L'hymne que Théodotion place dans leur bouche, rejeté par les uns, est déclaré suspect par les autres. « Je l'ai jugulé avec un obèle, » dit Jérôme. Il en est de même de deux historiettes que je viens de nommer tout à l'heure et qui marquent avec évidence l'heure où l'esprit juif commença à prendre goût aux procédés de critique railleuse et négative familiers à l'esprit grec. Au sein de ce fouillis, Sulpice se débrouille

Que les Juifs ont inventé la pseudépigraphie et l'ont portée à sa perfection.

Complication des récits qui se rattachent au nom de Daniel.

Adroite façon dont Sulpice construit la biographie de ce personnage.

avec une désinvolture merveilleuse. Plaçant en tête de son exposé l'histoire de Suzanne, si dédaigneusement reléguée à la queue des écrits dits hagiographiques, il réussit à mettre sur pied une biographie, très passablement liée et suivie, au cours de laquelle Daniel passe de la première adolescence à la plus extrême vieillesse, — cent trente-huit ans, selon quelques-uns, — de façon à animer et à vivifier tout le temps de la captivité et même un peu plus. La longue lacune que je signalais plus haut est ainsi comblée, ou, pour mieux dire, les ténèbres qui l'emplissaient sont illuminées par l'éclat que projette inépuisablement ce merveilleux personnage, juge sagace et magistrat retors parmi les siens ; mage savantissime et sorcier officiel à la cour du vainqueur ; très grand fonctionnaire, commandant aux satrapes de la Babylonie ; puis enfin, vice-empereur, et néanmoins toujours Juif. Effectivement les trois dynasties et les quatre rois à qui il eut affaire subissent sa séduction et obéissent à son influence jusqu'à reconnaître par des actes publics la majesté de Iahveh, en imposant à leurs sujets, sous peine de mort, l'adoration de ce roi du Ciel.

Entrain et audace patriotique du livre de Daniel

C'est à se demander à quoi bon le fameux édit de Cyrus, puisque la race captive avait aussi complètement subjugué ses conquérants ? Jamais l'infatuation nationale ne fut portée plus loin, pas même par les Italiens qui, coupés en tronçons, mis en bribes, foulés, trépignés et knoutés par l'étranger, ne cessèrent jamais d'affirmer qu'ils étaient faits pour gouverner l'Europe et d'annoncer qu'ils la gouverneraient un jour, bon gré mal gré. Au moins pouvaient-ils dire qu'une ville de leur pays avait, jadis, maîtrisé le monde. Mais les Juifs ! que signifièrent jamais même leurs plus grands monarques ? David et Salomon, dans leurs plus splendides succès, font penser au prince Ferdinand de Bulgarie ou à Carol, roi de la Roumanie minuscule. Cependant on prend vo-

lontiers les gens pour ce qu'ils se donnent, et la fable de la grenouille et du bœuf est d'une sagesse très fausse, comme tout ce qui est trop plat et vulgaire. Le prodige d'Israël, c'est de n'avoir jamais été rien et d'avoir pourtant crié tellement fort qu'il a l'air de remplir l'histoire universelle ; si bien que, Sulpice et Bossuet aidant, il a fait croire aux autres qu'il la remplissait, comme il le croyait lui-même. Je dis Sulpice d'abord, et ensuite Bossuet, non pas seulement au point de vue de la priorité chronologique, mais aussi de l'invention. Le plus difficile en toutes choses, c'est d'ouvrir la voie. Sulpice, le premier, a conçu le dessein de transformer les productions de la plus folle fantaisie juive en éléments de bonne et solide histoire. Les quatre premières lignes du livre II de la *Chronique*, que je commente et qui tournent autour du personnage de Daniel, sont le programme bien ordonné et complet de toute une période. Sans doute, ce que j'ai dit précédemment de Jonas est ici encore plus vrai : désigné nominativement et cité textuellement par Mathieu (24, 15), sans cesse invoqué, dans les écrits évangéliques et apostoliques, sous forme indirecte, par voie d'emprunts, d'images et d'allusions, Daniel s'imposait à l'attention de l'historien chrétien. Sulpice a donc fait simplement preuve d'un juste instinct en ouvrant la seconde partie de sa *Chronique* par l'analyse de ce livre. Ce qu'il faut noter, c'est l'originalité avec laquelle il s'approprie — en leur consacrant huit de ses chapitres, preuve de l'importance qu'il leur attribuait — les douze chapitres du texte primitif. Dans les Septante, Daniel est le dernier des prophètes par le rang chronologique ; dans la Bible hébraïque, il ne figure pas même parmi les écrits prophétiques, et il est rejeté dans la série des hagiographes, au dernier rang, après l'Ecclésiaste et Esther ; au contraire, dans la *Vulgate* post-jérômique, il est l'un des quatre grands prophètes. Sulpice n'a pas

Que la littérature contribue beaucoup à hausser le rang des peuples dans l'histoire.

Etat confus et brouillé des différentes versions de Daniel.

peu contribué à ce résultat. Jérôme avait évidemment été influencé par la *Chronique*, comme cela résulte de son commentaire *in Danielem,* écrit trois ou quatre ans plus tard (cf. *Prœmium ad Marcellinam*). Je prie qu'on feuillette le pittoresque, mais très confus chaos du recueil biblique et puis qu'on aborde la narration de Sulpice en se ressouvenant que nul n'avait jusque-là tenté de mettre un peu d'ordre dans ce désordre. On sera émerveillé qu'en usant de tels matériaux, où l'inextricable et l'absurde se déploient à qui mieux mieux, il ait pu faire surgir d'aussi belles apparences de régularité et de plausibilité. A vrai dire, elles donnent l'illusion de quelque pont fantastique, jeté à travers le vide et le silence, là où il n'existait ni routes, ni sentiers, ni place pour ouvrir des sentiers et des routes, et qui pourtant vous amène des temps chaldéens jusqu'à l'époque persique, en prenant des airs de chemin de grande communication. Ce tour de force narratif fut très goûté. Il avait le mérite d'escamoter le pénible aveu du complet évanouissement du « peuple de Dieu », juste à l'heure où les Gentils, race réprouvée, allaient se couvrir de gloire et d'éclat. La haute civilisation païenne, en effet, jaillit sur vingt points différents au VIe siècle. Bientôt, au Ve et au IVe, elle acquiert sa plus intense splendeur, alors qu'Israël est affaissé dans la servitude et l'inertie. Il ne fait plus rien, il ne dit plus rien, il n'existe plus; ce serait la mort historique absolue, si l'auteur inconnu du livre de Daniel ne s'était ingénié pour lui improviser de toutes pièces une renaissance imaginaire qu'il remplit des plus réchauffantes vantardises. Or, c'est cette improvisation que Sulpice a pris l'initiative de transmuter en bonne et valable histoire ; et il y a réussi admirablement. Sans rien exagérer, on peut dire qu'il s'est par là inscrit pour une bonne part dans l'œuvre étonnante qu'achevait alors le IVe siècle. Il s'agissait de trans-

Sulpice, le premier, met de l'ordre dans ce désordre.

Avec les romans juifs, il fait de l'histoire valable et solide.

planter les produits de la pensée juive et de leur faire prendre racine en pleine terre occidentale. Pareil miracle de transhumance intellectuelle ne s'était pas encore vu; certainement, il ne se reverra jamais.

Par là il contribue à ce miracle de transhumance intellectuelle : la Bible, livre sacré de l'Occident.

II

COMME QUOI LE MARTYR, TYPE FONDAMENTAL DU HÉROS D'OCCIDENT, NAQUIT EN ORIENT

Je viens de parler de la pensée juive ; mais il faudrait prendre garde que cette expression n'excède l'exacte réalité des choses. Ce qu'on entend par l'esprit juif avait été profondément modifié et remanié par suite de ses relations multiples et prolongées avec la théosophie de l'Extrême-Orient et, plus encore, avec la philosophie de la Grèce (1). Si bien qu'à l'heure où écrivait Sulpice, c'est « la pensée proto-chrétienne » qui serait plutôt son vrai nom. Daniel, en racontant des faits qui ne sont

Ce que l'esprit juif devint après la captivité.

(1) La religion de Iahveh et celle de Mazda, toutes les deux à tendances unitaires et morales bien marquées, se rencontrèrent en des circonstances et dans des conditions où elles devaient inévitablement réagir l'une sur l'autre. On dispute de quel côté l'influence fut plus forte, des mages de Médie ou des nabis de Palestine. Il y a plusieurs systèmes (cf. Michel Bréal, sur la composition des livres *Zends* dans *Mélanges de mythologie et de linguistique*, modèle richissime de ce que peut devenir la haute érudition entre les mains d'un véritable écrivain et d'un philosophe). Un point semble acquis, c'est la part du platonisme qui fut d'abord prépondérante dans la mesure de la supériorité politique de ceux qui l'avaient apporté. Il conserva, d'ailleurs, cette haute prise longtemps après la chute de la domination grecque. James Darmesteter l'a démontré dans sa traduction en trois volumes du *Zend-Avesta*, une des publications les plus importantes des *Annales du Musée Guimet*, qui en compte tant d'autres (cf. t. III, p. LVI). Tansar, le saint Thomas du mazdéisme sassanide, était certainement platonicien. En sorte que les *ameshâ spenta* (amschaspands) et les *izeds* de l'*Avesta*, comme les anges et les archanges de Daniel et des apocryphes, sont très proches parents des λόγοι et des δυνάμεις de Platon.

ni chaldéens, ni mèdes, ni perses, mais judéo-helléniques, se montre le véritable père de l'idée qui allait prédominer dans les temps nouveaux : le messianisme. Il en résulta que, lorsque notre auteur croit tracer le tableau de ce qui advint au lendemain de la chute politique du peuple d'Israël, il rédige, en réalité, la préface de la vie de Jésus. Pour qui ne lirait que la *Chronique*, les divisions historiques généralement adoptées et très justement consacrées perdent toute raison d'être. Après l'hébraïsme, ce n'est plus le judaïsme qui survient comme on le dit d'ordinaire. Ce n'est pas même le judéo-christianisme. Les quatre cents ans qui séparent l'Ancien Testament du Nouveau, volatilisés et réduits en vapeur, forment un halo où n'apparaissent d'abord que des héros ou des héroïnes de roman: Daniel, Suzanne, Esther, Judith. Les Macchabées eux-mêmes prennent ce caractère, bien que le premier des livres qui portent leur nom soit peut-être le seul écrit vraiment historique de toute la Bible. Désormais Sulpice a changé son mode de vision : dans tout ce qui s'est fait, pensé ou écrit depuis la ruine de Jérusalem, il ne perçoit que la donnée religieuse et sentimentale. L'histoire asmonéenne semble n'avoir guère été connue de lui que sous son aspect légendaire et par l'anecdote d'Eléazar et des sept enfants martyrs. Dans mon tome premier, j'ai dû constater qu'en s'appropriant les anciennes portions de la Bible, l'auteur de la *Chronique* les avait presque toujours présentées par leur côté le plus archaïque et le plus positif. Maintenant l'échelle se renverse. Il n'a d'attention que pour ce qui annonce l'avenir et ressemble davantage à la foi nouvelle. Le trait saillant de ce second livre, c'est, sans quitter la Bible, de nous faire entrer subitement, comme de plain-pied, en pays chrétien. Que veut dire Sulpice, par exemple, lorsque, dans la phrase citée au début de cette note, il loue la persévérance de Daniel, d'Ananias,

Le livre de Daniel, tel que le lit Sulpice, est la préface de la vie de Jésus.

Quatre siècles d'histoire représentés par des héros de roman.

Subite entrée en pays chrétien.

d'Azarias et de Misaël à maintenir la loi ? Ce n'est certes pas leur fidélité aux règles de la Thora qui l'intéresse. Il fait bien plutôt allusion à l'immense et glorieux bienfait qui devait découler de la résistance des martyrs, et à l'urgente nécessité de répandre les principes de l'ascétisme, ces deux grandes préoccupations du IVe siècle. Daniel et ses trois amis, en effet, on va le voir, sont les premiers types connus du martyr, ce mot pris au sens de qui brave la souffrance et la mort pour attester sa foi religieuse. La fournaise de Nabuchodonosor, la fosse aux lions de Darius ont toujours été citées de préférence aux épisodes les plus héroïques du martyrologe chrétien (cf. Sulpice lui-même dans son *Epistula II*, 5, et ailleurs). On demande parfois quelles ont été les conceptions nouvelles introduites dans la circulation générale par les écrits juifs. Je signale celle-ci.

Sulpice ne voit plus que des ascètes et des martyrs.

L'homme est l'esclave de mille agents divers qui pèsent sur ses membres, sur ses sens, sur sa pensée. Au premier coup d'œil, les lois de la nature semblent avoir été faites contre lui. Il n'y a qu'à réfléchir aux cruelles difficultés qu'il rencontre pour se nourrir, ou bien à l'accablante tyrannie dont l'écrase la loi de la gravitation, si admirable pour les astres, si peu oppressive pour les oiseaux, pour lui si dure. Parmi tant de servitudes, il n'en est pas de plus humiliante que celle qui résulte de la douleur corporelle; et c'est pourquoi, de tous les triomphes qu'il peut remporter sur la nature ennemie, aucun n'exalte et n'enorgueillit autant l'être humain que la résistance opposée aux souffrances physiques. Lorsqu'elle se produit avec succès, l'homme se sent maître et roi. Il a conquis la dignité suprême. Les stoïciens ont rendu ce sentiment avec une force extraordinaire. Leur sage a pour principale ambition de démontrer par son exemple que la douleur n'est qu'un nom. Ils avaient formulé, en cette matière, un programme tout à fait

Philosophie générale de l'idée de martyre.

extravagant, mais qui le paraît moins quand on connaît certains faits. Je ne sais quelle valeur positive on peut attribuer aux descriptions qui se lisent dans les beaux récits de Fenimore Cooper sur les Peaux-Rouges, et qui auraient rempli d'un étonnement admiratif le Portique lui-même. Mais, en tout cas, le programme stoïque s'est vu réaliser par les martyrs chrétiens, en ce point imitateurs des Juifs du IIe siècle avant notre ère (1). Ils eurent l'air d'en faire une pratique régulière. Quand je dis qu'ils « eurent l'air », je pense à l'immense majorité de ceux qui sont inscrits au martyrologe. Mais je n'ai garde de leur appliquer à tous cette restriction. Il est bien clair que, pour que l'opinion se soit établie qu'il y avait eu des martyrs en très grand nombre, il a fallu, au préalable, qu'il y en ait eu quelques-uns d'une authenticité absolument incontestée, ayant subi les tortures avec constance et supporté, sans défaillir, les assauts de la douleur. Or, en de pareilles questions, le petit nombre suffit. Il n'est pas même besoin de faire entrer en ligne de compte les tentatives d'imitation que ces quelques faits authentiques durent certainement provoquer et qui n'obtinrent qu'un commencement de succès. Même celles qui se soutenaient le moins contribuèrent à ébranler l'opinion, puis à l'exalter jusqu'au délire (2). C'est pour cela que le martyr, je compte le démontrer, marque une ère dans le développement de l'âme humaine. Son rôle, son œuvre, son triomphe ont créé un état d'esprit dont nous nous ressentons encore et qui, à vrai dire, après avoir rendu de notables services, ne conserve

Le triomphe de l'homme sur la douleur physique.

Beauté et rareté de ce triomphe.

Exaltation morale qu'il engendre.

(1) « Tous les Juifs ont appris à rester fidèles à la Loi, et, s'il est nécessaire, à mourir pour elle. » (Josèphe, *Contra Appion*, I, 8. Cf. II, 30 et 31, où il définit la mort *compliquée* des victimes d'Antiochus.)

(2) Voir dans Eusèbe (*Histor. Eccles.*, VI, 5) les lettres de Cyprien de Carthage et celles de Denys d'Alexandrie, sur la persécution de Décius, si vraies, si poignantes, et qui établisseut si bien que le courage du martyr fut aussi rare qu'il était admirable.

peut-être aujourd'hui ni la même efficacité, ni surtout la même utilité. C'est lui que l'on retrouve au fond de l'esprit révolutionnaire, convenablement analysé. Mais je ne veux pas pousser plus loin ces indications, qui demandent à être développées et qui le seront.

III

VUE IDÉALE ET PRISE D'ENSEMBLE DE CET EXTRAORDINAIREMENT MODERNE PERSONNAGE

Les premiers types de martyrs.

Quand Sulpice raconte l'anecdote des petits Hébreux jetés dans une fournaise ardente par Nabuchodonosor, il s'écrie avec admiration qu'ils avaient mieux aimé périr par le feu que de commettre un acte irreligieux : *devorarit ignibus quam piaculum committere.* Ils étaient trois seulement, détail capital, parmi les dizaines et les centaines de milliers de leurs coreligionnaires qui se soumirent. Le présent texte serait donc suffisant pour démontrer que les premiers types de martyrs se rencontrent, ainsi qu'il a été remarqué plus haut, dans le livre de Daniel. C'est là qu'il faut chercher l'origine d'un ordre de faits sans doute plus historiquement accentués dans le livre des Macchabées, mais que le cas actuel nous offre avec une netteté théorique infiniment supérieure. Voici ce que je veux dire :

Affronter le martyre, c'est résister jusqu'à la mort pour sa *foi religieuse.* Or, les victimes d'Antiochus Epiphane, dont il sera question plus loin, bravaient les bourreaux autant pour la patrie que pour la religion, toujours intimement mêlées chez les Israélites. Ce point n'a jamais été mieux exposé que par Spinoza, quand il montre que l'amour du Juif pour sa patrie n'était pas simplement de l'amour, mais de la religion, la haine insur-

montable de l'étranger devenant une forme de la dévotion et de la piété. C'est même ainsi que s'explique cette surprenante particularité de l'histoire des Juifs, qu'après l'anéantissement complet de la patrie matérielle, ils soient restés une nation, la fraction la plus énergique et la plus noble de l'ancienne patrie subsistant toujours. Au temps des Asmonéens, cesser d'être croyant, c'était cesser d'être citoyen et être réputé ennemi : « *Qui pro religione moriebatur pro patria mori reputabatur.* » (*Trat. theol. polit.,* XVI.) Les trois jeunes Hébreux, au contraire, ne songent qu'à maintenir leur foi intacte en se refusant à un acte idolâtrique. A ce titre, leur résistance est bien le vrai début de cette activité martyrologique que l'antiquité polythéiste ne connut pas, et qui devait jouer parmi nous un si grand rôle. L'auteur de Daniel, en effet, écrit pour susciter une insurrection destinée à galvaniser glorieusement la nationalité politique; mais cette nationalité, il n'est pas censé la connaître, puisqu'il se donne comme contemporain des rois de Chaldée. Quand donc il imagine les émouvants épisodes de la fournaise et de la fosse aux lions en vue d'échauffer les courages contre le tyran séleucide, c'est la pure théorie du Martyre religieux qu'il se trouve avoir mise au jour. Elle est là, dégagée de tout mélange patriotique; et c'est par ce côté que les courageux petits Hébreux du livre fictif, écrit pour provoquer la révolte, diffèrent de l'héroïque Eléazar du livre historique où cette révolte est racontée. Par eux, plus exactement que par lui, sont préfigurés les mobiles de conduite auxquels obéiront les martyrs chrétiens. Il est, en outre, bien digne de remarque que la donnée essentielle qui influera ultérieurement sur cette catégorie de faits se trouve posée tout de suite, à savoir : que le martyre est exclusivement œuvre de minorité. Ici même, cette donnée est poussée à sa limite extrême. On comptait les Israélites par centaines

Le livre de Daniel et la théorie du martyr chrétien.

Le martyr patriote et le martyr religieux.

Le caractère essentiel du martyre, c'est d'être le fait d'un très petit nombre.

de milliers en Babylonie, et il n'y en eut que trois pour refuser d'obéir à Nabuchodonosor. La question de la part qu'il faut faire aux origines juives dans le développement de civilisation qui suivit l'installation du monothéisme en Occident a été souvent discutée; mais je ne sache pas qu'on ait jamais indiqué cet emploi des minorités, à titre d'agents de progrès, comme y ayant tenu une grande place. Il est pourtant incontestable qu'en ce point réside une des différences les plus profondes entre la marche de l'histoire en Occident et en Orient. Cette différence, ce sont les Juifs qui nous en ont fourni le premier modèle.

Le martyre, phénomène occidental.

Assurément, je ne crois pas que les minorités mènent le monde. Cela a été dit, non prouvé. Dans toute une vaste partie de notre globe, leur rôle fut toujours assez mince et très atténué. Je sais bien qu'on peut prétendre que, au cours de notre série historique, qui compte vingt-cinq siècles de durée en la faisant partir des débuts de l'Antiquité gréco-romaine, l'hégémonie appartint fréquemment aux plus intelligents et aux plus vertueux, c'est-à-dire aux moins nombreux; et je ne le conteste pas. Mais ce n'est pas ce dont il est question présentement. Pour apercevoir avec netteté le phénomène qui nous occupe, il faut arriver aux temps protochrétiens, ceux-là précisément que mentionne notre texte. Dès ce moment, en effet, on constate sans hésitation que le nombre, le très petit nombre, en poussant la masse hésitante ou inerte et la contraignant de marcher, prend réellement une part prépondérante dans les événements. Bien entendu qu'en aucun cas, il ne saurait être question de faire surgir inopinément une innovation jusque-là ignorée. Quand, par hasard, il s'est rencontré des novateurs de cette espèce, leur influence a été nulle, témoin Aristote dont les plus grandes vues ont dû attendre plus de quinze cents ans pour fructifier. Mais lorsqu'une transition a été lente-

Du rôle des minorités dans l'histoire générale.

ment préparée, qu'elle est manifestement souhaitable, que tout la rend possible, que les circonstances garantissent qu'elle sera féconde, alors le rôle des minorités devient puissamment opportun et efficace. Il en fut ainsi pour l'évolution vers le monothéisme qui durait depuis plusieurs siècles. Elle aurait pu se prolonger longtemps encore si des initiatives hardies ne l'avaient précipitée en lui faisant prendre l'allure d'une révolution. Les choses du passé, Dieu merci, ont tant de prise sur l'âme des hommes, que c'est toujours une opération douloureuse de les en détacher, même quand elles ne sont plus que décombres et pourriture. Cette considération devrait être mise sous les yeux de ceux qui condamnent l'esprit de révolte, sans vouloir rien distinguer, et le flétrissent comme s'il n'avait pas eu ses heures saintes. Dans les situations telles que celles que je viens de décrire, le mérite des minorités consiste à ne pas reculer devant la terreur qu'inspire toute initiative violente et à mener cette initiative jusqu'au bout, en dépit des cris de douleur et de fureur qu'elle arrache au plus grand nombre. Changer de place, modifier une habitude, ne pas faire aujourd'hui ce qu'on faisait hier, la masse des hommes ne s'y résigne qu'à la dernière extrémité. C'est pourquoi les minorités remuantes, énergiques, extravagantes ont été souvent si utiles. L'Orient ne les a presque jamais connues. Le soulèvement arabe, originairement très mêlé d'occidentalisme, est tout à fait exceptionnel. Savez-vous que les égyptologues disent que cette étonnante civilisation des bords du Nil, qui commença sept ou huit mille ans avant la nôtre, était à peu près telle sous Ménès que lorsqu'elle s'éteignit sous les Ptolémées? Pendant soixante siècles, elle semble n'avoir pas bougé. La stabilité, toute précieuse qu'elle soit, est mortelle ainsi pratiquée; et c'est en quoi consiste la supériorité de l'Occident. Toujours il y eut, sous nos cieux, un irré-

Dans quelles conditions leur influence est légitime.

pressible besoin de mouvement, même quand l'ancienne donnée théocratique dominait encore. Mais à partir du réveil religieux qui, après de multiples essais, donna au monothéisme la devise chrétienne, ce besoin de mouvement s'accentue. La tendance à rechercher le progrès prend manifestement le dessus, en opposition au désir presque universel de rester en place ; et le succès prodigieux remporté par une poignée d'enragés, qui se sentaient en accord fondamental avec leurs contemporains plus amollis qu'eux, montra avec éclat ce que peut le petit nombre, quand, porté par le courant de l'histoire, il est le dépositaire de l'avenir. Seulement ces deux dernières conditions sont indispensables; et cela aussi demande à être mis en ligne de compte par ceux qui glorifient, en toute occurrence, l'esprit de révolte, comme s'il n'avait pas ses moments de très périlleuse folie. Inscrit en traits profonds dans nos cerveaux d'Européens il y a dix-huit siècles, on l'a vu se livrer pendant ce laps de temps à des manifestations plus nombreuses qu'au cours tout entier de l'histoire. Peut-être aujourd'hui sommes-nous en train d'oublier ce qui pourtant a été très solidement établi par les faits en maintes occasions : c'est que l'intervention du petit nombre n'est légitime et valable que lorsque, par un grand déploiement de vertus désintéressées, beaucoup de résolution et beaucoup de courage, elle accélère la vitesse d'une transition normalement préparée. L'esprit de Sulpice n'était assurément pas hanté par des préoccupations de cet ordre ; surtout elles n'y avaient pas un caractère aussi déterminé. Nulle trace ne se rencontre dans la *Chronique*, ai-je besoin de le dire, de cette théorie sur les minorités comme agents de progrès. Mais notre auteur eut, plus qu'aucun de ses contemporains, le sentiment, instinctif et confus peut-être, néanmoins très énergique, des vérités sur lesquelles cette théorie est fondée; et il

Effet considérable produit sur les imaginations par les martyrs chrétiens.

Comme quoi cet effet dure encore et est loin de ne produire que des résultats bienfaisants.

l'exprime sans aucune rhétorique et avec une extrême vigueur. Les dédaigneuses colères que lui inspirait toute tentative de comprimer une opinion par la force viennent de là. Il fut seul de son temps à affirmer et à répéter que la persécution, loin d'étouffer les fausses doctrines, les exalte, les fortifie et leur donne plus de ressort. Cette vue n'est pas, hélas! d'application universelle; elle ne s'est trouvée vraie qu'à certains moments. Mais Sulpice la transformait en loi immuable; et sa généreuse illusion n'avait pas d'autre origine que l'impression profonde qu'il avait reçue de l'histoire des Martyrs.

IV

HISTOIRE PHILOLOGIQUE ET MORALE DU MOT MARTYR

Le pillage manqué d'un temple païen qu'entourait la vénération universelle, raconté ici comme le dernier acte de la vie politique d'Antiochus IV, indique bien que Sulpice, quand il parle en historien, sait parfaitement que l'Epiphane ne songea jamais à convertir personne, mais seulement à remplir son trésor épuisé. Cependant, les cinq chapitres de la *Chronique* consacrés à l'analyse du livre des Macchabées n'en présentent pas moins une mise en scène anticipée très complète, motifs et moyens, de ce qui se passa dans l'*Orbis Romanus*, au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. J'y ai relevé notamment les principales locutions et presque tous les mots qui formeront alors le vocabulaire martyrologique : *deducere ad unum ritum; — inauditi cruciatus; — passio; — persecutio.* Je dis « presque tous les mots » parce qu'il en est un, le plus nouveau et le plus important, qui y manque, le mot *martyr*. La version origi-

Transposition de faits et transposition de mots.

nale elle-même — on sait que les Macchabées ont été écrits en grec — ne le fournit qu'incidemment une seule fois, et encore est-il placé au milieu d'une exclamation passablement païenne (1). Je ne veux pas attendre plus longtemps pour donner quelques indications précises sur la manière dont ce vocable, qui tient une si grande place dans notre histoire religieuse, contracta peu à peu un sens très spécial pour entrer ensuite dans la langue universelle, en conservant intacte sa forme extérieure primitive.

De l'emploi anticipé du vocabulaire martyrologique.

a) Dans la version grecque des écrits évangéliques et apostoliques, — même dans l'Apocalypse, on verra plus loin que ce dernier point peut être discuté, — *martyr* en grec n'a pas d'autre sens que le latin *testis*, celui qui a vu et entendu quelque chose et qui en porte témoignage. Ainsi, Jésus dit à ses disciples au moment de les quitter : « Vous aurez été les témoins, μάρτυρες, de ces faits. » (*Luc*, 24, 48.) Ailleurs, il leur déclare : « Vous serez mes témoins, ἔσεσθέ μοι μάρτυρες. » (*Acta*, 1, 8.) Les membres de la synagogue, pour perdre Etienne, suscitent contre lui de faux témoins, μάρτυρες ψευδεῖς λέγοντας (*Acta*, 6, 13). Pierre explique sa mission en disant : « Dieu a ressuscité ce Jésus, nous en sommes les témoins. » μάρτυρες ἐσμέν (*Acta*, 2, 32). Le chef des apôtres aimait à se qualifier lui-même de témoin (μάρτυς) des souffrances du Christ : τῶν τῦν χριστοῦ παθημάτων μαρτυς (I *Ep. Petr.*, 5, 1).

Utilité d'une étude des transformations du mot martyr.

Au sens propre, μάρτυς = *testis* = témoin.

Dans les Evangiles, être martyr, c'est avoir vu un fait et en témoigner.

(1) J'en vais citer le texte *in extenso* parce que, outre le point de vue philologique, on y constate que ceux qui résistèrent à Antiochus songeaient tout autant à leur race et à leur patrie qu'à leur religion. Quelques insurgés se laissent prendre sans combattre plutôt que de violer la loi du Sabbath qui leur commandait l'inactivité. Au moment de succomber, ils s'écrient : « Le ciel et la terre nous sont témoins (μαρτυρεῖ) que vous nous tuez injustement. » (I, 2, 37.) Mais cet abandon de l'intérêt militaire pour ménager les prescriptions rituelles ne dura point. Mathatias enseigna lui-même à ses soldats que mieux valait contrevenir au repos sabbathique que s'exposer à la défaite (cf. Josèphe, *Antiquités judaïques*, XII, p. 316).

Dans les Actes des apôtres, le martyr est spécialement celui qui a vu mourir et ressusciter Jésus.

b) Cette dernière citation commence à nous rapprocher du sens plus spécialisé. Quand les apôtres délibèrent pour remplacer Judas, Pierre déclare qu'ils doivent limiter leur choix aux hommes qui ont connu Jésus, depuis le jour où il fut baptisé jusqu'au jour où il ressuscita. Le nouvel élu, de même que nous, ajoute Pierre, « pourra se porter comme témoin de la résurrection », *μάρτυρα τῆς ἀναστάσεως αὐτοῦ σὺν ἡμῖν* (*Act.*, 1, 22). Ailleurs, Pierre dit encore que Dieu a voulu que Jésus ressuscité se montrât, non à tout le peuple, mais à des témoins, *μαρτυρες*, choisis d'avance, à ceux qui ont mangé et bu avec lui (*Act.*, 10, 41).

Situation privilégiée de ceux qui ont droit au titre de martyr ainsi entendu.

c) Ces passages et quelques autres marquent le moment où il devint d'usage de penser que, être « martyr », c'était avoir assisté à la vie publique de Jésus, à sa mort et à sa résurrection. Cette opinion créait une catégorie de privilégiés, auxquels, tout naturellement, on se plut à reconnaître certains droits de direction et de prééminence qui ne furent jamais bien définis, mais que le mot de « apostolicité » représente d'une manière assez exacte.

C'est e point de départ de l'apostolicité.

Cette donnée était déjà pleinement acceptée lorsque Paul se convertit et, tout à coup, de persécuteur se fit disciple. On en peut saisir la valeur quand on lit, dans l'Epître I aux Corinthiens, cette déclaration : « Je suis apôtre, car *j'ai vu* Jésus. » (I *Cor.*, 9, 1.) A vrai dire, il ne l'avait vu qu'en esprit, pendant une insolation. Néanmoins, il estimait cette christophanie suffisante pour justifier sa prétention à l'apostolicité; et, pour le mettre sur pied d'égalité avec les *onze*, « après tous les autres, Jésus s'est fait voir à moi qui ne suis qu'un avorton », disait-il (*Ibid.*, 15, 8); puis, il ajoutait : « Si Jésus n'était pas ressuscité, nous serions donc des faux témoins (*martyrs*). » (*Ibid.*, 15, 15.)

Paul est apôtre parce qu'il a vu Jésus en rêve.

d) Désormais, l'importance de cette épithète grandit à

vue d'œil. Une chose contribua par-dessus tout à lui confirmer son sens spécial, c'est l'usage qui s'établit de qualifier Jésus comme le témoin par excellence, μάρτυς ὁ πιστός (*Apocalyp.*, 1, 5). De tels précédents aident à se rendre compte de ce qui advint lorsque les témoignages ne consistèrent plus à affirmer qu'on avait *vu* Jésus, mais à attester qu'on *croyait* en lui, en souffrant et en mourant pour lui. Un nouvel et immense prestige entoura le mot *martyr* dès qu'on lui donna cette signification.

Dans l'Apocalypse, le martyr n'est plus celui qui a vu Jésus, mais celui qui témoigne de sa foi en Jésus.

e) Comme il arrive toujours pour ce qui réussit, il se produisit bien vite des abus. Certains fidèles, qui avaient subi la prison ou un commencement de torture, sans céder à la peur, prirent ce nom si populaire de martyrs et s'en firent un moyen de domination. On trouve des traces de cette pratique dans Tertullien (fin du IIe siècle), et même antérieurement, dans la lettre adressée par les chrétiens de Lyon aux Eglises d'Asie (Eusèb., *Hist. eccl.*, V, 2), un des plus anciens parmi les monuments relatifs aux persécutions. Les Lyonnais, bien que déchirés sur le chevalet, marqués de traces de feu, couverts de blessures, s'indignent qu'on les qualifie de martyrs. « C'est trop de gloire pour la tâche modeste que nous avons remplie, » disent-ils. Le vrai martyr est Jésus. Après Jésus, viennent ceux qui, pour lui, ont succombé à la mort. « Quant à nous, ajoute la lettre, nous ne sommes que de vils et abjects confesseurs, ὁμόλογος μετριχοί καὶ ταπεινοί. » (P. 135, A, de l'édit. de Valois.) Evidemment, l'auteur de cet écrit a voulu réagir contre les abus commis par les fidèles revêtus de la dignité de « martyrs vivants ». Ces abus ne s'en développèrent pas moins, surtout à Carthage, et même très abondamment à en juger par les lettres recueillies dans la correspondance de Cyprien (1). Mais nous ne faisons allusion à ces faits

Conséquence de cette extension du mot.

Il va marquer une dignité et créer des catégories.

Le martyr vivant véritable fonctionnaire public.

(1) Entre autres, *Epist.* XX : « J'ai appris que vous avez été établi

Le rôle terrestre du martyr prépare son élévation céleste.

que pour montrer comment le qualificatif : **témoin**, *testis*, *μάρτυς*, martyr, devint d'abord une fonction quasi-politique, laquelle contracta peu à peu un aspect semi-divin lorsqu'elle fut réservée aux seuls martyrs admis par le droit de leur « passion » à habiter le ciel. Cette donnée apparaîtra nettement pour la première fois après la persécution de Décius. L'évêque Denys d'Alexandrie n'hésita pas à appliquer aux fidèles morts pour la foi le verset de l'Apocalypse, où les martyrs sont signalés comme les assesseurs du Christ, prenant part à sa puissance et l'aidant à remplir ses fonctions de juge (1).

Il est proclamé assesseur du royaume du Christ.

Des emplois irréguliers qu'on fait actuellement du mot martyr.

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse qu'il me faudra probablement compléter, mon travail ayant pour objet principal la sainteté catholique, et le martyr étant la première forme du Saint. Je dois seulement signaler une erreur de langage qui se commet tous les jours. En parlant d'un être soumis à des souffrances imméritées et prolongées, on dit : c'est un martyr. Depuis quelque temps, les journaux racontent d'abominables cruautés qu'ils intitulent : *les enfants martyrs*. Or, la douleur ni la mort injustement subies ne suffisent à constituer le Martyre. Il faut qu'elles aient été supportées en « témoignage » d'un sentiment ou d'une opinion, avec cette circonstance indispensable qu'un simple acte d'adhésion aurait suffi à écarter du patient le danger de mort et à mettre fin à son supplice. Qui consulterait le dossier du procès de Jeanne d'Arc devant la Sacrée Congrégation des Rites y verrait que Mgr Caprara, faisant fonction d'avocat du diable, s'est opposé à la béatification de Jeanne parce que cette glorieuse fille fit des concessions

Conditions essentielles qui en constituent le sens exact.

Exemple tiré du procès de Jeanne d'Arc.

L'avocat du diable et la Sacrée Congrégation des Rites.

chef des martyrs... parlez-leur en faveur de nos sœurs, » écrit un certain Celer à un certain Lucius.

(1) « *Hi divini martyres qui nunc assessores sunt Christi et regni illius consortes ac judicii.* » (*Hist. eccles.*, VI, 42.)

pour ne pas être brûlée vive, et, en réalité, ne monta sur le bûcher que poussée par la scélératesse de ses juges (1). Cette restitution du sens d'un mot que l'usage courant a fini par dépouiller de tout son relief n'est certes pas dépourvue d'opportunité. Si l'on conçoit la civilisation comme un mouvement de croissante supériorité de l'élément moral sur l'élément matériel, le martyr en a été l'un des principaux facteurs. On dit souvent que le progrès ne s'est jamais accompli qu'après qu'il y a eu violence et sang versé. Cela est faux. Les deux plus grandes révolutions connues ont atteint le degré de maturité où rien ne pouvait plus les arrêter avant d'avoir fait couler une seule goutte de sang. En ce qui concerne le passage du régime des Dieux multiples au Dieu *un*, le fait n'est pas contestable. Cette transition capitale de cultes nationaux et locaux presque sans

Utilité de restituer au mot martyr sa vraie signification.

Comment ce petit travail de philologie peut nous amener à mieux entendre la notion de progrès.

(1) Voici le fait plus en détail, le document d'où je le tire n'étant pas d'un trop facile abord. L'exemplaire que j'ai eu en main m'avait été prêté par Mgr Guthlin, consulteur canoniste de notre ambassade près le Saint-Siège, homme instruit, lettré et auteur d'une brochure sur le futur conclave dont je me permets de recommander la lecture au quai d'Orsay. Dans le quatrième fascicule du volumineux recueil présenté à la Congrégation des Rites[1] se trouvent les *Animadversiones* R. P. D. *super dubio an sit signanda commissio caucæ,* ou mémoires formant contre-partie de l'information suivie à deux reprises à Orléans. L'un de ces mémoires, signé Minelli, porte des conclusions favorables. L'autre, signé Augustino Caprara, promoteur de la foi, déclare insuffisantes les raisons « d'introduire la cause » de Jeanne et expose les motifs qui doivent la faire rejeter. Le promoteur insiste entre autres motifs sur celui-ci : Jeanne n'a pas, comme on le prétend, subi le martyre, ce mot pris dans son sens théologique. Sommée d'abandonner ses habits masculins et de renier ses « voix », elle se refusa d'abord à toute rétractation et à toute modification de vêtement. Mais bientôt le bûcher lui fit peur : — « J'aimerais mieux être décollée cent fois que arse, » disait-elle ; — elle se rétracta et quitta l'habit d'homme. Ce ne furent que les scélérates manœuvres de ses ennemis qui l'amenèrent à revenir sur cette double concession. Elle avait donc reculé devant les tourments. Or, dit Mgr Caprara, — en ce point d'accord avec les plus sûres autorités et avec Lambertini ou Benoît XIV qui les résume toutes, — la condition constitutive du martyre, c'est que le patient accepte son supplice, simplement, sans jamais résister (cf. *De Canonisatione*, III, 13, 1, cité par les *Animadversiones*, chap. II).

nombre à une foi uniforme adoptée par tous les peuples d'Europe, je la prends au moment où se répandirent les premières nouvelles de la doctrine de Jésus, et je l'arrête à l'année 400, limite convenue de toute ma recherche.

Que la civilisation est le triomphe graduel de la force morale.

La période de début apparaît fort obscure, les documents qui s'y rapportent étant presque tous dépourvus de contemporanéité et d'authenticité. Mais enfin, ils permettent d'affirmer que ni Jésus ni ses disciples, bien qu'on les ait représentés comme des conspirateurs politiques, ne furent ni agressifs, ni turbulents. Quand le temps eut marché et que, de la petite Judée, le culte nouveau, après s'être installé dans plusieurs ports de la Méditerranée, gagna quelques grandes villes, il y eut des tumultes, des conflits et des coups; le sang coula. Mais ces tumultes, ce n'est pas le christianisme qui les provoque, c'est contre lui qu'on les soulève; ces coups, ce ne sont pas ses adeptes qui les frappent, ils tombent sur eux; ce sang ne sort pas des veines des soldats tués ou des gens de police égorgés par les novateurs, c'est aux dépens des novateurs qu'il est versé, et souvent en grande abondance.

Qu'il n'est pas vrai que les grands mouvements d'idées exigent la violence et le sang versé.

Preuves par l'histoire du christianisme pendant les trois premiers siècles.

Vous pourriez compulser les écrits de toute sorte, consulter les recueils épigraphiques, interroger les monuments de toute espèce et les traditions de toute provenance : pas un fait, pas un mot, pas un indice ne viendra vous apprendre qu'à un moment quelconque les partisans de l'idée nouvelle aient tenté de se faire place, de conquérir la notoriété, d'éveiller l'attention en commettant des violences par le geste, la parole ou l'écriture. Leur acte le plus décidé se résuma en un refus d'agir. Je ne conteste pas que ce refus n'ait eu le plus souvent la valeur d'un très redoutable procédé d'attaque, c'est ma thèse, au contraire, et je la développe plus bas; mais il ne se produisit jamais que par voie de négation tacite; et l'absence totale d'activité agressive reste le trait fondamentalement signalétique du Martyr.

Cependant, le succès de la religion nouvelle, une fois mis en train, se développa assidûment et continûment. Il est malaisé à évaluer; les chrétiens qui, seuls, en parlent, naturellement l'exagèrent. C'est, pour le dire en passant, une singularité inexpliquée que le silence des écrivains polythéistes sur ce sujet. Au cours du IIe siècle, par exemple, alors que la marche en avant du christianisme était très rapide, on ne pourrait citer qu'une lettre de Pline, peut-être interpolée, et une courte phrase de Marc-Aurèle. Les édits de persécution sont tous très douteux ou faux jusqu'en 250, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure avec plus de détail. A cette date, des actes publics et terribles attestent que le christianisme existait sur une vaste échelle; mais, même alors, la conspiration du silence reste en vigueur; et il en est ainsi jusqu'au bout, si bien que ces infatigables ramasseurs d'anecdotes, les auteurs de l'Histoire Auguste qui, la plupart, écrivent sous des princes chrétiens, semblent avoir, eux aussi, obéi au mot d'ordre. La révolution religieuse n'en avait pas moins fait son chemin. D'effrayantes tragédies avaient signalé ses étapes successives. Mais, dans aucun de ces incidents, on ne trouverait la trace d'un tumulte soulevé, d'une émeute provoquée, du moindre bruit de rue occasionné par les chrétiens.

Part considérable du martyr dans les événements de cette époque.

Nous arrivons ainsi aux premières années du IVe siècle que marqua une épouvantable explosion. L'*Orbis Romanus* tout entier parut en proie à la terreur. Les faits ont été énormément grossis. On les a racontés avec de prodigieuses inexactitudes; mais atténuez ces récits, modifiez-les, diminuez-les comme je vais le faire avec l'aide de Sulpice; soumettez les milliers de milliers de victimes du martyrologe officiel à la plus sévère critique; les chiffres s'évaporeront, les centaines de mille, les dizaines, même le simple mille pourra disparaître, laissant sans emploi les zéros d'abord si largement

utilisés. Il restera encore ceci : les hommes d'Etat du polythéisme, — des gouvernants de premier ordre, je qualifie ainsi Dioclétien et Galerius, — qui avaient jugé indispensable la suppression du nouveau culte et cru à l'exécution facile de ce dessein, durent s'arrêter, lassés et épouvantés après en avoir constaté l'impraticabilité absolue. Leur aveu d'impuissance prit la forme d'un édit qui concédait une trêve. Cette trêve se changea bientôt en un droit d'exister légalement reconnu. Ce droit à la vie officielle ne tarda guère à se changer en prérogative de supériorité et en privilège. Mais une si étonnante victoire, non plus que les succès qui la suivirent, ne sauraient s'expliquer par la vigueur et l'énergie de l'assaillant. A vrai dire, il n'y eut pas d'assaut. Dans ce conflit si extraordinairement inégal, les chrétiens restent maîtres du champ de bataille, non parce qu'ils ont violemment attaqué, mais parce qu'ils ne se sont pas défendus. Leur merveilleuse résolution de se laisser décimer sans résistance, voilà la clef de leur triomphe. L'édit de 311 le laisse lire à chacune de ses lignes. Les glorieux empereurs s'y déclarent vaincus par la douceur, la soumission, la résignation mise au service d'une foi inébranlable.

Comment les chrétiens réussirent, non pour avoir vivement attaqué, mais pour ne s'être pas défendus.

Ce fait, qui réduit à néant les maximes à la mode sur le rôle indispensable de la force pour procurer l'avènement des idées nouvelles, constate assez l'utilité qu'il y aurait présentement à restituer au mot *martyr* la signification précise dont l'usage l'a peu à peu dépossédé. Les mots sont les très sûrs confidents de l'histoire véritable; mais il est besoin de tenir soigneusement registre de leurs multiples déviations. Je crois m'être aperçu, par les emplois trop lâches qu'on a faits de celui-ci, que nous sommes en train d'oublier ce que fut le martyr et ce que c'est que le martyre. Pourtant, qui perdrait la claire intelligence de ces termes risquerait de bien mal

Comme quoi l'édit de 311 met à néant les maximes sur l'indispensable intervention de la force dans l'avènement des idées nouvelles.

comprendre notre moderne développement. O mes amis que tourmente l'idéal social et politique, n'allez pas vous troubler pour quelque incident mal interprété ou abusivement généralisé ! Rien n'est absolu. L'esprit de révolte a eu ses heures légitimes (cf. *supra*, p. 170). Mais, tout bien pesé, c'est le martyr qui, depuis le IVe siècle, a tenu le premier rôle dans les circonstances vraiment difficiles. Le christianisme qu'il avait fondé, devenu oppressif et tyrannique, n'a jamais été plus sérieusement attaqué que par lui. Sa manière, qui consiste à être tout à la fois exceptionnellement énergique et exceptionnellement humble et résigné en s'abstenant de violence, eut toujours d'incroyables prises sur les cœurs. Nul autant que lui n'a contribué à mettre hors de débat cette vérité — d'ailleurs immémoriale, car elle apparaît, pour qui sait la discerner, dès les premiers temps des annales humaines — que l'amour, la tendresse, la pitié sont les seules puissances finalement invincibles ; et c'est pourquoi on peut nommer le martyr le plus grand victorieux que le monde ait jamais connu.

Que l'enseignement qui ressort de l'étude attentive du mot martyr n'est point absolu.

Mais qu'il se retrouve à toutes les heures décisives de notre histoire.

L'amour, la tendresse et la pitié, seules puissances invincibles de ce monde.

V

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DU MARTYR POSITIVEMENT CONÇUE (1)

Sulpice étant le premier qui ait donné une forme systématique à la série des persécutions, ainsi que je l'établirai tout à l'heure, j'ai dû chercher à me faire une opinion motivée sur ce sujet, aujourd'hui encore traité comme un problème historique non résolu. Soit qu'on l'étudie au point de vue du classement des étapes succes-

(1) Ce paragraphe est le début d'une étude, à nos yeux aussi nouvelle que décisive, sur ces questions, et qui se compose de quatre essais très étendus. Le premier expose surtout le côté statistique de l'histoire

La martyrologie générale.

Que cette question demande à être traitée en pleine indépendance.

sives de cette grande crise, soit qu'on l'examine en ce qui concerne le nombre approximatif des victimes, il se produit de singulières hésitations. Les gens se regardent du coin de l'œil, celui-ci redoutant de passer pour avoir fait des concessions à l'impérieux parti pris des orthodoxes, celui-là craignant de heurter par trop de positivité historique des opinions dès longtemps enracinées dans les esprits les plus émancipés. Quant à moi, j'ai pris une position si accentuée vis-à-vis du Martyr *in genere*, abstraction faite de toutes les circonstances de détail ; j'ai exprimé si nettement mon admiration pour ce résurrecteur de la Sainteté antique, vrai fondateur de la Sainteté catholique, qu'il m'est permis de négliger les précautions oratoires et de résumer en très peu de mots le résultat historique et numérique de mes impartiales études sur la martyrologie générale.

a) Impossible d'exagérer l'importance et l'influence du Martyr dans les succès de la nouvelle religion ; tout ce qui a été dit reste plutôt insuffisant, même les apologies catholiques viciées par leur trop d'étroitesse ;

b) Impossible, d'autre part, d'imaginer un amas plus monstrueux de fables absurdes et de faussetés prémédi-

des martyrs ; le second touche au côté juridique et politique ; le troisième examine les procédés et la valeur de la martyrologie générale ; le quatrième, qui ouvre des vues inattendues et frappantes sur nos annales nationales ; — il faudra lire surtout le récit de la destitution de Martin comme patron de la monarchie française et son remplacement par Denys, le pseudo-aréopagiste ; — ce quatrième essai, disons-nous, recherche quelle substance historique renferme la martyrologie individuelle en comparant les biographies les plus célèbres qu'elle contient à la Vie de Martin de Tours, modèle primordial, unique et jamais égalé, d'après notre auteur, de ce genre de récits. Nous ne pouvons pas reproduire un travail aussi considérable, mais nous devons le signaler en nous bornant à un très court extrait dont le but est de montrer à nos lecteurs que les admirations exubérantes de M. A. L. à l'égard du Martyr idéalement conçu ne l'ont pas empêché de voir clair et juste dans l'affaire et d'appliquer avec vigueur et sincérité les plus vigoureux principes de la critique.

tées que celui qui forme l'ensemble de l'histoire martyrologique.

Comme quoi les martyrs n'ont rien à perdre à une statistique exacte.

Les apologistes catholiques ont fini par déconsidérer ce si noble côté de l'évolution chrétienne en insistant avec une malheureuse opiniâtreté sur trop de faits insoutenables, plus particulièrement sur le prétendu très grand nombre des martyrs. *Sanctitas, est ens supra naturam;* la sainteté, c'est d'être au-dessus de la nature, disent les théologiens (1). Le martyr est le plus étonnant des saints. Si, au lieu d'être une élite, il était une foule innombrable, sa surnaturalité se trouverait, pour ainsi dire, évaporée ; car c'est principalement du surnaturel qu'il a été remarqué que pour frapper l'attention il doit être rare. On n'a pas su voir que plus le chiffre s'amplifiait, plus se minimisait le mérite, qui fut incomparable. Je n'éprouve, pour mon compte, aucune espèce de doute sur cette question. Le célèbre essai d'Henri Dodwell, *De paucitate martyrum*, lequel souleva tant de scandale, quoique l'auteur fût un chrétien très pieux, s'est tenu au-dessous de la vérité tout à fait stricte. Cela ressort avec éclat précisément des travaux accomplis en sens inverse, par exemple, ceux de M. de Rossi. Mais ce débat statistique que je vais dans un moment tirer au net, je ne veux pas l'aborder sans redire qu'il me paraît, au fond, insignifiant quand on se propose d'apprécier les résultats obtenus. La vérité, c'est qu'ils gagnent énormément en noblesse et en gloire, ces résultats, à mesure que décroît le nombre de ceux par qui ils furent acquis. Aussi n'ai-je ressenti aucun chagrin à voir le chiffre d'abord colossal des martyrs, en passant à travers le crible de ma critique, y laisser successivement ses centaines, ses vingtaines et même ses dizaines de mille, pour se réduire peu à peu à quelques milliers.

Qu'ils gagnent en grandeur à mesure qu'on les dégage d'absurdes exagérations numériques.

(1) Cf. Lambertini, *De canonisatione*, I, 28. 4.

Les annales martyrologiques sont remplies de puériles fictions et le martyre reste admirable.

Le rôle du martyr, dans son admirable beauté, a exercé sur les âmes une action aussi élevée que profonde. Les annales martyrologiques sont principalement composées d'illusions puériles, de fictions ridicules et de mensonges très grossiers. Une des raisons de mon attachement pour Sulpice, c'est l'énergie sobre et concentrée avec laquelle, écartant toute fantasmagorie arithmétique, il caractérise ce plus grand triomphe de la dignité humaine, *majore unquam triumpho* (32, 5, 31). Quant aux procédés par moi suivis pour en arriver aux conclusions que je viens de dire, l'exposé qui va suivre permettra de les apprécier dans leur plan essentiel et de les vérifier sans grand effort d'attention.

Impossibilité pour les écrivains orthodoxes d'adopter en cette matière un ton vraiment historique.

Au premier coup d'œil, deux points nous frappent dans cette étude : le vague extrême des informations dont on dispose, la facilité plus extrême encore de ceux qui les emploient à affirmer, sans preuve aucune, les choses qui auraient le plus besoin d'être prouvées. Ce double trait, caractéristique de toute l'histoire des persécutions, y apparaît dès le début. Dans un écrit récent entrepris avec la plus ferme intention de se placer sur le terrain positif, M. l'abbé Henri Doulcet, presque aussitôt après avoir déclaré qu'il ne s'agit que d'une question historique, aborde le problème de la classification des persécutions en citant une phrase de Bossuet où il est dit que la première crise, au lieu de se placer au règne de Néron, devrait être rangée sous celui d'Hérode, ce méchant roi ayant fait égorger tous les petits Juifs de l'âge de Jésus (1). Nous avons déjà vu que les sept jeunes Mac-

(1) *Essai sur les rapports de l'Eglise chrétienne avec l'Etat romain*, par Henri Doulcet. C'est dans sa *Sixième élévation sur les mystères* que Bossuet exprime cette appréciation, qu'il avait d'ailleurs empruntée à *la Cité de Dieu* : « *Rex fuit Herodes*, etc. » (XVIII, 32.) M. Doulcet pense que « le problème historique » se trouve ainsi exposé « avec autant de précision que d'éloquence » (II).

chabées étaient tenus pour des martyrs catholiques. Le même honneur, en remontant plus haut, a été décerné aux trois compagnons de Daniel que Nabuchodonosor essaya vainement de brûler vifs dans sa fournaise. Il ne me serait pas difficile de montrer que plusieurs théologiens autorisés affirment qu'Abel, tué par Caïn, fut le premier martyr. Ces diverses appréciations, qui déplacent à tour de rôle la limite des événements, nous jettent en pleine fantaisie romanesque. Je ne me refuse pourtant pas à reconnaître qu'au point de vue où sont placés ceux qui se les permettent, elles ne sont pas aussi incohérentes qu'il semblerait à première vue. Elles découlent de la haute donnée théologique concernant la pérennité du catholicisme. L'Eglise n'étant rien autre chose que le plan universel de Dieu, la catholicité débute avec la création. C'est pourquoi, dès le commencement du monde, il y eut des martyrs, de même qu'il y eut des hérétiques, comme le constate Epiphane. Seulement, on doit opter ; et si les considérations de ce genre demandent à être tenues pour sérieuses et valables, il n'y a plus à parler d'histoire. Ecartons-les donc sans plus de cérémonie et partons de l'opinion traditionnelle, celle qui voit dans Néron le premier persécuteur, et dans les lamentables victimes de sa cruauté à la suite de l'incendie de Rome les premiers martyrs. Il est assurément plus que douteux que Néron ait eu l'intention de frapper ces misérables à cause de leur religion ; il est en tout cas bien certain qu'aucun d'eux ne songea en mourant à rendre témoignage à Jésus ; deux conditions indispensables cependant, d'après la Sacrée Congrégation des Rites, pour constituer le martyr. Mais, d'autre part, il n'est pas contestable que les effroyables scènes de l'an 64 mirent pour la première fois en vedette le nom des chrétiens, et l'animosité des Juifs aidant, les désigna aux fureurs de la foule presque toujours obéies par la com-

Caractère illimité et indéfini des narrations traditionnelles.

Tentative pour préciser l'étendue des persécutions.

plicité plus ou moins spontanée des magistrats. Je montre plus bas que Sulpice a dû se tromper lorsqu'il affirme l'existence de lois régulières portées contre le christianisme par Néron. Le grief principal, presque unique, des apologistes consiste en ceci, que leurs coreligionnaires sont frappés sans motif légal et sans forme de procès. La vérité, c'est que, pendant cette période, la « persécution » ne fut jamais une « poursuite », pas même dans le cas des martyrs de Lyon. Elle prit toujours la forme de l'émeute. Pour s'exercer, elle n'avait donc pas besoin de lois. Quoi qu'il en soit de ce détail, si nous acceptons pour date le début, la « tribulation », θλῖψις, de l'an 64, et pour date de clôture l'édit de capitulation rendu en 311, la crise se trouve resserrée dans un espace de 247 années, au cours desquelles se sont produits tous les faits intéressant réellement la martyrologie générale. Même ainsi délimité, le champ de recherche reste très vaste, sans compter que l'ivraie et la mauvaise herbe y foisonnent, que la confusion y est extrême et qu'une épaisse obscurité l'enveloppe.....

Il faut nous occuper non des martyrs, mais du Martyr.

Aujourd'hui, la critique a poussé son œuvre jusqu'au bout. Il ne subsiste plus aucun mystère. J'ai donné les principaux résultats auxquels ont abouti la science et l'expérience de M. de Rossi, associées à la sagacité inflexible et pénétrante de notre abbé Duchesne. Ces deux maîtres de l'archéologie catholique nous ont appris comment le martyrologe hiéronymien (plus tard romain) s'est édifié; quelle en fut l'exacte provenance, et par suite, de quelles mains naïves, audacieuses, inexpertes tout à la fois, il se vit revêtir de sa plus antique forme. Désormais, il est permis d'affirmer sans exagération d'aucune sorte que les fondements de l'histoire des martyrs, considérée au point de vue statistique, sont absolument ruineux et sans solidité. De l'examen critique des textes,

une vérité ressort très évidente : c'est qu'en ce qui concerne la question de nombre, ils autorisent toutes les diminutions, même toutes les négations. Le fait général subsiste seul dans son grand ensemble : il y eut des martyrs ; il y en eut beaucoup : ils furent admirables. C'est pour cela que, lorsque je m'occupe d'eux, j'aime mieux, écartant toute précision arithmétique, les caractériser par un terme abstrait et parler non des martyrs, mais du Martyr.

André Lavertujon.

L'HISTOIRE DU TRADE-UNIONISME

EN ANGLETERRE

Il faut rassurer les lecteurs de la *Revue occidentale* : les quelques lignes qui suivent ne vont pas les astreindre à une nouvelle lecture de l'intéressant historique publié ici même par notre ami Fagnot. Nous ne voudrions en aucune façon, pour cette question spéciale, prendre la place qui appartient à des travaux plus importants et d'un caractère plus général.

Cependant, en raison même de l'utilité du travail de M. Fagnot, des instructives comparaisons qu'il suscite, il nous a paru nécessaire de bien préciser le rôle exact, normal des syndicats, afin de mieux régler l'activité de leurs adhérents et leur éviter de cruels mécomptes qui conduiraient à la violence ou au scepticisme, deux conséquences également redoutables.

Réduite à ce qu'elle a d'essentiel, l'histoire du Trade-Unionisme en Angleterre est appelée à rendre de réels services aux travailleurs français qui, à défaut d'une lecture de la traduction de l'ouvrage original, pourront ainsi s'initier au mouvement syndical anglais et tirer d'utiles enseignements d'une expérience péniblement acquise.

Si nous faisons un parallèle entre la situation précaire dans laquelle végètent bon nombre de syndicats français et la situation vigoureuse et prospère des syn-

dicats anglais, il vient tout naturellement à l'esprit de rechercher les causes de cette différence. Beaucoup de citoyens français et même étrangers ont dû s'en montrer fort surpris et interroger les faits pour en trouver une explication probante; ils ont pu, comme conclusion, en induire l'infériorité du caractère français, moins assoupli, moins discipliné, et dont l'individualisme excessif a développé l'esprit d'indépendance et fait perdre la notion du devoir social au risque de tout désorganiser.

Et pourtant, l'étude attentive des syndicats anglais permet de suivre leur évolution et de s'apercevoir qu'au fur et à mesure de l'expérience des faits, de la connaissance des mobiles qui font agir les hommes, le but à atteindre par ces groupements s'est modifié, les moyens employés pour réaliser leur programme ont varié d'une époque à l'autre, et qu'à des périodes prospères ont succédé des crises épouvantables, que la désagrégation des organisations les plus solides a été la conséquence de la résistance implacable des patrons et de la mauvaise tactique de ceux qui dirigeaient les syndicats ouvriers.

Il y a plus de quatre-vingts ans que les travailleurs anglais ont commencé l'organisation syndicale, et durant cette période presque séculaire, les plus curieuses variations se sont produites, les doctrines les plus diverses ont agité les membres des Trade-Unions, tantôt révolutionnaires, songeant à faire la grève générale pour obtenir la journée de huit heures (ce n'est donc pas nouveau !), tantôt hostiles à l'action politique et législative, mais proclamant toujours le droit à la résistance, à la grève — droit d'ailleurs conquis au prix des luttes les plus opiniâtres, des sacrifices les plus pénibles.

Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus instructif dans cette évolution, souvent marquée par de violentes agitations, c'est la persistance de l'esprit syndical, ce sont ces groupements renaissant des plus terribles catas-

trophes. Grâce à des cotisations extrêmement élevées, lourdes pour le budget ouvrier, le prolétariat anglais organise de nombreuses institutions secondaires autour des syndicats : caisses de chômage, de maladies, de retraites, qui viennent consolider, cimenter les Unions de métiers et leur assurer une prospérité et une puissance incomparables.

Aux avantages que procure cet esprit de sacrifice par lequel l'ouvrier anglais se résigne avec une remarquable persévérance à verser de fortes cotisations, il faut joindre ceux qui tiennent au caractère organique des populations anglo-saxonnes, qualité précieuse qui se remarque même chez les esprits les plus avancés du parti ouvrier anglais. C'est ce qui explique la prudence et la méthode pour ainsi dire rationnelle avec lesquelles ils font mouvoir les masses syndicales, aussi disciplinées qu'énergiques dans leurs revendications.

Mettons en parallèle la direction suivie en France par les organisations ouvrières, leur continuelle tendance à recourir à l'action législative, à escompter sans cesse l'intervention de l'Etat. Cette première erreur est la source des plus dangereuses déceptions; elle paralyse l'initiative d'une grande partie du prolétariat français, qui ne veut voir de remède que dans la protection du Parlement et des pouvoirs publics. Une autre fraction des travailleurs français considère l'action politique ou l'intervention de l'Etat comme un moyen de transformation ou d'amélioration sociale absolument secondaire, sinon impuissant. C'est sur cette double thèse que se divisent les ouvriers français — sans négliger de signaler l'émiettement des groupes syndicaux, dû aux rivalités des diverses écoles socialistes dont les variations doctrinales, la mobilité de leur plate-forme d'action ont semé le trouble et amené un dangereux scepticisme parmi le prolétariat.

Telles sont, sommairement esquissées, les incontestables causes de la défectueuse organisation syndicale en France, qui aboutissent fatalement à une insuffisante action pour la défense des intérêts professionnels et économiques des travailleurs.

En touchant ce point précis de comparaison entre le système de défense sociale employé par les ouvriers anglais et les différents procédés préconisés en France, on s'aperçoit de la profonde divergence qui existe dans le but poursuivi : les uns assignent aux syndicats et aux unions de syndicats une intervention constante, de tous les jours, pour l'amélioration graduelle des conditions du travail, pour la réduction des heures de présence à l'atelier, pour l'élévation ou contre la réduction des salaires, pour le respect de la dignité et de l'indépendance des ouvriers, etc. Les autres — et parmi ceux-ci tous les collectivistes et les communistes — attribuent aux syndicats ouvriers une mission de transformation totale de la société avec ou sans le concours des pouvoirs publics, par la suppression de la propriété individuelle : capitaux, instruments de travail, terre, etc., le tout exploité par la société, la commune et l'Etat. Les anarchistes eux-mêmes déclarent que les syndicats doivent devenir les instruments de la transformation rigoureuse, complète de l'ordre actuel par la suppression — je n'insiste pas sur les moyens — de toute autorité : patronat, gouvernement, armée, tout ce qui constitue un pouvoir quelconque; à cette condition seulement, suivant eux, l'humanité vivra heureuse, en pleine harmonie, par la seule volonté des individus, s'associant à leur guise et donnant un libre essor à leur activité et à leurs besoins.

Il y a, à notre avis, une erreur capitale dans cette conception du rôle présent ou futur des syndicats. Pour les positivistes, dont nous sommes, l'organisation syndi-

cale est un moyen de lutte, de défense corporative, dont l'action sera de plus en plus efficace à mesure que les travailleurs acquerront une plus grande unité de vue, une conception plus nette du véritable rôle social de la richesse et des conditions de sa répartition. L'ordre social, dans ses bases essentielles, est au-dessus de toute tentative de renversement total. Il est puéril de croire que l'on détruira, que l'on supprimera, en un moment ou par une série de mesures violentes, des institutions et des habitudes établies d'après les besoins réels de notre nature et à la suite de laborieux et pénibles efforts séculaires.

Le problème qui passionne le monde moderne n'est pas seulement matériel : il est avant tout intellectuel et moral. La transformation désirée par tous les militants, le changement profond à opérer dans les esprits sur la notion et l'*usage* de la richesse, sur le *concours* et l'*indépendance* des individus dans l'accomplissement de leur tâche, dépendent rigoureusement de la mentalité et des mœurs. Malgré les travaux décisifs et admirables d'Auguste Comte, qui l'ont amené à établir, le premier, les lois fondamentales qui gouvernent les phénomènes sociaux, — ou la physique sociale, — l'ignorance, la division, l'incohérence existent encore dans la plupart des esprits ; la synthèse qui ralliera tous les hommes et fera converger leurs efforts vers une solution définitive n'est pas encore assez répandue.

La vérité sur le rôle des syndicats — l'observation et l'expérience le démontrent — est dans l'entente, la cohésion, l'union des prolétaires de toutes les professions et de tous les pays pour la défense de leurs intérêts *professionnels*. Par la constitution de ces Unions nationales et internationales, le prolétariat développera sa force matérielle, son action morale, pour réaliser plus sûrement, par une intervention constante, les améliorations so-

ciales que justifie l'avènement du régime industriel se substituant de plus en plus au régime militaire.

Dans cette lutte quotidienne que les travailleurs doivent soutenir à l'aide d'une sérieuse organisation syndicale, il leur faut absolument posséder non seulement des sentiments généreux, mais aussi des idées générales. Ils doivent envisager la question sociale dans toute sa complexité, dans toute sa grandeur, et ne pas s'attacher exclusivement à des solutions partielles, partant insuffisantes, inférieures, qui les détournent de la solution générale, seule complète et définitive.

Parmi ces solutions partielles, la *mutualité* nous paraît être un procédé secondaire, utile pour attirer et conserver dans les rangs des syndicats un plus grand nombre de membres. Et qu'on ne perde pas de vue que ces caisses de mutualité, sous formes multiples, étant alimentées par les deniers des travailleurs dont les salaires sont déjà insuffisants, dispensent les patrons de faire le moindre sacrifice sur leurs profits en faveur de leurs ouvriers.

En affirmant très énergiquement la nécessité de limiter l'action des syndicats aux choses purement professionnelles et économiques, — et elles sont assez importantes, — d'en exclure rigoureusement la politique et la cuisine électorale, nous pensons aussi qu'il leur appartient de lutter avec la plus grande vigueur contre l'esprit rétrograde de la magistrature, de certains patrons, de certains hommes politiques qui, étrangers à la vie de l'ouvrier et remplis de préjugés contre l'organisation syndicale, interprètent d'une manière aveugle et implacable les théories vieillottes de la liberté du travail au seul profit des chefs industriels ou de ceux des ouvriers qui, n'ayant aucune notion de solidarité, trahissent leurs camarades pour acquérir plus facilement une situation.

Il y a donc nécessité de conquérir l'opinion dans tous

les milieux, afin d'arriver à établir une jurisprudence qui fixe les limites précises où doivent s'arrêter l'intolérance des uns et les droits des autres.

Pour dire en un mot la pensée qui inspire cet article, — pensée qui découle d'ailleurs de l'étude impartiale de l'ouvrage de M. Sidney Webb (si heureusement résumé par l'ami Fagnot), — les syndicats ne peuvent pas être des instruments de transformation violente de la société ni de révolution politique ; leur tâche est plus spéciale, plus immédiate et plus pratique.

Mais il est non moins indispensable de préparer l'avènement d'une doctrine générale qui éclaire l'intelligence, qui développe l'altruisme des sentiments et règle les actes, pour réaliser ce qu'Auguste Comte appelle « l'incorporation du prolétariat à la société moderne, où il n'est que campé » ; ce qui revient à dire que tous ceux qui produisent, par l'accomplissement de leurs fonctions normales et spéciales, doivent jouir des avantages matériels, intellectuels et moraux que peuvent assurer les conditions sociologiques du monde. Dans les circonstances présentes, c'est aux philosophes, aux savants, alliés aux prolétaires, à faire converger leurs travaux vers cette solution générale nécessaire.

Et pendant la longue période de transition, c'est aux travailleurs de poursuivre leur organisation et de se familiariser avec les doctrines qui aspirent à la direction ou à la transformation de la société. L'étude de ces doctrines, guidée par un large esprit de tolérance, développera en eux les qualités nécessaires pour assurer le concours et le dévouement social indispensables au fonctionnement et à la prospérité des organisations ouvrières.

Seule, cette double action parallèle et convergente des hommes qui pensent et des hommes qui produisent préparera — en se conformant de mieux en mieux à la marche naturelle de la civilisation qui règle l'évolution

sociale envers et contre tous — l'avènement du régime nouveau.

La base de l'éducation générale actuelle n'est que la poursuite âpre des satisfactions individuelles, inspirée par cette odieuse convention, acceptée partout, que le fort peut rationnellement se faire la part du lion dans la curée sociale. Malgré toutes les déclamations sur l'égalité des sexes et des individus, — égalité fausse, contraire à la plus simple observation des faits, égalité d'ailleurs non désirable, et de laquelle la marche de la civilisation nous éloigne de plus en plus, — nous savons qu'il y a des êtres favorisés par la nature, bien doués au point de vue physique, intellectuel et de l'énergie, et qu'il y en a aussi, pour des causes personnelles ou involontaires, qui, victimes de leur faiblesse, sont parmi les éternels sacrifiés de la société. C'est contre les conséquences de cette double et cruelle manifestation de l'égoïsme humain que tous ceux qui ont dans le cœur quelque sentiment de justice et de bonté doivent énergiquement réagir.

Les syndicats sont, à ce titre, une excellente école de dévouement : la défense des faibles par les forts y est stimulée et doit y devenir la règle de chacun de leurs membres, sous peine de rester d'impuissantes associations de vulgaires égoïstes. Dans cette modification morale nécessaire apparaît l'urgence d'une doctrine qui règle et rallie les individus, qui leur fasse adopter et pratiquer cette sublime formule d'Auguste Comte : « Vivre pour autrui ; penser pour agir, et agir par affection. » Toute la transformation de l'avenir, par un nouvel idéal dans l'éducation, nous semble contenue dans cette conception, bien autrement efficace que la haine, bonne à détruire, mais incapable de créer.

Je ne saurais achever ces trop rapides appréciations sans engager vivement les travailleurs français à lire et

à méditer le contenu du travail de M. Fagnot (1), car je suis sûr qu'ils y puiseront une notion forte et précise de la direction normale que devront adopter les organisations ouvrières.

A. Keufer.

Paris, 2 août 1898 (18 Dante 110).

(1) Résumé de l'ouvrage de M. et Mme Sidney Webb, brochure in-8°, en vente rue Monsieur-le-Prince, 10 : 60 centimes; franco, 80 centimes.

BULLETIN DE FRANCE

I. — CONFÉRENCE DE M. KEUFER, A VALENCE

Poursuivant son infatigable apostolat syndical et social, notre sympathique confrère M. Keufer a fait, en février, une tournée dans le Midi, au cours de laquelle il a donné des conférences publiques à Nîmes, Montpellier, Nice, Cannes, Avignon, Montélimar, Valence, etc.

La *Fédération du Livre*, sachant apprécier la valeur de son secrétaire général, l'invite à donner des conférences publiques partout où les syndicats ouvriers en manifestent le désir. La parole si généreuse et si sage de M. Keufer porte ainsi ses fruits non seulement chez les typographes, mais, ce qui est plus utile encore, parmi les ouvriers de toutes professions et même dans toutes les classes sociales. Si, en effet, l'auditoire habituel de M. Keufer est surtout composé d'ouvriers, il comprend aussi des femmes, des patrons, du public en général et souvent des représentants des pouvoirs locaux.

Nous sommes heureux de reproduire, d'après le *Journal de Valence*, l'excellent compte rendu de la conférence donnée par M. Keufer à Valence, le 23 février dernier, sous les auspices de la Bourse du travail de cette ville. Auparavant, nous remercions vivement, au nom de la Société positiviste, M. L. Dumont qui, dans son brillant article, a rendu un si délicat hommage aux sentiments simples et élevés du conférencier. F. F.

***

Le foyer du théâtre était trop petit pour contenir hier soir les citoyens venus pour entendre M. Keufer, délégué général de la Fédération des travailleurs du livre, membre du Conseil supérieur du travail, dans sa conférence sur l'*Utilité des Syndicats et leurs attributions*.

Les assistants n'ont pas eu à regretter leur empressement ; nous avons même la conviction qu'ils se félicitent aujourd'hui d'avoir profité de l'occasion à eux offerte de s'instruire sur des questions souvent controversées et pourtant si peu connues de la masse du public.

La réunion était présidée par M. Raymond Crouzet, secrétaire du bureau de placement gratuit de la Bourse du travail, assisté de

MM. Alligier, secrétaire général, et Victor Eydaleine, trésorier de la Bourse.

En ouvrant la séance, M. Crouzet présente le conférencier dont il retrace la brillante carrière de militant de la cause syndicale.

M. Keufer prend ensuite la parole. Il remercie le président qui, dit-il, a exagéré son éloge, ce qui le met dans l'obligation de solliciter l'indulgence de l'assistance. Il ne vient pas, en effet, parler en orateur, mais en simple ouvrier mettant au service de ses camarades les connaissances qu'il a pu acquérir et un complet dévouement à leurs intérêts.

Ce début, modeste, mais plein de tact et de cordiale franchise, conquiert tout de suite l'auditoire, ainsi qu'en témoignent les applaudissements unanimes qui le soulignent.

Keufer justifie pleinement, par la suite, la confiance ainsi spontanément manifestée.

Il est vraiment l'homme de son œuvre de solidarité et de progrès social. Son langage ne cesse pas un seul instant d'être empreint de la sincérité, de la loyauté et de la force de vérité dont l'expression transparaît, en quelque sorte, en sa sympathique physionomie.

C'est un travailleur parlant à des travailleurs des choses qu'il connaît admirablement, discutant leurs intérêts — qui sont aussi les siens — avec une compétence acquise par des études approfondies et par l'expérience, plus précieuse encore.

A côté des droits, il y a des devoirs; Keufer n'oublie pas de le dire à ses camarades, et il insiste autant sur la nécessité, pour eux, d'accomplir consciencieusement ces devoirs, que sur l'urgence de revendiquer les droits.

Que nous voilà loin des rhéteurs se bornant à flatter le travailleur, à éveiller en lui l'envie et la haine! Et comme ce langage du bon sens, de la sagesse, faisant appel à la seule raison, nous repose des bavardages et des divagations enflammées des enfileurs de phrases, trop souvent à la recherche d'une popularité pouvant se traduire en un mandat électoral!

Le conférencier examine d'abord les conditions actuelles du travail et constate que le machinisme, — conséquence fatale du progrès scientifique, — la concurrence féminine et diverses autres causes d'ordre secondaire, tendent à créer le chômage, à avilir les salaires, à mettre le travail à la merci du capital.

Comment remédier à cet état de choses? Comment assurer au travail une équitable rémunération?

On propose de nombreuses solutions... théoriques. Le communisme, le collectivisme, le socialisme chrétien, l'anarchisme, etc..., ont la prétention de résoudre le problème social et de réaliser l'idéal de bien-être vers lequel, de tout temps, a tendu l'effort des travailleurs.

Leurs solutions, cependant, sont très discutables, et, en tout cas, sont viciées par cette tare essentielle : l'impossibilité de la mise en pratique immédiate.

Or, il faut au prolétariat, non pas un parfait bonheur hypothétique, mais des améliorations tangibles.

Les obtiendra-t-on, ces améliorations, par le jeu de l'économie politique basée sur la loi de l'offre et de la demande? Oui, lorsque

la liberté de l'ouvrier de louer son travail ne sera pas limitée par le besoin, par la misère, par la faim, lorsque cette liberté sera aussi entière que celle de l'employeur -- c'est-à-dire jamais.

Il est une doctrine sociale — une véritable science — qui affirme que tous les phénomènes moraux, économiques et sociaux sont régis par des lois, de la connaissance desquelles dépend l'organisation rationnelle, positive, équitable, de la société. C'est le socialisme positiviste préconisé par le philosophe Auguste Comte. Peut-être est-ce là l'avenir!

Mais, en attendant que l'on ait découvert la solution définitive de la question sociale, le prolétariat demeurera dans son état d'infériorité, de subordination et de misère imméritée, s'il ne sait pas utiliser sa force par la solidarité.

La solidarité! Voilà le dernier terme, dans la situation de transition actuelle, du problème social.

Il faut que les travailleurs d'une même corporation, ayant par conséquent des intérêts identiques, s'unissent, se *syndiquent* pour la défense de ces intérêts. Et pour donner plus de force à leurs revendications, il faut que ces syndicats eux-mêmes se rapprochent et créent des centres d'action tels que les *Unions de syndicats* et les *Bourses du travail.*

Ces associations, d'abord locales, puis nationales et enfin internationales — le commerce, l'industrie, la banque n'ont-ils pas, eux, une extension internationale? — deviendront ainsi puissantes et sauront imposer le triomphe du bon droit et de l'équité.

Les syndicats professionnels, légalement reconnus par la loi de 1884, poursuivent un but multiple : création de conseils de prud'hommes, établissement d'un tarif, réglementation de l'apprentissage, limitation des heures de travail, et réglementation du travail des femmes qui, si elles peuvent, au nom de la liberté tant prêchée par les économistes, concurrencer l'homme, devraient du moins, à travail égal, recevoir salaire égal.

M. Keufer développe chacun de ces points, étayant son raisonnement de nombreux exemples fournis, pour la plupart, par le prolétariat étranger qui a fortement devancé, dans la voie du progrès, le prolétariat français. Ses explications sont décisives et doivent entraîner la conviction chez les esprits non prévenus, chez tous les hommes de bonne foi — patrons, bourgeois et ouvriers.

Il poursuit en démontrant l'utilité des syndicats, non seulement en vue d'obtenir ces moyens d'amélioration, mais aussi, dans les cas extrêmes, pour la lutte contre le patronat exploiteur. La grève est une arme de combat légale, reconnue efficace même par les économistes tels que Leroy-Beaulieu; mais il ne faut y recourir qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation.

Le conférencier insiste ensuite très vivement sur la nécessité d'un enseignement populaire capable de refaire la mentalité de la masse du peuple et de lui donner la pleine conscience de ses devoirs aussi bien que de ses droits. C'est, en effet, sur l'opinion publique qu'il faut d'abord agir, pour la préparer aux réformes urgentes et la mettre en mesure d'en imposer la réalisation.

Après avoir indiqué qu'il convient de proscrire rigoureusement des organisations ouvrières la politique et les questions religieuses

qui divisent et incitent à la haine, M. Keufer s'attache à combattre l'esprit de dénigrement et de défiance à l'égard de leurs représentants professionnels qui, malheureusement, anime trop souvent les travailleurs.

Il s'élève aussi très énergiquement contre la véritable lâcheté dont font preuve certains ouvriers s'abstenant d'entrer dans les syndicats par peur des représailles patronales : que les syndiqués soient toujours consciencieux et probes dans l'accomplissement de leur tâche, ils n'auront rien à redouter et les patrons les occuperont même de préférence.

M. Keufer conclut par un appel éloquent à la solidarité; il déclare qu'il sera largement payé de sa peine si ses explications et ses conseils contribuent à accentuer à Valence le mouvement syndical.

Une triple salve d'applaudissements accueille cette péroraison. Le conférencier est vivement félicité par de nombreux auditeurs.

L'intervention d'un contradicteur fournit à M. Keufer l'occasion d'une chaleureuse improvisation qui lui vaut des bravos enthousiastes.

M. Crouzet, président, au nom de l'auditoire et au nom de la Bourse du travail qui a organisé la conférence, remercie chaleureusement M. Keufer et invite instamment les travailleurs valentinois à entrer dans les syndicats, à en créer de nouveaux et à se grouper autour de la Bourse du travail (*Applaudissements répétés*).

La séance est levée à 11 heures.

La conférence d'hier portera ses fruits, nous l'espérons. Nous y aiderons, en ce qui nous concerne, dans le sens si clairement indiqué par le conférencier.

L. Dumont.

II. — CONFÉRENCE DE M. MOULIN

(Professeur de philosophie au Lycée de Tournon.)

Les Idées de Descartes, d'Auguste Comte et de M. A. Bertrand, sur l'instruction du peuple.

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, la conférence de M. Moulin a eu lieu dimanche dernier, au théâtre d'Annonay, à 8 heures du soir.

M. Charra, adjoint au maire et président du *Sou*, a présidé la conférence en remplacement de M. Déaux, maire, absent.

Sur la scène, nous avons remarqué bon nombre de conseillers municipaux et les membres du Comité du *Sou*.

M. Charra, par une charmante allocution, a présenté l'orateur à l'auditoire et lui a cédé immédiatement la parole.

Après avoir remercié le président et les membres du Comité du *Sou*,

ainsi que l'assemblée, M. Moulin a abordé immédiatement son sujet : « Les idées de Descartes, d'Auguste Comte et de M. A. Bertrand, sur l'instruction du peuple. »

« *Toute la Science pour tout l'Homme et pour tout le Peuple,* » telle est la devise, empruntée à Fitche, que M. Alexis Bertrand, professeur de philosophie et de sociologie à l'Université de Lyon, donne à son beau livre sur l'*Enseignement intégral*, tout récemment paru.

Ce livre ne prétend pas innover. Il se réclame au contraire de deux prédécesseurs illustres, Descartes, Auguste Comte.

Le premier, en plein XVIIe siècle, osa concevoir un système d'instruction applicable à tous les hommes et capable d'émanciper les plus humbles intelligences en les amenant au niveau des esprits les plus ornés. Le plan d'instruction populaire et professionnelle qu'il traça pour le fermier général d'Alibert, et dont sa mort arrêta l'exécution, contient des indications du plus haut intérêt sur le but, les moyens et la méthode d'un tel enseignement, qui devançait de deux siècles les idées de l'époque.

Après Diderot, Condorcet, Lakanal, Auguste Comte, de 1820 à 1850, reprend ces idées en leur imprimant une originalité vigoureuse. La base de la réforme pédagogique instituée par Comte est, d'une part, la substitution d'un enseignement purement scientifique et « positif » à l'enseignement surtout littéraire et formel dont notre pays, pour son plus grand détriment, a pris l'habitude, depuis de longs siècles, grâce surtout aux éducateurs religieux et à la culture gréco-latine.

C'est ensuite l'adoption d'un ordre rationnel, et probablement définitif, à observer dans l'étude des sciences, et dans leur enseignement, à tous les degrés. Cet ordre est le suivant : les *Mathématiques*, puis l'*Astronomie*, puis la *Physique*, la *Chimie*, l'histoire naturelle ou *Biologie*, puis la science sociale ou *Sociologie*, enfin la *Morale*.

Auguste Comte, loin de vouloir saturer, comme on l'a prétendu, de science pure l'esprit des jeunes enfants, entend au contraire que les 14 ou 15 premières années de la vie soient consacrées uniquement à l'éducation physique et, si l'on veut, esthétique et pratique; la mère devra être, autant que possible, le principal, sinon l'unique éducateur. Il s'agit, avant tout, de procurer aux enfants, avec une vie saine, de bonnes habitudes morales. La théorie, la science, ici, n'ont que faire encore. Tout au plus, en face des nécessités de la vie moderne, moins pressantes pourtant il y a 60 ans qu'aujourd'hui, permet-il, dans cette période, l'apprentissage, tout oral et pratique d'ailleurs, des langues vivantes.

La puberté venue, on joindra l'instruction à l'éducation. Sept années seront nécessaires, à raison d'une pour chacune des sciences dont la sériation hiérarchique vient d'être indiquée plus haut. Dans toutes les écoles, établies sur un même plan général, et dont sera couvert le sol du royaume de la République, tous les enfants recevront, aux frais de l'Etat, le même enseignement « positif », qui comportera, au total, 280 leçons (à raison de 40 par année, défalcation faite des vacances), ou 360, si l'on accepte, avec Auguste Comte lui-même, de doubler le nombre d'heures d'enseignement consacré aux deux premières sciences, pendant les deux premières

années du « noviciat positiviste ». Il est clair en effet, qu'à 14 et même 15 ans, l'intelligence n'est pas assez ferme, ni l'attention assez stable, pour retirer, du premier coup, de l'étude des deux sciences les plus abstraites, la mathématique et l'astronomie, tout le fruit qu'on sera plus tard en droit d'attendre des autres, bien que plus rapidement étudiées.

Chimère, dira-t-on? Vous n'apprendrez jamais en si peu de temps *toutes* les sciences à tous les enfants. D'abord, répondrons-nous, êtes-vous plus assurés de les leur apprendre avec le système actuel, qui marche à peu près au hasard et n'observe aucun ordre sérieux, aucune loi logique ou psychologique avouable? Nous avons, nous, du moins, un encouragement, un exemple glorieux dans l'*Histoire de la Révolution*. Il faut lire dans le *Livre du Peuple*, de Michelet, qui devrait être notre bréviaire à tous, le récit suggestif de cette superbe tentative d'un enseignement populaire, rapidement conféré, comme le font les prêtres des sacrements quand le temps presse, à toute une jeunesse ardente et studieuse, assoiffée de science autant que de liberté. Les savants les plus réputés, les penseurs les plus illustres sollicitaient alors de la Convention et du Directoire les plus humbles fonctions de l'enseignement national. On voyait Lagrange et Laplace, dans des locaux improvisés et nus, enseigner les mathématiques et l'astronomie depuis les premiers éléments jusqu'aux spéculations les plus hautes; Monge, la physique; Berthollet, la chimie. A l'Ecole Normale, à l'Ecole Polytechnique, que venait de fonder Carnot, de nombreux jeunes hommes, venus de loin, à pied, quelques-uns en sabots, comme Drouot, apprenaient comme on combattait, et faisaient, en 3 mois, 3 ans de cours!



La question de l'instruction et de l'éducation populaires vient de faire, sans contredit, grâce au livre de M. Bertrand, un pas considérable. Avec une précision supérieure et une grande sûreté de vues dans le détail, nous le voyons décrire, d'abord les établissements scolaires — instituts et collèges — qu'il destine à l'immense majorité des jeunes Français; pour les autres, minorité qui n'est pas nécessairement une « élite », l'auteur de l'*Enseignement intégral* a rêvé une organisation, probablement transitoire, et dont les principes généraux sont d'ailleurs identiques. En ce moment même, dans une série d'articles remplis de verve et d'érudition, que publie la *Revue Encyclopédique*, M. Bertrand décrit « le lycée de demain ».

Ni théoriquement absurde, quoi qu'on en ait dit, ni pratiquement irréalisable, puisqu'une admirable floraison d'œuvres scolaires, à côté de l'*alma mater*, en annoncent et en préparent la prochaine réalisation générale, le système d'enseignement intégral préconisé par le savant professeur lyonnais reposera essentiellement sur une redistribution nouvelle de la matière actuelle de nos études, dont le tort le plus impardonnable est d'être, comme l'avaient déjà vu Descartes, Diderot et Comte, hétérogènes, dispersives et sans unité.

Sept années d'études, à raison de trois ou quatre leçons seule-

ment par semaine, le soir, la journée finie, pour les jeunes gens occupés le reste du jour, par l'apprentissage et le métier; quatre années pour les autres, à raison de deux leçons par jour, quatre ou cinq fois la semaine, suffiront au cours d'études, inspiré irrévocablement de l'idée sérielle d'Auguste Comte. Ce seraient les *Instituts* et les *Collèges*, dont les programmes, les locaux, les laboratoires, les bibliothèques, et jusqu'aux maîtres, seraient les mêmes dans chaque centre d'instruction. M. Bertrand estime qu'il en faudrait un au moins par chef-lieu de canton, et sûrement un dans chaque commune importante.

Qu'on n'aille pas s'exagérer les difficultés matérielles et budgétaires. Tout d'abord, grâce à cette diffusion et à cette décentralisation des foyers d'enseignement intégral, on pourra — enfin! — abolir l'internat, cette plaie coûteuse. Ensuite, le nombre des professeurs, si l'on admet la possibilité de répartir l'enseignement en trois séries ou spécialités (*a*, mathématiques et cosmographie; *b*, physique, chimie et biologie; *c*, sociologie et morale), se réduisant a trois par centre d'enseignement, il n'y aura qu'à profiter, par une répartition bien comprise des ressources, plus que suffisantes, offertes de nos jours par le personnel existant.

Nous ne parlerons que pour mémoire, afin d'abréger ce trop long exposé, de plusieurs points beaucoup plus longuement développés dans la conférence de M. Moulin. Tels, l'adjonction, au cours d'instruction théorique et fondamentale, d'un enseignement professionnel et pratique aussi varié que possible suivant les régions et les besoins; la collaboration active des citoyens — agriculteurs, industriels, marchands, volontaires dévoués, comme on l'est au *Sou des écoles*, de la noble et patriotique cause de l'enseignement laïque et démocratique ; l'observation rigoureuse de certains principes pédagogiques importants, que décrit avec netteté le livre que nous étudions : l'unité dans la variété, la loi de « perspective », la loi de « cloisonnement » des sciences secondaires autour de la science principale, etc.

Il nous a semblé qu'une critique trop sévère avait été faite au livre de M. Bertrand par M. Payot, l'actif et savant inspecteur d'académie dont la ville d'Annonay garde le meilleur souvenir, et dont la partie intelligente et saine de la population ardéchoise n'a pas oublié non plus le clairvoyant libéralisme. M. Bertrand aurait oublié de préciser la nature de la morale qu'on enseignerait dans les écoles d'instruction intégrale; il aurait omis, surtout, de donner un fondement solide à la notion du devoir.

Ce reproche, ne l'oublions pas, retomberait d'un poids égal sur l'ingénieux auteur de *la Croyance* et de *l'Education morale*. Le difficile n'est pas tant de prêcher le devoir, et même de l'accomplir, que de le discerner ou de le fonder. Il est aisé de souhaiter dans les âmes futures l'intime union d'une « profonde culture critique » et d'une « foi morale intense », beaucoup moins de réaliser ce mariage. En tous cas, il est prudent de n'abandonner jamais le solide terrain de l'expérience ou de la science positive pour constituer la morale. Elle sera scientifique, positive, humaine, ou elle ne sera pas. On peut se fier, pour le reste, à l'affinité profonde du bien et du vrai, à la pénétration réciproque de la science et de la conduite.

Telle est, résumée en bref, la doctrine des partisans, anciens et actuels, du relèvement de l'esprit national par l'instruction et l'éducation intégrale. M. Barrès, dans une conférence qui, si elle avait eu lieu, eût été naturellement « admirable », estime que la culture scientifique fera de notre France un pays « mélancolique ». Nous croyons, nous, que les théoriciens, les « métaphysiciens », comme il appelle avec dédain les savants et les chercheurs d'idéal, auront avant lui et les siens l'honneur de replacer ce noble pays au premier rang des peuples, sans autres moyens ni d'autres armes que la vérité et la justice, la science et la liberté!

(*Extrait du journal* **la Haute-Ardèche**, numéro du 25 mars 1899.)

III

SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR

10, rue Monsieur-le-Prince. — DIRECTEUR : M. PIERRE LAFFITTE.

ORDRE ET PROGRÈS.

I

Les Institutions sociales en Turquie, conférence par M. AHMED-RIZA-BEY, à 3 heures très précises, 10, rue Monsieur-le-Prince, le dimanche 5 mars 1899.

II

Lectures-causeries : *Etude des Ouvrages d'Auguste Comte* (le Discours sur l'Ensemble du Positivisme), les vendredis de chaque semaine, à 9 heures du soir, 10, rue Monsieur-le-Prince.

Considérations sur la Philosophie première, par M. Ch. JEANNOLLE, les lundis de chaque semaine, à 9 heures du soir, 10, rue Monsieur-le-Prince, à partir du lundi 6 février 1899.

III

Réunions du premier mercredi de chaque mois.

De l'Enseignement intégral (appréciation de plusieurs ouvrages récents), par M. le docteur BRUNET, à 9 heures *très précises* du soir, rue Monsieur-le-Prince, 10, le mercredi 1er février 1899.

Le Mouvement positiviste et la Conception sociologique du monde, par M. P. FROUMENT (appréciation de l'ouvrage de M. Alfred FOUILLÉE), le mercredi 1er mars 1899.

Le Positivisme au Brésil, par M. Emile ANTOINE, le mercredi 5 avril 1899.

IV. — CERCLE AUGUSTE COMTE

Cours de la République, nº 119. — Le Havre.

Séance du 20 mars 1898 (23 Aristote 110).

Le 2 Bichat 90 (mercredi 4 décembre 1878), M. Pierre Laffitte vint faire au Havre une conférence où il traita **de la Morale Positive**, et, dans l'appendice de l'Introduction au consciencieux compte rendu qu'il a donné de cette conférence, dans son important ouvrage également intitulé *De la Morale Positive*, M. Emile Antoine rappelle, avec juste motif, que le *Centre Positiviste Havrais* fut institué le 8 Dante 83 (23 juillet 1871).

Pendant quinze ans, l'activité publique du groupe positiviste havrais se maintint d'une manière continue, et son action, que diverses circonstances ont rendue depuis moins apparente, n'en a pas moins laissé d'heureuses traces, qui nous permettent aujourd'hui de former de nouveau notre ancien groupement.

Il nous est, en effet, très agréable de vous annoncer la reprise systématique des travaux positivistes en notre ville, et de vous dire que, par le **Cercle Auguste Comte**, ouvert, salle du même nom, dans l'hôtel municipal Franklin, cours de la République, nº 119, nous reconstituons au Havre un *centre positiviste d'études, de propagande et d'action*, auquel nous avons l'espoir que vous accorderez votre bienveillant appui, soit comme *positiviste sociétaire*, soit comme *adhérent*, simplement désireux de s'intéresser à une œuvre de rénovation sociale.

Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,

se diront sans surprise et avec une joie cordiale, en nous voyant reparaître, ceux des nôtres qui nous connaissent assez pour n'avoir pas douté qu'un jour ou l'autre, nous rallumerions le foyer positiviste havrais, dispersé à tous les vents depuis quelques années.

Certes, les circonstances qui, pendant si longtemps, nous ont éloignés les uns des autres et ont paralysé notre action collective, sans que nous puissions encore nous regarder comme affranchis assez des difficultés jusqu'alors subies, nous autoriseraient à persévérer dans notre silence et dans notre apparente inaction, si, d'une part, nous étions moins fermes dans nos convictions et dans les espérances que nous donne la doctrine régénératrice, et si, d'une autre part,

la venue d'une nouvelle génération,

le désordre croissant des idées qui président au mouvement social,

la gravité des problèmes chaque jour soumis à l'attention publique,

enfin la nécessité d'assurer une *méthode positive* et une *base scientifique* aux manifestations de l'**opinion républicaine**,

ne nous faisaient un urgent et puissant devoir de ne pas différer davantage la reprise de nos travaux pour la diffusion du Positivisme,

la démonstration de ses solutions,

et l'application des procédés qu'il *recommande* pendant *l'inévitable* période de transition dans laquelle nous sommes entrés.

C'est donc avec confiance que nous vous faisons appel, nous proposant, si vous y consentez, de venir, aussi régulièrement que possible, vous donner des témoignages évidents de notre sincérité et de notre activité, vous demandant, en retour, de nous prêter l'appui moral et matériel qui nous est indispensable pour mener à bien la tâche que nous assumons.

Installés depuis le 1er Shakespeare 108 (10 septembre 1896) dans la salle que la Municipalité nous a louée dans l'hôtel municipal Franklin, nous y tiendrons des *réunions* d'étude et de propagande, ouvertes tantôt à nos Sociétaires exclusivement, tantôt à nos Sociétaires et Adhérents, et tantôt aussi à toutes les personnes que les sujets étudiés pourront y attirer. Dans cette salle, nous avons transporté les archives, la bibliothèque et les documents et objets divers que possédait l'ancien groupement dont nous nous proposons de reprendre l'œuvre.

Des *cours* se rattachant à l'**enseignement hiérarchique des sciences**, tel qu'il a été conçu par Auguste Comte, y seront professés, et des *conférences* systématiques y seront faites, exposant les divers aspects du Positivisme.

Nous nous proposons encore de donner un organe à notre groupe, afin de constituer par là un *lien permanent* et *public* entre nos amis et nous, et afin de mieux assurer la continuité de nos travaux, qui y acquerront d'ailleurs un surcroît d'efficacité par cette permanence même de leur action.

La **Bibliothèque du Prolétaire au XIXe Siècle**, conseillée par Auguste Comte, en même temps que tous les ouvrages de l'école positiviste dans les divers pays, constituera notre *Bibliothèque de circulation*, et s'il vous est possible, par l'envoi gracieux ou l'indication de tels ou tels de ces ouvrages, ou par une offrande en espèces, de nous aider à compléter notre collection, que nous désirons posséder en une *double* série, nous vous serons reconnaissants de le faire aussi promptement que possible, afin de faciliter la mise au point de notre catalogue.

Notre œuvre ne peut s'appuyer que sur le concours civique auquel nous faisons appel ; aussi ne dissimulons-nous pas que nous attendons votre libre et spontanée adhésion, nous promettant d'élargir le cadre de notre action et de développer l'intensité de nos efforts dans la mesure la plus large, compatible avec l'état de nos ressources.

Nous comptons surtout sur la précieuse présence de tous nos amis aux réunions que nous tiendrons, car le Positivisme, *encore ignoré des masses*, et *singulièrement dénaturé auprès du grand public dans la plupart des publications courantes*, a pris cependant une importance trop considérable dans la pensée occidentale, surtout française, pour qu'un tel appel reste vain, lancé qu'il est par nous, d'abord à des personnes que nous regardons comme essentiellement aptes à des idées vraiment larges et comme suffisamment placées pour apprécier convenablement notre formule sacrée :

L'Amour pour principe,
Et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but,

et, comme ainsi que nous, profondément désireuses de servir la Famille, la Patrie et l'Humanité.

Nous prenons la liberté de vous compter parmi ces personnes, et nous espérons que, nous accordant vos sympathies et votre appui, vous répondrez avec bienveillance à notre appel et nous donnerez ainsi un précieux encouragement.

Salut et fraternité.

Alb. Krause,
99 *ter*, boulevard François Ier, le Havre.

Emile Delivet,
76, rue du Havre, Sainte-Adresse.

Etienne Dufner,
43, rue Victor-Hugo, le Havre.

OBSERVATIONS

Vous êtes prié de nous faire connaître tout ce que vous croirez d'intérêt pour notre œuvre, et d'adresser toutes vos communications et demandes, et tous vos envois, soit en nature, soit en espèces, à M. Alb. Krause.

Pour être invité aux réunions du *Cercle Auguste Comte*, et pour en recevoir les publications, il suffit d'en faire la demande à M. Alb. Krause, en lui donnant le nom et l'adresse de l'*adhérent*.

Les réunions du *Cercle Auguste Comte* se tiennent **salle Auguste Comte**, à l'*Hôtel municipal Franklin.*

La cotisation des sociétaires et adhérents est de 12 francs par an, payables 1 franc par mois.

Une permanence est tenue à la *salle Auguste Comte*, le troisième dimanche de chaque mois, de quatre heures à cinq heures après midi, et les personnes désireuses de se renseigner de vive voix sont instamment priées de s'y rendre.

L'*adhésion* ne comporte aucun engagement doctrinal, mais le *sociétariat* ne peut être accordé que par la pleine et franche acceptation préalable des cinq points de **doctrine** ci-après, qui marquent assez nos **tendances** :

1° Reconnaissance de l'état *positif* des croyances qui doivent désormais guider les hommes ;

2° Subordination de la politique à la morale, et séparation des pouvoirs *temporel* et *spirituel* ;

3° Enseignement hiérarchique des sciences ;

4° Constitution *sociocratique* des fonctions politiques et industrielles ;

5° Adoption de la formule sacrée : « L'Amour pour principe, l'Ordre pour base et le Progrès pour but, » comme caractérisant l'activité au service de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité.

V. — MOUVEMENT POSITIVISTE INDÉPENDANT (1)

L'ENSEIGNEMENT SOCIAL

Discours prononcé au Conseil philosophique « la Clémente Amitié », *le 27 février 1899.*

Mes Frères,

J'ai relu bien des fois, dans l'ancienne revue « *la Philosophie positive* », dirigée par nos FF.·. Littré et Wyrouboff, le compte rendu, publié par le F.·. Caubet : — 1° de la réception d'Emile Littré à la Loge *la Clémente Amitié*, à la date du 8 juillet 1875 ; — 2° de la fête anniversaire célébrée à cette occasion, le 9 juillet de l'année suivante.

A la suite du second discours du F.·. Littré, qui fut prononcé, non par lui, malade à ce moment-là, mais par le F.·. Cousin, est relaté le discours du F.·. Wyrouboff, exposant le plan d'une Ecole supérieure des sciences positives.

Je viens aujourd'hui, humble disciple de ces grands maîtres, traiter devant vous ce même sujet de l'éducation et de l'instruction, qu'il est plus commode de réunir sous le seul vocable *enseignement*. J'y ajouterais volontiers le qualificatif *intégral*,

(1) Sous cette rubrique sont publiés des travaux inspirés par la méthode et la philosophie positives, mais dont les conclusions ne sauraient être admises sans réserves par la Rédaction. L. R.

suivant l'usage qui tend à s'établir. C'est Charles Fourier qui, à ma connaissance, s'est servi le premier de ce terme dans l'acception précédente. Je préfère cependant y substituer le mot *social*, parce qu'il me paraît désigner plus exactement le nouvel enseignement que l'on entrevoit de différents côtés, comme devant remplacer l'enseignement traditionnel que nous devons au passé.

Dans son livre « *la Science au point de vue philosophique* », Littré s'exprime ainsi : « La condition fondamentale qui produit l'évolution du genre humain est la faculté qu'ont les sociétés de créer des ensembles de choses qui peuvent et doivent être apprises. La tradition, les monuments et l'écriture sont les serviteurs indispensables de cette faculté; c'est là qu'elle s'incarne.

« Pour se représenter ce phénomène, il suffit de passer en revue, dans leur ordre hiérarchique, les quatre grands domaines qui embrassent toute notre activité. D'abord, dans le domaine des besoins, l'homme crée des outils, des armes, des métiers, des abris contre l'intempérie des saisons, des tissus pour se garantir et se parer; plus tout cela s'accroît et se complique, plus il faut que chaque génération l'enseigne à la suivante; toute l'industrie première naît ainsi et se fortifie; il n'est pas besoin de poursuivre plus loin. Le second domaine embrasse les rapports de l'homme avec la famille et la société, et les rapports de l'homme avec les puissances naturelles sous la domination desquelles il est placé; les premiers engendrent le gouvernement domestique et celui de la tribu, de la cité, de la nation; les seconds engendrent les religions ou l'idée d'un certain régime de l'univers; on sait avec quel soin les institutions politiques et religieuses furent conservées et transmises, et l'on voit quel immense accroissement reçoit par là le fonds commun. Le troisième domaine, celui de la poésie et des beaux-arts, offre le même spectacle; il s'y forme à la fois des procédés et des modèles; il faut savoir les procédés et il faut étudier les modèles; ainsi s'établit la tradition du beau. Enfin le domaine le plus récent, celui du savoir abstrait, complète cette série et constitue le dernier membre des choses qui peuvent et doivent être apprises.

« La création d'un fonds commun de choses à apprendre est purement sociologique, et en même temps, par cela même, est essentiellement évolutive. A cette création est corrélatif un enseignement d'abord instinctif et inconscient, puis déterminé et conscient, qui ne s'est jamais interrompu. C'est la société seule qui crée ce qui doit être appris, et qui oblige à apprendre ce qui est ainsi créé. »

Puisque toute l'activité humaine, physique, intellectuelle et morale se meut dans chacun de ces quatre grands domaines pour y puiser tous les éléments du savoir, ce sont bien ces mêmes domaines qu'il faut rendre accessibles à l'enfant. Tout le fond de notre humanité et de notre sociabilité s'y trouve réuni en une infinité de combinaisons différentes.

Telle est la doctrine scientifique de l'enseignement social. Cette doctrine remplacera nécessairement, dans un avenir plus ou moins éloigné, les doctrines théologiques et métaphysiques qui règnent encore dans toutes les écoles du monde entier.

La découverte de la sociologie est une découverte française, due à Auguste Comte. Inaperçue d'abord en France, c'est de l'étranger, où elle avait reçu un meilleur accueil, qu'elle nous est ensuite revenue, mais tellement modifiée et transformée, surchargée surtout de tant de détails accessoires, qu'on peut à peine en reconnaitre les lignes principales.

Après avoir nié la sociologie, les philosophes français s'évertuent à la découvrir. Chacun d'eux s'attache exclusivement à l'un des aspects de cette science si complexe. C'est ainsi que nous avons aujourd'hui la sociologie mécanique, biologique, économique, statistique, psychique. Je renonce à en poursuivre les autres qualifications.

Les sciences sociales forment un faisceau qui grossit tous les jours. La politique et l'éducation bénéficieront de tous ces travaux. L'empirisme y sera remplacé par la science, ainsi qu'il a été remplacé dans les études médicales. La transformation de l'enseignement en France amènera la transformation de la politique. Ici encore Littré peut nous servir de guide, lorsqu'il entreprend de comparer le procédé biologique et le procédé sociologique pour le perfectionnement d'une race :

« Le procédé biologique consiste, comme on sait, dans la sélection. L'éleveur choisit des mâles et des femelles doués de certaines qualités qu'il recherche ; aux produits qu'il obtient, il interdit semblablement les accouplements vulgaires ; et, par un soin analogue suffisamment prolongé, il fixe, grâce à l'hérédité, les qualités voulues dans la race artificielle qu'il a formée. Voilà le procédé biologique ; mais, sans compter que pour l'espèce humaine il n'y avait point d'éleveur qui fit la sélection, cette sélection, si on la supposait, que donnerait-elle ? Elle produirait des races douées de certaines aptitudes physiques ou morales déterminées ; mais elle ne produirait rien de ce qui fait l'évolution, tout au plus rendrait-elle plus propre à l'évolution quand

l'évolution se manifesterait. Le procédé sociologique, justement parce qu'il n'est pas biologique, n'a rien de commun avec la sélection. Créer ce qui doit s'apprendre est son office, et rien dans la biologie ne peut le suppléer. Aussi, en vertu des propriétés inhérentes aux sociétés humaines, s'est-il organisé de lui-même et a-t-il opéré les grands changements que signale l'histoire.

« *Les sociétés sont stationnaires quand la somme de ce qui doit être appris reste la même; elles rétrogradent quand cette somme diminue; elles avancent quand cette somme grossit.*

« L'esprit collectif de l'humanité avait à produire inconsciemment (et voyez combien l'inconscience a réussi dans une opération aussi compliquée) tout un organisme de civilisation. Cet organisme a commencé petitement, il a grandi lentement, et désormais il s'entretient et croît par le labeur incessant de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Il est tout entier dans l'enchaînement nécessaire qui le porte de la satisfaction des plus humbles besoins aux hauteurs de la morale, de l'art et de la science. »

Lorsqu'on se propose de transformer une partie quelconque de l'ordre existant, il y a lieu non seulement de justifier la nécessité de cette transformation, mais aussi de démontrer la valeur scientifique de la solution qu'on propose.

En ce qui concerne la nécessité de transformer notre enseignement national, toute démonstration serait superflue.

Il n'en était pas de même quant à la solution proposée. Actuellement, le nombre des novateurs est considérable. Mais les innovations portent toutes le cachet personnel de leurs promoteurs; tandis que la solution que nous présentons ici porte le cachet impersonnel de la science.

Il est reconnu scientifiquement, d'une part, que chaque évolution individuelle reproduit les différentes phases de l'évolution collective de l'humanité, et, d'autre part, que cette évolution a suivi un enchaînement continu depuis la satisfaction des plus humbles besoins jusqu'aux hauteurs de la morale, de l'art et de la science. L'école doit donc être industrielle, morale, esthétique et scientifique, ainsi que Comte l'a établi dans sa douzième leçon de sociologie.

L'application d'une loi abstraite, dès qu'elle passe dans le domaine de la pratique, entraîne à une complication de détails que la spéculation ne saurait déterminer *a priori*, et que l'action

seule est amenée à réaliser en une série d'inventions appropriées aux besoins qui se manifestent successivement.

C'est ainsi que la loi de la force élastique des vapeurs et des gaz a produit toute l'industrie des transports mécaniques, terrestres, fluviaux, maritimes, et que les lois des phénomènes électriques ont donné naissance à tous les prodiges de *la fée électricité*, qui est en train de transformer le monde matériel.

Il en sera de même de l'application de la loi sociologique que je viens de vous énoncer, après Comte et Littré. Cette loi transformera le monde intellectuel, moral et social.

Il importe donc de favoriser toutes les tentatives qui auront pour but de hâter l'application de cette grande loi; c'est pourquoi j'ai cru devoir la signaler à l'attention des puissances maçonniques.

C'est cette loi que la Convention nationale avait pressentie sans avoir pu la connaître, lorsqu'elle décréta, il y a un siècle, la fondation des *Ecoles centrales*, destinées à remplacer tous les anciens établissements d'enseignement secondaire et d'enseignement supérieur.

C'est encore le sentiment confus de cette même loi qui a guidé M. Duruy dans l'organisation de l'enseignement secondaire spécial.

Aujourd'hui, ce n'est ni un pressentiment génial ni un sentiment confus des besoins sociaux, c'est la vue claire et nette d'une loi de sociologie scientifiquement établie qui doit guider les novateurs en matière d'éducation et d'instruction. J'estime que c'est l'œuvre de tout un siècle. Espérons que ce sera l'œuvre du xxe siècle, et que c'est en France qu'elle s'accomplira.

Actuellement les préjugés relatifs aux questions d'enseignement sont tellement enracinés et défendus avec tant de talent, que ce serait user inutilement ses forces de vouloir les combattre directement. Il suffit de faire remarquer que tout notre enseignement actuel n'est qu'une simple modification de l'enseignement théologique institué par les jésuites et par leurs prédécesseurs.

C'est le bloc tout entier qu'il faut envisager, et non pas tel détail particulier, qui semble rationnel lorsqu'on le rapporte à l'ensemble, et qui a, de plus, l'avantage de ne pas nous choquer, parce que nous y sommes accoutumés.

Mais il serait facile de montrer que même les plus récentes créations pédagogiques ne sont que des transformations des habitudes théologiques.

C'est ainsi que le certificat d'études primaires est une sorte de certificat laïque de première communion, après l'obtention duquel doit commencer l'apprentissage.

Pour la même raison, on ajourne, dans les écoles professionnelles, le travail manuel jusqu'après l'obtention du certificat d'études primaires, toujours par suite des habitudes théologiques.

Au contraire, l'application de la loi sociologique consisterait à faire précéder, dans l'école primaire, tout travail intellectuel par un travail matériel, conformément à l'ordre de l'évolution collective de l'humanité. De même, l'action devrait y précéder la spéculation, et la pratique, la théorie.

A cette marche naturelle, historique et logique de l'esprit humain, on substitue une marche artificielle, antiscientifique et antisociale, dirigée en sens inverse, dans laquelle le travail intellectuel précède le travail matériel, la spéculation précède l'action, et la théorie la pratique. C'est le triomphe du psittacisme. A tous les degrés de l'enseignement, l'élève récite, comme un perroquet, les règles d'une doctrine intellectuelle et morale, qu'on le suppose apte à pratiquer, parce qu'il la sait par cœur.

C'est la doctrine du catéchisme de Bossuet, transformée, entre les mains de l'Université, en une prétendue doctrine générale, bien qu'elle soit presque exclusivement littéraire, étrangère aux principaux éléments sociaux, aux arts techniques, aux beaux-arts, aux sciences, et dominée par une morale théologique.

Ce n'est pas une transformation de détails, c'est une transformation d'ensemble qu'il faut faire subir à l'enseignement, tel qu'il est organisé.

L'enseignement ne sera réellement social que lorsqu'il contiendra les éléments essentiels et constitutifs de toute société, c'est-à-dire les arts techniques, la morale, les beaux-arts et les sciences.

Malgré mon désir d'abréger des indications forcément sommaires, je dois répondre à une objection qui se présente naturellement à l'esprit de ceux qui entendent pour la première fois l'exposé de la nouvelle doctrine pédagogique. L'objection est celle-ci : le nouvel enseignement sera une encyclopédie trop vaste pour être mise à la portée de tous.

Ici encore, l'habitude théologique remplit son office ordinaire. Toute doctrine rappelle l'idée d'une bible, d'un livre ou plutôt d'une série de livres. Sans doute, c'est l'acception théologique, ce n'est pas l'acception scientifique.

La connaissance d'une science, d'un art, d'un métier résulte

non pas de la lecture ou de la récitation d'un livre, mais de la pratique de cette science, de cet art ou de ce métier. La connaissance sera superficielle ou approfondie, suivant que la pratique durera plus ou moins longtemps et qu'on aura le cerveau plus ou moins bien fait. En aucun cas, elle ne sera *intégrale*. Cette expression se rapporte à un état mental différent du nôtre. Comment, à une époque si riche en acquisition de connaissances, pourrait-on prétendre à la connaissance *intégrale* du savoir, et même d'une science unique? Personne ne peut se flatter de connaître *intégralement* tous les mots d'un dictionnaire français, même du plus petit dictionnaire. Littré n'avait pas cette prétention. Le supplément de son grand Dictionnaire le prouve, ainsi que la nécessité de mettre ce supplément constamment au courant.

La plus grande œuvre philosophique du siècle dernier a été l'encyclopédie entreprise par Diderot, d'Alembert et leurs collaborateurs.

Lorsqu'on achète une encyclopédie, ou même un simple dictionnaire, on ne se propose pas d'en faire la lecture *intégrale*, encore moins de l'apprendre par cœur. On se borne à consulter l'encyclopédie ou le dictionnaire lorsqu'on en a besoin. Le but que se sont proposé les auteurs de l'encyclopédie ou du dictionnaire se trouve ainsi atteint. Ce but, dans le cas d'une œuvre tout intellectuelle, est le même que celui des grandes entreprises matérielles ou industrielles, comme les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les grandes usines, les grands magasins.

Chacun voyage comme il veut, ou comme il peut, suivant ses besoins et suivant ses ressources.

C'est le même principe qui règle l'acquisition et la consommation des marchandises.

Les écoles de l'avenir n'auront pas d'autre règle. L'école du xxe siècle sera l'encyclopédie vivante et agissante, mise à la portée de tous pour la plus complète divulgation des connaissances, sans aucune réglementation oppressive.

Il suffit d'avoir étudié, en biologie et en sociologie, l'influence des milieux, et les lois de l'imitation exposées par M. Tarde, pour être pénétré de l'idée qu'il se produira dans les questions d'éducation et d'instruction ce qui s'est déjà produit dans les questions de morale. La morale sans obligation ni sanction a été exposée théoriquement par M. Guyau, longtemps après sa réalisation pratique.

Hommes faits, nous sommes dominés et gouvernés par les

mœurs, par la coutume, par la mode, par les préjugés de tout ordre, et nous craindrions que nos enfants ne fussent laissés dans l'école sans guide ni frein d'aucune sorte, alors qu'ils auront les mêmes guides et les mêmes freins naturels qui maintiennent l'ordre dans toute société, bien plus sûrement que n'importe quel gouvernement?

L'enfant apprendra dans l'école ce qu'il pourra, autant qu'il pourra. Il possédera une instruction générale naturelle, et non pas artificielle, pour peu qu'il se meuve, si peu que ce soit, dans chacun des quatre grands domaines qui embrassent toute l'activité de l'homme, suivant la belle conception de Comte et de Littré.

Chaque enfant voudra certainement pénétrer dans chacun de ces domaines, entraîné irrésistiblement par la force de l'imitation, à laquelle il obéit dès sa plus tendre enfance.

Guidé par ses facultés et par l'exercice qu'il en fera, c'est-à-dire par l'expérience, et non par une règle arbitraire, établie en vue de l'élève normal ou abstrait, il s'instruira naturellement, sans surmenage, comme il grandit physiquement, sans fatigue et sans même y songer.

Faites soulever des poids à des enfants, et même à des hommes, chacun soulèvera le plus fort poids que ses forces lui permettront. Il en est de même de l'instruction. Il suffit que chacun ait le droit et la liberté de s'instruire plus ou moins pour que chacun s'instruise le plus qu'il pourra. La liberté seule est féconde.

Je n'insiste pas. Les déductions sont antiscientifiques dans les applications des sciences sociales.

Cependant il est un dernier point sur lequel je crois devoir appeler votre attention.

Outre l'action indirecte que l'école exercera sur la société en élevant mieux, c'est-à-dire scientifiquement et non plus empiriquement, les nouvelles générations, il est un mode d'action direct très important, malheureusement délaissé aujourd'hui, qui me parait nécessiter ce que j'appellerai *l'émancipation des instituteurs* et *l'affranchissement des écoles.*

En précisant la contradiction sociale qui existe à cet égard, chacun pourra sentir l'urgente nécessité de la faire cesser.

Ce qui manque à notre société, ce sont des guides intellectuels et moraux. Ce besoin est si vif, que chacun en cherche partout, et prend, pour se guider dans ses opinions, le journal qu'il trouve, ou plutôt qui s'offre.

Les journaux, voilà les guides intellectuels et moraux de la grande majorité des Français.

Les petits journaux, comme *la Croix* et *le Petit Journal*, font un mal incalculable à la France et à la République. Il serait nécessaire de lutter énergiquement contre cette détestable influence. Pour cela, il se présente un moyen bien simple, c'est *l'Emancipation des instituteurs.*

Que l'armée soit muette, ce doit être son rôle. L'armée est faite pour combattre, et non pour parler. Une bien douloureuse expérience nous l'a prouvé. Le maréchal Lebœuf était un beau parleur, Trochu également. La plupart des généraux du second Empire étaient des courtisans. Il ne pouvait pas en être autrement.

Les temps sont changés, fort heureusement pour nous. Il est à souhaiter que ce changement persiste, malgré les efforts persévérants de la coalition cléricale et césarienne ou royaliste.

On a dit que l'instituteur avait rendu l'Allemagne victorieuse. Je croirais plutôt à l'action pacificatrice de l'instituteur; d'ailleurs, c'est à celle-là seule que je voudrais faire appel.

A notre époque troublée, où l'on peut craindre qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen de gouverner sans mentir, il est nécessaire que la vérité pénètre partout, comme l'air et la lumière, dans la plus petite commune de France.

Or, il y a précisément dans chaque commune un instituteur qui est chargé d'instruire la jeunesse locale et de lui enseigner la vérité.

Pourquoi le même homme n'aurait-il pas la liberté d'enseigner la vérité aux adultes, non pas la vérité officielle, mais simplement la vérité ? Le Gouvernement ne veut pas ou n'ose pas la dire; les représentants du peuple, au lieu d'éclairer leurs électeurs, vivent de leur ignorance, laissant le champ libre à l'action démoralisante des mauvais petits journaux. Il faut que l'instituteur puisse dire la vérité impunément, sans rien craindre pour sa position. Il suffit, pour cela, de l'émanciper et de le rendre libre, c'est-à-dire inamovible.

Le curé de canton est inamovible. Pourquoi l'instituteur ne le serait-il pas ? On a libéré l'instituteur de la tyrannie du curé; il faut le soustraire à la tyrannie du maire, à celle de sa femme et de ses amis, à la tyrannie des hommes politiques, petits et grands.

Il faut rendre inamovibles les directeurs de tous les établissements d'instruction publique. Si l'on avait pris cette mesure plus tôt, on n'aurait pas à déplorer la suspension du doyen Stapfer.

On ne saurait, dans une grande ville, et à Paris moins que partout ailleurs, se rendre compte de la tyrannie d'un maire de village, et même d'un maire de sous-préfecture. Il y a de ces tyranneaux de province qui subordonnent à leur despotique autorité tous les autres pouvoirs, la loge maçonnique, le sous-préfet, les tribunaux, les administrations, les sociétés et les cercles, tous les fonctionnaires, tous les comm erçants, tous les débitants. toute leur commune.

Malheur à qui refuse de se laisser ainsi domestiquer ! Il devient l'ennemi de M. le Maire et, par suite, l'ennemi de la République. J'en parle par expérience.

A côté de la tyrannie d'aujourd'hui, tyrannie locale, incessante et insupportable, il y a la possibilité de la tyrannie de demain, émanant d'un pouvoir central réactionnaire. Aucune précaution n'a été prise contre une pareille éventualité.

L'inamovibilité des chefs des établissements d'instruction publique serait une mesure de préservation sociale, surtout si l'on y joignait une autre mesure, complémentaire de la première, *l'affranchissement des écoles.*

L'école de l'avenir doit être une personne morale. Elle doit avoir la personnalité civile, afin de bénéficier des legs et donations. L'école doit devenir riche, afin de devenir puissante, indépendante, à l'abri de toutes les insuffisances budgétaires, nationales, départementales et communales, qui croîtront sans cesse.

Lorsque les historiens futurs apprécieront notre époque, ils feront sans doute remarquer la contradiction sociale actuelle : d'une part, la presse jouit de la liberté illimitée et chaque journaliste peut tout écrire, sans offrir la moindre garantie de savoir et même de moralité; et, d'autre part, l'esclavage intellectuel et le silence sont imposés au personnel de l'enseignement public, à l'élite intellectuelle et morale de la nation.

Un journaliste n'a pas le droit d'enseigner l'A B C à des enfants de six à sept ans dans une école primaire; mais il peut impunément attaquer la République et ses institutions.

Un instituteur, le chef d'un établissement d'instruction publique, un doyen de Faculté ont le droit d'enseigner certaines vérités à leurs élèves; mais ils ne peuvent pas leur enseigner toute la vérité nécessaire, ni surtout l'enseigner au public, sans s'exposer à la révocation ou à la suspension.

La liberté illimitée laissée à l'ignorance et à la passion des journalistes exige, comme correctif, qu'on laisse la même liberté aux savants et à l'élite intellectuelle et morale.

Par ce moyen, on parviendra à organiser un enseignement réellement social, s'adressant non seulement à la jeunesse, mais à tous les âges, et destiné à favoriser l'évolution pacifique du pays, à le préserver des utopies et des actes antisociaux, et à le mettre à l'abri de toute tentative rétrograde.

Emile RIGOLAGE.

APPENDICE

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT). — Président : M. RIBOT.

Déposition faite par M. Rigolage, le 13 mars 1899.

M. le Président. — Monsieur Rigolage, vous avez demandé à être entendu par la Commission. Vous avez été principal de collège ?

M. Rigolage. — Oui, Monsieur le Président, pendant vingt-six ans.

M. le Président. — Vous nous avez envoyé des publications sur l'éducation ; au point où nous en sommes de l'enquête, qui a été très laborieuse pour nous, nous ne pourrions pas entrer dans toutes les questions un peu théoriques et générales. Nous vous demanderons simplement de vous expliquer sur ce que votre pratique de principal de collège vous suggère.

M. Rigolage. — Ma pratique de principal de collège me suggère ceci : c'est un métier qu'on ne peut pas faire bien, on le fait mal. On est obligé de rester tout le temps sur la brèche, jour et nuit, et même pendant les vacances ; et alors, si on s'intéresse à son œuvre, on souffre forcément en pensant qu'on ne peut pas tout faire. Le principal de collège n'a pas les mêmes ressources qu'un proviseur de lycée : il n'a pour aides que sa femme et des maîtres d'étude.

J'ai eu un collège en régie à Cognac pendant sept ans, après la guerre ; j'ai eu un collège à Morlaix, pendant quatre ans, à mon compte, et pendant quinze ans à Saumur.

M. le Président. — Vous ne concluez pas à la suppression des collèges ?

M. Rigolage. — Non, mais je déclare leur situation extrêmement pénible.

M. le Président. — Le principal n'est-il pas plus libre que le proviseur? N'est-il pas moins enserré dans le règlement ?

M. Rigolage. — Oui, à ce point de vue-là; mais le principal est pris tout le temps, il succombe sous la responsabilité.

M. le Président. — Que suggérez-vous comme remède ?

M. Rigolage. — La suppression de l'internat.

M. le Président. — Même dans les collèges?

M. Rigolage. — Je voudrais qu'il y eût deux sortes d'établissements : la maison où l'on vit et la maison où l'on travaille.

M. le Président. — Vous aviez des internes?

M. Rigolage. — J'en ai eu quatre-vingts et plus; ils m'ont même donné beaucoup de soucis.

M. le Président. — Quel enseignement donne-t-on dans ces collèges-là — l'enseignement classique?

M. Rigolage. — J'ai fondé à Cognac un collège d'enseignement spécial, organisé suivant les principes de M. Duruy; j'avais débuté à l'école de Cluny; étant l'un des fondateurs de cette école, et comprenant l'éducation comme une œuvre d'ensemble, j'ai voulu être chef d'établissement. On m'en a dissuadé, on m'a dit qu'un chef d'établissement n'a pas d'autorité, mais j'ai voulu essayer. A Cognac, on devait ne faire que de l'enseignement spécial, mais un des conseillers municipaux de la ville m'a fait remarquer que c'était injuste, qu'il était obligé de mettre son fils dans un établissement religieux, et qu'étant contribuable comme les autres, il devait pouvoir faire apprendre le latin à son fils dans mon collège. Sa réclamation m'a semblé juste, j'y ai fait droit; j'ai donc fait enseigner le latin par mes professeurs d'enseignement spécial. J'avais des licenciés, mais je n'avais officiellement aucun professeur de latin. Il en est résulté que mes élèves, classiques et spéciaux, étaient tous réunis pour les lettres, pour les sciences, pour le français, pour l'histoire, et n'étaient séparés que pour certains cours accessoires, les travaux graphiques, le latin et les langues vivantes. Arrivés à la fin de leurs études, ayant fait des lettres et des sciences tout le temps, ils avaient obtenu des résultats excellents, et ils allaient jusqu'en philosophie.

M. le Président. — Vous en concluez qu'on pourrait donner une part moins importante au latin et arriver à des résultats.

M. Rigolage. — Absolument. L'enseignement scientifique devrait commencer dès le début des études, et s'il ne commence pas à ce moment-là, c'est pour ne pas gêner la première communion, pour que la notion de miracle puisse rester dans l'esprit de l'enfant.

M. le Président. — Vous croyez qu'on peut enseigner les sciences avant l'âge de douze ans?

M. Rigolage. — Dès le tout jeune âge; je l'ai fait pendant sept ans à Cognac, et si on a supprimé l'enseignement spécial pour le remplacer par l'enseignement moderne, c'est pour ne mettre les sciences que dans les classes supérieures.

M. le Président. — Vous voudriez que l'enseignement ait une base plus scientifique?

M. Rigolage. — Je voudrais que les sciences eussent leur part comme les lettres, comme les différents genres de culture de l'enfant; je voudrais que l'enseignement fût social, et il ne l'est pas.

M. Couyba. — C'est l'idée d'Auguste Comte.

M. Rigolage. — C'est l'idée scientifique.

M. le Président. — Pour en revenir aux collèges, ils sont aujourd'hui menacés par le développement de l'enseignement primaire supérieur.

M. Rigolage. — Tant mieux!

M. le Président. — Vous les verriez disparaître avec plaisir?

M. Rigolage. — Les collèges ne progressent pas : les professeurs ne travaillent pas assez, ils ont un métier de paresseux, ils ont quatre ou cinq élèves, ils ne font presque rien. Qu'est-ce qu'un homme qui fait 15 ou 16 heures de travail par semaine? Cette question a besoin d'être élucidée une fois pour toutes : il n'y a pas d'industrie, de commerce, de haute situation, comme celle d'avocat et de médecin, où l'on ne travaille beaucoup plus; les professeurs font leur classe et ensuite ils sont censés travailler chez eux; ils le font s'ils le veulent; ce sont les juges du travail de leurs élèves, ce ne sont pas les directeurs du travail. Les enfants ne savent pas travailler, n'apprennent jamais à travailler; je ne pourrais pas apprendre à quelqu'un à jouer du violon en lui faisant des discours; pour tout, c'est la même chose.

Tout ce qu'ont dit les répétiteurs ne fait que confirmer ce que j'ai vu pendant vingt-six ans.

Je voudrais que le répétiteur fût l'adjoint du professeur. Autrefois, quand le clergé avait seul l'éducation, il y avait un seul professeur pour chaque classe, et il enseignait tout à la fois — c'était le latin et un peu de français; — il y avait de même un seul répétiteur. Aujourd'hui qu'il y a plusieurs professeurs pour une même classe, comment un seul répétiteur peut-il diriger le travail? Il surveille un travail dont il ne connaît pas les conditions.

Voici l'expérience que j'ai faite : j'étais convaincu que la division du travail était nécessaire et que le même professeur ne pouvait pas tout enseigner, à moins de donner des notions tout à fait rudimentaires; alors j'ai eu un professeur pour la physique, un autre pour la chimie, un autre pour le français, etc. Il arrivait que les élèves à l'étude ne savaient que faire; ils avaient plusieurs devoirs, et ils travaillaient, pour qui? — pour le professeur le plus exigeant. Si je demandais à l'un d'eux : « Quel devoir fais-tu d'abord? — Le devoir le plus facile, » me répondait-il. Il aurait fallu, au contraire, faire d'abord le devoir le plus difficile.

Cette observation a été tout empirique; mais plus tard, j'ai compris que l'enfant se développe absolument comme l'humanité, et que l'humanité n'a appris que par l'expérience et la pratique. Il faut donc que le professeur fasse travailler l'enfant lui-même; s'il ne peut pas le faire seul, qu'il ait un, deux ou trois aides; actuellement, les professeurs enseignent les règles, mais ce n'est pas suffisant; savoir les règles du style et du langage, ce n'est pas

savoir parler ou écrire; une cuisinière qui réciterait son livre de cuisine ne saurait pas pour cela faire la cuisine. Dans l'enseignement primaire, vous avez aujourd'hui des élèves qui ne savent ni lire couramment ni écrire lisiblement; je n'exagère pas.

M. le Président. — Ils le savent un peu plus qu'il y a vingt ans.

M. Rigolage. — Je connais l'écriture des enfants : elle est très mauvaise, parce que tout ce qui est pratique est méprisé par le professeur.

M. le Président. — Nous donnons le mauvais exemple, nous qui savons lire. (*Sourires.*) Mais, à Cognac, avez-vous essayé l'application de ces idées ?

M. Rigolage. — J'ai essayé à Saumur sous une autre forme. A Cognac, en voulant appliquer la division du travail, j'ai vu que les élèves ne satisfaisaient pas tous les professeurs, mais seulement les plus exigeants, et alors j'ai trouvé qu'il faudrait que chaque professeur fît sa besogne, et j'ai vu ensuite que l'enseignement doit être pratique dans l'école comme dans la vie.

Actuellement, nous avons chacun nos idées sur l'enseignement ; chacun donne ses idées personnelles; mais l'éducation doit devenir une science impersonnelle, absolument comme la médecine.

M. le Président. — Ce serait plutôt un art d'après ce que vous avez dit; vous l'avez même tout à l'heure comparé à la cuisine. (*On rit.*)

M. Rigolage. — J'ai voulu simplement prendre un exemple; c'est un art, mais dépendant de données scientifiques, et je crois que les données que nous possédons aujourd'hui en sociologie sont bien suffisantes pour établir cette base scientifique de l'éducation, et elle est bien simple; elle se trouve implicitement dans tous les ouvrages des philosophes qui ont traité de l'activité humaine. Toute notre activité se meut dans quatre grands domaines : d'abord le domaine des besoins, puis celui des relations de l'homme avec la famille et la société, et de ses rapports avec les puissances naturelles sous la domination desquelles il est placé; ensuite le domaine de la poésie et des beaux-arts; enfin le domaine de la science et du vrai par conséquent. Ces quatre domaines qui répondent à l'organisation même de l'esprit humain : l'utile, le bien, le beau et le vrai, on devrait les trouver dans l'école, et on ne les y trouve pas.

On ne trouve même pas tout le domaine artistique, mais seulement la partie littéraire, et encore est-elle cultivée au moyen de l'étude des langues anciennes, qu'on n'approfondit pas et qu'on n'enseigne qu'au point de vue critique.

M. le Président. — Vous aviez dans vos collèges l'enseignement moderne?

M. Rigolage. — Oui, mais j'ai eu d'abord l'enseignement spécial.

M. le Président. — Trouvez-vous que le moderne tel qu'il a été constitué en 1890 répond aux besoins?

M. Rigolage. — Pas le moins du monde. L'enseignement spécial était bien plus près de la vérité, il se rapprochait des écoles centrales, créées par la Convention, auxquelles il faudra revenir. Ce sont toutes les œuvres de la grande Révolution qu'il faut reprendre, et qu'on a oubliées. Les écoles centrales ont été détruites par le premier consul, et nous sommes tout à fait retombés dans l'enseignement du siècle dernier; il y a des changements de détails, mais le fond de la doctrine est le même. Evidemment la Convention a eu une sorte de divination, elle a deviné les lois sociales; M. Duruy en a eu aussi un sentiment confus; son enseignement spécial comprenait les lettres, les sciences, les beaux-arts et les arts techniques, que j'ai été chargé d'organiser à Cluny; il était complet et social; chaque enfant était imbu des besoins et des aspirations de la société, tandis qu'aujourd'hui ceux qui ont fait du latin et du grec méprisent ceux qui ne savent pas ces langues anciennes.

M. le Président. — Ils doivent avoir un certain mépris pour eux-mêmes, car ils ne les savent pas toujours. (*Rires.*)

De sorte que vous trouvez qu'on a eu tort d'allonger l'enseignement spécial et d'en modifier le caractère?

M. Rigolage. — Il était plus près de la vérité que le moderne, qui est un autre enseignement classique dans lequel on a changé le latin et le grec en allemand et en anglais, comme si l'étude de l'allemand et de l'anglais pouvait servir à apprendre le français aux enfants! Pas le moins du monde. Il est même déplorable d'obliger les enfants à ânonner de l'allemand et de l'anglais, alors qu'ils ne savent pas le français; ils perdent leur temps. On apprend le français en faisant du français, et plus tard on peut aborder l'étude du latin, mais ce n'est pas nécessaire.

La suppression de Cluny provient de deux causes, d'abord sa partie utilitaire; l'Université a horreur de l'utile; du moment qu'un art ou une science sont utiles, ils sont par cela même déconsidérés à ses yeux. Ce sentiment-là, les poètes l'ont, les artistes l'ont aussi, les savants doivent l'avoir également; mais l'utile joue un grand rôle dans la vie; tout le monde ne peut pas produire des chefs-d'œuvre, ni découvrir le vrai; mais chacun peut être utile à quelqu'un, à la société; c'est le lot du plus grand nombre.

C'est donc d'abord ce sentiment-là qui a fait supprimer l'enseignement spécial et Cluny. Il y a une autre raison aussi, c'est la volonté de fermer le professorat, l'agrégation à tous ceux qui ne savent pas le latin. Ainsi, du temps de l'école de Cluny, un simple instituteur pouvait arriver agrégé de l'enseignement spécial, professeur dans un lycée de Paris, sans avoir étudié le latin. On a supprimé l'agrégation de l'enseignement spécial : ne peuvent être professeurs, même de français comme de langues vivantes, que les

bacheliers, licenciés, ceux qui ont suivi les cours des Facultés ou les anciens élèves de l'Ecole normale; il n'y a qu'un seul recrutement des professeurs. Il y a pourtant une école normale bien supérieure à l'Ecole normale supérieure, c'est l'école normale de la vie, où se trouvent les grands talents et les grands maîtres. On a dit autrefois que Victor Hugo n'aurait pas pu faire un cours à l'Ecole normale supérieure; c'est regrettable; il y a des hommes de talent partout dans la société, et la poursuite des diplômes est le moyen de tarir la source du talent chez beaucoup de gens. J'entendais raconter que des jeunes gens qui passent des années à concourir pour l'internat dans les hôpitaux sont perdus pour la science, ils ne deviennent bons qu'à préparer des examens.

M. le Président. — Les collèges communaux de province traversent une crise, en somme.

M. Rigolage. — C'est bien heureux.

M. le Président. — Cependant ils répondent à certains besoins. Le conseiller municipal qui vous parlait de la nécessité d'élever son fils, vous trouviez qu'il avait raison.

M. Rigolage. — Il était contribuable!

J'ai eu d'ailleurs bien tort de lui donner satisfaction; c'est lui qui m'a fait partir de Cognac. Il est devenu maire du 16 Mai et il m'a fait envoyer dans un trou de Bretagne, à Morlaix, où l'on m'a laissé pendant quatre ans.

Je suis l'auteur d'une proposition, qui date de cinq ans, que j'ai semée partout, qu'a reprise M. Combes au Sénat, et relative au baccalauréat.

M. le Président. — Vous n'avez rien à ajouter, Monsieur Rigolage?

M. Rigolage. — Non, Monsieur le Président.

M. le Président. — Monsieur Rigolage, nous vous remercions de votre déposition.

La séance est levée à 6 heures 15.

BULLETIN D'ANGLETERRE

COMITÉ POSITIVISTE ANGLAIS

(NEWTON-HALL, FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE, E. C. LONDON).

I. — RAPPORT POUR L'ANNÉE 1898—110

(Traduit par G. DURAND).

I. — Les Commémorations de l'année ont été les suivantes :

1er janv. : — *Le Jour de l'Humanité.* M. Frédéric HARRISON.
5 sept. : — *L'anniversaire de la mort d'Auguste Comte.* M. Paul DESCOURS.
31 déc. : — *Le Jour des Morts.* Dr J. KAINES.

Les Réunions et les Conférences ont continué à avoir lieu le dimanche, comme il suit :

Janvier : — *L'Inde Britannique*, par S.-H. SWINNY.
9 janv. : — *La Civilisation indienne : La venue des Anglais.*
16 janv. : — *Les Anglais comme conquérants : l'Inde au* XVIIIe *siècle.*
23 janv. : — *Les Anglais comme gouverneurs : l'Inde au* XIXe *siècle.*
30 janv. : — *L'avenir de l'Inde.*

Février, 6, 13, 20, 27 : — *Les aspects du progrès contemporain*, par F.-S. MARVIN.
Mars, 6, 13 : — *Le roman au* XVIIIe *et au* XIXe *siècle*, par le Dr J. KAINES.
20 mars : — *Les usages du loisir*, par F.-W. BOCKETT.
25 mars : — *Le socialisme chrétien*, par R.-G. HEMBER.

Les dimanches 17 et 24 avril, 1er et 8 mai, le professeur Beesly a dirigé une classe spéciale pour l'étude du « *Discours sur l'Esprit positif* » de Comte.

Octobre, 2, 9, 16, 20, 27 : — Série de conférences sur « *La Civilisation catholico-féodale* », par le professeur BEESLY.

Novembre et décembre : — *Les divers systèmes religieux comparés à la Religion de l'Humanité*, par Frédéric HARRISON.

6 nov. : — *Introduction. — Fétichisme. — Confucianisme.*
13 » *Polythéisme. — Systèmes Grec et Romain.*
20 » *Monothéisme. — Judaïsme. — Byzantisme. — Islamisme.*
27 » *Catholicisme et Positivisme.*
4 déc. : — *Systèmes évangélique et anglican.*
11 » *Christianisme et Déisme.*
18 » *Agnosticisme. — Athéisme. — Ethicisme.*

II. — Durant les mois d'été, des pèlerinages ont été organisés à divers lieux historiques et aux musées, avec conférences appropriées :

12 juin : — La « National Portrait Gallery » (*Portraits des Grands Anglais*). M. Frédéric HARRISON.
26 » — *Visite à la tombe de John Locke* à High Laver. M. R.-G. HEMBER.
10 juillet : — Galerie nationale (*Turner Landscapes*). Le Juge Vernon LUSHINGTON, Q. C.
24 » — Bristish Museum (*Phidias et le Parthénon*). M. F.-S. MARVIN.
7 août : — Eltham (*Froissart, More*). M. S.-H. SWINNY.
5 sept : — Abbaye de Westminster (*Visites aux tombeaux*). M. R.-G. HEMBER.

La Classe de chant et le Chœur ont été dirigés par M. Herbert Swain, jusqu'à l'époque de sa démission, en octobre.

III. — La « SOCIÉTÉ POSITIVISTE » s'est réunie sous la présidence du professeur Beesly, le dernier vendredi de chaque mois, sauf en décembre. Voici la liste des sujets traités et discutés avec les noms des rapporteurs :

28 janv. : — *Le partage de la Chine*. Professeur BEESLY.
25 février : — *Local Government à Londres et à New-York*. S.-H. SWINNY.
25 mars : — *Une expérience communiste au Paraguay*. OWEN.
29 avril : — *La guerre américano-espagnole*. F. HARRISON.
27 mai : — *La question juive*. Professeur BEESLY.
24 juin : — *La Réaction religieuse et politique*. Dr BRIDGES.
29 juillet : — *L'avenir des Indes occidentales anglaises*. F.-S. MARVIN.
26 août : — *Revendications ouvrières*. R.-G. HEMBER.
30 sept. : — *La Direction confessionnale et sacerdotale*. Professeur BEESLY.
28 oct. : — *L'Affaire Dreyfus*. S.-H. SWINNY.
25 nov. : — *La conquête du Soudan*. Professeur BEESLY.

Des « Social Meetings » ont eu lieu le second lundi de chaque mois, sauf en été.

IV. — La « Société des Jeunes Gens de Newton-Hall » a maintenu et développé son action durant l'année, comme il ressort du rapport annuel de son président, M. S.-H. Swinny. Outre les classes proprement dites, elle a tenu diverses réunions et a visité divers lieux.

La « Société des Dames » a tenu ses réunions habituelles, consacrées soit à la discussion des questions sociales intéressant la femme, soit au chant, soit à la musique, etc., et a pu procurer à plusieurs de ses membres le bienfait d'une semaine de repos à la mer.

V. — Les publications positivistes sont en vente chez M. W. Reeves (185, Fleet Street, E. C. London), qui tient leur catalogue à la disposition du public.

La *Revue Occidentale*, éditée par M. Pierre Laffitte, paraît tous les deux mois à Paris ; le montant de l'abonnement pour les six numéros. qui est de 17 s. 6 d., doit être envoyé à M. C.-G. Higginson, Chorlton Union Hospital, West-Didsbury, Manchester.

La « Positivist Review », dirigée par le professeur Beesly, a commencé sa publication le 1er janvier 1893 et l'a continuée depuis, chaque mois, sans interruption. Elle est présentement éditée chez M. W. Reeves, chez qui l'on peut se procurer l'ensemble des volumes (I, II, III, IV, V, VI). Le prix du numéro est de 3 d., et celui de l'abonnement annuel, de 3 s. 6 d.

VI. — La Société positiviste de Manchester a continué à fonctionner sous la présidence de M. C.-G. Higginson, qui a publié un rapport détaillé sur ses travaux et le programme complet de ses réunions, cours et conférences durant l'année.

VII. — Avec l'aide de souscripteurs français et anglais, M. Laffitte, au prix de 190,000 francs, s'est assuré définitivement l'acquisition de la maison de la rue Monsieur-le-Prince, qu'habitait Auguste Comte et dans laquelle il est mort. Ce fait important garantit le maintien et la préservation de l'appartement du Maître et des reliques associées à sa mémoire. La somme de 50,000 francs laissée en hypothèque par le vendeur est soldée actuellement.

VIII. — On trouvera ci-après la balance des recettes et des dépenses.

Le *Fonds anglais* subvient au loyer, à l'entretien, à l'éclairage et aux autres dépenses matérielles de Newton-Hall. Toutes les lectures et conférences y sont, en effet, gratuites et aucune rétribution n'est exigée des auditeurs, ni accordée aux conférenciers. Le beau et ancien piano qui appartint autrefois à Charles Darvin a été entièrement restauré par MM. Broadwood, les fabricants, et un second piano a été acheté pour servir aux Sociétés. Les frais de pianos, de la classe musicale et de l'organiste ont été couverts par des contributions particulières, se montant à 1,075 francs et ne figurant pas dans le relevé de comptes.

Le *Fonds parisien* est transmis directement au Trésorier du Subside international, pour être employé, suivant la volonté d'Auguste Comte, à la conservation et à l'entretien de son appartement et de sa bibliothèque, et servir à assurer l'indemnité attribuée à M. Laffitte, directeur du Positivisme à Paris.

IX. — La seule publication de l'année a été : *A la Maison et au Dehors*, par M. Frédéric Harrison, en supplément à la « Positivist Review » (Janvier).

Le *Fonds typographique* est réservé pour l'impression, la publication, la distribution des œuvres de Comte, traduites en anglais, et des autres travaux positivistes. Les bénéfices servent à l'extension du mouvement. Le Trésorier de tous ces fonds est Edward Spencer Beesly, 53, Warington Crescent, London W., à qui les inscriptions doivent être adressées en un chèque ou un mandat-poste.

La bibliothèque positiviste est ouverte et l'on peut consulter ou emprunter les ouvrages qui la composent, en s'adressant au bibliothécaire, M. Hember.

X. — Le Comité tient à exprimer, de nouveau, sa gratitude au Dr J. Kaines, pour le don d'un nombre considérable de volumes à la bibliothèque positiviste de Newton-Hall. La collection était due déjà, en grande partie, à l'énergie et au dévouement du Dr Kaines, qui a ainsi ajouté une nouvelle série d'ouvrages, en plusieurs langues différentes, la plupart traduits en anglais, de sorte que la bibliothèque est à présent complète.

XI. — L'année 1898 étant le centenaire de la naissance d'Auguste Comte (19 janvier 1798), le Comité a délégué M. Paul Descours pour le représenter à la Commémoration qui a eu lieu à Paris, les 19 et 23 janvier dernier, et dont le compte rendu a paru dans la *Revue Occidentale* et la *Positivist Review* de mars.

Un Comité s'est également constitué aux fins d'élever une statue à Auguste Comte, à Paris, en 1900. Un grand nombre de personnalités des divers pays d'Europe, distinguées dans le monde philosophique, scientifique, politique, littéraire, artistique, ont donné leur adhésion à ce projet. Le Comité recevra avec plaisir les noms et les dons de tous ceux qui désirent participer à cette glorification de l'œuvre du Fondateur. Le Comité a déjà fait parvenir au Trésorier de Paris des sommes préliminaires s'élevant à 637 fr. 50.

XII. — C'est un des principes fondamentaux de la propagande positiviste de donner gratuitement l'enseignement religieux et scientifique, d'offrir, sans condition, notre système d'éducation à quiconque veut l'accepter et de substituer les mobiles sociaux aux mobiles personnels, dans tout le domaine de l'éducation. Mais cela ne peut être obtenu sans l'aide des personnes qui acceptent ces prin-

cipes. Aussi le Comité, faisant appel à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation populaire reposant sur une base sociale, leur demande-t-il de l'aider autant qu'il est en leur pouvoir.

Le Comité :

Frédéric HARRISON, *président*. — Dr J.-H. BRIDGES. — E.-S. BEESLY, *trésorier*. — C.-G. HIGGINSON. — S.-H. SWINNY. — F.-S. MARVIN. — R.-G. HEMBER, *secrétaire hon.*

Newton-Hall, Fetter Lane, E. C., 30 janvier 1899 (2 Homère 111).

FONDS ANGLAIS.

Recettes :

	L.	s.	d.
Reste en caisse (de l'année 1897)	2	16	10
Rente	40	0	0
Intérêts du legs de M. Morison	14	17	2
Souscriptions	192	13	2
	6	5	1
	256	12	3

Dépenses :

	L.	s.	d.
Loyer (moins l'impôt)	116	0	0
Assurance	2	10	0
Taxes et impositions	33	14	3
Gaz	10	12	2
Charbon	2	0	1
Eau	3	0	0
Annonces	5	15	4
Impressions	5	11	6
Frais de poste, papeterie, honoraires	1	18	6
Entretien	36	8	0
Dépenses musicales	4	11	6
Réparations et nettoyage des fenêtres	30	19	10
Faux frais	1	11	10
	254	12	2
Reste en caisse	2	0	1
	254	12	3

FONDS CENTRAL DE PARIS.

	L.	s.	d.
Souscriptions	121	10	0
Transmis au trésorier de Paris	121	10	0

FONDS TYPOGRAPHIQUE.

Recettes :

	L.	s.	d.
En caisse de 1897	75	17	5
Ventes dans la salle	10	16	7
— par les libraires	12	13	10
	99	7	10

Dépenses :

	L.	s.	d.
Impressions	4	4	8
Achats pour revendre	3	10	6
Reliure	2	9	3
Annonces	1	0	0
Commission aux libraires	1	19	8
	13	4	1
Reste en caisse	86	3	9
	99	7	10

E.-S. Beesly, *trésorier.*

Examiné avec les pièces à l'appui et reconnu exact.

A.-S. Andrews.

II. — LA FÊTE GÉNÉRALE DES MORTS

HOMMAGE AUX MORTS

Prononcé à Newton-Hall le 31 déc. 98, par le Dr J. Kaines.

(*Traduit par* G. Durand.)

Il est bon pour nous, à l'occasion de la dernière nuit de la vieille année, de méditer un peu sur nos gains moraux et aussi sur nos pertes. Nous faisons par là, ainsi que nous l'avons déjà dit tant de fois, ce que font tous les autres corps religieux ; et aussi profondément que nos méditations contribuent à nous améliorer, nous sommes en conformité avec eux. Il est de notre intérêt de nous accorder sur le plus grand nombre de points possibles, d'amoindrir et non d'accentuer les différences qui existent et qui doivent toujours exister entre nous. Ces différences sont bien assez nombreuses et assez marquées. Nous ne pouvons traiter les fictions comme des réalités ni les réalités comme des fictions. Nous allons cette nuit, de pair avec les autres sectes religieuses, méditer sur le passé. Les adeptes des diverses religions, séparément, dressent le bilan

de leur avancement en grâce et se reprochent avec raison, ainsi que nous le faisons, de faire d'aussi maigres progrès dans la vertu. Ils en viennent à confesser leurs multiples défaillances et faiblesses — leurs chutes de ferveur religieuse, leur froideur et leur indifférence — et à former de nouveaux vœux pour que, dans l'avenir, ils fassent mieux, qu'ils règlent leur vie et agissent, autant qu'il se peut, selon leur idéal et brisent les liens de l'habitude qui les attachent à un monde aussi pervers et aussi matériel. Nous n'en rencontrons pas autant qui arrêtent leurs regards sur les manquements que nous déplorons journellement ou qui se reportent mentalement aux carrières de ceux qui ont cessé de combattre et dont la victoire ou la défaite est déclarée. Nous avons une foi médiocre en ces changeantes dispositions qui font naître des promesses d'amendement, promesses si souvent rompues et dont le souvenir nous humilie sans nous exalter. Nous ne croyons guère à la vertu de vœux exprimés pour corriger de vieilles habitudes. Nous savons comment le vieil Adam présente sa défense et nous assujettit de chaînes d'acier. Que notre repentir ne soit jamais si amer, notre remords si poignant. Il n'est personne se connaissant qui ait assez de confiance en soi pour rompre de vieilles habitudes et croire qu'il peut s'en créer d'autres nouvelles et meilleures. Le caractère, c'est la destinée. « Ephraïm est idolâtre, qu'il reste seul, » disent les Saintes Ecritures.

La différence entre nous, Positivistes, et nos confrères théologiens se dessine ici dans cette considération. Nous estimons comme eux la religion personnelle. Nous apprécions aussi hautement un beau caractère et une noble vie.

Mais nous aspirons en outre au perfectionnement de l'Individu à travers le perfectionnement de la Société. Le salut de l'homme est pour nous une question sociale plus qu'une affaire d'intérêt personnel; c'est un but qui doit être poursuivi par l'Humanité et non un arrangement privé entre l'homme et son Dieu.

Le Positivisme n'encourage pas outre mesure la pauvre, mesquine et blessante vertu de l'examen intérieur. Il ne considère pas l'homme comme une unité spirituelle dont la pensée se porte souvent, sinon constamment, vers les maux de l'âme. C'est un aphorisme médical que l'homme bien portant ne s'informe pas de sa santé; seul, le malade s'en soucie. Le Positivisme fait peu de cas de ces investigations périodiques dans les éléments de l'âme. Il est porté à regarder une telle habitude comme une extension de l'égoïsme, un stimulant à l'erreur tout autant qu'à la droiture. Il pense que l'âme profite aussi peu que le corps de ces interro-

gations intimes et que, là où est la santé morale, il n'y a guère tendance à l'examen intérieur ou rétrospectif.

Mais laissons là ce sujet et parlons cette nuit des autres : les bénis, les fortunés, les heureux ; car ceux-là n'auront plus jamais faim ni plus jamais soif ; les maux de tête, les chagrins ne les troubleront davantage ; angoisses, soucis, tristesses, rien de tout cela ne leur tordra plus le cœur, car ils sont passés à présent dans un lieu d'éternel repos.

« Les grandes pensées, » a dit Vauvenargues, « viennent du cœur ». Ce fut sans conteste une grande pensée du Maître, qui fait honneur à son cœur, d'avoir réservé dans le Calendrier un jour dans l'année où les adhérents à la religion de l'Humanité célébreraient le souvenir des Morts : « la fête positiviste de toutes les âmes ». Tous les Morts — depuis les temps fétichiques passés jusqu'à notre époque — tout ce qui touche aux Morts respectables, aux Morts dont les efforts, de leur vivant, s'unirent en vue de la fondation de l'Humanité et dont les apports petits ou grands tendirent à favoriser le progrès humain sous toutes ses formes. Nous ne rechercherons pas quelle croyance ils arboraient, s'ils en avaient une, quel culte ils pratiquaient, s'ils en pratiquaient aucun ; quelles étaient leurs notions sur l'Homme, son origine, sa destinée, ou sur le monde dans lequel son sort est dévolu. C'en est assez pour nous qu'ils aient vécu, et, tenant compte de leurs lumières, qu'ils aient rempli leurs devoirs de frères, de maris, de pères et de citoyens au milieu « de tant de causes diverses, physiques et autres, de perplexité et d'égarement ». Peu nous importe leur foi, leurs espérances, ou leur civilisation. Pour nous, il suffit qu'ils aient peiné pour obtenir le pain qui manquait, qu'ils aient protégé ceux qui dépendaient d'eux et pourvu à leurs besoins quant à la nourriture et aux vêtements. Il va de soi que nous honorerons davantage encore ceux dont les services à l'Humanité ne furent pas simplement spontanés, mais raisonnés, avec un but en vue.

La commémoration de tous les Morts n'est pas celle des parasites, des individus qui ont entretenu leur obscure existence aux frais de l'organisme social. De telles gens n'ont pas place, ne comptent pas dans l'Humanité qui les méprise. « Ne parlons pas d'eux, regardons-les, pardonnons et passons. » (Dante.) Quant aux autres, si faible que fût l'effort et pauvre la tentative, l'Humanité en prend bonne note : ils ne périront pas entièrement. Elle leur saura gré de leurs bonnes intentions — malgré leur triste échec — pour lesquelles ils sont dignes d'estime — pas plus. Ils peuvent avoir été d'imparfaits serviteurs, voire même avoir possédé de monstrueux

défauts, aucun d'eux n'est plus aimé à cause de ses imperfections ou de ses vices; elle les aime moins. Beaucoup de grandes figures, dont les services rendus sont célébrés dans le Calendrier, avaient de graves défauts et, d'aucune façon, ces grands caractères ne sauraient être tenus pour des hommes sans tache; mais ils pensèrent et travaillèrent pour le progrès humain et c'est au titre d'*utiles serviteurs* et non d'*hommes parfaits* que l'Humanité acclame et apprécie leurs services. Notre esprit doit toujours se pénétrer de cette vérité si nous voulons comprendre comme il faut le Calendrier et son utilité comme culte.

Contemplons pendant quelques instants l'immensité de la foule dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir. Cette multitude est formée de toute cette suite d'individus qui ont donné leurs efforts, depuis le commencement des choses jusqu'à maintenant. Imaginez un peu ce que cela représente! Revenons sur le passé aussi loin qu'il nous sera possible, nous trouverons l'homme s'efforçant de comprendre sa place dans le monde, travaillant à la maintenir, tandis qu'il essaye d'entrevoir (sinon mieux) ce qu'est, par rapport à lui, ce monde, le sien. Nous le trouverons non « un peu au-dessous des anges », mais plutôt un peu au-dessus des brutes qui l'entourent. Nous le verrons combattant contre elles, apprenant sans cesse par l'expérience le moyen de conserver son existence. Quelles furent ses erreurs et combien amèrement et lourdement il paya pour elles, nous ne pouvons nous en faire qu'une bien faible idée! Choisissons une de ces épreuves entre mille semblables : découvrir, par exemple, quelles racines étaient bonnes à manger. Que d'hommes ont dû succomber empoisonnés par de mauvaises herbes ou des plantes vénéneuses. Le surprenant, si l'on tient compte de son effroyable ignorance, c'est que l'homme ait survécu malgré tout. Il avait littéralement tout à connaître, tout à apprendre : que le feu brûlait et détruisait, que l'eau submergeait, etc. A tout instant, il était obligé d'avoir les yeux à la fois et sur les animaux dangereux, et sur les forces naturelles qui le menaçaient d'extinction. Il est fort probable qu'il n'avait pas la plus vague intuition de vivre vos luttes mêmes et les miennes, la moindre notion d'être le pionnier d'une civilisation comme celle dont nous jouissons. Il fit ce qu'il devait faire pour ne pas périr; n'ayant aucunement conscience de quel secours il fut à ceux qui lui succédèrent, générations qu'il ne soupçonnait pas, qu'il ne savait pas devoir se poursuivre des milliers d'années après qu'il aurait disparu. Il n'eut pas besoin de motifs élevés dans ses actes et impulsions. L'Altruisme et l'Egoïsme n'existaient pas, même à

l'état de simples mots. Ses passions et ses penchants l'inspirèrent et le stimulèrent, et il essaya d'y satisfaire d'une façon grossière et sensuelle. Il eut en ses meilleurs moments de nobles mobiles. De tels rudiments simples et barbares est née et s'est constituée peu à peu notre civilisation compliquée et artificielle, avec ses éternelles luttes pour le bien et le progrès mental, moral, physique et même matériel. Il s'ensuivit alors les étapes successives du progrès social, caractérisées par la chasse, la vie pastorale et l'agriculture. Celles-ci, à leur tour, furent remplacées par les théocraties fondées par des contemplateurs, des observateurs expérimentés qui établirent les sociétés, les corporations pour favoriser l'industrie et la discipline, la puissance, les facultés, toutes les formes de l'activité humaine, ainsi que l'exigeait la nouvelle ère. L'homme fut, de la sorte, tiré de sa situation nomade et à demi barbare. A quoi nous sert de poursuivre? Vous connaissez l'histoire de la longue éducation de l'homme, éducation intellectuelle en Grèce, sociale à Rome. Vous savez aussi comment le Catholicisme, survenant à propos, disciplina l'homme moralement et pourvut à un besoin — une impérieuse nécessité pour la pureté personnelle et physique, aussi bien que pour la Sainteté de l'esprit. — Les civilisations anciennes ne sentirent pas tout d'abord cette nécessité, mais elles la reconnurent plus tard et accueillirent avec reconnaissance l'inévitable religion qui y suppléa. Nous avons récemment eu l'occasion d'entendre M. le professeur Beesly dans ses lectures sur la période catholico-féodale et de voir comment le Catholicisme accomplit sa mission. Je n'ai pas besoin, par conséquent, d'entrer dans de plus grands détails sur le Moyen âge.

Pensez également aux milliers d'années que notre civilisation a employées à devenir ce qu'elle est — tout imparfaite qu'elle reste encore. — Songez aux myriades d'hommes et de femmes qui ont contribué à élever l'homme, du point où il était au point où il se trouve aujourd'hui. Représentez-vous Shakespeare, Milton, Newton, Darwin comme termes de l'évolution d'un animal qui, un temps, vécut dans la société de l'ours des cavernes et rongea aux mêmes os que l'hyène. Quelles multitudes d'hommes! Quelles légions de femmes! Que d'aspirations, que de labeurs, que d'ascensions, que de chutes, que de défaillances, que de triomphes! Que d'épuisantes tentatives! Que de méprises désastreuses! Que d'allégresses! Que de « *de profundis* » désespoirs! Que de peines de cœur! Que de désappointements, de tristesses, d'infortunes, d'espoirs déçus, ces « galantes hordes d'hommes simples » souffrirent pour notre cause. Leur inculte pensée les tourmenta de

crainte et d'émotions inaccoutumées. Pouvons-nous méditer sur ce sujet, les yeux autrement qu'humides? Pouvons-nous en entendre parler sans émotion? Si oui, cela n'annonce rien de bon, car, dans ce cas, nous sommes moralement et mentalement en mauvais chemin. Ceux que nous célébrons, qui sont-ils?

Des hommes et des femmes comme nous-mêmes, qui vécurent et moururent inconnus — leurs noms passant aux limbes des choses oubliées. — Tout insignifiants que nous soyons, tout insignifiante que paraisse la vie que nous menons, nous contribuons à ajouter quelques unités à l'innombrable multitude qui nous a précédés et à accroître la somme de ses efforts vers le bien, le beau et le vrai, à l'exemple de ces minuscules coraux qui, à force de déposer leurs coquilles, ont fini par former de profonds îlots dans le Pacifique. Qu'il est minime l'apport que nous pouvons faire, à l'effet d'ajouter aux immenses richesses de l'Humanité! Et cependant ces richesses seraient moindres qu'elles le sont, n'eussent été les efforts de personnes comme nous — ses serviteurs ignorés. — Si le monde est meilleur qu'il n'était, c'est uniquement dû aux dépôts continuels de bonté humaine laissés par les grands inconnus qui, à cette heure, reposent en des tombes oubliées par ceux-là qui, selon l'expression d'Omar Khaggam, « s'en viennent comme l'eau et passent avec le vent ». Il s'écoulera peu de temps d'ici que nous allions rejoindre la masse; d'autres viendront à cette chaire, s'adresseront à d'autres oreilles et feront vibrer d'autres cœurs. Ceux d'entre nous qui « ont souffert les épreuves, supporté la tâche d'une pénible journée », accueilleront avec soulagement « le muet appel pour la demeure suprême » et « dormiront dans leurs lots de terre jusqu'à la fin des jours ». Et quand nous irons à notre tour, nous reposerons auprès de ceux que l'Humanité honore, en une commune reconnaissance des services rendus ou à rendre.

Ne pouvons-nous voir, par la pensée, cette foule incommensurable et entendre des oreilles de l'âme — ce qui est le bienheureux apanage de la solitude — l'incessant piétinement de cette armée innombrable défilant, défilant toujours dans l'éloignement infini? Ne pouvons-nous reconnaître quelques-unes des figures qui nous réjouirent jadis, ici-bas, et dont nos yeux ne verront plus jamais les leurs?... C'est seulement dans la rêveuse « clarté de lune de la mémoire » que ces formes brillent sur nous. Nous connaissons les endroits dans lesquels ils sont couchés, leurs joyeuses voix vibrent encore dans nos âmes, leurs faces resplendissantes d'amour nous obsèdent, leurs fronts « diaphanéisés du

pâle reflet de la pensée » nous rendent perplexes. Cela nous réconforte de savoir que leur puissance accroît nos forces, que leur pensée agrandit la nôtre, que leur amour épanouit nos cœurs et que, lorsque nous les oublierons, nous aurons, nous aussi, cessé de vivre. Tant que la mémoire aura place en ce globe tourmenté, nous en garderons le souvenir ; du jour où la mémoire quittera cette terre, l'oubli de la mort s'ensuivra.

Oui ! nous revoyons en notre esprit pères, mères, épouses, maris, fils, frères, sœurs, amis et connaissances dont la séparation d'avec nous a laissé des empreintes que nous emporterons jusqu'au tombeau, tant leur départ nous brisa le cœur. Nous ne voudrions pas troubler leur long sommeil, si nous le pouvions. Nous les rejoindrons tous dans la tombe. Puisque nous vivons sans opium, nous ne nous « droguons » pas de vaines croyances et d'espoirs chimériques. Mais nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir que ces personnes ont existé et, pour la plupart, nous étaient chères.

Qu'est cette terre, sinon une gigantesque nécropole non close de murs ? La poussière que nous foulons aux pieds fut autrefois humaine, animée, douée de passions, d'impulsions et d'émotions. La population entière du globe n'est qu'une poignée, comparée aux générations qui y ont vécu ; c'est le grain de poussière dans une balance. Et nous serons bientôt ce qu'elles sont elles-mêmes !

Nous ne frissonnons pas au mot d'anéantissement, car nous ne savons ce que cela signifie. Les positivistes, plus que personne, pensent que les actions du juste continuent à porter leurs fruits alors que l'homme dort dans la poussière. La tombe a l'enveloppe de l'homme, non pas l'homme lui-même, non pas l'amour, la pensée, l'activité de l'esprit qui lui survivent. Tout ne s'éteint pas en nous. A vrai dire, bien considérée, notre influence réelle commence avec la mort.

Avec la mort, la vie commence, subjectivement parlant : nous pouvons — et nous le faisons souvent — nous perpétuer en ceux qui nous succèdent. Le souvenir de ce que nous fûmes éprouve, forme et stimule d'autres gens à donner l'exemple d'une vie plus noble encore. L'amour qui enflamma nos cœurs et rayonna à travers notre existence réchauffe d'autres seins, éclaire d'autres vies. Le mal que nous fîmes est enseveli dans l'oubli, le bien grandit dans leur mémoire. Comme d'autres vécurent en nous, à notre tour nous vivons en d'autres. Pas pour longtemps, peut-être ; mais quel est celui dont le souvenir est longtemps conservé ou mérite de l'être ? Que peut-il exister de durable à jamais

dans un monde gouverné par le changement et peuplé de mortels dont les générations passent ainsi que les feuilles en automne et sont sitôt oubliées que les neiges de l'an passé. « La vie est l'opinion que nous nous en faisons », « l'Univers n'est que transformation, évolution, réintégration perpétuelles », ainsi que la belle âme qu'était Marc-Aurèle l'exposait il y a tantôt dix-huit cents ans. « Il est aussi naturel de mourir que d'être né, » a dit Bacon, et tout aussi inévitable.

Les « douceurs de l'oubli » ne tarderont pas à s'emparer de nous, et finalement on conservera notre mémoire — si toutefois on veut bien — au simple titre de soldat d'une armée dont les luttes ont été couronnées par la victoire. Ce serait vanité et égoïsme que de désirer davantage. Aussi longtemps que cette victoire sera remémorée, nous le serons aussi; lorsqu'on en perdra le souvenir, notre mémoire périra et l'éternel oubli s'ensuivra. Mais si, un jour par an, nous célébrons les services rendus par ces inconnus sans nombre, tout ne mourra pas en nous, on ne nous oubliera pas totalement. Le culte des Morts nous englobera lorsque nous ne ferons plus partie des humains, nous étant dépouillés des dehors des mortels. Personne ne voudra offrir à contre-cœur chaque année cet hommage d'un jour. C'est notre jour à nous, notre unique héritage.

Aux serviteurs connus de l'Humanité, réputés comme vraiment grands, sont consacrés tous les autres jours; et le culte de ces types supérieurs est le culte des formes variées de la pensée, de l'activité auxquelles ils appartinrent séparément et dans lesquelles ils se sont diversement illustrés. Ces âmes élevées ne sont pas laissées de côté dans notre commémoration de la Fête générale des Morts; ce serait certes une impardonnable omission. Mais nous leur témoignons notre reconnaissance durant les 364 jours restants de l'année. Nous tenons à notre jour, c'est notre bien inaliénable. Le soleil et la lune même sont sujets à la mort; soumettons-nous à son influence. Dans la catastrophe finale qui brûlera et détruira entièrement civilisations, religions, cultes et l'homme lui-même, le souvenir de ce qui fut accompli par les Morts grands ou humbles disparaîtra complètement et s'éteindra pour toujours.

Nous mourons, mais les illustres trépassés continuent de vivre, leur empire d'influence croissant avec chaque génération. Le temps ne peut tarir ni l'accoutumance rendre surannée leur infinie variété. Homère vit de nos jours d'une tout autre façon que dans la rocailleuse île de Chio. Il est apprécié d'une foule de mortels et

d'immortels auxquels il n'avait jamais rêvé. Ses idées, ses caractères, ses descriptions, ses « mots ailés » sont devenus partout légendaires et sont la propriété de l'homme. Ses héros, Achille, Hector, Ulysse, Nestor, Priam, Ajax, Patrocle, Andromaque, ont fait le tour du monde civilisé et sont universellement connus. Ces mêmes barbares que raillaient les Grecs, possèdent leur Homère et s'en délectent. Homère, de son temps, était-il réellement aussi vivant qu'aujourd'hui ? La même remarque peut s'appliquer à Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Dante, Shakespeare, Cervantès, Milton; et aux génies impérissables de tous âges et de tous pays. Ces hommes nous sont beaucoup mieux connus qu'ils ne l'étaient de leurs contemporains et leur mérite infiniment plus apprécié; leurs œuvres constituent nos trésors inestimables. De tels hommes, il est simplement vrai de dire : « Leurs corps gisent enfouis dans la terre, mais leurs âmes survivent à jamais. » Considérer comme morts un homme ou une femme réellement grands est une erreur profonde. Peu importe à quelle catégorie de la pensée, du sentiment ou de l'action ils peuvent appartenir; ils sont les maîtres de la vie, immortels comme le temps ou comme l'éternité qui n'est qu'un temps sans fin. Leurs ans se suivront sans cesse.

Tout prendra de l'âge, se délabrera ainsi qu'un vieil habit, mais eux se conserveront toujours. Qui peut imaginer une époque où Aristote, Platon, Socrate, Raphaël, L. de Vinci, Michel-Ange, Beethoven, Mozart, Hændel, seront oubliés, ignorés? La chose est aussi invraisemblable que si le jour dut cesser pour devenir la nuit et la lune remplacer le soleil. En de tels hommes, l'Humanité est incarnée; leur réputation subsistera malgré le cours des années se déroulant rapidement. Rien ne peut les amoindrir, pas même leurs amis ou leurs biographes. « Leurs âmes sont pareilles aux étoiles et demeurent inaccessibles. » Elles se meuvent « dans des orbites à elles propres »; « on les voit resplendir au loin ». Nous ne saurions trop faire pour de tels sujets. Nous ne sommes pas nécessaires à leur gloire, mais ils sont indispensables à la nôtre. Effacez leurs noms, et le passé reste inintelligible. « C'est une histoire contée par un dément, remplie de bruit, de délire et sans aucune signification. » Il en est de même pour le présent qui, pas plus que le passé, n'aurait de sens si eux et leurs labeurs nous étaient ignorés. Parler peinture sans citer ses demi-dieux; parler musique sans nommer ses créateurs; philosophie sans désigner « le maître de ceux qui savent » et ses continuateurs; causer religions sans leur identifier Bouddha,

Confucius, Jésus, saint Paul, Mahomet, etc.; agir ainsi est parler à faux, « c'est dire une histoire de peu de portée en employant des mots pompeux ».

Les grands serviteurs de l'Humanité travaillèrent pour nous, et non pas uniquement pour leurs contemporains ou successeurs, desquels, le plus souvent, ils furent incompris et imparfaitement appréciés. Notre devoir est de nous assurer de leur réel mérite et de l'acclamer. Il nous appartient — et quelle joie c'est pour nous! — de saisir leurs grandes pensées et leurs intentions élevées. Il serait bien peu digne d'aussi illustres ancêtres de leur mesurer notre religieuse attention et notre ardente sympathie.

« La littérature serait plus lucrative, » disait un Américain, « si, dans la partie, les morts n'étaient pas aussi nombreux. » On peut ajouter que ce sont ces morts qui font la littérature dans le vrai sens du mot, à l'exclusion de ces fabricants de volumes — en vie — dont la seule préoccupation est de faire de l'argent. « Ce sont les morts qui remportent les victoires. »

Nos auteurs ont, pour un jour, le succès;
Ils ont leur jour... et cessent d'être après.

Des immortels nous ne saurions trop posséder d'œuvres. Que n'en avons-nous davantage! Quelle extase pénétrerait le cerveau et le cœur du savant, quel ciel s'ouvrirait à lui à la découverte d'un autre poème d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Virgile, d'Horace, de Dante ou de Milton! Quel historien apprendrait sans émotion l'existence d'une nouvelle histoire par Hérodote, Thucydide ou Tacite? ou de nouvelles Vies de Plutarque? Qui ne se sentirait rajeuni par la trouvaille d'un autre drame de Shakespeare, une autre comédie de Molière, une autre nouvelle de Cervantès ou Fielding, Goldsmith ou Hautorne; un supplément par Scott aux « Waverley Novels ». Quelles émotions délicieuses feraient éprouver de nouveaux Essais d'Hazlitt ou de Zamb! Avec quels charmes exquis nous lûmes pour la première fois leurs ravissantes productions!

. . . .

« Nous sommes toujours, et de plus en plus, gouvernés par les morts, » a dit Comte, et l'expérience démontre la vérité de cette affirmation. Laplace, étendu sur son lit de mort (c'était à sa dernière demi-heure), tenait en main un volume de son fameux livre : « la Mécanique céleste », lorsqu'il s'écria : « Tout ceci n'est que pures illusions qui passent pour être la vérité; rien n'est vrai que l'Amour. » A travers les siècles, on entend la déclaration du grand apôtre saint Paul : « Et, bien que je possède tout savoir,

pour n'avoir pas l'Amour, je ne suis rien. » Magnanimes exagérations de leur part, à tous deux!

Pour nous, unités dans la masse des grands anonymes, pour nous dont la fin approche, l'Amour est également la seule chose vraie par laquelle nous devons vivre et mourir ; et cet Amour, nous le croyons, couronnera finalement notre changeante et brève existence par la paix et le repos éternels. L'Amour, nous l'espérons, adoucira notre passage dans la tombe. Des mains aimées s'empresseront à nos plaintifs désirs ; de chères prévoyances devanceront nos pressantes exigences et y pourvoieront ; et c'est sur le tendre sein de l'être adoré que nous avons l'espoir d'exhaler notre dernier soupir ; par des mains chéries, nos yeux fatigués et ternis seront clos pour toujours, tel est notre souhait. Puissions-nous, en dernier lieu, n'être pas trouvés tout à fait indignes de faire partie de l'Humanité et d'avoir part dans la Commémoration de la Fête de tous les Morts.

BULLETIN D'ITALIE

MOUVEMENT POSITIVISTE INDÉPENDANT (1)

Le Mouvement positiviste en Italie

J'ai publié, il y a quelque temps, dans la « Revue internationale de sociologie », un article dans lequel j'ai démontré que, pendant le dernier demi-siècle, l'Italie n'a pas tenu son rang parmi les nations occidentales pour la discussion des questions économiques et politiques.

Mais cette assertion serait à la fois exagérée et injuste si on ne parlait que du mouvement intellectuel. Il est vrai que l'instruction n'est pas très répandue en Italie, mais notre patrie occupe cependant, parmi les nations occidentales, une position honorable, due à ce que un grand nombre de ses enfants sont très intelligents. Il faut surtout se rappeler que ce n'est que depuis 30 ans qu'elle est une nation et qu'avant ce temps elle était trop occupée à résoudre des questions politiques, sociales et économiques, pour pouvoir se vouer à la science et à la philosophie.

Une autre fois, je parlerai plus longuement de la diffusion du Positivisme en Italie; mais actuellement je me contenterai de donner une courte et rapide esquisse de ce mouvement.

Le Positivisme ne commence pas seulement avec Comte, et celui-ci ne fut, pour ainsi dire, que le dernier anneau de la chaine commencée par Galilée, par Descartes et par Bacon.

L'Italie est en effet la terre classique du Positivisme et tous ses grands hommes ont été animés par ses méthodes. Quand on écrira l'histoire de la philosophie en Italie, on verra que bien des pages glorieuses de son histoire ont été écrites par des Italiens.

(1) Sous cette rubrique sont publiés des travaux inspirés par la Méthode et la Philosophie positives, mais dont les conclusions diffèrent trop sensiblement de celles admises par les disciples directs de Comte, pour que la Rédaction de la *Revue occidentale* puisse les accepter sans formuler d'expresses réserves. C. H.

Bruno, Telesio, Campanella, Vanini, Macchiavelli, Galileo, Vico, Genovesi, Beccaria, Veni, Pagani, Filangreu, Gioia, Romagnon, Ferrari, Catianco sont tous des hommes distingués et sont des noms glorieux dans l'histoire de la pensée philosophique moderne.

Mais l'espace me manquerait pour parler de tous ces écrivains illustres. Aussi m'occuperai-je seulement de quelques écrivains modernes.

Pasquale Villari fut, pour ainsi dire, le premier qui déploya en Italie le drapeau du Positivisme, expliquant et commentant ses règles fondamentales. Bien des défenseurs illustres et glorieux se groupèrent autour de lui. Le plus célèbre est Robert Ardigo, qui est en effet un homme d'un grand génie et qui étend l'application des principes du Positivisme à tous les phénomènes de la vie. D'abord il démontra la valeur de la méthode positive en psychologie et il émit une théorie personnelle sur la formation de l'univers. Puis, il écrivit un livre, en deux volumes, expliquant très clairement les lois générales qui gouvernent et règlent l'origine et le développement de la Société. Il a aussi écrit des Essais sur beaucoup d'importantes questions ontologiques et pédagogiques. En outre, il a imbu de sa méthode un grand nombre de disciples et il a formé de cette manière une vraie Ecole philosophique.

Ses disciples ont travaillé beaucoup : les uns, comme Loria, ont écrit sur l'économie politique ; d'autres, comme H. Ferri, ont écrit sur la sociologie criminelle ; d'autres encore, comme J. Fano et L. Mortara, ont écrit sur la physiologie et la jurisprudence, tandis que Tarozzi, Dandolo, Marchesini et Gazzani ont traité des sujets philosophiques.

En même temps que Ardigo, je peux citer A. Angiulli dont la mort prématurée fut une grande perte pour la philosophie. C'était un positiviste, et son ouvrage « *la Philosophie et l'Ecole* » est une œuvre très importante dans laquelle il discute bien des questions philosophiques de premier ordre.

R. Schiatarella est un autre philosophe qui travaille à la propagande du Positivisme en Italie. Ayant assimilé les théories positives d'A. Comte, il montre l'influence qu'elles doivent avoir sur les sciences physiques ; et, d'une manière magistrale, il a fait voir comme elles modifient les conclusions de l'anthropologie, de la physiologie, de la géologie, de la philologie, etc.

Il faut aussi citer les noms de Morselli, de Sergi et de Vignoli parmi ceux qui ont été influencés par le Positivisme.

Morselli a largement contribué à la propagande des principes du Positivisme en Italie par la publication de sa « Revue de philosophie scientifique » (1881 à 1891), et il a écrit plusieurs ouvrages d'une grande valeur, tels que *le Suicidé*, *l'Anthropologie*, etc.

Sergi a écrit sur l'anthropologie, la sociologie, la pédagogie, l'ethnologie. Ses ouvrages sur l'origine et la signification des phénomènes psychiques et sur l'Afrique sont souvent cités et ont une grande valeur.

Vignoli a écrit deux ouvrages intéressants : un sur la psychologie comparée et un sur la psychologie historique. En outre, il a publié deux séries d'Essais d'un très grand intérêt.

Il faut aussi ajouter à ces noms celui de Lombroso, qui est le vrai fondateur de l'anthropologie criminelle et dont le cerveau est un véritable volcan. Il a répandu une grande clarté sur toutes les questions controversées de la psychologie et de la sociologie.

Ces hommes sont, comme dit Hegel, de véritables héros de la pensée.

Non seulement ils travaillent dans leurs différentes sciences, mais ils essaient de les combiner sous une philosophie rationnelle.

J'espère avoir montré que l'Italie a fait quelque chose pour la propagande de la Philosophie positive. Or, si on veut bien se rappeler qu'elle n'est devenue une nation que depuis 30 ans, on peut espérer que dans l'avenir elle accomplira de plus grandes choses encore.

A. GROPPALI.

Traduction par P. DESCOURS.

LE TEORIE SOCIOLOGICHE DE R. ARDIGO, par A. Groppali, Turin, 1898. — R. ARDIGO, par le même, Paris, 1898.

Dans ces deux brochures, M. le professeur A. Groppali expose les théories de son maître. Le philosophe italien dont il est question offre en sa personne un exemple frappant de la loi des trois états découverte par Auguste Comte. Car non seulement Ardigo a été chrétien, mais il a été séminariste et même prêtre; lorsqu'il quitta l'Eglise en 1871, il était déjà chanoine de la cathédrale de Mantoue et pouvait prétendre atteindre aux plus hautes dignités sacerdotales. Mais sa conscience ne lui permit pas de rester dans le giron de l'Eglise. Devenu indépendant, il enseigna d'abord

l'allemand et la philosophie au lycée de Mantoue, puis devint, en 1881, professeur de philosophie à l'Université de Padoue.

Le père Grüber (dans son ouvrage si intéressant sur « le Positivisme depuis la mort d'Auguste Comte ») avait déjà montré que R. Ardigo, en somme, préconise la doctrine positiviste.

Cela est surtout frappant dans son livre, *la Morale des Positivistes*, publié en 1875. Il y étudie le pouvoir civil, la justice, l'autorité, l'ordre moral et le bien-être social. Il cherche à démontrer que le mode de formation naturelle du pouvoir civil au sein de la société est analogue au mode de production d'une nouvelle activité dans un organisme biologique. Une autre de ses théories est qu'il y a deux facteurs de la sociabilité : le développement (la reproduction) et la conservation (la nutrition). Du premier facteur dérive la famille, la tribu, le groupement social et enfin la patrie.

Parlant d'Auguste Comte, il dit que ce philosophe est justement considéré par tout le monde comme le systématisateur, sinon comme le créateur de la sociologie.

On peut entrevoir, par cet exposé rapide et nécessairement incomplet, que les théories de R. Ardigo se rapprochent à plusieurs égards de celles d'Auguste Comte. Il faut, je crois, se féliciter que, de cette manière, certaines idées positivistes pénètrent en Italie et arrivent ainsi à modifier l'opinion publique. Le résultat sera satisfaisant, non seulement en philosophie, mais même au point de vue politique.

—

EVOLUZIONISMO, DARWINISMO E MATERIALISMO STORICO, par A. Groppali, 1897.

L'auteur nous expose qu'il y a deux opinions sur ce sujet. Premièrement, il y a des personnes qui disent que le matérialisme est la conséquence des théories de transformisme biologique de Darwin et de l'évolution universelle de Spencer, tandis que d'autres assurent que le matérialisme a seulement été aidé par ces théories. Mais au fait, ces deux opinions sont erronées, car les doctrines socialistes se trouvent déjà dans les livres de Marx et de Engel, qui ont été écrits avant les ouvrages de Darwin. La vraie origine du socialisme se trouve plutôt dans l'immense accroissement du capital, dans le développement de la grande industrie et dans les justes plaintes des prolétaires. Il est curieux

de constater que les fondateurs du socialisme étaient des disciples d'Hegel.

Or, ce philosophe était le champion de l'intolérance des conservateurs prussiens et croyait que sa philosophie permettrait de perpétuer le régime de fer inauguré par la Sainte-Alliance, tandis qu'au contraire ses théories ont donné le jour aux plus audacieuses doctrines sociales contemporaines, telles que le nihilisme de Herzen, l'amorphisme de Bakouin et le communisme de Marx.

M. le professeur Groppali fait remarquer qu'il y a une grande différence entre Darwin et Spencer. Le premier n'étudie que la succession des êtres vivants, tandis que le second cherche à embrasser, dans sa synthèse objective (chimérique aux yeux des positivistes), tous les phénomènes de la nature, depuis la formation des astres jusqu'au mécanisme de la Société humaine.

Paul Descours.

VARIÉTÉS

« LA FRANCE », PAR M. BODLEY

L'œuvre si intéressante, si travaillée et si ambitieuse de M. Bodley, qui a pour titre : « la France », malgré toute la science et toute la finesse dont elle témoigne, cause je ne sais quel sentiment de déception à l'homme d'étude consciencieux, car elle fait naître des espérances qu'elle ne réalise pas, et elle énonce sur quelques grands problèmes des jugements auxquels l'autorité fait défaut pour résoudre ces mêmes problèmes. La France! Voilà un vaste sujet, un sujet d'une infinie complexité, délicat, aux aspects multiples. Là où Tocqueville, Taine, Block, Léonce de Lavergne, Leroy-Beaulieu, Léon Say et Lanfrey n'ont fait qu'esquisser les grandes lignes et nous ont fourni plutôt des opinions et des matériaux que des jugements rigoureux, c'était trop exiger que d'attendre d'un savant anglais, moins expérimenté (si zélé et si bien placé qu'il fût pour observer), la solution définitive de l'éternelle énigme que nous présente le Sphinx de l'Europe.

A vrai dire, M. Bodley nous a donné une étude très intéressante sur un sujet dont l'attrait est permanent et, pour analyser ce sujet, il disposait de qualités naturelles et d'avantages nombreux et marqués. On aurait peine à trouver jusqu'ici un homme qui ait consacré à l'étude d'un pays étranger et de son système politique un travail aussi considérable et aussi étendu, et qui ait pénétré à des sources d'informations aussi nombreuses et aussi sûres. Il n'est pas permis à celui qui étudie la société européenne de dédaigner cet ensemble

méthodique de faits et d'idées que M. Bodley a entassés sur la politique française. Si l'œuvre ne réussit pas à conquérir les suffrages, ou si du moins elle n'obtient guère qu'un « succès d'estime » auprès du petit nombre des délicats, la faute en est peut-être aux prétentions exagérées qu'elle manifeste et aux « claqueurs » inconsidérés qui l'ont annoncée à grand fracas. Dans une foule de réclames flamboyantes, on proclame que c'est là « le livre de l'année », un livre classique, un grand ouvrage, une révélation, et ainsi de suite, comme s'il s'agissait d'un nouveau savon ou d'une mine d'or que cherche à lancer une compagnie. « La France, par John Edward Courtenay Bodley », ainsi que le porte le titre, est un livre plein d'idées, très savant, très ingénieux, mais ce n'est certainement pas le dernier mot sur la France. Les amis de M. Bodley, et peut-être aussi l'auteur lui-même, se sont trop vite imaginé que le terrain était déblayé et qu'il ne manquait plus que le nom du nouvel empereur.

Si nous laissons de côté les espérances exagérées qu'une *réclame* irréfléchie a fait naître et si nous demandons à M. Bodley des faits plutôt que des jugements, nous voyons qu'il nous a donné une étude très précieuse du système politique français. Voilà quel aurait dû être le titre : « Etude sur la politique française, » et non pas : « La France, » titre à la fois trop pompeux et trop décevant. C'est une étude, une critique, et aussi, par endroits, une satire des institutions politiques et parlementaires de la France moderne. Ce n'est pas là, dans le sens propre du mot, une peinture de la nation française et l'ouvrage ne saurait être mis au même rang que « la République française », de M. Bryce, ou « la Russie », de sir M. Wallace; encore moins nous faut-il faire de comparaison avec Tocqueville et avec Taine. C'est un pamphlet politique très compact, très étudié, très savant et très acéré, qui reflète l'hostilité qu'ont pour la République divers critiques de l'opposition, notamment les réactionnaires et les cléricaux.

A ce point de vue, c'est un *résumé* très agréable et très instructif de tout le mal qu'on peut dire du *régime* républicain actuel, dont les défauts ne sont pas épargnés, et les partisans

de la République auraient tort de négliger ces critiques dont beaucoup sont fondées en raison et qui toutes reposent sur des autorités considérables en France, mais en général hostiles à la République. La description qui s'y trouve de la Chambre des députés présente une ressemblance curieuse avec celle de Zola dans « Paris », avec la différence qui existe entre une très vive attaque dictée par l'esprit d'opposition et un roman à sensation. Les maux qu'on y dénonce de part et d'autre sont les mêmes. Ces maux sont très graves et les preuves qu'on en donne ont une force incontestable. Mais la question est de savoir s'il est possible de dire toute la vérité, soit dans un roman sensationnel, soit dans une critique d'opposition.

On ne saurait dire que M. Bodley manque d'admiration pour la France et de sympathie pour le peuple français. Il n'y a pas d'étranger qui ait consacré autant d'années de travail à étudier la France, qui ait dans ce pays un cercle d'amis personnels plus étendu, qui soit plus vivement frappé par ses grandes qualités, par cet attrait fascinant répandu sur la littérature, le caractère et les destinées de cette nation. Son livre atteste l'intérêt qu'éveillent toutes ces choses chez les hommes qui pensent. En plus d'un passage éloquent, M. Bodley s'étend sur ce sentiment d'intérêt impérissable qui fait que tous les peuples civilisés ont les yeux fixés sur la France et sur l'évolution de l'humanité qui vit en deçà de ses frontières. Et fréquemment, en nobles termes, il exalte l'indomptable énergie du peuple en France, son inépuisable fécondité intellectuelle et le charme de la société française, prise dans son expression la plus élevée. Le défaut habituel de M. Bodley, c'est de contempler la France des fenêtres de l'Institut, de prendre de la grande nation un aperçu tout littéraire et d'adopter le pessimisme raffiné des grands écrivains, des ecclésiastiques exaltés et de la noblesse élégante. Or, tous, nous le savons depuis longtemps, ont pour la République les yeux que le Vatican a pour le Quirinal ou le Monte-Citorio.

De là vient que l'œuvre est inégale. Les livres II, III et IV, qui ont trait au Président, au Parlement et aux partis, où M. Bodley étale ses immenses et savantes recherches, où il

nous fournit des faits, des citations et des références, sont très précieux et très importants. Nous n'avons pas à soutenir que tout ce qu'il rapporte est concluant et ne comporte pas d'appréciation en sens contraire. Mais il y a là des recherches savantes, nourries, originales, qui méritent examen et réflexion. Le livre Ier qui, avec l'introduction, occupe plus des trois quarts environ du premier volume, contient des théories, des critiques et des prévisions. Ici M. Bodley mérite moins de créance. La force lui manque pour une pareille tâche. Ce n'est pas un Tacite, ni un Machiavel, ni même un Tocqueville ou un Taine, bien qu'il se donne l'air important d'un censeur impitoyable de la corruption ambiante. Lorsqu'il entreprend de juger la Révolution et de pulvériser la démocratie moderne, il est vigoureux, intéressant, vraiment digne d'attention. Mais trop souvent il reproduit les doléances bien connues des académiciens conservateurs. Jusqu'à un certain point, pour s'être absorbé tout entier dans son sujet et pour avoir vécu si longtemps en France, dans les cercles les plus élevés de la société, M. Bodley a vu son jugement influencé. Il s'en est trop tenu à ses descriptions, il s'est trop complu à ses carnets de notes qui sont trop ceux d'un homme qui a habité la France, sans être parvenu à devenir un citoyen français. Pour juger la Révolution française, il faut être un historien de grande envergure, avoir une profonde philosophie sociale et une parfaite connaissance scientifique de la politique comparée. M. Bodley connaît à fond et exactement l'histoire de la France contemporaine, mais ce n'est ni un Gibbon, ni un Guizot, ni un Freeman, ni un Bryce. Il a vécu en France pendant de si longues années, qu'il semble avoir oublié les excentricités des démocraties et des parlements d'Amérique, d'Angleterre et d'Italie. Il parle de ces excentricités comme si elles étaient propres à la France. Et sa philosophie sociale est trop souvent empruntée aux philosophes académiques et aux coteries ecclésiastiques. Voilà ce qui, en un sens, accroît l'intérêt et fait ressortir la science dont son exposé des faits est rempli, mais aussi déprécie un peu la valeur de ses jugements. Ses sept années de séjour en France ont eu pour lui un curieux et fâcheux résultat. Son

anglais s'en est ressenti, au point que M. Bodley commence à oublier sa langue maternelle. Assurément, M. Bodley a un certain talent littéraire : il écrit souvent avec vigueur et élégance. Mais son désir d'écrire à la Tocqueville et à la Renan le fait tomber parfois dans de singuliers gallicismes et dans des solécismes surprenants au point de vue de la langue anglaise courante (1). M. Bodley, après avoir passé sept ans en France à étudier la politique française, aurait dû retourner sept mois dans son pays natal pour regagner son anglais.

« Had Gambetta lived the law might have been passed *for his intention* long before the rising of the more *meteoric star* of Boulanger — so *jealous* is the *fear* of politicians of the everready impulse of the French population to acclaim a master who would put them down from their seats. » (II, 84.)

« Facund joys » et « down hauling a nation » (II, 77) est tout à fait insolite. *Régimes* est un mot français, qui n'est pas encore anglicanisé, et doit porter l'accent français; « the salaries *touched* by legislators » est du français tout pur et n'a jamais été anglais.

Tout cela, dira-t-on, est peu de chose. Mais, dans son désir de faire du Tacite, M. Bodley a aligné quelques phrases bien bizarres :

« The empirical importation of a flimsy copy of a structure slowly piled up by a dissimilar people. This unnatural state

(1) « The consorts of citizens so honored are of rank as naked as the wife of an English archbishop. » (I, p. 105.) « Anglican bishops are respectable clergymen of connubial habits. » (II, 41.) Quels que puissent être les vices des évêques anglais pris en particulier, nous savons tous que leurs femmes ne vont pas toutes nues. « *Importunates* » (I, 162), pris comme substantif, n'est pas anglais. En Angleterre, les maris ne se rendent pas veufs « *widow themselves* » (I, 203) en tuant leurs femmes. M. Clovis Hugues est qualifié de « a poet in his hours (I, 218). « *Egalitarian* » (passim) ; « *to hierarchise* » (I, 231) ; « *hierarchies* », au lieu de « administratives grades » ; « to despotise » (I, 315) ; « a statesman of the minute » (II, 179), avec le sens de « of the day » ; « *to ungermanise* » (I, 222) ; « an heir-desiring master » (I, 114). Voilà des expressions d'un anglais insolite. « *Regard* the personages » (les personnages d'un tableau) (I, 114), avec le sens de « look at », observé, est français et non anglais; il en est de même de « to *add* them » pris dans le sens de « *to increase* them ».

of improvisation is thus a result of the Revolution. » (I, 233.)

« The infantile training of our nomadic speculators » (I, 239) n'offre pas un sens très clair. Mais voici une phrase terriblement longue, une phrase d'une lieue :

« Rapid communication is more stimulating to racial than to local patriotism, and the love of Frenchmen fort their mother-soil has reached its intensity in the century which has put Acadia and other lost over-sea possessions of France within nearer reach of Paris than was Albi when the explorer La Pérouse was born there under Louis XV., or Marseilles and Brest when Barras sailed from those ports to India, to see France losing its last chances of founding an Oriental empire, before he finally settled in his native land, and helped endow it with the Revolution and its sedentary after-consequences. » (I, 227.)

Qu'est-ce que c'est que « the sedentary after-consequences of the Revolution »? Voilà qui sonne plutôt mal.

Tout ce que M. Bodley écrit sur la Constitution, la Chambre et les partis, est plein de science et d'observation; c'est la partie la moins ambitieuse de son livre et de beaucoup la plus estimable — d'autant plus estimable qu'elle est moins ambitieuse, — c'est l'exposé de patientes recherches et non l'expression de doctrines politiques et de jugements historiques sur les hommes et les événements. Les réflexions sur l'instabilité du pouvoir central avec sa vaste centralisation, et la stabilité de l'administration locale avec son organisation communale, sont solides et instructives. Il en est de même de son histoire du pouvoir exécutif depuis la chute de l'Empire jusqu'à Félix Faure. Il décrit et met à nu la grande plaie morale de la France — « la crainte publique des grands hommes », comme il l'appelle — avec des éclaircissements indispensables à quiconque veut comprendre la politique de la France moderne.

L'idée maîtresse de « la France », autour de laquelle M. Bodley a groupé toute une série d'exemples frappants, est celle-ci : dans la société française moderne, deux grands courants sont en antagonisme perpétuel — la tendance instinctive du peuple français vers un pouvoir central vient se heurter au

caractère passionné des démocrates et des partis qui les pousse à renverser l'homme ou le groupe d'hommes qui s'annonce comme devant s'élever au pouvoir. Telle est la situation terriblement fausse dont la France est affligée. D'un côté, nous trouvons une aspiration naturelle vers un grand homme, un véritable chef, une intelligence directrice — sorte de mouvement aussi universel et aussi automatique que le soulèvement de la vague, et qui, néanmoins, est aussi graduel et aussi inaperçu dans son processus. D'un autre côté, nous trouvons la religion de l' « égalité », révolte jalouse contre toute personnalité supérieure, qui paralyse l'homme en qui réside l'espoir de devenir cette intelligence directrice. Droit divin, monarchie constitutionnelle, empire, république parlementaire, tout cela, d'après M. Bodley, est tombé dans un égal et profond discrédit. L'ensemble de la France se tourne du côté d'un chef, nous dit-il; et, malgré cela, sitôt qu'un homme d'Etat surgit, qui semble capable de devenir ce chef, ce messie de la nation si longtemps attendu, il est, moralement et politiquement, liquidé et exécuté.

Ceux qui connaissent la France ne contesteront pas qu'il n'y ait là une grande part d'affligeante vérité; et, sans aucun doute, M. Bodley analyse cet état d'esprit en sincère ami de la nation française, mais aussi en critique passionné de la Révolution qui a donné naissance à cet état d'esprit. Plus vive et plus passionnée encore est son analyse du système parlementaire, avec ses groupes, ses défaillances, ses rivalités et sa corruption. Au lieu d'un roman sensationnel à la Zola sur les panamistes et les maîtres-chanteurs, M. Bodley nous apporte des faits, des noms, des discours et des extraits qui en disent long sur les procédés du parlementarisme moderne. Aucun Anglais jusqu'ici n'avait proclamé, sous une forme aussi systématique et aussi nette, l'incompatibilité du gouvernement parlementaire avec la France, sa faillite perpétuelle sous toutes les constitutions et toutes les formes, et son opposition radicale avec l'ensemble des opinions et des habitudes de la grande majorité des Français. Ceux qui croient le plus fermement au gouvernement parlementaire comme panacée universelle doivent être frappés de terreur devant la série de

faits et de particularités que M. Bodley a su, grâce à ses profondes études, recueillir de tous les points de la France, sous les différents ministères qui se sont succédé, et à tous les échelons de l'organisation sociale et politique.

Voilà la grande contribution de M. Bodley à la question politique française. La science contenue dans sa thèse doit nous faire pardonner pas mal de déclamation et de gallicisme. Sa critique incisive et documentée du parlementarisme français n'est pas chose nouvelle en France; c'est la remise en vigueur et la réunion de toutes les attaques incessantes que font pleuvoir sur la République les bonapartistes, les boulangistes et les cléricaux. Mais ce qui est peut-être nouveau, c'est de trouver cela chez un Anglais familier avec les institutions anglaises et le fonctionnement pratique du gouvernement représentatif de son pays. On se rappellera que cette thèse a été constamment soutenue en France, au moins par une fraction du parti républicain. Les positivistes français, depuis Auguste Comte jusqu'à nos jours, n'ont jamais cessé de réclamer pour leur pays un gouvernement sincèrement et entièrement républicain, mais non pas institué sur la base du parlementarisme et dont l'existence ne dépendit pas des majorités éphémères et changeantes de la Chambre. Et cette politique a été constamment soutenue par toutes les fractions des positivistes d'Angleterre, qui sont les plus chaleureux partisans de la République française actuelle.

Voilà qui diffère beaucoup des vues de M. Bodley, d'après lesquelles la France, pour être bien gouvernée, devrait retourner à l'empire. L'empire de qui? Et quelle sorte d'empire? Ce sont là des questions qu'il laisse dans l'ombre, et précisément, c'est le point important. Il semble insinuer vaguement qu'un aventurier militaire serait assuré de réussir et que, s'il réussissait, il se tirerait fort bien d'affaire, satisferait aux besoins de son époque, en attendant qu'une dynastie vienne prendre possession du trône.

M. Bodley paraît croire que si le général Boulanger, ce « héros incomplet », avait fait preuve de plus de courage, il aurait pu fonder un gouvernement et « il ne s'ensuit pas qu'il aurait été un mauvais administrateur » (I, 313). — Quel pessi-

misme, ma foi ! — pire que celui qui sévit sur l'Académie française. Non ! La France n'est pas encore tombée au niveau d'une République de l'Amérique du Sud, pour devenir ainsi la proie d'un heureux spéculateur galonné. M. Bodley est plus explicite quand il dit que le gouvernement dont la France a besoin est une République avec un empereur à sa tête (I, 45, 46). C'est ainsi qu'on pourrait résoudre le problème de ce siècle. Et certainement, il veut parler d'un empire napoléonien.

Il y a là une pure contradiction dans les termes. L'empire napoléonien est la négation de la République. C'est un empire dynastique, oligarchique, fondé sur le sabre, un pastiche des coutumes et des traditions monarchiques. Cette tendance vers le pouvoir personnel, que l'on voit renaître en France de nos jours, ne présage pas le moins du monde une résurrection de la légende napoléonienne. M. Bodley, lui-même, montre (et en cela il est dans le vrai) les progrès constants que fait le sentiment républicain, jusque dans les antiques refuges de la monarchie, de l'aristocratie et de l'Eglise. Il fait également ressortir, et cet invincible besoin d'une autorité centrale qui domine chez le peuple français, et la faillite si lamentable du parlementarisme démocratique. Cela vous mène à une République avec un dictateur, sans doute, mais non avec un empereur. La différence est considérable. La République et la dictature sont d'anciennes institutions très compatibles entre elles et qui ont vécu côte à côte et fonctionné de concert pendant des siècles. Un Dictateur n'est qu'un Président de République avec des pouvoirs étendus et temporaires. Il n'a ni dynastie, ni noblesse militaire, ni sanction divine, ni cour monarchique, car tout cela fait partie des idées essentielles de l'empire napoléonien, et ces idées disparurent à jamais après Sedan.

La France arrivera-t-elle à accepter une dictature, en présence de l'hostilité de la démocratie militante, des intrigues des anciennes factions et des passions dissolvantes des sectes révolutionnaires ; c'est ce que nous verrons, et aucun homme avisé ne risquerait là-dessus la moindre prophétie. Mais si la France doit rester une vraie République, — et son caractère

profondément républicain est le trait dominant dans l'histoire de l'Europe moderne, — son chef responsable (qu'on l'appelle Président ou Dictateur) doit puiser son autorité dans la liberté de la désignation nationale; et cette désignation dont il est l'objet doit être justifiée par son mérite, et non pas par son nom ou sa naissance. Son autorité doit être absolument dégagée de toute idée de succession dynastique dans l'avenir, comme de tout privilège emprunté au passé; il faut assigner à ses fonctions une durée — laquelle pourra être très longue — mais qui ne pourra être dépassée sans que lui et ses partisans ne soient décrétés criminels et hors la loi. Ce dictateur doit être dépourvu de puissance militaire et de grades, et dans l'impossibilité de donner directement des ordres à un caporal; enfin, il doit soumettre le budget à la franche approbation des représentants du peuple. Un civil, ainsi limité dans ses pouvoirs par la Constitution, si étendues que soient les prérogatives de son autorité civile, serait un dictateur républicain, mais non un empereur. Sans intérêts de famille à servir; n'ayant pas de haut clergé pour bénir sa dynastie, de noblesse pour parader devant son trône, d'appareil militaire pour lui faire cortège au dehors, ni de prestige monarchique à soutenir, — un tel dictateur serait le véritable chef de la République, mais il ne pourrait pas en être le maître.

L'institution d'un semblable gouvernement n'impliquerait que la revision de la Constitution, de façon à transformer la République parlementaire en République présidentielle. Cette dernière forme de gouvernement a été expérimentée avec un succès constant aux Etats-Unis pendant plus d'un siècle, malgré les tendances dissolvantes de la fédération et les habitudes ultra-démocratiques du peuple américain. Il est peut-être oiseux de disserter sur la possibilité de faire adopter et d'étendre à la France le système présidentiel. Mais la seule perspective d'une semblable possibilité prouve assez d'elle-même que les Anglais amis de la République française peuvent accepter une bonne partie du réquisitoire de M. Bodley contre le gouvernement parlementaire qui fonctionne en France, tout en repoussant le conseil détestable que M. Bodley donne aux républicains de mettre un terme à leurs diffi-

cultés en allant chercher un nouveau sauveur de la société parmi les pires bandits de la Corse.

Les sept années que M. Bodley a passées à approfondir dans le détail les rouages gouvernementaux de la France ont quelque peu modifié son sens visuel. Elles lui ont fait perdre de vue les autres institutions parlementaires et lui ont fait fermer les yeux aux maladies qui sévissent dans les autres pays. Son livre, en réalité, est un réquisitoire contre la démocratie en général, et en particulier contre les imitations étrangères du système parlementaire anglais, et non pas seulement contre celle qui a cours en France en ce moment. Bien des maux qu'il dénonce, et qu'il dénonce avec juste raison, dans la Chambre française, existent à l'état flagrant, à ce qu'on nous dit, au sein du Congrès des Etats-Unis. Si M. Bodley avait étudié le Parlement italien avec ce même esprit d'investigation scrupuleuse et pénétrante qu'il applique à la France, il aurait retrouvé les mêmes sujets de plaintes, encore plus nombreux peut-être. Les Cortès espagnols seraient jugés bien malades. Et un examen identique des démocraties, des partis et des parlements des autres nations européennes, révélerait bien des maux analogues. Intrigues, coteries électorales, désignation de candidats incapables, ne sont pas choses inconnues, même à la *Great Mother of Parliaments*. Mais quel tableau de confusion, d'intrigue et de gâchis M. Bodley aurait pu tracer s'il avait passé sept ans à analyser les maladies de l'Autriche-Hongrie, sous la direction des antisémites, des radicaux et des ultramontains.

La confiance qu'a M. Bodley dans son jugement personnel le conduit à diverses exagérations et à des généralisations téméraires. Il exalte Bonaparte autant qu'il déprime la Révolution : il s'en rapporte trop aux détracteurs littéraires de la Révolution, et il prête un peu trop l'oreille à ses adversaires cléricaux. Le 18 Brumaire est « le *coup d'Etat* le plus important que le monde ait vu ». « La bataille de Sadowa est la bataille la plus décisive qui ait eu lieu depuis Waterloo. » « Dans l'histoire littéraire, aucun livre n'a produit des conséquences aussi redoutables, aussi étendues et aussi promptes que *les Girondins* de Lamartine. » *Les Ori-*

gines de la France contemporaine, de Taine, « méritent d'être appelées un livre qui fait époque, plus qu'aucun autre livre que la génération actuelle ait vu paraître ». Renan est un « sage ». Et quant à Napoléon, « il a fait preuve des plus colossales aptitudes de gouvernement et d'organisation qu'ait jamais possédées un être humain ».

Tout cela, c'est de la grosse exagération. Le roman des « Girondins » a eu un succès passager. Le réquisitoire de Taine contre la Révolution mérite une étude attentive. Renan, comme écrivain, est un charmeur. Et Napoléon était un homme extraordinaire pour le génie et la force de caractère. Mais s'il était tellement supérieur à Alexandre, à César, à Charlemagne, à Richelieu et au grand Frédéric, comment se fait-il que son œuvre ait abouti au plus colossal effondrement, à l'humiliation et au malheur de son pays ? et comment se fait-il que son gouvernement ait excité la fureur et la haine de son peuple et des peuples étrangers, ce que Taine lui-même a démontré mieux que personne ? M. Bodley a pris dans un sens trop littéral la phrase de Taine — « il a fait la France moderne ». Il est parfaitement exact que Bonaparte, avec son intelligence souveraine et sa brillante personnalité, apparaissant dans toute l'auréole de sa gloire militaire, après dix années de tourmente révolutionnaire, a soumis le mécanisme administratif de la France à une refonte nouvelle, en vue d'une reconstruction que tous les Français appelaient de leurs vœux. Les bases de cette organisation, pour ce qui est de la bureaucratie, du clergé, de l'enseignement, des lois, subsistent encore, cela n'est pas douteux. Mais des réformes et des modifications considérables y ont été opérées depuis la chute de l'Empire. Quant aux autres points de vue plus élevés que présente le gouvernement et l'organisation sociale d'un grand pays, il y a eu des modifications et des remaniements considérables dans cette organisation, depuis le jour où l'Empire a fini à Sainte-Hélène, et le souvenir laissé par ce gouvernement et cette organisation est aussi affaibli de nos jours qu'à aucun autre moment du siècle.

Bonaparte qui, de sa main de fer, broya une génération éprouvée par un grand cataclysme, institua pendant quelques

années un gouvernement organisé et tout-puissant qui réussit à s'approprier bien des travaux de ses prédécesseurs. Un des exemples les plus frappants nous est fourni par le Code civil. Le Code civil était au fond l'œuvre de la Convention. Les trois quarts se composaient d'extraits empruntés aux écrits des grands jurisconsultes de la monarchie.

Le projet n'attendait plus qu'une dernière revision, quand Bonaparte devint premier consul. Il prit part à la revision de certaines parties du Premier Livre, consacré aux droits généraux, droit de cité, mariage, divorce, etc... C'est là que sa merveilleuse intelligence se manifesta par des remarques pénétrantes et qui témoignaient aussi parfois d'une grande ignorance. Quant à la partie fondamentale du Code, où le savoir juridique et non la sagacité politique entre en jeu, Bonaparte n'y collabora pas. Mais une fois empereur, il s'arrangea de façon à ce que son nom restât attaché à la grande œuvre de reconstruction réalisée par la Convention et les hommes de la Révolution. Le défaut marqué de M. Bodley dans son livre, c'est l'ignorance de l'œuvre restauratrice accomplie entre la prise de la Bastille et le premier Empire, jointe à l'éloge exagéré de l'œuvre restauratrice de Bonaparte, et à l'illusion que cette œuvre a duré et doit durer encore.

Mais si M. Bodley n'est pas assez fort en histoire et en philosophie pour apprécier la Révolution, nous devons sincèrement reconnaître la valeur de son étude sur la vie politique en France, au point de vue des faits (principalement le second volume). Sa grande qualité (qualité très importante), c'est un soin extrême dans les recherches et dans l'exposé des faits et des coutumes. S'il commet quelques erreurs assez étranges, — c'est rarement au sujet des affaires de la France. Parlant de M. Disraeli, il dit « qu'il n'assuma jamais la tâche fatigante de diriger un service public ». Fort bien, mais M. Disraeli a été chancelier de l'Echiquier dans trois ministères. La Chambre des lords ne renferme pas le second état du royaume — l'ancien état ecclésiastique a disparu depuis longtemps en tant qu' « état ». Si l'on a érigé la statue de Danton, près de l'*Ecole de médecine*, c'était pour qu'elle fût placée, non pas

près de l'endroit où eurent lieu les massacres, mais près du club des Cordeliers où Danton exerça une si puissante influence.

Tous les Anglais ne seront pas d'avis que si la France est rongée par le fonctionnarisme, « c'est là un fléau qui fait moins de ravages et a moins d'inconvénients que les hommes de loi qui nous grugent en Angleterre ». C'est avec cette disposition à la caricature que M. Bodley discute la République et ses méfaits.

Comme analyses de certaines institutions de la France moderne, le livre de M. Bodley a de grands mérites et des mérites soutenus.

Si M. Bodley s'en était tenu aux résultats de ses immenses recherches et de son observation pénétrante, s'il s'était abstenu de visiter tant de châteaux, d'*évêchés*, de salons et d'académies, s'il n'avait pas été séduit par l'ambition de réaliser en anglais « cette œuvre qui fait époque », et que M. Taine a réalisée en français, son livre ne contiendrait que des choses intéressantes et instructives pour tous les partis. Il nous fournit un nouvel et éclatant exemple de ce vif désir qu'éprouvent les Anglais de connaître leur grande voisine, et de leur promptitude à se jeter, presque avec passion, au plus fort des luttes politiques et religieuses de la France, luttes que nous suivons ici, en Angleterre, avec une curiosité haletante, bien que nous n'en ayons guère chez nous qui y correspondent.

Frédéric HARRISON.

(Traduit de la « **Positivist Review** », par J. La Cecilia.)

BIBLIOGRAPHIE

I. — LES ÉDITEURS DE SULPICE SÉVÈRE

Sulpice appréhende le traitement que les copistes feront souffrir à son livre.

A une certaine partie de sa *Chronique*, Sulpice ayant à constater les ignorances et les négligences de quelques volumes consultés par lui, songe à son propre ouvrage et se demande avec une mélancolique appréhension ce qu'en feront les « libraires ». Il n'a pourtant pas eu à se plaindre des *describentes*, c'est-à-dire, de cette catégorie de *librarii* qui faisaient métier de recopier les livres. Le manuscrit palatin, qui porte le numéro 825 dans le catalogue de la Bibliothèque vaticane, — Halm lui donne par erreur le numéro 824, — peut être considéré comme un rare spécimen de bonne conservation. De Prato, qui ne l'avait vu que par les yeux de son oncle, le comte abbé Trurio, estime que l'écriture est du xe siècle (1) ; mais le docteur Reischerfeid (2) lui assigne une ancienneté un peu moindre, et son autorité est tout autre que celle du *comes abbas Trurius*. Quoi qu'il en soit, xie ou xiie siècle, ce petit volume, avec ses trois quaternions, composés les deux premiers de huit et le dernier de douze feuillets, récemment numérotés en chiffres arabes, représente fidèlement, sans doute, les copies qui l'avaient précédé. Il est donc permis de conclure que la *Chronique* fut lue en fort bon état pendant le premier moyen âge : « Peu d'écrivains latins nous ont été aussi bien conservés, » dit Charles Halm dans la dissertation où il démontre que le *Codex Vaticanus*, qui est à Rome, et le *Codex Hildesianus*, qui a servi pour l'édition *princeps* de Bâle, ne sont qu'un seul et même manuscrit.

Ses craintes non réalisées du côté des calligraphes.

De saxon devenu romain, ce *codex* reçut les honneurs de la reliure par les ordres ou du moins sous le règne du pape

(1) *Charactere minori et rotundo vulgo « stampatello » qui decimo fere sæculo*, t. II, p. XXIX.

(2) *Bibliotheca Patrum Italica*, t. Ier.

Urbain VIII, tout juste au même moment peut-être où ce pontife, codificateur définitif des dispositions par lesquelles sont réglées la béatification et la canonisation, dépouillait Sulpice du titre de saint dont il avait joui pendant plusieurs siècles. Voici comment : Dans le martyrologe romain, même encore après sa revision par Grégoire XIII, la fête de saint Sulpice était annoncée par un « Eloge » ainsi conçu : *Januarii 29, apud Bituricas sancti Sulpitii Severi episcopi discipuli sancti Martini.* Les reviseurs d'Urbain VIII se montrèrent plus sévères que ceux qui les avaient précédés. Considérant, d'une part, que le Sulpice, évêque de Bourges, était mort en 519 et non en 410 ; que, d'autre part, le Sulpice, auteur de la *Vita*, était tombé dans les erreurs de Pelage (cf. *supra*, p. 135), leur délibération ne fut pas longue pour décider lequel de ces deux personnages devait être maintenu au détriment de l'autre. La mention *discipuli sancti Martini* fut effacée. C'est ainsi que notre auteur perdit son rang dans la magistrature qu'il avait tant contribué à fonder, par la rigueur du même pape dont les soins pieux avaient préservé son dernier opuscule de la destruction (1). Quoi qu'il en soit, on peut dire que le *Vaticanus* atteste, depuis sa première ligne jusqu'à la dernière, le caractère très sérieux et pratique de celui ou de ceux qui l'ont fait exécuter. Pas de luxe ; absence complète de lettres rouges et de paraphes ; beaucoup de régularité, de soin et, aussi, d'économie. Nous avons affaire à des gens qui aimaient les livres, non pour en tirer parade et vanité, mais pour s'en servir. Il est donc certain que Sulpice n'a eu qu'à se louer, ainsi que je l'ai déjà dit, des *describentes* ou libraires calligraphes. En a-t-il été de même pour les *librarii* typographes ou éditeurs ?

Description du *Vaticanus*.

Le premier d'entre eux, Mathias Flasch, le célèbre centuriateur de Magdebourg, fut peut-être un théologien de premier ordre ; mais, évidemment, ses connaissances et son expérience en « diplomatique » étaient fort minces. La copie qu'il tira du manuscrit d'Hildeshein, probablement faite avec précipitation, dénonce, dit Halm malgré son indulgence habituelle, « un savant qui n'était, en aucune manière, à la hauteur de sa tâche ». Le soin qu'il apporta à la besogne par lui entreprise semble avoir été médiocre. Il

(1) Cf. tome II du mois de janvier de la collection des Bollandistes (*Acta sanctorum, quotquot toto orbe coluntur*, collegit, digessit, notis illustravit Joannes Bollandus ; operam et studium contulit Godefridus Henschenius, etc.). Voir aussi les *Analecta Bollandiana*, t. VII, p. 274 ; et surtout les *Lettres apostoliques* de Benoît XIV, insérées à la fin du livre IV du *De Canonisatione*, part. II, 17, dernière édition.

avait annoncé une table, *copiosissimus index*, et n'a pas tenu parole. Ses erreurs sont nombreuses, quelques-unes très lourdes, sans qu'on puisse les mettre sur le compte du manuscrit. Flasch, ou pour lui donner le nom sous lequel il est plus connu, Flaccius Illyricus, n'a presque jamais amélioré le texte qu'il avait sous les yeux; très fréquemment, il l'a gâté.

Ce n'est point à dire que l'édition *princeps* n'ait aucun mérite. Si Flaccius, l'éditeur, s'est montré négligent et maladroit, l'imprimeur, Jean Opporin, semble avoir deviné les instincts d'élégance et de distinction qui dominaient chez Sulpice. Rien de plus svelte et de meilleur goût, avec ses pages encadrées d'un gracieux filet rouge, que le petit volume qui parut à Bâle en 1556. Il est devenu rare, et Sulpice aurait pris plaisir à manier l'exemplaire, revêtu de parchemin, que possède notre Bibliothèque nationale. Somme toute, le premier imprimeur fut une compensation au premier éditeur.

L'édition *princeps*.

Flaccius ne s'était fait connaître que par ses initiales. L'épître « nuncupatoire », adressée par lui à Nicolas Ratziwill, Palatin de Vilna, est simplement signée M. F. Ce quasi-anonymat eut pour conséquence d'encourager les pillards. Le petit volume imprimé à Bâle, en 1556, par Jean Opporin, avait eu du succès. On s'empressa de le reproduire, et, en 1564, un certain Jean Fabre, docteur en Sorbonne, se chargea de le présenter « aux lecteurs chrétiens », avec la charitable vue de fournir un aliment de foi et de réconfort à toutes les consciences catholiques. C'est un détail assez plaisant et encore plus caractéristique que la *Chronique* ait été tirée de l'obscurité de son unique manuscrit par un partisan passionné de la Réforme, qui recommande, à titre de préservatit contre toutes les opinions fausses, « le sentiment primitif et perpétuel des Ecritures Sacrées, toujours fermes et semblables à elles-mêmes » ; et qu'elle ait été imprimée pour la première fois, en France, à titre de remède contre l'hérésie réformiste par un membre très fanatique de la plus fanatique Faculté de théologie qu'il y eût alors en Europe.

La *Chronique* éditée quatre fois en vingt-cinq ans.

Mais là n'est point mon grief contre Joannes Faber. Je ne me soucie pas de son fanatisme. Je le tiendrais quitte même de l'impudence avec laquelle il confisque le labeur de Flaccius, en se faisant gloire d'avoir, seul et le premier, exhumé des vieux tiroirs, où il pourrissait depuis de longs siècles, le livre de Sulpice, *abditissimis scriniis erutum*, et en s'appropriant presque mot pour mot l'*epistula nuncupatoria* du centuriateur, transformée en épître *ad lectorem christianum*. Ce que je ne puis lui pardonner, c'est

de s'être montré incapable de corriger une seule des fautes de la *princeps*, de les avoir plutôt aggravées, surtout de s'être fait aider par un imprimeur sans habileté, sans goût, sans grâce, si bien que cette première édition parue en France du très français Sulpice Sévère, cette édition parisienne, est tout ce qu'il y a de plus velche, de plus lourd et de plus pataud.

Les typographes se comportent moins bien que les calligraphes.

Les successeurs français de Jean Fabre ont tous été à l'avenant et il me serait pénible d'en parler, n'ayant que du mal à en dire. Le dernier, un professeur de rhétorique, fort expert à bien tourner une phrase avec la plénitude et la sonorité voulues, a poussé la négligence à l'égard du texte jusqu'à laisser subsister les plus grosses erreurs de Flaccius. Il avait pourtant entre les mains l'édition de Jérôme de Prato, la première qui ait utilisé le manuscrit de la *Vaticane*. Mais, au lieu de se servir fructueusement des patientes et intelligentes recherches de l'oratorien véronais, il se borne à en tirer quelques variantes sans portée et le récompense en se moquant de lui. J'ai grand'peur que ce procédé ne soit éminemment national. C'est du moins ce que disent nos ennemis; ignorance et légèreté contrepesées d'impertinence et de raillerie. Le Ciel bénisse les railleurs ! ils ont rendu de précieux services à la vérité et à la liberté; mais, présentement, nous n'en avons que faire.

Surtout les typographes « français ».

Quoi qu'il en soit, Sulpice, si maltraité par ses compatriotes, trouva des compensations à l'étranger. En 1564, sa *Chronique* fut publiée à Rome par Pierre Galesinus, dans les ateliers du célèbre imprimeur Paul Manuce et sous le patronage du cardinal Charles Borromée, qui devait être un jour placé au rang des saints. Le commentaire de Galesinus est insignifiant. Dix ans plus tard, Giselin de Sandford, près Bruges, docteur-médecin de la Faculté de Dôle, mais plus érudit que médecin, — il venait de publier une remarquable édition du poète Pudence, — donna ses soins à une réimpression des œuvres complètes de Sulpice Sévère. Sa critique vive, spirituelle, sagace, s'est surtout appliquée aux opuscules martiniens; mais la *Chronique* ne laissa pas de tirer quelque profit de l'attention, moindre sans doute, cependant fort précieuse, que lui accorda Giselin. Après lui, le grand jurisconsulte italien, Carolo Sigonio, sur les incitations du cardinal-évêque de Bologne, Gabriel Paleoto, commenta la *Chronique*, en vue de la rendre plus aisément intelligible pour la jeunesse des écoles. C'est là un fait curieux à constater : protestants, catholiques, luthériens, calvinistes, orthodoxes, dissidents ont tous et partout jugé que la *Chronique* faisait de l'histoire sacrée une

De l'édition *princeps* et de celles qui la suivirent immédiatement.

chose intéressante et amusante. Leurs Hautes Puissances Messieurs les Etats de Hollande et de Zélande, qui représentaient alors le calvinisme intransigeant, pensent sur ce point absolument comme les cardinaux de l'Eglise romaine. Sigonius introduisit quelques très bonnes corrections dans le texte de Flaccius.

Mais je n'ai pas l'intention de pousser plus loin cet exposé bibliographique. Je ne l'ai entrepris que pour constater qu'en vingt-cinq ans — de 1556 à 1581 — la *Chronique* trouva quatre éditeurs, tous soigneux, zélés, instruits et respectueux, à l'exception de celui d'entre eux qui vivait en France. Les choses continuèrent sur ce pied-là. Il y a eu de nombreuses et très bonnes éditions, dans tous les pays d'Europe, depuis celle de Drusius jusqu'à celle de Halm; il y en eut d'excellentes, dignes de tous les éloges, comme celle de Jérôme de Prato. En France, il ne s'en est produit que de détestables. La pire de toutes, due à Jérôme Mercier, licencié *in utroque jure,* est restée entre les mains des écoliers pendant un siècle et demi. Elle rivalise de sottise, d'ignorance et d'impudence avec celle de Joannes Faber. On dirait que ces Sorbonicoles parisiens se sont donné le mot pour avilir et ridiculiser l'œuvre de Sulpice. Fabre avait pillé Flaccius; Mercier pille Sigonius et Giselin, sans d'ailleurs les comprendre. Comme Fabre, il se vante, dans son titre, d'avoir beaucoup corrigé et expurgé, alors qu'il maintient toutes les anciennes fautes, en y ajoutant des bévues de son cru. Mais ce qu'il y a de vraiment abominable, c'est qu'il découpe la *Chronique* en divisions mal faites, qu'il place en tête de ces divisions des « lemmes » ou arguments qui en falsifient le contenu, et que, chose énorme, ces lemmes stupides ont été pris plus tard comme rédigés par Sulpice, ainsi rendu responsable des sottises du licencié *in utroque*. On voit donc que, si la phrase de la *Chronique* que je commente présentement était modifiée par cette simple adjonction : *librariorum* (gallorum) *negligentia,* elle constituerait une véritable prophétie.

Comment le présent éditeur avait résolu de procurer à Sulpice la compensation de ses deboires.

Un moment, Sulpice a paru conjurer la malechance dont il était poursuivi dans sa patrie. Un jour que je rôdais à travers les livres de toute catégorie, cherchant des matériaux pour une histoire religieuse, philosophique, politique et privée du diable, — œuvre de prime jeunesse, qui, heureusement, n'a jamais vu le jour : j'ai passé ma vie à commencer des livres et à ne pas les finir, — je fus séduit par les *Dialogues*, si vivants, si passionnés, si pittoresques. J'en traduisis un, puis un autre, et mon projet s'étendant lentement de proche en proche, j'en vins à concevoir

le dessein de donner des œuvres de Sulpice une édition modèle, digne de lui et de la France.

Je la voulais irréprochable, exécutée selon tous les rites de l'érudition contemporaine, ramenée le plus près possible des manuscrits les plus anciens et les plus recommandables, éclairée par un *apparatus* critique et philologique sévèrement conçu, illustrée de fac-similés photographiques, complétée enfin par un *index verborum*, *locutionum et nominum*, correspondant à toutes les exigences de la grammaire, de la syntaxe, de la philologie et de l'histoire. Ce dernier point, j'en conviens, n'est pas moderne du tout. C'est un axiome aujourd'hui que la moindre ligne visant à expliquer le texte déshonore une édition savante. Nos vieux bénédictins n'en jugeaient point ainsi; et ils m'ont si souvent aidé et soulagé par leurs complaisants commentaires que, loin de consentir à blâmer leur méthode, je me suis résolu à l'imiter, voire à l'exagérer, comme on m'en accusera très probablement.

Plan d'une édition parfaite.

Cette édition, à l'abri de tous reproches, ou plutôt — pourquoi serais-je modeste? — digne de toutes louanges, je l'ai presque menée à bonne fin. J'ai constitué un texte qui ne laisse rien à désirer, et, après Halm, je n'y ai pas eu grand mérite. Je l'ai assis sur des notes très sobres, mais complètes. Je l'ai accompagné d'une traduction dont l'étroite fidélité va jusqu'à l'oubli de la syntaxe et de l'harmonie. L'*index*, s'enrichissant chaque jour de trouvailles nouvelles et d'une galerie de portraits, — portraits en pied, figures, têtes et bustes, — englobait toutes les personnes qui eurent un contact avec Sulpice ou avec Martin. C'est ce que l'ancienne érudition appelait une prosopographie. D'autre part, il se renforçait de petites dissertations destinées à présenter avec sobriété et précision l'état des choses, des institutions et des idées, telles qu'elles existaient du temps de Sulpice; ou du moins telles qu'il se voyait au moment où il prit la plume, alors qu'il choisit l'année 400 pour en faire le bief de partage d'où les eaux s'écoulent soit vers l'Antiquité évanescente, soit vers la Modernité nouvellement née. Dirai-je tout? Chaque jour aussi s'élevait le monument littéraire qui, sous ce titre : *Un coin de siècle*, devait envelopper synthétiquement et exposer esthétiquement la masse des faits, des vues, des découvertes, des interprétations neuves et des conclusions pratiques éparpillées dans les divers compartiments de ma nouvelle édition.

Commencement de réalisation de ce plan.

Tout cela ne marchait pas trop mal. Je travaillais avec cette passion qu'inspire l'histoire ancienne lorsqu'on ne la regarde qu'en songeant à l'histoire actuelle et aux profits qu'elle peut pro-

curer au temps présent. Je travaillais aussi avec la confiance d'un homme qui n'a jamais été malade, quand, tout à coup, ce sentiment — le plus doux du monde, sachez-le, vous qui ne vous en doutez pas, parce que vous ne l'avez pas encore perdu — a été notablement ébranlé. J'ai alors regardé autour de moi et je me suis aperçu que presque tous ceux qui s'intéressaient à mon travail, et que je considérais comme « mon public », venaient, coup sur coup, de disparaître. J'avais bien ressenti la douleur de chacun de ces deuils, mais je n'en avais ni considéré le cruel ensemble, ni mesuré les effets de répercussion sur ma pauvre personne. Ernest Renan, Jules Ferry, Barthélemy-Saint-Hilaire, Barthélemy Haureau, Jules Simon, Henri Cernuschi se sont en allés dans l'espace d'une ou deux années. Pas un d'eux qui ne m'eût donné un encouragement, apporté un concours, rendu un service en vue d'aider à l'humble travail que je poursuivais. C'est Renan qui réveilla mon dessein, alors presque abandonné, en me faisant lire la dissertation de Bernays, avec des éloges que je jugeais fort exagérés. C'est Jules Ferry, qui, maintes fois, stimula mon ardeur affaissée par la seule crainte de l'entendre, lui, le plus ferme et le plus tenace des hommes, m'accuser de mollesse et de versatilité. Bien que prééminemment doué sous le rapport de l'activité pratique, il s'était donné une culture théorique exceptionnelle parmi nos hommes d'action, et il ne cessa jamais de l'alimenter pour la maintenir. Notre presque communauté de vues en philosophie et en sociologie contribuait à resserrer une amitié déjà fort étroite. Je le tenais au courant de mes découvertes sur la Sainteté en général et, en particulier, sur Martin, le premier des saints par la date et la précellence. Ç'a été une véritable diminution dans mon élan au travail de ne plus être questionné et aiguillonné par lui. Très différents par suite de l'âge, de l'intimité et des opinions, mes rapports avec Barthélemy-Saint-Hilaire ne m'étaient pas moins utiles. Je n'ai hasardé aucun texte grec qu'il n'ait vérifié, et je conserve dans mon dossier, écrits de sa main, les quelques extraits d'Aristote dont j'ai eu à me servir. Que de longs entretiens où son « spiritualisme » à la mode de M. Cousin heurtait mon positivisme selon Auguste Comte ! Le dédain que Comte lui inspirait égalait presque — ce n'est pas peu dire — ma compassion intellectuelle pour la débilité spéculative du très éloquent et bien disant fondateur de l'école éclectique. J'essayais de le gagner en lui protestant qu'Aristote, le plus grand penseur avant Comte, n'avait été compris, apprécié dans toute sa profondeur et continué que par ce même Comte. Il se refusa toujours à rendre justice à la loi des

Pourquoi il a dû être partiellement abandonné.

Propos confidentiels et outrageusement personnels.

Trois Etats et à la Synthèse Subjective. En revanche, il me démontrait avec beaucoup de verve l'existence de Dieu par l'étourdissante vitesse du mouvement de translation de la Terre autour du Soleil, dont il donnait triomphalement les chiffres. Il me traitait de jeune homme, ce qui, naturellement, me faisait plaisir. Il me prêtait des livres, quoiqu'il ne s'en souciât guère, marquant ainsi la faveur dont je jouissais auprès de lui. L'avant-veille de sa mort, il m'avait promis de m'apporter le *Physical Religion*, de Max Muller, pour une vérification. J'appris la triste nouvelle au Luxembourg, où j'étais allé uniquement pour prendre ce volume. Et cet autre Barthélemy, le laborieux historien de la philosophie scholastique, Haureau, journaliste républicain et bénédictin laïque, auteur du dernier volume de la *Gallia christiana*. Il possédait mieux qu'aucun autre savant en France — peut-être en Europe — la connaissance des manuscrits latins, et c'est grâce à lui que j'ai pu mettre la main sur le *Codex* 13759, précédemment 406 et *olim* 652, devenu introuvable pour un inexpert tel que moi, par suite de ses pérégrinations et de ses métamorphoses. J'ai en ce moment sous les yeux le billet dans lequel Haureau, dévoilant ce mystère, me mettait par là en mesure d'utiliser l'un des meilleurs manuscrits des opuscules martiniens : « Ne craignez pas de multiplier vos questions, me dit-il, j'en reçois sans cesse de gens inconnus à qui je réponds tout de suite. Il m'est bien plus agréable de rendre service à un vieil ami tel que vous. »

Un vieil ami, en effet. C'est Jules Simon qui me le fit connaître à une époque où je vivais auprès de ce plus aimable et ce plus spirituel des hommes, dans une familiarité de disciple à maître. Maître au point de vue politique, car en philosophie nous n'avions rien de commun, et je n'aurais pas osé discuter avec lui. Celui-là aussi vient de partir, juste au moment où il me promettait de faire agréer mon premier volume par la maison Hachette et de le présenter aux deux académies où il tenait un rang si éminent. En tout cas, il l'aurait lu, bien qu'il fût presque aveugle. Je me souviens de mon étonnement à l'entendre, l'été dernier, me parler, avec une extrême précision de détails, d'un rapport que je venais de publier, très étranger à ses ordinaires préoccupations et très long. Au milieu de sa vie si occupée, au Sénat, au Crédit Foncier, à l'Académie, — il a fait des discours en public et il a écrit des articles de journal jusqu'à la veille de sa mort, — cet aveugle trouvait le temps de lire.

Henri Cernuschi, lui aussi, m'aurait lu, lu d'un bout à l'autre, quoiqu'il ne fût pas, sauf les journaux, grand ami de la lecture.

Son énergie cérébrale était trop accentuée ; il pensait trop spontanément et trop puissamment pour avoir souvent recours aux pensées des autres. Mais comme il avait très efficacement collaboré à mon livre, il s'intéressait à sa publication. C'est à lui que j'ai dû de pouvoir librement manier les deux tomes de Prato, assez difficiles à rencontrer. Il y a tel ouvrage important que, sans lui, je n'aurais pu utiliser avec mon incapacité de travailler hors de chez moi. La riche bibliothèque Cavalieri, qu'il avait acquise non par goût, car il n'était point bibliophile, mais par désir d'être utile à une digne famille, était comme la mienne. Nous vivions porte à porte, l'un tout près de l'autre. Nous avions fini par nous faire des opinions absolument communes. Nous nous disions tout. Je portais un vif intérêt au succès graduel, en Amérique et en Angleterre, de sa forte conception du problème sociologique de la monnaie, si compliqué, si abstrus, si mal compris par l'école économique. Il avait plaisir à m'entendre lui en demander des nouvelles parce qu'il savait que j'étais, par grand hasard, un des très rares Français assez au courant de la question pour avoir une idée exacte de l'importance du théorème formulé par lui et de la haute place scientifique que l'avenir réserve à cette découverte. De mon côté, je l'avais amené à écouter sans ennui mes démonstrations sur le concept du saint, clef de l'histoire religieuse d'hier, base et colonne d'appui de l'histoire de demain. Il ne voyait presque plus personne que moi. Moi, je ne voyais que lui. Aussi son départ — tout à fait inattendu, sans maladie, sans souffrance — a-t-il été un coup de cloche décisif. J'ai vu que je m'oubliais. Le tout petit public attentif et sérieux sur lequel je m'étais habitué à compter n'existe plus. Si Barthélemy-Saint-Hilaire, Barthélemy Haureau et Jules Simon étaient assez sensiblement mes aînés, Henri Cernuschi ne m'avait précédé dans la vie que de quelques années ; Renan avait mon âge et Ferry était plus jeune que moi (1). C'est alors qu'abandonnant mon plan pri-

(1) Cette note aurait pu mentionner Challemel-Lacour, car, lorsqu'elle fut rédigée, lui aussi, il était parti ; la nuit s'était faite dans cette belle intelligence ; il ne se survivait que pour souffrir. Ses amicales querelles et ses doutes sur la valeur historique de Sulpice Sévère, — il les exagérait à plaisir : à l'entendre, j'écrivais un roman sur un Martin et un Priscillien de fantaisie, à l'aide d'un Sulpice de mon invention, — ont grandement contribué à me faire adopter le peu esthétique et peu classique système de produire au dehors mon appareil de recherches et d'autorités. Il me suivait avec sympathie pourtant, raillerie à part ; et il m'avait promis une dissertation de lui sur le saint, perdue, disait-il, dans ses paperasses. Nous nous aimions beaucoup en Spinoza. Quant à la sainteté, les points d'accord étaient moins nombreux.

mitif, je me suis décidé à publier ce travail avant d'avoir achevé de le construire dans tout son ensemble. Le fond solide y sera, à savoir : un texte nettoyé et expurgé, des remarques critiques tirées de la comparaison des manuscrits, des remarques philologiques et grammaticales, une traduction loyale et scrupuleuse, des rapprochements de faits et des confrontations de témoignages ; des informations que je crois inédites ; certains points de vue dont la nouveauté ne fait pas un doute pour moi. Oui, tout y sera ; seulement, au lieu du bel ordre que j'avais rêvé, chaque chose bien en son lieu, dans un cadre harmonieux et méthodique, tout y sera pêle-mêle. Adieu les expositions mesurées, combinées, balancées, s'éclairant graduellement l'une l'autre pour faire émerger petit à petit la saine réalité historique, montrer les hommes d'autrefois comme tout à fait semblables à nous, nous pousser à les étudier et à les aimer comme étant infiniment plus près de nous qu'on ne l'imagine communément ! A la place, des improvisations reliées entre elles par quelque table sommaire hâtivement bâtie, de véritables articles de journal dont la forme polémique compromettra peut-être ma pensée sérieuse, sereine et résolument bienveillante. Voilà ce que je donne ici, finissant malgré moi, comme j'avais commencé, en journaliste. Mais, enfin, quand cette pensée, exposée bien ou mal, aura conquis le durable abri de la lettre imprimée, ce qu'elle contient d'utile risquera moins d'être irrémédiablement perdu. Un jour, quelqu'un pourra la rencontrer en feuilletant ces volumes mal conformés et comprendre quelle place est due dans l'histoire, d'abord à ce Martin, qui a fondé la sainteté catholique, ensuite à ce Sulpice Sévère, qui a fait connaître Martin à l'univers chrétien. Et, qui sait, peut-être ce quelqu'un, — τις, comme dit Homère quand il veut désigner un être qu'il ne connaît pas, mais de l'existence de qui il est sûr, — reprenant ma tâche inachevée et utilisant la besogne par moi dégrossie, mettra finalement au jour l'édition parfaite que la France doit à son premier écrivain et qu'elle lui a refusée jusqu'ici.

Vœu pour ue Sulpice ne soit pas lus longtemps trahi par s libraires de son pays.

Telle est l'espérance qui m'a fait agir. Elle excuse ma précipitation. Sa réalisation entrevue me réconforte et me console. Elle n'est pourtant qu'un pis-aller, je l'avoue. Au fond, il me plairait bien mieux qu'un loisir suffisant me fût accordé pour mener moi-même ce travail à bonne fin, car alors on ne pourrait plus dire qu'une fois encore Sulpice a été trahi par les libraires de son pays.

André LAVERTUJON.

II. — UN ESSAI SUR L'HISTOIRE DU POSITIVISME AU MEXIQUE (1)

PAR M. AGUSTIN ARAGON.

PRÉFACE

Cet *Essai sur l'histoire du Positivisme au Mexique*, consacré au docteur Gabino Barreda, est un acte de haute importance. Il constitue un hommage au fondateur du Positivisme; de tous ceux qui devaient lui être rendus à l'occasion du centenaire de sa naissance, nul ne pouvait être mieux approprié que ce récit de l'œuvre accomplie, sous son inspiration, par un de ses meilleurs disciples. Il fait ressortir, dans un cas décisif, la réalité de la grande fondation d'Auguste Comte, et l'utilité de son extension directe et nécessaire aux diverses populations occidentales. Enfin, cet épisode de l'histoire du Positivisme a témoigné que cette universalité s'étend au sentiment, autant qu'à l'esprit, par les manifestations extérieures auxquelles il a donné lieu, manifestations destinées à la glorification des services rendus et à l'expression solennelle de la reconnaissance publique. Le même jour où, à l'occasion du XVII[e] anniversaire de la mort de l'éminent apôtre du Positivisme au Mexique, M. Agustin Aragon exposait sa vie et son œuvre devant ses coreligionnaires réunis, à Paris, dans la maison qui fut le berceau de la véritable foi universelle, ses compatriotes accomplissaient la même commémoration dans la ville qui a été le théâtre d'une de ses plus importantes applications sociales : la fondation de l'Ecole nationale préparatoire de Mexico.

M. Agustin Aragon a rattaché, avec précision, cette phase

(1) Brochure grand in-8° (Extrait de la *Revue Occidentale*) de 64 pages, en vente aux bureaux de la *Revue Occidentale;* prix : 60 centimes.

décisive de l'histoire de sa patrie à l'action du Positivisme, à l'influence personnelle d'Auguste Comte. Le plaisir extrême que j'ai eu à suivre cette évolution est venu augmenter le nombre, toujours croissant, des raisons qui me font désirer, bien qu'ayant déjà atteint un grand âge, d'assister longtemps encore à l'essor de la doctrine à laquelle j'ai consacré ma vie; aussi serai-je toujours reconnaissant à ceux de nos confrères mexicains qui ont été nos hôtes d'avoir ajouté au bonheur que j'ai eu de vivre à son service, en nous rendant familière une propagande sociale aussi intéressante par sa méthode, pour le philosophe, qu'utile par ses résultats, pour le citoyen.

J'ai eu le bonheur de connaître personnellement les principaux agents de cette sage évolution : M. Contreras Elizalde, qui l'a provoquée et secondée; M. Gabino Barreda, qui en a été l'organe essentiel; M. Porfirio Parra, qui en est le plus éminent représentant actuel; ainsi que l'auteur de cet opuscule, M. Agustin Aragon, qui appartient à la nouvelle génération positiviste, appelée à poursuivre l'œuvre commencée, en se subordonnant dignement à l'ensemble de ses maîtres.

M. Contreras était un disciple fervent d'Auguste Comte, assidu aux séances de la Société positiviste, prenant part à toutes ses manifestations sociales. C'était une nature exquise, véritablement ravissante, dont le souvenir m'est resté cher. Notre amitié prit naissance il y a plus d'un demi-siècle; nous étions du même âge, nous partagions la même foi, nous avions les mêmes aspirations. Aussi longtemps qu'Auguste Comte professa son cours philosophique sur l'Histoire générale de l'Humanité, M. Contreras, le docteur Ch. Robin et moi, nous nous rendions de concert au Palais-Cardinal (Palais-Royal). De même, le jour des funérailles de Blainville, tous deux nous accompagnâmes Auguste Comte au cimetière du Père-Lachaise, où il prononça le *Discours* reproduit dans le tome premier du *Système de Politique positive*. C'est à juste titre que M. Agustin Aragon signale, parmi les éléments qui ont contribué à faciliter l'ascendant du Positivisme dans sa patrie, la puissance de l'action personnelle de M. Contreras, particulièrement sur le président Juarez.

En ce qui me concerne, je puis dire que ni l'éloignement, ni la mort n'ont pu affaiblir l'impression de charme inexprimable que cause toujours en moi l'évocation de son souvenir.

Quelque réelle qu'elle ait été, cette action personnelle de M. Contreras resta pourtant impuissante le jour où, entraîné par sa tendre humanité, il se joignit à ceux qui demandèrent à Juarez la grâce de Maximilien. Mais il s'agissait d'un de ces cas où, selon le précepte de Richelieu, ce maître des maîtres, l'on doit fermer son cœur à la pitié (1). Juarez se conduisit, en cette circonstance, en véritable homme d'Etat: l'impérial aventurier, qui, contre les lois ordinaires de la guerre, avait fait mettre à mort les citoyens armés pour la défense de leur patrie, subit justement le châtiment que méritait son crime. Cette punition exemplaire eut un retentissement prodigieux; elle provoqua en moi une des plus hautes satisfactions sociales de ma vie. Il importe au bonheur des nations que la responsabilité terrestre ne soit pas un vain mot : Maximilien subit la peine des grands, qu'on ne doit frapper qu'à la tête. Ce salutaire précepte de Danton, qui avait reçu de Cromwell un précédent inoubliable, fut ce jour-là remis en vigueur par Benito Juarez.

L'action de cet homme d'Etat eut des conséquences décisives sur les destinées de l'Empire français et de la République mexicaine.

La civilisation espagnole a été funeste aux deux Bonaparte. En 1808, le soulèvement de la Péninsule posa la barrière à l'orgueil démesuré du colosse aux pieds d'argile qui, finalement, alla mourir, comme un sot, à Sainte-Hélène. En 1867, l'avortement de l'expédition du Mexique, « la plus grande pensée du règne », fit ressortir le vide de la politique impériale : au dehors, il la rendit impuissante à intervenir dans le conflit germanique ; au dedans, il provoqua une banque-

(1) Voici les paroles textuelles du grand Cardinal, qui constituent une véritable formule de justice politique : « En matière de crime d'Etat, il faut fermer la porte à la pitié, et mépriser les plaintes des personnes intéressées et les discours d'une populace ignorante qui blâme quelquefois ce qui lui est plus utile et souvent tout à fait nécessaire. » Richelieu, *Testament politique*, Amsterdam, 1690, IIe partie, ch. v, p. 23. Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque positiviste*, section d'*Histoire*.

route qui ruina, jusque dans les plus petits villages, ceux qui, confiants dans l'étoile du prétendu César, avaient mis leurs épargnes dans l'emprunt mexicain. L'exécution de Maximilien fut le prélude de la chute de Napoléon III. Ce n'est pas toujours impunément qu'on viole l'indépendance d'une nation.

Le Mexique se releva de cette crise, grâce au concours des deux éminentes personnalités qui étaient à cette époque la plus haute expression du pouvoir politique et de l'ascendant philosophique. Benito Juarez, dont la mémoire est restée en honneur parmi les positivistes, fut le principal agent de sa rénovation politique et le promoteur de son relèvement moral. Sous sa direction, le parti gouvernemental sut se dégager de l'ingérence théologique, qui embrouille les questions sociales et ensanglante les débats politiques ; il réussit aussi à surmonter l'empire des idées métaphysiques, quoique plus difficilement, parce qu'ici c'étaient les vainqueurs eux-mêmes qui devaient réformer leur entendement : mais tous les esprits élevés et généreux, tous ceux que domine une profonde conviction sociale finissent par accepter les conceptions positives, comme le guide le plus ferme de la vie publique et la garantie la plus sûre contre toute rétrogradation.

Pour accomplir cette tâche, Juarez trouva le collaborateur nécessaire dans M. Barreda, dont la haute valeur, mentale et morale, assura le succès de l'entreprise. Celui-ci sut utiliser les enseignements du penseur incomparable que Montpellier avait vu naître, deux générations auparavant, pour opérer cette régénération de l'éducation publique, assurée par la création de l'Ecole nationale préparatoire. En se perpétuant, et aussi longtemps que son caractère encyclopédique et nettement scientifique lui sera maintenu, cette fondation contribuera à former une élite vraiment sociocratique, issue des entrailles mêmes de la nation, dignement préparée à l'accomplissement de ses diverses fonctions éducatrices, administratives et gouvernementales. Grâce à M. Barreda, le Mexique, par cette application des vues d'Auguste Comte, sera redevable à la France républicaine de biens plus durables

et plus étendus que les maux que lui causa la France impériale.

Je n'ai point conservé le souvenir du premier séjour de M. Barreda à Paris, mais celui de son second passage m'est resté très vivace. M. Barreda vint me voir; il assista à quelques séances de la Société positiviste, où il fit la connaissance de son président, M. Fabien Magnin. Malheureusement, peu de mois après, une mort aussi prématurée que déplorable vint briser des relations qui auraient été aussi fécondes qu'heureuses. Nous en avons pour garants les résultats, si glorieux pour sa mémoire, obtenus par M. Barreda, et la profonde sagesse qui caractérisa une vie dont les enseignements doivent être mis à profit par tout véritable apôtre de la foi démontrable.

Profondément imbu de l'esprit et de la méthode positives, M. Barreda n'a point vu, dans la solution correspondante, une panacée dont la formule serait uniformément applicable à toutes les nations, dans toutes les situations politiques; il a su l'approprier aux nécessités de sa patrie, en citoyen qui sait où elle doit aller et par quels moyens il convient de l'y amener. La connaissance des hommes et des choses qui a fait la rectitude de sa propagande, en a assuré l'utilité certaine et durable. Chez ce penseur, qui alliait l'aménité et la droiture du caractère à une conviction inébranlable, on ne trouve nulle trace de l'envie de se singulariser, faiblesse si commune au vulgaire des novateurs. Sa caractéristique est une grande relativité, une combinaison supérieure de l'esprit philosophique et de l'esprit pratique. M. Barreda a ouvert une voie féconde; en continuant à s'inspirer du même esprit, de la même relativité, de la même humanité, ceux qui s'y engageront après lui iront, avec le même succès, à la conquête des esprits et des cœurs.

C'était un sage; et le Positivisme s'honore, à bon titre, des témoignages d'affection et des hommages que son nom provoque dans sa patrie, justement fière d'avoir donné naissance à un si noble esprit. Aussi, en raison de son éminente nature et de ses œuvres, philosophiques et civiques, j'ai décidé que son image serait placée désormais auprès du portrait de son

maître, dans cet appartement de la rue Monsieur-le-Prince où, du vivant d'Auguste Comte et après lui, se sont accomplis tant d'événements importants pour la fondation de la religion de l'Humanité.

Ce n'est pas seulement personnellement, c'est comme directeur du Positivisme que je sais gré au délégué de nos coreligionnaires mexicains au Centenaire d'Auguste Comte de m'avoir permis, par ces quelques lignes, de témoigner de la profonde sympathie qui me rattache, par M. Contreras Elizalde, à toute la suite de l'évolution organique de sa patrie, et de m'associer ainsi au pieux hommage rendu par M. Agustin Aragon à ses précurseurs immédiats. Puisse cet *Essai*, destiné à raviver la reconnaissance pour un passé qui a légué de si précieux souvenirs, contribuer à resserrer les liens de fraternité dans le présent et provoquer de nouveaux travaux dignes de perpétuer cette glorieuse tradition, pour le plus grand bien du Mexique et de l'Humanité !

Pierre LAFFITTE.

Paris, le 11 Charlemagne 110 : Jeanne d'Arc. — Marina.
(28 juin 1898.)

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

CORRESPONDANCE D'AUG. COMTE AVEC Mme AUSTIN

(*Suite*).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

No 5.

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Dimanche soir.

CHER MONSIEUR,

Laissez-moi vous remercier en bon anglais de votre très aimable condescendance à mes vœux, aussi bien que de votre souvenir de mon cher et révéré Mons. de Lindenau, ce que, j'en suis sûre, il appréciera beaucoup.

Je suis très heureuse qu'il vous ait rencontré. Vous ne pourrez jamais voir un homme de plus pure et de plus haute moralité. J'estime qu'une des compensations de mon long et pénible exil a été de l'avoir connu et d'avoir été honorée de son amitié. Il aura le pamphlet demain. Je vous prie de croire que le prêt du livre de Mlle Germain est une très grande faveur. Je n'aurais pas accepté un si précieux présent, quand même vous auriez dû en être offensé, car il y a des choses dont on ne devrait pas se séparer.

Je suis bien curieuse de savoir tout ce qui a rapport à une femme qui a vécu sur le théâtre, dans un milieu aussi élevé que Mme de

Stach, ou toute autre actrice toutefois aussi éminente. La grande difficulté cependant n'est pas d'être supérieure aux vanités du sexe, mais à ses affections, qui occupent l'esprit et les pensées (à un degré très différent) chez les femmes et chez les hommes, et qui me paraissent rendre celles-là essentiellement incapables de méditation abstraite, et ne les rendre propres que pour ce qu'elles sont généralement (plus ou moins victimes). Je ne vois aucun remède à cela, excepté de les préserver de toutes les atteintes qui pourraient *exploiter* leurs affections, soit par la laideur ou par quelque autre caractère repoussant. On peut peut-être faire quelque chose, mais très peu.

Je ne suis pas dans une humeur pleine d'espérance, car mon mari est encore inquiet et abattu par une autre perte d'argent qui le menace; le troisième coup en quelques années, et, quoique ces choses-là ne m'affecteraient que légèrement, si j'étais seule, l'effet qu'elles ont sur lui est dur à supporter, et j'ai usé d'un magasin de courage qui, après environ vingt années d'incessantes anxiétés, a été tant soit peu épuisé. Il est possible que ceci puisse nous déterminer à quitter Paris, qui est aussi cher que Londres, soit pour retourner en Allemagne (où l'on vit bon marché), soit pour aller sur les côtes de France, où nous pouvons vivre de peu et d'où je pourrai voir au moins la mer qui me sépare de mes chers enfants et de mon cher pays.

Si mon mari se détermine à rester ici, j'ai un grand désir de vous consulter sur notre *budget*, surtout pour un logement moins cher. Je suis sûre que vous connaissez toutes ces choses, et je suis également sûre que vous m'aiderez avec plaisir. Mais je suis en train de vous griffonner une lettre quand je devrais être à mon ouvrage de traduction. Croyez-moi, cher Monsieur, avec grande considération et respect, votre toute dévouée

S. Austin.

N° 6.

Madame Austin a Auguste Comte.

Mercredi soir.

Cher Monsieur,

Monsieur de Lindenau a eu une rechute, et nous avons encore été très préoccupés de lui. J'ai passé une grande partie de cette matinée à côté de son fauteuil, et j'ai l'intention d'y aller encore demain, car mon mari n'est pas assez bien pour y aller. Il m'a prié de vous remercier très sincèrement de votre présent; il l'estime

beaucoup, et par-dessus tout que vous vous soyez souvenu de lui. Si vous aviez une demi-heure de libre, ne pourriez-vous pas aller voir cet excellent homme dans sa solitude. Je suis sûre que ça lui ferait un grand plaisir. J'ai essayé de tous les moyens pour le persuader de venir ici et de me permettre de le soigner dans ma maison, qui du moins est tranquille et propre. Mais je ne peux pas le convaincre, et je pense avec peine à son état de solitude.

Je sais que vous excuserez ces lignes à son sujet, car il est un de ceux pour qui les hommes qui aiment la vertu ne peuvent faire assez, et je sais que c'est une des choses que vous remplissez le plus fortement. Je vous remercie de votre aimable lettre. Si nous quittons Paris, vous serez un de mes plus vifs regrets. Mais nous ne prendrons aucune détermination à présent. Je dis *nous*, quoique évidemment je n'ai aucune volonté dans l'affaire; je n'ai qu'à suivre.

Si j'ai besoin de conseils ou d'appuis, je m'adresserais à vous.

Votre toute dévouée,

Mercredi soir. S. AUSTIN.

Mons. de Lindenau demeure, 49, rue Vivienne.

N° 7.

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

CHER MONSIEUR,

Qu'avez-vous donc, que nous ne vous voyons pas? J'ai mené la vie d'une sœur de charité, allant presque chaque jour chez le pauvre Monsieur de Lindenau, qui est encore un prisonnier ici. Mon mari aussi a été malade jusqu'à ce jour. Il est un petit peu mieux.

Mon petit   est venu aujourd'hui, et vous le verrez si vous ne voulez pas rire de ma présomption.

Donnez-nous de vos nouvelles.

Votre très sincère, S. AUSTIN.

25 mars.

N° 8.

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

CHER MONSIEUR COMTE,

J'espère que M. Grote vous a dit que vendredi était le jour qu'*ils* avaient choisi comme n'en ayant pas d'autre cette semaine.

Je crains que ce jour ne vous aille pas, mais j'ai pensé qu'il valait la peine d'essayer, et de n'avoir qu'à regretter notre mauvaise chance. Je n'avais aucun engagement.

Rappelez-vous que je ne vous absoudrai pas de votre promesse, quand même vous n'auriez qu'à vous contenter de nous seuls. Je crains que M. Senior ne puisse quitter Londres.

Croyez-moi votre toute dévouée, S. Austin.

Je suis consolée en trouvant que vous dînerez avec les Grote jeudi prochain.

Dimanche soir, 31 mars 1844.

N° 9.

Madame Austin a Auguste Comte.

Cher Monsieur Comte,

Le plus grand nombre de mes amis anglais étant retournés dans la petite île, je suis plus accablée, et ma propre tristesse me pousse à demander l'accomplissement de votre promesse. Vous nous trouverez, ce soir ou demain, à huit heures, enchantés de renouveler nos causeries avec vous.

J'ai encore quelques-uns des plus chéris de mes concitoyens ici ; lady William Russell, une des femmes à *grandes proportions morales*, que je désire pour vous de voir et de connaître, et M. Devereux, un cousin de mon gendre, un jeune homme qui a habité longtemps les Indes comme employé dans la « Company Service ». J'espère vous le présenter comme un spécimen de cette race sur qui les plus ridicules notions courent ici — l'aristocratie anglaise. — Ce jeune homme est d'une naissance aussi élevée qui puisse être ; et, si vous pouvez me trouver dans toute la France un homme plus modeste, plus simple et avec moins de prétentions, j'en serais étonnée. Comme il désire voir tout ce qui est du mérite le plus élevé, je lui ai demandé de vous rencontrer, autrement nous serons seuls.

Votre très sincère, S. Austin.

Dimanche matin, 21 avril 1844.

N° 10.

Madame Austin a Auguste Comte.

Mon cher Monsieur Comte,

Vous nous abandonnez donc tout à fait! Mon mari serait venu

vous voir, mais il a eu une très forte attaque de fièvre, et nous sommes sortis ensemble hier pour la première fois depuis dix jours. Il espère vous trouver bientôt. Mais, puisque cela ne me regarde pas, je vous prie de venir me voir un de ces jours, soir ou matin, comme vous voulez.

Lundi soir, j'attends la famille Say, mes premiers amis de Paris (par droit d'ancienneté); j'espère aussi M. et Mme Dunoyer et quelque demi-douzaine de mes compatriotes.

Voulez-vous venir? Faites précisément comme vous le voulez, car j'aime la liberté (pas de femme libre) et j'aime que l'on ne vient chez moi que quand et comment on se sent disposé.

J'ai été extrêmement occupée dernièrement à écrire, à changer de mobiller, à mille choses, et puis à soigner mes chers compatriotes.

Je me sens très fatiguée de corps et d'esprit, et très *house-side*. C'est un mal terrible et incurable.

Avez-vous des nouvelles de John Mill ?

Adieu, cher Monsieur Comte.

Ne nous oubliez pas, car nous pensons bien souvent à vous.

Ce 10 mai. S. Austin.

Au dos, *de la main de M. Comte :*
(*Reçu le samedi* 11 *mai* 1844.)
(*Répondu le lendemain.*)

N° 11.

Madame Austin a Auguste Comte.

Ce 4 juin.

Cher Monsieur Comte,

Quoique je ne fais pas généralement des adieux pour une courte absence, je ne peux pas quitter la France sans me recommander à votre bon souvenir et vous assurer que vous occuperez toujours une grande place dans le mien. Je vais voir mes enfants, ma patrie, enfin je vais être *bien heureuse*, mais je n'oublierai pas dans ma joie ceux à Paris qui ont eu des bontés pour les étrangers, et surtout le penseur intrépide dont la conversation m'a si vivement intéressée. Vous avez reçu un livre de notre ami le comte de Königsfels; c'est que je lui avais prêté votre brochure et parlé de vous. Maintenant je me fais mille reproches de ne pas avoir cherché à vous rapprocher, vous et lui; mais, mon Dieu! avec *deux* hommes

farouches, shy ! évitant le monde, que voulez-vous que l'on fasse ? Ce n'est que bien récemment que nous avons *découvert* le comte K....., quoiqu'il y a plus d'un an que nous le connaissons, tellement il est réservé. C'est ce que vous n'êtes pas, et je vous en remercie. Grâce à Dieu, vous parlez, et franchement. Qu'est-ce que je dirai à mon cher John Mill ? Je vais lui conter le bonheur de causer avec vous, afin de l'attirer ici. Je ne mentirai pas trop.

Si vous voulez me faire un grand plaisir, me donner un signe de vraie amitié, voyez de temps en temps mon mari, que je laisse ici avec sa sœur. C'est la goutte amère dans ma coupe, et qui diminue bien mon bonheur. Mais il ne veut pas aller, et je ne peux pas faire autrement, parce que je suis mère et non père. S'il vous arrive d'avoir un quart d'heure oisif, cher Monsieur Comte, et que vous voudriez m'écrire un petit mot, vous me feriez un grand plaisir. Ma belle-sœur aura de fréquentes occasions d'envoyer des lettres.

Adieu, Monsieur, je vous salue de cœur, avec un profond respect et une vraie amitié. A mon retour, je vous enverrai *chercher*, car je me permets que vous viendrez.

Bien à vous. S. Austin.

Au dos, *de la main de M. Comte :*

(*Reçu le mercredi* 5 *juin* 1844.)

N° 12.

Auguste Comte a M. Austin.

Monsieur,

Je m'empresse de vous renvoyer l'exemplaire que vous avez eu la bonté de me prêter pour me faire connaître votre important ouvrage. Malgré d'intenses et urgents travaux, je l'ai lu avec un profond intérêt ; outre de fort heureuses appréciations partielles, entre autres celle de Hobbes, j'y ai spécialement remarqué de lumineuses discussions sur la doctrine de l'utilité générale, sur le besoin intimement senti d'une large et saine instruction populaire, sur l'exacte analyse de la souveraineté, etc. ; sans parler d'ailleurs du programme final qui présente, pour la première fois, je crois, sur le corps entier de la jurisprudence, une vue judicieusement systématique, dont il est fort regrettable que la réalisation normale ne soit pas encore accomplie. Le sentiment continu d'une

parfaite loyauté et d'un véritable amour du bien public soutiennent d'ailleurs aisément l'attention prolongée qu'exige une telle lecture.

Je viens d'apprendre hier que je ne fais pas cette année les examens d'admission à l'Ecole polytechnique, qui commencent aujourd'hui. Après avoir hésité jusqu'au dernier moment, le Ministre s'est enfin laissé imposer une adhésion involontaire, contre laquelle il avait employé vainement toutes les ressources insuffisantes que lui laisse aujourd'hui une vicieuse légalité. Je n'ai donc qu'à me louer de l'ensemble de sa conduite, qui a dépassé mes prévisions initiales. Au reste, je crois vous avoir déjà informé que, quelque fâcheux que soit un tel accident, par suite de mon défaut de fortune, j'ai tout lieu de compter déjà sur une pleine réparation pour l'an prochain. L'expérience même de l'inefficacité de sa résistance contre une iniquité qu'il réprouve hautement ne fera que mieux convaincre M. le Ministre de la guerre de la nécessité de modifier la règle existante qui se prête à de si indignes abus : le tems lui a manqué pour le faire cette année.

Agréez, Monsieur, l'assurance cordiale de l'affectueuse estime de votre dévoué.

Auguste COMTE.

Samedi 20 juillet 1844.

Mes affectueux hommages à votre aimable sœur; j'espère que Mme Austin ne tardera pas à revenir.

COMITÉ DE LA STATUE D'AUGUSTE COMTE

Nous avons reçu les nouvelles adhésions qui suivent :

Andres ALDASORO, Ingénieur des Mines, ancien élève de l'Ecole préparatoire de Mexico, Membre du Comité supérieur du Cadastre.

Andres ALMARAZ, ancien élève de l'Ecole préparatoire de Mexico, Professeur de Chimie à cette Ecole.

F. ARNASSAN, à Nîmes.

Benito JUAREZ, Député, ancien élève de l'Ecole prépar. de Mexico.

Manuel Fernandez LEAL, Ingénieur, Ministre de Fomento, ancien Directeur et Professeur à l'Ecole des Ingénieurs, ancien Professeur à l'Ecole préparatoire de Mexico.

José Yves LIMANTOUR, Avocat, Ministre des Finances, ancien élève de l'Ecole préparatoire, ancien Professeur d'Economie politique à l'Ecole de Commerce de Mexico.

Mme M. Praxedes MUNOZ, Directrice de la Revue « *La Filosofia positiva* », à Buenos-Ayres.

Dr Charles PEKAR, Professeur au Gymnase de Lœcse (Hongrie).

George M. T. RANDORF, de New-York (*adhér. positiv.*).

Miguel E. SCHULZ, ancien élève de l'Ecole préparatoire de Mexico, Professeur de Chimie à cette école et à l'Ecole normale de jeunes gens.

Justo SIERRA, Avocat, Magistrat à la Cour suprême de Justice de la Nation, ancien Député, Professeur d'Histoire à l'Ecole préparatoire de Mexico.

SOUSCRIPTIONS

MM. — 6e LISTE.

Drtina (Fr.)	6
Boll (A.)	5
Delbrayelle	5
Pépin (V.)	3
Szawlonski (A.)	100
Cancalon (2e versement)	10
Maruéjol	3
Belotte (E.)	3
Féline (J.)	3
Arnassan (F.)	3
Favre (J.)	5
Commolet	5
Peyre	2
Randorf (G.) (2e versement)	50
Denoyel	1
Lévy-Brühl	20
Kayser (Mme)	10
Kayser (Mlle M.)	10
Wechniakoff (Th.)	43.45
Charpentier	5
Perret (A.)	5
Keufer (Ate) et sa famille	10
A reporter	307.45

Report			307.45

COMITÉ ANGLAIS (3e versement).

(M. F. Harrison, *président*.)

Bridges (Dr).	L.	5	
Marvin (F.-S.), inspecteur des Ecoles nationales. .		2	
Descours (Paul), Bureau du Commerce		1	
	L.	8	200.05

COMITÉ SUÉDOIS.

(M. le Dr A. Nyström, *président*.)

Nyström (A.)	Kr.	25	
Borg (Mme Kristine).		10	
Billberg (C.)		25	
Sohlman (Harald)		10	
B. A. D.		5	
Davidsson (Ivard.)		10	
Palwgren (C.).		10	
Wallis (C.)		5	
Zweigbergk (Otto-V.).		5	
Andersson (A.).		1	
Andersson (Mme Emmelie)		1	
Andersson (Mlle Anna).		50	
Andersson (Mlle Ellen)		50	
Ohlgren (C.-A.)		1	
Frederiksson (N.-A.)		1	
Akerblom (P.-O.).		2	
Lewysohn (Mlle Bettina)		5	
Rosling (Mlle Anna)		3	
Thelin (Nils)		1	
Jönsson (O.).		1	
Holst (N.-O.)		1	
Westerlund (C.)		3	
Wiman (Jakob)		5	
Andersson (John).		1.50	
Berggren (Carl).		5	
Sandberg (J.-E.)		50	
	Kr.	138	191

COMITÉ DANOIS.

(M. le professeur H. Hoffding, *président*.)

Hoffding (H.)	Kr.	18	
K. F.		2	
Luchmann, march. en gros.		10	
Starcke (Dr)		10	
Hansen (Dr Oskar)		10	
Trier, député.		10	
Société pour l'enseignem. des ouvriers de Copenhague		12	
(Versement transmis par M. le Dr A. Nyström.)	Kr.	72	100
A reporter.			799.10

Report		799.10

COMITÉ MEXICAIN.

(M. Agustin Aragon, *trésorier*.)

Aragon (Agustin). . . . . Fr.	25	
Aragon (Mme Agustin), née Marta Leyva.	25	
Aragon (Auguste-Cincinnatus).	25	
Aragon (Paul-Albuquerque).	25	
Aragon (Agustin), en mémoire de son frère. . .		
Aragon (Alphonse)	25	
Barreda (Horace).	25	
Barreda (Horace), en mémoire de son père. . .		
Barreda (Gabino)	25	175
Laffitte (Pierre)		500
Raflin (N.).		2
Lalande (André).		20
66 souscripteurs nouveaux.		1.496.10
200 *id.* Total des listes précédentes . .		5.156.30
266 souscripteurs. Total		6.652.40

Paris, le 15 avril 1899. *Le Trésorier*,
Emile ANTOINE.

La demande de concours adressée à la ville de Paris, par le Comité de la statue d'Auguste Comte, ne pouvant être mise à l'ordre du jour des délibérations du Conseil municipal que lorsque les sommes recueillies auront atteint un minimum déterminé, la Commission, présidée par M. Pierre LAFFITTE, a l'honneur de faire appel, dès à présent, à tous les admirateurs d'Auguste Comte désireux de coopérer à cet hommage public.

On souscrit :

A Paris : 10, rue Monsieur-le-Prince.

N. B. — Les mandats ou bons de poste doivent être faits au nom du trésorier, M. Emile ANTOINE.

Au Havre : Au *Cercle Auguste Comte* (M. Albert KRAUSE, président), salle Franklin.

A Budapest : Chez M. Samuel KUN, VII, Hungaria-Kornt, 237.

A Gênes : Aux bureaux de la *Rivista critica mensile di opere di Filosofia scientifica*, dirigée par M. Enrico MORSELLI, via Assarotti, 46.

A Londres : Chez M. Frédéric HARRISON, 38, Westbourne Terrace, Hyde Park W.

A Stockholm : Chez M. le docteur Anton Nyström, 13, Mästerd Samuels gatan.

A Buenos-Ayres : Aux bureaux de la Revue *La Filosofia positiva*, dirigée par Mme Praxedes MUÑOZ, calle Estados Unidos, 535.

A Mexico : Chez M. Agustin ARAGON, 2817, 5ª de Carpio.

A Rio de Janeiro : Chez M. A.-G. D'AZEVEDO SAMPAIO, 55, rua d'Alfandega.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Neuv-

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIX-[redacted]IÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 1

N° 2

